Jacques Berthon : pourquoi détruire ce que l'on a passé une vie à transmettre ?

**

Source : https://www.patreon.com/infoastro/posts/169589716

**

Le cœur de cet exposé :

Les relations avec Barbault et Nicola ont aidé Berthon à conquérir son autonomie intellectuelle et institutionnelle. Cette individuation a été féconde tant qu'elle permettait de construire. À la fin de la vie, lorsque la question n'était plus de se séparer des autres mais de laisser son œuvre vivre sans lui, la même exigence d'autonomie et de maîtrise a pu se retourner défensivement. La destruction aurait alors constitué à la fois un geste de protection, de contrôle, de renoncement et peut-être de reconnaissance différée par l'absence.

**

Note : À la fin de sa vie, Jacques Berthon accomplit un geste qui contraste fortement avec plusieurs décennies consacrées à l'enseignement et à la transmission.

Ses cours avaient été enregistrés, diffusés sur cassettes et utilisés pour permettre un enseignement à distance.

Ces enregistrements constituaient donc une véritable extension de son activité pédagogique.

Or, à l'approche de la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents.

Il ne se contente pas de supprimer ses propres archives : il interdit également la duplication des cassettes.

Ce geste ne peut donc être réduit à un simple tri de papiers ou à un dépouillement matériel.

Il concerne directement la possibilité que son enseignement continue à circuler après lui.

Le paradoxe est central : un homme qui avait longuement organisé la transmission choisit finalement d'en interrompre l'une des formes les plus durables.

Aucune source connue ne permet d'affirmer avec certitude pourquoi cette décision fut prise.

Toute l'étude cherche précisément à comprendre comment transmission, autonomie, reconnaissance, maîtrise, clôture et renoncement ont pu se rencontrer dans cet acte final.

**

Essai de compréhension biographique, relationnelle, psychologique, astrologique et anthroposophique d'un geste ultime

Introduction — Le paradoxe d'une œuvre transmise puis volontairement retirée

1. Jacques Berthon, une vie consacrée à l'enseignement et à la transmission
2. Les cours, les enregistrements et les astrocassettes comme prolongement de la parole enseignante
3. La destruction des documents et des enregistrements à la fin de la vie
4. L'interdiction de reproduire les cassettes comme élément essentiel du problème
5. Détruire ses archives n'est pas seulement cesser de transmettre
6. Ce que le geste permet d'affirmer et ce qu'il interdit de conclure
7. Pourquoi rechercher une logique biographique plutôt qu'une cause unique
8. L'hypothèse directrice : de la conquête de l'autonomie à la maîtrise ultime de la transmission

---

Première partie — Jacques Berthon : construire une pensée qui lui appartienne

Chapitre 1 — De l'art dramatique à l'astrologie

1. La formation théâtrale et l'importance de la parole
2. La transmission orale comme dimension essentielle du parcours
3. La découverte de l'astrologie
4. L'influence initiale de l'astrologie psychologique
5. De l'élève à l'enseignant
6. La construction progressive d'une identité astrologique personnelle

Chapitre 2 — André Barbault comme première référence majeure

1. La place d'André Barbault dans le milieu astrologique français

2. La rencontre de Berthon avec l'astrologie de Barbault
3. L'adhésion initiale à une conception psychologique de l'astrologie
4. L'influence comme étape nécessaire de la construction personnelle
5. Recevoir une pensée sans demeurer dans la position de disciple
6. Le maître comme point de départ d'une différenciation future

Chapitre 3 — Le Centre international d'astrologie et l'expérience du collectif

1. Un milieu intellectuel particulièrement fécond
2. Les différentes conceptions de l'astrologie réunies dans un même espace
3. La création du CEFA
4. Berthon, Nicola et les autres fondateurs
5. L'enseignement comme entreprise collective
6. Les premières limites de la construction commune

Chapitre 4 — La naissance de l'ESAP : se séparer pour devenir soi-même

1. Le désaccord autour de la conduite de l'association
2. Les divergences juridiques et financières avec Jean-Pierre Nicola
3. La séparation comme événement biographique majeur
4. Quitter plutôt que renoncer à son orientation
5. La création de l'ESAP
6. Transformer la rupture en construction
7. L'autonomie comme principe fécond du parcours de Berthon

Deuxième partie — Trois hommes qui se construisent au contact les uns des autres

Chapitre 5 — André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon : un milieu commun, trois orientations

1. Une origine intellectuelle en partie commune
2. La psychologie astrologique comme terrain initial
3. Barbault et l'astropsychologie
4. Nicola et l'émergence du conditionalisme
5. Berthon et une astrologie psychologique, psychanalytique, mythologique et spirituelle
6. La différenciation progressive des trois pensées

Chapitre 6 — L'autre comme facteur de différenciation

1. Une pensée se construit aussi par confrontation

2. Ce qui est reçu
3. Ce qui est contesté
4. Ce qui doit être abandonné
5. Ce qui devient véritablement personnel
6. Le désaccord comme révélateur de l'identité intellectuelle
7. La relation comme lieu de transformation

Chapitre 7 — Nicola : le conflit qui oblige Berthon à choisir

1. Une collaboration devenue difficile
2. Deux manières d'envisager l'avenir d'une structure commune
3. L'impossibilité de maintenir indéfiniment le compromis
4. La séparation comme affirmation de soi
5. Le conflit institutionnel devenu événement d'individualisation
6. Ce que Berthon construit après Nicola

Chapitre 8 — Barbault : de l'influence à la blessure relationnelle

1. Une figure qui avait compté dans le parcours initial
2. L'attente particulière envers une personne reconnue
3. Le conflit Berthon–Nicola et l'absence de soutien ressentie
4. Pourquoi la déception envers Barbault ne peut être assimilée au conflit avec Nicola
5. Le besoin de soutien et la question de la reconnaissance
6. La réconciliation ultérieure
7. Réconciliation relationnelle et persistance possible d'une trace psychique

Chapitre 9 — Deux relations, deux fonctions différentes dans le devenir de Berthon

1. Nicola comme expérience de confrontation directe
2. Barbault comme expérience de filiation et de reconnaissance
3. Se séparer de l'un
4. Être déçu par l'autre
5. Deux expériences susceptibles de renforcer l'autonomie
6. De l'autonomie conquise à la difficulté de dépendre d'autrui

---

Troisième partie — Ce que les synastries révèlent des zones de transformation mutuelle

Chapitre 10 — Ce qu'une synastrie peut réellement montrer

1. La synastrie comme étude des activations réciproques
2. Les aspects ne déterminent pas les événements
3. Une configuration relationnelle n'est ni une condamnation ni une preuve
4. Les tensions comme possibilités de confrontation et de transformation
5. Les aspects harmonieux comme ressources disponibles
6. La nécessité de confronter la synastrie aux faits biographiques

Chapitre 11 — Berthon et Nicola : penser ensemble devient difficile

1. Les contacts mercuriens et la confrontation des systèmes de pensée
2. Mercure carré Mercure : deux logiques qui ne se superposent pas
3. Mars et Uranus : affirmation contre indépendance
4. Saturne et Uranus : structure contre innovation
5. Saturne et Jupiter : cadre, expansion et légitimité
6. Les possibilités de coopération présentes malgré les tensions
7. Comment la relation peut pousser chacun vers une pensée plus personnelle

Chapitre 12 — Berthon et Barbault : admiration, stimulation et friction

1. Les affinités intellectuelles
2. Mercure et Uranus : stimulation de la pensée
3. Vénus et Jupiter : estime et valorisation
4. Mars face au Soleil et à la Lune : confrontation de la volonté et de l'identité
5. Saturne et l'Ascendant : poids de l'autorité et du jugement
6. Les contacts plutoniens : intensité et profondeur du lien
7. Pourquoi une relation importante peut produire une blessure importante

Chapitre 13 — Nicola et Barbault : de la proximité intellectuelle à l'émancipation

1. Une relation également structurée par l'influence
2. Mercure et les possibilités d'échange intellectuel
3. Uranus et la nécessité de rompre avec certaines conceptions
4. Saturne et les tensions de légitimité
5. L'émancipation de Nicola
6. Trois trajectoires d'autonomisation qui se répondent

Chapitre 14 — La relation comme moteur d'individuation

1. Aucun des trois hommes ne se construit entièrement seul
2. L'influence ouvre le chemin

3. Le désaccord oblige à choisir
4. Le conflit révèle les limites
5. La séparation permet parfois la création
6. La différence de l'autre aide chacun à découvrir sa propre différence
7. De la confrontation relationnelle à l'individualité intellectuelle

---

Quatrième partie — Le thème natal de Berthon : autonomie, création, reconnaissance et maîtrise

Chapitre 15 — Une personnalité qui ne se réduit pas à la conflictualité

1. La nécessité de conserver l'ensemble du thème
2. Une importante capacité de transmission
3. Vénus conjoint Jupiter : ouverture, générosité et fécondité relationnelle
4. Les capacités pédagogiques et intellectuelles
5. La dimension spirituelle et intérieure
6. Pourquoi le geste final ne peut être expliqué uniquement par les aspects de tension

Chapitre 16 — Soleil carré Saturne : valeur personnelle, légitimité et reconnaissance

1. Le Soleil comme principe d'identité
2. Saturne comme confrontation à la limite et à l'autorité
3. Le carré comme tension structurante
4. La nécessité possible de conquérir sa légitimité
5. L'exigence envers soi-même
6. La sensibilité au jugement de ceux dont l'autorité compte
7. Reconnaissance sociale et reconnaissance intérieure

Chapitre 17 — Mars en maison X opposé à Pluton en maison V

1. Mars et l'affirmation de la volonté
2. La maison X et la position sociale
3. Pluton et l'investissement profond de la création
4. La maison V comme territoire de l'œuvre personnelle
5. Opposition Mars–Pluton : pouvoir, conflit, maîtrise et dépossession
6. Créer comme affirmation de soi
7. Ce qui est créé peut-il être séparé de son créateur ?

Chapitre 18 — Saturne en maison VIII : confiance, partage et transmission

1. La maison VIII comme espace de ce qui doit être partagé
2. Dépendre d'autrui pour que quelque chose continue
3. Donner sans pouvoir contrôler entièrement l'usage futur
4. Saturne et la nécessité de garantir les conditions
5. La confiance comme problème central de la transmission
6. La question de l'héritier ou du dépositaire
7. Confier ou supprimer

Chapitre 19 — Uranus carré au Milieu du Ciel : la nécessité de rester libre

1. Uranus et l'indépendance
2. Le Milieu du Ciel et la direction sociale de l'existence
3. Une tension extrêmement précise
4. Difficulté à se laisser enfermer dans une orientation collective
5. Les ruptures comme réorientations
6. Le besoin de conserver la maîtrise de sa trajectoire
7. Quand l'indépendance devient principe identitaire

Chapitre 20 — La maison XII : retrait, intériorisation et fin de cycle

1. Une concentration planétaire importante en maison XII
2. L'intériorité derrière l'homme public et l'enseignant
3. Ce qui se retire du regard collectif
4. La maison XII et les fins de cycle
5. Se retirer soi-même
6. Retirer ce qui porte sa parole
7. La destruction comme clôture possible

Cinquième partie — Fragilité narcissique, reconnaissance et protection de soi

Chapitre 21 — Fragilité narcissique ne signifie pas personnalité narcissique

1. Narcissisme normal et estime de soi
2. Fragilité narcissique et vulnérabilité à la reconnaissance
3. Pourquoi aucun diagnostic rétrospectif n'est possible

4. La différence entre recherche d'admiration et besoin de juste reconnaissance
5. Une œuvre peut devenir un support majeur de la valeur personnelle
6. Le danger d'une interprétation pathologisante

Chapitre 22 — L'œuvre comme prolongement de soi

1. Créer et transmettre
2. Donner une forme extérieure à une conviction intérieure
3. L'investissement affectif d'une œuvre construite pendant des décennies
4. Lorsque critiquer l'œuvre peut être vécu comme atteindre le créateur
5. Lorsque reprendre l'œuvre peut être vécu comme s'en emparer
6. La difficulté de dissocier complètement le créateur de sa création

Chapitre 23 — « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus »

1. Une phrase interprétative et non une parole attribuable à Berthon
2. La reconnaissance qui n'est pas obtenue de son vivant
3. La valeur révélée par la perte
4. Retirer pour rendre irremplaçable
5. De la présence matérielle à la présence par l'absence
6. La possibilité d'une reconnaissance différée
7. L'immortalisation négative de l'œuvre

Sixième partie — La théorie des schémas : de la vulnérabilité au contrôle

Chapitre 24 — Les schémas susceptibles d'éclairer le parcours

1. Méfiance et difficulté à confier ce qui est précieux
2. Recherche d'approbation et de reconnaissance
3. Idéaux exigeants et nécessité de préserver la qualité
4. Surcontrôle émotionnel
5. Imperfection et vulnérabilité de la valeur personnelle
6. Pourquoi aucun de ces schémas ne peut être affirmé à partir du thème natal
7. Les schémas comme modèles explicatifs et non comme diagnostics

Chapitre 25 — De l'Enfant vulnérable au Protecteur détaché

1. La blessure comme activation d'une vulnérabilité
2. L'expérience de ne pas être soutenu

3. La colère comme protestation
4. Se détacher pour ne plus être atteint
5. Ne plus attendre ce qui peut être refusé
6. Ne plus confier ce qui peut être perdu
7. Le retrait comme protection

Chapitre 26 — Le Protecteur détaché ne suffit pas : la reprise active du contrôle

1. Se retirer n'est pas encore détruire
2. La destruction comme acte volontaire
3. La surcompensation par le contrôle
4. Supprimer l'objet qui pourrait devenir source de vulnérabilité
5. « Si rien ne subsiste, personne ne pourra en décider à ma place »
6. Le passage du retrait à la maîtrise radicale
7. Pourquoi l'interdiction de duplication renforce cette hypothèse

Chapitre 27 — Détruire ce qui compte parce que cela compte trop

1. Le paradoxe apparent de la destruction
2. Détruire n'implique pas nécessairement dévaloriser
3. Protéger peut prendre une forme extrême
4. L'objet précieux comme source potentielle de dépossession
5. Renoncer avant d'être dépossédé
6. Le renoncement défensif
7. Une œuvre détruite parce qu'elle ne peut être abandonnée à l'incertitude

---

Septième partie — La psychanalyse : ce qui est dépassé consciemment peut continuer d'agir

Chapitre 28 — Une blessure ne disparaît pas nécessairement avec la réconciliation

1. Conscience et vie psychique inconsciente
2. Refouler n'est pas supprimer
3. La persistance des traces affectives
4. Le retour indirect de ce qui n'est plus consciemment conflictuel
5. La différence entre pardonner et effacer
6. La réconciliation avec Barbault comme fait relationnel
7. Ce qu'elle ne permet pas de connaître de la vie intérieure

Chapitre 29 — Le geste comme possible mise en acte

1. Une intention consciente n’explique pas nécessairement tout un comportement
2. L’acte peut condenser plusieurs significations
3. Des expériences anciennes peuvent organiser une décision actuelle
4. Le besoin de maîtrise peut survivre à la disparition du conflit manifeste
5. L’œuvre comme lieu de déplacement d’une problématique relationnelle
6. Détruire sans nécessairement savoir tout ce qui se détruit symboliquement

---

Huitième partie — Lecture anthroposophique : l’autre comme agent d’évolution du Moi

Chapitre 30 — Le Moi humain comme réalité en devenir

1. Le Moi ne se réduit pas à la personnalité ordinaire
2. Une individualité qui se construit au cours de la biographie
3. Destin, expérience et liberté
4. Ce qui est rencontré n’impose pas mécaniquement une réponse
5. La réponse du Moi comme lieu de transformation
6. Faire de l’existence une histoire de devenir

Chapitre 31 — S’éveiller au contact du Moi d’autrui

1. L’autre comme présence irréductible
2. La rencontre avec une volonté différente
3. Résistance, opposition et différenciation
4. L’impossibilité de construire son individualité uniquement dans la conformité
5. Ce que Barbault révèle à Nicola
6. Ce que Nicola révèle à Berthon
7. Ce que Berthon oblige également les autres à préciser

Chapitre 32 — Le conflit comme épreuve de liberté

1. Une rencontre conflictuelle n’est pas nécessairement un échec de développement
2. Le conflit peut durcir ou transformer
3. Quitter une relation peut parfois constituer une réponse évolutive
4. La séparation comme conquête d’une forme plus personnelle
5. Le karma comme champ de possibilités et non comme déterminisme
6. Chaque homme responsable de la réponse qu’il apporte à l’autre

Chapitre 33 — Une possible communauté de destin intellectuel

1. Trois individualités réunies dans un même moment historique
2. Une même discipline en transformation
3. Collaboration, influence, divergence et rupture
4. Chacun devient un obstacle fécond pour l'autre
5. Les relations comme accélérateurs de différenciation
6. Une évolution réciproque sans nécessité de postuler un karma démontrable
7. Le sens possible d'une rencontre mesuré à ses effets biographiques

Chapitre 34 — Berthon : de l'individuation à la souveraineté

1. Recevoir une influence
2. Se confronter à une autre pensée
3. Se séparer
4. Créer son propre lieu
5. Développer son propre enseignement
6. Encourager les élèves à trouver leur propre chemin
7. Devenir progressivement l'auteur de sa propre orientation

Neuvième partie — L'épreuve ultime : laisser l'œuvre devenir indépendante de son créateur

Chapitre 35 — Transmettre de son vivant et transmettre après sa mort ne sont pas la même chose

1. L'enseignement vivant reste sous la responsabilité de l'enseignant
2. Une parole peut être expliquée, corrigée et contextualisée
3. L'enregistrement détache progressivement la parole de celui qui l'a prononcée
4. Après la mort, aucune correction n'est plus possible
5. L'archive commence une existence indépendante
6. La postérité suppose une perte de maîtrise

Chapitre 36 — Le problème du dépositaire

1. Une œuvre ne se transmet pas seule
2. Confier suppose faire confiance
3. Le dépositaire interprète nécessairement ce qu'il reçoit
4. Préserver n'est jamais reproduire parfaitement

5. L’absence apparente d’un continuateur unanimement désigné
6. La possibilité d’une troisième voie qui n’a peut-être pas existé : confier plutôt que détruire
7. L’hypothèse d’un héritier intellectuel suffisamment fiable

Chapitre 37 — Après s’être séparé des autres, accepter que l’œuvre se sépare de soi

1. L’individuation comme conquête de l’autonomie
2. Se libérer des maîtres
3. Se libérer du groupe
4. Construire ce qui est propre
5. Le paradoxe de la transmission
6. Donner à l’œuvre la liberté que son auteur a conquise pour lui-même
7. La séparation ultime entre le créateur et sa création

Chapitre 38 — Une étape d’individuation restée peut-être inachevée

1. Berthon avait réussi à devenir autonome
2. Ses élèves étaient invités à devenir autonomes à leur tour
3. L’œuvre devait-elle pouvoir devenir autonome elle aussi ?
4. L’impossibilité de contrôler ce qu’elle deviendrait
5. La tentation de supprimer plutôt que de lâcher prise
6. La destruction comme réponse à cette dernière épreuve
7. Une hypothèse qui relie l’ensemble de la biographie

Dixième partie — La destruction comme ultime affirmation de maîtrise

Chapitre 39 — « Ce qui m’appartient ne deviendra pas autre chose sans moi »

1. La distinction entre propriété matérielle et investissement psychique
2. La pensée enregistrée comme prolongement du sujet
3. Ne plus pouvoir contrôler la réception future
4. La crainte possible de la déformation
5. La crainte possible de la récupération
6. La maîtrise de l’existence même de l’archive comme ultime recours

Chapitre 40 — De la transmission à la soustraction

1. Enseigner : rendre accessible

2. Enregistrer : prolonger la parole
3. Autoriser la copie : accepter la multiplication
4. Interdire la copie : interrompre la multiplication
5. Détruire : supprimer la source
6. Une succession d'actes dont la direction est clairement celle du retrait
7. Pourquoi l'interdiction de reproduction est aussi significative que la destruction

Chapitre 41 — Une présence créée par l'absence

1. La disparition matérielle ne supprime pas nécessairement la présence symbolique
2. Ce qui manque appelle la mémoire
3. Ce qui est perdu peut devenir irremplaçable
4. L'archive absente comme objet de questionnement
5. La destruction comme création involontaire d'un mystère
6. La postérité négative
7. Ce qui ne peut plus être consulté continue pourtant à faire parler

Chapitre 42 — « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus »

1. Une formulation hypothétique du sens possible du geste
2. Retirer plutôt que réclamer
3. Faire éprouver une perte plutôt que demander une reconnaissance
4. La reconnaissance obtenue par l'absence
5. Amour-propre, blessure et souveraineté
6. Une immortalisation paradoxale
7. La nécessité de ne jamais transformer cette hypothèse en citation ou en certitude

---

Onzième partie — Mettre l'hypothèse à l'épreuve

Chapitre 43 — Ce qui soutient l'hypothèse

1. Une vie marquée par plusieurs conquêtes d'autonomie
2. Une séparation institutionnelle importante
3. Une blessure de soutien explicitement rapportée
4. Une grande implication personnelle dans l'enseignement
5. Une œuvre fortement identifiée à une parole vivante
6. La destruction volontaire des supports
7. L'interdiction explicite de leur reproduction
8. La cohérence avec certaines structures du thème natal
9. La cohérence avec certains mécanismes psychologiques connus
10. La cohérence avec une lecture biographique de l'évolution du Moi

Chapitre 44 — Ce qui s’oppose à une interprétation trop simple

1. Berthon a consacré une grande partie de sa vie à transmettre
2. Les témoignages évoquent également simplicité et discrétion
3. Il encourageait l’autonomie de ceux qu’il formait
4. Il n’existe pas de preuve d’une volonté de vengeance
5. La réconciliation avec Barbault doit être pleinement prise en compte
6. Rien ne permet d’attribuer la destruction à Nicola ou Barbault seuls
7. Aucun thème astrologique ne donne la cause d’un acte concret
8. Aucun modèle psychologique ne permet un diagnostic posthume
9. Plusieurs motivations peuvent avoir coexisté

Chapitre 45 — Pourquoi l’hypothèse de la maîtrise paraît néanmoins la plus intégrative

1. Elle n’oblige pas à supposer une haine de l’œuvre
2. Elle explique la contradiction entre transmettre longtemps et détruire à la fin
3. Elle rend compte de l’interdiction de duplication
4. Elle intègre l’autonomie biographique
5. Elle intègre les blessures relationnelles sans tout leur attribuer
6. Elle permet la présence simultanée de l’amour-propre et de la générosité
7. Elle explique pourquoi le geste porte sur l’avenir de l’œuvre
8. Elle permet de comprendre la destruction comme protection autant que comme retrait

---

Conclusion générale — Laisser disparaître l’œuvre pour rester maître de son destin ?

1. Jacques Berthon ne fut pas un homme qui refusa de transmettre
2. Toute sa biographie montre au contraire l’importance de l’enseignement
3. Ses rencontres avec Barbault et Nicola participèrent à la construction de son autonomie
4. La confrontation contribua à préciser sa propre identité intellectuelle
5. Ce mouvement d’individuation fut longtemps créateur
6. La fin de vie posa une question différente : celle de la survie autonome de l’œuvre
7. Transmettre après soi exige de renoncer à contrôler entièrement ce qui sera transmis
8. La destruction peut être comprise comme un refus ultime de cette dépossession
9. Une fragilité de reconnaissance, de confiance ou d’amour-propre a pu renforcer cette nécessité de maîtrise
10. Le retrait de l’œuvre peut paradoxalement lui donner une présence nouvelle
11. Ce qui disparaît devient objet de manque, de mémoire et de questionnement
12. La destruction ne démontre ni vengeance, ni narcissisme, ni intention de punir

13. Elle peut néanmoins apparaître comme l'aboutissement cohérent d'une longue histoire de différenciation, de souveraineté et de protection de ce qui était considéré comme profondément personnel
14. L'hypothèse centrale demeure alors celle d'un paradoxe : **après avoir consacré sa vie à devenir libre de ses influences et à transmettre sa propre pensée, Jacques Berthon aurait peut-être préféré faire disparaître les supports de cette pensée plutôt que de les laisser devenir totalement libres de lui**.

**

Introduction — Le paradoxe d'une œuvre transmise puis volontairement retirée

Jacques Berthon laisse derrière lui un paradoxe difficile à réduire à une explication simple. Une grande partie de son existence adulte fut consacrée à enseigner, à transmettre, à organiser un savoir astrologique et à donner à d'autres les moyens de se l'approprier. Pourtant, à la fin de sa vie, il détruisit ses cassettes et ses documents et interdit que ses enregistrements soient dupliqués. Ce geste ne constitue pas un détail marginal de sa biographie. Il introduit une rupture profonde entre deux mouvements apparemment contradictoires : **consacrer des décennies à transmettre une pensée, puis intervenir volontairement pour empêcher que les principaux supports de cette pensée continuent à circuler après soi**.

Comprendre cette contradiction suppose de résister à deux explications trop immédiates. La première consisterait à voir dans la destruction une simple manifestation de colère ou de rancune. La seconde, inverse, consisterait à considérer l'acte comme une décision pratique de fin de vie dépourvue de véritable signification psychologique. Les éléments connus invitent plutôt à rechercher une logique beaucoup plus profonde, inscrite dans l'ensemble du parcours de Jacques Berthon : sa manière de transmettre, son rapport à son œuvre, sa conquête progressive de l'autonomie, ses relations avec les figures importantes du milieu astrologique, les conflits traversés, les séparations qui en ont résulté et, finalement, la question de savoir ce qui devait advenir de son enseignement lorsqu'il ne pourrait plus personnellement en garantir le sens.

Jacques Berthon, une vie consacrée à l'enseignement et à la transmission

Avant même que l'astrologie ne devienne son domaine privilégié, la transmission occupait déjà une place importante dans la trajectoire de Jacques Berthon. Sa formation théâtrale l'orienta vers l'enseignement de l'art dramatique. René Simon, impressionné par ses dispositions, ne l'aurait pas orienté vers une carrière d'acteur mais vers celle de professeur d'art dramatique. Cette première orientation est importante : avant l'astrologue apparaît déjà le pédagogue, c'est-à-dire celui dont la fonction consiste à transformer une connaissance ou une expérience personnelle en quelque chose qui puisse devenir accessible à autrui.

La découverte de l'astrologie prolonge cette disposition. Berthon aurait notamment été marqué par André Barbault, probablement à l'occasion d'une conférence au Centre international d'astrologie. Il se passionne pour ses ouvrages et se tourne vers

l’astropsychologie. Très rapidement cependant, il ne demeure pas dans la seule position de lecteur ou d’élève. Lorsque le Centre international d’astrologie lui donne la possibilité de présenter des conférences, son talent d’orateur attire un public important. La parole devient ainsi le premier instrument de sa transmission astrologique.

Cette dimension prend ensuite une forme institutionnelle. Berthon participe en 1970 à la création du Centre d’enseignement et de formation à l’astrologie avec Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet. Après un désaccord sur la conduite de l’association, il quitte cette structure et fonde l’École supérieure d’astrologie de Paris. Les sources historiques précisent que les divergences avec Nicola concernaient notamment des conceptions différentes sur les plans juridique et financier et, plus largement, une manière différente d’envisager l’avenir de la structure commune.

L’ESAP ne constitue pas une activité périphérique. Berthon y développe un enseignement organisé sur plusieurs années : bases astrologiques, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie, astrologie traditionnelle. Des examens valident les acquisitions et un mémoire accompagne la formation. La structure décrite par ses anciens élèves est celle d’un enseignement exigeant, méthodique et construit. Les témoignages évoquent des cours de plusieurs heures, une grande culture littéraire et artistique, un art de la parole hérité du théâtre et une capacité particulière à rendre vivante l’étude des thèmes.

La transmission ne s’arrête pas aux élèves physiquement présents. Berthon transforme ses cours en enregistrements puis développe un enseignement à distance. Les astrocassettes permettent ainsi à des personnes éloignées de bénéficier de la formation de l’ESAP. Marie-Paule Baicry évoque explicitement leur importance dans son propre parcours et décrit un enseignement qui associait astrologie, psychologie, culture générale, mythologie et dimension spirituelle.

La transmission apparaît donc comme une constante biographique. Elle ne se réduit ni à la publication de quelques livres ni à une activité professionnelle ponctuelle. Berthon enseigne, forme, structure, enregistre, diffuse. Il développe même l’Astrothéâtre, où le travail astrologique rejoint sa première vocation théâtrale. L’œuvre n’est donc pas seulement constituée de textes : elle est faite de parole, de mise en scène, de pédagogie, de relation avec les élèves et d’une manière personnelle d’articuler astrologie, psyché et culture.

Cette réalité rend le geste final d’autant plus énigmatique.

Les cours, les enregistrements et les astrocassettes comme prolongement de la parole enseignante

L’enregistrement des cours ne fut pas un phénomène secondaire apparu après coup. Il faisait partie du fonctionnement même de l’enseignement. Samuel Djian-Gutenberg rapporte que les étudiants étaient invités à ne pas interrompre l’exposé parce que le cours était simultanément enregistré afin d’être ensuite diffusé sur cassette. La parole adressée aux élèves présents était donc, dès son émission, pensée pour pouvoir être reproduite et atteindre d’autres destinataires.

Cette caractéristique modifie considérablement la signification des archives détruites ultérieurement. Une cassette n’était pas simplement le souvenir privé d’un cours passé. Elle constituait **un instrument volontaire de transmission**. Berthon avait lui-même transformé sa

parole en objet reproductible. Il avait accepté qu'une conférence prononcée dans un lieu donné puisse être entendue ailleurs, plus tard, par des personnes absentes lors de son enregistrement.

L'astrocassette constitue ainsi une forme particulière de présence du professeur. La personne n'est pas physiquement présente, mais sa voix, son rythme, ses formulations, ses exemples et son mode d'exposition le demeurent. Il ne s'agit pas d'un résumé élaboré par un disciple, mais de la conservation de la parole même de l'enseignant.

Cette particularité explique pourquoi l'interdiction ultérieure de duplication revêt une importance considérable. Berthon ne se contente pas de ne plus produire de nouveaux cours. Il ne laisse pas simplement s'éteindre progressivement une activité pédagogique. Il intervient sur le **devenir de la parole déjà donnée**.

Cette distinction est fondamentale.

Pendant des années, l'enregistrement avait permis à la parole d'échapper aux limites du moment où elle avait été prononcée. À la fin de la vie, la décision prise agit dans le sens exactement inverse : **ce qui avait été rendu reproductible doit cesser de l'être**.

La destruction des documents et des enregistrements à la fin de la vie

Le fait rapporté est explicite : à la fin de sa vie, Jacques Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication des enregistrements.

Il importe de conserver toute sa radicalité à cette information sans lui attribuer immédiatement une cause qui n'est pas connue.

Il ne s'agit pas seulement d'un défaut de conservation. Les archives n'ont pas simplement été dispersées au gré des circonstances. Elles ne semblent pas avoir disparu accidentellement après son décès. Le témoignage rapporte une **action volontaire**, accompagnée d'une instruction concernant ce qui pouvait encore subsister chez autrui.

Deux niveaux apparaissent donc.

Le premier concerne ce qui était matériellement sous son contrôle : cassettes et documents sont détruits.

Le second concerne ce qui pouvait déjà se trouver hors de son contrôle matériel immédiat : il demande que les cassettes ne soient pas reproduites.

C'est ce deuxième élément qui transforme profondément la question. S'il s'était seulement agi de faire disparaître des papiers personnels ou de mettre de l'ordre dans ses affaires, l'interdiction de duplication serait difficile à comprendre. Cette interdiction introduit une intention tournée vers **l'avenir de la diffusion**.

La question n'est donc plus seulement : pourquoi détruire ?

Elle devient : **pourquoi vouloir empêcher que ce qui avait été délibérément enregistré pour être transmis puisse continuer à se multiplier lorsque son auteur ne serait plus là ?**

L'interdiction de reproduire les cassettes comme élément essentiel du problème

La destruction et l'interdiction de duplication ne doivent pas être confondues.

Détruire ses propres exemplaires relève encore d'une maîtrise exercée sur ses possessions. Interdire la copie concerne symboliquement quelque chose de plus vaste : la maîtrise du devenir d'une parole qui avait déjà commencé à circuler.

Ce point permet d'écarter partiellement une interprétation fondée sur un simple désintérêt tardif. Une personne devenue indifférente à son travail pourrait abandonner ses archives. Elle pourrait considérer qu'elles n'ont plus d'importance et laisser d'autres décider de leur sort. Une interdiction explicite de reproduction suggère au contraire que **le devenir de ces enregistrements continuait à compter**.

Le paradoxe prend alors une forme nouvelle : peut-être le problème n'était-il pas que l'œuvre avait cessé d'avoir de la valeur, mais au contraire qu'elle en conservait suffisamment pour que son auteur veuille encore décider de son sort.

La distinction est essentielle pour toute l'étude à venir.

Une œuvre à laquelle plus aucune valeur n'est accordée peut être négligée.

Une œuvre détruite avec la volonté qu'elle ne soit pas reproduite peut relever d'une autre logique : **soustraire volontairement quelque chose considéré comme suffisamment important pour ne pas être abandonné à un devenir incontrôlé**.

Cette hypothèse ne constitue encore qu'une possibilité. Mais elle explique pourquoi l'interdiction de copie doit occuper une place centrale dans l'analyse.

Détruire ses archives n'est pas seulement cesser de transmettre

La transmission possède plusieurs niveaux.

Il existe d'abord la transmission vivante : le professeur est présent, parle, répond, choisit ses exemples, module son propos, précise éventuellement ce qui a été mal compris.

Vient ensuite la transmission enregistrée : la parole demeure, mais le professeur n'est plus présent au moment où elle est reçue. L'enregistrement fixe ce qui avait été prononcé dans un contexte particulier.

Après la mort apparaît une troisième situation : la parole enregistrée devient définitivement indépendante de celui qui l'a produite. Elle peut être écoutée par des personnes inconnues du

professeur, copiée, sélectionnée, citée, critiquée, interprétée, réorganisée ou intégrée dans des systèmes nouveaux sans qu'aucune rectification de sa part soit possible.

C'est probablement à ce niveau que se situe le véritable problème posé par le geste de Berthon.

Le témoignage de Janine Tissot montre pourtant que Berthon encourageait fortement l'autonomie intellectuelle de ses élèves. Il leur demandait de s'approprier les outils et de réinventer l'astrologie en la passant par leur tempérament personnel. Marie-Paule Baicry insiste également sur son invitation à penser par soi-même, à trouver son propre chemin et à ne pas vivre dans l'attente de la reconnaissance.

Cette dimension constitue un contrepoint essentiel à toute interprétation fondée exclusivement sur la possession ou l'orgueil. Berthon ne semble pas avoir voulu fabriquer des disciples chargés de reproduire mécaniquement sa pensée. Au contraire, il valorisait l'autonomie.

Un paradoxe plus subtil apparaît alors.

Il pouvait souhaiter que les élèves deviennent autonomes, tout en refusant peut-être que l'enregistrement de sa propre parole acquière, après lui, une autonomie totale.

Un élève transforme ce qu'il reçoit. Une cassette répète.

L'élève peut devenir lui-même.

L'archive, elle, maintient la voix du maître dans un présent artificiellement prolongé.

Le geste de destruction pourrait ainsi ne pas signifier : « rien de cet enseignement ne doit survivre ». Les anciens élèves, leurs connaissances, leurs pratiques et leurs propres œuvres demeuraient. Il pourrait plutôt signifier : **la parole enregistrée elle-même ne doit pas poursuivre indéfiniment son existence sans celui qui en assumait la responsabilité**.

Cette distinction deviendra essentielle pour comprendre ce qui peut apparaître comme une contradiction entre une vie entière de transmission et une volonté finale de retrait.

Ce que le geste permet d'affirmer et ce qu'il interdit de conclure

Quelques éléments peuvent être tenus pour établis.

Jacques Berthon consacra plusieurs décennies à l'enseignement. Il créa une école. Il organisa une formation structurée. Il fit enregistrer ses cours pour permettre leur diffusion. Les astrocassettes furent effectivement utilisées par des élèves qui ne pouvaient assister directement aux enseignements. À la fin de sa vie, il détruisit ses propres cassettes et documents et demanda qu'elles ne soient pas dupliquées. Il avait par ailleurs connu un conflit avec Jean-Pierre Nicola et avait reproché à André Barbault de ne pas l'avoir soutenu dans cette circonstance, avant de renouer ultérieurement avec lui.

En revanche, aucune source disponible ne permet d'affirmer que la destruction fut décidée **à cause** de Nicola ou de Barbault.

Aucune source ne permet davantage d'affirmer qu'elle constituait une vengeance.

Aucune source n'autorise à soutenir que Berthon aurait consciemment voulu punir ses élèves, empêcher la postérité de le critiquer ou provoquer après sa mort une reconnaissance qui lui aurait manqué de son vivant.

Aucune configuration astrologique ne pourrait établir de telles intentions.

La synastrie elle-même doit être utilisée selon une règle de prudence essentielle : elle décrit des **points d'activation possibles**, non des comportements nécessaires. La manière dont un interaspect est vécu dépend de l'histoire personnelle, de la maturité, des défenses psychiques et du contexte. Les aspects tendus correspondent à des zones de friction ou d'intensification ; ils ne constituent pas des condamnations et ne prouvent aucun événement concret.

Cette règle est particulièrement importante dans le cas présent. Les relations de Berthon avec Barbault et Nicola pourront éclairer certains thèmes — autonomie, autorité, reconnaissance, confrontation intellectuelle, pouvoir, séparation — mais elles ne permettront jamais de transformer l'hypothèse en preuve.

La même prudence s'impose dans la lecture du thème natal de Berthon. Celui-ci comporte effectivement plusieurs configurations remarquables : Mars opposé à Pluton à 4°11', Uranus carré au Milieu du Ciel à seulement 0°03', Soleil carré Saturne à 5°59', Saturne sesquicarré Pluton à 1°52', tandis que Vénus et Jupiter sont conjoints à 0°27'. Ces configurations offrent des thèmes symboliques particulièrement pertinents pour étudier volonté, pouvoir, transformation, autonomie, limites, reconnaissance et capacité de transmission. Mais elles ne disent pas : « cette personne détruira ses archives ».

La lecture astrologique sérieuse consiste précisément à chercher la cohérence entre des potentialités symboliques et une biographie réelle, sans transformer les premières en causes mécaniques de la seconde.

Pourquoi rechercher une logique biographique plutôt qu'une cause unique

Un geste humain important est rarement réductible à une seule cause.

La destruction finale peut avoir associé plusieurs motivations : désir de clôture, fatigue, souci de contrôler la qualité de ce qui serait diffusé, refus d'une utilisation posthume, absence éventuelle d'un dépositaire jugé suffisamment fiable, besoin de mettre un terme définitif à une période de vie, volonté de maîtriser le devenir de l'œuvre, blessures relationnelles anciennes, amour-propre, préoccupations spirituelles ou raisons personnelles qui demeurent inconnues.

Chercher une logique biographique consiste donc moins à demander : **« Quelle cause unique explique la destruction ? »** qu'à interroger : **« Quel mouvement récurrent de la vie de Berthon rend ce geste compréhensible sans prétendre en connaître la motivation exacte ? »**

Une telle approche fait apparaître un motif particulièrement important : celui de l'autonomie.

Berthon reçoit d'abord une influence importante de Barbault, puis développe sa propre orientation. Il participe ensuite à une entreprise collective au CEFA, mais s'en sépare lorsque les conceptions deviennent incompatibles et crée sa propre école. Le milieu astrologique français de cette période est lui-même traversé par d'importantes différenciations : Barbault développe son courant, Nicola affirme progressivement le conditionalisme, Berthon constitue une pédagogie personnelle. Les tensions du CEFA sont ainsi insérées dans une période plus large où plusieurs astrologues cessent progressivement de partager un même cadre institutionnel et intellectuel.

Chez Berthon, la séparation ne conduit donc pas à l'impuissance. Elle conduit à la création.

Lorsque le cadre commun ne convient plus, un espace propre est construit.

Cette logique constitue peut-être l'un des fils directeurs de sa biographie.

Le thème natal présente symboliquement une résonance remarquable avec ce mouvement. Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03' peut être lu comme une tension particulièrement forte entre indépendance uranienne et inscription dans une direction sociale définie. Mars en maison X opposé à Pluton en maison V met en tension affirmation dans la sphère sociale et investissement puissant de la création personnelle. Saturne en maison VIII introduit les questions de limite, de dépendance, de partage et de ce qui doit être confié à autrui. La maison XII, fortement occupée, appartient quant à elle au registre symbolique du retrait, de l'intériorité et de la clôture des cycles.

Ces éléments ne démontrent rien isolément. Mais ils permettent de formuler une question biographique cohérente : **la conquête répétée de l'autonomie, qui fut pendant la vie une force créatrice, a-t-elle pu devenir à la fin une exigence de maîtrise appliquée au devenir même de l'œuvre ?**

Cette interrogation est d'autant plus importante que le témoignage de ses élèves empêche de réduire Berthon à un homme possessif ou uniquement préoccupé de reconnaissance. Il est décrit comme libre et indépendant, mais également discret, simple, encourageant et capable d'inviter chacun à suivre sa propre voie. Deux ans avant sa mort, les éloges portant sur son œuvre l'auraient même mis presque mal à l'aise.

Toute hypothèse sérieuse doit intégrer cette contradiction.

Il pourrait donc ne pas s'agir d'une opposition entre générosité et égoïsme, transmission et refus de transmettre, modestie et orgueil. Le fonctionnement humain peut réunir ces dimensions. Une personne peut transmettre énormément tout en conservant une relation extrêmement exigeante à ce qu'elle considère comme propre. Elle peut souhaiter l'autonomie des autres tout en éprouvant une difficulté particulière à abandonner totalement à autrui la maîtrise de sa création.

De la conquête de l'autonomie à la maîtrise ultime de la transmission

L’hypothèse directrice de cette étude repose sur cette continuité.

Jacques Berthon aurait progressivement construit son identité astrologique par un processus de différenciation. André Barbault lui apporte une impulsion fondatrice, mais Berthon ne devient pas simplement un prolongement de Barbault. Jean-Pierre Nicola devient un partenaire puis un contradicteur institutionnel ; la séparation du CEFA conduit à la création de l’ESAP. Les élèves reçoivent ensuite un enseignement qui ne leur demande pas de reproduire passivement le maître, mais de trouver leur propre voie.

L’autonomie apparaît donc comme une valeur structurante.

Or la fin de vie pose une question totalement nouvelle.

Tant que Berthon enseigne, il demeure présent auprès de son œuvre. Il peut choisir ce qu’il transmet, la manière de le transmettre, les exemples utilisés, le contexte dans lequel une formulation doit être comprise. Même lorsque les cassettes circulent, leur auteur reste vivant, identifiable, éventuellement consultable.

La mort prochaine transforme cette situation.

Après lui, les enregistrements pourront continuer sans lui.

La parole sera fixée tandis que la pensée du professeur ne pourra plus évoluer.

Des cours prononcés dans un contexte déterminé pourront devenir des objets détachés de ce contexte.

Des personnes qu’il ne connaît pas pourront les reproduire.

D’autres pourront décider de leur conservation, de leur classement, de leur diffusion et de leur interprétation.

Le problème ultime pourrait alors ne plus avoir été celui de **transmettre**, mais celui d’**abandonner la maîtrise de la transmission**.

C’est ici que la destruction prend une signification possible beaucoup plus profonde.

Durant sa vie, lorsque Berthon quitte un cadre collectif qui ne lui convient plus, il peut créer ailleurs. À la fin de la vie, aucune reconstruction personnelle future n’est possible. La situation devient radicalement différente : pour la première fois, l’avenir de l’enseignement suppose nécessairement qu’il soit confié à d’autres.

Il reste alors trois possibilités symboliques : abandonner l’œuvre à son devenir, la confier à un dépositaire suffisamment digne de confiance, ou la soustraire.

La troisième possibilité est celle qui fut choisie pour les archives dont la destruction est rapportée.

L’hypothèse centrale peut dès lors être formulée avec précision :

la destruction des cassettes et des documents pourrait constituer l'aboutissement extrême d'un mouvement biographique fondé sur la conquête et la préservation de l'autonomie. Après avoir passé une partie de son existence à dégager sa pensée de celles des autres, à construire son propre cadre et à demeurer maître de son orientation, Berthon aurait pu rencontrer une dernière difficulté : accepter que son œuvre devienne définitivement indépendante de lui.

La formule ne signifie pas qu'il aurait consciemment raisonné ainsi. Elle décrit une logique possible du parcours.

Le paradoxe devient alors particulièrement saisissant.

Berthon avait appris à devenir autonome par rapport à ceux qui l'avaient influencé.

Il avait demandé à ses élèves de devenir eux-mêmes.

Mais la survie des astrocassettes exigeait une autre forme de séparation : **laisser la parole du maître poursuivre sa propre existence sans lui**.

La destruction pourrait alors avoir représenté une solution radicale à cette dernière séparation.

Elle pourrait également contenir une dimension supplémentaire, qui devra être examinée sans jamais être transformée en certitude : celle d'une reconnaissance obtenue par l'absence. Une œuvre disponible peut devenir familière, être évaluée, critiquée ou banalisée. Une œuvre volontairement retirée devient manquante. Ce qui ne peut plus être entendu intégralement acquiert la valeur particulière de ce qui est devenu irremplaçable.

La logique implicite pourrait alors se rapprocher d'une formulation telle que :

« Ce qui a été donné ne sera pas abandonné à un devenir qui échappe entièrement à son auteur. Ce qui disparaît obligera peut-être un jour à mesurer ce qui a été perdu. »

Il ne s'agit pas d'attribuer ces paroles à Jacques Berthon. Il s'agit de nommer une possibilité psychologique contenue dans l'acte lui-même.

L'ensemble de l'étude devra déterminer si cette hypothèse résiste à la confrontation avec les faits. Les relations avec Barbault et Nicola permettront d'examiner comment Berthon s'est construit au contact de figures importantes et comment le conflit a pu participer à son autonomie. Les synastries permettront d'étudier les zones symboliques d'activation mutuelle sans les transformer en causalités. Le thème natal permettra d'examiner les tensions entre création, reconnaissance, pouvoir, indépendance, confiance et retrait. La psychologie et la théorie des schémas permettront d'interroger la possibilité d'une protection contre la dépossession ou la déformation. La psychanalyse permettra de penser la persistance de traces relationnelles même après une réconciliation consciente. Enfin, la perspective anthroposophique permettra d'interroger la relation comme lieu d'évolution du Moi et de poser une question plus large : **les rencontres avec Barbault et Nicola ont-elles aidé Berthon à devenir davantage lui-même, au point que la sauvegarde de cette individualité soit devenue inséparable de la maîtrise de ce qu'il laisserait derrière lui ?**

La destruction des archives cesserait alors d'apparaître comme un événement inexplicable placé artificiellement à la fin d'une existence. Elle pourrait devenir le dernier épisode, certes radical et toujours mystérieux, d'une même histoire : **recevoir, se différencier, se séparer, construire, transmettre, puis décider jusqu'où la transmission pouvait continuer sans celui qui en avait été l'auteur.**

Première partie — Jacques Berthon : construire une pensée qui lui appartienne

Chapitre 1 — De l'art dramatique à l'astrologie

La formation théâtrale et l'importance de la parole

Chez Jacques Berthon, l'enseignement de l'astrologie ne peut être dissocié de l'expérience antérieure du théâtre. Bien avant la création d'une école astrologique, avant les conférences, les cours enregistrés et les astrocassettes, apparaît déjà un homme dont la relation au monde passe largement par la parole, la voix, l'interprétation et la transmission orale.

Né à Châtellerault le 21 février 1926, Jacques Berthon aurait grandi dans un environnement où le spectacle était singulièrement proche. Selon le témoignage recueilli par Yves Lenoble auprès de Didier Geslain, sa chambre jouxtait une salle de cinéma ; il écoutait les dialogues et en apprenait les répliques par cœur. Arrivé ensuite à Paris, une circonstance fortuite le conduisit à donner la réplique à une personne préparant son admission au cours Simon. René Simon aurait alors remarqué ses dispositions et l'aurait admis dans son cours, non pour le préparer principalement au métier d'acteur, mais afin qu'il devienne professeur d'art dramatique. Cette orientation se réalisa effectivement.

Le détail est important parce qu'il révèle une première constante biographique. L'intérêt de Berthon pour le théâtre ne conduit pas seulement vers le désir d'occuper la scène ; il débouche sur la fonction de **transmettre un art à d'autres**. La parole n'est donc pas uniquement chez lui un moyen d'expression personnelle. Elle devient très tôt un moyen de formation.

L'expérience théâtrale lui apporte plusieurs compétences qui resteront visibles dans son enseignement astrologique : sens du rythme, présence devant un auditoire, aptitude à soutenir l'attention, art de raconter une existence, capacité à incarner une idée et à faire passer un contenu intellectuel par une forme vivante. Plusieurs décennies plus tard, ses anciens élèves souligneront précisément cette capacité à transformer l'étude d'un thème astrologique en récit vivant. Son passé de comédien et de professeur de théâtre lui permettait de présenter les biographies avec relief, humour, culture et sens de la mise en scène.

Il ne s'agit donc pas de juxtaposer deux périodes indépendantes, celle du théâtre puis celle de l'astrologie. Le théâtre semble avoir fourni à l'astrologue **la forme de sa transmission**.

Cette continuité se prolongera jusque dans la création de l'Astrothéâtre, où Berthon fera jouer aux participants des rôles choisis en fonction de problématiques repérées dans leur thème natal. Théâtre et astrologie ne seront ainsi jamais totalement séparés : le premier donnera à la seconde une dimension incarnée, dramatique et expérientielle.

La parole occupe donc dès l'origine une fonction décisive. Elle ne sert pas seulement à expliquer. Elle rend présent ce qui est expliqué.

Cette caractéristique deviendra essentielle lorsque la parole sera enregistrée. Une astrocassette de Berthon ne conservera pas uniquement des informations astrologiques : elle conservera une voix, une manière de raconter, des inflexions, une pédagogie, presque une présence. La destruction finale de ces enregistrements prendra, de ce fait, une portée différente de celle qu'aurait eue la destruction de simples fiches techniques.

La transmission orale comme dimension essentielle du parcours

Lorsque Jacques Berthon entre dans le milieu astrologique, ses qualités oratoires trouvent immédiatement un nouveau domaine d'expression. Le Centre international d'astrologie lui confie des conférences consacrées aux signes zodiacaux. Il commence par les Poissons, poursuit avec le Verseau puis le Capricorne. Yves Lenoble rapporte que ses interventions attirent un public particulièrement nombreux et souligne ses qualités de conférencier.

Le passage du théâtre à l'astrologie ne signifie donc pas abandon de la scène, mais déplacement de sa fonction. L'acteur potentiel devient professeur ; le professeur d'art dramatique devient conférencier astrologique ; le conférencier deviendra ensuite fondateur d'école.

Une même structure traverse ces différentes fonctions : **se tenir devant d'autres personnes afin de rendre vivant un contenu**.

Les témoignages d'anciens élèves décrivent les cours de l'ESAP comme de véritables performances intellectuelles. Samuel Djian-Gutenberg parle d'exposés d'environ deux heures, prononcés avec brio, humour et érudition. Berthon mobilisait non seulement l'astrologie, mais aussi littérature, histoire, arts, psychologie et biographies. L'enseignement pouvait prendre la forme d'un véritable « one-man-show », sans pour autant perdre sa rigueur : les cours étaient structurés, organisés par années et accompagnés d'examens.

Cette alliance entre liberté orale et organisation méthodique est caractéristique.

Berthon n'était pas simplement un orateur improvisant autour de symboles astrologiques. L'enseignement de l'ESAP était organisé sur plusieurs années. Il associait bases astrologiques, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle ; Monique Kalinine participait notamment à l'enseignement de l'astronomie et de certains complexes psychologiques. Les élèves devaient passer des examens et produire un mémoire pour obtenir leur diplôme.

La parole vivante s'inscrit donc dans un cadre construit.

Cette combinaison éclaire déjà une dimension importante de la personnalité intellectuelle de Berthon : **la liberté de pensée n'exclut pas l'exigence de structure**. Cette tension entre indépendance et organisation réapparaîtra dans son parcours institutionnel, dans sa manière d'enseigner et, plus tard, dans la question du devenir de son œuvre.

Le thème natal présente symboliquement une configuration compatible avec cette articulation. Mercure, fonction de pensée et de communication, forme un sextile à Mars à 2°16', aspect

pouvant associer pensée et capacité d'action, tandis que Mercure forme également un quintile extrêmement serré au Milieu du Ciel à 0°17', reliant symboliquement activité mentale, expression et orientation sociale. Soleil et Mercure sont conjoints à 4°24'.

Ces configurations ne « produisent » évidemment ni le théâtre ni l'enseignement. Elles prennent leur sens lorsqu'elles sont rapprochées d'une biographie où parole, pédagogie et orientation professionnelle se trouvent effectivement étroitement associées. L'astrologie psychologique ne considère pas le thème comme une causalité mécanique, mais comme un langage de potentialités dont la réalisation dépend de la personne et de son histoire.

La découverte de l'astrologie

La rencontre avec l'astrologie semble se produire dans le prolongement de cette première identité de transmetteur. Selon Didier Geslain, Jacques Berthon découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence d'André Barbault au Centre international d'astrologie. Il se passionne ensuite pour les ouvrages de Barbault et adhère rapidement à l'orientation astropsychologique.

Cette rencontre doit être replacée dans son contexte historique.

L'astrologie française de l'après-guerre connaît alors une importante transformation. Autour du Centre international d'astrologie se constitue un courant qui cherche à rapprocher symbolisme astrologique, caractérologie et psychologie. André Barbault occupe une place majeure dans cette évolution. Yves Lenoble situe Jacques Berthon dans cette génération de l'astropsychologie aux côtés notamment de Barbault, Jean-Pierre Nicola, Régine Ruet et Paul Colombet. Il rappelle également l'importance du travail de Claire Santagostini et de Barbault sur les typologies, travail qui influença plusieurs des futurs enseignants de l'astrologie psychologique, dont Berthon.

Il serait donc incorrect de présenter Berthon comme ayant construit immédiatement une astrologie entièrement personnelle. Il reçoit d'abord un héritage.

Cette étape est fondamentale pour comprendre la suite de son parcours. Une pensée personnelle ne naît généralement pas dans le vide. Elle commence par l'appropriation d'un langage préexistant. Berthon découvre une astrologie déjà engagée dans le dialogue avec la psychologie, puis l'assimile suffisamment pour commencer lui-même à l'enseigner.

L'adhésion initiale à Barbault ne signifie cependant pas immobilité doctrinale. Elle constitue un point de départ.

C'est précisément cette transformation progressive d'une influence reçue en une pensée propre qui donnera au parcours de Berthon sa cohérence.

L'influence initiale de l'astrologie psychologique

L'astrologie psychologique fournit à Berthon un terrain particulièrement compatible avec ses intérêts antérieurs. Le théâtre avait déjà développé l'attention portée aux caractères, aux motivations, aux conflits intérieurs, aux destins individuels et aux différentes manières d'incarner une personnalité. L'astrologie psychologique offre un autre langage permettant d'explorer ces mêmes réalités.

La transition entre théâtre et astrologie apparaît alors moins brutale qu'elle ne pourrait le sembler.

Le comédien s'intéresse aux personnages.

Le professeur d'art dramatique travaille sur la manière dont une personnalité s'exprime.

L'astrologue psychologique cherche à comprendre comment une structure symbolique peut correspondre à des dispositions, des tensions et des formes d'expression particulières.

Berthon déplace ainsi progressivement son intérêt du personnage théâtral vers la personnalité humaine elle-même.

Cette continuité apparaît particulièrement clairement dans sa pédagogie ultérieure. Les témoignages montrent qu'il utilisait abondamment les thèmes de personnalités connues et déroulait conjointement leur vie et leur œuvre. L'interprétation astrologique prenait ainsi une forme biographique. Elle cherchait moins à juxtaposer des significations isolées qu'à faire apparaître une personnalité vivante dans son parcours. Marie-Paule Baicry souligne également l'importance des ponts qu'il établissait entre astrologie, psychanalyse et complexes psychologiques, ainsi que le développement ultérieur de l'astromythologie.

Cette évolution correspond à une tendance profonde de l'astrologie psychologique : le thème natal y est considéré comme une structure de potentiel et comme le point de départ d'une évolution, non comme un inventaire figé de caractéristiques. La démarche biographique devient alors essentielle puisque la même configuration peut être vécue de manières différentes selon l'histoire, la conscience et les choix de l'individu.

Cette conception sera particulièrement importante pour l'analyse du parcours de Berthon lui-même. Son thème ne prendra sens qu'en relation avec ce qu'il en a effectivement fait.

De l'élève à l'enseignant

L'une des caractéristiques remarquables du parcours est la rapidité avec laquelle la réception d'un enseignement semble conduire à la transmission.

Berthon ne demeure pas longtemps seulement lecteur de Barbault ou auditeur des activités du CIA. Le Centre international d'astrologie l'invite à donner ses propres conférences. Son succès comme conférencier lui confère progressivement une place dans le milieu. Lorsque le CIA met en place en 1970 le CEFA, Berthon fait partie des quatre personnes auxquelles est confiée la création de cette école, avec Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet.

Le déplacement est significatif.

Il était entré dans l'astrologie sous l'influence d'une figure reconnue ; quelques années plus tard, il participe lui-même à l'organisation de sa transmission institutionnelle.

Mais cette progression ne conduit pas à une simple reproduction de l'astrologie reçue. Les années suivantes montrent au contraire une diversification rapide des orientations. Le milieu astrologique français connaît entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1970 une période de différenciation et de conflits. Yves Lenoble souligne que plusieurs astrologues

commencent alors à définir plus nettement leurs positions respectives. Claire Santagostini développe sa propre approche globale ; Jean-Pierre Nicola approfondit le conditionalisme ; Berthon quittera le CEFA et fondera l'ESAP.

Le processus est donc double :

recevoir suffisamment pour pouvoir transmettre, puis transmettre suffisamment pour découvrir ce qui doit devenir personnel.

Cette dynamique peut déjà être rapprochée, avec prudence, du thème natal.

Uranus forme un carré presque exact au Milieu du Ciel, avec seulement 0°03' d'orbe. Le symbolisme astrologique d'Uranus associe cette planète à l'autonomie, à la différenciation, à la rupture avec des cadres devenus trop contraignants et à la recherche d'une orientation originale. Le Milieu du Ciel concerne la direction sociale, la vocation, le statut et le rapport à l'autorité. Les contacts uraniens au Milieu du Ciel sont classiquement associés à des réorientations où le besoin d'autonomie devient difficile à ignorer.

La biographie donne ici un contenu concret à cette potentialité symbolique : Berthon entre dans une structure collective, participe à sa construction, puis s'en sépare lorsque celle-ci ne correspond plus à sa conception et construit son propre espace d'enseignement.

Il serait pourtant prématuré d'assimiler cette configuration au seul besoin de rupture. Le thème comporte également Saturne trigone Uranus à 1°49'. Or Saturne et Uranus représentent symboliquement deux exigences différentes : continuité et renouvellement, structure et liberté. Leur articulation harmonique peut permettre de ne pas seulement rompre avec ce qui existe, mais de **donner une forme durable à l'innovation**.

La création ultérieure de l'ESAP correspond précisément à cette seconde dimension. Berthon ne quitte pas une institution pour se retirer de l'enseignement. Il quitte une structure et en construit une autre.

La séparation devient création.

La construction progressive d'une identité astrologique personnelle

L'identité astrologique de Jacques Berthon apparaît ainsi comme le résultat d'un processus progressif d'appropriation et de différenciation.

À l'origine se trouve l'astropsychologie reçue dans le milieu du CIA et fortement associée à l'influence d'André Barbault. Mais cette matrice initiale s'élargit peu à peu.

La psychanalyse prend une place importante.

Les complexes psychologiques deviennent matière d'étude.

La sexualité reçoit un traitement spécifique.

La mythologie gréco-romaine devient une voie d'approfondissement de la psyché.

L’astrologie traditionnelle demeure présente, notamment à travers Morin de Villefranche.

La spiritualité entre également dans l’enseignement, avec des références rapportées à Teilhard de Chardin, Thérèse d’Avila ou Thérèse de Lisieux. L’Astrothéâtre réunit finalement les deux grandes lignes de l’existence : art dramatique et astrologie.

Il devient donc de moins en moins pertinent de définir Berthon uniquement comme un disciple de Barbault.

L’influence demeure historiquement importante, mais l’enseignement se personnalise progressivement jusqu’à devenir une construction composite difficilement réductible à une école unique.

L’un des témoignages les plus révélateurs est celui de Janine Tissot. Parmi les messages qu’elle retient de son enseignement figure l’invitation faite aux élèves de s’approprier les outils astrologiques et de **réinventer l’astrologie en la faisant passer par leur propre tempérament**, chaque être étant considéré comme unique.

Cette orientation pédagogique éclaire probablement l’un des principes les plus profonds de Berthon.

Il ne s’agit pas seulement d’apprendre correctement une doctrine.

Il s’agit de recevoir des outils, de les travailler, puis d’en faire quelque chose qui appartienne véritablement à celui qui les utilise.

Cette conception correspond remarquablement à son propre parcours. Berthon semble avoir demandé à ses élèves ce qu’il avait lui-même accompli : recevoir une tradition sans rester enfermé dans la position de celui qui la reproduit.

Son identité astrologique se construit ainsi selon une succession :

recevoir — assimiler — confronter — sélectionner — transformer — transmettre à son tour.

La configuration Soleil–Mercure en Poissons, tous deux placés en maison XII, peut symboliquement participer à une pensée fortement intériorisée, cherchant derrière les manifestations visibles une signification plus profonde. La maison XII appartient aux domaines du retrait, de l’intériorité, de l’inconscient, de la spiritualité et des fins de cycle. La présence de Vénus et Jupiter dans cette même maison, conjoints avec seulement 0°27' d’orbe, complète cette tonalité par une capacité potentielle d’ouverture, de fécondité culturelle et de transmission qui ne recherche pas nécessairement la seule visibilité extérieure.

Mais ce versant intérieur coexiste avec une forte dynamique d’affirmation sociale. Mars se trouve en maison X ; le symbolisme de cette position associe l’action, l’initiative, la combativité et le désir de responsabilité au domaine de la vocation. Uranus carré au Milieu du Ciel introduit simultanément l’exigence de ne pas laisser cette orientation sociale être entièrement définie par des cadres extérieurs.

L’ensemble dessine moins un homme destiné à appartenir durablement à une école qu’un homme susceptible de **faire d’une influence reçue le matériau d’une œuvre personnelle**.

Cette évolution constitue le premier élément indispensable pour comprendre les événements ultérieurs.

La question finale de la destruction des archives ne peut être correctement abordée sans avoir auparavant reconnu ce que celles-ci représentaient. Elles n’étaient pas seulement la reproduction d’un savoir appris auprès d’autres astrologues. Elles contenaient plusieurs décennies d’appropriation personnelle : la voix du professeur d’art dramatique devenue voix astrologique, l’influence de Barbault transformée, les apports de la psychanalyse et de la mythologie, l’expérience pédagogique, la culture accumulée et une conception de l’astrologie suffisamment individualisée pour que Berthon demande finalement à ses élèves de ne pas l’imiter, mais de suivre le même mouvement d’appropriation.

Le premier chapitre fait ainsi apparaître un principe qui deviendra central dans toute la suite : **Jacques Berthon ne semble pas avoir cherché seulement à posséder un savoir astrologique ; il a progressivement cherché à produire une astrologie qu’il puisse reconnaître comme sienne.**

C’est précisément parce que cette pensée était devenue profondément personnelle que la question de son devenir après lui pourra, beaucoup plus tard, prendre une importance particulière.

Chapitre 2 — André Barbault comme première référence majeure

La place d’André Barbault dans le milieu astrologique français

La rencontre de Jacques Berthon avec l’astrologie ne s’effectue pas dans un espace intellectuellement neutre. Elle intervient à une époque où l’astrologie française connaît une transformation profonde, particulièrement autour du Centre international d’astrologie. Dans ce mouvement, André Barbault occupe une position déterminante.

Après la Seconde Guerre mondiale, une partie du milieu astrologique français entreprend de renouveler une astrologie encore largement héritée des conceptions traditionnelles. Le Centre international d’astrologie devient l’un des principaux lieux de cette transformation. Une section consacrée à la psychologie y rassemble notamment André Barbault, Jean Carteret, Claire Santagostini, Jean-Pierre Nicola et plusieurs chercheurs qui tentent de reformuler le symbolisme planétaire à partir de la psychologie, de la caractérologie et, pour Barbault particulièrement, de la psychanalyse. Yves Lenoble considère le travail publié en 1950 par Barbault et Carteret sur Uranus et Neptune comme l’un des textes fondateurs de cette astrologie moderne française.

Barbault ne se contente pas d’ajouter quelques notions psychologiques au vocabulaire traditionnel. Son projet consiste à modifier la manière même de concevoir l’interprétation

astrologique. L'être humain n'est plus envisagé comme le simple récepteur d'un destin que les astres permettraient de lire concrètement à l'avance. Le thème devient davantage une organisation de tendances, de conflits et de potentialités dont la réalisation concrète demeure partiellement indéterminée. Cette orientation est renforcée par sa rencontre avec la pensée psychanalytique et par son expérience personnelle de l'analyse. Son ouvrage *De la psychanalyse à l'astrologie*, publié en 1961, systématise une partie de cette recherche.

La même année paraît le *Traité pratique d'astrologie*, qui exercera une influence considérable sur plusieurs générations d'astrologues. À travers ses livres, ses travaux sur les signes zodiacaux, son activité au sein du CIA et, à partir de 1968, la revue *L'Astrologue*, Barbault devient l'une des principales références de l'astrologie française du XXe siècle. Yves Lenoble le situe parmi ceux qui ont profondément modernisé aussi bien l'astrologie individuelle que l'astrologie mondiale.

La position de Barbault est donc particulière au moment où Berthon découvre l'astrologie. Il n'est pas seulement un astrologue parmi d'autres. Il représente déjà **une autorité intellectuelle, un rénovateur et l'un des principaux porte-parole d'une astrologie psychologique moderne**.

Cette donnée est essentielle pour comprendre la nature du lien initial.

Lorsque Berthon rencontre la pensée de Barbault, il ne découvre pas seulement une technique. Il rencontre également une figure susceptible d'incarner ce que peut devenir l'astrologie lorsqu'elle s'ouvre à la psychologie, à la culture et à une compréhension plus complexe de l'être humain.

La rencontre de Berthon avec l'astrologie de Barbault

Les éléments biographiques disponibles indiquent que Jacques Berthon découvre probablement l'astrologie lors d'une conférence d'André Barbault au Centre international d'astrologie. Le caractère prudent de cette information doit être conservé : la source elle-même présente cette circonstance comme probable. En revanche, l'effet produit sur Berthon est rapporté plus nettement : il est fasciné par les livres de Barbault et devient rapidement adepte de l'astropsychologie.

Cette entrée dans l'astrologie est significative.

Berthon ne commence pas par l'astrologie prédictive traditionnelle avant de s'orienter secondairement vers la psychologie. Il semble rencontrer l'astrologie précisément sous la forme de ce renouvellement psychologique auquel Barbault a largement contribué.

Cela crée une filiation intellectuelle initiale.

Barbault offre à Berthon une manière de penser l'astrologie qui peut entrer en résonance avec son expérience antérieure du théâtre. L'un et l'autre accordent une grande place à la personnalité, aux conflits intérieurs, aux motivations et aux biographies. L'un des principes importants de Barbault consiste précisément à partir de matériaux humains concrets et à confronter les significations astrologiques à la diversité des existences plutôt que d'appliquer mécaniquement des formules abstraites.

Pour Berthon, formé à l'art dramatique et habitué à observer les caractères à travers les personnages, cette astrologie pouvait offrir un nouveau langage permettant d'étudier la personnalité.

Le théâtre avait donné accès à l'être humain à travers le rôle, la voix, le caractère, la situation et le conflit dramatique.

L'astrologie psychologique permettait d'interroger les mêmes réalités à travers le thème natal.

La rencontre avec Barbault peut ainsi être comprise comme une **jonction biographique** : elle ne supprime pas le parcours antérieur de Berthon, elle lui donne un nouveau champ d'application.

Cette importance première permet également de comprendre pourquoi Barbault conservera une place particulière dans son histoire. Lorsque l'influence initiale est forte, la relation ultérieure ne peut être assimilée à celle entretenue avec un simple collègue. La reconnaissance ou la déception provenant d'une telle figure peuvent prendre une signification beaucoup plus profonde.

Cette question n'apparaîtra clairement que plus tard, lors du conflit avec Nicola et du reproche adressé à Barbault de ne pas avoir soutenu Berthon. Mais elle possède probablement ses racines dans cette première période : **la personne dont l'absence de soutien sera ressentie plusieurs années plus tard est aussi celle dont la pensée avait contribué à ouvrir la porte de l'astrologie**.

L'adhésion initiale à une conception psychologique de l'astrologie

L'adhésion de Berthon à l'astropsychologie ne signifie pas une reproduction intégrale de la pensée de Barbault. Elle indique d'abord l'adoption d'une orientation générale.

Dans cette approche, les configurations astrologiques décrivent des organisations psychologiques possibles plutôt que des événements littéralement programmés. Barbault insiste notamment sur le fait que le thème ne permet pas de déterminer concrètement qu'une personne deviendra peintre, célèbre ou riche. L'astrologie peut caractériser des tendances, mais l'objet concret sur lequel celles-ci s'investiront demeure largement indéterminé.

Cette position constitue un changement majeur par rapport à une astrologie événementielle plus déterministe.

Le thème devient une structure à interpréter.

La biographie devient indispensable.

L'individu ne peut plus être réduit à ses configurations.

Les mêmes facteurs astrologiques peuvent produire des réalisations différentes selon le milieu, l'éducation, les circonstances et les choix.

Cette conception est particulièrement importante pour comprendre ce que Berthon développera ensuite. Son enseignement accordera une place considérable aux biographies, à la psychanalyse, aux complexes psychologiques, à la mythologie et à la diversité des formes que peut prendre une même problématique humaine.

Il ne s'agit donc pas d'une influence superficielle.

Barbault fournit à Berthon un **cadre épistémologique initial** : le thème natal devient un langage permettant d'approcher la structure psychique, tandis que la vie concrète demeure nécessaire pour comprendre la manière dont cette structure s'est effectivement incarnée.

Cette orientation constitue également la condition de la méthode utilisée pour étudier ultérieurement Berthon lui-même. Son thème ne saurait être utilisé pour prétendre retrouver automatiquement la cause de la destruction de ses archives. Il peut seulement révéler des problématiques symboliques qui doivent être mises en relation avec les faits biographiques.

Le thème natal de Berthon comporte effectivement des tensions particulièrement fortes autour de l'autonomie, de la vocation, de la reconnaissance, du pouvoir et de la transmission : Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03', Mars opposé Pluton à 4°11', Soleil carré Saturne à 5°59', tandis que Vénus et Jupiter sont conjoints à 0°27'.

Une lecture fidèle au principe psychologique hérité de Barbault consiste précisément à ne pas transformer ces aspects en événements prédéterminés. Ils forment un potentiel dont la biographie révèle progressivement les modalités d'expression.

Ainsi, paradoxalement, c'est en appliquant à Berthon une conception proche de celle qu'il reçut initialement de Barbault qu'il devient possible d'étudier son parcours sans tomber dans une astrologie déterministe.

L'influence comme étape nécessaire de la construction personnelle

Une individualité intellectuelle ne commence généralement pas par l'originalité absolue. Elle commence par recevoir.

Une pensée extérieure fournit des concepts, une méthode, des interrogations et parfois un modèle d'identification. Elle permet de commencer à organiser ce qui, auparavant, n'existait que sous forme d'intuitions dispersées.

Dans le parcours de Berthon, Barbault semble avoir rempli cette fonction.

L'influence n'est donc pas l'inverse de l'autonomie. Elle peut en constituer la première condition.

Cette dynamique apparaît également dans l'histoire même du milieu astrologique auquel appartiennent les deux hommes. Les travaux de Barbault et du groupe psychologique du CIA n'ont pas produit une école unique destinée à être répétée. Ils ont au contraire fourni un terrain à partir duquel plusieurs courants se sont différenciés. Claire Santagostini reprend certaines bases de l'astrologie psychologique mais élabore une pédagogie globale. Jean-Pierre Nicola,

qui avait lui aussi appartenu au milieu de la section Psychologie, s'éloigne progressivement du symbolisme psychologique et de la psychanalyse pour élaborer l'astrologie conditionaliste. Berthon développera à son tour une orientation particulière.

L'influence barbaultienne produit donc plusieurs formes d'émancipation.

Cela permet d'éviter une conception trop simple du rapport maître-disciple. Un maître intellectuel véritablement fécond ne produit pas nécessairement des copies de lui-même. Il peut susciter précisément l'émergence de pensées qui finiront par s'écarter de lui.

La relation Berthon–Barbault peut être lue dans cette perspective.

Berthon reçoit.

Il admire.

Il apprend.

Il commence à transmettre.

Puis son propre système s'élargit.

Psychanalyse, mythologie, astrologie traditionnelle, sexualité, spiritualité et théâtre prennent progressivement place dans son enseignement. L'astrologie reçue devient ainsi le matériau d'une synthèse plus personnelle.

La synastrie entre les deux hommes présente à cet égard une configuration particulièrement suggestive : le Mercure de Berthon, à 6°20' des Poissons, est conjoint à l'Uranus de Barbault, à 6°30' des Poissons, avec seulement **0°10' d'orbe**.

Dans une lecture relationnelle, Mercure concerne la pensée, l'apprentissage, la parole et la manière de conceptualiser ; Uranus introduit renouvellement, émancipation, rupture avec les modèles établis et découverte d'une pensée différente. Une telle conjonction peut donc symboliser très précisément une relation dans laquelle une personne stimule chez l'autre une activité mentale nouvelle.

Le fait biographique fournit ici un écho remarquable : Barbault appartient effectivement à ceux qui introduisent Berthon dans une astrologie renouvelée.

Mais Uranus ne se contente pas d'éveiller. Sa fonction est également de libérer.

La même relation qui permet de découvrir une pensée peut donc contenir, symboliquement, le principe de son dépassement.

C'est un point essentiel : **Barbault peut être simultanément celui qui ouvre Berthon à une astrologie nouvelle et celui à partir duquel Berthon devra progressivement se différencier**.

Recevoir une pensée sans demeurer dans la position de disciple

La suite du parcours montre que Berthon ne demeure pas dans une position de dépendance intellectuelle.

Cette évolution ne signifie pas nécessairement rejet de Barbault. Elle signifie plutôt transformation du lien à l'influence.

Au commencement, la pensée d'un autre peut fournir une référence extérieure. Avec le temps, ce qui a été appris doit être intégré, éprouvé, confronté à l'expérience personnelle et éventuellement transformé. À mesure que cette appropriation progresse, l'autorité extérieure perd nécessairement une partie de sa fonction initiale.

Berthon devient lui-même conférencier au CIA. Le public vient l'écouter. Puis il participe à la fondation du CEFA en 1970 aux côtés de Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet. La génération qui avait reçu l'impulsion de l'astrologie psychologique devient ainsi à son tour chargée d'organiser l'enseignement de l'astrologie.

La transformation est considérable.

L'ancien auditeur devient celui qui parle.

Le lecteur devient auteur.

L'élève devient professeur.

Le bénéficiaire d'une rénovation de l'astrologie devient responsable de sa transmission à une génération suivante.

Cette évolution contient nécessairement une modification de la relation à celui qui avait initialement représenté une référence.

Un enseignant qui construit sa propre pensée ne peut continuer indéfiniment à attendre de son maître la définition de ce qui est vrai. À un moment, une autorité intérieure doit remplacer l'autorité extérieure.

Le thème natal de Berthon comporte plusieurs facteurs symboliquement cohérents avec ce mouvement. Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03' met fortement en relief la question de l'indépendance dans la direction sociale et professionnelle, tandis que Saturne trigone Uranus à 1°49' permet symboliquement d'articuler structure et autonomie plutôt que d'opposer simplement ordre et rupture.

La manière dont ce potentiel s'exprime dans la biographie est significative : Berthon ne se contente pas de contester une institution existante. Lorsqu'il quitte le CEFA, il crée l'ESAP. L'indépendance débouche donc sur une nouvelle construction.

Cette capacité à transformer une séparation en œuvre personnelle constitue l'un des fils conducteurs de son existence.

Elle permet également de comprendre pourquoi les relations ultérieures avec Nicola et Barbault ne peuvent être étudiées seulement comme des conflits de personnes. Elles participent à un mouvement plus large dans lequel Berthon devient progressivement **l'autorité de sa propre orientation astrologique**.

Le maître comme point de départ d'une différenciation future

La relation Berthon–Barbault contient ainsi dès son origine un paradoxe fécond.

Barbault ouvre un chemin.

Mais ouvrir un chemin signifie aussi rendre possible qu'un autre y marche autrement.

Cette dialectique est particulièrement visible dans leur synastrie.

Le Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à 0°10' symbolise une stimulation intellectuelle exceptionnellement précise. Le Soleil de Berthon forme en outre un trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**, renforçant la possibilité d'une circulation féconde entre identité et pensée. À cela s'ajoutent plusieurs contacts de valorisation : le Jupiter de Berthon forme un trigone à la Lune de Barbault à **0°55'**, la Vénus de Berthon trigone cette même Lune à **1°22'**, Jupiter trigone le Soleil de Barbault à **2°56'** et Vénus trigone ce Soleil à **3°23'**. Les positions natales utilisées permettent de retrouver cette importante trame d'affinités mentales et valorisantes.

La relation ne possède toutefois pas seulement cette face harmonique.

Le Saturne de Berthon à 25°56' du Scorpion forme un carré très serré à l'Ascendant de Barbault à 26°09' du Verseau, soit **0°13'**. Le Mars de Berthon à 8°37' du Capricorne est carré au Soleil de Barbault à 7°55' de la Balance, avec **0°42'**, et carré à sa Lune à 9°56' de la Balance, avec **1°19'**.

La synastrie contient donc simultanément **stimulation, valorisation et friction**.

Cette coexistence importe davantage que la classification séparée des aspects en harmonieux ou conflictuels. Une relation significative peut précisément devenir formatrice parce qu'elle combine admiration et résistance, proximité et nécessité de se différencier.

Dans le cas de Berthon, cette structure prend une valeur biographique particulière.

Barbault apparaît d'abord comme celui qui rend possible une découverte.

Il devient ensuite une référence intellectuelle.

Berthon acquiert progressivement sa propre autorité.

Plus tard, lorsque survient le conflit avec Nicola, la relation avec Barbault connaîtra une autre étape : Berthon lui reprochera de ne pas l'avoir soutenu. Ce reproche n'est pas anodin lorsqu'il est replacé dans l'histoire entière du lien. Il ne s'adresse pas seulement à un collègue

du milieu astrologique. Il concerne celui qui avait occupé, dès l'origine, une place particulière dans le chemin qui avait conduit Berthon vers l'astrologie.

La blessure éventuelle de reconnaissance qui apparaîtra alors ne peut être comprise sans cette première admiration.

Plus la référence initiale est importante, plus son désaccord, son retrait ou son absence de soutien peuvent acquérir de poids.

La relation avec Barbault peut ainsi être considérée comme l'une des premières matrices de l'individuation astrologique de Berthon : **recevoir quelque chose d'essentiel d'un autre, puis devoir progressivement devenir suffisamment autonome pour que cette origine ne détermine plus entièrement la direction du chemin**.

Cette évolution ne suppose pas d'effacer l'influence initiale. Une pensée devenue personnelle continue de porter les traces de ce qui l'a nourrie. Mais ces traces sont transformées.

Barbault demeure donc à la fois **origine, référence et point de différenciation**.

Cette triple fonction permet de mieux comprendre la suite de la trajectoire de Berthon. Le problème ne sera bientôt plus seulement de savoir ce qu'il doit à Barbault, mais ce qu'il entend désormais défendre comme lui appartenant en propre.

C'est à partir de là que la rencontre avec Jean-Pierre Nicola prendra toute son importance. Car si Barbault représente principalement la référence dont il faut progressivement se différencier, Nicola deviendra davantage celui dont la contradiction oblige Berthon à transformer cette autonomie intellectuelle en **autonomie institutionnelle**.

Chapitre 3 — Le Centre international d'astrologie et l'expérience du collectif

Un milieu intellectuel particulièrement fécond

Le Centre international d'astrologie constitue l'un des principaux foyers de renouvellement de l'astrologie française de l'après-guerre. Fondé en 1946, il rassemble pendant plusieurs décennies des astrologues dont les conceptions peuvent être très différentes, mais qui partagent la volonté de faire sortir l'astrologie d'un exercice strictement individuel et de la confronter à des méthodes, des débats, des publications et des recherches collectives.

L'importance du CIA ne tient donc pas uniquement au nombre ou à la réputation de ceux qui le fréquentent. Elle réside dans la possibilité donnée à des approches différentes de se rencontrer. André Barbault y développe une orientation psychologique nourrie de caractérologie et de psychanalyse. Jean Carteret participe à une réflexion fortement symbolique et philosophique. Michel Gauquelin apporte une orientation statistique. Claire Santagostini travaille sur les typologies et la recherche d'une lecture globale du thème. Jean-Pierre Nicola commence à élaborer une conception qui cherchera progressivement ses références du côté de l'astronomie, de la biologie et des structures conditionnant la réponse

humaine. Jacques Berthon y introduira à son tour son expérience théâtrale et sa sensibilité à l'astrologie psychologique.

André Barbault anime notamment la section Psychologie, dont les travaux aboutissent dans les années 1950 à plusieurs publications consacrées aux couples Uranus–Neptune, Soleil–Lune et Jupiter–Saturne. Cette activité collective participe au renouvellement de l'interprétation planétaire. Le CIA devient ainsi un lieu où l'astrologie ne se transmet plus seulement comme un corpus reçu, mais se discute, se confronte et se reformule.

Cette dimension collective est essentielle pour comprendre le parcours de Jacques Berthon. Son développement astrologique ne s'effectue pas dans l'isolement. Il se construit au milieu d'individualités fortes, dont certaines deviendront des références, des partenaires, puis parfois des contradicteurs.

Le collectif lui donne d'abord ce qu'un travail solitaire aurait difficilement pu fournir : un espace de confrontation.

Une idée exposée devant d'autres astrologues peut être discutée.

Une méthode peut être comparée à une autre.

Une interprétation peut rencontrer une objection.

Une conception de l'astrologie peut être obligée de préciser ses présupposés.

Ce milieu constitue donc un véritable laboratoire de différenciation intellectuelle.

Il permet également à Berthon de découvrir que l'appartenance à une communauté de recherche ne signifie pas nécessairement adhésion à une pensée commune. Une institution peut réunir des personnes qui poursuivent une même discipline tout en donnant à cette discipline des significations profondément différentes.

Cette expérience sera décisive pour la suite.

Les différentes conceptions de l'astrologie réunies dans un même espace

Le CIA donne pendant un temps l'image d'un milieu capable de faire coexister plusieurs conceptions de l'astrologie. Cette coexistence ne doit cependant pas être confondue avec une véritable unité doctrinale.

Les divergences existent dès l'origine.

L'astrologie psychologique défendue notamment par Barbault cherche à rapprocher les configurations du thème de la vie psychique. *De la psychanalyse à l'astrologie*, publié en 1961, témoigne explicitement de cette tentative de dialogue avec la psychanalyse. L'œuvre de Barbault s'inscrit également dans une longue activité collective du CIA : *Analogies de la dialectique Uranus-Neptune* avec Jean Carteret, *Typologie astrologique : Jupiter et Saturne*, *Soleil et Lune en astrologie*, puis le *Traité pratique d'astrologie*.

Jean-Pierre Nicola suit progressivement une autre direction. Tout en reconnaissant certains apports de Barbault, il considère problématique l'assimilation trop directe entre astrologie et psychologie. Le symbolisme et la psychanalyse lui paraissent insuffisants pour fonder l'astrologie. Il cherche plutôt une articulation avec les données astronomiques et biologiques, démarche qui conduira à l'astrologie conditionaliste.

Claire Santagostini représente encore une autre orientation. Son travail sur les typologies et les quatre éléments participe au renouvellement psychologique des années 1950, mais elle souhaite développer une approche globale et une pédagogie qui lui sont propres. Lorsqu'une école est envisagée par le CIA à la fin des années 1960, elle souhaite y imposer cette orientation. Jacques Berthon et Jean-Pierre Nicola ne l'acceptent pas. Santagostini fonde alors avec François Villée l'Académie internationale d'astrologie.

Cet épisode est particulièrement instructif.

Avant même le conflit entre Berthon et Nicola, apparaît déjà une difficulté fondamentale : **comment transformer une communauté intellectuelle plurielle en une institution pédagogique commune ?**

Il est relativement facile de réunir des chercheurs ou des conférenciers qui exposent successivement leurs conceptions. Il est beaucoup plus difficile de construire une école, car une école doit nécessairement décider.

Elle doit déterminer ce qui est enseigné.

Elle doit organiser un programme.

Elle doit répartir les responsabilités.

Elle doit définir des méthodes.

Elle doit choisir une structure juridique et financière.

Elle doit décider dans quelle mesure les différentes conceptions peuvent coexister sans remettre en cause la cohérence de l'ensemble.

Le passage du CIA au CEFA marque précisément le passage de la **pluralité intellectuelle** à la nécessité d'une **construction institutionnelle**.

C'est là que les divergences latentes commencent à acquérir des conséquences concrètes.

La création du CEFA

À la fin des années 1960, le CIA souhaite donner à l'enseignement de l'astrologie une organisation plus structurée. Après les difficultés rencontrées autour du projet impliquant Claire Santagostini, une nouvelle équipe est constituée.

En 1970, le Centre international d'astrologie confie à Jacques Berthon, Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet la création du Centre d'enseignement et de formation à l'astrologie, le CEFA.

L’événement possède une portée importante.

Jusqu’alors, les astrologues du CIA produisent des conférences, des recherches, des textes et des débats. Le CEFA doit transformer cette activité en formation organisée. Il ne s’agit donc plus seulement de faire connaître l’astrologie ou de discuter de ses principes : il faut désormais déterminer comment former des astrologues.

Berthon se trouve placé au cœur de cette entreprise.

Il n’est plus seulement conférencier invité. Il devient **cofondateur d’une structure d’enseignement**.

Cette position implique déjà un changement de statut. L’enseignant doit devenir également organisateur. La réflexion intellectuelle doit se confronter aux contraintes de fonctionnement d’un groupe : administration, financement, programme, responsabilités, décisions collectives.

La création du CEFA constitue ainsi une étape essentielle dans la biographie de Berthon parce qu’elle lui fait expérimenter une forme nouvelle de transmission : la transmission comme **œuvre collective institutionnalisée**.

Cette expérience est différente de celle du théâtre, de la conférence ou même du cours.

Un professeur peut conserver une grande maîtrise de sa parole.

Dans une école collective, cette maîtrise doit nécessairement être partagée.

Une institution ne peut appartenir psychiquement à une seule personne si plusieurs personnes en assument la direction et la définition.

Le CEFA pose donc à Berthon, très tôt, une question qui réapparaîtra sous une autre forme beaucoup plus tard : **jusqu’où une création à laquelle une individualité contribue peut-elle devenir une réalité collective qui n’est plus entièrement sous son contrôle ?**

Berthon, Nicola et les autres fondateurs

Les quatre fondateurs du CEFA ne sont pas interchangeables.

Paul Colombet et Régine Ruet appartiennent eux aussi au courant de renouvellement de l’astrologie psychologique. Mais Berthon et Nicola vont progressivement représenter deux orientations particulièrement distinctes.

Berthon vient de l’astropsychologie et conserve une forte sensibilité à la personnalité, à la psychanalyse, aux complexes, à la biographie, à la culture et, progressivement, à la mythologie et à la spiritualité.

Nicola travaille déjà à une reconstruction théorique de l’astrologie. *La condition solaire*, publiée en 1965, constitue un jalon fondateur de ce qui deviendra l’astrologie conditionaliste. Il cherche une astrologie moins dépendante du symbolisme psychologique et davantage articulée aux référentiels astronomiques et biologiques.

Les deux hommes peuvent donc collaborer parce qu'ils souhaitent transmettre l'astrologie, mais ils n'envisagent déjà pas nécessairement de la même manière ce qui doit être transmis ni sur quelles bases cette transmission doit reposer.

Il serait cependant excessif de faire de cette divergence doctrinale la cause documentée du conflit ultérieur.

Les sources disponibles sont plus précises sur un autre point : Berthon et Nicola n'ont pas les mêmes conceptions sur les plans juridique et financier. Yves Lenoble parle explicitement d'une crise au CEFA liée à ces divergences et précise plus généralement que les acteurs concernés « n'envisagent pas du tout l'avenir de la même manière ».

Cette formulation doit être respectée.

Elle permet d'affirmer une divergence institutionnelle réelle.

Elle ne permet pas de reconstruire dans le détail ce qui n'est pas documenté.

Il serait notamment injustifié d'attribuer à l'un ou à l'autre une volonté de domination, une manipulation financière ou une stratégie personnelle dont aucune source ne fournit la preuve.

En revanche, le fait même que les divergences portent sur la structure juridique et financière est psychologiquement très significatif.

Les conflits intellectuels peuvent parfois demeurer abstraits.

Les questions juridiques et financières obligent à répondre à des questions concrètes :

Qui possède quoi ?

Qui décide ?

Qui assume la responsabilité ?

Comment les ressources sont-elles gérées ?

Quelle autonomie possède chaque enseignant ?

Quelle forme doit prendre l'autorité collective ?

À ce niveau, une différence de conception devient nécessairement une différence dans la manière d'organiser le pouvoir et les responsabilités.

L'enseignement comme entreprise collective

L'histoire du CEFA permet ainsi de comprendre que l'enseignement de l'astrologie ne fut pas seulement pour Berthon une relation entre professeur et élève. Il fut aussi, pendant un temps, une tentative de construction commune avec d'autres astrologues.

Cette dimension peut être rapprochée du symbolisme astrologique de la maison XI, qui concerne précisément les groupes, associations, réseaux, projets collectifs et finalités partagées. Une communauté mature ne suppose pas l'uniformité : elle peut réunir des talents, des fonctions et des opinions différents autour d'un objectif commun. Mais elle exige simultanément organisation, répartition des responsabilités et règles permettant à la pluralité de subsister.

La maison XI possède d'ailleurs une polarité symbolique particulièrement pertinente pour l'histoire du CEFA. Uranus représente innovation, réforme, liberté et indépendance ; Saturne représente structure, continuité, organisation et responsabilité. Un projet collectif doit en permanence articuler ces deux exigences : permettre la différence sans perdre la cohésion, structurer sans étouffer l'autonomie.

Cette tension correspond remarquablement au problème rencontré par le CEFA.

L'école devait permettre à plusieurs individualités différentes de contribuer à un enseignement commun.

Mais plus les identités intellectuelles se précisent, plus la question devient difficile : **jusqu'où rester ensemble sans renoncer à ce qui devient propre à chacun ?**

Le thème natal de Berthon apporte ici un élément intéressant. Sa maison XI commence à 13°30' du Capricorne, signe traditionnellement associé à Saturne, tandis que son Saturne natal se trouve en maison VIII. La maison XI concerne le collectif ; la maison VIII introduit symboliquement les questions de partage, de dépendance, de ressources communes, de confiance et de transformation. Cette combinaison ne permet évidemment pas de déduire le conflit du CEFA, mais elle constitue une résonance symbolique pertinente avec une biographie dans laquelle l'expérience du groupe devient inséparable de questions portant sur les conditions de partage et de responsabilité.

La présence de Junon en maison XI ajoute également au thème le motif de l'engagement contractuel dans le champ collectif. Là encore, aucune causalité ne doit être imaginée. Mais la répétition symbolique entre collectif, engagement et structure mérite d'être conservée pour l'analyse ultérieure.

L'expérience du CEFA permet donc à Berthon de rencontrer une dimension qu'un enseignement personnel n'aurait pas posée avec la même intensité : **transmettre ensemble signifie nécessairement renoncer à une part de la maîtrise individuelle du cadre de transmission**.

Cette question deviendra centrale dans toute la trajectoire suivante.

Les premières limites de la construction commune

Le projet collectif ne dure pas sous sa forme initiale.

Les tensions apparaissent parce que les fondateurs n'envisagent pas l'avenir de la même manière. Les divergences entre Berthon et Nicola sur les conceptions juridiques et financières deviennent suffisamment importantes pour provoquer une crise. Berthon quitte finalement le

CEFA et crée l'École supérieure d'astrologie de Paris. Nicola reste au CEFA et lui donne, à partir de 1972, une orientation de plus en plus clairement conditionaliste.

L'épisode ne doit pas être réduit à un simple échec.

Le CEFA échoue à maintenir ensemble certaines différences, mais cet échec produit simultanément de nouvelles structures.

Berthon crée l'ESAP.

Nicola développe davantage son courant et commence à diffuser au CEFA les idées qui seront ensuite affirmées comme astrologie conditionaliste. Un groupe, notamment autour de Max Lejbowicz, l'encouragera plus tard à structurer plus explicitement cette orientation.

La séparation agit donc comme un **accélérateur de différenciation**.

Ce qui pouvait encore coexister à l'intérieur d'un même cadre devient suffisamment distinct pour exiger des institutions différentes.

Le phénomène ne concerne d'ailleurs pas uniquement Berthon et Nicola. Claire Santagostini avait déjà créé sa propre école. Quelques années plus tard, en 1974, le désaccord entre Barbault et Nicola deviendra à son tour un conflit ouvert. Yves Lenoble décrit ainsi une période d'environ sept ans au cours de laquelle le milieu astrologique français, auparavant capable d'une certaine coexistence, se fragmente profondément.

Cette évolution collective est essentielle pour éviter une lecture trop psychologisante du seul Berthon.

Son départ du CEFA s'inscrit dans un milieu où **plusieurs individualités deviennent simultanément assez fortes pour ne plus pouvoir demeurer indifférenciées dans une même structure**.

La crise n'est donc pas uniquement celle d'un homme.

Elle appartient également à une phase historique de l'astrologie française où des courants jusque-là mêlés commencent à se constituer comme orientations indépendantes.

Pour Berthon, cependant, cette expérience possède une portée personnelle particulière.

Le thème natal comporte Uranus carré au Milieu du Ciel à seulement 0°03', configuration symboliquement très forte autour de l'indépendance dans la direction sociale, ainsi qu'un trigone Saturne–Uranus à 1°49', qui peut représenter la capacité à donner une structure à ce qui s'émancipe. Mars en maison X renforce par ailleurs la dimension d'initiative et de combativité dans le champ de la vocation.

La biographie correspond précisément à cette dynamique : **la rupture n'aboutit pas au retrait de la vie astrologique ; elle produit immédiatement une nouvelle construction**.

Il devient alors possible d'identifier un premier schéma biographique particulièrement important :

participer — rencontrer une limite — se différencier — se retirer du cadre commun — reconstruire un cadre propre.

À ce stade, cette séquence est féconde. Elle produit l'ESAP, une pédagogie nouvelle, plusieurs années de formation, des élèves, des publications et les futures astrocassettes.

Elle montre également que Berthon ne semble pas résoudre la contradiction entre autonomie et collectif par la soumission. Lorsque les conditions de la construction commune ne lui conviennent plus, il préfère récupérer la maîtrise de son orientation.

Cette observation prendra une importance considérable lorsque sera étudié son geste de fin de vie.

Il serait abusif de tracer dès maintenant une ligne directe entre le départ du CEFA et la destruction des archives plusieurs décennies plus tard. Les situations sont trop différentes et les motivations réelles de la destruction demeurent inconnues.

Mais une continuité peut légitimement être interrogée.

Au CEFA, lorsque la construction collective ne permet plus à Berthon de poursuivre selon les conditions qu'il juge acceptables, il retire sa participation et crée ailleurs.

À la fin de sa vie, lorsque le devenir de son enseignement doit nécessairement échapper à sa maîtrise personnelle, il retire cette fois les supports eux-mêmes.

Dans le premier cas, **le retrait permet encore une reconstruction**.

Dans le second, **le retrait devient définitif**.

Entre ces deux moments se trouve toute une vie de transmission. C'est précisément cette transformation du retrait créateur en retrait terminal qu'il faudra progressivement comprendre.

L'expérience du CIA et du CEFA constitue ainsi bien davantage qu'un épisode institutionnel. Elle représente la première grande confrontation de Jacques Berthon avec une question qui traversera son parcours : **comment participer à une œuvre commune sans perdre la souveraineté sur ce qui est considéré comme essentiel ?**

Le collectif lui aura permis de grandir, d'enseigner et de se confronter à d'autres pensées. Il lui aura également révélé les limites de ce qu'il était disposé à déléguer.

Le CEFA devient ainsi le lieu où l'expérience du groupe cesse d'être seulement féconde et commence à devenir une épreuve de différenciation. C'est de cette épreuve que naîtra l'ESAP, première affirmation institutionnelle pleinement personnelle de Jacques Berthon.

Chapitre 4 — La naissance de l'ESAP : se séparer pour devenir soi-même

Le désaccord autour de la conduite de l'association

La création du CEFA avait constitué une étape importante dans l'histoire de l'astrologie française. Pour Jacques Berthon, Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet, il ne s'agissait plus seulement de participer à un milieu intellectuel commun, mais de construire une véritable structure d'enseignement. Cette transformation du débat astrologique en institution pédagogique imposait de définir des responsabilités, une organisation, des règles et une direction.

C'est précisément à cet endroit que les limites de la construction commune apparurent.

Les sources disponibles indiquent que Jacques Berthon se sépara des autres membres fondateurs « suite à un désaccord sur la conduite de l'association ». Une autre présentation de la même période précise que Berthon et Nicola n'avaient pas les mêmes conceptions sur les plans juridique et financier et que cette divergence provoqua une crise au CEFA. Les tensions étaient plus générales encore : les responsables de l'école « n'envisageaient pas du tout l'avenir de la même manière ».

Ces indications autorisent à constater une divergence sérieuse concernant la manière d'organiser et de conduire l'institution. Elles ne permettent cependant pas de reconstituer précisément les discussions, les décisions contestées ou les responsabilités individuelles. Aucun récit détaillé suffisamment fiable ne permet d'attribuer à l'un des protagonistes une faute particulière.

Cette réserve est importante. La portée psychologique de l'événement n'a pas besoin d'être reconstruite à partir d'accusations hypothétiques. Le fait essentiel suffit : **Berthon avait participé à la création d'un projet collectif dont les conditions de fonctionnement devinrent suffisamment incompatibles avec ses propres conceptions pour qu'il préfère s'en séparer**.

La question n'est donc pas seulement celle d'un désaccord avec Nicola. Elle concerne la manière dont Berthon réagit lorsqu'un cadre collectif auquel il contribue ne correspond plus à ce qu'il estime pouvoir assumer.

La première grande réponse biographique apparaît ici : **la séparation**.

Les divergences juridiques et financières avec Jean-Pierre Nicola

La mention des dimensions juridique et financière mérite une attention particulière parce qu'elle déplace le conflit hors de la seule sphère doctrinale.

Berthon et Nicola possédaient déjà des orientations astrologiques différentes. Nicola avait publié *La condition solaire* en 1965, ouvrage considéré comme un manifeste précoce de l'astrologie conditionaliste. Sa démarche cherchait progressivement à distinguer l'astrologie du symbolisme psychologique et de la psychanalyse en recherchant des fondements astronomiques et biologiques. Berthon demeurait davantage inscrit dans une orientation astropsychologique qui allait s'élargir à la psychanalyse, à la mythologie et à la spiritualité.

Il serait pourtant excessif de transformer automatiquement cette divergence intellectuelle en cause du conflit institutionnel. Les sources disponibles sont plus précises : elles désignent explicitement des conceptions différentes **sur les plans juridique et financier**.

Ces domaines touchent directement aux conditions de l'autorité collective.

Une structure juridique définit qui porte les responsabilités, qui représente l'association, quelles règles organisent les décisions et comment les pouvoirs sont distribués. Les questions financières touchent à la gestion des ressources, à leur attribution et au fonctionnement concret de l'institution.

Autrement dit, ce qui était en jeu n'était plus seulement : **« quelle astrologie enseigner ? »**

Il fallait également répondre à : **« comment organiser l'espace dans lequel elle sera enseignée ? »**

Cette différence est fondamentale.

Deux personnes peuvent tolérer longtemps des désaccords théoriques. La coopération devient plus difficile lorsque ces désaccords touchent à la répartition du pouvoir, aux responsabilités, aux règles ou aux moyens matériels permettant au projet de continuer.

L'épisode du CEFA place donc Berthon face à une première expérience importante de dépendance institutionnelle : pour poursuivre dans une construction collective, il faut accepter qu'une part de la direction appartienne aux autres.

C'est précisément ce qui va devenir impossible.

La séparation comme événement biographique majeur

La séparation du CEFA ne constitue pas une simple modification administrative.

Elle modifie la trajectoire professionnelle de Jacques Berthon.

Jusqu'alors, son parcours astrologique s'était développé à l'intérieur de structures préexistantes : le CIA lui avait fourni un milieu, une audience et un espace de reconnaissance ; le CEFA lui avait permis de participer à une entreprise pédagogique commune.

Avec la rupture, une nouvelle étape commence : **l'institution qui portera désormais l'enseignement devra être créée par Berthon lui-même**.

Cette transition constitue un véritable seuil biographique.

Le mouvement peut être représenté ainsi :

appartenir → participer → diverger → se séparer → construire.

Cette succession deviendra particulièrement importante pour comprendre le geste de fin de vie, parce qu'elle révèle que la réponse de Berthon à une incompatibilité importante n'est pas

nécessairement la soumission ni le compromis indéfini. Elle peut consister à retirer sa participation pour préserver ce qu'il considère comme essentiel.

La rupture n'est donc pas seulement négative.

Elle possède une fonction structurante.

Dans une perspective psychologique, une séparation peut parfois permettre à une identité encore partiellement inscrite dans un groupe de découvrir plus clairement ce qui lui appartient. Tant que plusieurs personnes travaillent dans une même institution, certaines différences peuvent rester implicites. Lorsqu'une séparation devient nécessaire, elles doivent être formulées.

Le conflit oblige alors à répondre à une question décisive :

qu'est-ce qui ne peut plus être abandonné au compromis sans perdre quelque chose d'essentiel ?

Dans le cas de Berthon, la réponse ne prendra pas la forme d'un retrait de l'astrologie. Elle conduira au contraire à un investissement plus personnel.

Quitter plutôt que renoncer à son orientation

La décision de quitter le CEFA devient particulièrement significative lorsqu'elle est comparée à ce qui aurait pu se produire.

Berthon aurait pu renoncer à certaines de ses conceptions afin de rester dans l'institution.

Il aurait pu abandonner l'enseignement collectif.

Il aurait pu se retirer durablement du milieu.

Aucune de ces solutions ne fut choisie.

La séparation fut suivie par la création d'une nouvelle école.

Cette succession indique que ce qui était refusé n'était pas l'enseignement ni la transmission. Ce qui semblait devenu difficile était **leur poursuite dans un cadre dont Berthon ne partageait plus suffisamment les conditions**.

La différence est considérable.

Il ne s'agit pas :

« ce projet ne fonctionne plus, donc l'activité doit cesser »,

mais :

« ce projet ne permet plus de poursuivre selon une orientation acceptable, donc un autre cadre doit être construit ».

Cette logique correspond bien à la place symbolique d'Uranus dans le thème natal de Berthon. Uranus se situe à 24°06' des Poissons et forme un carré au Milieu du Ciel à seulement 0°03'. Le même thème présente Saturne trigone Uranus à 1°49'.

Dans une lecture psychologique, Uranus concerne autonomie, différenciation, rupture avec ce qui devient trop contraignant et nécessité de préserver une orientation propre. Saturne représente structure, durée, règles et capacité de construction. Leur trigone permet symboliquement de penser une indépendance qui ne se contente pas de détruire : **la libération peut être suivie d'une nouvelle structuration**.

C'est exactement ce qui se produit.

La biographie donne ainsi une réalisation particulière à cette tension : Berthon ne rompt pas pour demeurer sans cadre ; il rompt pour devenir davantage responsable du cadre qu'il juge nécessaire.

Cette distinction sera importante plus tard. L'autonomie de Berthon ne paraît pas seulement négative ou oppositionnelle. Elle est longtemps **créatrice**.

La création de l'ESAP

De la crise du CEFA naît l'École supérieure d'astrologie de Paris.

Cette création transforme la position de Berthon.

Il n'est plus simplement l'un des responsables d'une école construite collectivement. Il devient le centre d'une institution correspondant davantage à son orientation pédagogique.

L'ESAP développe une formation organisée sur plusieurs années. Les témoignages rapportent un cursus en cinq années comprenant les bases de l'astrologie, l'astro-psychanalyse, l'astro-sexologie, l'astro-mythologie et l'astrologie traditionnelle, notamment à travers Morin de Villefranche. Monique Kalinine participe à l'enseignement, notamment pour l'astronomie et certains complexes psychologiques. Des examens et un mémoire accompagnent la formation.

La nouvelle école n'est donc pas une structure improvisée créée simplement pour concurrencer le CEFA.

Elle possède une organisation, un programme et une identité pédagogique propre.

La personnalité intellectuelle de Berthon peut désormais se développer beaucoup plus librement.

Le théâtre rejoint l'astrologie.

La psychanalyse est intégrée.

La mythologie prend progressivement de l'importance.

La dimension spirituelle est assumée.

Les thèmes de personnalités servent de support à une pédagogie biographique.

Les cours sont enregistrés puis diffusés.

La séparation du CEFA produit donc paradoxalement **une augmentation considérable de la transmission**.

C'est un élément essentiel.

La rupture n'a pas rendu Berthon plus secret.

Elle n'a pas provoqué le refus de donner.

Elle lui a au contraire permis de transmettre davantage, mais dans un dispositif qu'il pouvait organiser selon sa propre conception.

Cette observation constitue l'une des clés majeures de toute l'étude.

Le problème de Berthon ne semble pas avoir été la transmission elle-même.

Le problème semble davantage concerner **les conditions dans lesquelles la transmission pouvait s'effectuer**.

Transformer la rupture en construction

La naissance de l'ESAP permet de comprendre la fonction positive que la séparation peut prendre dans le parcours.

Un conflit peut produire plusieurs conséquences.

Il peut figer durablement une personne dans la rancune.

Il peut entraîner un retrait.

Il peut également devenir une occasion de réorganisation.

Chez Berthon, le résultat concret de la crise du CEFA appartient clairement à cette troisième catégorie.

L'énergie investie dans la rupture est convertie en construction.

Cette capacité trouve une résonance particulière dans plusieurs configurations natales.

Mars se situe en maison X, secteur symboliquement relié à la vocation, au statut et à la responsabilité sociale. Mars y représente initiative, combativité et capacité à agir dans le champ professionnel. Mars forme par ailleurs un sextile à Mercure à 2°16', ce qui peut symboliquement relier pensée, parole et passage à l'action.

Mais Mars est aussi opposé à Pluton à 4°11'. Cette opposition apporte une tonalité plus intense. Elle peut correspondre symboliquement à des situations dans lesquelles volonté, pouvoir, conflit et transformation deviennent fortement liés.

Dans cette configuration, la confrontation peut ne pas rester simplement extérieure. Elle peut obliger à transformer profondément la manière d'agir.

Chez Berthon, l'épisode du CEFA illustre précisément une telle possibilité : un conflit portant sur l'organisation du pouvoir institutionnel débouche sur une modification durable de la trajectoire professionnelle.

La rupture engendre une structure nouvelle.

Une tension relationnelle devient acte créateur.

La capacité de faire quelque chose du conflit apparaît donc comme un trait essentiel du parcours.

Cette observation permet aussi d'éviter une lecture unilatérale de Mars–Pluton. L'opposition ne signifie pas nécessairement lutte destructrice. Elle peut devenir la capacité de **convertir une situation de confrontation en décision transformatrice**.

Dans cette phase de la vie, c'est clairement ce qui semble se produire.

L'autonomie comme principe fécond du parcours de Berthon

L'histoire de l'ESAP permet finalement de préciser le sens de l'autonomie chez Jacques Berthon.

Il ne s'agit pas seulement d'un désir de ne dépendre de personne.

L'autonomie apparaît d'abord comme la condition permettant à une orientation personnelle d'exister pleinement.

Cette autonomie possède plusieurs dimensions.

Elle est intellectuelle : Berthon développe une astrologie qui ne se réduit plus à celle de Barbault.

Elle est institutionnelle : il crée sa propre école.

Elle est pédagogique : il définit un cursus original.

Elle est culturelle : il intègre théâtre, psychologie, psychanalyse, mythologie et spiritualité.

Elle est enfin transmissive : les cours sont enregistrés afin d'étendre la diffusion au-delà des personnes physiquement présentes.

Cette autonomie est donc, pendant des décennies, **productive**.

Elle permet de construire.

Elle permet de transmettre.

Elle permet à d'autres de se former.

Elle permet même aux élèves de devenir autonomes à leur tour.

C'est pourquoi l'épisode du CEFA prend une importance considérable pour comprendre le geste final de destruction.

Il révèle très tôt un principe récurrent :

lorsqu'un cadre ne permet plus de préserver une orientation considérée comme essentielle, Berthon préfère se séparer et reprendre la maîtrise de la construction.

Dans les années 1970, cette réponse produit l'ESAP.

Plusieurs décennies plus tard, lorsque se posera la question du devenir des cassettes et des documents après sa mort, une situation différente se présentera. Il ne sera plus possible de quitter une structure pour en créer une autre. La transmission posthume impliquera nécessairement de remettre son travail à des personnes qui décideront ensuite de son avenir.

L'expérience du CEFA ne prouve évidemment pas que ce mécanisme soit à l'origine de la destruction finale.

Elle fournit cependant **un précédent biographique** : lorsqu'une construction importante risque d'être soumise à des conditions qu'il ne partage plus, Berthon peut choisir de la retirer du cadre collectif plutôt que d'abandonner son orientation.

La relation avec Nicola ajoute une dimension supplémentaire à cette dynamique.

La synastrie des deux hommes présente en effet plusieurs contacts qui peuvent symboliquement correspondre à une relation fortement différenciatrice. Le Mercure de Berthon est carré au Mercure de Nicola avec seulement 0°44' d'orbe, indiquant deux modes de pensée susceptibles de se stimuler tout en résistant l'un à l'autre. Mars de Berthon est carré à l'Uranus de Nicola à 0°56', configuration particulièrement compatible avec une tension entre affirmation de la volonté et besoin d'indépendance. Saturne de Berthon forme un sesquicarré à l'Uranus de Nicola à 1°23', tandis que le Saturne de Berthon forme également un trigone au Mars de Nicola à 1°28'. La relation peut donc être lue non comme une simple incompatibilité, mais comme un champ où **structure, action et liberté se contraignent mutuellement à se définir**.

La littérature de synastrie rappelle qu'un aspect tendu ne détermine jamais automatiquement un conflit concret. Il décrit un potentiel d'activation dont l'expression dépend du contexte, de la maturité et de l'histoire des personnes. Les contacts difficiles entre fonctions mentales ou entre volonté et indépendance peuvent devenir affrontement, mais ils peuvent aussi produire stimulation et clarification. Dans les aspects Mercure–Mars, la confrontation peut notamment

rendre les échanges très vifs et pousser chacun à défendre son point de vue avec davantage de force.

Le fait historique fournit ici une forme particulière à ce potentiel : Berthon et Nicola ne maintiennent pas indéfiniment un compromis institutionnel. Leur séparation permet à chacun de poursuivre une orientation plus nettement individualisée. Nicola donnera progressivement au CEFA une direction conditionaliste, tandis que Berthon développera l'ESAP.

La relation devient ainsi un facteur de différenciation pour les deux hommes.

Cette constatation dépasse la simple histoire d'une querelle.

La séparation produit deux développements.

Elle oblige chacun à préciser ce qu'il entend défendre.

Elle transforme une divergence interne à une institution en deux trajectoires plus clairement individualisées.

Pour Berthon, la naissance de l'ESAP marque donc beaucoup plus que la création d'une école.

Elle représente le moment où l'autonomie cesse d'être seulement une disposition psychologique ou intellectuelle pour devenir **une réalité institutionnelle construite**.

Le parcours de Berthon commence dès lors à suivre une logique qui deviendra centrale :

recevoir d'un milieu, participer à une œuvre commune, rencontrer la limite du compromis, se séparer, puis construire une forme suffisamment personnelle pour pouvoir en assumer entièrement l'orientation.

Cette autonomie restera longtemps une force féconde.

Toute la question sera de savoir si, à la fin de la vie, cette même exigence de souveraineté a pu changer de fonction : **devenir non plus seulement la condition permettant de créer, mais la condition imposée à ce qui pouvait survivre après le créateur.**

Deuxième partie — Trois hommes qui se construisent au contact les uns des autres

Chapitre 5 — André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon : un milieu commun, trois orientations

Une origine intellectuelle en partie commune

André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon appartiennent à une même période de profonde transformation de l'astrologie française. Leurs trajectoires deviendront nettement

distinctes, parfois opposées, mais elles ne prennent pas naissance dans trois univers séparés. Elles s'enracinent, au contraire, dans un milieu commun : celui du Centre international d'astrologie et, plus particulièrement, dans le renouvellement psychologique de l'interprétation astrologique qui s'y développe après la Seconde Guerre mondiale.

Cette communauté d'origine est essentielle pour comprendre leurs divergences ultérieures. Une opposition intellectuelle devient beaucoup plus significative lorsqu'elle naît à l'intérieur d'une histoire partagée. Il ne s'agit pas de trois hommes qui auraient élaboré indépendamment trois astrologies avant de se rencontrer. Il s'agit plutôt d'un ensemble initial à partir duquel trois individualités vont progressivement sélectionner, approfondir, modifier ou refuser certains éléments jusqu'à produire des orientations suffisamment différentes pour ne plus pouvoir être entièrement contenues dans une même conception de l'astrologie.

Dans les années 1950 et 1960, pratiquement tous les astrologues français qui joueront ensuite un rôle important se rencontrent au CIA. André Barbault, Jean Carteret, Claire Santagostini, Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet, Régine Ruet et Jacques Berthon appartiennent, à des degrés différents, à cette période d'intense circulation des idées. La section Psychologie, animée notamment autour de Barbault, travaille à renouveler les significations planétaires en les confrontant à la caractérologie, aux tempéraments et à la psychanalyse.

Cette origine commune ne doit cependant pas être surestimée. Berthon n'appartient pas exactement au même moment fondateur que Barbault, et Nicola lui-même ne demeurera pas longtemps dans les présupposés psychologiques du groupe. Mais tous trois se rencontrent intellectuellement dans un espace où une question fondamentale est posée : **comment renouveler l'astrologie afin qu'elle rende mieux compte de l'être humain moderne ?**

C'est autour de cette question commune que leurs réponses vont progressivement diverger.

La relation entre eux peut ainsi être comprise comme un processus de différenciation interne. Chacun reçoit quelque chose du même foyer intellectuel, mais chacun finit par répondre autrement à la question de ce qu'est l'astrologie, de ce qu'elle décrit et de la manière dont elle doit être enseignée.

La psychologie astrologique comme terrain initial

Le développement de l'astrologie psychologique constitue l'un des principaux points de départ de cette histoire.

Cette orientation rompt progressivement avec une astrologie strictement événementielle ou fataliste. Le thème natal n'est plus seulement envisagé comme un ensemble de promesses concrètes concernant mariage, fortune, profession ou événements futurs. Il devient un outil de compréhension de la personnalité, des tendances, des conflits internes et du développement possible de l'individu.

Cette mutation est considérable.

Elle déplace l'attention de l'événement vers le sujet.

Elle demande de comprendre la dynamique globale du thème plutôt que de juxtaposer des significations isolées.

Elle rend la biographie indispensable.

Elle introduit la question de l'évolution psychologique.

André Barbault joue un rôle majeur dans cette transformation. Les travaux collectifs produits au sein du CIA dans les années 1950 sur Uranus–Neptune, Jupiter–Saturne et Soleil–Lune participent à la construction d'une symbolique planétaire modernisée. Ses propres recherches le conduisent ensuite à articuler plus nettement astrologie, caractérologie et psychanalyse.

Jean-Pierre Nicola commence lui aussi dans cet environnement. Yves Lenoble rappelle qu'il appartient initialement à la section Psychologie du CIA et participe aux réunions où sont discutés les rapports de l'astrologie avec la caractérologie, la psychanalyse et les tempéraments. Jean Carteret l'encourage cependant à développer une approche personnelle, ce qu'il entreprend rapidement.

Jacques Berthon découvre quant à lui l'astrologie probablement à travers une conférence de Barbault et devient rapidement adepte de l'astropsychologie. Il entre donc dans le champ astrologique par cette même porte psychologique, avant d'élargir progressivement son approche.

À un moment de leurs trajectoires, les trois hommes peuvent donc être situés dans un même ensemble intellectuel.

Mais cette proximité initiale contient déjà les conditions de leur séparation future.

Car « psychologie astrologique » peut recouvrir des projets très différents. Faut-il rapprocher l'astrologie de la psychanalyse ? Faut-il chercher des fondements physiologiques ? Faut-il privilégier le symbolisme ? L'astronomie ? Les structures conditionnant le comportement ? La biographie ? La spiritualité ?

La génération issue de ce renouvellement va progressivement devoir choisir.

Barbault et l'astropsychologie

André Barbault représente la forme la plus nettement constituée de l'orientation astropsychologique parmi les trois hommes.

Son travail ne consiste pas simplement à attribuer des traits psychologiques aux signes et aux planètes. Il cherche à concevoir le thème comme une organisation dynamique de fonctions psychiques. Son intérêt pour la psychanalyse contribue à modifier la compréhension des aspects : les tensions astrologiques peuvent être comprises comme des conflits intérieurs, des contradictions ou des complexes à intégrer plutôt que comme de simples annonces d'événements malheureux.

Cette orientation débouche en 1961 sur *De la psychanalyse à l'astrologie* et sur le *Traité pratique d'astrologie*, ouvrage qui deviendra une référence pour plusieurs générations. Les publications de Barbault prolongent ainsi les travaux collectifs du CIA en leur donnant une formulation personnelle et systématique.

Le thème astrologique devient chez lui une sorte de psychologie symbolique.

L’individu possède une structure.

Les planètes désignent des fonctions.

Les aspects expriment leurs rapports.

Les dominantes permettent d’ordonner l’ensemble.

La biographie manifeste les différentes possibilités contenues dans cette organisation.

Cette conception possède également une conséquence importante : une configuration ne désigne pas nécessairement un événement concret unique. Une même tendance peut s’investir dans des objets différents selon les circonstances et l’histoire individuelle.

Cette ouverture à l’indétermination donne à l’astrologie psychologique une dimension évolutive. Le thème ne se contente plus de dire ce qui doit arriver ; il cherche à comprendre **comment une personnalité peut vivre ce qui la constitue**.

Barbault demeure néanmoins attaché à la nécessité d’une astrologie structurée et à la réalité du référentiel céleste. Dans une réflexion tardive sur la synthèse du thème, il insiste encore sur l’idée que chaque astrologue tend à rencontrer une astrologie correspondant à son propre tempérament, tout en soulignant que cette subjectivité ne dispense jamais de confronter l’interprétation au réel céleste.

Cette remarque prend une valeur presque programmatique lorsqu’elle est appliquée à Barbault, Nicola et Berthon.

Chacun va effectivement finir par construire une astrologie qui ressemble davantage à sa manière propre d’aborder le monde.

Nicola et l’émergence du conditionalisme

Jean-Pierre Nicola représente la différenciation la plus radicale par rapport au terrain psychologique initial.

Son parcours commence pourtant bien au cœur de la section Psychologie du CIA. Il connaît les travaux de Barbault, participe aux discussions et reconnaît certains apports de cette génération. Mais ce qui constitue pour Barbault un renouvellement fécond devient progressivement, pour Nicola, une limite à dépasser.

Le point essentiel de la critique porte sur l’assimilation trop étroite de l’astrologique au psychologique. Nicola considère dangereux de faire du symbolisme, de la psychanalyse ou de typologies psychologiques le fondement de l’astrologie. Il recherche une base qu’il estime plus objective, articulée à l’astronomie, aux rythmes planétaires et à la biologie.

La différence devient fondamentale.

Chez Barbault, le langage psychologique constitue une voie majeure d’interprétation du symbolisme astrologique.

Chez Nicola, la psychologie devient seulement l'un des niveaux possibles de manifestation d'un conditionnement beaucoup plus large.

L'astrologie conditionaliste se développera notamment autour du système R.E.T., de la théorie des âges et du zodiaque photopériodique. Elle insistera sur l'interaction entre les structures astrologiques et les conditionnements terrestres : milieu, culture, hérédité, niveau de développement, circonstances.

Nicola ne quitte donc pas l'astrologie moderne pour revenir à une tradition antérieure. Il radicalise autrement le désir de renouvellement qui avait animé le milieu dont il était issu.

Ce point est important pour comprendre la dynamique entre les trois hommes.

La différenciation de Nicola n'est pas seulement une opposition à Barbault. Elle constitue **une construction positive d'un système propre**.

Comme Berthon, Nicola transforme donc une influence reçue en autonomie intellectuelle.

Mais il le fait dans une direction presque inverse de celle que Berthon va suivre.

Berthon et une astrologie psychologique, psychanalytique, mythologique et spirituelle

Jacques Berthon ne réagit pas au terrain psychologique comme Nicola.

Au lieu de chercher à en sortir, il semble l'approfondir et l'élargir.

L'astropsychologie constitue son point de départ. La psychanalyse devient ensuite une composante explicite de son enseignement. Le cursus de l'ESAP comprend une deuxième année d'astro-psychanalyse, puis une troisième année consacrée à l'astro-sexologie. Une quatrième année ouvre sur l'astro-mythologie, tandis qu'une cinquième année revient à l'astrologie traditionnelle à travers notamment Morin de Villefranche.

Cette organisation montre que Berthon ne construit pas son identité astrologique par exclusion successive des autres approches. Il procède davantage par intégration.

Psychologie.

Psychanalyse.

Sexualité.

Mythologie.

Tradition.

Spiritualité.

Théâtre.

Ces différents domaines deviennent les composantes d'une astrologie dont la cohérence repose moins sur un système théorique unique que sur la compréhension de la personne humaine dans plusieurs dimensions.

Le témoignage de Didier Geslain indique d'ailleurs que l'enseignement de Berthon allait au-delà de l'astropsychologie et possédait une importante composante spirituelle. Teilhard de Chardin, Thérèse d'Avila ou Thérèse de Lisieux entraient dans son univers de références. L'Astrothéâtre ajoutait encore une dimension expérientielle dans laquelle une problématique astrologique pouvait être incarnée à travers un rôle.

La différence avec Nicola devient alors particulièrement nette.

Nicola cherche à réduire les emprunts extérieurs afin de trouver ce qu'il considère comme des fondements propres à l'astrologie.

Berthon augmente au contraire les passerelles avec d'autres langages de compréhension de l'être humain.

Chez l'un, la différenciation tend vers une formalisation théorique.

Chez l'autre, elle tend vers une synthèse psychologique, culturelle et spirituelle.

Barbault occupe une position intermédiaire : il articule fortement astrologie et psychanalyse, mais conserve une architecture astrologique plus systématique que celle qui semble caractériser progressivement Berthon.

Trois conceptions se dégagent ainsi d'un terrain initial relativement proche.

La différenciation progressive des trois pensées

L'histoire des trois hommes permet de comprendre que la différenciation intellectuelle ne procède pas toujours d'une opposition initiale. Elle peut naître d'une proximité.

Barbault, Nicola et Berthon se rencontrent dans un milieu où la rénovation de l'astrologie constitue une préoccupation commune. Leurs différences se précisent progressivement parce que chacun sélectionne dans cet héritage ce qu'il considère comme essentiel.

Barbault approfondit la voie de l'astrologie psychologique et de la psychanalyse tout en développant parallèlement une astrologie mondiale fondée sur les cycles planétaires.

Nicola refuse que la psychologie constitue le fondement de l'astrologie et élabore le conditionalisme.

Berthon approfondit au contraire la dimension psychologique en l'ouvrant à la psychanalyse, à la mythologie, à la sexualité, au théâtre et à la spiritualité.

Cette différenciation n'est pas uniquement doctrinale. Elle devient institutionnelle.

Berthon quitte le CEFA pour créer l'ESAP.

Nicola donne ensuite au CEFA une orientation conditionaliste.

Quelques années plus tard, en 1974, Barbault et Nicola entreront eux-mêmes en conflit ouvert. Le milieu relativement unifié des décennies précédentes se fragmente ainsi rapidement en plusieurs courants.

Cette fragmentation pourrait être considérée uniquement comme l'histoire regrettable de rivalités personnelles. Elle peut cependant être lue autrement : **le même milieu a produit des individualités devenues suffisamment différenciées pour ne plus pouvoir se maintenir sous une orientation commune**.

Sous cet angle, les conflits deviennent en partie les effets secondaires d'un processus intellectuellement fécond.

La communauté initiale permet l'échange.

L'échange permet la comparaison.

La comparaison fait apparaître les différences.

Les différences exigent progressivement d'être assumées.

La séparation rend alors possible la construction de formes plus personnelles.

Cette dynamique est particulièrement visible lorsque les trois thèmes sont considérés non comme des explications causales, mais comme des structures symboliques de potentiel.

Chez Berthon, Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** met exceptionnellement en relief la question de l'autonomie dans la trajectoire sociale. Saturne trigone Uranus à **1°49'** permet simultanément de relier innovation et structuration ; Mars opposé à Pluton à **4°11'** introduit une forte problématique d'affirmation, de pouvoir et de transformation.

Chez Nicola, le Soleil sextile Pluton à **0°41'**, Mercure sextile Uranus à **2°28'** et le trigone Saturne–Neptune à **1°16'** décrivent symboliquement une combinaison différente : capacité de réorganisation profonde, pensée novatrice et recherche d'une articulation entre structure et système général.

Chez Barbault, Vénus opposée Uranus à **0°09'**, Mars opposé Uranus à **1°09'**, Soleil carré Pluton à **2°07'** et Lune carré Pluton à seulement **0°06'** témoignent eux aussi d'un thème où les tensions entre relation, innovation, intensité et affirmation personnelle sont fortement représentées.

Il serait abusif de conclure que ces aspects ont produit les courants astrologiques respectifs des trois hommes. Leur intérêt réside ailleurs : **tous trois possèdent des thèmes où la différenciation, la transformation et l'affirmation d'une orientation personnelle occupent une place importante**, mais chacun organise ces fonctions différemment.

La synastrie permet d'aller encore plus loin.

Entre Berthon et Barbault, le Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'**. La rencontre peut symboliquement stimuler une pensée nouvelle : l'un devient pour l'autre facteur d'éveil intellectuel. Le Soleil de Berthon forme également un trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**, renforçant la circulation possible entre pensée et identité. Cette relation comporte donc une véritable capacité de fécondation intellectuelle, même si d'autres aspects introduisent des tensions importantes.

Entre Berthon et Nicola, la logique est différente. Le Mercure de Berthon forme un carré au Mercure de Nicola à **0°44'**. Les deux fonctions mentales sont fortement reliées mais par un aspect de tension. Une telle relation peut obliger chacun à préciser ce qu'il pense précisément parce que l'autre ne pense pas de la même manière. Le Mars de Berthon carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'** ajoute une forte composante d'indépendance et de résistance à la contrainte, tandis que Saturne de Berthon en sesquicarré à l'Uranus de Nicola à **1°23'** remet en jeu la tension structure-liberté.

Ces configurations ne démontrent aucune querelle historique. La synastrie doit être comprise comme l'étude d'un champ d'activation : les interaspects indiquent des fonctions susceptibles de se stimuler, de se contrarier ou de se transformer mutuellement ; ils ne dictent pas la manière dont les personnes les vivront. L'ensemble de la littérature disponible sur la comparaison des thèmes insiste précisément sur la nécessité d'étudier les planètes impliquées, l'orbe, la répétition des thèmes et la biographie avant de conclure.

Le fait historique fournit néanmoins un contenu remarquable à ces potentialités.

Barbault contribue à éveiller Berthon à l'astrologie.

Nicola contribue, par la confrontation, à l'obliger à préciser son autonomie institutionnelle.

Nicola lui-même se différencie de Barbault pour construire le conditionalisme.

Et Barbault, confronté à ces courants qui s'émancipent de la matrice psychologique initiale, affirme de son côté encore davantage la spécificité de sa propre pensée.

Les trois hommes apparaissent ainsi moins comme trois doctrines immédiatement constituées que comme **trois pensées qui se forment en relation**.

Chacun reçoit quelque chose des autres.

Chacun rencontre chez l'autre une limite.

Chacun finit par transformer cette limite en principe de différenciation.

La relation n'est donc pas seulement extérieure à leur œuvre. Elle participe à sa formation.

Barbault représente pour Nicola et Berthon une impulsion qu'il devient nécessaire d'assimiler puis de dépasser.

Nicola devient pour Berthon une contradiction suffisamment forte pour que l'autonomie intellectuelle débouche sur une autonomie institutionnelle.

Berthon représente lui-même, par son départ et par l'ESAP, la démonstration qu'une autre orientation peut exister hors du cadre commun.

La période qui les réunit peut dès lors être comprise comme une sorte de **matrice d'individuation intellectuelle**. Il ne s'agit pas encore d'utiliser le terme d'individuation dans son sens anthroposophique ou jungien le plus précis, mais de constater un phénomène biographique : **la proximité des trois hommes a participé à rendre leurs différences plus conscientes et plus irréversibles**.

Cette observation prépare une question beaucoup plus profonde.

Si l'autre contribue à faire apparaître ce qui est propre, alors le conflit n'est plus seulement ce qui sépare. Il peut devenir ce qui oblige une individualité à découvrir ce qu'elle ne peut plus abandonner sans cesser d'être elle-même.

Dans le parcours de Jacques Berthon, cette dynamique prendra une importance particulière. L'histoire avec Barbault lui aura appris qu'une influence fondatrice peut être dépassée. L'histoire avec Nicola lui aura appris qu'une construction commune peut devenir incompatible avec la préservation d'une orientation personnelle. L'ESAP lui permettra de convertir ces expériences en une œuvre qui lui appartient davantage.

La question décisive deviendra alors progressivement celle-ci : **jusqu'où cette conquête de l'autonomie pouvait-elle aller, et que se passe-t-il lorsqu'un homme qui a construit son identité en se différenciant doit finalement accepter que son œuvre, à son tour, se détache de lui ?**

Chapitre 6 — L'autre comme facteur de différenciation

Une pensée se construit aussi par confrontation

Une pensée personnelle ne se forme pas uniquement par accumulation de connaissances. Elle se construit aussi dans la rencontre avec ce qui résiste, contredit, déplace ou oblige à préciser une position encore incomplètement définie.

Le milieu astrologique français de l'après-guerre constitue à cet égard un laboratoire particulièrement révélateur. Au Centre international d'astrologie, les idées sont proposées, discutées et parfois soumises à une critique très vive. André Barbault anime notamment un groupe où de nouvelles hypothèses sont régulièrement confrontées aux objections des autres participants. Cette culture du débat joue un rôle majeur dans le renouvellement de l'astrologie psychologique.

L'importance de cette confrontation dépasse la seule production intellectuelle. Être confronté à une pensée différente oblige à distinguer ce qui a simplement été reçu de ce qui est réellement assumé.

Une idée admise tant qu'elle n'est pas discutée peut rester extérieure.

Une idée défendue face à une objection devient plus consciente.

Une idée abandonnée après confrontation révèle qu'elle n'était pas suffisamment essentielle.

Une idée maintenue malgré le désaccord commence à devenir véritablement personnelle.

Dans cette perspective, Barbault, Nicola et Berthon apparaissent moins comme trois pensées indépendantes qui se seraient simplement rencontrées que comme trois orientations qui se sont en partie **construites les unes par rapport aux autres**.

La synastrie doit être maniée avec la même logique. Elle ne permet pas d'affirmer qu'un aspect « provoque » une opposition intellectuelle. Elle décrit plutôt un champ dans lequel certaines fonctions psychiques peuvent s'activer réciproquement. Une relation devient alors un lieu possible de stimulation, de friction et de transformation. Les aspects tendus doivent être lus comme des zones de travail ou d'intensification et non comme des condamnations ; les contacts à Saturne, Uranus ou Pluton peuvent notamment introduire des problématiques de structure, de liberté ou de transformation.

L'histoire concrète reste donc première. Mais lorsque les faits montrent effectivement une différenciation progressive, les interaspects peuvent aider à comprendre **quelles fonctions ont pu être particulièrement sollicitées par la rencontre**.

Ce qui est reçu

Aucun des trois hommes ne part de rien.

Barbault lui-même reçoit d'abord une astrologie traditionnelle transmise notamment par son frère Armand, avant de découvrir à Paris la psychanalyse et la pensée freudienne. Son travail ultérieur résultera précisément de la confrontation entre cet héritage astrologique et un nouvel univers psychologique.

Nicola reçoit ensuite une partie de cette rénovation. Il appartient initialement à la section Psychologie du CIA, participe aux discussions consacrées à la caractérologie, aux tempéraments et à la psychanalyse, et connaît directement le travail de Barbault. Jean Carteret l'encourage à développer une approche personnelle.

Berthon, enfin, découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence de Barbault. Il est marqué par ses ouvrages et devient rapidement adepte de l'astropsychologie.

Une véritable chaîne de transmission apparaît donc.

Une astrologie est reçue, transformée, puis transmise à nouveau.

Mais cette transmission n'est pas linéaire.

Barbault ne reproduit pas simplement l'astrologie traditionnelle.

Nicola ne reproduit pas Barbault.

Berthon ne reproduit pas non plus Barbault.

Chacun transforme ce qu'il reçoit.

La synastrie Berthon–Barbault offre une image particulièrement parlante de ce processus : le Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault avec seulement 0°10' d'orbe. Une telle relation met symboliquement en contact la fonction de pensée, de langage et d'apprentissage de l'un avec une fonction d'innovation, de réveil intellectuel et de différenciation chez l'autre. Dans le corpus astrologique, Mercure–Uranus est associé à l'originalité mentale, à l'intuition et au besoin de renouveler les cadres de pensée.

Le fait biographique correspondant est remarquable : Barbault constitue effectivement pour Berthon un facteur d'ouverture intellectuelle.

La relation commence donc par une réception féconde.

Mais toute influence importante contient une question future : **que restera-t-il de cette influence lorsque celui qui reçoit commencera à penser par lui-même ?**

Ce qui est contesté

La différenciation commence lorsque l'héritage reçu cesse d'être considéré comme allant de soi.

Nicola représente l'exemple le plus net de cette transformation. Le *Traité pratique d'astrologie* de Barbault joue pour lui un rôle de déclencheur. Il en reconnaît certains apports, mais conteste l'assimilation de l'astrologie à la psychologie et critique l'usage du symbolisme, de la psychanalyse et de typologies qu'il juge hétérogènes. Il cherche alors des fondements qu'il considère plus solides dans l'astronomie et la biologie.

La contestation ne signifie donc pas que l'influence précédente n'a pas existé.

Elle en constitue parfois précisément l'effet.

Une pensée reçue devient suffisamment importante pour qu'il devienne nécessaire de déterminer où elle cesse de convaincre.

Le même processus apparaît autrement chez Berthon. Il ne conteste pas principalement le versant psychologique de Barbault. Il l'élargit. En revanche, lorsqu'il participe à la création du CEFA avec Nicola, il se heurte à des conceptions différentes concernant la conduite, l'avenir, les aspects juridiques et financiers de l'institution. Les sources ne permettent pas d'en reconstruire davantage les détails, mais elles établissent que la divergence devient suffisamment importante pour provoquer la séparation et la fondation de l'ESAP.

La synastrie Berthon–Nicola présente une remarquable activation du registre mental et uranien. Le Mercure de Berthon est carré au Mercure de Nicola avec 0°44' d'orbe ; le Mars de Berthon est carré à l'Uranus de Nicola avec 0°56' ; Saturne de Berthon forme un sesquicarré à Uranus de Nicola à 1°23'. Symboliquement, la pensée, l'action, la structure et l'indépendance sont directement mises en tension.

Cette configuration ne prouve pas le conflit. Elle permet cependant d'en comprendre la nature possible : **l'autre ne se contente pas d'apporter quelque chose ; il oblige à se positionner**.

Dans une synastrie, les aspects tendus peuvent jouer cette fonction de différenciation. Ils ne signifient pas que l'un a raison et l'autre tort. Ils empêchent plus difficilement l'indifférenciation.

La littérature du corpus insiste justement sur le fait qu'une relation peut réactiver des complexes ou des scénarios déjà présents dans chaque thème et que la manière de vivre l'aspect dépend de l'histoire et du degré de conscience des personnes.

La confrontation devient alors un révélateur.

Ce qui doit être abandonné

Se différencier suppose également renoncer.

Il faut parfois abandonner une position antérieure.

Il faut parfois renoncer à l'idée qu'une institution pourra continuer à contenir toutes les orientations.

Il faut parfois renoncer à l'attente d'un accord durable.

Il faut parfois encore renoncer à demeurer identifié à celui dont la pensée avait initialement servi de référence.

Ce processus apparaît clairement dans l'histoire du milieu astrologique français.

L'unité relative du CIA ne peut pas être maintenue lorsque les orientations deviennent plus nettement individualisées. Claire Santagostini crée sa propre école après l'échec d'un projet commun où elle souhaitait imposer son approche globale. Berthon quitte ensuite le CEFA pour créer l'ESAP. Nicola donne au CEFA une orientation conditionaliste. En 1974, le conflit entre Barbault et Nicola devient ouvert. En quelques années, le milieu qui avait permis la coexistence de nombreuses tendances se fragmente.

Cette fragmentation peut être considérée comme une perte.

Elle peut aussi être comprise comme le prix de la différenciation.

Une structure commune ne peut parfois se maintenir qu'au prix d'une indétermination suffisante. Lorsque chaque personne sait plus précisément ce qu'elle veut défendre, les compromis deviennent plus difficiles.

Chez Berthon, le renoncement porte d'abord sur le CEFA.

Il abandonne la possibilité de continuer à construire dans cette institution.

Mais il n'abandonne ni l'astrologie ni l'enseignement.

C'est ce détail qui transforme le sens de la rupture.

Ce qui est quitté est le cadre, non la vocation.

Le thème natal de Berthon possède une configuration qui résonne fortement avec ce type de processus : Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03'. Ce rapport extrêmement étroit entre la fonction d'indépendance et la direction sociale peut symboliquement correspondre à une trajectoire où l'accomplissement oblige périodiquement à se dégager de cadres devenus inadéquats. Mais Saturne trigone Uranus à 1°49' montre simultanément la possibilité de restructurer après la rupture.

L'ESAP constitue précisément cette reconstruction.

Le renoncement devient fécond parce qu'il libère une possibilité nouvelle.

Ce qui devient véritablement personnel

Une pensée devient personnelle lorsqu'elle n'est plus seulement répétée, mais réorganisée autour de l'expérience propre de celui qui la porte.

Chez Barbault, cette personnalisation produit une astrologie psychologique profondément nourrie par la psychanalyse et, parallèlement, une astrologie mondiale développée autour des grands cycles planétaires.

Chez Nicola, elle produit le conditionalisme.

Chez Berthon, elle produit une synthèse différente : astropsychologie, psychanalyse, sexologie, mythologie, astrologie traditionnelle, spiritualité et théâtre.

Ce qui distingue Berthon est donc moins l'invention d'un système unique que la construction d'un **univers pédagogique personnel**.

Son identité astrologique se reconnaît à la manière particulière dont il relie des domaines que d'autres maintiennent plus séparés.

Cette personnalisation se retrouve également dans sa façon d'enseigner. Les témoignages de ses élèves insistent sur sa culture, son talent de conférencier, l'utilisation des biographies et sa capacité à articuler les thèmes astrologiques avec des dimensions psychologiques, culturelles et spirituelles. Son Astrothéâtre constitue probablement l'exemple le plus accompli de cette appropriation : une pratique issue de son expérience première de l'art dramatique est réintroduite dans l'astrologie et devient un outil d'exploration du thème.

Ce qui était reçu de l'extérieur commence donc à être traversé par une histoire personnelle.

Cette étape possède une importance particulière pour comprendre la suite.

Plus une pensée devient personnelle, plus elle peut être investie comme une expression de soi.

Elle n'est plus seulement un ensemble de connaissances que n'importe qui pourrait transmettre exactement de la même façon.

Elle porte une voix.

Une sensibilité.

Une méthode.

Une culture.

Une histoire.

Les astrocassettes enregistreront précisément cette singularité.

C'est pourquoi la question de leur devenir ne pourra pas être entièrement séparée de la question du rapport de Berthon à ce qui était devenu **son œuvre**.

Le désaccord comme révélateur de l'identité intellectuelle

Le désaccord ne crée pas nécessairement l'identité, mais il la rend visible.

Tant qu'un groupe fonctionne harmonieusement, certaines différences peuvent demeurer latentes.

Le conflit oblige au contraire à les formuler.

Il faut alors répondre à des questions que la coopération permettait parfois d'éviter :

Qu'est-ce qui peut être négocié ?

Qu'est-ce qui ne peut pas l'être ?

Quelle conception mérite d'être défendue ?

Quelle dépendance devient inacceptable ?

Quelle part du projet doit rester commune ?

Quelle part doit devenir autonome ?

L'histoire des trois hommes montre successivement cette fonction révélatrice.

Nicola se définit davantage lorsqu'il affirme que l'astrologie ne peut être fondée sur la seule psychologie.

Berthon se définit davantage lorsqu'il quitte le CEFA et crée l'ESAP.

Barbault se définit également davantage lorsque les courants issus du même milieu s'éloignent de son orientation.

La confrontation fonctionne alors comme un miroir négatif : **ce qui est refusé aide à découvrir ce qui doit être conservé**.

La synastrie rend symboliquement visible cette fonction.

Entre Berthon et Nicola, le carré Mercure–Mercure à 0°44' signifie que la communication n'est pas simplement absente : elle est fortement activée dans la différence. Deux manières de penser se rencontrent et peuvent avoir du mal à se réduire l'une à l'autre.

Entre Nicola et Barbault, le Mercure de Nicola forme un trigone au Soleil de Barbault à 0°51', mais aussi des carrés très serrés à la Vénus de Barbault à 0°25', à son Mars à 0°35' et à son Uranus à 0°34'. L'échange peut donc être à la fois intellectuellement fécond et fortement différenciateur.

Entre Berthon et Barbault, la conjonction Mercure–Uranus à 0°10' et le trigone Soleil–Mercure à 0°31' favorisent au contraire une stimulation intellectuelle initiale particulièrement forte, tandis que d'autres contacts plus tendus — notamment Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à 0°42' et Saturne de Berthon carré à son Ascendant à 0°13' — introduisent une capacité de friction ultérieure.

La force de ces relations réside précisément dans cette combinaison.

Une relation uniquement harmonieuse pourrait conforter chacun dans ce qu'il est déjà.

Une relation fortement activante peut obliger chacun à devenir plus conscient de sa position.

C'est dans ce sens que le désaccord peut devenir fécond.

La relation comme lieu de transformation

L'autre ne transforme pas nécessairement parce qu'il enseigne volontairement quelque chose.

Il peut transformer simplement parce qu'il constitue une réalité impossible à assimiler complètement.

La différence de l'autre impose une limite.

Cette limite peut être vécue comme frustration.

Elle peut produire conflit.

Mais elle peut aussi obliger à découvrir une réponse nouvelle.

Les approches relationnelles du corpus astrologique insistent sur cette dimension. Pluton peut introduire intensité et transformation ; Saturne oblige à traiter la réalité, les limites et la responsabilité ; Uranus introduit la différence et la liberté. Mais aucune de ces fonctions ne possède une signification univoque. Une même activation peut produire fermeture ou maturation selon la manière dont elle est intégrée.

La relation devient donc un **champ de transformation possible**.

Cette idée permet de relire différemment l'histoire de Barbault, Nicola et Berthon.

Barbault n’est pas seulement celui qui influence Berthon.

Il devient aussi celui par rapport auquel Berthon devra progressivement trouver sa propre voix.

Nicola n’est pas seulement celui avec qui Berthon entre en conflit.

Il devient celui dont la différence oblige Berthon à transformer une autonomie intellectuelle en autonomie institutionnelle.

Berthon n’est pas seulement celui qui quitte le CEFA.

Son départ oblige également les autres à poursuivre sans lui et contribue à rendre plus nette leur propre orientation.

L’influence est donc réciproque, même lorsqu’elle n’est pas symétrique.

La relation modifie les deux termes.

C’est précisément ce que la synastrie cherche à saisir lorsqu’elle demande non pas seulement si deux personnes sont « compatibles », mais ce que chacune active chez l’autre. Le corpus rappelle qu’une synastrie est une cartographie des points d’activation possibles et qu’elle ne remplace jamais la biographie réelle ni la liberté des personnes.

Dans le parcours des trois astrologues, cette activation devient historiquement visible.

Ils commencent dans un espace largement commun.

Ils s’influencent.

Ils se confrontent.

Ils se séparent.

Et ils deviennent progressivement plus reconnaissables précisément parce qu’ils cessent d’être interchangeables.

La relation apparaît alors comme l’un des moteurs de leur différenciation.

Cette lecture devient particulièrement importante pour Jacques Berthon. Une grande partie de sa trajectoire peut être comprise comme une succession de rencontres au cours desquelles la présence de l’autre l’oblige à préciser ce qui lui appartient.

Avec Barbault : recevoir puis se différencier.

Avec Nicola : collaborer puis se séparer.

Avec le CEFA : participer puis construire ailleurs.

Avec l’ESAP : transformer cette autonomie en pédagogie personnelle.

Une continuité biographique commence ainsi à se dessiner :

l'autre apporte d'abord quelque chose, puis révèle une limite ; cette limite oblige à choisir ; le choix produit une forme plus personnelle.

Pendant une grande partie de la vie, cette dynamique est profondément créatrice.

La question décisive apparaîtra seulement beaucoup plus tard : **que devient ce mécanisme lorsque l'autre n'est plus seulement un maître, un collègue ou une institution, mais l'ensemble indéterminé des personnes qui pourront disposer d'une œuvre après la mort de son auteur ?**

La problématique change alors d'échelle.

Durant la vie, la différenciation permet de reprendre son chemin.

À la fin de la vie, il n'existe plus de nouvel espace personnel à construire.

La relation à l'autre devient relation à la postérité.

La séparation ne peut plus produire une nouvelle école.

Elle peut seulement conduire à accepter que l'œuvre poursuive sa route indépendamment de son créateur — ou à la retirer.

C'est précisément à cet endroit que l'histoire des relations avec Barbault et Nicola cesse d'être seulement un chapitre de la vie intellectuelle de Jacques Berthon. Elle commence à offrir une possible clé de compréhension de son geste ultime.

Chapitre 7 — Nicola : le conflit qui oblige Berthon à choisir

Une collaboration devenue difficile

La relation entre Jacques Berthon et Jean-Pierre Nicola ne commence pas sous le signe du conflit. Tous deux appartiennent au même milieu astrologique français, participent au renouvellement de l'astrologie et acceptent, avec Paul Colombet et Régine Ruet, de contribuer à la création du Centre d'enseignement et de formation à l'astrologie. Le CEFA naît ainsi d'un projet commun : donner à l'enseignement astrologique une structure plus cohérente, plus organisée et plus ambitieuse.

Cette origine commune est importante, car elle interdit de réduire leur histoire à une incompatibilité première. Berthon et Nicola ont d'abord suffisamment de terrain partagé pour construire ensemble.

La difficulté apparaît lorsque le projet collectif doit durer, se structurer et définir son avenir. Yves Lenoble rapporte que les responsables du CEFA n'envisagent pas cet avenir de la même manière et précise que Berthon n'a pas, sur les plans juridique et financier, les mêmes

conceptions que Nicola. La crise qui en résulte conduit Berthon à quitter le CEFA et à créer l'ESAP.

Le fait documenté doit rester strictement limité à cela. Les sources disponibles ne permettent pas de déterminer précisément les décisions contestées, les arguments échangés ou les responsabilités respectives. Elles ne permettent pas davantage d'attribuer à Nicola une volonté de domination ni à Berthon une réaction d'orgueil. Ce qui peut être affirmé est plus sobre : **la coopération devient suffisamment difficile pour que le maintien dans la même structure cesse d'être acceptable pour Berthon**.

Cette évolution constitue déjà un phénomène psychologiquement important. Une collaboration ne devient véritablement éprouvante que lorsqu'elle oblige chacun à renoncer à quelque chose qu'il considère comme essentiel.

Deux manières d'envisager l'avenir d'une structure commune

Le conflit institutionnel doit être replacé dans une divergence plus large de trajectoires.

Jean-Pierre Nicola avait commencé à développer très tôt une pensée originale. Son cours par correspondance date du début des années 1960 et *La condition solaire*, publié en 1965, constitue l'un des textes fondateurs du conditionalisme. Nicola considère progressivement que l'astrologie ne doit pas être fondée prioritairement sur la psychologie, le symbolisme ou la psychanalyse. Il cherche des bases dans l'astronomie, la biologie et l'étude des différents conditionnements auxquels l'être humain est soumis.

Berthon suit une autre direction. Son parcours reste étroitement lié à l'astropsychologie, qu'il enrichira ensuite de psychanalyse, de mythologie, de sexualité, de spiritualité et de théâtre.

Les deux hommes ne cherchent donc pas exactement la même chose dans l'astrologie.

Chez Nicola apparaît progressivement la volonté de constituer un système théorique cohérent et différencié.

Chez Berthon se développe plutôt une synthèse pédagogique et psychologique ouverte à plusieurs domaines de connaissance.

Il serait pourtant excessif de conclure que cette différence doctrinale explique directement la crise du CEFA. Les sources historiques ne l'établissent pas. Ce qui est documenté concerne les conceptions juridiques et financières ainsi que l'avenir général de l'association.

Mais les deux niveaux peuvent raisonnablement être distingués et rapprochés sans être confondus.

Une divergence de pensée n'est pas nécessairement une cause de conflit institutionnel.

En revanche, lorsque deux individualités élaborent progressivement des orientations très personnelles, la construction d'un cadre commun devient mécaniquement plus exigeante. Il

faut sans cesse décider ce qui appartient au projet collectif et ce qui relève de la liberté de chacun.

Le CEFA devient ainsi le lieu où une question intellectuelle se transforme en question concrète : **jusqu'où peut durer une œuvre commune lorsque ceux qui la portent commencent à vouloir des directions différentes ?**

L'impossibilité de maintenir indéfiniment le compromis

Le compromis constitue souvent une solution temporaire.

Il permet à des personnes différentes de travailler ensemble tant que les désaccords ne touchent pas aux fondements du projet. Mais il devient plus difficile lorsque la différence concerne l'organisation même de l'avenir.

Dans le cas du CEFA, les divergences atteignent précisément ce niveau. Il ne s'agit plus seulement de préférences pédagogiques secondaires. Les questions juridiques et financières engagent la forme de l'institution, sa responsabilité, son fonctionnement et sa continuité.

Le compromis aurait donc supposé qu'au moins l'un des protagonistes accepte de poursuivre dans une structure qu'il ne jugeait plus suffisamment conforme à sa conception.

Berthon choisit de ne pas le faire.

Cette décision doit être replacée dans son parcours général. Elle rejoint une tendance déjà visible dans son thème natal : Uranus forme un carré au Milieu du Ciel à seulement 0°03'. Dans une lecture symbolique, une telle configuration met fortement en tension le besoin d'indépendance et la direction sociale ou professionnelle. Mars en maison X renforce le besoin d'action et d'initiative dans ce même domaine, tandis que Saturne trigone Uranus à 1°49' suggère la possibilité de donner une structure durable à l'émancipation plutôt que de rester dans la simple rupture.

La biographie offre précisément une réalisation de cette dynamique : Berthon ne se contente pas de quitter.

Il reconstruit.

Cette distinction est essentielle.

Le départ ne constitue pas seulement une impossibilité de supporter le compromis. Il devient le moyen de retrouver une cohérence entre orientation personnelle, enseignement et institution.

La séparation comme affirmation de soi

La séparation du CEFA représente donc davantage qu'une rupture administrative.

Elle marque le passage d'une identité encore partiellement inscrite dans une structure commune à une identité capable d'assumer son propre cadre.

La logique biographique devient particulièrement claire :

participer à une construction commune, rencontrer une limite, refuser de renoncer à ce qui paraît essentiel, quitter, puis construire autrement.

Dans cette séquence, le conflit joue un rôle paradoxalement fécond.

Sans conflit, certaines différences auraient peut-être pu demeurer longtemps implicites.

Le conflit oblige à choisir.

Choisir signifie hiérarchiser.

Il faut déterminer ce qui peut être sacrifié et ce qui ne peut pas l'être.

En quittant le CEFA, Berthon manifeste concrètement que le maintien dans l'institution compte moins que la possibilité de poursuivre selon une orientation qu'il puisse assumer.

La séparation devient alors une **affirmation de soi par l'acte**.

Cette logique peut être éclairée par la synastrie Berthon–Nicola.

Le Mercure de Berthon à 6°20' des Poissons forme un carré au Mercure de Nicola à 7°04' des Gémeaux, avec seulement 0°44' d'orbe.

Mercure concerne la pensée, la formulation, l'analyse et la communication. Un carré Mercure–Mercure ne signifie pas absence d'intelligence mutuelle ; il indique plutôt deux organisations mentales fortement reliées mais difficiles à réduire l'une à l'autre. Chacun peut obliger l'autre à préciser davantage son raisonnement.

La relation ne crée donc pas nécessairement du silence.

Elle peut produire au contraire **trop de différence pour permettre une synthèse facile**.

Cette distinction éclaire particulièrement bien leur histoire.

Le conflit institutionnel devenu événement d'individualisation

La synastrie ne se limite pas au carré Mercure–Mercure.

Le Mars de Berthon à 8°37' du Capricorne forme un carré à l'Uranus de Nicola à 9°33' du Bélier, soit 0°56' d'orbe.

Mars représente symboliquement la manière d'agir, d'affirmer une volonté et de défendre une position. Uranus représente indépendance, rupture, singularité et refus de la contrainte. Dans le corpus astrologique, Mars–Uranus met précisément en relation action et indépendance ; sous tension, la difficulté à supporter la contrainte peut devenir particulièrement forte, tandis qu'une intégration plus consciente permet de transformer la rupture en innovation.

Cette configuration correspond remarquablement à une relation dans laquelle l'action de l'un peut être vécue par l'autre comme une atteinte à son autonomie, et où chaque initiative risque de provoquer une contre-affirmation.

Il ne s'agit pas d'en déduire que le carré Mars–Uranus « causa » la rupture du CEFA.

Il indique seulement que la relation pouvait constituer un terrain très activant autour des questions :

qui agit ? qui décide ? qui reste libre ? jusqu'où une initiative personnelle peut-elle être intégrée dans la construction commune ?

Un deuxième facteur renforce cette thématique : Saturne de Berthon forme un sesquicarré à Uranus de Nicola avec environ 1°23' d'orbe.

Saturne représente structure, règle, responsabilité et continuité.

Uranus représente différenciation et liberté.

Leur interaction tendue peut donc symboliser un conflit entre ce qui doit être stabilisé et ce qui refuse d'être enfermé.

Dans une structure associative, cette tension prend une signification particulièrement pertinente.

Toute institution a besoin de Saturne : cadre, règles, durée, responsabilités.

Toute innovation a besoin d'Uranus : liberté de penser, capacité à modifier le système, droit de ne pas être absorbé par le collectif.

La difficulté apparaît lorsque **la structure de l'un devient pour l'autre contrainte, tandis que la liberté de l'autre devient pour le premier facteur de désorganisation**.

À côté de ces tensions existent pourtant des facteurs constructifs. Saturne de Berthon forme un trigone au Mars de Nicola à environ 1°28'. Ce contact peut symboliquement permettre à une structure ou une exigence de donner une direction à l'action plutôt que de simplement la bloquer.

La relation Berthon–Nicola ne doit donc pas être réduite à une incompatibilité.

Elle semble au contraire posséder ce qui caractérise souvent les relations fortement individualisantes : **assez de compatibilité pour construire ensemble, assez de différence pour que cette construction oblige finalement chacun à devenir davantage lui-même.**

La synastrie doit ici rester une cartographie de potentialités et non une causalité. Les aspects tendus décrivent des zones de friction ou d'intensification dont l'expression dépend de l'histoire réelle des personnes.

Or l'histoire réelle montre bien un effet de différenciation.

Après la crise, Berthon développe l'ESAP.

Nicola donne au CEFA, dès 1972, une orientation conditionaliste plus nette, puis son courant s'affirmera davantage encore au cours des années suivantes avant la création du COMAC en 1980.

Le conflit ne produit donc pas seulement une séparation.

Il produit **deux trajectoires plus nettement identifiables**.

C'est en ce sens qu'il devient un événement d'individualisation.

Ce que Berthon construit après Nicola

La meilleure manière d'évaluer la signification d'une rupture consiste souvent à observer ce qui vient après.

Après Nicola, Berthon ne cesse pas d'enseigner.

Il ne se retire pas.

Il ne renonce pas à l'astrologie.

Il crée l'École supérieure d'astrologie de Paris.

L'ESAP devient précisément le lieu où son identité pédagogique peut se développer avec beaucoup plus de cohérence. Le cursus associe bases astrologiques, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle. Les cours sont structurés, enregistrés, diffusés et accompagnés d'examens ainsi que d'un mémoire. L'expérience théâtrale de Berthon y trouve également un prolongement dans l'Astrothéâtre.

Le conflit avec Nicola doit donc être compris à partir de son résultat concret :

la séparation libère chez Berthon une capacité de construction personnelle.

C'est probablement le point le plus important de ce chapitre.

Nicola n'est pas seulement celui avec lequel Berthon se heurte.

Il devient, involontairement, l'un des agents de sa différenciation.

La résistance rencontrée dans la relation oblige Berthon à répondre à une question qui aurait peut-être pu rester longtemps plus floue :

quelle forme doit prendre l'enseignement lorsque sa direction ne peut plus être négociée sans altérer ce qui est considéré comme essentiel ?

La réponse est l'ESAP.

Dans cette perspective, le conflit n'est plus seulement une blessure ou un échec relationnel. Il devient une étape productive de la biographie.

La différence de Nicola aide Berthon à découvrir la sienne.

Le refus du compromis fait émerger un cadre propre.

La rupture transforme une position intérieure en décision institutionnelle.

Cette lecture constitue également une étape importante dans la compréhension du geste final de destruction des archives.

Le conflit du CEFA montre en effet que, lorsque Berthon ne peut plus accepter les conditions d'une construction collective, il est capable de **retirer sa participation afin de récupérer la maîtrise de son orientation**.

Dans les années 1970, ce retrait est suivi d'une création nouvelle.

Il reste donc fondamentalement fécond.

Des décennies plus tard, lorsque se pose la question du devenir des cassettes après sa mort, une différence majeure apparaît : aucune nouvelle institution personnelle ne pourra être construite après la séparation.

Le problème ne sera plus :

« où poursuivre autrement ? »

mais :

« à qui abandonner ce qui a été construit lorsqu'il ne sera plus possible d'en garantir soi-même le devenir ? »

L'histoire avec Nicola fournit donc moins une cause de la destruction finale qu'un précédent psychologique et biographique.

Elle montre un homme qui, lorsqu'il doit choisir entre rester dans une structure devenue incompatible avec son orientation et reprendre sa liberté, choisit l'autonomie.

Cette autonomie produit alors l'une des périodes les plus créatrices de son existence.

La question ultérieure sera de savoir si ce principe, longtemps fécond, a pu finir par se radicaliser : **lorsque la maîtrise ne pouvait plus être récupérée par une nouvelle construction, la seule manière de ne pas abandonner l'œuvre à une direction étrangère aurait-elle été de la retirer elle-même de la circulation ?**

Ce lien demeure une hypothèse.

Mais la crise avec Nicola lui donne une cohérence biographique réelle : **chez Berthon, la séparation apparaît déjà comme une manière de préserver ce qui doit rester propre lorsque le cadre commun cesse de pouvoir le contenir.**

Chapitre 8 — Barbault : de l'influence à la blessure relationnelle

Une figure qui avait compté dans le parcours initial

André Barbault occupe une place particulière dans la trajectoire de Jacques Berthon parce qu'il intervient très tôt dans son entrée en astrologie. Berthon découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence de Barbault au Centre international d'astrologie, se passionne pour ses ouvrages et devient rapidement adepte de l'astropsychologie. Barbault n'est donc pas seulement un collègue rencontré plus tard dans un milieu professionnel ; il appartient au commencement même du parcours astrologique de Berthon.

Cette antériorité donne au lien une profondeur spécifique. Une personne rencontrée au moment où s'ouvre un nouveau champ de connaissance peut devenir davantage qu'une référence technique. Elle peut représenter une autorisation, une impulsion, un modèle de ce qu'il paraît possible de devenir dans ce domaine.

Barbault occupait en outre une position éminente dans l'astrologie française. Il avait contribué de manière décisive au développement de l'astrologie psychologique au CIA, dirigé des travaux de recherche collectifs, publié le *Traité pratique d'astrologie* et *De la psychanalyse à l'astrologie*, puis assumé la rédaction de *L'Astrologue*. Les travaux de cette génération avaient profondément renouvelé la manière de penser le thème natal et la psychologie astrologique.

L'importance de Barbault pour Berthon ne doit cependant pas être réduite à une relation maître-disciple figée. Berthon développe rapidement une pensée propre, crée son école, élargit l'astropsychologie à la psychanalyse, à la mythologie, à la spiritualité et au théâtre. Mais l'autonomie ultérieure n'efface pas nécessairement la valeur de la référence initiale.

Une influence peut être dépassée intellectuellement sans devenir affectivement indifférente.

C'est précisément ce qui rend la suite de leur relation particulièrement importante.

L'attente particulière envers une personne reconnue

Il existe une différence entre être en conflit avec un adversaire direct et être déçu par une personne dont l'estime ou le soutien comptent.

Avec Jean-Pierre Nicola, la situation est relativement claire : Berthon et Nicola participent à une même structure, connaissent des divergences importantes sur les plans juridique et financier, puis se séparent. Le désaccord porte directement sur la construction commune et conduit à deux trajectoires différentes.

Barbault occupe une autre place.

Il n'est pas présenté comme l'adversaire principal du conflit. Le fait historique rapporté est différent : Berthon lui en voulait **de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Nicola**.

Cette formulation doit être conservée exactement dans sa portée.

Elle ne dit pas que Barbault s'est opposé à Berthon.

Elle ne dit pas qu'il a soutenu Nicola.

Elle ne permet pas de parler avec certitude de neutralité volontaire.

Elle indique seulement que Berthon a ressenti l'absence de soutien comme suffisamment importante pour lui en vouloir.

Ce détail est psychologiquement majeur.

L'attente envers Barbault semble donc avoir été différente de celle envers Nicola. Nicola était celui avec lequel se jouait directement la confrontation. Barbault était celui dont la position vis-à-vis de cette confrontation comptait.

La blessure potentielle ne se situe donc pas au même endroit.

Avec Nicola : **désaccord, pouvoir de décision, autonomie et séparation**.

Avec Barbault : **attente de soutien, reconnaissance et déception**.

Cette distinction sera essentielle pour comprendre pourquoi les deux relations ont pu laisser des traces différentes dans le parcours de Berthon.

Le conflit Berthon–Nicola et l'absence de soutien ressentie

La crise du CEFA intervient dans un contexte de fragmentation plus large du milieu astrologique français. Berthon et Nicola ne partagent pas les mêmes conceptions juridiques et financières ; Berthon quitte le CEFA et crée l'ESAP, tandis que Nicola donnera ensuite au CEFA une orientation conditionaliste plus nette. Quelques années plus tard, en 1974, Barbault et Nicola entreront eux-mêmes en conflit ouvert.

Ce contexte interdit de reconstruire trop simplement des alliances stables.

Le milieu est en transformation.

Les positions évoluent.

Les relations se recomposent.

Il serait donc abusif d'imaginer une scène simple dans laquelle Barbault aurait choisi Nicola contre Berthon. Rien de tel n'est établi.

Ce qui est établi, en revanche, est la perception de Berthon : il reprocha à Barbault de ne pas l'avoir soutenu.

Cette perception suffit à produire une signification psychique possible.

Lorsqu'une personne importante n'apporte pas le soutien attendu dans une situation conflictuelle, la blessure peut être plus profonde que celle produite par l'adversaire lui-même.

L'adversaire s'oppose : son opposition est visible.

La figure estimée ne soutient pas : c'est l'attente elle-même qui se trouve déçue.

Le conflit avec Nicola oblige Berthon à se battre pour son orientation.

L'absence de soutien de Barbault peut, elle, toucher une autre question :

« Quelle valeur est réellement accordée à ma position par celui dont la pensée a compté dans mon parcours ? »

Cette formulation ne doit pas être attribuée à Berthon. Elle exprime seulement le type de question psychologique qu'une telle situation peut activer.

Pourquoi la déception envers Barbault ne peut être assimilée au conflit avec Nicola

Confondre les deux relations ferait perdre une partie essentielle de leur sens.

Nicola représente une confrontation horizontale entre deux hommes engagés dans la même structure et amenés à défendre des conceptions différentes de son fonctionnement et de son avenir.

Barbault représente davantage une relation marquée par une antériorité symbolique : il appartient à la découverte de l'astrologie par Berthon et incarne déjà une autorité reconnue du milieu.

Les deux relations peuvent donc toucher des zones psychiques distinctes.

Nicola peut activer l'autonomie.

Barbault peut activer la reconnaissance.

Nicola pousse à choisir.

Barbault peut faire éprouver ce que signifie ne pas recevoir le soutien attendu.

Dans le premier cas, le mouvement principal est la séparation institutionnelle.

Dans le second, il semble exister une dimension affective supplémentaire.

Cette différence apparaît aussi dans la synastrie.

Entre Berthon et Nicola, le carré Mercure–Mercure à 0°44', le carré Mars–Uranus à 0°56' et le contact tendu Saturne–Uranus à 1°23' mettent fortement en jeu pensée, volonté, liberté et structure. La relation est particulièrement cohérente avec une dynamique de confrontation et d'individualisation.

Entre Berthon et Barbault, le tableau est plus complexe. Il existe d'abord des aspects remarquablement féconds : Mercure de Berthon conjoint à Uranus de Barbault à 0°10', Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à 0°31', Jupiter de Berthon trigone à la Lune de Barbault à 0°55', Vénus de Berthon trigone à cette même Lune à 1°22'. Ces contacts correspondent symboliquement à stimulation intellectuelle, ouverture et valorisation.

Mais cette trame harmonieuse est traversée par des tensions très précises : Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à 0°42', Mars carré à sa Lune à 1°19', Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à 0°13'. Le lien peut donc contenir simultanément admiration, stimulation, estime et friction.

Cette combinaison est psychologiquement plus complexe qu'une simple opposition.

Une personne qui compte beaucoup peut précisément devenir capable de blesser beaucoup.

Le besoin de soutien et la question de la reconnaissance

L'absence de soutien ressentie devient particulièrement intéressante lorsqu'elle est rapprochée du thème natal de Berthon et de la synastrie.

Dans le thème natal, le Soleil carré Saturne à 5°59' peut symboliquement renvoyer à une construction exigeante de la légitimité personnelle, à une forte sensibilité aux questions d'autorité, de valeur et de reconnaissance. Mars opposé à Pluton à 4°11' ajoute une tonalité de lutte autour de l'affirmation, du pouvoir et de la capacité à préserver sa propre position.

Ces facteurs ne signifient pas que Berthon avait besoin d'admiration constante.

Les témoignages disponibles vont même contre une telle simplification. Marie-Paule Baicry le décrit comme discret, simple et relativement mal à l'aise lorsqu'il recevait des éloges importants. Elle insiste également sur le fait qu'il encourageait ses élèves à penser par eux-mêmes et à suivre leur propre chemin plutôt qu'à rechercher la reconnaissance. Cette dimension interdit toute réduction à un fonctionnement narcissique superficiel.

Il faut donc distinguer deux réalités très différentes :

chercher constamment l'admiration,

et

être particulièrement sensible à la reconnaissance ou au soutien de certaines personnes qui comptent profondément.

La seconde hypothèse est beaucoup plus compatible avec les faits.

La synastrie Berthon–Barbault contient justement plusieurs facteurs susceptibles de donner du poids à la relation. Les trigones de Vénus et Jupiter de Berthon aux luminaires de Barbault peuvent symboliquement favoriser estime, valorisation et sentiment d'accord. Mercure de Berthon conjoint Uranus de Barbault à 0°10' peut faire de Barbault une figure de stimulation intellectuelle très forte.

Dans ce contexte, la déception peut prendre davantage de poids précisément parce que la relation contenait auparavant beaucoup de valeur.

Le soutien attendu n'est pas nécessairement celui d'un public anonyme.

Il peut s'agir de celui d'une personne devenue significative dans l'histoire de la construction intellectuelle.

La question de la reconnaissance prend alors une forme beaucoup plus subtile :

non pas être admiré de tous, mais être reconnu à sa juste valeur par celui dont le jugement a compté.

La réconciliation ultérieure

L'histoire ne s'arrête pourtant pas à la déception.

Yves Lenoble rapporte avoir réussi à convaincre Jacques Berthon de renouer avec André Barbault. Une photographie prise lors de la fête organisée pour les trente ans de la revue *L'Astrologue* est présentée comme témoignage de cette réconciliation.

Cet élément doit recevoir tout son poids.

Il empêche de construire une interprétation dans laquelle Berthon serait demeuré toute sa vie figé dans une rancune immuable envers Barbault.

Il y eut rapprochement.

Il y eut reprise de relation.

Il y eut donc, au minimum, possibilité de dépasser extérieurement le conflit.

Cette réconciliation constitue également un indice important sur Berthon lui-même. Elle montre qu'une blessure relationnelle ne conduisait pas nécessairement chez lui à une exclusion définitive de la personne.

La rupture n'était donc pas irréversible par principe.

Cet élément devient essentiel pour l'analyse ultérieure de la destruction des archives.

Si le geste final devait être interprété uniquement comme une vengeance contre Barbault, la réconciliation constituerait un contre-argument majeur.

Il faut donc renoncer à une explication trop simple du type :

« Berthon a été blessé par Barbault et a détruit son œuvre pour se venger. »

Une telle thèse n’est ni documentée ni suffisamment cohérente avec l’ensemble des faits.

La question doit être posée autrement.

Réconciliation relationnelle et persistance possible d’une trace psychique

Se réconcilier ne signifie pas nécessairement revenir psychiquement à la situation antérieure.

Une relation peut être restaurée.

Une hostilité consciente peut disparaître.

Le ressentiment peut être dépassé.

La reconnaissance mutuelle peut revenir.

Mais l’expérience traversée peut néanmoins modifier durablement la manière dont une personne pense la confiance, l’appui d’autrui ou la dépendance.

Cette distinction est fondamentale.

Une blessure dépassée n’est pas nécessairement une blessure sans histoire.

Elle peut devenir une expérience intégrée.

Elle peut aussi laisser une prudence nouvelle.

Elle peut modifier les attentes.

Elle peut contribuer à un mouvement d’autonomie.

Le corpus astrologique consacré à Saturne permet symboliquement de comprendre cette ambivalence. Un contact saturnien en synastrie peut représenter à la fois structuration, responsabilité et maturation, mais également jugement, inhibition ou sentiment de retrait du soutien. La littérature souligne notamment qu’un silence, une distance ou une privation de reconnaissance peuvent être vécus comme une forme de limitation, tandis que l’intégration mature consiste à développer une autorité intérieure qui ne dépend plus entièrement de la validation extérieure.

Cette grille ne permet pas d’affirmer ce que Berthon ressentit intérieurement.

Elle aide seulement à formuler une hypothèse cohérente.

L’absence de soutien de Barbault a pu constituer un moment où Berthon découvre que même une personne importante dans son parcours ne garantit pas nécessairement la protection, la reconnaissance ou l’alliance attendue.

La conséquence mature peut alors être :

ne plus dépendre autant de cette validation.

Ce mouvement est compatible avec l’ensemble de sa biographie.

Après la crise, Berthon poursuit son chemin.

Il crée l’ESAP.

Il développe son propre enseignement.

Il devient lui-même une autorité pédagogique.

Il ne reste pas suspendu au jugement de Barbault.

Sous cet angle, la blessure n’empêche pas l’individuation ; elle peut y contribuer.

Mais un second niveau peut subsister : **l’expérience selon laquelle ce qui compte profondément ne peut pas toujours être confié au soutien d’autrui**.

Cette trace éventuelle devient particulièrement importante pour la question des archives.

Il ne s’agit pas de prétendre que Berthon aurait consciemment pensé à Barbault lorsqu’il détruisit ses cassettes.

Rien ne permet de l’affirmer.

Il s’agit de considérer qu’une vie entière d’expériences relationnelles peut progressivement construire une position intérieure.

Le conflit avec Nicola aurait pu apprendre :

la construction commune peut devenir incompatible avec l’orientation personnelle.

La déception envers Barbault aurait pu ajouter :

même une figure estimée ne garantit pas le soutien attendu lorsqu’un conflit essentiel survient.

La réconciliation aurait ensuite permis de restaurer la relation humaine sans nécessairement effacer ce qui avait été appris sur la fragilité de la dépendance relationnelle.

La différence entre « rancune » et « trace » devient ici essentielle.

La rancune suppose le maintien actif du grief.

La trace signifie simplement qu'une expérience importante continue à appartenir à la biographie et peut avoir modifié la manière de se protéger, de faire confiance ou de confier ce qui compte.

Cette seconde formulation est beaucoup plus prudente et probablement plus féconde.

Elle permet également de mieux comprendre le rôle différencié de Nicola et Barbault dans l'évolution de Berthon.

Nicola apparaît comme celui qui contraint à l'autonomie par la confrontation.

Barbault apparaît comme celui qui peut contribuer à l'autonomie par la déception d'une attente de soutien.

Les deux relations convergent ainsi vers un même résultat par des chemins différents : **Berthon devient progressivement moins dépendant d'un cadre commun et moins dépendant de la validation de figures extérieures.**

La réconciliation avec Barbault ne contredit pas nécessairement cette évolution. Elle peut au contraire en être l'un des signes. Une relation peut devenir à nouveau possible lorsque l'autre n'a plus besoin d'occuper la même fonction psychique qu'auparavant.

Barbault avait d'abord été une référence.

Il avait ensuite été une personne dont le soutien comptait.

Après la déception et la séparation des trajectoires, la relation pouvait peut-être reprendre sur une base plus égalitaire : celle de deux astrologues ayant chacun construit leur propre œuvre.

Le processus peut alors être compris comme une transformation complète du lien :

influence → attente → déception → autonomie → réconciliation.

Cette séquence constitue l'une des dynamiques les plus importantes du parcours de Jacques Berthon.

Elle montre que l'autre peut d'abord aider à devenir soi par ce qu'il donne, puis par ce qu'il ne donne pas.

Et c'est précisément cette seconde modalité qui rapproche cette histoire de la question finale des archives : **après avoir appris à construire sans dépendre durablement du soutien des autres, Berthon a-t-il fini par considérer que ce qui lui était le plus personnel devait également ne plus dépendre d'eux pour sa conservation, son interprétation et sa survie ?**

Cette question demeure hypothétique.

Mais elle fait apparaître la déception envers Barbault non comme la cause directe de la destruction finale, mais comme l'une des expériences relationnelles susceptibles d'avoir renforcé un principe biographique plus large : **plus ce qui est personnel est important, plus la maîtrise de son devenir peut devenir difficile à abandonner.**

Chapitre 9 — Deux relations, deux fonctions différentes dans le devenir de Berthon

Nicola comme expérience de confrontation directe

La relation de Jacques Berthon avec Jean-Pierre Nicola se situe d'abord sur le terrain de la collaboration concrète. Tous deux participent à la création du CEFA avec Paul Colombet et Régine Ruet, dans un contexte où le Centre international d'astrologie cherche à donner une forme institutionnelle à l'enseignement astrologique. La relation n'est donc pas initialement celle de deux adversaires : elle commence par une responsabilité commune, un projet commun et la nécessité d'organiser ensemble une structure appelée à durer.

La rupture intervient lorsque cette construction commune rencontre ses limites. Les sources disponibles indiquent que Berthon et Nicola n'ont pas les mêmes conceptions sur les plans juridique et financier et qu'ils n'envisagent pas l'avenir de la structure de la même manière. La crise qui en résulte conduit Berthon à quitter le CEFA pour créer l'ESAP, tandis que Nicola donnera ensuite au CEFA une orientation conditionaliste plus affirmée.

La fonction biographique de Nicola dans le devenir de Berthon apparaît ainsi avec une certaine netteté : **Nicola représente la rencontre avec une autre volonté suffisamment affirmée pour que le compromis ne puisse plus rester indéfini**.

Il ne s'agit pas seulement d'une divergence abstraite. Les deux hommes doivent décider de la manière dont une institution commune sera organisée et gouvernée. La différence de conception devient donc immédiatement une différence d'action.

La synastrie correspond remarquablement à cette fonction relationnelle, sans pour autant l'expliquer causalement. Le Mercure de Berthon forme un carré au Mercure de Nicola à 0°44'. Deux fonctions mentales se trouvent ainsi très étroitement reliées dans un aspect de tension. La relation peut stimuler la pensée précisément parce que les deux modes de raisonnement ne coïncident pas facilement. Une telle configuration peut obliger chacun à préciser davantage son point de vue, à argumenter et à défendre sa manière propre de comprendre une situation.

À ce facteur s'ajoute le carré du Mars de Berthon à l'Uranus de Nicola à 0°56'. Mars introduit volonté, décision et affirmation ; Uranus introduit autonomie, indépendance, innovation et difficulté à supporter ce qui est vécu comme contrainte. Dans les configurations tendues Mars–Uranus, le potentiel peut osciller entre rupture réactive et innovation consciente. Le problème central devient alors moins l'existence du désaccord que la manière de préserver simultanément action et liberté.

La relation Berthon–Nicola paraît donc particulièrement apte à produire une question de ce type :

jusqu'où agir ensemble lorsque chacun entend rester maître de son orientation ?

Cette question prendra finalement une réponse concrète : la séparation.

Barbault comme expérience de filiation et de reconnaissance

André Barbault occupe une fonction très différente.

Il appartient au commencement de l'histoire astrologique de Berthon. Celui-ci découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence de Barbault, se passionne pour ses livres et devient rapidement adepte de l'astropsychologie.

Barbault n'est donc pas seulement un homme avec lequel Berthon devra composer institutionnellement. Il représente d'abord une **figure d'influence**.

La distinction est fondamentale.

Une relation de coopération place deux personnes autour d'un projet.

Une relation de filiation intellectuelle introduit une asymétrie initiale : l'un a précédé, produit, ouvert une voie ; l'autre reçoit, admire, assimile et construit ensuite à partir de ce qui lui a été transmis.

Berthon ne demeurera évidemment pas dans une position de disciple. Il développera son propre enseignement, son école, une conception intégrant psychanalyse, mythologie, astrologie traditionnelle, spiritualité et théâtre. Mais l'autonomie acquise ne supprime pas nécessairement la valeur psychique de celui qui avait constitué une référence initiale.

La synastrie Berthon–Barbault exprime particulièrement bien cette double dimension d'influence et de différenciation.

Le Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à seulement 0°10'. Symboliquement, la pensée de Berthon rencontre chez Barbault un principe d'éveil, de renouvellement et d'ouverture intellectuelle. Le Soleil de Berthon forme également un trigone au Mercure de Barbault à 0°31', ce qui favorise une circulation entre identité et pensée.

À cela s'ajoute une trame de valorisation remarquable : Jupiter de Berthon trigone la Lune de Barbault à 0°55', Vénus de Berthon la trigone à 1°22', Jupiter trigone également le Soleil de Barbault à 2°56' et Vénus ce même Soleil à 3°23'.

La relation peut donc symboliquement porter de l'estime, de la stimulation et une forme de reconnaissance mutuelle.

Mais cette trame harmonieuse n'exclut pas la tension. Mars de Berthon est carré au Soleil de Barbault à 0°42' et à sa Lune à 1°19'. Saturne de Berthon est carré à l'Ascendant de Barbault à seulement 0°13'. Une relation importante et valorisante peut donc également devenir lieu de frustration ou de confrontation.

La fonction de Barbault dans la vie de Berthon apparaît ainsi plus affectivement complexe que celle de Nicola : **celui qui a contribué à ouvrir une voie peut également devenir celui dont le soutien sera particulièrement attendu**.

Se séparer de l’un

Avec Nicola, la réponse au conflit prend une forme claire : Berthon quitte la construction commune.

La séparation possède ici une fonction structurante.

Elle résout l’impossibilité du compromis en permettant à chaque homme de poursuivre son orientation.

Nicola reste lié au CEFA et accentue progressivement sa direction conditionaliste. Berthon crée l’ESAP et développe un enseignement qui lui appartient davantage.

La séparation ne détruit donc pas la capacité de Berthon à transmettre.

Elle l’augmente.

Elle ouvre la possibilité de construire une institution correspondant mieux à ses propres choix pédagogiques et intellectuels. L’ESAP développera un cursus de plusieurs années, des examens, un mémoire, des cours enregistrés et, par la suite, un enseignement par correspondance.

Le conflit avec Nicola devient ainsi une expérience fondamentale : **quitter un cadre peut être nécessaire pour sauver ce qui doit continuer à se développer**.

Cette expérience possède une importante résonance avec le thème natal de Berthon.

Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03' souligne symboliquement une tension exceptionnellement forte entre indépendance et direction sociale. Mars opposé à Pluton à 4°11' associe affirmation de la volonté, puissance, conflit et transformation. Mais Saturne trigone Uranus à 1°49' introduit une possibilité essentielle : donner une forme durable à la rupture, reconstruire après la différenciation, transformer la liberté en structure.

C’est précisément ce qui apparaît dans la biographie.

La séparation d’avec Nicola ne conduit pas à l’isolement.

Elle conduit à une œuvre.

Être déçu par l’autre

Avec Barbault, aucun mécanisme équivalent ne semble possible.

Barbault n’est pas celui dont Berthon doit simplement se séparer afin de construire ailleurs. La source rapporte explicitement que Berthon lui en voulait de ne pas l’avoir soutenu lors de son conflit avec Nicola.

La différence est considérable.

Nicola agit directement dans la situation conflictuelle.

Barbault intervient psychiquement par **ce qui n'advient pas** : le soutien attendu.

La difficulté avec Nicola appelle une décision.

La difficulté avec Barbault touche davantage l'attente.

Le premier conflit permet une action : partir.

Le second confronte à quelque chose qu'il est beaucoup plus difficile de corriger soi-même : **l'autre n'a pas donné ce qui était espéré de lui**.

C'est ici que la question de la reconnaissance prend toute son importance.

Il ne s'agit pas nécessairement de recherche d'admiration. Les témoignages sur Berthon fournissent même un contrepoint important : il est décrit comme discret, simple, indépendant, encourageant ses élèves à penser par eux-mêmes et sans recherche constante de reconnaissance ; les éloges concernant son œuvre auraient même pu le mettre mal à l'aise.

La blessure éventuelle doit donc être située ailleurs.

Une personne peut ne pas rechercher continuellement l'admiration publique et cependant attacher une importance considérable au soutien d'une personne particulière.

L'enjeu n'est alors pas :

« suis-je suffisamment admiré ? »

mais davantage :

« celui dont le jugement compte reconnaît-il ma position lorsqu'elle est mise en cause ? »

Cette distinction permet de comprendre comment modestie personnelle et sensibilité à une déception de reconnaissance peuvent parfaitement coexister.

Deux expériences susceptibles de renforcer l'autonomie

Nicola et Barbault conduisent ainsi Berthon vers l'autonomie par deux voies différentes.

Nicola agit par la confrontation.

Barbault agit par la déception.

Avec Nicola, l'expérience peut être formulée symboliquement ainsi :

« une construction partagée peut devenir incompatible avec ce qui doit être préservé de personnel. »

Avec Barbault :

« une personne importante ne garantit pas nécessairement le soutien attendu lorsqu'un enjeu décisif survient. »

Aucune de ces formulations ne doit être attribuée à Berthon comme une pensée consciente. Elles représentent les enseignements psychologiques possibles de deux expériences biographiques différentes.

La première pousse à ne plus dépendre d'une institution commune.

La seconde peut pousser à ne plus dépendre autant d'une validation extérieure.

Les deux mouvements convergent donc vers une augmentation de l'autorité intérieure.

La littérature astrologique consacrée à Saturne permet d'éclairer précisément cette transformation. Saturne en relation peut représenter aussi bien soutien et structuration que jugement, limitation et autorité. Sa maturation consiste notamment à transformer l'autorité verticale en compétence partagée, la dépendance en interdépendance, le contrôle en accord et la peur en prudence relationnelle. La forme mature du lien soutient l'autonomie au lieu d'exiger que l'autre dépende durablement d'une validation extérieure.

Cette conception trouve une résonance particulière dans le thème natal de Berthon, où le Soleil est carré à Saturne à 5°59'. Le développement de l'identité peut symboliquement demander un long travail autour de la légitimité, de l'autorité et de la capacité à devenir sa propre référence plutôt que de rester dépendant du jugement extérieur.

Sous cet angle, les deux relations peuvent avoir contribué à un même mouvement de maturation.

Nicola oblige Berthon à prendre sa propre direction.

Barbault peut l'obliger à renoncer à attendre d'une autorité reconnue qu'elle garantisse cette direction.

Le passage devient alors :

de l'autonomie institutionnelle à l'autonomie psychique.

La relation mature à Saturne est précisément décrite comme le passage d'une autorité extérieure à une autorité qui prépare l'autonomie de l'autre et ne définit plus sa valeur à sa place.

Le devenir de Berthon semble offrir une illustration biographique possible de ce mouvement.

De l'autonomie conquise à la difficulté de dépendre d'autrui

Une autonomie construite à travers des expériences relationnelles difficiles peut cependant produire une conséquence ambivalente.

Elle peut libérer.

Elle peut aussi rendre la dépendance plus difficile à accepter.

Cette distinction devient centrale pour comprendre la suite du parcours.

L'expérience avec Nicola montre à Berthon qu'une construction commune peut atteindre un point où il faut reprendre sa liberté pour continuer à développer ce qui paraît essentiel.

L'expérience avec Barbault peut ajouter que même une relation importante et historiquement valorisée ne garantit pas le soutien espéré.

La conclusion psychologique possible n'est pas nécessairement la méfiance généralisée. Rien ne permet d'affirmer que Berthon aurait cessé de faire confiance aux autres. Son enseignement, ses collaborations, son rapport aux élèves et sa relation avec Monique Kalinine montrent au contraire qu'il continua à travailler avec autrui.

Mais une nuance plus fine peut être envisagée : **ce qui est absolument essentiel pourrait progressivement être considéré comme devant rester sous une responsabilité personnelle aussi longtemps que possible**.

Cette évolution est différente du simple individualisme.

Elle naît précisément de l'expérience du lien.

L'autonomie n'est plus seulement le désir d'être libre.

Elle devient une manière de limiter l'exposition à ce qui dépend de la décision d'autrui.

La littérature sur Saturne en relation souligne cette ambivalence : Saturne peut représenter responsabilité et solidité, mais également peur de perdre le contrôle, méfiance, fixation de règles et crainte de dépendre du lien. Sa maturation consiste non à supprimer toute dépendance, mais à passer vers une interdépendance où il devient possible de recevoir du soutien sans renoncer à sa propre autonomie.

C'est précisément à cet endroit que l'histoire de Berthon devient particulièrement intéressante.

Il semble avoir très largement conquis son autonomie.

Il crée sa propre école.

Il enseigne selon sa propre conception.

Il développe son œuvre.

Il transmet pendant des décennies.

Il encourage même ses élèves à penser par eux-mêmes et à trouver leur propre voie.

Mais l'autonomie acquise personnellement ne résout pas automatiquement une autre question : **que se passe-t-il lorsque ce qui a été construit doit nécessairement dépendre d'autrui pour survivre ?**

Tant que Berthon est vivant, la question demeure partiellement maîtrisable.

Il peut choisir ses collaborateurs.

Il peut enseigner.

Il peut corriger.

Il peut préciser.

Il peut décider des conditions de diffusion.

Il peut expliquer ce qui a été mal compris.

Il peut retirer son accord.

Il reste le garant vivant de son enseignement.

La perspective de la disparition transforme radicalement cette situation.

Pour que les astrocassettes lui survivent, il faut nécessairement que d'autres les conservent.

Pour qu'elles circulent, il faut que d'autres les reproduisent.

Pour qu'un enseignement continue, il faut que d'autres décident de ce qui sera présenté, conservé, classé, transmis et interprété.

La transmission posthume impose donc une dépendance qu'aucune autonomie personnelle ne peut abolir : **l'œuvre doit être confiée**.

C'est ici que les deux grandes expériences relationnelles étudiées prennent une signification nouvelle.

Nicola avait représenté l'expérience selon laquelle le devenir d'une construction commune peut échapper à l'accord.

Barbault avait représenté l'expérience selon laquelle le soutien d'une personne importante peut manquer précisément au moment où il était attendu.

Ces deux expériences ne suffisent nullement à expliquer la destruction finale.

Mais elles peuvent contribuer à rendre intelligible une difficulté plus générale : **accepter que ce qui est considéré comme profondément personnel soit désormais placé entièrement sous la responsabilité d'autres personnes**.

Le geste final rapporté devient alors particulièrement significatif. Berthon ne se contente pas de détruire ses propres cassettes et documents. Il interdit également la duplication des cassettes.

Cette interdiction touche directement à la dépendance envers autrui.

Une archive détruite ne peut plus être matériellement contrôlée.

Une copie circulant après la mort dépend entièrement de personnes que son auteur ne pourra plus surveiller, corriger ou choisir.

Le problème pourrait donc avoir été moins :

« faut-il encore transmettre ? »

que :

« peut-on encore transmettre lorsque la transmission ne dépendra plus du tout de celui qui l'a créée ? »

Cette formulation permet de relier les deux relations sans prétendre qu'elles auraient déterminé mécaniquement le geste ultime.

Nicola et Barbault auraient pu exercer deux fonctions différentes dans le devenir de Berthon.

Nicola aurait contribué à lui apprendre à se séparer pour préserver son orientation.

Barbault aurait pu contribuer à lui apprendre qu'une figure importante ne garantit pas toujours le soutien espéré.

Ensemble, ces expériences auraient pu renforcer une autonomie devenue l'un des principes centraux de sa trajectoire.

Le paradoxe apparaît alors dans toute sa profondeur : **ce qui avait permis à Berthon de devenir davantage lui-même pouvait rendre plus difficile la dernière dépendance exigée par toute œuvre destinée à survivre à son auteur.**

L'autonomie avait été conquise contre la possibilité de laisser d'autres définir sa direction.

La postérité exigeait précisément le contraire : accepter que d'autres deviennent désormais responsables du devenir de ce qui avait été construit.

La destruction des archives pourrait ainsi apparaître, non comme la conséquence directe de Nicola ou de Barbault, mais comme l'un des aboutissements possibles d'une longue évolution relationnelle : **apprendre à ne plus dépendre d'autrui pour devenir soi, puis rencontrer à la fin de la vie une situation dans laquelle la survie même de l'œuvre impose de dépendre entièrement d'autrui.**

C'est cette contradiction, plus encore que les conflits eux-mêmes, qui commence à rapprocher l'histoire relationnelle de Jacques Berthon de son geste ultime.

Troisième partie — Ce que les synastries révèlent des zones de transformation mutuelle

Chapitre 10 — Ce qu'une synastrie peut réellement montrer

La synastrie comme étude des activations réciproques

La synastrie ne consiste pas à décider si deux personnes sont « compatibles » ou « incompatibles ». Elle consiste à comparer deux thèmes afin d'observer les zones dans lesquelles les fonctions psychiques de l'un activent celles de l'autre.

Cette distinction est essentielle.

Une personne possède déjà, dans son thème natal, certaines tensions, certains besoins, certaines ressources et certaines vulnérabilités. La rencontre ne les crée pas nécessairement. Elle peut cependant les rendre plus visibles, les stimuler, les confronter ou leur donner une occasion de transformation.

La synastrie cherche donc moins à répondre à la question :

« Que va-t-il arriver entre ces deux personnes ? »

qu'à une question beaucoup plus précise :

« Qu'est-ce que chacun est susceptible d'éveiller, de renforcer, de confronter ou de transformer chez l'autre ? »

Elle doit être comprise comme une **cartographie des points d'activation possibles**. La manière dont ces activations seront vécues dépend du degré de conscience, de l'histoire personnelle, de la maturité, des défenses psychiques et du contexte réel de la relation.

Cette définition est particulièrement importante dans l'étude de Jacques Berthon, André Barbault et Jean-Pierre Nicola.

Les trois hommes appartiennent à un même milieu.

Ils ont collaboré.

Ils se sont influencés.

Ils se sont opposés.

Ils se sont différenciés.

La synastrie peut donc être utilisée pour examiner les fonctions que chacun a pu activer chez les deux autres : pensée, autorité, autonomie, volonté, reconnaissance, créativité, pouvoir, transformation.

Elle ne pourra jamais démontrer pourquoi un événement particulier s'est produit.

Mais elle peut aider à comprendre pourquoi certaines relations ont pu devenir si structurantes dans le devenir intellectuel et personnel de chacun.

Les aspects ne déterminent pas les événements

Un aspect de synastrie n'est pas un événement.

Un carré Mercure–Mercure ne signifie pas automatiquement dispute.

Un carré Mars–Uranus ne signifie pas nécessairement rupture.

Un contact de Saturne à un angle ne garantit ni dépendance ni domination.

Un trigone Vénus–Soleil ne garantit ni affection durable ni fidélité.

Les aspects indiquent des rapports entre fonctions.

La réalisation concrète dépend de ce que les personnes font de ces rapports.

La littérature astrologique consacrée à la synastrie insiste sur ce principe : une même configuration peut prendre des formes très différentes selon le contexte, l'histoire des personnes et le moment où elle est activée. Une crise peut même avoir une origine extérieure à la relation, tandis qu'une potentialité synastrique peut ne devenir manifeste qu'à certaines périodes.

Cette prudence méthodologique est indispensable dans l'étude des trois astrologues.

Ainsi, le carré Mercure–Mercure entre Berthon et Nicola, à 0°44', ne permet pas de dire :

« cet aspect a causé leur conflit ».

Il permet seulement de constater que leur relation mettait fortement en tension deux manières de penser et de formuler.

Le carré du Mars de Berthon à l'Uranus de Nicola, à 0°56', ne permet pas davantage de conclure :

« cet aspect a provoqué leur séparation ».

Il indique plutôt qu'action, affirmation et indépendance pouvaient être fortement activées dans la relation.

La biographie donne ensuite un contenu concret à ces potentialités.

Le raisonnement doit donc toujours suivre cet ordre :

thème natal → interaspect → possibilité relationnelle → confrontation aux faits.

Jamais l'inverse.

Une configuration relationnelle n'est ni une condamnation ni une preuve

Une synastrie ne condamne pas une relation.

Elle ne l'innocente pas davantage.

Elle ne prouve ni affection, ni rivalité, ni loyauté, ni trahison.

Elle indique seulement des terrains d'expérience.

Cette nuance prend une importance particulière lorsque l'étude porte sur des conflits historiques. Il serait tentant de repérer un aspect difficile puis de l'utiliser pour « expliquer » rétroactivement le désaccord. Une telle démarche ne serait pas astrologiquement rigoureuse.

Un aspect tendu peut produire confrontation ouverte.

Il peut aussi produire stimulation intellectuelle.

Il peut provoquer une prise de distance.

Il peut encore fonctionner comme moteur de maturation.

Tout dépend de la manière dont les fonctions en jeu sont vécues.

Le corpus de synastrie rappelle précisément que la relation doit être comprise comme un champ d'interaction entre deux subjectivités et non comme une addition mécanique de « bons » et de « mauvais » aspects. Les interaspects doivent être hiérarchisés selon leur orbe, les planètes impliquées, les angles touchés, la répétition des mêmes thèmes et leur cohérence avec les thèmes natals.

Cette règle évite deux erreurs opposées.

La première serait de transformer les aspects difficiles en preuve de conflit.

La seconde serait de considérer les aspects harmonieux comme preuve qu'aucun conflit profond ne pouvait exister.

Or les relations les plus significatives contiennent souvent simultanément attraction, reconnaissance, coopération, frustration et transformation.

C'est précisément le cas entre Berthon et Barbault.

Leur synastrie comporte des facteurs très harmonieux : Mercure de Berthon conjoint Uranus de Barbault à 0°10', Soleil de Berthon trigone Mercure de Barbault à 0°31', Jupiter de Berthon trigone Lune de Barbault à 0°55', Vénus de Berthon trigone cette même Lune à 1°22'.

Elle comporte simultanément des facteurs beaucoup plus tendus : Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à 0°42', Mars carré à sa Lune à 1°19', Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à 0°13'.

Une telle relation ne peut donc être résumée par « bonne » ou « mauvaise ».

Elle apparaît plutôt **fortement activante**.

Les tensions comme possibilités de confrontation et de transformation

Les aspects tendus ont souvent été interprétés de manière trop exclusivement négative.

Or une tension signifie d'abord que deux fonctions ne s'accordent pas spontanément.

Cette difficulté peut produire conflit.

Mais elle peut également produire différenciation.

Lorsqu'une personne rencontre quelqu'un qui pense autrement, agit autrement ou refuse de se conformer à ses attentes, elle peut être obligée de mieux définir sa propre position.

Dans cette perspective, le carré devient parfois un facteur d'individualisation.

Le carré Mercure–Mercure entre Berthon et Nicola est particulièrement intéressant. Il relie deux systèmes mentaux distincts avec une grande précision. Au lieu de favoriser une compréhension automatique, il peut obliger chacun à préciser son langage, ses concepts et son raisonnement.

Le carré Mars–Uranus à 0°56' entre les mêmes hommes introduit une autre dimension : action et liberté ne se coordonnent pas facilement. Dans le corpus astrologique, Mars–Uranus sous tension peut favoriser réaction brusque, rébellion ou difficulté à supporter la contrainte, mais son intégration peut aussi transformer l'impulsion de rupture en capacité consciente d'innovation.

La biographie montre précisément une issue de ce type.

La crise du CEFA produit une séparation.

Mais cette séparation produit ensuite deux constructions différentes.

Berthon crée l'ESAP.

Nicola approfondit le conditionalisme.

La tension n'a donc pas seulement séparé.

Elle a **différencié**.

Les contacts saturniens doivent être lus selon la même logique. Saturne peut représenter limite, responsabilité, durée et construction, mais également inhibition, jugement ou contrainte. Une relation saturnienne peut devenir lourde, mais elle peut aussi obliger chacun à développer davantage d'autorité intérieure.

Uranus introduit la nécessité de liberté.

Pluton intensifie les enjeux de pouvoir, de crise et de transformation.

Neptune peut ouvrir à l'inspiration mais aussi à l'idéalisation ou au malentendu.

Ces fonctions ne sont donc jamais univoques.

Une tension astrologique est avant tout une **question posée à la relation**.

Les aspects harmonieux comme ressources disponibles

Les trigones, sextiles et certaines conjonctions sont souvent considérés comme les « bons » aspects de la synastrie.

Cette définition est trop simplificatrice.

Un aspect harmonieux indique plutôt qu'une circulation entre deux fonctions peut être relativement naturelle.

Il constitue une ressource.

Mais une ressource n'est pas une garantie.

Un trigone de Jupiter à la Lune peut favoriser confiance, encouragement ou générosité, mais il ne garantit pas qu'une personne soutiendra toujours l'autre.

Un trigone Soleil–Mercure peut faciliter la compréhension intellectuelle sans empêcher un conflit dans un autre domaine.

Un contact Vénus–Soleil peut favoriser estime et sympathie sans supprimer les différences d'autorité, de volonté ou de reconnaissance.

Le corpus méthodologique insiste précisément sur cette distinction : les aspects fluides doivent être considérés comme des ressources disponibles et non comme des garanties de stabilité ou de maturité.

Cette règle est particulièrement éclairante pour la relation Berthon–Barbault.

Les nombreux aspects harmonieux montrent qu'il existait un véritable potentiel d'estime, de stimulation et de fécondité intellectuelle.

Ils rendent même la déception ultérieure plus compréhensible.

Une attente n’est généralement forte que lorsqu’un lien a d’abord possédé de la valeur.

Autrement dit, les aspects harmonieux n’annulent pas la blessure.

Ils peuvent contribuer à expliquer pourquoi elle compte.

La relation devient importante parce qu’elle contient suffisamment de reconnaissance pour que l’absence de soutien puisse ensuite être éprouvée comme significative.

La nécessité de confronter la synastrie aux faits biographiques

La biographie constitue donc le critère décisif.

Sans elle, une synastrie ne fournit qu’un ensemble de potentialités.

Avec elle, il devient possible de repérer les fonctions qui semblent effectivement avoir trouvé une expression dans la relation.

Dans le cas de Berthon et Nicola, la biographie établit une collaboration, une divergence sur la conduite et l’avenir du CEFA, des conceptions juridiques et financières différentes, une séparation puis la création de structures distinctes.

La synastrie montre parallèlement de fortes activations de Mercure, Mars, Uranus et Saturne.

La convergence est intéressante parce que ces fonctions correspondent symboliquement à pensée, action, indépendance et structure.

Mais le fait reste premier.

Dans le cas de Berthon et Barbault, la biographie établit une influence initiale, une importante référence intellectuelle, une déception liée à l’absence de soutien lors du conflit avec Nicola, puis une réconciliation.

La synastrie montre parallèlement une combinaison de stimulation intellectuelle, de valorisation et de friction.

Là encore, la convergence éclaire.

Elle ne prouve pas.

Cette distinction est fondamentale pour la question plus large de la destruction finale des archives.

Aucun interaspect entre Berthon, Nicola ou Barbault ne permet de conclure que Berthon devait détruire ses documents.

Aucun carré ne contient un ordre de destruction.

Aucun contact plutonien ne permet de transformer une hypothèse psychologique en certitude.

La synastrie ne peut donc intervenir qu'à un niveau précis : elle permet d'identifier **les relations susceptibles d'avoir joué un rôle particulièrement transformateur dans la construction de l'autonomie, du rapport à l'autorité, de la confiance et de la reconnaissance chez Berthon**.

C'est déjà considérable.

Elle permet notamment d'observer que Nicola et Barbault n'activent pas les mêmes zones.

Nicola semble surtout mobiliser pensée, confrontation, autonomie et structure.

Barbault semble davantage mobiliser influence, reconnaissance, stimulation intellectuelle et autorité symbolique.

Ces différences rejoignent les faits biographiques.

La synastrie devient alors utile parce qu'elle ne remplace pas l'histoire : **elle aide à comprendre pourquoi certaines histoires relationnelles peuvent avoir eu une portée intérieure particulière**.

C'est également pourquoi les superpositions de maisons devront être utilisées avec prudence. Elles ne décrivent pas une action automatique de l'un sur l'autre. Elles indiquent le secteur de vie dans lequel la présence de l'autre peut être particulièrement ressentie. De même, les contacts aux angles sont importants parce qu'ils touchent aux dimensions les plus incarnées de l'identité, de la relation ou de la direction sociale. Le corpus recommande précisément de hiérarchiser les interaspects selon les angles touchés, les répétitions thématiques et la cohérence avec les thèmes natals.

La méthode suivie dans les chapitres suivants devra donc rester constante.

Chaque relation sera étudiée à trois niveaux :

les faits réellement connus ;

les fonctions astrologiques activées ;

la transformation biographique qui semble avoir suivi.

Le résultat recherché n'est pas une démonstration de causalité.

Il s'agit de mettre en évidence une possible cohérence.

Chez Berthon, cette cohérence pourrait progressivement apparaître autour de plusieurs thèmes récurrents : **pensée personnelle, reconnaissance, autonomie, autorité, maîtrise, confiance et séparation**.

La synastrie pourra alors contribuer à répondre à une question essentielle : les relations avec Nicola et Barbault ont-elles seulement accompagné la construction de Berthon, ou ont-elles constitué des situations suffisamment activantes pour l'obliger à devenir davantage lui-même ?

C’est cette seconde possibilité que les chapitres suivants devront examiner.

Si elle se confirme, la synastrie ne montrera pas que les autres ont « causé » son devenir. Elle montrera quelque chose de beaucoup plus subtil : **certaines rencontres peuvent devenir les circonstances dans lesquelles une potentialité intérieure est obligée de prendre forme**.

Dans cette perspective, la relation cesse d’être seulement un lieu d’entente ou de conflit.

Elle devient un lieu de transformation mutuelle.

Chapitre 11 — Berthon et Nicola : penser ensemble devient difficile

Les contacts mercuriens et la confrontation des systèmes de pensée

La relation entre Jacques Berthon et Jean-Pierre Nicola doit d’abord être comprise comme la rencontre de deux intelligences qui ne se structurent pas de la même manière.

Les deux hommes appartiennent à un même milieu astrologique, participent au même mouvement de rénovation de l’astrologie française et acceptent même de prendre part ensemble à la création du CEFA. Mais cette proximité institutionnelle ne signifie pas identité intellectuelle.

Berthon demeure profondément lié à une astrologie psychologique qu’il enrichira de psychanalyse, de mythologie, de spiritualité et de théâtre. Nicola, de son côté, cherche progressivement à sortir l’astrologie d’une dépendance excessive envers le symbolisme psychologique. Il développe une conception fondée sur les référentiels astronomiques et biologiques, puis sur l’idée que les configurations astrales doivent toujours être interprétées en fonction d’autres conditionnements : hérédité, éducation, milieu social et culturel.

Il ne s’agit donc pas simplement de deux hommes possédant des opinions différentes sur quelques techniques.

Ils commencent progressivement à répondre différemment à une question beaucoup plus fondamentale :

qu’est-ce que l’astrologie décrit réellement, et sur quoi son interprétation doit-elle être fondée ?

Cette différence rend les contacts mercuriens de leur synastrie particulièrement significatifs.

Mercure représente la manière de penser, de nommer, de classer, de transmettre et de construire un raisonnement. Dans une relation intellectuelle, il devient l’un des indicateurs principaux de la possibilité de penser ensemble.

Chez Berthon et Nicola, Mercure ne se contente pas d’être activé.

Il est activé par un carré presque exact.

Mercure carré Mercure : deux logiques qui ne se superposent pas

Le Mercure de Jacques Berthon se situe à 6°20' des Poissons. Celui de Jean-Pierre Nicola se trouve à 7°04' des Gémeaux. Le carré possède donc un orbe extrêmement réduit de **0°44'**.

La littérature de synastrie associe le carré Mercure–Mercure à des divergences de points de vue et à des difficultés de communication, mais souligne également qu'une telle relation peut être dynamique, instructive et contribuer à l'épanouissement intellectuel si les différences ne sont pas simplement vécues comme des menaces.

Ce second versant est essentiel.

Le carré ne signifie pas nécessairement incapacité à comprendre l'autre.

Il signifie plus fondamentalement que **les deux pensées ne se superposent pas spontanément**.

Mercure en Poissons et Mercure en Gémeaux appartiennent en outre à deux registres très différents. Sans réduire toute l'interprétation aux signes, une différence de fonctionnement peut être envisagée : chez Berthon, la pensée peut davantage chercher synthèse, analogie, symbolisme, profondeur psychologique et mise en relation de plusieurs niveaux ; chez Nicola, elle peut davantage tendre vers différenciation, classement, conceptualisation et construction d'un langage théorique spécifique.

Cette distinction trouve une correspondance remarquable dans leurs œuvres.

Berthon intègre.

Nicola systématise.

Berthon multiplie les passerelles entre astrologie, psychanalyse, mythologie et spiritualité.

Nicola cherche au contraire à isoler ce qu'il considère comme proprement astrologique et à lui donner un fondement théorique distinct de la psychologie.

Le carré Mercure–Mercure devient ainsi particulièrement évocateur : chacun peut percevoir l'intelligence de l'autre sans pour autant considérer sa manière de penser comme satisfaisante.

Le désaccord ne porte plus seulement sur les conclusions.

Il porte sur **la manière même d'arriver aux conclusions**.

Ce type de différence rend la collaboration exigeante, car une discussion ne peut pas toujours être résolue par davantage d'explications. Lorsque les présupposés diffèrent, expliquer plus précisément peut parfois rendre le désaccord encore plus clair.

C’est probablement l’un des aspects les plus intéressants de cette synastrie : **penser ensemble peut devenir de plus en plus difficile précisément parce que chacun pense de plus en plus clairement à sa manière**.

Mars et Uranus : affirmation contre indépendance

Le registre mental n’est pas le seul à être fortement activé.

Le Mars de Berthon, à 8°37' du Capricorne, forme un carré à l’Uranus de Nicola, à 9°33' du Bélier, avec seulement **0°56' d’orbe**.

La combinaison Mars–Uranus met symboliquement en relation deux fonctions très actives.

Mars affirme.

Uranus libère.

Mars agit.

Uranus refuse l’enfermement.

Mars veut faire avancer une décision.

Uranus veut préserver la possibilité de changer de direction.

Dans les aspects tendus, le corpus astrologique associe Mars–Uranus à l’impulsivité, à la réaction brusque, à la rébellion et à la difficulté à supporter la contrainte. Mais son intégration plus mature peut transformer la rupture en innovation consciente. Cette tension ne condamne donc pas la relation ; elle augmente la nécessité de trouver une manière d’agir qui ne soit pas vécue comme une atteinte à la liberté de l’autre.

Chez Berthon et Nicola, cette problématique trouve un terrain biographique particulièrement concret.

Les deux hommes participent à une institution qui doit prendre des décisions.

Il faut choisir des orientations.

Il faut organiser juridiquement et financièrement le fonctionnement.

Il faut déterminer l’avenir du CEFA.

Or les sources indiquent précisément qu’ils n’ont pas les mêmes conceptions sur les plans juridique et financier et qu’ils n’envisagent pas l’avenir de la même manière. La crise qui en résulte conduit Berthon à créer l’ESAP, tandis que Nicola donne ensuite au CEFA une orientation conditionaliste.

Le carré Mars–Uranus ne démontre évidemment pas cette crise.

Il éclaire cependant une question qui lui correspond très bien :

comment agir ensemble lorsque l'action de l'un peut être ressentie par l'autre comme une restriction de son indépendance ?

La difficulté peut devenir réciproque.

Mars peut considérer Uranus comme imprévisible ou insuffisamment compatible avec une ligne d'action stable.

Uranus peut considérer Mars comme trop directif ou trop engagé dans une décision qui ferme d'autres possibilités.

La relation devient alors difficile non parce que l'un serait nécessairement autoritaire et l'autre rebelle, mais parce que **chaque affirmation de soi augmente chez l'autre le besoin de réaffirmer sa liberté**.

Ce mécanisme peut très rapidement devenir auto-renforçant.

Plus l'un pousse, plus l'autre se différencie.

Plus l'autre se différencie, plus le premier doit clarifier ou renforcer sa position.

La séparation peut alors apparaître comme la seule manière de restituer à chacun une pleine marge de décision.

Saturne et Uranus : structure contre innovation

Un deuxième contact confirme cette problématique.

Le Saturne de Berthon forme un sesquicarré à l'Uranus de Nicola avec environ **1°23' d'orbe**.

Saturne et Uranus représentent deux nécessités qui doivent idéalement apprendre à coopérer.

Saturne construit une forme.

Uranus la remet en question lorsqu'elle devient trop rigide.

Saturne recherche continuité, responsabilité et prévisibilité.

Uranus recherche liberté, renouvellement et capacité d'évolution.

Le corpus consacré à Saturne–Uranus insiste précisément sur cette dialectique : une structure devient nécessaire pour organiser, transmettre et assurer une continuité, mais elle peut finir par étouffer l'innovation ; inversement, la liberté sans structure peut devenir incapable de construire quelque chose de durable. L'intégration mature consiste à créer des formes suffisamment stables pour durer et suffisamment ouvertes pour évoluer.

Cette symbolique devient particulièrement pertinente dans une école d'astrologie.

Le CEFA doit être à la fois une institution et un lieu d'innovation.

Il doit posséder des règles tout en réunissant plusieurs orientations intellectuelles.

Il doit produire une continuité pédagogique sans obliger chaque enseignant à devenir identique aux autres.

La tension Saturne–Uranus devient alors presque institutionnelle avant même d'être personnelle.

La question est celle-ci :

jusqu'où une structure commune peut-elle contenir des individualités dont les orientations deviennent de plus en plus distinctes ?

Le corpus résume très clairement la difficulté : Saturne–Uranus confronte structure et rupture, stabilité et liberté, tradition et innovation. Lorsqu'il n'est pas intégré, il peut produire crise des cadres anciens, besoin de contrôle, rejet de l'autorité ou alternance entre installation et rupture. Lorsqu'il mûrit, il peut au contraire transformer la rupture en architecture et permettre à l'autonomie de devenir compatible avec le collectif.

L'histoire Berthon–Nicola semble avoir choisi une autre voie : plutôt que de réussir durablement cette intégration dans le même cadre, les deux hommes vont finir par construire **deux cadres distincts**.

Autrement dit, la tension n'est pas résolue à l'intérieur d'une seule institution.

Elle est résolue par différenciation institutionnelle.

Saturne et Jupiter : cadre, expansion et légitimité

Une troisième configuration approfondit encore cette problématique.

Le Saturne de Berthon à 25°56' du Scorpion se trouve en opposition au Jupiter de Nicola à 21°45' du Taureau, avec un orbe d'environ **4°11'**.

Saturne et Jupiter forment un couple symbolique particulièrement important pour toute entreprise collective.

Jupiter cherche expansion, confiance, croissance, sens et légitimité.

Saturne cherche limites, réalisme, responsabilité et contrôle des conséquences.

Le corpus astrologique résume leur rapport comme une tension entre expansion et limitation, foi et prudence, croissance et réalisme. En synastrie, Jupiter tend à élargir Saturne tandis que Saturne teste, limite ou structure l'enthousiasme jupitérien.

Cette opposition peut donc être particulièrement sensible lorsqu'il faut décider de l'avenir d'une organisation.

Jupiter pose volontiers la question :

jusqu'où peut-on développer ?

Saturne demande :

dans quelles limites et sous quelles responsabilités ?

Mais la configuration contient également une question de légitimité.

Jupiter représente les convictions générales et le sens donné à l'entreprise.

Saturne représente la règle et l'autorité nécessaire pour maintenir cette entreprise dans le réel.

Dans une relation professionnelle, la tension peut donc porter sur la question de savoir **qui possède la conception la plus légitime de ce que la structure doit devenir**.

Il ne s'agit pas d'attribuer cette pensée consciemment à Berthon ou Nicola.

La synastrie indique seulement que leurs rapports pouvaient activer fortement cette polarité.

Cette configuration devient d'autant plus intéressante que les divergences documentées portent justement sur l'avenir, l'organisation et le fonctionnement juridique et financier du CEFA.

Le lien entre symbolique et biographie est donc cohérent, sans constituer une preuve causale.

Les possibilités de coopération présentes malgré les tensions

Une synastrie sérieuse ne peut cependant sélectionner uniquement les facteurs conflictuels.

Berthon et Nicola ont réellement collaboré.

Cette donnée biographique suffit déjà à montrer que la relation possédait des ressources permettant une construction commune, au moins pendant une période.

La synastrie le confirme.

Le Saturne de Berthon forme un trigone au Mars de Nicola à environ **1°28'**. Ce type de contact peut aider l'action martienne à se structurer, à devenir plus persévérante et plus organisée. Mars fournit l'énergie ; Saturne lui donne continuité et direction.

Le Jupiter de Berthon forme un sextile à l'Uranus de Nicola à environ **1°18'**, tandis que la Vénus de Berthon forme également un sextile à cet Uranus avec environ **1°45'**. Ces contacts peuvent favoriser ouverture à la nouveauté, appréciation de la singularité et stimulation réciproque.

Le Jupiter de Berthon forme en outre un trigone au Mercure de Nicola à environ **3°47'**, et la Vénus de Berthon un trigone à ce même Mercure à environ **4°14'**. Même si ces aspects sont plus larges que les contacts tendus les plus serrés, ils suggèrent que la différence mentale n'exclut pas toute possibilité d'échange favorable, d'encouragement ou de reconnaissance intellectuelle.

La relation ne doit donc jamais être représentée comme une simple guerre de systèmes.

Elle a d'abord été suffisamment productive pour permettre la création d'une école.

C'est précisément ce mélange qui lui donne sa portée.

Il existait assez d'accord pour commencer à construire ensemble, mais assez de différence pour que la construction commune finisse par révéler ce que chacun ne pouvait plus abandonner.

Cette situation correspond parfaitement à la logique générale de la synastrie : les aspects harmonieux sont des ressources disponibles, non des garanties ; les aspects tendus sont des zones de friction, non des condamnations.

La qualité d'une relation dépend de la manière dont ces deux ensembles peuvent être articulés.

Dans le cas présent, les ressources ont permis le commencement.

Les tensions ont contribué à déterminer la suite.

Comment la relation peut pousser chacun vers une pensée plus personnelle

Le résultat historique de la crise est probablement l'élément le plus instructif.

Berthon quitte le CEFA et crée l'ESAP.

Nicola reste dans la structure, puis le CEFA prend dès 1972 une orientation conditionaliste plus nette. Nicola continuera ensuite à développer ses idées, publiera *L'Astrologie moderne* en 1977 et fondera en 1980 le COMAC.

La séparation n'aboutit donc pas à la disparition de l'un des deux projets.

Elle produit une clarification des deux.

Avant la crise, Berthon et Nicola travaillent dans un même cadre.

Après la crise, chacun devient plus identifiable.

Berthon construit une pédagogie où psychologie, psychanalyse, mythologie, tradition, spiritualité et théâtre peuvent être intégrés.

Nicola affirme un système dans lequel l'astrologie doit être comprise à partir de fondements astronomiques et biologiques, modulés par les différents conditionnements humains.

La relation fonctionne alors comme un **agent de différenciation mutuelle**.

Le carré Mercure–Mercure oblige à préciser la pensée.

Mars–Uranus oblige à définir les limites de l'action commune et de l'autonomie.

Saturne–Uranus oblige à déterminer jusqu'où une structure peut accueillir l'innovation.

Saturne–Jupiter pose la question du cadre, de la croissance et de la légitimité d'une orientation.

Les aspects harmonieux permettent suffisamment de coopération pour que ces questions soient vécues dans une véritable expérience commune.

Il devient alors possible de formuler le rôle de cette relation de manière plus précise :

Nicola n'a probablement pas seulement été pour Berthon un homme avec lequel il était difficile de s'entendre ; il a pu devenir celui dont la différence obligeait Berthon à découvrir plus clairement ce qui, dans sa propre conception de l'astrologie et de sa transmission, ne pouvait plus être négocié.

Le même raisonnement peut être inversé.

Berthon n'est probablement pas seulement pour Nicola celui qui quitte le CEFA.

Son départ participe à la clarification d'un nouvel espace dans lequel Nicola peut accentuer l'orientation conditionaliste de la structure.

La différenciation agit donc dans les deux sens.

C'est ici que la relation Berthon–Nicola rejoint directement la problématique générale de l'individualisation.

L'autre n'est pas uniquement celui qui apporte quelque chose de compatible.

Il peut aussi devenir celui qui, par sa différence, oblige à répondre à la question :

qu'est-ce qui est réellement propre ?

Le conflit devient alors révélateur.

Il fait apparaître la frontière entre ce qui peut être partagé et ce qui doit rester personnel.

Chez Berthon, cette frontière conduit à l'ESAP.

Chez Nicola, elle contribue à l'affirmation du conditionalisme.

Ainsi, la formule « penser ensemble devient difficile » ne signifie pas que la relation aurait échoué intellectuellement.

Elle peut signifier exactement l'inverse.

Les deux hommes ont peut-être pensé ensemble suffisamment longtemps pour devenir incapables de continuer à penser de la même manière.

La séparation constitue alors moins la négation de la relation que l'un de ses résultats les plus importants.

La relation aura permis la coopération ; le désaccord aura révélé les différences ; la séparation aura transformé ces différences en œuvres distinctes.

Pour Jacques Berthon, cette expérience sera décisive. Elle fournit un modèle biographique qui réapparaîtra dans l'ensemble de son parcours : lorsque la construction commune cesse de pouvoir contenir l'orientation personnelle, l'autonomie est retrouvée par la séparation.

Dans les années 1970, cette séparation demeure créatrice.

Elle produit une école.

Elle produit un enseignement.

Elle permet une transmission considérable.

Le problème ultime apparaîtra beaucoup plus tard, lorsque le même principe d'autonomie rencontrera une situation radicalement différente : celle où il ne sera plus possible de se séparer pour reconstruire ailleurs, mais seulement de **laisser à d'autres la maîtrise de ce qui subsiste — ou de le retirer définitivement**.

Chapitre 12 — Berthon et Barbault : admiration, stimulation et friction

Les affinités intellectuelles

La relation entre Jacques Berthon et André Barbault semble avoir reposé, dès l'origine, sur une véritable affinité intellectuelle. Berthon découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence de Barbault au Centre international d'astrologie, puis se passionne pour ses livres et devient rapidement adepte de l'astropsychologie. Cette rencontre intervient à une époque où Barbault occupe déjà une place majeure dans le renouvellement de l'astrologie française : il participe activement à la section Psychologie du CIA, contribue au développement d'une astrologie ouverte à la caractérologie et à la psychanalyse, puis publie des ouvrages qui marquent plusieurs générations.

L'influence initiale n'est donc pas seulement celle d'un auteur sur un lecteur. Elle intervient au moment même où Berthon découvre un nouveau domaine auquel il consacrera ensuite une part majeure de son existence.

Une relation de cette nature peut comporter plusieurs niveaux simultanés : intérêt pour les idées de l'autre, reconnaissance de sa compétence, identification momentanée à son orientation, désir d'approfondir ce qu'il a ouvert, puis nécessité progressive de produire sa propre pensée.

Cette dynamique est particulièrement importante parce que Barbault lui-même concevait l'astrologie comme une discipline où la personnalité de l'astrologue intervient dans la manière d'organiser et d'interpréter le savoir. Dans une réflexion consacrée à la synthèse du thème, il souligne que l'astrologue rencontre en quelque sorte une astrologie correspondant à sa propre nature, tout en devant conserver une exigence d'objectivation. Cette conception rend intelligible la diversification ultérieure du milieu : partir d'une matrice commune ne signifie pas devoir aboutir à une pensée identique.

Berthon suivra précisément ce chemin. L'astropsychologie de Barbault constituera une impulsion, non une destination définitive. Psychanalyse, mythologie, spiritualité, culture, art dramatique et astrologie traditionnelle viendront progressivement former un ensemble beaucoup plus personnel.

L'affinité initiale ne disparaît donc pas lorsque commence la différenciation.

Elle devient le fond sur lequel celle-ci se produit.

Mercure et Uranus : stimulation de la pensée

L'un des interaspects les plus remarquables de la synastrie Berthon–Barbault est la conjonction du Mercure de Berthon, à 6°20' des Poissons, avec l'Uranus de Barbault, à 6°30' des Poissons.

L'orbe n'est que de **0°10'**.

Une telle précision donne à cet aspect une importance particulière.

Mercure représente la pensée, la formulation, l'apprentissage, la curiosité, la circulation des idées et la manière de construire un langage.

Uranus représente renouvellement, émancipation, découverte, rupture avec les évidences acquises et ouverture vers une autre manière de concevoir le réel.

Le contact Mercure–Uranus peut donc être lu comme une activation particulièrement puissante de la pensée par la nouveauté. Dans une relation intellectuelle, Uranus peut agir comme une fonction d'éveil : il oblige Mercure à sortir de ses habitudes, lui présente une perspective inhabituelle et lui donne accès à des associations qui n'auraient peut-être pas émergé de la même manière autrement.

La fonction symbolique d'Uranus est précisément liée à l'ouverture de nouvelles perspectives et au dépassement de structures anciennes, tandis que Mercure assure les fonctions d'association et de communication.

La correspondance avec les faits biographiques est remarquable.

Barbault apparaît précisément comme l'un des hommes qui ouvrent à Berthon un nouvel espace de pensée.

Il n'est pas seulement celui dont Berthon partage certaines conclusions.

Il est, au début de son parcours, celui dont l'astrologie **fait découvrir qu'il existe une autre manière de penser la personnalité humaine**.

La conjonction Mercure–Uranus permet également d'introduire une nuance importante : Uranus n'éveille pas seulement pour transmettre un contenu. Il éveille pour rendre plus libre.

Le potentiel d'un tel contact peut donc se déployer en deux temps.

D'abord :

« voici une manière nouvelle de penser ».

Puis :

« maintenant, il devient nécessaire de penser autrement par soi-même ».

La relation peut ainsi porter dès l'origine son propre principe de dépassement.

Cette dynamique est renforcée par le trigone entre le Soleil de Berthon et le Mercure de Barbault, avec **0°31' d'orbe**. L'identité de Berthon et la pensée de Barbault peuvent relativement facilement entrer en résonance. Une idée apportée par Barbault peut être reçue non seulement comme intéressante, mais comme correspondant à quelque chose que Berthon peut reconnaître dans sa propre orientation.

L'association de ces deux aspects devient particulièrement significative :

Mercure de Berthon–Uranus de Barbault : éveiller la pensée.

Soleil de Berthon–Mercure de Barbault : intégrer cette pensée dans la construction de l'identité.

Le lien intellectuel possède ainsi une profondeur qui dépasse la simple sympathie professionnelle.

Vénus et Jupiter : estime et valorisation

La synastrie comporte également plusieurs contacts harmonieux impliquant Vénus et Jupiter de Berthon avec les luminaires de Barbault.

Le Jupiter de Berthon forme un trigone à la Lune de Barbault à **0°55'**.

La Vénus de Berthon forme un trigone à cette même Lune à **1°22'**.

Jupiter est également trigone au Soleil de Barbault à **2°56'**, tandis que Vénus forme un trigone à ce Soleil à **3°23'**.

Cette répétition est importante.

Vénus représente symboliquement appréciation, valeur, affinité et capacité à reconnaître ce qui plaît ou mérite d'être estimé.

Jupiter introduit expansion, confiance, encouragement, légitimation et amplification.

Le Soleil représente l'identité et le rayonnement personnel ; la Lune engage davantage la sensibilité, la réceptivité et les réactions spontanées.

Lorsque Vénus et Jupiter d'une personne forment plusieurs contacts fluides avec les luminaires de l'autre, une possibilité importante de valorisation réciproque apparaît.

La relation peut comporter davantage qu'un accord intellectuel.

Elle peut permettre de **se sentir apprécié, accueilli ou renforcé par la présence de l'autre**.

Une telle trame aide à comprendre l'admiration initiale de Berthon sans qu'il soit nécessaire de l'interpréter comme une dépendance passive. Barbault peut représenter une personne dont la pensée est stimulante et dont la présence dans le milieu astrologique possède en même temps une valeur importante.

Ces aspects donnent également un relief particulier à la question de la déception ultérieure.

Une blessure de reconnaissance ne naît généralement pas dans une relation dépourvue de valeur.

Plus une personne est indifférente, moins son approbation ou son absence d'approbation importe.

À l'inverse, lorsque la relation a d'abord porté admiration, estime et stimulation, son retrait dans une situation importante peut être beaucoup plus fortement ressenti.

Ainsi, les aspects harmonieux ne viennent pas contredire la blessure.

Ils peuvent contribuer à expliquer **pourquoi elle pouvait prendre du poids**.

Mars face au Soleil et à la Lune : confrontation de la volonté et de l'identité

La relation comporte cependant une autre face.

Le Mars de Berthon, à 8°37' du Capricorne, forme un carré au Soleil de Barbault, à 7°55' de la Balance, avec seulement **0°42' d'orbe**.

Le même Mars forme un carré à la Lune de Barbault, à 9°56' de la Balance, avec **1°19' d'orbe**.

Ces deux carrés introduisent une tension très directe entre l'affirmation martienne de Berthon et les deux luminaires de Barbault.

Mars représente action, affirmation, volonté, combativité, capacité à dire non et manière de défendre une orientation.

Le Soleil représente l'identité, le sentiment d'exister comme centre autonome et la manière dont une personne affirme sa direction.

La Lune représente davantage la sensibilité, la sécurité intérieure et les réactions spontanées.

Le Mars de Berthon vient donc simultanément activer chez Barbault deux fonctions extrêmement centrales.

La relation peut être stimulante.

Elle peut aussi devenir irritante.

Mars peut pousser le Soleil à s'affirmer davantage.

Le Soleil peut percevoir Mars comme trop pressant ou trop contestataire.

Mars peut activer la Lune de manière vive, faisant naître une réponse émotionnelle immédiate là où il ne cherchait peut-être qu'à agir ou à défendre une position.

Dans une relation intellectuelle et professionnelle, ces contacts peuvent devenir particulièrement visibles lorsque les désaccords ne restent plus théoriques.

Il ne suffit alors plus de penser différemment.

Il faut prendre position.

Le carré Mars–Soleil devient particulièrement intéressant dans la relation Berthon–Barbault parce que Barbault possède une position reconnue dans le milieu astrologique, tandis que Berthon développe progressivement sa propre autorité.

L'autonomisation de Berthon peut alors nécessairement comporter une dimension martienne : il ne suffit plus d'admirer ; il faut également pouvoir contredire, décider et exister hors de la référence première.

Une relation initialement fondée sur l'admiration contient ainsi potentiellement une nouvelle étape :

la possibilité d'oser s'opposer à celui qui avait d'abord été reconnu comme référence.

Cette tension ne signifie pas nécessairement hostilité permanente.

Elle correspond davantage à une relation qui ne peut rester indéfiniment verticale.

Pour devenir pleinement lui-même, Berthon doit nécessairement pouvoir occuper face à Barbault une position qui ne soit plus seulement celle de celui qui reçoit.

Saturne et l'Ascendant : poids de l'autorité et du jugement

Un autre interaspect particulièrement précis renforce cette dimension : le Saturne de Berthon forme un carré à l'Ascendant de Barbault avec seulement **0°13' d'orbe**.

Les contacts de Saturne sont importants en synastrie parce qu'ils engagent les questions de durée, de responsabilité, d'autorité, de limite et de jugement. Saturne peut être vécu comme soutien structurant ou comme contrainte ; il peut stabiliser une relation ou lui donner une gravité difficile à ignorer.

L'Ascendant concerne la manière immédiate d'occuper une place, d'entrer dans la relation et de se présenter au monde.

Lorsque Saturne touche fortement l'Ascendant d'une autre personne, la relation peut acquérir une tonalité de sérieux, d'évaluation ou de responsabilité particulière.

Il serait pourtant incorrect de décider automatiquement lequel des deux aurait été « l'autorité ».

Socialement et intellectuellement, Barbault possède initialement davantage de reconnaissance dans le milieu astrologique.

Mais dans l'interaspect précis, c'est le Saturne de Berthon qui touche l'Ascendant de Barbault.

Cette distinction rappelle une règle essentielle de la synastrie : le statut extérieur ne suffit pas à déterminer la fonction psychique vécue dans le lien.

Berthon pouvait admirer Barbault tout en représentant lui-même, dans certaines situations, une limite, une exigence ou une position impossible à simplement contourner.

Le lien n'est donc pas forcément organisé selon une verticalité permanente.

Avec le temps, celui qui avait été influencé devient lui aussi capable d'exercer du poids dans la relation.

Ce carré peut participer à la transformation du rapport maître-disciple en rapport entre deux individualités devenues plus égales.

Le corpus consacré à Saturne souligne que la maturation d'une relation saturnienne consiste précisément à faire évoluer l'autorité verticale vers une compétence partagée, sans supprimer la différence ni infantiliser l'autre.

Cette idée paraît particulièrement adaptée à l'évolution Berthon–Barbault.

Barbault a pu commencer comme figure de référence.

Berthon devient progressivement une autorité en son propre nom.

La relation doit nécessairement changer de structure.

La réconciliation ultérieure pourra alors être comprise non comme un retour à la relation initiale, mais comme une relation devenue possible **après que chacun ait construit son propre espace**.

Les contacts plutoniens : intensité et profondeur du lien

La dimension plutonienne ajoute encore de la profondeur à cette synastrie.

Le Saturne de Berthon forme un sesquicarré au Pluton de Barbault avec environ **0°53' d'orbe**.

Le Pluton de Berthon forme un carré à la Lune de Barbault à environ **2°52'**.

Le Pluton de Berthon est également conjoint au Pluton de Barbault avec environ **2°45'**, mais ce dernier contact possède une dimension générationnelle beaucoup plus forte et doit donc être interprété avec davantage de réserve.

Enfin, le Mercure de Berthon forme un trigone au Pluton de Barbault à environ **3°43'**.

L'ensemble ne permet pas de parler simplement d'un « lien plutonien », mais il indique que profondeur, pouvoir, transformation et intensité psychique sont suffisamment présents pour mériter attention.

Pluton ne signifie pas nécessairement conflit.

Il amplifie souvent ce qui est déjà engagé.

Dans une relation intellectuelle, Mercure–Pluton peut favoriser le désir d'aller derrière les apparences, de comprendre les motivations profondes, d'examiner ce qui demeure caché ou implicite. Le corpus de synastrie associe les contacts Mercure–Pluton à une transformation possible de la vision du monde et à des échanges susceptibles d'approfondir considérablement la pensée.

Cette dimension correspond bien à deux astrologues dont l'un a fortement investi la psychanalyse et l'autre développe une astrologie profondément orientée vers la psychologie et les significations cachées de la personnalité.

Mais les contacts plutoniens impliquant Saturne et la Lune introduisent également des enjeux plus délicats.

Saturne–Pluton met en tension contrôle, structure, pouvoir et transformation.

Le corpus consacré à cette combinaison insiste sur le fait que sa maturation consiste à ne plus chercher à éviter toute crise ni à contrôler toute puissance, mais à accepter que certaines formes puissent être transformées sans que l'identité elle-même soit détruite.

Cette symbolique possède une importance particulière dans la trajectoire générale de Berthon.

L'un des thèmes qui traverse son histoire est précisément celui de la maîtrise : maîtrise de l'orientation, maîtrise de la structure dans laquelle il enseigne, maîtrise du devenir de sa propre production.

La relation avec Barbault peut donc être lue comme l'un des espaces où cette question du pouvoir relationnel et de la reconnaissance devient particulièrement intense.

Mais aucune conclusion directe ne doit être tirée.

Les contacts plutoniens ne prouvent ni ressentiment ni désir de revanche.

Ils indiquent simplement qu'une relation peut difficilement rester superficielle lorsque des fonctions de valeur, d'identité, d'autorité et de pouvoir s'y trouvent fortement imbriquées.

Pourquoi une relation importante peut produire une blessure importante

La synastrie Berthon–Barbault prend finalement tout son sens lorsqu'elle est envisagée dans sa totalité.

Elle ne décrit ni une relation purement harmonieuse ni une relation principalement conflictuelle.

Elle montre une combinaison beaucoup plus complexe :

stimulation intellectuelle, estime, valorisation, confrontation, autorité et intensité.

C'est précisément ce type de relation qui peut laisser une trace durable.

Barbault compte d'abord parce qu'il ouvre une voie.

La conjonction Mercure–Uranus à 0°10' symbolise particulièrement bien cette fonction d'éveil.

Il compte ensuite parce que la relation contient des ressources de reconnaissance : Vénus et Jupiter de Berthon entretiennent plusieurs trigones avec les luminaires de Barbault.

Mais il compte également parce que la relation n'est pas dépourvue de confrontation : Mars de Berthon frappe le Soleil et la Lune de Barbault par des carrés serrés, tandis que Saturne touche très précisément son Ascendant.

Il ne s'agit donc jamais d'une relation indifférente.

Et c'est précisément pourquoi l'absence de soutien ressentie lors de la crise avec Nicola peut prendre une portée particulière.

Le fait historique est clair : Berthon en voulut à Barbault de ne pas l'avoir soutenu dans son conflit avec Nicola. Plus tard, Yves Lenoble réussit à les rapprocher et une photographie prise lors des trente ans de *L'Astrologue* témoigne de cette réconciliation.

La blessure ne doit donc être ni minimisée ni absolutisée.

Elle fut suffisamment réelle pour que le ressentiment soit rapporté.

Elle ne fut pas suffisamment définitive pour empêcher toute réconciliation.

C'est cette double réalité qui doit être conservée.

Une relation peut être réparée sans redevenir identique à ce qu'elle était auparavant.

Une déception peut être dépassée sans être historiquement annulée.

Une personne peut pardonner sans redevenir intérieurement dépendante de l'attente qu'elle avait autrefois placée dans l'autre.

La distinction entre **réconciliation** et **effacement de la trace** devient ici décisive.

Il n'existe aucun élément permettant d'affirmer que Berthon aurait continué consciemment à nourrir une rancune contre Barbault après leur rapprochement.

Mais il est parfaitement possible qu'une expérience relationnelle importante ait contribué à modifier durablement sa manière de penser soutien, reconnaissance et dépendance.

La relation aurait alors rempli deux fonctions successives.

Dans un premier temps, Barbault aide Berthon à entrer dans l'astrologie.

Dans un second temps, son absence de soutien contribue peut-être involontairement à rendre Berthon plus autonome à son égard.

La trajectoire devient alors :

admiration → stimulation → différenciation → attente → déception → autonomie → réconciliation.

Cette succession est probablement plus fidèle à la complexité du lien qu'une lecture fondée sur une simple opposition entre admiration et rancune.

Elle rejoint également la question centrale du geste final de Berthon.

La destruction des archives ne peut être attribuée à Barbault.

Aucun élément ne permet de soutenir une causalité aussi directe.

Mais l'histoire de cette relation permet de comprendre comment un homme peut progressivement apprendre que **ce qui a le plus de valeur ne peut pas toujours dépendre du soutien ou de la reconnaissance d'une autre personne**, même lorsqu'elle a profondément compté.

L'expérience avec Nicola avait montré les limites d'une construction commune.

L'expérience avec Barbault pouvait montrer les limites d'une attente placée dans une figure de référence.

Dans les deux cas, l'issue possible est une augmentation de l'autonomie.

Mais cette autonomie comporte un paradoxe qui deviendra essentiel beaucoup plus tard.

Apprendre à ne plus dépendre de la reconnaissance extérieure peut renforcer l'autorité intérieure.

Apprendre à ne plus dépendre d'une structure commune peut permettre de créer sa propre œuvre.

Mais lorsque vient le temps de transmettre cette œuvre après soi, une nouvelle dépendance devient inévitable : il faut accepter que d'autres la conservent, l'interprètent et décident de son devenir.

La relation avec Barbault ne fournit donc pas l'explication du geste ultime.

Elle contribue à faire apparaître une problématique plus profonde : **plus Berthon devient maître de sa propre orientation, plus la question de savoir à qui confier cette orientation lorsque lui-même ne pourra plus la défendre peut devenir psychiquement importante.**

Sous cet angle, la blessure relationnelle prend une signification qui dépasse l'événement qui l'a provoquée.

Elle devient une étape possible dans la conquête d'une autonomie dont la puissance créatrice est évidente, mais dont la limite ultime apparaîtra lorsque l'œuvre devra, à son tour, apprendre à survivre sans son auteur.

Chapitre 13 — Nicola et Barbault : de la proximité intellectuelle à l'émancipation

Une relation également structurée par l'influence

La relation entre Jean-Pierre Nicola et André Barbault présente plusieurs ressemblances avec celle qui unit d'abord Jacques Berthon à Barbault. Là encore, une influence précède la différenciation.

Nicola appartient initialement à la section Psychologie du Centre international d'astrologie, milieu animé notamment par André Barbault et Jean Carteret. Les réunions permettent de

discuter des rapports entre astrologie, caractérologie, psychanalyse et tempéraments. Nicola ne se forme donc pas en dehors du courant de renouvellement psychologique : il en connaît les concepts, les méthodes et les débats de l'intérieur. Yves Lenoble indique par ailleurs que la publication du *Traité pratique d'astrologie* de Barbault constitue pour Nicola un véritable déclencheur intellectuel.

Cette influence initiale doit être prise au sérieux précisément parce que Nicola finira par prendre une direction très différente.

L'émancipation intellectuelle ne suppose pas nécessairement que ce qui précède ait été insignifiant. Elle peut, au contraire, se produire parce qu'une pensée reçue a suffisamment stimulé une personne pour faire apparaître ce qui, en elle, demande ensuite à être développé autrement.

Un témoignage rapporté par Yves Lenoble est particulièrement éclairant. Interrogé plusieurs années plus tard sur la place d'Uranus dans son propre thème, Nicola aurait reconnu avoir été un temps « fasciné » par André Barbault, décrit à cette occasion comme une personnalité uranienne. Cette indication rétrospective confirme qu'il existait bien, au commencement, quelque chose de plus fort qu'une simple fréquentation professionnelle.

La relation commence donc par une forme de reconnaissance.

Mais cette reconnaissance ne conduira pas Nicola à devenir un continuateur fidèle de l'astropsychologie barbaultienne.

Elle lui donnera au contraire un point de départ à partir duquel se définir.

Mercure et les possibilités d'échange intellectuel

La synastrie Nicola–Barbault montre d'abord une véritable possibilité d'échange mental.

Le Mercure de Nicola se situe à 7°04' des Gémeaux, tandis que le Soleil de Barbault se trouve à 7°55' de la Balance.

Le trigone Mercure–Soleil possède ainsi un orbe de seulement **0°51'**.

Cette configuration est importante.

Mercure représente pensée, conceptualisation, langage, analyse et transmission.

Le Soleil représente le centre identitaire, l'orientation personnelle et la capacité à rayonner une conception qui porte la marque de celui qui l'exprime.

Le Mercure de Nicola peut donc trouver dans l'identité intellectuelle de Barbault un terrain stimulant. Réciproquement, la personnalité et l'œuvre de Barbault peuvent être saisies, analysées et prolongées par l'intelligence de Nicola.

Cette possibilité correspond bien à la première période de leur relation.

Nicola ne rejette pas immédiatement l'œuvre de Barbault. Il en reconnaît certains éléments importants. Il retient notamment dans le *Traité pratique d'astrologie* l'idée de considérer comme dominantes les planètes reliées aux angles ou aux luminaires. Ce n'est qu'en approfondissant les fondements de la méthode qu'il commence à prendre ses distances.

La relation intellectuelle apparaît donc d'abord comme suffisamment féconde pour permettre une appropriation.

Mais d'autres contacts mercuriens introduisent immédiatement une seconde dimension.

Le Mercure de Nicola forme un carré à la Vénus de Barbault avec **0°25' d'orbe**, un carré à son Mars avec **0°35'** et un carré à son Uranus avec seulement **0°34'**.

La pensée de Nicola se trouve donc simultanément reliée à plusieurs fonctions centrales de Barbault par des aspects extrêmement serrés.

Avec Vénus, le désaccord peut concerner les valeurs, les préférences intellectuelles ou ce qui paraît recevable et harmonieux.

Avec Mars, la pensée rencontre une fonction d'affirmation susceptible de rendre le débat plus combatif.

Avec Uranus, elle rencontre précisément le principe de nouveauté, d'indépendance et de rupture.

La relation possède donc un double potentiel :

comprendre Barbault suffisamment pour apprendre de lui, mais rencontrer dans le même temps suffisamment de résistance pour ne pas pouvoir simplement penser comme lui.

Cette combinaison est beaucoup plus intéressante qu'une compatibilité intellectuelle parfaite.

Elle crée les conditions d'une véritable différenciation.

Uranus et la nécessité de rompre avec certaines conceptions

La dimension uranienne est probablement l'une des clés de la relation Nicola–Barbault.

L'Uranus de Nicola à 9°33' du Bélier forme une opposition à la Lune de Barbault à 9°56' de la Balance avec seulement **0°23' d'orbe**. Il s'oppose également au Soleil de Barbault à 7°55' de la Balance avec **1°38' d'orbe** et forme un carré au Pluton de Barbault à 10°03' du Cancer avec **0°30'**.

Cette répétition donne à Uranus une importance considérable dans la synastrie.

Uranus représente la nécessité de se différencier, de sortir d'un cadre reçu, de produire une conception nouvelle et de refuser l'identification durable à une autorité ou à un système antérieur.

Son opposition au Soleil de Barbault est particulièrement significative dans une relation d'influence intellectuelle.

Barbault représente initialement une figure suffisamment forte pour servir de référence.

Mais l'Uranus de Nicola vient précisément rencontrer ce centre identitaire sous la forme d'une opposition.

Symboliquement, la relation semble contenir une nécessité :

ce qui a d'abord été admiré devra ensuite être confronté.

L'aspect ne signifie pas que Nicola devait nécessairement rompre personnellement avec Barbault. Il montre plutôt que l'indépendance de Nicola peut difficilement se développer sans rencontrer la conception barbaultienne comme une limite à dépasser.

Les faits historiques donnent un contenu précis à cette potentialité.

Nicola considère progressivement dangereuse l'assimilation de l'astrologie au psychologique. Il refuse que le symbolisme ou la psychanalyse fournissent les fondements principaux de l'astrologie. Il critique également la juxtaposition de typologies différentes, qu'il juge insuffisamment cohérente. Il cherche alors une autre assise : référentiel astronomique, référentiel biologique et prise en compte des autres déterminismes humains. De cette recherche naît progressivement l'astrologie conditionaliste.

La distance avec Barbault ne consiste donc pas seulement à modifier quelques interprétations.

Elle concerne la définition même de l'astrologie.

Barbault avait contribué à libérer l'astrologie d'une partie de ses cadres traditionnels en l'ouvrant à la psychologie moderne.

Nicola cherche désormais à se libérer de ce nouveau cadre psychologique pour reconstruire l'astrologie sur d'autres fondements.

Le mécanisme présente quelque chose de profondément uranien :

une révolution intellectuelle devient elle-même le cadre dont une nouvelle génération cherche ensuite à s'émanciper.

Le caractère presque paradoxal de cette évolution est important. Nicola ne se libère pas d'un penseur conservateur. Il se libère d'un rénovateur.

L'Uranus de l'un rencontre donc une personnalité qui avait elle-même largement incarné l'innovation astrologique.

La question n’est plus seulement d’être moderne.

Elle devient :

qui définira désormais ce que signifie renouveler l’astrologie ?

Saturne et les tensions de légitimité

La relation Nicola–Barbault comporte parallèlement une importante activation saturnienne.

Le Saturne de Nicola se situe à 29°52' du Sagittaire. Celui de Barbault est à 29°15' de la Vierge. Le carré Saturne–Saturne possède donc seulement **0°37' d’orbe**.

Cette configuration est particulièrement intéressante lorsqu’elle est replacée dans une relation entre deux hommes appelés à devenir chacun une autorité dans le même domaine.

Saturne concerne structure, légitimité, responsabilité, méthode, autorité et critères permettant de décider ce qui mérite d’être reconnu comme solide.

Un carré Saturne–Saturne ne signifie donc pas seulement conflit d’autorité au sens personnel. Il peut représenter deux manières différentes de définir ce qui constitue une structure valable.

Chez Barbault, la légitimité se construit notamment dans l’expérience astrologique accumulée, l’étude des thèmes, la psychologie, la psychanalyse et l'observation des cycles.

Chez Nicola, elle tend progressivement à se déplacer vers la cohérence théorique, les bases astronomiques et biologiques et la construction d’un système spécifiquement astrologique.

Deux exigences de rigueur commencent donc à s’affronter.

Chacun peut considérer qu’il cherche à rendre l’astrologie plus solide.

Mais ils ne définissent plus de la même manière **ce qui rend une astrologie solide**.

La tension est renforcée par le carré du Saturne de Nicola au Jupiter de Barbault, avec environ **1°22' d’orbe**.

Jupiter représente expansion, synthèse, conviction, vision générale et légitimation.

Saturne examine, limite, critique et demande des preuves de solidité.

Le Saturne de Nicola peut donc symboliquement venir tester, restreindre ou remettre en question certaines des grandes constructions intellectuelles auxquelles Barbault accorde sa confiance.

La synastrie présente toutefois également un élément constructif : Saturne de Nicola forme un sextile au Mercure de Barbault avec environ **2°35' d’orbe**.

La critique peut donc avoir une fonction structurante.

Le débat n’est pas nécessairement seulement destructeur. La pensée de Barbault peut obliger Nicola à systématiser ses objections ; les objections de Nicola peuvent, en retour, obliger Barbault à préciser ses propres présupposés.

La relation devient ainsi un lieu où la question de la légitimité intellectuelle ne peut plus rester implicite.

Le désaccord porte progressivement sur une question fondamentale :

quels critères permettent d’affirmer qu’une astrologie moderne est théoriquement fondée ?

L’émancipation de Nicola

L’autonomisation de Nicola se produit progressivement.

Il ne quitte pas immédiatement le milieu commun. Il appartient d’abord à la section Psychologie du CIA. Il participe ensuite au CEFA avec Jacques Berthon, Paul Colombet et Régine Ruet. Après le départ de Berthon, il donne au CEFA, dès 1972, une orientation conditionaliste plus affirmée. Un groupe autour de Max Lejbowicz l’encourage à affirmer davantage son courant à partir de 1974.

C’est précisément en 1974 que le conflit entre Barbault et Nicola devient ouvert. Yves Lenoble replace cet épisode dans une séquence plus large au cours de laquelle l’ancienne coexistence relativement pacifique du milieu astrologique français se fragmente en quelques années.

La chronologie est révélatrice.

L’influence précède la critique.

La critique précède la construction d’une pensée propre.

La pensée propre devient progressivement un courant.

Le courant finit par entrer ouvertement en concurrence intellectuelle avec la référence initiale.

L’émancipation de Nicola ne consiste donc pas seulement à dire non à Barbault.

Elle consiste surtout à pouvoir dire **oui à une construction personnelle suffisamment élaborée pour ne plus dépendre de celle dont elle s’est différenciée**.

Cette distinction est essentielle.

Une opposition qui ne produit rien de nouveau reste dépendante de ce qu’elle combat.

Une véritable émancipation apparaît lorsque la personne n’a plus besoin de définir principalement sa pensée par opposition.

Nicola développe précisément ce second mouvement.

La condition solaire paraît dès 1965.

Le système conditionaliste se précise.

Le R.E.T., la théorie des âges et le zodiaque photopériodique contribuent à former un ensemble théorique propre.

L'Astrologie moderne paraît en 1977.

Le COMAC sera créé en 1980.

L'émancipation ne reste donc pas polémique.

Elle devient productive.

C'est ce qui rapproche profondément la trajectoire de Nicola de celle de Berthon malgré la différence considérable de leurs astrologies.

Tous deux reçoivent.

Tous deux rencontrent une limite.

Tous deux se différencient.

Tous deux construisent.

Mais ils construisent dans des directions presque opposées.

Trois trajectoires d'autonomisation qui se répondent

Barbault, Nicola et Berthon peuvent désormais être considérés ensemble sous un angle différent.

Ils ne représentent pas seulement trois courants astrologiques.

Ils représentent **trois manières de devenir intellectuellement autonome à l'intérieur d'une histoire partagée**.

Barbault avait lui-même participé à une première émancipation. Il avait contribué à sortir une partie de l'astrologie française de la répétition des formes traditionnelles en développant une interprétation psychologique, caractérologique et psychanalytique. Son rôle au CIA avait contribué à créer un espace où les idées pouvaient être proposées puis soumises à une critique parfois très vive.

Nicola se développe dans cet espace, reçoit cette rénovation, puis refuse d'en faire le point d'arrivée. Il cherche une astrologie moins dépendante de la psychologie et développe le conditionalisme.

Berthon reçoit lui aussi l'impulsion barbaultienne, mais prend une direction très différente. Là où Nicola réduit progressivement la dépendance envers les référentiels psychologiques pour chercher un système spécifiquement astrologique, Berthon élargit au contraire l'astrologie psychologique en l'ouvrant davantage à la psychanalyse, à la mythologie, à la spiritualité, à la sexualité et au théâtre. Berthon avait d'abord été fasciné par les livres de Barbault, avant de construire son propre univers pédagogique.

Trois trajectoires apparaissent alors.

Barbault : **renouveler l'héritage reçu**.

Nicola : **se différencier du renouvellement barbaultien pour construire un nouveau système**.

Berthon : **s'approprier l'astropsychologie puis l'élargir jusqu'à constituer un enseignement personnel**.

La dynamique est remarquable parce que l'autonomie de chacun semble se construire au contact des autres.

Barbault crée un milieu suffisamment fécond pour produire des astrologues qui finiront par le contester.

Nicola affirme sa différence en confrontant ce qu'il juge insuffisant dans l'astropsychologie.

Berthon affirme la sienne en quittant une structure devenue incompatible avec sa conception et en créant l'ESAP.

Les relations ne sont donc pas seulement des conséquences de trois pensées déjà constituées.

Elles participent à leur constitution.

La synastrie Nicola–Barbault fournit une illustration particulièrement forte de cette idée.

Le trigone Mercure de Nicola–Soleil de Barbault à **0°51'** donne la possibilité de recevoir et comprendre.

Les carrés de Mercure de Nicola à Vénus, Mars et Uranus de Barbault — respectivement **0°25', 0°35' et 0°34'** — introduisent les différences de valeur, de mode d'affirmation et d'innovation.

L'Uranus de Nicola opposé à la Lune de Barbault à **0°23'** et au Soleil à **1°38'** pousse la différenciation beaucoup plus loin.

Le carré Saturne–Saturne à **0°37'** met en tension les conceptions de structure et de légitimité.

Le carré Saturne de Nicola–Jupiter de Barbault à **1°22'** confronte prudence critique et confiance dans une vision.

Le sextile Saturne de Nicola–Mercure de Barbault à **2°35'** rappelle néanmoins que la confrontation peut également devenir facteur de structuration intellectuelle.

L'ensemble décrit moins une incompatibilité qu'un puissant mécanisme de **filiation suivie de différenciation**.

Ce mécanisme rejoint celui observé entre Berthon et Barbault, mais avec une différence fondamentale.

Berthon ne quitte pas principalement Barbault sur le terrain doctrinal. Son astrologie demeure largement psychologique, même lorsqu'elle se personnalise et s'élargit. La blessure qui apparaît plus tard concerne surtout l'absence de soutien ressentie dans le conflit avec Nicola.

Nicola, au contraire, s'émancipe directement de certains fondements théoriques associés à l'astrologie de Barbault.

La fonction de Barbault n'est donc pas la même pour les deux hommes.

Pour Berthon, il reste essentiellement **la première référence devenue figure importante de reconnaissance**.

Pour Nicola, il devient davantage **la première référence dont certaines prémisses doivent être intellectuellement dépassées**.

Cette différence permet également de mieux comprendre la position de Barbault lui-même.

Il ne se trouve pas seulement au centre de querelles personnelles. Il voit émerger autour de lui des astrologues qui ont reçu une partie de l'impulsion du milieu qu'il a contribué à animer, mais qui revendiquent désormais leur propre manière de définir l'astrologie.

Cette situation peut naturellement créer des tensions.

Elle est aussi le signe d'une fécondité.

Une école intellectuelle véritablement vivante produit rarement uniquement des imitateurs.

Elle produit également des dissidents.

Sous cet angle, les conflits entre Barbault, Nicola et Berthon appartiennent à un phénomène plus vaste : **le passage d'un milieu relativement commun à une constellation de pensées individualisées**.

Cette observation devient essentielle pour comprendre Jacques Berthon.

Son autonomie ne constitue pas un phénomène isolé ni une particularité inexplicable de caractère. Elle appartient également à une génération d'astrologues qui se construit par la différenciation.

Mais chez Berthon, cette dynamique semble acquérir une importance biographique singulière.

Nicola s'émancipe de Barbault en construisant un système nouveau.

Berthon se sépare de Nicola en construisant une école nouvelle.

Barbault lui-même avait construit son œuvre en transformant l'héritage astrologique qu'il avait reçu.

Les trois trajectoires se répondent donc selon une même structure fondamentale :

recevoir — confronter — différencier — construire.

La question de l'autonomie apparaît alors moins comme le refus de toute transmission que comme sa conséquence paradoxale.

Une pensée est véritablement transmise lorsqu'elle devient suffisamment vivante chez celui qui la reçoit pour qu'il puisse finalement en faire autre chose.

Nicola illustre ce processus face à Barbault.

Berthon l'illustre autrement.

Et cette constatation éclaire indirectement le paradoxe qui apparaîtra à la fin de la vie de Berthon : **un homme qui encourageait ses élèves à s'approprier l'astrologie et à devenir intellectuellement autonomes pouvait reconnaître la nécessité de l'émancipation chez les personnes, tout en rencontrant peut-être une difficulté beaucoup plus grande lorsqu'il s'agissait d'accorder à sa propre parole enregistrée une existence totalement autonome après sa disparition.**

L'histoire croisée de Barbault, Nicola et Berthon fait ainsi apparaître une idée centrale : **l'influence la plus féconde n'empêche pas l'émancipation ; elle la prépare.**

Toute la question sera de savoir jusqu'où Jacques Berthon pouvait accepter que ce principe s'applique non seulement à ses élèves, mais à son œuvre elle-même.

Chapitre 14 — La relation comme moteur d'individuation

Aucun des trois hommes ne se construit entièrement seul

André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon apparaissent, au terme de cette étude relationnelle, comme trois individualités profondément distinctes. Pourtant, aucune de leurs trajectoires ne peut être comprise comme si elle s'était développée dans l'isolement.

Tous trois appartiennent à un même moment de transformation de l'astrologie française. Le Centre international d'astrologie leur fournit un espace commun de rencontres, de controverses et d'expérimentation intellectuelle. Barbault y joue un rôle majeur dans le développement de l'astrologie psychologique ; Nicola participe initialement à la section

Psychologie avant de développer le conditionalisme ; Berthon découvre l'astropsychologie, devient conférencier, participe à la création du CEFA puis fonde l'ESAP.

Leur individualité intellectuelle n'est donc pas première au sens absolu.

Elle se forme progressivement à l'intérieur d'un milieu.

Elle reçoit des influences.

Elle rencontre des résistances.

Elle découvre des incompatibilités.

Elle finit par choisir.

Cette constatation modifie profondément la manière de penser leur autonomie. Être autonome ne signifie pas avoir été sans influence. L'autonomie véritable suppose plutôt d'avoir pu transformer ce qui a été reçu jusqu'à ce que la pensée acquière une forme devenue propre.

Dans cette perspective, les trois hommes illustrent un principe général : **une individualité intellectuelle ne se construit pas malgré les relations, mais très souvent à travers elles**.

Le corpus astrologique consacré aux relations permet précisément d'envisager la synastrie comme un champ vivant dans lequel l'autre fonctionne comme milieu, miroir et révélateur de forces latentes. L'enjeu n'est pas seulement la compatibilité, mais la capacité de la relation à rendre plus conscientes certaines possibilités déjà présentes dans les thèmes individuels.

La relation ne crée donc pas l'individualité.

Elle lui fournit des circonstances pour devenir plus consciente d'elle-même.

L'influence ouvre le chemin

L'influence constitue la première étape de ce processus.

Barbault lui-même avait reçu une astrologie antérieure avant de la transformer profondément par son intérêt pour la psychanalyse, la caractérologie et l'étude des cycles. Il devient ensuite, à son tour, une figure d'influence pour toute une génération. Son *Traité pratique d'astrologie* marque durablement le milieu français et joue notamment un rôle de déclencheur pour Nicola. Berthon, de son côté, découvre probablement l'astrologie lors d'une conférence de Barbault et se passionne pour ses livres.

L'influence ne représente donc pas ici une diminution de l'autonomie.

Elle en constitue une condition.

Une pensée extérieure peut ouvrir un champ jusque-là inconnu.

Elle peut fournir un langage.

Elle peut donner confiance dans la possibilité de travailler un problème.

Elle peut susciter une vocation.

Elle peut même provoquer suffisamment d'enthousiasme pour qu'une personne consacre ensuite des décennies à approfondir ce qu'elle a découvert.

La synastrie Berthon–Barbault illustre particulièrement bien ce premier mouvement. Le Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à seulement 0°10' peut symboliquement représenter une stimulation mentale très puissante : Uranus introduit une perspective nouvelle dans le fonctionnement mercurien. À cela s'ajoute le trigone entre le Soleil de Berthon et le Mercure de Barbault à 0°31', qui permet de penser qu'une partie de ce qui est reçu intellectuellement peut facilement être intégrée à la construction identitaire.

La relation Nicola–Barbault présente un mécanisme comparable sous une autre forme. Le Mercure de Nicola est trigone au Soleil de Barbault à 0°51', ce qui favorise symboliquement la possibilité de saisir et d'assimiler une pensée portée par une forte identité intellectuelle. Le fait historique rejoint ici la symbolique : Nicola reconnaît certains apports de Barbault avant de les soumettre à une critique de plus en plus structurée.

L'influence ouvre donc le chemin.

Mais elle ne détermine pas le lieu où ce chemin doit conduire.

Le désaccord oblige à choisir

L'étape suivante apparaît lorsque ce qui a été reçu ne peut plus être accepté entièrement.

C'est à ce moment que l'influence devient véritablement formatrice.

Une pensée étrangère peut être admirée tant qu'elle n'entre pas en contradiction avec une exigence intérieure suffisamment forte. Dès que cette contradiction apparaît, une décision devient nécessaire.

Nicola rencontre cette étape en confrontant l'astropsychologie aux exigences théoriques qu'il estime nécessaires pour fonder l'astrologie. Il considère progressivement insuffisante l'assimilation de l'astrologique au psychologique, critique l'usage du symbolisme et de la psychanalyse comme fondements premiers et cherche à construire une astrologie reposant davantage sur les référentiels astronomique et biologique.

Berthon rencontre une étape différente avec Nicola. Les divergences documentées concernent notamment les conceptions juridiques et financières ainsi que l'avenir du CEFA. La construction commune devient suffisamment problématique pour qu'il faille choisir entre demeurer dans la structure ou retrouver une pleine autonomie institutionnelle. Berthon choisit la séparation et crée l'ESAP.

Le désaccord devient ici un révélateur.

Tant que tout peut être accepté, il n'est pas nécessaire de déterminer ce qui est vraiment essentiel.

Lorsque le compromis atteint une limite, une hiérarchie intérieure se manifeste.

Il faut choisir ce qui peut être abandonné et ce qui ne peut pas l'être.

Ce mécanisme apparaît avec une force particulière dans les synastries étudiées.

Entre Berthon et Nicola, le carré Mercure–Mercure à 0°44' confronte deux systèmes de pensée qui ne se superposent pas facilement. Le carré Mars de Berthon–Uranus de Nicola à 0°56' oppose symboliquement affirmation et indépendance. Le contact tendu Saturne–Uranus renforce la tension entre structure et liberté.

Entre Nicola et Barbault, le Mercure de Nicola forme plusieurs carrés très serrés à Vénus, Mars et Uranus de Barbault, tandis que l'Uranus de Nicola s'oppose au Soleil et à la Lune de Barbault. Le désaccord peut alors devenir moteur d'émancipation.

Le carré, dans la logique du corpus, représente une tension active nécessitant ajustement et pouvant devenir facteur de croissance.

Le désaccord n'est donc pas nécessairement l'échec de la relation.

Il peut être le moment où la relation cesse simplement de confirmer et commence véritablement à transformer.

Le conflit révèle les limites

Le conflit ajoute une dimension supplémentaire.

Le désaccord peut encore rester intellectuel.

Le conflit oblige à faire l'expérience de la limite.

Il révèle ce qu'une relation, une institution ou une personne ne peut plus contenir.

Dans l'histoire du CEFA, cette limite devient très concrète. Berthon et Nicola participent d'abord à la même structure, mais n'envisagent pas de la même manière son avenir. Les divergences juridiques et financières deviennent suffisamment fortes pour conduire à la rupture. Quelques années plus tard, le conflit entre Barbault et Nicola devient lui aussi ouvert, dans un contexte où l'ancien milieu relativement unifié de l'astrologie française se fragmente rapidement.

Le conflit montre donc la limite de l'unité.

Mais cette limite ne signifie pas nécessairement que la relation antérieure était inutile.

Elle peut signifier qu'elle a accompli une partie de sa fonction.

Un cadre commun permet d'abord de travailler ensemble.

Puis les différences deviennent trop importantes pour continuer à être contenues dans la même forme.

La limite révèle alors qu'une autre étape est nécessaire.

Cette dynamique trouve un écho particulier dans le symbolisme Saturne–Uranus. Saturne structure, organise et cherche la continuité ; Uranus remet en cause ce qui ne permet plus l'évolution. Lorsque ces deux fonctions ne parviennent plus à coexister dans une même forme, une alternance peut apparaître entre installation, tension, rupture et reconstruction. Le corpus souligne que la maturation consiste précisément à construire des formes capables d'intégrer à la fois stabilité et liberté.

L'histoire de Berthon et Nicola montre un cas où cette intégration ne semble pas avoir pu se réaliser durablement à l'intérieur du même cadre.

La solution devient alors la séparation.

La séparation permet parfois la création

La séparation n'est pas nécessairement l'opposé de la fécondité.

Dans le parcours des trois hommes, elle apparaît au contraire à plusieurs reprises comme le préalable d'une construction nouvelle.

Berthon quitte le CEFA et crée l'ESAP.

Nicola affirme progressivement le conditionalisme, puis crée le COMAC.

Barbault lui-même poursuit son œuvre en consolidant son propre courant, ses recherches sur l'astrologie psychologique et l'astrologie mondiale.

Le mouvement commun peut être formulé ainsi :

la séparation n'efface pas ce qui a été reçu ; elle permet parfois de l'organiser autrement.

Cette distinction est fondamentale.

Une personne peut quitter une institution tout en conservant ce qu'elle y a appris.

Elle peut rompre avec une conception sans nier totalement sa dette envers elle.

Elle peut dépasser un maître sans devoir prétendre qu'il n'a jamais compté.

Elle peut transformer un conflit en construction.

Chez Berthon, cette fonction créatrice de la séparation apparaît avec une netteté particulière.

Le départ du CEFA n'est pas suivi d'un retrait.

Il est suivi de l’ESAP.

Cette école lui permet de développer une pédagogie beaucoup plus personnelle, intégrant astropsychologie, psychanalyse, sexologie, mythologie, spiritualité, astrologie traditionnelle et théâtre.

Autrement dit, la séparation permet de transformer ce qui était encore en partie une participation collective en une œuvre plus individualisée.

Le thème natal de Berthon renforce symboliquement cette lecture. Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03' met fortement en relief l’exigence d’autonomie dans la trajectoire sociale, tandis que Saturne trigone Uranus à 1°49' indique que la rupture peut être suivie d’une restructuration. Mars opposé Pluton à 4°11' ajoute une problématique de transformation dans les situations où volonté et pouvoir sont fortement engagés.

La séparation devient alors un passage :

quitter une forme pour permettre à une autre de naître.

La différence de l’autre aide chacun à découvrir sa propre différence

L’un des enseignements les plus importants de cette histoire est que l’autre ne devient pas seulement facteur de transformation par ce qu’il transmet.

Il transforme aussi par ce qu’il refuse d’être.

Nicola aide Berthon à découvrir sa différence précisément parce qu’il ne pense pas comme lui.

Barbault aide Nicola à construire le conditionalisme précisément parce que sa propre astrologie fournit un modèle suffisamment fort pour devoir ensuite être critiqué.

Berthon, en quittant le CEFA, contribue lui aussi à modifier l’espace dans lequel Nicola pourra affirmer davantage son orientation.

La différence devient donc réciproquement révélatrice.

Le corpus astrologique formule cette idée en considérant la relation comme un champ où l’autre peut agir comme miroir et révélateur de forces latentes.

Cette formulation permet de dépasser une conception trop simple de la synastrie.

L’autre n’est pas seulement celui avec lequel des aspects « fonctionnent bien » ou « fonctionnent mal ».

Il est aussi celui qui fait apparaître ce qui serait peut-être resté moins conscient sans la rencontre.

Un carré peut révéler une différence.

Une opposition peut obliger à reconnaître une polarité.

Un contact saturnien peut contraindre à définir ses responsabilités et ses limites.

Uranus peut réveiller une nécessité de liberté.

Pluton peut transformer ce qui paraissait jusqu'alors suffisamment stable.

Le corpus souligne précisément que les forces uraniennes, neptuniennes et plutoniennes peuvent agir comme des forces de seuil capables de désorganiser d'anciennes formes et d'ouvrir vers liberté, dissolution ou métamorphose.

La différence de l'autre ne doit donc pas nécessairement être supprimée.

Elle peut devenir une information sur soi.

Le conflit prend alors une autre signification :

l'autre montre parfois, par sa résistance même, où commence l'individualité propre.

De la confrontation relationnelle à l'individualité intellectuelle

Les trois trajectoires peuvent finalement être comprises selon une même dynamique générale.

Barbault reçoit un héritage astrologique et participe à sa transformation.

Nicola reçoit une partie de la rénovation barbaultienne puis s'en émancipe pour construire le conditionalisme.

Berthon reçoit l'astropsychologie, travaille avec Nicola, se sépare du CEFA puis construit l'ESAP et un enseignement beaucoup plus personnel.

Aucune de ces individualités ne naît immédiatement achevée.

Toutes trois se forment dans la relation.

L'influence apporte une impulsion.

Le désaccord oblige à préciser.

Le conflit révèle ce qui ne peut plus être partagé.

La séparation permet une réorganisation.

L'œuvre personnelle transforme ensuite ce qui avait d'abord été reçu.

L’individualité intellectuelle apparaît ainsi moins comme une propriété donnée une fois pour toutes que comme **un processus de différenciation progressive**.

Cette conception rejoint profondément la logique de la synastrie utilisée dans cette étude. Une relation ne doit pas seulement être évaluée selon la facilité qu’elle procure. Elle peut être féconde précisément parce qu’elle empêche chacun de rester inchangé.

La friction peut devenir moteur.

Le carré peut obliger à travailler.

L’opposition peut rendre consciente une polarité.

Saturne peut confronter à la limite.

Uranus peut exiger davantage de liberté.

Pluton peut rendre impossible le maintien d’une forme devenue insuffisante.

Dans cette perspective, les relations entre Berthon, Barbault et Nicola prennent une cohérence remarquable.

Barbault ouvre à Berthon une voie intellectuelle, puis devient une figure dont le soutien peut être attendu.

Nicola oblige Berthon à transformer son autonomie intellectuelle en décision institutionnelle.

Barbault aide Nicola à entrer dans un champ qu’il devra ensuite théoriquement dépasser.

Nicola, en se différenciant de Barbault, contribue à rendre plus visible ce qui distingue l’astropsychologie du conditionalisme.

Berthon, en quittant le CEFA, rend également plus claire la spécificité de son propre projet.

Les trois hommes se différencient donc **au contact les uns des autres**.

Cela ne signifie pas que leurs conflits étaient nécessaires au sens causal ni qu’ils devaient astrologiquement se produire.

Cela signifie qu’une fois survenus, ils semblent avoir joué une fonction de clarification et de transformation.

La relation devient alors un moteur d’individuation au sens large : elle contribue à faire passer chacun d’une identité encore partiellement reçue à une orientation davantage choisie.

Cette lecture doit toutefois conserver une dernière nuance.

L’individuation ne consiste pas seulement à se séparer.

Une autonomie mature ne signifie pas ne plus dépendre de personne.

Elle implique aussi la capacité de reconnaître ce qui a été reçu, d'accepter l'existence de l'autre différent et de conserver la possibilité d'une relation sans perdre sa propre direction.

La réconciliation ultérieure de Berthon et Barbault prend ici une importance particulière. Elle suggère qu'une différenciation accomplie peut permettre de retrouver une relation sans revenir à la dépendance initiale. Berthon avait reproché à Barbault de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Nicola, mais un rapprochement eut lieu plus tard.

La séparation n'est donc pas nécessairement le dernier mot de l'individuation.

Elle peut n'en être qu'une étape.

La maturité relationnelle pourrait consister à pouvoir dire :

ce qui appartient à l'autre peut rester différent sans menacer ce qui appartient en propre.

C'est précisément cette étape qui devient capitale pour comprendre la question finale de l'œuvre de Jacques Berthon.

Durant sa vie, Berthon semble avoir réussi à devenir intellectuellement autonome des personnes et des structures qui l'avaient influencé.

Il reçoit Barbault sans rester Barbault.

Il travaille avec Nicola sans devenir Nicola.

Il quitte le CEFA et construit l'ESAP.

Il enseigne ensuite à ses propres élèves qu'ils doivent eux aussi s'approprier les outils et développer leur propre chemin.

L'individualisation apparaît donc comme l'un des principes les plus féconds de son parcours.

Mais cette réussite pose une dernière question, beaucoup plus difficile.

Après avoir accepté que les autres deviennent autonomes par rapport à lui, était-il aussi possible d'accepter que **son œuvre elle-même acquière une existence autonome par rapport à son auteur** ?

Un élève peut recevoir un enseignement et le transformer.

Une institution peut continuer sans son fondateur.

Une parole enregistrée peut circuler lorsque celui qui l'a prononcée ne peut plus l'expliquer, la corriger ou décider des conditions de sa diffusion.

La logique relationnelle étudiée tout au long de cette partie conduit ainsi au cœur du paradoxe final.

La relation avec les autres avait aidé Jacques Berthon à devenir lui-même. La dernière épreuve pouvait être d'accepter que ce qu'il avait créé devienne, à son tour, indépendant de lui.

C'est à cet endroit que l'individuation, longtemps vécue comme conquête d'autonomie, commence à rencontrer une question plus radicale : celle du renoncement à la maîtrise de ce qui a été produit.

Quatrième partie — Le thème natal de Berthon : autonomie, création, reconnaissance et maîtrise

Chapitre 15 — Une personnalité qui ne se réduit pas à la conflictualité

La nécessité de conserver l'ensemble du thème

L'étude du thème natal de Jacques Berthon comporte un risque méthodologique particulier. La connaissance de son geste ultime — destruction de ses cassettes et de ses documents, accompagnée de l'interdiction de reproduire les enregistrements — pourrait conduire à rechercher rétrospectivement uniquement les configurations susceptibles d'évoquer rupture, contrôle, frustration, pouvoir ou destruction.

Une telle lecture serait réductrice.

Mars opposé à Pluton à 4°11', Soleil carré Saturne à 5°59', Saturne carré Neptune à 2°45', Uranus carré au Milieu du Ciel à seulement 0°03' ou Saturne sesquicarré Pluton à 1°52' constituent effectivement des configurations importantes. Elles appartiennent au thème et devront être examinées attentivement. Mais elles ne constituent pas le thème à elles seules.

Le même ensemble natal contient Vénus conjointe à Jupiter à 0°27', Neptune trigone au Milieu du Ciel à 0°52', Saturne trigone Uranus à 1°49', Lune sextile Neptune à 0°44', Mercure sextile Mars à 2°16', Mercure trigone Pluton à 6°28' et Mercure quintile au Milieu du Ciel à 0°17'. La personnalité astrologique apparaît ainsi constituée de tensions mais aussi de capacités d'intégration, de créativité, d'ouverture et de construction.

Interpréter Berthon exclusivement à partir des configurations difficiles reviendrait donc à confondre le problème étudié avec l'ensemble de l'homme.

Le principe méthodologique doit rester constant : une configuration astrologique indique une possibilité fonctionnelle ; elle ne doit jamais être isolée du reste du thème ni transformée en explication causale d'un comportement particulier.

Cette règle est d'autant plus importante que la biographie de Berthon témoigne d'une activité de transmission extraordinairement longue. L'homme qui détruit ses archives à la fin de sa vie

est aussi celui qui passe des décennies à enseigner, à enregistrer ses cours, à former des élèves et à élaborer une pédagogie destinée précisément à diffuser ses connaissances.

L'acte final ne peut donc être compris qu'à l'intérieur de cette contradiction.

Une importante capacité de transmission

La transmission constitue l'un des fils les plus constants du parcours de Jacques Berthon.

Elle apparaît d'abord dans le théâtre. René Simon ne l'oriente pas principalement vers une carrière de comédien, mais vers l'enseignement de l'art dramatique. Plus tard, lorsqu'il entre dans le milieu astrologique, ses qualités oratoires sont rapidement remarquées. Il donne des conférences au Centre international d'astrologie, puis participe à la création du CEFA avant de fonder l'ESAP.

Cette transmission prend ensuite des formes de plus en plus élaborées.

L'ESAP propose un cursus organisé sur plusieurs années.

Les cours sont enregistrés.

Les enregistrements permettent un enseignement par correspondance.

Des étudiants qui n'habitent pas Paris peuvent ainsi recevoir l'enseignement de Berthon à distance.

Les témoignages d'anciens élèves montrent que cette transmission n'était pas superficielle. Samuel Djian-Gutenberg rapporte que Berthon lui donna des bases solides et lui permit d'approfondir ses connaissances. Marie-Paule Baicry évoque des cours d'une grande richesse culturelle, illustrés de nombreux thèmes de personnalités dont Berthon retraçait la vie et l'œuvre avec un art particulier de la narration.

L'enseignement ne consistait donc pas seulement à transmettre un système de règles.

Il cherchait à éveiller une capacité d'interprétation.

Cette différence est fondamentale.

Un enseignement fondé principalement sur la répétition attend de l'élève qu'il reproduise correctement ce qui lui a été donné.

Une pédagogie fondée sur l'appropriation attend progressivement que l'élève devienne capable de produire sa propre compréhension.

Les témoignages concernant Berthon vont clairement dans cette seconde direction. Son enseignement est décrit comme ouvert, humain et suffisamment large pour intégrer des perspectives différentes. Plusieurs élèves poursuivront d'ailleurs ensuite leur propre chemin, parfois très éloigné du sien, sans que cette différenciation annule la valeur de ce qu'ils avaient reçu.

Ce fait doit rester présent lorsqu'est étudiée la destruction finale.

Berthon ne paraît nullement avoir passé sa vie à retenir son savoir.

Il l'a abondamment transmis.

Le problème final semble donc devoir être situé ailleurs que dans un simple refus de donner.

Vénus conjoint Jupiter : ouverture, générosité et fécondité relationnelle

La conjonction Vénus–Jupiter constitue l'un des aspects les plus serrés du thème natal de Berthon : **0°27' d'orbe**.

Cette précision lui donne une importance majeure.

Vénus représente les valeurs, le rapport à l'harmonie, la capacité d'appréciation, la sociabilité et ce qui permet d'entrer en relation par affinité.

Jupiter amplifie, ouvre, transmet, donne du sens et cherche à élargir l'horizon.

La réunion des deux fonctions peut favoriser une disposition à valoriser ce qui mérite d'être partagé, à transmettre avec enthousiasme et à créer autour de soi un espace culturel ou intellectuel fécond.

Dans le cas de Berthon, cette potentialité trouve de multiples manifestations concrètes.

Il enseigne.

Il forme des promotions.

Il enregistre ses cours.

Il les rend accessibles à distance.

Il multiplie les références culturelles.

Il relie astrologie, psychologie, psychanalyse, mythologie, spiritualité et biographie.

Il ne réduit pas l'étudiant à la réception d'un corpus, mais lui ouvre plusieurs chemins.

Les témoignages de ses élèves sont particulièrement importants parce qu'ils empêchent de réduire cette conjonction à une abstraction astrologique. Marie-Paule Baicry insiste sur la richesse de l'enseignement reçu et sur son ouverture à une astrologie intelligente, culturelle et profondément humaine. Samuel Djian-Gutenberg considère Berthon comme une pierre angulaire de sa propre formation, même s'il développera ensuite une orientation astrologique différente.

La conjonction Vénus–Jupiter prend ainsi une dimension très concrète : **faire circuler ce qui possède de la valeur et permettre à d'autres de grandir au contact de ce qui est transmis**.

Mais elle ne doit pas être idéalisée.

Jupiter amplifie également les valeurs auxquelles il s'associe. Ce qui compte peut prendre beaucoup de place. Une œuvre, un enseignement ou une conception considérés comme précieux peuvent devenir fortement investis.

Cette nuance deviendra importante plus tard : la générosité de transmission n'empêche pas nécessairement une forte exigence concernant ce qui doit être fait de ce qui a été transmis.

Une œuvre peut être généreusement donnée pendant la vie tout en demeurant profondément liée à celui qui l'a créée.

Les capacités pédagogiques et intellectuelles

Le thème natal présente également plusieurs configurations cohérentes avec la fonction pédagogique de Berthon.

Soleil et Mercure sont conjoints à 4°24'.

Cette proximité associe fortement identité et pensée.

La parole peut devenir une extension importante de la présence personnelle.

Chez une personne dont toute la carrière repose largement sur l'enseignement oral, cette configuration prend une signification particulière : expliquer n'est pas simplement exercer une compétence extérieure ; la pensée et la parole participent directement à l'expression de l'identité.

Mercure forme également un sextile à Mars à 2°16'.

Cette relation favorise symboliquement le passage de la pensée à l'action. Les idées peuvent être formulées avec énergie, défendues, organisées et transformées en activité concrète.

Mercure forme en outre un quintile au Milieu du Ciel à seulement **0°17'**.

Le quintile appartient aux aspects associés à une capacité de mise en forme créatrice. Reliant Mercure au Milieu du Ciel, il peut symboliquement indiquer que l'usage personnel de l'intelligence, de la parole et de la communication joue un rôle particulier dans l'orientation sociale.

La biographie donne à cette potentialité une réalisation très précise : professeur d'art dramatique, conférencier, professeur d'astrologie, directeur d'école et auteur de cours enregistrés.

La maison III, liée à la circulation des informations et à la communication, reçoit la Lune, Pallas et Vesta selon la domification utilisée. La maison IX, dans l'autre polarité de l'axe, concerne enseignement, philosophie, vision du monde et construction du sens ; l'axe III–IX articule précisément accumulation des connaissances et élaboration d'une compréhension plus générale.

Cette articulation correspond particulièrement bien à la manière dont Berthon enseignait.

Les connaissances ne semblent jamais isolées.

Une donnée astrologique appelle une biographie.

La biographie appelle la psychologie.

La psychologie appelle la mythologie.

La mythologie peut ouvrir vers la spiritualité.

La culture générale devient alors partie intégrante de l'apprentissage astrologique.

Marie-Paule Baicry souligne précisément cette capacité à faire vivre les thèmes de personnalités en déroulant conjointement leur vie et leur œuvre.

Le talent pédagogique de Berthon semble ainsi résider moins dans l'accumulation encyclopédique que dans la capacité à **relier**.

Cette aptitude relationnelle de l'intelligence est particulièrement importante lorsqu'il s'agit de comprendre son œuvre : les cassettes contenaient probablement beaucoup plus qu'un ensemble de définitions susceptibles d'être retranscrites. Elles conservaient une manière d'associer, de raconter, d'interpréter et de transmettre.

C'est pourquoi leur destruction représente une perte particulière.

Elle a supprimé non seulement un contenu, mais une manière de penser oralement.

La dimension spirituelle et intérieure

Une autre erreur consisterait à interpréter Berthon seulement comme un homme d'institution, de conflit ou d'autorité.

Une part importante de son thème est concentrée dans la maison XII.

Le Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter y sont placés selon la domification retenue. Cette concentration donne à l'intériorité une importance considérable.

La maison XII concerne symboliquement retrait, vie intérieure, inconscient, clôture de cycle et dimension spirituelle. Elle peut favoriser une activité moins tournée vers la visibilité immédiate et davantage vers la recherche de sens, la contemplation ou des processus intérieurs difficilement observables. Elle ne garantit cependant aucune réalisation spirituelle particulière : les mêmes dispositions peuvent prendre des formes très différentes selon l'ensemble de la personnalité.

Cette prudence correspond bien au cas de Berthon.

La dimension spirituelle n'est pas seulement déduite de son thème.

Elle apparaît effectivement dans son enseignement. Les témoignages évoquent notamment Teilhard de Chardin, Thérèse d'Avila et Thérèse de Lisieux parmi les références qu'il mobilisait. Son astrologie dépassait donc progressivement une psychologie descriptive pour interroger le sens de l'existence et le devenir intérieur de l'être humain.

Le symbolisme de la maison XII renforce cette orientation. Une maison XII soulignée peut être sensible aux mythes, aux archétypes, aux images collectives et aux dimensions contemplatives ; elle peut également orienter Mercure vers une pensée intuitive ou symbolique et le Soleil vers une identité moins uniquement fondée sur l'affirmation extérieure.

Cette dimension intériorisée permet de nuancer considérablement l'image d'un Berthon uniquement préoccupé par le contrôle ou la reconnaissance.

Il existe dans le même thème un versant de retrait, d'intériorisation et de recherche de sens.

Cette composante devient même particulièrement importante pour étudier la fin de la vie.

La maison XII appartient symboliquement aux fins de cycle, au dépouillement, au retrait et à la nécessité de laisser certaines formes s'achever avant qu'un autre cycle ne puisse commencer.

Il serait néanmoins abusif d'en déduire directement :

« maison XII = destruction des archives ».

Une telle équation ne serait astrologiquement pas défendable.

La maison XII peut soutenir plusieurs hypothèses très différentes concernant le geste ultime : désir de clôture, renoncement, retrait, simplification, détachement, besoin de soustraire au monde extérieur une partie de ce qui avait été produit.

Elle ne permet pas de choisir à elle seule entre ces possibilités.

Mais elle oblige à conserver, à côté de la question de la maîtrise, celle du **dépouillement**.

Pourquoi le geste final ne peut être expliqué uniquement par les aspects de tension

La tentation serait forte de relire la destruction finale à partir d'une chaîne simple :

Mars opposé Pluton : destruction.

Saturne–Pluton : contrôle.

Uranus–Milieu du Ciel : rupture.

Soleil–Saturne : blessure de reconnaissance.

Une telle lecture serait séduisante.

Elle serait également insuffisante.

Mars–Pluton ne décrit pas seulement une puissance destructrice. Il met en rapport volonté, intensité, crise, pouvoir et transformation.

Saturne–Pluton ne signifie pas nécessairement rigidité. Son intégration peut conduire à transformer profondément des structures devenues insuffisantes.

Uranus carré au Milieu du Ciel ne signifie pas seulement rupture ; la biographie montre qu'il peut également correspondre à la création d'une voie professionnelle indépendante.

Soleil carré Saturne ne signifie pas nécessairement frustration narcissique ; il peut participer à la construction laborieuse d'une autorité intérieure.

Et surtout, ces tensions coexistent avec Vénus–Jupiter, Saturne–Uranus harmonique, Mercure–Mars, Neptune–Milieu du Ciel et une forte maison XII.

L'homme qui détruit est donc aussi l'homme qui transmet.

L'homme qui rompt est aussi celui qui construit.

L'homme qui cherche à préserver son autonomie est aussi celui qui consacre une grande partie de sa vie à former les autres.

L'homme qui peut ressentir profondément les questions de reconnaissance est également décrit par des élèves comme discret et peu porté à rechercher les éloges.

L'homme qui interdit la duplication de ses cassettes est celui qui avait auparavant organisé leur diffusion pendant des années.

Ce dernier contraste est probablement le plus important.

S'il avait toujours refusé d'enregistrer son enseignement, l'hypothèse d'une méfiance fondamentale envers la reproduction aurait été simple.

Mais il fit exactement l'inverse.

Il permit que sa parole soit enregistrée.

Il développa l'enseignement par cassette.

Il accepta que des étudiants éloignés puissent être formés grâce à ces enregistrements.

La difficulté n'était donc pas nécessairement **la reproduction de sa parole**.

Ce qui change à la fin de la vie est que cette reproduction aurait pu continuer **sans lui**.

La question du geste final doit dès lors être formulée avec davantage de précision.

Il ne s'agit probablement pas seulement de comprendre pourquoi Berthon détruit.

Il faut comprendre pourquoi un homme qui avait volontairement créé des supports de transmission décide finalement que ces supports ne doivent plus continuer à circuler après qu'il ne pourra plus en assurer personnellement le devenir.

Plusieurs dimensions du thème peuvent alors entrer simultanément en jeu.

La maison XII peut correspondre au besoin de clôturer et de retirer.

Saturne peut demander maîtrise, responsabilité et contrôle des conséquences.

Uranus peut refuser qu'une création soit enfermée dans une forme devenue inadéquate.

Pluton peut radicaliser le besoin de transformation et rendre certaines décisions irréversibles.

Mars peut permettre de poser effectivement l'acte.

Mais Vénus–Jupiter rappelle que le même homme possède une longue histoire de générosité transmissive.

La véritable question n'est donc probablement pas :

« pourquoi un homme destructeur a-t-il détruit ? »

La biographie interdit une telle formulation.

La question est beaucoup plus complexe :

« pourquoi un homme profondément transmetteur a-t-il finalement estimé qu'une partie de ce qu'il avait transmis devait cesser d'être transmissible ? »

C'est précisément cette contradiction qui donne au geste sa profondeur.

Elle oblige à chercher non pas un trait de caractère isolé, mais une modification de la fonction que la transmission avait prise à la fin de la vie.

Pendant plusieurs décennies, transmettre signifiait prolonger une présence vivante.

Berthon pouvait enseigner, répondre, préciser, corriger, contextualiser et orienter.

Après sa disparition, la cassette aurait conservé la parole mais perdu celui qui pouvait encore répondre de cette parole.

C'est peut-être à cet endroit que les ressources et les tensions du thème se rejoignent.

La générosité de Vénus–Jupiter avait rendu la transmission possible.

Mercure et Mars lui avaient donné une parole active.

La maison XII avait ouvert l'enseignement à une recherche intérieure et spirituelle.

Saturne avait contribué à structurer la transmission.

Uranus avait favorisé l'indépendance.

Pluton avait donné aux questions de transformation et de maîtrise une intensité particulière.

Le geste final pourrait alors ne pas être l'expression d'un seul de ces facteurs, mais le résultat extrême d'une **personnalité contradictoire et complexe dans laquelle transmettre, préserver, contrôler, se retirer et clôturer pouvaient tous constituer des besoins authentiques**.

Cette lecture protège contre une erreur décisive : transformer les aspects difficiles en accusation posthume.

Le thème natal ne montre pas un homme condamné au conflit ou à la destruction.

Il montre un homme capable de transmission considérable, d'élaboration intellectuelle, de créativité pédagogique, d'indépendance et de vie intérieure, mais chez lequel les questions de maîtrise, d'autorité, de séparation et de clôture pouvaient également prendre une grande intensité.

Le geste ultime ne peut être correctement compris qu'à partir de cet ensemble.

Ce n'est pas malgré sa longue vocation de transmetteur que la destruction finale devient psychologiquement intéressante ; c'est précisément parce qu'elle contredit en apparence cette vocation.

Toute explication satisfaisante devra donc être capable de rendre compte simultanément des deux Berthon qui ne sont en réalité qu'un seul homme : **celui qui a consacré une grande partie de sa vie à transmettre et celui qui, à la fin, a choisi de fixer lui-même la limite au-delà de laquelle cette transmission ne devait plus continuer sous sa forme enregistrée.**

Chapitre 16 — Soleil carré Saturne : valeur personnelle, légitimité et reconnaissance

Le Soleil comme principe d'identité

Le Soleil occupe une place centrale dans l'interprétation d'un thème natal. Il symbolise le principe d'identité consciente, la volonté, le sentiment d'exister à partir d'un centre propre, la capacité à reconnaître une direction personnelle et à donner une continuité à l'existence.

Il ne représente pas seulement ce qu'une personne montre extérieurement. Il concerne davantage la manière dont elle cherche progressivement à devenir l'auteur de sa propre trajectoire.

Le Soleil engage ainsi plusieurs questions fondamentales :

la singularité ;

la volonté ;

le désir d’accomplissement ;

la capacité à occuper une place ;

le sentiment de légitimité ;

la reconnaissance de sa propre valeur.

Dans une lecture psychologique, le Soleil ne doit donc pas être réduit à l’ego au sens superficiel du terme. Il représente plutôt la nécessité de construire une identité suffisamment cohérente pour pouvoir dire intérieurement : **cette orientation m’appartient, cette œuvre porte quelque chose de personnel, cette place peut être assumée**.

Chez Jacques Berthon, cette question est particulièrement importante parce que toute sa trajectoire est marquée par la construction progressive d’une identité intellectuelle propre.

Il commence dans un milieu astrologique déjà structuré.

Il reçoit l’influence de Barbault.

Il participe à une institution collective.

Il rencontre Nicola.

Il se sépare.

Il crée l’ESAP.

Il développe ensuite un enseignement reconnaissable par sa forme, ses références et sa pédagogie.

Le Soleil n’apparaît donc pas seulement comme principe abstrait d’identité. Il trouve dans la biographie une réalisation particulièrement nette : **devenir suffisamment différencié pour construire en son propre nom**.

Le thème natal montre cependant que cette construction solaire n’est pas entièrement spontanée. Le Soleil de Berthon à 1°56' des Poissons forme un carré à Saturne à 25°56' du Scorpion, avec un orbe de **5°59'**.

Ce carré introduit dans la construction de l’identité une épreuve de légitimité.

Saturne comme confrontation à la limite et à l’autorité

Saturne représente la limite, la réalité, la durée, la responsabilité et la nécessité de construire.

Là où le Soleil cherche à rayonner, Saturne demande :

sur quelles bases ?

Là où le Soleil affirme une volonté, Saturne demande :

cette volonté peut-elle soutenir l'épreuve du réel ?

Là où le Soleil cherche une place, Saturne demande :

cette place est-elle véritablement assumée, méritée et durable ?

Le corpus consacré à Soleil–Saturne insiste précisément sur cette relation. Les aspects entre ces deux fonctions confrontent l'identité à l'épreuve du temps, de la réalité et de la légitimité. Dans leurs formes difficiles, ils peuvent produire sentiment d'insuffisance, peur de l'échec, besoin de prouver, inhibition ou difficulté à reconnaître sa propre valeur ; dans leur évolution plus mature, ils peuvent conduire à solidité, endurance, responsabilité, capacité de construction et autorité intérieure.

La présence de Saturne ne signifie donc pas que le Soleil est faible.

Elle signifie davantage que son affirmation doit être **construite**.

La confiance peut venir moins facilement de l'évidence subjective que de l'expérience accumulée.

La personne peut éprouver le besoin de vérifier qu'elle possède réellement les compétences nécessaires avant de se sentir autorisée à occuper une place.

L'autorité personnelle est rarement immédiate.

Elle peut être le résultat d'un long travail.

Cette distinction paraît particulièrement appropriée au parcours de Berthon.

Son statut ne repose pas sur une déclaration d'autorité préalable.

Il se construit par l'enseignement, la pratique, la création d'une école, plusieurs décennies de transmission et une œuvre pédagogique progressivement individualisée.

Saturne ne s'oppose donc pas nécessairement à l'accomplissement solaire.

Il peut lui demander de devenir suffisamment solide pour ne plus dépendre uniquement d'une affirmation spontanée.

Le carré comme tension structurante

Le carré représente une tension dynamique.

Il ne met pas simplement deux fonctions en contradiction. Il oblige à trouver une solution qui ne soit donnée ni par l'une ni par l'autre séparément.

Dans Soleil–Saturne, la difficulté pourrait être formulée ainsi :

comment affirmer une identité sans attendre éternellement l'autorisation d'une autorité extérieure, tout en évitant de confondre affirmation personnelle et toute-puissance ?

Le Soleil seul pourrait vouloir rayonner.

Saturne seul pourrait retarder, inhiber ou demander toujours davantage de preuves.

Le carré crée une tension entre ces deux exigences.

Dans une forme défensive, la personne peut avoir le sentiment qu'elle n'a jamais suffisamment accompli.

Elle peut travailler davantage.

Chercher à rendre son œuvre incontestable.

Se montrer particulièrement exigeante envers elle-même.

Accorder beaucoup d'importance au regard de certaines autorités.

Elle peut aussi basculer dans l'autre direction et rejeter les autorités dont elle avait auparavant attendu une validation.

Le corpus décrit précisément cette dialectique : les aspects Soleil–Saturne peuvent conduire à une confiance tardive, une forte exigence intérieure, une peur de l'échec, un besoin de reconnaissance ou une identité construite par l'effort ; leur forme mature peut conduire à une autorité fondée sur l'expérience et non sur le besoin de domination.

Le carré devient ainsi **structurant** lorsqu'il transforme la difficulté à se sentir légitime en construction réelle d'une légitimité.

Chez Berthon, la biographie donne plusieurs indices de cette transformation.

Il ne reste pas éternellement élève.

Il devient professeur.

Il ne reste pas simple membre d'un collectif.

Il fonde une école.

Il ne demeure pas sous la seule influence de Barbault.

Il développe une orientation propre.

Le carré Soleil–Saturne peut alors être lu moins comme une marque d'insuffisance que comme une problématique centrale de maturation :

passer du besoin d'être reconnu comme légitime à la capacité de devenir soi-même une autorité.

La nécessité possible de conquérir sa légitimité

L'idée de conquête de la légitimité paraît particulièrement importante.

Dans les configurations Soleil–Saturne, la personne peut avoir le sentiment qu'une place ne lui est jamais simplement donnée. Elle doit être obtenue par compétence, sérieux, travail et preuve de constance.

Le corpus souligne que la personne peut avoir l'impression de devoir mériter le droit d'exister pleinement, de créer, de diriger ou d'occuper une place visible. Cette organisation favorise souvent une construction lente, mais ce qui se développe dans la durée peut devenir particulièrement solide.

La trajectoire professionnelle de Berthon correspond bien à cette progression.

Le théâtre lui donne d'abord un premier statut de professeur.

L'astrologie lui ouvre ensuite un nouveau champ.

Le CIA l'invite à donner des conférences.

Il devient membre fondateur du CEFA.

Après la crise, il crée l'ESAP.

Son enseignement s'organise sur plusieurs années.

Des examens et un mémoire accompagnent la formation.

La transmission est enregistrée et diffusée.

L'autorité n'est donc pas seulement revendiquée.

Elle est institutionnalisée.

Cette construction est importante pour comprendre la valeur que l'œuvre pouvait finir par prendre.

Plus une légitimité a été conquise par un long travail, plus ce qui en témoigne peut être fortement investi.

Les cours, les cassettes et les documents ne sont alors pas de simples objets matériels.

Ils représentent des décennies d'élaboration.

Ils constituent la trace d'une autorité construite.

Ils portent ce qui a permis à Berthon de passer de celui qui reçoit à celui qui enseigne.

Cette dimension ne prouve en rien qu'elle soit directement responsable de leur destruction finale.

Mais elle aide à comprendre pourquoi leur devenir pouvait difficilement être psychiquement indifférent.

L'exigence envers soi-même

Soleil carré Saturne peut également produire une forte exigence intérieure.

La personne ne se juge pas seulement selon ce qu'elle accomplit.

Elle compare souvent ce qu'elle accomplit à ce qu'elle estime qu'elle aurait dû accomplir.

La barre intérieure peut rester élevée.

Une réussite peut être considérée comme normale plutôt que comme suffisamment digne d'être reconnue.

Un nouveau seuil peut immédiatement remplacer le précédent.

Cette exigence possède un versant fécond.

Elle peut produire sérieux, constance, profondeur et volonté de transmettre quelque chose de réellement construit.

Elle correspond bien à l'organisation de l'enseignement de Berthon. L'ESAP ne paraît pas avoir été pensée comme une initiation superficielle. Le cursus durait plusieurs années ; les élèves passaient des examens et produisaient un mémoire. Les cours pouvaient être extrêmement structurés malgré la dimension théâtrale et vivante de leur présentation. Berthon poursuivit par ailleurs son activité d'enseignement pendant de très nombreuses années.

Cette exigence comporte cependant une ombre possible.

Plus l'investissement dans la qualité d'une œuvre est fort, plus sa transformation, son appauvrissement ou sa diffusion sous une forme jugée inadéquate peuvent devenir difficiles à accepter.

La question du contrôle du devenir de l'enseignement peut alors rejoindre la question de l'exigence envers soi.

Une œuvre longuement construite n'est pas seulement quelque chose qui a été produit.

Elle devient quelque chose dont l'auteur se sent responsable.

Dans une version mature, cette responsabilité garantit qualité et cohérence.

Dans une version plus défensive, elle peut rendre difficile le moment où l'auteur ne peut plus contrôler la manière dont d'autres utiliseront ce qu'il a produit.

Cette possibilité devra être examinée avec prudence dans les chapitres suivants.

Elle ne peut être déduite du carré Soleil–Saturne seul.

La sensibilité au jugement de ceux dont l'autorité compte

L'un des aspects les plus importants de Soleil–Saturne concerne le rapport à la reconnaissance.

Le Soleil cherche naturellement à être reconnu dans sa singularité.

Saturne ne transforme pas nécessairement ce besoin en désir d'admiration générale. Il peut le rendre beaucoup plus sélectif.

La reconnaissance importante devient celle qui provient de personnes ou d'institutions considérées comme légitimes.

Le corpus indique explicitement que cette reconnaissance peut être recherchée auprès d'autorités, d'institutions, d'un groupe professionnel ou de figures dont le jugement possède une valeur particulière.

Cette distinction convient particulièrement bien à Berthon.

Les témoignages disponibles ne décrivent pas un homme cherchant constamment les compliments. Au contraire, plusieurs éléments suggèrent discrétion et indépendance.

Il serait donc abusif de faire du carré Soleil–Saturne la preuve d'un besoin permanent d'être admiré.

La question semble plus précise :

le jugement de certaines personnes pouvait-il compter davantage précisément parce qu'elles représentaient une autorité reconnue ?

André Barbault prend alors une place particulière.

Il constitue l'une des premières grandes références astrologiques de Berthon. Berthon découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une de ses conférences, se passionne pour ses livres et devient adepte de l'astropsychologie. Plus tard, Berthon lui reprochera de ne pas l'avoir soutenu lors du conflit avec Jean-Pierre Nicola.

La déception prend un sens différent lorsqu'elle est replacée dans cette histoire.

Il ne s'agit pas seulement qu'un collègue ne prenne pas parti.

Il s'agit d'une personne dont l'autorité avait compté au commencement du parcours.

La lecture Soleil–Saturne permet donc d'envisager avec prudence une sensibilité particulière à ce type de situation.

Non pas :

« être aimé et admiré par tous »,

mais :

« être reconnu comme légitime par ceux dont le jugement possède une valeur réelle ».

Cette nuance est capitale.

Elle permet de conserver simultanément deux faits qui pourraient autrement paraître contradictoires :

Berthon pouvait être relativement peu intéressé par les compliments ordinaires ;

et pourtant être profondément affecté par l'absence de soutien d'une figure précise dont la reconnaissance comptait.

La psychologie de la reconnaissance n'est pas quantitative.

Une seule personne peut parfois peser davantage qu'un public entier.

Reconnaissance sociale et reconnaissance intérieure

La maturation de Soleil–Saturne conduit précisément à distinguer reconnaissance extérieure et reconnaissance intérieure.

Au début du processus, l'identité peut dépendre davantage du regard du père, du maître, du supérieur, de l'institution ou du groupe professionnel.

Avec le temps, la tâche consiste à intégrer cette fonction d'évaluation.

La personne développe ses propres critères.

Elle devient capable d'évaluer son travail.

Elle sait ce qu'elle a acquis.

Elle reconnaît ses limites.

Elle n'attend plus qu'une autorité extérieure lui donne entièrement le droit d'exister.

Le corpus décrit ce passage comme une transformation du besoin de validation en capacité d'autoévaluation, de la soumission ou de la rébellion en autorité personnelle, de l'ambition compensatoire en vocation et du contrôle en maîtrise consciente.

La trajectoire de Berthon peut être lue en partie selon ce mouvement.

Barbault compte au commencement.

Le CIA compte.

Le CEFA compte.

Puis vient la rupture.

Berthon crée sa propre structure.

Il devient lui-même professeur et référence.

L'autorité qui était d'abord extérieure est progressivement intériorisée.

Il n'a plus besoin d'appartenir durablement à l'institution d'origine pour continuer à transmettre.

Cette transformation constitue probablement l'un des accomplissements majeurs du carré Soleil–Saturne dans sa biographie.

Mais elle introduit aussi une question plus délicate.

Lorsque l'autorité intérieure devient forte, comment accepter que l'œuvre soit ensuite évaluée, sélectionnée, reproduite ou transformée par des autorités extérieures après la mort ?

Le problème de la reconnaissance se déplace.

Pendant la vie, Berthon peut défendre lui-même la valeur de ce qu'il produit.

Il peut décider ce qu'il enseigne.

Il peut choisir son cadre.

Il peut répondre aux critiques.

Il peut corriger les interprétations.

Après sa disparition, cette autorité personnelle cesse matériellement de pouvoir s'exercer.

L'œuvre devient dépendante du jugement d'autrui.

C'est ici que Soleil–Saturne peut entrer indirectement dans la compréhension du geste ultime.

Non parce que cet aspect signifierait destruction.

Mais parce qu'il met profondément en jeu la question :

qui possède l'autorité nécessaire pour décider de la valeur et du devenir de ce qui a été construit ?

La destruction des cassettes pourrait avoir constitué une réponse radicale à cette question, mais cette interprétation demeure hypothétique.

Une autre lecture est possible : le geste pourrait représenter un renoncement à la reconnaissance posthume, une manière de refuser précisément que la valeur de l'œuvre continue à dépendre du jugement extérieur.

Ces deux possibilités sont presque opposées.

Dans la première :

la maîtrise protège l'œuvre contre la dépossession.

Dans la seconde :

la destruction libère l'auteur de la nécessité de survivre par son œuvre.

Le carré Soleil–Saturne ne permet pas de choisir entre elles.

Il montre seulement que la question de la valeur, de la légitimité et de l'autorité appartient profondément à la structure du thème.

Cette prudence est essentielle.

La même configuration peut conduire à rechercher la reconnaissance ou à apprendre à s'en passer.

Elle peut produire crainte de l'insignifiance ou humilité.

Elle peut renforcer le besoin de laisser une trace ou permettre d'accepter que l'œuvre n'ait pas besoin d'assurer une immortalité personnelle.

Le corpus le rappelle : la maturation de Soleil–Saturne consiste précisément à pouvoir accomplir une œuvre sans lui demander de prouver définitivement la valeur de celui qui l'a créée.

Le problème central devient alors moins la reconnaissance elle-même que le rapport entretenu avec elle.

Chez Berthon, la biographie montre une longue conquête de légitimité.

Elle montre aussi une forte autonomie acquise par rapport aux institutions et aux maîtres.

Elle montre enfin une sensibilité réelle à l'absence de soutien de Barbault, suivie pourtant d'une réconciliation.

Il serait donc excessif de conclure à une dépendance durable au regard d'autrui.

Une formulation plus juste consiste à reconnaître une tension qui a pu traverser toute l'existence :

construire suffisamment de valeur intérieure pour ne plus dépendre du jugement extérieur, tout en restant sensible au regard de ceux dont le jugement avait été investi d'une véritable autorité.

Cette tension éclaire la trajectoire entière.

Elle permet de comprendre pourquoi Berthon a pu devenir une autorité indépendante sans cesser d'être touché par certaines expériences de reconnaissance ou de non-reconnaissance.

Elle permet surtout d'éviter une lecture caricaturale du geste final.

Détruire les archives ne signifie pas nécessairement :

« personne ne m'a suffisamment reconnu ».

Le geste peut correspondre à quelque chose de beaucoup plus complexe :

« la valeur de ce qui a été construit ne sera plus soumise à une autorité extérieure lorsque l'autorité de son auteur ne pourra plus s'exercer. »

Cette formulation ne peut être attribuée à Berthon comme pensée consciente. Elle constitue une hypothèse interprétative.

Le carré Soleil–Saturne ne livre donc pas la clé du geste.

Il permet d'en préciser l'une des dimensions possibles : **la relation entre valeur personnelle, œuvre accomplie, légitimité conquise, reconnaissance reçue ou refusée, et nécessité ultime de devenir soi-même l'autorité de ce qui mérite d'être conservé ou abandonné.**

Chapitre 17 — Mars en maison X opposé à Pluton en maison V

Mars et l'affirmation de la volonté

Mars représente la capacité d'agir, de décider, de prendre une initiative, de défendre une position et de transformer une intention en acte. Il ne désigne pas seulement l'agressivité ou le conflit. Il représente plus fondamentalement la fonction permettant de dire : **« quelque chose doit être fait »**, puis de mobiliser l'énergie nécessaire pour le réaliser.

Chez Jacques Berthon, Mars se trouve à 8°37' du Capricorne et en maison X. Pluton est situé à 12°48' du Cancer et en maison V. Les deux planètes sont opposées avec un orbe de **4°11'**.

Mars en Capricorne introduit déjà une coloration particulière. L'énergie martienne ne cherche pas seulement la réaction immédiate. Elle peut être dirigée vers un objectif, organisée,

maîtrisée et inscrite dans la durée. L'action tend à devenir stratégie, responsabilité et volonté de produire un résultat tangible.

La maison X renforce considérablement cette orientation. Elle concerne vocation, accomplissement, responsabilité, place sociale et contribution publique. Lorsqu'une planète s'y trouve, sa fonction est particulièrement sollicitée dans la manière de prendre place dans le monde. Mars en maison X peut ainsi développer ambition, initiative, combativité et désir de responsabilité.

Cette configuration trouve plusieurs réalisations concrètes dans la biographie de Berthon.

Il devient professeur d'art dramatique.

Il entre dans le milieu astrologique.

Il devient conférencier.

Il participe à la création du CEFA.

Lorsque cette construction ne correspond plus à son orientation, il s'en sépare et crée l'ESAP.

Il développe ensuite pendant des décennies un enseignement structuré, avec cursus, examens, mémoire et cours enregistrés.

Mars en maison X apparaît donc moins sous la forme d'une agressivité brute que sous celle d'une **volonté de prendre en charge sa propre trajectoire professionnelle et institutionnelle**.

L'action devient une manière de défendre une direction.

Lorsqu'un cadre ne convient plus, la réaction de Berthon n'est pas simplement de protester. Elle consiste à créer une autre structure.

Cette capacité à passer de la confrontation à l'acte constitue l'un des fils conducteurs de son parcours.

La maison X et la position sociale

La maison X ne représente pas seulement la carrière au sens d'un emploi.

Elle concerne la manière dont une personne assume une contribution visible, prend une responsabilité et construit progressivement une place reconnue socialement. Elle pose la question de ce qui peut être apporté au monde à partir de ce qui a été intérieurement élaboré.

Mars placé dans ce secteur donne donc une importance particulière à la capacité d'agir sur sa propre position.

Chez Berthon, cette position n'est pas héritée une fois pour toutes.

Elle est construite.

Elle connaît plusieurs transformations.

L’art dramatique précède l’astrologie.

Le CIA précède le CEFA.

Le CEFA précède l’ESAP.

La position de membre d’un collectif devient progressivement celle de fondateur et de responsable d’un cadre plus personnel.

Cette trajectoire permet de comprendre que le besoin de maîtrise ne doit pas immédiatement être interprété comme désir de domination sur autrui.

Il peut d’abord représenter le refus de laisser à d’autres la détermination ultime d’une orientation considérée comme personnelle.

Cette distinction est essentielle.

L’autonomie professionnelle peut être saine.

Elle permet de choisir.

Elle permet de répondre de ses décisions.

Elle permet aussi de ne pas attribuer à une institution extérieure la responsabilité d’une orientation qu’il appartient finalement à l’individu d’assumer.

Dans le cas de Berthon, Mars en maison X paraît avoir longtemps fonctionné de cette manière constructive.

Le conflit du CEFA ne conduit pas à détruire.

Il conduit à bâtir.

La volonté se transforme en œuvre.

Pluton et l’investissement profond de la création

Face à Mars se trouve Pluton.

Dans une lecture psychologique, Pluton concerne les zones où l’investissement devient particulièrement intense. Il met en jeu pouvoir, contrôle, perte, transformation, crise, dépouillement et capacité à reconstruire après qu’une ancienne forme a cessé de fonctionner.

Pluton ne doit cependant pas être réduit à la destruction.

La destruction plutonienne appartient à un processus plus vaste : ce qui ne peut plus continuer sous sa forme antérieure peut être supprimé, transformé ou réorganisé.

Le corpus consacré à Pluton associe ses contacts à Mars aux questions de volonté, d'initiative, de colère, de puissance et de canalisation de l'énergie.

Chez Berthon, cette dynamique acquiert une importance supplémentaire parce que Pluton occupe la maison V.

Le secteur où s'exerce l'intensité plutonienne n'est donc pas quelconque.

Il concerne la création personnelle.

Le point doit être interprété avec prudence : maison V ne signifie pas automatiquement « œuvre intellectuelle ». Elle possède plusieurs significations — créativité, expression personnelle, plaisir, amour, enfants. Mais lorsqu'une biographie est effectivement marquée par une production pédagogique et créatrice importante, la dimension de l'œuvre personnelle devient particulièrement pertinente.

Le corpus définit précisément la maison V comme le lieu de l'expression créatrice de l'individualité et de la capacité à produire quelque chose qui porte une marque personnelle : projet, œuvre, entreprise, idée ou activité éducative.

Avec Pluton dans ce secteur, la création peut être investie avec une intensité beaucoup plus profonde qu'un simple plaisir de produire.

Créer peut toucher au sentiment de puissance personnelle.

À la capacité de laisser une trace.

À la nécessité de donner forme à quelque chose considéré comme profondément sien.

L'index consacré à Pluton associe d'ailleurs la maison V à créativité, pouvoir personnel, reconnaissance, expression de soi et transformation de l'ego créateur.

Cette combinaison prend une résonance particulière dans le parcours de Berthon.

Son enseignement n'est pas une activité secondaire.

Il représente plusieurs décennies de travail.

Il possède une architecture.

Une manière de parler.

Une culture.

Une conception de la psychologie.

Une utilisation de la mythologie.

Une dimension spirituelle.

Une méthode pédagogique.

Une articulation particulière avec le théâtre.

Les cassettes deviennent ainsi les supports matériels d'une création largement investie de personnalité.

Elles conservent davantage qu'un contenu.

Elles conservent **une forme personnelle de transmission**.

La maison V comme territoire de l'œuvre personnelle

La maison V est souvent réduite au plaisir, aux relations amoureuses ou aux enfants. Sa signification est pourtant beaucoup plus large.

Elle représente ce qui naît à partir de l'individualité et porte sa marque.

Créer signifie donner une forme extérieure à quelque chose qui existait d'abord intérieurement. La maison V concerne donc la capacité à prendre le risque de produire quelque chose de singulier et de le présenter comme expression personnelle.

Sous cet angle, une œuvre peut symboliquement être rapprochée d'un enfant.

La comparaison doit rester métaphorique.

Mais elle possède une véritable pertinence psychologique : une création naît de son auteur, reçoit de lui une forme, puis peut acquérir progressivement une existence distincte.

Le corpus sur la maison V fait précisément apparaître ce paradoxe en rapprochant les enfants des « créations autonomes issues de soi ».

Cette formulation conduit directement au problème central du parcours de Berthon.

Tant que l'enseignement est vivant, son auteur reste présent.

Il peut expliquer.

Corriger.

Contextualiser.

Choisir.

Décider.

Interdire éventuellement certains usages.

L’œuvre demeure liée à celui qui la produit.

La mort modifie radicalement cette relation.

Ce qui a été créé devient nécessairement autonome dans un sens nouveau.

Les élèves peuvent le reprendre.

Les héritiers peuvent le conserver.

Les enregistrements peuvent être copiés.

Des extraits peuvent circuler.

La pensée peut être commentée.

Interprétée.

Transformée.

Parfois simplifiée.

Parfois déformée.

Le créateur ne peut plus intervenir.

Le problème de la maison V devient alors particulièrement profond : **ce qui est issu de soi peut-il réellement être laissé devenir autre que soi ?**

Cette question ne concerne évidemment pas seulement Berthon.

Elle appartient à toute création destinée à survivre à son auteur.

Mais Pluton en maison V peut symboliquement en augmenter l’intensité.

Opposition Mars–Pluton : pouvoir, conflit, maîtrise et dépossession

L’opposition Mars–Pluton constitue l’un des aspects les plus puissants pour comprendre la tension entre volonté consciente et forces plus profondes liées au pouvoir et à la transformation.

Mars cherche à agir.

Pluton oblige à rencontrer ce qui échappe au contrôle immédiat.

Mars veut décider.

Pluton confronte à ce qui peut être perdu, retiré, transformé ou devenir irréversible.

Mars défend.

Pluton demande ce qui arrive lorsque défendre ne suffit plus.

Leur opposition crée une polarité.

La volonté consciente peut rencontrer des situations dans lesquelles elle se sent empêchée, contestée ou dépossédée.

La réponse peut alors prendre plusieurs formes.

Lutte.

Résistance.

Surcontrôle.

Transformation.

Abandon d'une ancienne position.

Reprise de pouvoir.

Ou, dans certaines circonstances, acte radical destiné à rendre définitivement impossible ce qui était vécu comme menace de dépossession.

Le corpus consacré aux fonctions plutoniennes associe Pluton à la confrontation avec la perte de contrôle, les rapports de pouvoir, la dépendance et la nécessité de transformer profondément le rapport à la puissance ; dans ses formes intégrées, cette énergie peut devenir résilience et puissance intérieure plutôt que domination.

Aucune de ces possibilités ne peut être automatiquement attribuée à Berthon.

Mars opposé Pluton n'est pas une explication suffisante de la destruction de ses archives.

Il ne permet pas d'affirmer :

« cette personne devait détruire ce qu'elle avait créé ».

Une telle interprétation serait déterministe et réductrice.

Mais l'aspect permet de poser une question extrêmement pertinente lorsque les faits biographiques sont connus :

comment une personne vit-elle la situation dans laquelle ce qu'elle a construit avec une grande volonté risque de passer entièrement sous le pouvoir d'autrui ?

C'est ici que l'axe maison X–maison V devient particulièrement éclairant.

Mars en X représente l'action sur la trajectoire sociale et la capacité à décider de la direction professionnelle.

Pluton en V intensifie l'investissement dans ce qui a été personnellement créé.

L'opposition relie les deux.

La question de la carrière et celle de l'œuvre deviennent difficilement séparables.

Ce qui a été construit socialement est aussi profondément personnel.

Ce qui est personnel devient une part essentielle de la place sociale.

Dès lors, la perte de maîtrise sur l'œuvre peut être ressentie symboliquement comme une perte de maîtrise sur une partie de sa propre trajectoire.

Créer comme affirmation de soi

L'ESAP constitue probablement l'une des meilleures illustrations de cette dynamique.

Berthon quitte une construction commune et crée un espace dans lequel son orientation peut se développer davantage selon ses propres critères. La crise du CEFA est documentée comme portant notamment sur des divergences juridiques et financières avec Nicola ; Berthon fonde ensuite sa propre école.

Le passage est significatif :

le conflit institutionnel devient création personnelle.

La dynamique Mars–Pluton peut ici être lue dans sa forme constructive.

Une confrontation de pouvoir ou de direction ne conduit pas à la destruction de la vocation.

Elle oblige à transformer l'organisation de cette vocation.

Mars agit.

Pluton transforme.

Une structure meurt.

Une autre apparaît.

Cette séquence rejoint d'ailleurs d'une manière troublante la conception que Berthon lui-même exprimait de Pluton en 1973. Dans son texte consacré à la planète, il insistait sur les idées de blocage, rupture, destruction suivie de reconstruction, et associait explicitement Pluton à une transformation capable de convertir une force destructrice en force constructive.

Ce texte possède une valeur particulière.

Il ne doit surtout pas être lu comme une confession autobiographique ni comme l'explication anticipée de son geste final.

Il révèle seulement la manière dont Berthon lui-même conceptualisait le symbolisme plutonien : **la destruction n'a de sens que dans une dialectique avec la transformation et la reconstruction**.

Or cette structure apparaît effectivement dans son parcours.

La rupture avec le CEFA produit l'ESAP.

Le désaccord produit une nouvelle orientation.

La séparation permet une œuvre personnelle.

Pendant une grande partie de la vie, la dynamique Mars–Pluton semble donc susceptible d'être vécue sous une forme extraordinairement productive :

affronter → transformer → reconstruire.

C'est précisément ce qui rend la fin du parcours plus énigmatique.

Car la destruction ultime ne semble plus immédiatement suivie d'une reconstruction.

Elle paraît clore.

Ce qui est créé peut-il être séparé de son créateur ?

La question centrale de cette opposition apparaît alors.

Une création peut être profondément personnelle sans rester la propriété psychique permanente de son auteur.

Une fois produite, elle commence à avoir des effets indépendants de celui qui l'a créée.

Les élèves l'assimilent.

Ils la critiquent.

Ils la transmettent autrement.

Ils en retiennent certains éléments et en abandonnent d'autres.

Les générations suivantes peuvent même comprendre une œuvre d'une manière que son auteur n'aurait jamais imaginée.

Cette autonomisation constitue une conséquence normale de toute transmission.

Berthon semble d'ailleurs avoir largement accepté ce principe concernant ses élèves. Les témoignages montrent un enseignant encourageant les étudiants à réfléchir par eux-mêmes et à poursuivre leur propre chemin. Ses élèves développeront effectivement des orientations différentes.

Mais l'autonomie de l'élève et l'autonomie de l'archive ne sont pas exactement la même chose.

Un élève transforme ce qu'il reçoit.

Une cassette répète.

Un élève porte un enseignement dans sa propre conscience.

Un enregistrement conserve la voix et les formulations de l'auteur.

Un élève peut clairement présenter sa propre interprétation.

Une cassette peut donner l'impression que l'auteur continue directement à parler alors qu'il ne peut plus contextualiser ce qui est entendu.

Cette différence pourrait avoir été psychologiquement décisive.

Pendant des années, Berthon accepte l'enregistrement de ses cours précisément afin de les diffuser. Les étudiants présents étaient même invités à ne pas interrompre l'exposé afin que l'enregistrement puisse ensuite être utilisé. Les cassettes deviennent ainsi un véritable outil pédagogique et permettent le développement des cours par correspondance. Pourtant, à la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit leur duplication.

Il ne s'agit donc pas d'un refus originel de la reproduction.

La rupture intervient plus tard.

La variable nouvelle est difficile à ignorer : **la perspective d'une circulation qui pourrait continuer lorsque l'auteur ne serait plus présent pour en répondre**.

L'opposition Mars X–Pluton V devient alors particulièrement suggestive.

Mars en X peut chercher à rester responsable de la direction sociale de ce qui a été construit.

Pluton en V peut investir très profondément ce qui porte la marque personnelle.

L'opposition pose la question de ce qui se produit lorsque ces deux exigences deviennent incompatibles.

Pour qu'une œuvre survive à son auteur, celui-ci doit nécessairement renoncer à une partie de sa maîtrise.

Il faut accepter que la création devienne indépendante.

Il faut accepter que d'autres décident de ses conditions matérielles de conservation.

Il faut accepter qu'ils sélectionnent, reproduisent, classent et interprètent.

Il faut accepter surtout de ne plus pouvoir reprendre la parole.

C'est une véritable expérience de dépossession au sens psychologique du terme, même lorsqu'elle est juridiquement organisée et affectivement acceptée.

Le problème peut alors se formuler ainsi :

la transmission posthume exige de donner à autrui un pouvoir définitif sur une création qui avait été profondément investie comme expression personnelle.

Pour une configuration Mars–Pluton engagée entre maisons X et V, cette question peut prendre une intensité particulière.

Non parce que l'aspect oblige à refuser cette dépossession.

Mais parce qu'il rend symboliquement très sensible le rapport entre **volonté, œuvre personnelle, puissance d'agir et perte de maîtrise**.

La destruction finale pourrait alors être envisagée comme l'une des réponses extrêmes à ce problème.

Non pas nécessairement :

« personne ne doit avoir mon travail ».

Mais peut-être :

« ce qui porte directement ma parole ne continuera pas dans des conditions dont il ne sera plus possible de répondre personnellement ».

Cette formulation reste une reconstruction interprétative et ne peut être attribuée à Berthon.

Elle possède toutefois l'avantage de rendre compte simultanément de deux réalités apparemment contradictoires :

Berthon a énormément transmis de son vivant ;

Berthon a voulu interrompre la survie de certains supports de cette transmission.

Le paradoxe devient alors moins incompréhensible.

Il ne s'agirait pas de passer de la générosité à son contraire.

Il pourrait s'agir d'un changement dans **les conditions acceptables de la transmission**.

Lorsque Berthon vivait, transmettre et maîtriser demeuraient compatibles.

Après sa disparition, ils ne pouvaient plus l'être.

De la création maîtrisée à la création autonome

L'ensemble Mars en maison X–Pluton en maison V permet finalement de formuler l'une des tensions les plus importantes du thème.

D'un côté :

agir sur sa propre trajectoire.

De l'autre :

investir profondément ce qui est créé à partir de soi.

Entre les deux :

la question du pouvoir de décision sur le devenir de l'œuvre.

Pendant la majeure partie de la vie, cette opposition peut avoir été extrêmement féconde.

Mars permet de construire.

Pluton approfondit.

Mars affirme.

Pluton transforme.

Les crises conduisent à des reconstructions.

La séparation du CEFA devient l'ESAP.

L'influence de Barbault devient une pensée plus personnelle.

La formation théâtrale devient pédagogie astrologique.

L'enseignement oral devient cassette.

La cassette devient enseignement à distance.

Chaque transformation conduit à une nouvelle forme de transmission.

La dynamique est donc longtemps celle d'une **transmutation créatrice**.

La fin de la vie introduit cependant une situation nouvelle.

Il n'y a plus de nouvelle école à construire après soi.

Il n’y a plus de cadre personnel à créer ailleurs.

Il n’y a plus de nouvelle structure permettant de reprendre la maîtrise après une séparation.

La mort impose une limite absolue à Mars : l’action personnelle va cesser.

Elle impose simultanément à Pluton une expérience ultime de transformation : ce qui a été créé doit changer de statut.

L’œuvre n’appartient plus au monde vivant de la relation entre auteur et élèves.

Elle devient archive.

C’est peut-être à cet endroit que la tension jusque-là productive devient beaucoup plus difficile.

Auparavant :

perdre un cadre permettait d’en construire un autre.

À la fin :

perdre la maîtrise signifie qu’aucune reconstruction personnelle ne sera plus possible.

Dès lors, deux solutions principales existent symboliquement.

Accepter que l’œuvre entre dans un devenir autonome.

Ou retirer à ce devenir son support matériel.

Berthon choisit, au moins pour les cassettes et documents qu’il avait encore sous son contrôle, la seconde possibilité.

L’opposition Mars–Pluton ne démontre pas pourquoi.

Elle permet cependant de comprendre la profondeur du problème posé.

Le geste ne touche pas n’importe quels objets.

Il touche **ce qui matérialisait une création personnelle devenue transmission publique**.

Mars en X et Pluton en V mettent précisément en rapport ces deux domaines : accomplissement social et création issue de soi.

Le thème pose alors une question qui dépasse la seule astrologie :

jusqu’à quel point une œuvre appartient-elle encore à son auteur lorsqu’elle a commencé à vivre dans la conscience des autres ?

Berthon semble avoir accepté l’autonomie de ses élèves.

Il semble avoir encouragé leur différenciation.

Mais les enregistrements posaient une autre question : non plus celle de personnes devenant indépendantes à partir de son enseignement, mais celle de **sa propre parole devenant indépendante de lui**.

C'est peut-être là que l'opposition Mars–Pluton atteint son sens le plus profond dans cette étude.

La difficulté ultime n'aurait pas nécessairement été de créer.

Ni de transmettre.

Ni même de laisser d'autres penser autrement.

Elle aurait pu être de **cesser d'être l'autorité capable de décider ce que deviendrait matériellement une création profondément liée à son identité et à son parcours social**.

La destruction des archives apparaîtrait alors comme une réponse radicale à une situation de dépossession inévitable : reprendre une dernière fois le pouvoir de décision précisément au moment où ce pouvoir allait définitivement disparaître.

Cette hypothèse ne constitue pas une certitude historique.

Elle reste cependant particulièrement cohérente avec la structure étudiée : **Mars en maison X veut encore agir sur la direction ; Pluton en maison V investit profondément ce qui a été créé ; leur opposition rend sensible la tension entre puissance d'agir et perte de maîtrise.**

Toute la question devient alors celle qui était déjà contenue dans la maison V :

ce qui naît de soi peut-il être pleinement laissé devenir autre que soi ?

Dans la trajectoire de Jacques Berthon, cette question pourrait avoir constitué l'une des épreuves les plus profondes de la fin de vie.

Chapitre 18 — Saturne en maison VIII : confiance, partage et transmission

La maison VIII comme espace de ce qui doit être partagé

La maison VIII occupe une place particulière dans l'étude du thème de Jacques Berthon parce qu'elle concerne précisément ce qui cesse d'être entièrement individuel dès lors qu'il entre dans un processus de partage avec autrui.

L'axe II–VIII met en relation deux expériences complémentaires. La maison II concerne ce qui appartient personnellement : ressources, possessions, valeurs, sécurité propre. La maison VIII commence lorsque quelque chose ne peut plus être géré par un seul individu parce qu'il entre dans une relation d'interdépendance. Elle concerne ainsi les ressources communes, les

engagements, les héritages, la confiance, les dépendances, les pertes et les transformations qui naissent du partage.

Sa problématique dépasse largement l'argent. Au niveau psychologique, elle pose une question beaucoup plus profonde :

qu'advient-il de ce qui appartient à une personne lorsque son devenir dépend désormais également d'une autre ?

Cette question concerne directement la transmission.

Une pensée peut être produite individuellement.

Un cours peut être conçu et prononcé par une personne.

Une cassette peut être enregistrée sous son contrôle.

Mais dès qu'elle est confiée, reproduite ou transmise, son devenir n'appartient plus totalement à celui qui l'a créée.

Quelqu'un d'autre la possède.

Quelqu'un d'autre peut la conserver.

Quelqu'un d'autre peut la transmettre.

Quelqu'un d'autre peut décider de ce qui lui arrivera plus tard.

La maison VIII devient alors le lieu symbolique où **la possession personnelle rencontre la nécessité du partage et la perte partielle de maîtrise que tout partage implique**.

Cette maison confronte précisément à ce qui ne peut plus être entièrement contrôlé et demande de déterminer ce qui doit être conservé, partagé ou abandonné.

Chez Berthon, Saturne se trouve à 25°56' du Scorpion en maison VIII. Cette position donne donc un poids particulier aux questions de confiance, de responsabilité, de dépendance et de conditions du partage.

Elle ne permet pas d'affirmer que Berthon était méfiant ou incapable de déléguer.

Elle indique que ces domaines peuvent constituer des lieux de construction particulièrement sérieux.

Dépendre d'autrui pour que quelque chose continue

Toute transmission posthume comporte un paradoxe.

Pour qu'une œuvre survive à son auteur, elle doit être confiée à d'autres.

Cela signifie que la continuité recherchée dépend précisément d'une personne ou d'une institution que l'auteur ne pourra plus contrôler.

Cette situation transforme profondément le sens de la transmission.

Durant sa vie, Jacques Berthon maîtrise largement les conditions de diffusion de son enseignement. Les cours sont enregistrés volontairement. Les élèves présents sont invités à ne pas interrompre inutilement l'exposé parce que les enregistrements doivent ensuite être diffusés. Ces cassettes permettront le développement d'un enseignement par correspondance et donneront accès à l'ESAP à des personnes vivant loin de Paris.

La circulation de sa parole n'est donc nullement un accident.

Elle est organisée.

Mais Berthon reste vivant.

Il demeure l'enseignant.

Il peut encore répondre d'un propos.

Modifier son enseignement.

Préciser une interprétation.

Contrôler une partie des conditions de diffusion.

La mort change entièrement la structure de cette relation.

À partir de ce moment, une cassette ne dépend plus de l'auteur.

Elle dépend du dépositaire.

La continuité de l'œuvre devient nécessairement une forme de dépendance.

Il faut qu'une personne conserve.

Il faut qu'elle respecte les intentions de l'auteur.

Il faut qu'elle sache distinguer ce qui mérite d'être diffusé de ce qui devait rester privé.

Il faut qu'elle résiste éventuellement aux usages jugés inadéquats.

Il faut surtout que l'auteur accepte par avance qu'il ne pourra jamais vérifier si cela a été fait conformément à son intention.

Cette situation correspond de manière remarquable à la problématique générale de la maison VIII : accepter une interdépendance tout en maintenant suffisamment de sécurité personnelle. La maison VIII pose précisément la question de l'équilibre entre ce qui appartient à soi et ce qui doit être confié au partage.

La transmission après la mort constitue, sous cet angle, une forme extrême de maison VIII.

L’auteur confie quelque chose.

Mais il ne pourra jamais le reprendre.

Donner sans pouvoir contrôler entièrement l’usage futur

Donner de son vivant et laisser après soi ne sont donc pas psychologiquement identiques.

Le don vivant reste en partie réversible.

Une relation peut être corrigée.

Un collaborateur peut être remplacé.

Une institution peut être quittée.

Une erreur de diffusion peut être signalée.

Un enseignement mal compris peut être repris.

La disparition de l’auteur supprime toutes ces possibilités.

Ce qui a été donné entre définitivement dans un espace où d’autres personnes détiennent une part du pouvoir.

La maison VIII est particulièrement sensible à cette question parce qu’elle ne concerne pas seulement le partage matériel. Elle concerne ce qui résulte d’une relation lorsque ressources, responsabilités et pouvoir ne peuvent plus être intégralement séparés. Elle approfondit ainsi ce qui a commencé dans la relation en introduisant ressources communes, responsabilités partagées et transformation.

L’analogie avec les archives est particulièrement féconde.

Une cassette conservée par son auteur appartient encore à son domaine personnel.

Une cassette remise à un tiers pour être préservée après sa mort entre dans une autre logique.

Sa conservation dépend d’autrui.

Sa reproduction dépend d’autrui.

Son classement dépend d’autrui.

Son interprétation future dépend d’autrui.

Le devenir de la parole enregistrée devient partagé.

Or le partage comporte toujours une part d'incertitude.

Le corpus consacré à la maison VIII rappelle que l'une de ses grandes épreuves consiste justement à reconnaître que l'autre conserve sa liberté et qu'aucune maîtrise totale n'est possible. Plus la tentative de contrôle augmente, plus la confiance peut devenir difficile.

Le problème posé à Berthon pouvait donc dépasser très largement la simple question :

« faut-il conserver ces cassettes ? »

Il pouvait devenir :

« est-il acceptable qu'elles continuent d'exister lorsqu'il ne sera plus possible d'en contrôler l'usage ? »

Cette formulation ne constitue pas une parole attribuable à Berthon.

Elle exprime la logique psychologique possible d'une transmission devenue irréversible.

Saturne et la nécessité de garantir les conditions

Saturne introduit dans cette problématique une exigence supplémentaire.

Saturne structure.

Il établit des limites.

Il organise la responsabilité.

Il cherche à rendre ce qui doit durer suffisamment solide pour résister au temps.

Dans la maison VIII, cette fonction s'applique à ce qui est partagé.

La question n'est donc pas seulement :

« faut-il faire confiance ? »

Elle devient :

« quelles garanties rendent cette confiance raisonnable ? »

Le corpus astrologique associe Saturne en maison VIII à une importance particulière des questions de confiance, de dépendance, de perte et de vulnérabilité. La personne peut chercher à conserver un contrôle important, mais la maturation de cette position ne consiste pas à supprimer toute interdépendance : elle consiste à transformer la peur de dépendre en responsabilité partagée et à construire des engagements suffisamment solides.

Cette distinction est essentielle pour Berthon.

Saturne en VIII ne signifie pas nécessairement :

« ne rien confier ».

Il peut signifier :

« ne confier que lorsque les conditions paraissent suffisamment fiables ».

Cette nuance permet de rapprocher la position astrologique de plusieurs expériences biographiques déjà observées.

Au CEFA, Berthon avait accepté une construction collective.

Il ne refusait donc pas par principe le partage de responsabilités.

Mais lorsque les conditions juridiques, financières et institutionnelles ne correspondaient plus suffisamment à sa conception, il se sépara de la structure et fonda l'ESAP.

De même, il travailla pendant des années avec Monique Kalinine, qui participa à l'ESAP, enseigna notamment l'astronomie et certains complexes et resta une collaboratrice importante de son parcours.

La biographie ne décrit donc pas un homme incapable de faire confiance à qui que ce soit.

Elle montre plutôt qu'il pouvait collaborer durablement lorsque certaines conditions étaient réunies.

La question devient alors beaucoup plus précise :

quelles conditions auraient été nécessaires pour que les archives elles-mêmes puissent être confiées ?

Aucune source disponible ne permet actuellement d'y répondre.

La confiance comme problème central de la transmission

Transmettre suppose toujours une forme de confiance.

La relation maître-élève l'exige déjà.

L'enseignant accepte que ce qu'il transmet sera interprété par l'élève.

Il accepte que l'autre ne reproduise pas exactement sa pensée.

Il accepte même, dans les formes pédagogiques les plus ouvertes, que l'élève dépasse ce qu'il a reçu.

Berthon semble avoir largement accepté cette forme de confiance.

Janine Tissot se souvenait notamment de son invitation à s'approprier les outils astrologiques, à réinventer l'astrologie et à la faire passer par le tempérament personnel de chacun. Marie-Paule Baicry insiste également sur son encouragement à penser par soi-même et à trouver son propre chemin.

La confiance pédagogique était donc bien présente.

Mais la confiance envers un élève vivant et la confiance envers un futur dépositaire d'archives sont différentes.

L'élève porte l'enseignement en lui-même.

Il en assume progressivement la transformation.

Le dépositaire possède les supports matériels de la parole de l'enseignant.

Il peut donc décider non seulement de ce qu'il en comprend, mais de ce qui continuera matériellement à exister.

Cette distinction devient capitale.

Berthon semble avoir accordé à ses élèves le droit de transformer intellectuellement ce qu'ils avaient reçu.

Mais le devenir de ses propres enregistrements impliquait autre chose : **accorder à quelqu'un le pouvoir de décider de la conservation et de la circulation de sa parole enregistrée**.

La maison VIII touche précisément cette différence entre autonomie personnelle et pouvoir partagé.

Elle demande :

qu'est-ce qui peut être confié ?

à quelles conditions ?

à qui ?

avec quelles limites ?

et jusqu'où est-il possible de dépendre de la fidélité d'une autre personne ?

Chez Saturne en VIII, cette confiance peut demander davantage de garanties que de spontanéité.

La question de l'héritier ou du dépositaire

La maison VIII est traditionnellement associée aux héritages.

Cette signification ne doit pas être comprise uniquement en termes financiers. Un héritage peut être matériel, psychologique ou symbolique ; il peut transmettre une responsabilité, une histoire ou une mission.

Cette dimension devient particulièrement pertinente dans le cas d'une œuvre pédagogique.

Une personne susceptible de recevoir les archives de Berthon n'aurait pas simplement reçu des objets.

Elle aurait reçu une responsabilité.

Conserver les cassettes aurait impliqué décider de leur avenir.

Les numériser ou les reproduire aurait impliqué prolonger leur diffusion.

Les publier aurait engagé la question du contexte, de l'intégrité du contenu et de la volonté de l'auteur.

Un tel dépositaire aurait donc été placé entre l'auteur disparu et les générations futures.

La question de l'héritier intellectuel apparaît ici.

Un héritier intellectuel n'est pas nécessairement un héritier juridique.

Il s'agit plutôt d'une personne considérée comme suffisamment proche de l'esprit d'un enseignement pour en préserver le sens tout en étant capable de prendre les décisions nécessaires après la disparition de son auteur.

L'existence d'un tel dépositaire aurait pu modifier profondément la situation.

La transmission n'aurait plus été abandonnée à un futur indéterminé.

Elle aurait été confiée.

Cette différence est considérable.

Abandonner signifie renoncer à toute capacité de choisir ce que les autres feront.

Confier signifie sélectionner une personne et lui transmettre délibérément une responsabilité.

Saturne peut beaucoup plus facilement s'accommoder de la seconde situation : la relation est structurée, les responsabilités sont définies, le transfert possède une forme.

Mais les sources actuellement disponibles ne permettent pas d'établir que Berthon ait désigné un tel héritier intellectuel pour ses archives.

Monique Kalinine fut bien son assistante, sa compagne et une collaboratrice importante de l'ESAP. Les témoignages attestent sa présence dans l'enseignement et la continuité de certains échanges avec d'anciens élèves.

Cela ne permet cependant pas d'affirmer qu'elle avait reçu la responsabilité de poursuivre, conserver ou diffuser l'ensemble de l'œuvre de Berthon.

De même, aucun élément public suffisamment fiable ne permet d'identifier une personne explicitement investie par Berthon de la fonction de dépositaire de ses cassettes et documents.

Cette absence documentaire doit être respectée.

Elle ouvre néanmoins une question interprétative importante : **si aucune personne n'avait été investie d'une confiance suffisante pour assumer le devenir de l'ensemble, la transmission posthume pouvait apparaître moins comme un héritage organisé que comme une perte totale de maîtrise.**

Confier ou supprimer

La situation finale peut alors être reformulée comme une alternative.

Pour qu'une œuvre matérielle survive à son auteur, plusieurs possibilités existent.

Elle peut être abandonnée au devenir ordinaire.

Elle peut être confiée à une personne ou à une institution.

Elle peut être détruite.

Berthon choisit, pour les cassettes et documents restant sous son contrôle, la troisième solution. Le témoignage rapporté par Didier Geslain est particulièrement net : à la fin de sa vie, il détruit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication des cassettes.

L'interdiction de duplication donne au geste une portée particulière.

Détruire des archives personnelles pourrait relever d'un simple désir de rangement, d'un besoin de simplification, d'une clôture biographique ou d'une volonté de ne pas laisser derrière soi des matériaux non classés.

Interdire en plus leur reproduction concerne explicitement **le comportement futur d'autrui**.

La question n'est donc plus seulement ce que Berthon fait de ses propres objets.

Elle concerne aussi ce qu'il souhaite que les autres ne fassent pas de sa parole enregistrée.

Cela ne permet toujours pas d'établir son motif.

Plusieurs hypothèses demeurent possibles : souci de qualité, volonté de clôture, refus d'une diffusion incontrôlée, protection de la parole contre des usages futurs, désir de dépouillement, considérations juridiques ou combinaison de plusieurs facteurs.

Mais Saturne en maison VIII fournit ici une structure symbolique particulièrement cohérente.

La maison VIII demande d'accepter que quelque chose personnellement possédé entre dans une sphère partagée.

Saturne demande que les conditions de ce partage soient suffisamment solides.

Lorsque de telles conditions ne peuvent plus être garanties, deux réponses deviennent possibles :

faire confiance malgré l'incertitude ;

ou

supprimer ce qui devrait être confié.

Cette alternative rejoint directement la trajectoire biographique de Berthon.

Au CEFA, lorsque les conditions de la construction commune deviennent inacceptables, il ne continue pas en abandonnant entièrement sa direction aux autres.

Il retire sa participation et construit ailleurs.

À la fin de sa vie, cette solution n'est plus disponible.

Il n'existe plus d'« ailleurs » personnel dans lequel reprendre l'œuvre.

Pour que celle-ci continue, il faut nécessairement la confier.

Le problème de Saturne en VIII atteint alors une forme extrême : **accepter qu'une réalité profondément investie survive précisément grâce à une dépendance totale envers autrui**.

Cette situation éclaire le geste sans prétendre le démontrer.

Elle conduit également à reconsidérer l'idée de « contrôle ».

Le contrôle n'est pas nécessairement ici le désir de dominer les autres.

Il peut constituer une réponse à l'impossibilité de garantir l'avenir.

Le corpus consacré à la maison VIII souligne que le besoin de contrôle peut fonctionner comme défense contre l'impuissance et que la maturation demande de développer une puissance intérieure qui ne repose plus sur la maîtrise complète des circonstances.

La disparition constitue précisément l'expérience où toute maîtrise des circonstances futures doit être abandonnée.

Pour une personnalité ayant construit sa trajectoire en reprenant souvent elle-même la responsabilité de ce qui comptait, cette nécessité pouvait représenter une épreuve majeure.

Le choix final pourrait alors se comprendre selon une logique très particulière :

ne pouvant garantir les conditions de la transmission après soi, supprimer les supports plutôt que les abandonner à une transmission devenue impossible à garantir.

Cette phrase ne doit pas être attribuée à Berthon. Elle constitue une hypothèse interprétative.

Elle possède cependant une force explicative supérieure à l'idée d'un simple refus de transmettre, car toute la biographie démontre l'inverse.

Berthon avait transmis.

Il avait largement transmis.

Il avait même créé des dispositifs permettant à sa parole de circuler au-delà de la salle de cours.

Le problème semble donc moins avoir été **le partage** que le passage d'un partage encore maîtrisable à un partage définitivement soustrait à son contrôle.

Saturne en maison VIII permet ainsi de formuler l'un des problèmes les plus précis de toute l'étude :

comment confier lorsque toute vérification future devient impossible ?

La réponse mature de Saturne en VIII serait théoriquement la construction d'une confiance suffisamment solide pour accepter l'interdépendance et déléguer une responsabilité. Le corpus décrit précisément cette évolution comme le passage de la peur de dépendre à une responsabilité partagée.

Mais la biographie finale pose la possibilité que cette dernière étape ait rencontré une limite.

Il existe une différence entre transmettre à des élèves que l'on voit devenir autonomes et remettre ses propres archives à quelqu'un qui pourra en décider définitivement.

Il existe une différence entre partager et léguer.

Il existe une différence entre accompagner la transmission et abandonner la transmission à l'avenir.

La question de l'héritier ou du dépositaire apparaît alors comme un chaînon essentiel de l'interprétation.

Si une personne avait été perçue comme suffisamment fiable pour recevoir l'ensemble, respecter les intentions et assumer la responsabilité de la conservation, le choix aurait peut-être pu être différent.

Mais cela demeure un contrefactuel impossible à vérifier.

Ce qui est observable est seulement le résultat :

Berthon n’a pas choisi de confier ses archives pour qu’elles deviennent le patrimoine d’un successeur identifié ; il a choisi de supprimer celles qui étaient encore à sa disposition et d’interdire leur duplication.

Saturne en maison VIII permet ainsi de comprendre pourquoi la question du geste final doit nécessairement inclure celle de la confiance.

Après une vie durant laquelle l’autonomie avait souvent été conquise en retirant à d’autres le pouvoir de déterminer une orientation essentielle, la transmission posthume demandait exactement l’inverse : **remettre définitivement à d’autres le pouvoir de préserver et de faire circuler ce qui avait été construit**.

Le choix final peut alors être lu comme la forme la plus radicale d’un dilemme de maison VIII :

partager exige de faire confiance ; léguer exige de faire confiance sans retour possible ; supprimer permet de ne plus avoir à dépendre de cette confiance.

C’est peut-être moins l’attachement à la possession que l’impossibilité de garantir le partage qui constitue ici la question fondamentale.

Chapitre 19 — Uranus carré au Milieu du Ciel : la nécessité de rester libre

Uranus et l’indépendance

Uranus représente l’une des fonctions les plus directement liées à l’autonomie, à la différenciation et au refus de demeurer enfermé dans une forme devenue trop étroite. Son action symbolique ne consiste pas nécessairement à rompre pour rompre. Elle cherche plutôt à libérer une expression plus authentique lorsqu’une structure, une attente ou une identité ancienne ne permet plus à l’individu de poursuivre son développement.

Le corpus consacré aux cycles uraniens insiste sur plusieurs thèmes récurrents : indépendance, expérimentation, changement de rôle, nouvelle orientation, courage de rompre avec certaines attentes et capacité à devenir sa propre référence. L’ombre uranienne réside dans la rébellion automatique, l’instabilité ou le rejet de toute contrainte ; sa ressource réside dans l’originalité, l’invention et l’autonomie.

Cette distinction est essentielle dans l’étude de Jacques Berthon.

Sa biographie ne montre pas simplement un homme qui quitte.

Elle montre un homme qui quitte lorsqu’il estime qu’une structure ne permet plus de poursuivre son orientation, puis qui construit ailleurs.

La rupture n’est donc longtemps qu’un moment d’un processus plus large :

différenciation → séparation → réorientation → reconstruction.

Uranus apparaît ainsi moins comme principe de destruction que comme principe d'émancipation.

Chez Berthon, cette fonction possède une importance exceptionnelle parce qu'elle est reliée avec une précision extrême à l'un des angles majeurs du thème : le Milieu du Ciel.

Le Milieu du Ciel et la direction sociale de l'existence

Le Milieu du Ciel représente la direction visible de l'existence, la place occupée dans le monde social, la vocation, le statut et la manière dont une personne devient publiquement identifiable à travers ses responsabilités et ses réalisations.

Il ne doit pas être confondu entièrement avec la maison X.

La maison X constitue un secteur d'expérience plus large.

Le Milieu du Ciel est un angle précis, un point de manifestation particulièrement sensible dans la construction de la trajectoire sociale.

Chez Berthon, cette dimension prend une importance évidente.

La vocation change de forme plusieurs fois sans que disparaisse le besoin de transmettre.

Le théâtre devient enseignement dramatique.

L'astrologie devient ensuite conférence.

La conférence devient enseignement institutionnel.

L'enseignement collectif au CEFA devient école personnelle avec l'ESAP.

La transmission directe devient également enseignement enregistré et à distance.

La direction sociale reste donc relativement constante dans sa fonction — **transmettre, former, interpréter, rendre vivant un savoir** — tandis que ses formes institutionnelles se modifient.

Cette différence entre continuité de la vocation et changement des cadres constitue précisément l'une des clés d'Uranus au Milieu du Ciel.

Uranus ne demande pas nécessairement d'abandonner la vocation.

Il peut demander d'en modifier la forme pour préserver sa liberté.

Une tension extrêmement précise

Le thème natal de Jacques Berthon place Uranus à 24°06' des Poissons et le Milieu du Ciel à 24°03' du Sagittaire.

Le carré est donc presque parfaitement exact : **0°03' d'orbe**.

Une telle précision donne à cet aspect un poids considérable dans la structure du thème.

Il met en relation de façon exceptionnellement serrée deux fonctions :

Uranus : indépendance, différenciation, innovation, refus de l'enfermement ;

Milieu du Ciel : vocation, direction sociale, statut, responsabilité et place publique.

La question symbolique devient alors particulièrement nette :

comment construire une place dans le monde sans que cette place devienne une prison ?

L'enjeu n'est pas simplement professionnel.

Il touche à la relation entre identité sociale et liberté.

Un statut peut être recherché parce qu'il permet d'agir.

Mais dès qu'il fixe trop fortement la personne dans une définition extérieure, la nécessité uranienne de différenciation peut réapparaître.

Une institution peut d'abord représenter une possibilité.

Puis devenir une limite.

Une fonction peut d'abord permettre l'expression.

Puis sembler réduire l'individu à une position devenue trop étroite.

Le corpus consacré au Milieu du Ciel et à Uranus formule précisément cette dynamique : une ancienne orientation peut devenir trop restrictive et devoir évoluer vers davantage d'autonomie, d'innovation et d'authenticité ; la rupture extérieure éventuelle n'est alors que la manifestation visible d'un besoin plus profond de différenciation.

Cette formulation correspond très étroitement au parcours de Berthon.

Difficulté à se laisser enfermer dans une orientation collective

L'expérience du CEFA constitue probablement l'exemple biographique le plus évident.

Berthon accepte d'abord pleinement la construction collective. Il participe avec Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet à la création de l'école confiée par le CIA. Il ne se situe donc pas dans un refus préalable de l'institution.

Mais les fondateurs n'envisagent pas l'avenir de la structure de la même manière. Les divergences entre Berthon et Nicola concernent notamment les conceptions juridiques et financières. La crise conduit Berthon à quitter le CEFA et à créer l'ESAP.

Le mouvement est particulièrement éclairant.

Berthon ne dit pas, par son acte, que toute organisation collective est impossible.

Il constate qu'une organisation précise n'est plus compatible avec son orientation.

La différence est fondamentale.

Uranus ne se manifeste pas nécessairement par l'impossibilité d'appartenir à un groupe. Il peut se manifester par l'impossibilité de laisser un groupe devenir l'autorité ultime sur une direction considérée comme personnelle.

Le problème pourrait alors être formulé ainsi :

participer, oui ; être absorbé, non.

Cette logique apparaît également dans la manière dont Berthon enseignera ensuite à ses propres élèves. Marie-Paule Baicry le décrit comme profondément libre et indépendant, encourageant chacun à travailler et penser par lui-même, à s'affranchir des diktats et à trouver son propre chemin en toute autonomie.

Ce témoignage est important parce qu'il montre que l'autonomie n'est pas seulement un comportement observable chez Berthon.

Elle devient un principe pédagogique transmis aux autres.

La valeur uranienne semble donc progressivement être assumée consciemment comme idéal :

ne pas reproduire servilement ; trouver sa propre voie.

Les ruptures comme réorientations

La biographie de Berthon montre plusieurs moments où la rupture ne constitue pas une fin mais un changement de direction.

Le départ du CEFA produit l'ESAP.

La distance prise vis-à-vis du cadre collectif permet une pédagogie plus personnelle.

L'influence initiale de Barbault n'est pas rejetée, mais intégrée à un ensemble progressivement élargi.

Le théâtre n'est pas abandonné lors du passage à l'astrologie ; il réapparaît transformé dans l'Astrothéâtre.

Cette manière de rompre sans perdre entièrement ce qui précède correspond bien à la fonction uranienne lorsqu'elle est intégrée.

Le corpus distingue précisément la rupture réactive de la réorientation authentique. Uranus peut provoquer un changement de rôle ou une nouvelle orientation, mais l'objectif n'est pas simplement de combattre l'autorité. Il s'agit davantage de devenir sa propre référence.

Chez Berthon, cette distinction paraît fondamentale.

La séparation n'est longtemps jamais seulement négative.

Elle produit une forme nouvelle.

Le modèle peut être résumé ainsi :

un cadre devient insuffisant → la tension augmente → la séparation devient nécessaire → une forme plus personnelle apparaît.

La crise acquiert alors une fonction développementale.

Elle oblige à vérifier si la direction suivie appartient encore réellement à la personne ou seulement à la structure dans laquelle elle était engagée.

Cette capacité de réorientation contribue sans doute à expliquer pourquoi Berthon parvient à conserver une identité relativement forte malgré les changements institutionnels.

Il ne semble pas définir sa vocation par une appartenance particulière.

Il la définit davantage par ce qu'il estime devoir transmettre.

Le besoin de conserver la maîtrise de sa trajectoire

Uranus carré au Milieu du Ciel apporte également un élément décisif à la question de la maîtrise.

Il faut ici distinguer **maîtrise de sa trajectoire** et **domination sur autrui**.

Les deux ne sont pas identiques.

Conserver la maîtrise de sa trajectoire signifie pouvoir modifier sa direction lorsque ce qui a été construit ne correspond plus suffisamment à l'orientation intérieure.

Le Milieu du Ciel concerne précisément carrière, statut, responsabilité et choix successifs par lesquels une trajectoire acquiert une forme sociale. Uranus peut réorienter cette trajectoire brusquement lorsqu'une forme antérieure est devenue trop restrictive.

La biographie de Berthon illustre cette dynamique avec une remarquable cohérence.

Lorsqu'il ne peut plus poursuivre dans le CEFA selon des conditions qu'il juge acceptables, il ne laisse pas la structure définir à sa place ce que doit devenir son enseignement.

Il se retire.

Puis il construit l'ESAP.

Cette réponse peut être considérée comme une forme de réappropriation de la trajectoire.

Le problème n'est pas nécessairement :

« personne ne doit décider avec moi ».

Il peut être plus précisément :

« aucune structure ne doit pouvoir décider à ma place de ce qui engage le cœur de mon orientation ».

La nuance devient importante lorsqu'elle est rapprochée du geste final.

Pendant la vie, il existe toujours une possibilité de reprise.

Une structure déplaît : une autre peut être créée.

Une collaboration devient difficile : une séparation est possible.

Une orientation semble insuffisante : elle peut être révisée.

Après la mort, cette capacité disparaît.

La trajectoire de l'œuvre ne pourra plus être corrigée par son auteur.

Ainsi, une problématique jusque-là principalement professionnelle peut se déplacer vers le devenir posthume de la création :

qui orientera ce qui subsistera lorsque l'auteur ne pourra plus réorienter ?

Uranus carré au Milieu du Ciel ne répond pas à cette question.

Mais il aide à comprendre pourquoi la perte définitive de toute capacité de réorientation pouvait représenter un problème particulièrement aigu.

Quand l'indépendance devient principe identitaire

Avec un carré aussi exact, l'indépendance peut progressivement cesser d'être seulement une préférence.

Elle peut devenir une composante centrale de la manière dont la personne comprend son propre accomplissement.

La biographie de Berthon renforce fortement cette hypothèse.

Il ne transmet pas à ses élèves l'idée qu'ils doivent rester fidèles à sa personne ou répéter son enseignement à l'identique.

Au contraire, le témoignage de Marie-Paule Baicry insiste sur son invitation à penser par soi-même, à chercher sa propre voie et à occuper une place unique et originale.

Cette conception est profondément uranienne.

Elle implique que l'autonomie n'est pas uniquement revendiquée pour soi.

Elle est considérée comme une valeur éducative.

Une transmission réussie ne produit pas une dépendance perpétuelle au maître.

Elle produit des individus capables de devenir eux-mêmes.

Ce point oblige à nuancer toute interprétation du geste final en termes de simple possessivité.

Berthon semble avoir largement accepté que ses élèves deviennent autonomes.

Il pouvait même explicitement souhaiter cette autonomie.

Le problème devait donc se situer ailleurs.

Une distinction décisive apparaît :

l'autonomie des personnes n'est pas la même chose que **l'autonomie de la parole enregistrée**.

Un élève autonome répond de ce qu'il fait de l'enseignement.

Il parle en son nom.

Il transforme.

Il choisit.

Il assume.

Une cassette ne fait rien de cela.

Elle conserve la voix du maître elle-même.

Elle peut continuer à parler sans que celui-ci puisse modifier le contexte de ce qui est dit.

Cette différence peut aider à comprendre pourquoi un homme attaché à l'autonomie de ses élèves pouvait néanmoins refuser l'autonomisation de ses enregistrements.

La contradiction n’est plus aussi immédiate.

Berthon pouvait défendre le principe :

chacun doit devenir l’auteur de sa propre pensée,

tout en refusant peut-être que **sa propre parole continue à fonctionner comme une autorité figée lorsqu’il ne serait plus là pour en répondre**.

Cette interprétation reste hypothétique, mais elle s’accorde avec la structure uranienne du thème d’une manière particulièrement intéressante.

De l’autonomie créatrice à l’autonomie défensive

Toute fonction astrologique possède plusieurs niveaux d’expression.

Uranus peut être libérateur.

Il peut également devenir défensif.

Dans sa forme créatrice, il permet de reconnaître qu’une structure a terminé sa fonction et d’en inventer une autre.

Dans sa forme plus rigide, paradoxalement, le besoin de liberté peut devenir refus de toute dépendance ou de toute situation dans laquelle l’avenir ne pourra pas être maîtrisé.

Le corpus rappelle que l’ombre uranienne peut prendre la forme de rébellion automatique, d’instabilité ou de rejet systématique de la contrainte, tandis que sa forme mature cherche plutôt une liberté authentique et consciente.

Cette distinction ouvre une piste essentielle pour la fin de vie de Berthon.

Pendant une grande partie de son existence, Uranus semble fonctionner de manière productive.

Il permet de quitter.

De renouveler.

D’inventer.

De construire autrement.

Mais une difficulté apparaît lorsque la possibilité de « construire autrement » disparaît.

Face à la mort, aucune nouvelle institution personnelle ne peut succéder à l’ancienne.

Aucune nouvelle orientation ne pourra être personnellement menée.

Aucun nouveau cadre ne permettra de retrouver la maîtrise.

Pour la première fois, la perte de contrôle sur la trajectoire devient définitive.

C'est précisément dans cette situation que l'indépendance peut se transformer en problème.

La question n'est plus :

« comment continuer librement ? »

Elle devient :

« comment accepter qu'une partie essentielle de ce qui a été construit poursuive une trajectoire sur laquelle il ne sera plus possible d'agir ? »

Cette question rejoint directement les chapitres précédents consacrés à Saturne en maison VIII et à Mars opposé Pluton.

Mars–Pluton posait la question du pouvoir sur la création.

Saturne VIII posait celle de la confiance nécessaire pour confier.

Uranus carré au Milieu du Ciel ajoute maintenant une troisième dimension :

la difficulté potentielle à accepter une direction devenue définitivement indépendante de soi.

Ces trois facteurs ne doivent pas être additionnés comme des preuves.

Ils dessinent une cohérence symbolique.

L'indépendance comme réussite et comme limite possible

L'histoire de Berthon montre que son indépendance fut d'abord l'une de ses principales ressources.

Sans elle, l'ESAP n'aurait peut-être pas existé sous cette forme.

Sans elle, l'enseignement aurait peut-être été plus dépendant des orientations du CEFA ou de l'astropsychologie initialement reçue.

Sans elle, l'intégration personnelle du théâtre, de la psychanalyse, de la mythologie et de la spiritualité aurait pu être moins affirmée.

L'indépendance permet donc à Berthon de devenir davantage lui-même.

C'est pourquoi elle ne peut être interprétée uniquement comme défense ou rigidité.

Elle constitue une réussite biographique.

Mais toute réussite peut produire sa propre difficulté lorsqu'elle devient un principe qu'il est impossible de relativiser.

Une autonomie construite pendant des décennies peut rendre particulièrement délicate une situation où dépendre d'autrui devient absolument inévitable.

Or la postérité d'une œuvre est exactement une telle situation.

Une fois l'auteur disparu, son œuvre dépend :

de ceux qui la conservent ;

de ceux qui la reproduisent ;

de ceux qui la publient ;

de ceux qui l'interprètent ;

de ceux qui la transmettent.

Elle acquiert sa propre trajectoire sociale.

Et cette trajectoire ne peut plus être réorientée par celui qui l'avait créée.

Le carré Uranus–Milieu du Ciel peut alors être considéré comme l'une des configurations qui rendent ce paradoxe particulièrement intelligible.

Pendant la vie :

rester libre signifie pouvoir réorienter.

À la fin de la vie :

rester maître de la direction peut signifier empêcher qu'une direction autonome commence sans soi.

C'est ici que la liberté peut changer de fonction.

Elle n'est plus seulement la capacité de s'émanciper.

Elle peut devenir la volonté de déterminer jusqu'au bout ce qui aura le droit de continuer.

Cette formulation ne doit pas être attribuée à Berthon comme pensée consciente.

Elle décrit seulement une possibilité psychologique cohérente avec le thème et la biographie.

La dernière réorientation possible

Le geste final peut ainsi être relu sous une lumière uranienne particulière.

Détruire les archives et interdire la duplication peuvent apparaître comme une forme ultime de réorientation.

Non plus réorienter une carrière.

Non plus changer d'école.

Non plus modifier un enseignement.

Mais décider que la trajectoire matérielle de certains supports doit s'arrêter.

Le geste serait alors moins une rupture accidentelle qu'une **décision de direction**.

Cette hypothèse prend d'autant plus de force que Berthon n'avait jamais refusé la diffusion des cassettes en elle-même. Au contraire, l'ESAP les avait utilisées comme instrument de formation à distance et plusieurs élèves en avaient bénéficié.

Ce n'est donc pas la circulation qui paraît soudainement problématique en soi.

Ce qui change est que cette circulation pourrait continuer dans un temps où son auteur ne pourrait plus l'orienter.

La problématique uranienne devient alors paradoxale.

Uranus demande de laisser chaque individualité suivre sa propre voie.

Mais une archive n'est pas une individualité.

Elle conserve une parole qui reste attribuée à celui qui l'a prononcée.

La laisser circuler librement signifie accepter qu'une part de son identité publique continue à évoluer sans possibilité de correction.

Pour un homme dont Uranus est en carré au Milieu du Ciel à **0°03'**, cette perte totale de capacité à modifier sa direction peut symboliquement prendre une importance exceptionnelle.

Il serait cependant excessif de conclure que ce facteur astrologique « explique » le geste.

Le thème autorise au moins deux lectures.

La première considère la destruction comme une forme défensive de l'indépendance : éviter que l'œuvre acquière une trajectoire échappant définitivement à son auteur.

La seconde peut y voir une forme plus radicale de détachement : refuser que la personne reste enfermée après sa mort dans une identité publique figée par des enregistrements anciens.

Dans ce second cas, la destruction pourrait également signifier :

ne pas être prisonnier éternellement de ce qui a été dit autrefois.

Cette possibilité mérite d'être conservée.

Elle rejoint la fonction uranienne la plus profonde : ne pas confondre l'être vivant avec les formes successives qu'il a produites.

Ainsi, la destruction pourrait simultanément préserver la maîtrise et rompre avec une ancienne identité.

Ces interprétations ne sont pas mutuellement exclusives.

Rester libre jusqu'au bout

Uranus carré au Milieu du Ciel révèle finalement une tension centrale dans la trajectoire de Jacques Berthon :

construire une place sans devenir prisonnier de la place construite.

Cette tension semble avoir traversé plusieurs étapes de sa vie.

Le théâtre ne l'enferme pas dans le seul théâtre.

Le CIA ne l'enferme pas dans le rôle d'élève ou de conférencier.

Le CEFA ne l'enferme pas dans une institution collective.

L'influence de Barbault ne l'enferme pas dans une filiation intellectuelle définitive.

L'ESAP elle-même devient l'espace depuis lequel il encourage d'autres personnes à trouver leur propre chemin.

L'autonomie apparaît ainsi comme une valeur constante.

Mais la fin de la vie pose une question plus radicale que toutes les précédentes :

peut-on rester libre lorsque sa propre œuvre devient ce qui survit et fixe une image de soi ?

Une œuvre posthume possède une puissance particulière.

Elle conserve.

Mais elle fige aussi.

Elle transmet.

Mais elle sélectionne nécessairement une époque de la pensée.

Elle permet de survivre symboliquement.

Mais elle peut également attacher définitivement le nom d'une personne à des paroles qu'elle ne pourra plus reprendre.

Le geste de destruction pourrait alors appartenir à la logique d'une dernière libération autant qu'à celle d'une dernière maîtrise.

Cette dualité correspond particulièrement bien à Uranus.

Une rupture peut simultanément retirer quelque chose au monde et libérer de quelque chose.

Le sens réel de l'acte demeure inconnu.

Mais la structure biographique et astrologique permet de formuler une hypothèse de plus en plus précise :

Jacques Berthon semble avoir construit une grande partie de son identité en préservant la possibilité de reprendre sa direction lorsqu'un cadre devenait trop contraignant. À la fin de sa vie, lorsque sa parole enregistrée risquait d'acquérir une trajectoire sociale qu'il ne pourrait plus jamais réorienter, la destruction a pu constituer la dernière manière de conserver le pouvoir de décider où cette trajectoire devait s'arrêter.

Uranus carré au Milieu du Ciel ne transforme pas cette hypothèse en certitude.

Il en éclaire cependant remarquablement la cohérence.

L'aspect ne dit pas qu'il fallait rompre.

Il indique que la question de la liberté au sein de la trajectoire sociale appartient profondément à la structure du thème.

Et toute la biographie montre combien cette liberté fut féconde.

La question finale est donc moins de savoir si Berthon voulait être libre.

Sur ce point, le parcours fournit de nombreux indices.

La véritable question devient :

jusqu'où fallait-il préserver cette liberté lorsque la seule chose qui pouvait encore devenir indépendante était l'œuvre elle-même ?

Chapitre 20 — La maison XII : retrait, intériorisation et fin de cycle

Une concentration planétaire importante en maison XII

Le thème natal de Jacques Berthon présente une particularité majeure : **quatre planètes personnelles ou sociales sont réunies en maison XII**. Le Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter occupent tous ce secteur. Le Soleil se trouve à 1°56' des Poissons, Mercure à 6°20' des Poissons, Vénus rétrograde à 11°18' du Verseau et Jupiter à 10°51' du Verseau. Vénus et Jupiter forment en outre une conjonction particulièrement étroite, avec seulement 0°27' d'orbe, tandis que Soleil et Mercure sont conjoints à 4°24'.

Une telle concentration interdit de considérer la maison XII comme un élément secondaire du thème. Elle constitue l'un des grands arrière-plans psychologiques de la personnalité.

La maison XII correspond à la dernière phase du cycle des maisons. Elle appartient aux processus de retrait, d'intériorisation, de synthèse, de dissolution des formes devenues inutiles et de clôture avant un nouveau commencement. Son fonctionnement est souvent moins directement visible parce qu'une part importante de ce qui s'y accomplit se déroule intérieurement.

Cette caractéristique est particulièrement intéressante chez un homme dont l'existence connue fut pourtant fortement orientée vers la parole publique.

Berthon fut professeur d'art dramatique.

Conférencier.

Fondateur d'une école.

Enseignant devant plusieurs dizaines de personnes.

Créateur de cours enregistrés.

Il possédait donc une expression extérieure importante.

Mais son thème suggère que cette visibilité pouvait reposer sur une vie intérieure beaucoup plus développée que ne le laissait immédiatement supposer la fonction publique.

La personnalité semble ainsi organisée autour d'un paradoxe :

être très présent lorsqu'il transmet, tout en conservant une part essentielle de soi dans un espace intérieur difficilement accessible.

La maison XII ne signifie donc pas nécessairement effacement social.

Elle peut parfaitement coexister avec une activité extérieure importante. Une personnalité peut exercer des responsabilités, produire une œuvre et intervenir dans des institutions tout en étant profondément structurée par une dimension intérieure, contemplative ou secrète.

Chez Berthon, cette dualité semble particulièrement importante.

L'intériorité derrière l'homme public et l'enseignant

Les témoignages consacrés à Jacques Berthon décrivent un enseignant extrêmement vivant.

Son passé théâtral lui permettait de maintenir l'attention pendant plusieurs heures. Ses cours associaient humour, culture générale, biographie, astrologie, psychologie, mythologie et spiritualité. Les anciens élèves décrivent une parole structurée, incarnée et souvent spectaculaire.

Cette extériorité pourrait facilement masquer une autre dimension.

Soleil et Mercure en maison XII suggèrent que l'identité et la pensée peuvent se développer à partir d'un espace intérieur particulièrement important.

Le Soleil en XII peut rendre l'affirmation identitaire moins immédiatement simple et orienter une partie du développement vers la vie intérieure. Mercure dans cette maison peut favoriser une pensée intuitive, symbolique, imaginative ou difficilement dissociable de processus psychiques moins visibles.

La trajectoire intellectuelle de Berthon correspond bien à cette orientation.

Son astrologie ne demeure pas purement descriptive.

Elle s'intéresse à la psychanalyse.

Aux mythes.

À la spiritualité.

Aux dimensions profondes de la personnalité.

Aux grands parcours humains.

À la question du sens.

Son enseignement pouvait faire référence à Teilhard de Chardin, Thérèse d'Avila ou Thérèse de Lisieux et fut explicitement décrit par Didier Geslain comme dépassant l'astropsychologie pour comporter une véritable dimension spirituelle.

La maison XII permet alors de comprendre que la parole publique puisse provenir d'une intériorité beaucoup plus vaste que ce qui est immédiatement exposé.

Il existe souvent chez les personnalités fortement marquées par cette maison une différence importante entre ce qui est communiqué et ce qui demeure intérieur.

Tout n'est pas nécessairement destiné à être montré.

Tout ce qui est pensé n'est pas nécessairement confié.

Tout ce qui appartient à l'existence intérieure n'a pas vocation à devenir patrimoine collectif.

Cette distinction peut devenir particulièrement importante à la fin de la vie.

Ce qui se retire du regard collectif

La maison XII est située après la maison XI.

Cette succession possède une signification symbolique importante.

La maison XI concerne groupes, réseaux, projets, collectifs et prolongement de l'action vers l'avenir.

La maison XII vient ensuite introduire une autre question :

parmi tout ce qui a été construit et projeté vers l'avenir, qu'est-ce qui doit encore être maintenu ?

Le cycle change alors de logique.

Il ne s'agit plus uniquement de produire.

Ni d'organiser.

Ni de faire circuler.

La maison XII introduit une fonction de synthèse et de dépouillement. Elle peut conduire à reconnaître qu'une forme extérieure a terminé son rôle sans que l'expérience qui lui était associée perde pour autant toute valeur.

Cette distinction est capitale pour comprendre le geste final de Berthon.

Les cassettes avaient eu une fonction.

Elles avaient permis d'enregistrer ses cours.

Elles avaient prolongé l'enseignement au-delà de la salle.

Elles avaient rendu possible la formation par correspondance.

Elles avaient permis à des élèves éloignés de recevoir une pédagogie qui aurait autrement été réservée aux personnes capables de venir physiquement à l'ESAP.

Autrement dit, leur fonction de transmission avait été considérable.

Mais la maison XII pose une question différente de celle de la maison XI :

une forme doit-elle être maintenue indéfiniment simplement parce qu'elle a été utile ?

Dans une logique de maison XII, une réalité peut avoir rempli sa fonction et être ensuite retirée.

La valeur de l'expérience demeure.

Les personnes transformées par elle demeurent.

Les connaissances assimilées demeurent.

Mais la forme qui a permis cette expérience peut cesser d'être maintenue.

Cette distinction ne prouve évidemment pas que Berthon raisonnait ainsi.

Elle fournit cependant une autre manière d'interpréter la destruction finale.

Le geste ne serait plus nécessairement compris uniquement comme volonté de contrôle.

Il pourrait également contenir une dimension de **retrait volontaire d'une forme considérée comme arrivée au terme de son cycle**.

La maison XII et les fins de cycle

La maison XII est la dernière maison avant le retour à l'Ascendant.

Elle représente donc symboliquement la phase où le cycle précédent doit être intégré avant qu'un nouveau commencement puisse apparaître.

Ce processus suppose une capacité difficile :

laisser certaines choses finir.

La maison XII ne demande pas nécessairement de détruire.

Elle demande d'abord d'achever.

Une expérience peut cesser extérieurement tout en demeurant intérieurement intégrée. Une relation peut être terminée sans être niée. Un rôle social peut être abandonné sans que ce qui a été acquis disparaisse. Une œuvre peut avoir accompli une fonction sans que toutes ses formes matérielles soient nécessairement conservées.

Cette distinction empêche immédiatement une équation simpliste :

maison XII = destruction.

Elle serait fausse.

La maison XII peut autant correspondre à retrait, silence, bilan, simplification, renoncement, dépouillement, intériorisation ou abandon d'une forme devenue inutile.

Elle peut aussi être vécue difficilement.

Le retrait peut devenir isolement.

Le lâcher-prise peut devenir fuite.

La dissolution nécessaire d’une forme peut devenir rejet brutal.

C’est pourquoi l’ensemble du thème doit toujours être conservé.

Chez Berthon, la maison XII entre en interaction avec plusieurs autres facteurs déjà étudiés :

Mars en maison X opposé à Pluton en maison V ;

Saturne en maison VIII ;

Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03' ;

Soleil carré Saturne à 5°59'.

L’ensemble produit une tension remarquable entre plusieurs exigences :

accomplir ;

créer ;

transmettre ;

contrôler les conditions du partage ;

rester libre ;

et finalement savoir ce qui doit cesser.

La maison XII apporte donc quelque chose que les chapitres précédents ne pouvaient fournir seuls.

Mars, Saturne, Uranus et Pluton permettaient de comprendre la maîtrise, l’autonomie, la confiance, le conflit ou la dépossession.

La maison XII introduit la possibilité d’un autre motif :

la fin elle-même.

Se retirer soi-même

La fin de vie confronte progressivement toute personne à un retrait.

Certains rôles doivent être abandonnés.

Certaines responsabilités ne peuvent plus être exercées.

Certaines activités qui avaient organisé l’existence cessent.

Le problème est particulièrement important pour quelqu'un dont l'identité a été fortement liée à la transmission.

Berthon enseigna pendant une très longue période et poursuivit encore ses activités jusque tard dans sa vie. Ses anciens élèves témoignent d'un engagement intellectuel qui dépassait largement une période professionnelle limitée.

Se retirer de l'enseignement ne signifie donc pas seulement arrêter une activité.

Cela peut signifier renoncer à une fonction qui avait structuré plusieurs décennies d'existence.

La maison XII représente précisément le moment où l'action extérieure doit parfois céder une partie de sa place au bilan et à l'intégration. Elle interroge ce qui doit être relâché lorsque l'effort, l'organisation et la volonté ne peuvent plus maintenir indéfiniment la forme ancienne.

La problématique devient particulièrement intéressante lorsqu'elle est rapprochée de Mars en maison X.

Mars X avait permis d'agir sur la direction sociale.

Créer une école.

Prendre des décisions.

Modifier un cadre.

Construire ailleurs.

La maison XII conduit à une autre logique :

que devient l'identité lorsque l'action sociale doit progressivement être quittée ?

Le passage peut être difficile précisément parce qu'il ne peut pas être résolu par une nouvelle initiative.

Durant la vie active, Berthon pouvait répondre à une crise par la création.

À la fin du parcours, le temps de la construction personnelle se réduit.

Il devient possible que le retrait constitue en lui-même l'acte à accomplir.

Retirer ce qui porte sa parole

La destruction des cassettes prend alors une signification particulière.

Une cassette n'est pas seulement un objet.

Elle contient une voix.

Elle conserve une manière de parler.

Elle fixe un enseignement dans une temporalité précise.

Elle permet à celui qui n'est plus présent de continuer symboliquement à parler.

C'est précisément ce qui avait fait sa valeur pédagogique.

L'enseignement enregistré dépassait la présence physique du professeur.

Mais après la mort, cette même propriété change de signification.

La cassette cesse seulement d'étendre la présence d'un enseignant vivant.

Elle devient le moyen par lequel sa voix peut continuer après lui.

Dès lors, retirer les cassettes revient symboliquement à retirer une partie de cette présence publique prolongée.

Berthon ne se contente d'ailleurs pas, selon le témoignage disponible, de détruire ses propres cassettes et documents. Il interdit également leur duplication.

Cette précision est essentielle.

Elle montre que le geste porte sur la continuité future.

La question devient donc :

fallait-il que la parole enregistrée continue à parler lorsque celui qui l'avait produite s'était lui-même retiré ?

Cette interrogation rejoint directement la maison XII.

Soleil et Mercure y sont installés.

L'identité et la parole appartiennent donc toutes deux, symboliquement, à une zone où retrait, intériorisation et fin de cycle peuvent devenir particulièrement significatifs.

Une hypothèse peut alors être formulée :

le retrait de l'homme pouvait appeler le retrait de la forme qui continuait à représenter directement sa parole.

Cette proposition ne doit pas être transformée en certitude.

Elle ne constitue pas une déclaration de Berthon.

Elle représente une interprétation possible de la cohérence entre son thème, son parcours et son geste.

Elle possède néanmoins une force particulière parce qu'elle ne ramène plus nécessairement la destruction à la colère ou à la volonté de punir.

Le geste pourrait avoir eu une dimension beaucoup plus intérieure :

si l'homme se retire, sa voix enregistrée doit peut-être se retirer avec lui.

La destruction comme clôture possible

La maison XII permet ainsi d'ajouter une hypothèse indispensable aux lectures précédentes.

Le geste final pourrait avoir comporté une fonction de **clôture**.

Clore n'est pas nécessairement détruire par hostilité.

Clore signifie parfois décider qu'une forme a suffisamment vécu.

Le corpus consacré à la maison XII distingue précisément dissolution du Moi et abandon de certaines identifications devenues inutiles. La maturation de cette maison ne consiste pas à annihiler l'individualité, mais à desserrer les rigidités, les identifications et les prétentions à une maîtrise absolue qui appartenaient à un cycle antérieur.

Cette distinction ouvre deux lectures presque opposées de la destruction des archives.

La première considère le geste comme une dernière affirmation de maîtrise :

supprimer pour empêcher que l'œuvre devienne indépendante.

La seconde peut y voir un dernier renoncement :

supprimer parce qu'il n'est plus nécessaire que la personne continue à survivre matériellement à travers sa propre parole.

Ces deux lectures ne doivent pas être prématurément départagées.

Elles peuvent même avoir coexisté.

Un geste humain complexe peut simultanément contenir contrôle et renoncement.

Volonté de décider et désir de se retirer.

Attachement à l'œuvre et refus d'être prolongé indéfiniment par elle.

Désir de protéger ce qui a été créé et aspiration à fermer un cycle.

La forte maison XII de Berthon oblige donc à conserver cette ambivalence.

Elle empêche de réduire le geste à une seule psychologie de la dépossession.

Du dépouillement à la disparition de la forme

La maison XII pose finalement une question radicale :

tout ce qui a compté doit-il nécessairement être conservé sous sa forme matérielle ?

La réponse symbolique de cette maison est négative.

Une forme peut disparaître tandis que son effet demeure.

Un enseignement peut cesser d'être accessible alors qu'il continue à vivre dans ceux qui l'ont reçu.

Une parole peut ne plus être audible tandis que les idées auxquelles elle a donné naissance continuent à produire leurs effets.

Une institution peut disparaître tandis que les personnes qu'elle a formées poursuivent ailleurs ce qu'elles y ont appris.

Cette distinction est particulièrement importante pour Berthon.

Ses élèves ne disparaissent pas avec les cassettes.

Les connaissances acquises ne disparaissent pas.

Les trajectoires qui furent modifiées par son enseignement ne sont pas annulées.

Les astrologues formés à l'ESAP continuent leur propre travail.

Certains témoignent encore plusieurs années après sa mort de l'importance de ce qu'ils ont reçu.

La transmission existe donc déjà sous une autre forme.

Elle n'est plus contenue uniquement dans les objets.

Elle existe dans des consciences devenues autonomes.

Sous cet angle, la destruction pourrait également être pensée selon une logique de maison XII :

la forme extérieure disparaît après avoir accompli sa fonction, tandis que ce qui a été réellement assimilé continue autrement.

Une telle lecture correspond d'ailleurs assez bien à la pédagogie de Berthon, qui encourageait ses élèves à s'approprier les outils et à développer leur propre chemin plutôt qu'à devenir de simples répétiteurs.

Ce point crée cependant un nouveau paradoxe.

Si Berthon croyait réellement à l'autonomie des élèves, pourquoi empêcher les enregistrements de continuer à nourrir de futurs élèves ?

La maison XII ne résout pas cette contradiction.

Elle permet seulement d'envisager qu'à la fin du cycle, la valeur accordée à la **transmission vivante** ait pu devenir plus importante que la conservation indéfinie de la forme enregistrée.

L'enseignement aurait alors déjà accompli sa migration essentielle :

de la cassette vers les personnes.

La fin d'un cycle plutôt que la négation d'une vie

La destruction des archives ne doit finalement pas être interprétée comme une négation de toute l'œuvre.

Cette conclusion serait incompatible avec plusieurs décennies de transmission.

Elle nierait également le fait que Berthon avait lui-même organisé l'enregistrement et la diffusion de ses cours.

Une interprétation plus cohérente consiste à distinguer deux périodes.

Pendant la vie active :

construire, enseigner, enregistrer, diffuser.

À la fin :

trier, retirer, clôturer, éventuellement supprimer.

Cette transition correspond précisément au changement de fonction symbolisé par la maison XII.

La maison XII ne demande plus :

« que faut-il encore construire ? »

Elle demande :

« qu'est-ce qui a terminé sa fonction ? »

Le geste de Berthon peut ainsi être replacé dans une dynamique plus vaste que celle du simple conflit ou du besoin de contrôle.

L'homme qui avait transmis pouvait considérer qu'une transmission particulière devait s'arrêter.

L’homme qui avait parlé pouvait décider que sa parole enregistrée ne devait pas devenir indéfiniment autonome.

L’homme qui avait construit une identité publique pouvait choisir de retirer une partie de ce qui la maintiendrait artificiellement présente après lui.

La concentration du Soleil, de Mercure, de Vénus et de Jupiter en maison XII n’explique pas ce choix.

Mais elle apporte un élément essentiel à son intelligibilité : **chez Berthon, la fin, le retrait, l’intériorisation et la capacité à soustraire certaines formes au regard collectif appartiennent profondément à la structure symbolique du thème.**

La destruction des cassettes peut alors être envisagée non seulement comme acte de maîtrise, mais également comme possible acte de clôture.

Dans cette perspective, une formulation synthétique devient possible :

Berthon aurait pu chercher non seulement à contrôler ce que deviendrait son enseignement après lui, mais aussi à faire coïncider la disparition de l’enseignant avec le retrait de la forme qui continuait directement à porter sa voix.

Cette formulation demeure une hypothèse.

Elle possède néanmoins l’avantage d’intégrer une dimension jusque-là moins visible du geste final : **la possibilité qu’il ne s’agisse pas seulement de retenir quelque chose aux autres, mais aussi de cesser volontairement d’occuper l’espace par l’intermédiaire d’une parole enregistrée.**

La question du geste ultime se déplace alors.

Elle n’est plus seulement :

« pourquoi détruire ce qui avait été transmis ? »

Elle devient aussi :

« pourquoi considérer qu’une transmission vivante devait avoir une fin matérielle ? »

C’est peut-être là que la maison XII atteint son sens le plus profond dans le thème de Jacques Berthon.

Elle rappelle que toute œuvre appartient également à un cycle.

Qu’une forme peut avoir rempli sa fonction.

Qu’une parole peut avoir produit ses effets.

Et que l'achèvement, aussi radical soit-il, peut parfois constituer non la négation de ce qui a été vécu, mais **la manière choisie de fermer définitivement la forme extérieure d'une expérience qui, intérieurement, avait déjà été transmise.**

Cinquième partie — Fragilité narcissique, reconnaissance et protection de soi

Chapitre 21 — Fragilité narcissique ne signifie pas personnalité narcissique

Narcissisme normal et estime de soi

Le terme « narcissisme » est souvent utilisé de manière trop rapidement pathologique. Dans son sens psychologique général, il désigne d'abord l'investissement de sa propre personne, de son image, de sa valeur et de sa continuité identitaire. Une certaine dimension narcissique est nécessaire au développement psychique : elle permet de reconnaître sa valeur, de protéger son intégrité, d'investir ses capacités, de supporter une certaine autonomie et d'oser produire quelque chose qui porte une marque personnelle.

Le narcissisme normal ne se confond donc pas avec la vanité, la grandiosité ou l'égocentrisme.

Il participe à l'estime de soi.

Il permet de sentir que l'existence possède une valeur suffisamment stable pour ne pas dépendre à chaque instant du regard extérieur.

Il permet aussi de créer.

Toute création comporte nécessairement une dimension d'investissement de soi. Écrire un livre, enseigner, développer une méthode, fonder une école ou produire une œuvre suppose de considérer que ce qui vient de soi mérite suffisamment d'attention pour être élaboré puis présenté aux autres.

Le désir d'être reconnu pour une réalisation n'est donc pas en lui-même pathologique.

La recherche contemporaine distingue clairement estime de soi et narcissisme pathologique. Une estime de soi solide constitue plutôt une ressource adaptative, alors que le narcissisme pathologique implique des difficultés beaucoup plus larges de régulation de la valeur personnelle et du fonctionnement relationnel.

Cette distinction est indispensable dans le cas de Jacques Berthon.

Un homme qui consacre plusieurs décennies à construire et transmettre un enseignement investit nécessairement son œuvre.

Cela ne permet pas d'en déduire une pathologie narcissique.

Fragilité narcissique et vulnérabilité à la reconnaissance

La notion de **fragilité narcissique** désigne une problématique différente.

Elle ne suppose pas nécessairement que la personne se considère comme supérieure.

Elle concerne plutôt la stabilité de la valeur personnelle.

Une estime de soi fragile devient davantage dépendante des expériences de reconnaissance, de réussite, de critique, de rejet ou d'indifférence. La personne peut être particulièrement atteinte lorsqu'un événement semble remettre en cause sa légitimité, sa compétence ou l'importance de ce qu'elle a construit.

La psychologie contemporaine distingue d'ailleurs plusieurs dimensions du narcissisme. La vulnérabilité narcissique est notamment associée à une plus grande réactivité aux menaces portant sur l'estime de soi, à la honte, au retrait et à l'hypersensibilité à certaines évaluations négatives. Elle ne doit cependant pas être assimilée mécaniquement au trouble narcissique de la personnalité.

Cette distinction permet d'examiner Berthon avec davantage de précision.

La question n'est pas nécessairement de savoir s'il avait « trop d'amour-propre ».

Elle peut être formulée autrement :

certaines situations de non-reconnaissance pouvaient-elles toucher une zone particulièrement importante de sa valeur personnelle ?

Le carré Soleil–Saturne déjà étudié donne à cette hypothèse une cohérence symbolique. Le corpus associe les contacts difficiles Soleil–Saturne aux questions de légitimité, de reconnaissance, d'insuffisance possible, de besoin de prouver ou de difficulté à se reconnaître une valeur indépendamment des autorités extérieures. Avec la maturation, cette tension peut devenir au contraire solidité et autorité intérieure.

Il ne s'agit donc pas de déduire une fragilité narcissique d'un aspect astrologique.

Il s'agit d'observer que la biographie et le thème permettent de poser légitimement une question autour de la valeur, de la reconnaissance et de la légitimité.

Pourquoi aucun diagnostic rétrospectif n'est possible

Aucun diagnostic clinique de trouble narcissique de la personnalité ne peut être établi à partir d'un thème astral, de témoignages biographiques, de conflits professionnels ou d'un geste isolé survenu en fin de vie.

Un trouble de la personnalité suppose un ensemble durable de caractéristiques psychologiques et relationnelles, évaluées cliniquement, replacées dans l'histoire de la personne et suffisamment constantes pour produire un fonctionnement global particulier. Les descriptions contemporaines du trouble narcissique incluent notamment perturbations de l'estime de soi,

besoin excessif d’admiration, problèmes d’empathie, grandiosité ou formes vulnérables, mais l’évaluation diagnostique nécessite beaucoup plus qu’une reconstruction biographique.

Les recommandations professionnelles sont également claires : il n’est pas possible de diagnostiquer une personne qui n’a pas été examinée cliniquement.

Dans le cas de Berthon, la prudence doit être encore plus grande.

Les témoignages disponibles contiennent plusieurs éléments qui ne correspondent pas à une représentation simpliste d’un homme constamment en quête d’admiration.

Marie-Paule Baicry le décrit comme libre, indépendant, discret et peu à l’aise devant certains éloges. Son enseignement semble avoir encouragé les élèves à développer leur propre voie plutôt qu’à demeurer dans une dépendance personnelle. La longévité de son activité pédagogique montre également une capacité durable à investir la transmission. Ces éléments ne permettent pas d’exclure toute vulnérabilité de l’estime de soi, mais ils s’opposent à toute réduction caricaturale de la personnalité à une structure narcissique pathologique.

La formulation correcte doit donc rester :

hypothèse de fragilité narcissique possible,

et non :

diagnostic de personnalité narcissique.

Cette différence n’est pas simplement terminologique.

Elle change toute l’interprétation.

La différence entre recherche d’admiration et besoin de juste reconnaissance

Le besoin de reconnaissance doit également être distingué du besoin d’admiration.

L’admiration porte sur l’image.

La reconnaissance peut porter sur la valeur réelle d’un travail, d’une compétence ou d’une position.

Une personne peut ne pas rechercher les compliments tout en souhaitant que son travail soit correctement considéré.

Elle peut ne pas vouloir être constamment mise en avant tout en souffrant lorsqu’une figure importante paraît ne pas reconnaître ce qu’elle estime légitime.

Cette nuance paraît particulièrement importante pour comprendre la relation de Berthon à Barbault.

Berthon avait été profondément influencé par Barbault au début de son parcours astrologique. Plus tard, il lui reprocha de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Nicola. Dans une relation où l'autre avait d'abord occupé une position de référence, l'absence de soutien pouvait prendre un poids sans rapport avec une simple quête d'approbation générale.

Le problème pouvait être moins :

« pourquoi ne m'admire-t-il pas ? »

que :

« pourquoi celui dont le jugement compte ne reconnaît-il pas ma position lorsqu'elle est engagée dans une épreuve importante ? »

Le corpus consacré à Soleil–Saturne distingue précisément la recherche indistincte de visibilité de la reconnaissance provenant de figures considérées comme légitimes : père, supérieurs, institutions, groupe professionnel ou personnes dont le jugement possède une autorité particulière.

Cette distinction permet de mieux comprendre la coexistence possible entre modestie et blessure de reconnaissance.

Une personne peut être embarrassée par les éloges ordinaires et néanmoins profondément atteinte par l'absence de soutien d'une personne précise.

La reconnaissance n'est pas toujours quantitative.

Sa valeur dépend aussi de celui qui la donne ou la refuse.

Une œuvre peut devenir un support majeur de la valeur personnelle

Toute œuvre durable finit par entretenir une relation complexe avec l'identité de son auteur.

Elle constitue quelque chose de distinct de lui.

Mais elle représente aussi des années de travail, de choix, de compétences, d'efforts et de renoncements.

Elle peut alors devenir un support important du sentiment de valeur personnelle.

Le phénomène n'est pas pathologique en lui-même.

Le problème n'apparaît que lorsque la distinction entre **valeur de l'œuvre** et **valeur de la personne** devient insuffisamment stable.

Le corpus consacré à Soleil–Saturne formule précisément cette différence : une maturation de l'estime de soi suppose de dissocier la dignité personnelle, la qualité du travail, la

reconnaissance sociale et les résultats obtenus. Une œuvre peut être critiquée ou améliorée sans que toute la valeur de celui qui l'a produite soit engagée.

Chez Berthon, l'enseignement avait acquis une importance considérable.

Il ne s'agissait pas d'une production périphérique.

L'ESAP avait organisé plusieurs années d'enseignement.

Les cours avaient été enregistrés.

Ils avaient permis une formation à distance.

Ils associaient astrologie, psychologie, psychanalyse, mythologie, spiritualité, théâtre et biographie.

L'œuvre pédagogique pouvait donc représenter une part majeure de ce que Berthon avait construit comme contribution personnelle.

La présence de Pluton en maison V ajoute symboliquement une forte intensité à la relation entre créativité, expression personnelle, pouvoir personnel et reconnaissance.

Le carré Soleil–Saturne introduit parallèlement la question de la légitimité.

Mars en maison X relie affirmation de la volonté et trajectoire sociale.

La combinaison de ces facteurs permet de poser une hypothèse : **l'œuvre pouvait être suffisamment liée à l'identité et à la valeur personnelle pour que son devenir touche bien davantage que de simples questions matérielles de conservation**.

Cela ne signifie pas que Berthon confondait nécessairement toute sa valeur avec son œuvre.

Les faits disponibles ne permettent pas une affirmation aussi forte.

Mais ils permettent de comprendre pourquoi la perte de contrôle sur cette œuvre pouvait représenter un enjeu psychologique important.

Fragilité narcissique et geste de protection

La fragilité narcissique peut conduire non seulement à rechercher davantage de reconnaissance, mais aussi à chercher à se protéger des situations susceptibles de remettre douloureusement la valeur personnelle en question.

Une protection peut prendre la forme du retrait.

De la mise à distance.

Du refus d'une situation dans laquelle le jugement d'autrui devient trop important.

De la reprise de contrôle.

Dans les formes pathologiques du narcissisme, ces réactions peuvent devenir rigides, hostiles ou fortement perturbatrices. Les modèles contemporains insistent notamment sur les stratégies de régulation utilisées lorsque l'estime de soi est menacée : dévalorisation, évitement, isolement ou autres formes de restauration défensive de la valeur personnelle.

Mais toute stratégie de protection face à une blessure de reconnaissance n'est évidemment pas la preuve d'un narcissisme pathologique.

Chez Berthon, une hypothèse plus limitée peut être formulée.

Les expériences relationnelles importantes ont pu lui apprendre que la reconnaissance ou le soutien d'autrui ne pouvaient pas toujours être garantis.

Nicola représente une expérience de confrontation directe.

Barbault représente une expérience où une figure importante ne donne pas le soutien attendu.

La création de l'ESAP représente ensuite une reprise d'autonomie.

Une logique possible apparaît alors :

plus la valeur d'une orientation devient importante, moins il devient acceptable que sa définition dépende entièrement d'autrui.

Cette dynamique peut être parfaitement créatrice pendant une grande partie de la vie.

Elle devient problématique seulement lorsque l'œuvre doit nécessairement être confiée à d'autres pour survivre à son auteur.

La blessure de reconnaissance ne prouve pas une pathologie

Il existe une tentation rétrospective particulièrement dangereuse :

repérer que Berthon fut blessé par l'attitude de Barbault ;

constater qu'il avait construit une œuvre importante ;

observer qu'il détruisit finalement ses archives ;

puis relier ces trois éléments par une conclusion psychologique définitive :

« il était narcissique et s'est vengé en détruisant son œuvre ».

Une telle reconstruction serait beaucoup trop rapide.

Elle négligerait d'abord le temps écoulé entre les événements.

Elle négligerait également la réconciliation ultérieure entre Berthon et Barbault.

Elle oublierait surtout plusieurs décennies de transmission généreuse.

Enfin, elle transformerait un geste dont les motivations demeurent inconnues en symptôme diagnostique.

La fragilité narcissique constitue une hypothèse beaucoup plus nuancée.

Elle permet d'envisager qu'une personne puisse avoir développé une sensibilité particulière aux questions de reconnaissance sans que cette sensibilité organise toute sa personnalité.

Elle permet également de comprendre qu'une blessure ancienne puisse laisser une trace sans déterminer directement un acte des décennies plus tard.

Une trace n'est pas une causalité.

Une sensibilité n'est pas un trouble.

Une blessure n'est pas un diagnostic.

Cette distinction doit rester au cœur de toute l'étude.

L'œuvre comme protection contre l'insignifiance — et le paradoxe de sa destruction

Un point particulièrement intéressant apparaît avec la question de la trace laissée après soi.

Les problématiques Soleil–Saturne peuvent parfois inclure la crainte de ne pas compter suffisamment, de ne pas laisser une œuvre importante ou de ne pas occuper une place reconnue. Cette peur peut alimenter travail, ambition, maîtrise ou désir de produire quelque chose de durable. Mais le corpus précise immédiatement que cette aspiration n'est pas en elle-même pathologique : elle peut soutenir une contribution authentique.

Le paradoxe de Berthon devient alors particulièrement saisissant.

S'il avait simplement cherché une immortalisation narcissique ordinaire, la stratégie la plus logique aurait été exactement inverse de celle qu'il adopta.

Il aurait conservé ses archives.

Organisé leur publication.

Multiplié les copies.

Désigné des successeurs.

Veillé à ce que son nom continue à circuler.

Or il détruit et interdit la duplication.

Ce fait constitue un argument important contre toute explication simpliste fondée sur le seul désir d'être célébré après sa mort.

Le geste peut même apparaître, sous un certain angle, comme opposé au désir classique de laisser une trace matérielle.

Mais le paradoxe ne supprime pas toute dimension narcissique possible.

Il la déplace.

Une autre forme de rapport à la valeur peut exister :

si l'œuvre ne peut plus survivre dans des conditions conformes à sa valeur supposée, mieux vaut qu'elle ne survive pas sous une forme échappant totalement à son auteur.

Cette hypothèse n'est plus celle d'un désir d'admiration.

Elle concerne davantage l'intégrité de ce qui a été créé et la difficulté éventuelle à accepter sa transformation hors de tout contrôle.

Elle rejoint les problématiques déjà observées avec Mars–Pluton, Saturne en VIII et Uranus–Milieu du Ciel.

Le danger d'une interprétation pathologisante

L'explication pathologisante possède un avantage apparent : elle simplifie.

Elle permettrait de résumer une histoire complexe en quelques mots :

orgueil ;

narcissisme ;

rancune ;

vengeance.

Mais cette simplification ferait perdre l'essentiel.

Elle ne rendrait pas compte de l'homme qui enseigne pendant des décennies.

Elle ne rendrait pas compte de la conjonction Vénus–Jupiter et de la fécondité relationnelle qu'elle peut symboliser.

Elle ne rendrait pas compte des témoignages décrivant un homme encourageant les autres à devenir autonomes.

Elle ne rendrait pas compte de la réconciliation avec Barbault.

Elle ne rendrait pas compte de la dimension spirituelle de son enseignement.

Elle ne rendrait pas compte non plus de la maison XII et de la possibilité d'un geste de clôture ou de renoncement.

Enfin, elle confondrait trois niveaux qui doivent rester séparés :

une vulnérabilité de l'estime de soi ;

une organisation narcissique de certains comportements ;

un trouble narcissique de la personnalité.

Ces trois réalités ne sont pas équivalentes.

La psychologie contemporaine elle-même insiste sur la distinction entre narcissisme normal, traits narcissiques, vulnérabilité narcissique et formes pathologiques suffisamment durables et envahissantes pour constituer un trouble.

L'astrologie doit être encore plus prudente.

Aucune configuration ne permet de diagnostiquer un trouble narcissique. Le corpus le précise explicitement : Soleil, maison V, Vénus, Saturne ou Pluton peuvent servir à explorer symboliquement les questions de valeur personnelle, de reconnaissance, de créativité ou de contrôle, mais aucun ensemble astrologique ne permet d'établir une pathologie clinique.

L'enjeu n'est donc pas de demander :

« Jacques Berthon était-il narcissique ? »

La question est trop pauvre et trop ambiguë.

La formulation plus féconde serait :

« quelles expériences pouvaient rendre sa valeur personnelle, son œuvre et la reconnaissance de cette œuvre suffisamment importantes pour qu'une perte de maîtrise devienne difficile à accepter ? »

Cette question permet de poursuivre l'analyse sans enfermer la personne dans un diagnostic.

Fragilité, reconnaissance et protection de soi

La notion de fragilité narcissique devient finalement utile à condition de rester précisément délimitée.

Elle permet de penser qu'une personne peut être solide dans de nombreux domaines et vulnérable dans certains autres.

Elle permet de comprendre qu'une grande autonomie extérieure puisse s'accompagner d'une sensibilité particulière à la reconnaissance provenant de quelques personnes investies d'une forte valeur symbolique.

Elle permet aussi d'envisager qu'une œuvre devienne un support important de continuité identitaire sans que cette relation à l'œuvre constitue une pathologie.

Dans le cas de Berthon, plusieurs dimensions peuvent donc être réunies avec prudence :

le carré Soleil–Saturne peut symboliquement rendre importante la question de la légitimité et de la reconnaissance ;

Pluton en maison V intensifie le rapport à la création personnelle ;

Mars opposé Pluton engage les thèmes de volonté, maîtrise et dépossession ;

Saturne en maison VIII pose la question de la confiance nécessaire au partage ;

Uranus carré au Milieu du Ciel accentue la nécessité de conserver une trajectoire autonome ;

la forte maison XII introduit enfin une possibilité de retrait et de clôture.

Aucune de ces configurations ne prouve une fragilité narcissique.

Mais leur convergence permet de comprendre pourquoi **valeur personnelle, création, reconnaissance, autonomie et maîtrise** peuvent constituer un ensemble particulièrement sensible.

Le geste final peut alors être envisagé non comme le symptôme d'une personnalité narcissique, mais comme l'acte possible d'un homme ayant très fortement investi une œuvre, son autonomie et la responsabilité de ce qu'il transmettait.

La différence est essentielle.

Dans une lecture pathologisante :

Berthon détruit parce qu'il ne supporte pas de ne pas être admiré.

Rien ne permet d'établir une proposition aussi réductrice.

Dans une lecture plus nuancée :

une sensibilité possible aux questions de légitimité et de reconnaissance, combinée à une forte identification à l'œuvre, à un besoin d'autonomie et à une difficulté potentielle à abandonner entièrement son devenir à autrui, peut avoir contribué à rendre la transmission posthume psychiquement complexe.

Cette seconde formulation conserve l'hypothèse sans transformer l'hypothèse en verdict.

Elle permet surtout de restituer à Berthon sa complexité.

Une fragilité narcissique éventuelle ne supprimerait ni générosité, ni capacité pédagogique, ni profondeur spirituelle, ni autonomie réelle.

Elle indiquerait seulement qu'au cœur d'une personnalité très construite pouvait subsister une question profondément humaine :

comment continuer à sentir la valeur de ce qui a été accompli lorsque cette valeur ne peut plus être garantie, défendue ou reconnue selon les conditions qui avaient jusque-là permis de la soutenir ?

C'est à partir de cette question que la protection de soi, le retrait, la maîtrise et le geste de destruction peuvent être étudiés sans réduire leur auteur à une étiquette clinique.

Chapitre 22 — L'œuvre comme prolongement de soi

Créer et transmettre

Créer ne consiste pas seulement à produire un objet extérieur. Toute création engage une part de celui qui crée. Elle porte une sélection, une manière de penser, une hiérarchie des valeurs, une sensibilité, une méthode et parfois une vision du monde.

Cette dimension apparaît avec une intensité particulière lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'enseignement.

Un cours ne transmet pas seulement des informations. Il transmet aussi une manière de relier les informations, de construire un raisonnement, d'interpréter, de poser les problèmes et de donner du sens.

Chez Jacques Berthon, cette dimension est particulièrement nette. Son activité pédagogique associe astrologie, psychanalyse, mythologie, culture générale, spiritualité, art dramatique et étude biographique. Les témoignages soulignent le caractère personnel de sa manière d'enseigner : art de la parole, humour, érudition, mise en scène, recours aux thèmes de personnalités et capacité à rendre vivante l'interprétation astrologique.

L'œuvre ne se réduit donc pas à un corpus conceptuel détachable de son auteur.

Elle contient également une **forme de présence**.

Cette distinction permet de mieux comprendre pourquoi les cassettes pouvaient avoir une valeur particulière. Elles ne conservaient pas seulement les connaissances de Berthon. Elles conservaient sa voix, son rythme, ses formulations, son mode d'association et une partie de ce qui faisait précisément la singularité de son enseignement.

La maison V, fortement concernée dans son thème par la présence de Pluton, représente justement la capacité à produire quelque chose qui porte une marque personnelle : œuvre, projet, idée, entreprise ou activité éducative. Elle correspond à l'expression créatrice de l'individualité.

Créer et transmettre deviennent alors deux temps d’un même mouvement.

Créer consiste à donner forme.

Transmettre consiste à accepter que cette forme entre dans la vie d’autrui.

Donner une forme extérieure à une conviction intérieure

La création permet de rendre visible quelque chose qui, auparavant, n’existait qu’à l’intérieur.

Une intuition devient théorie.

Une conviction devient enseignement.

Une expérience devient méthode.

Une manière de comprendre devient parole.

Le corpus astrologique formule explicitement cette dynamique : créer signifie donner une forme visible à quelque chose d’intérieur. La maison V concerne d’abord l’expression personnelle, tandis que la reconnaissance sociale de cette création relève davantage de la maison X.

Cette distinction est importante dans le cas de Berthon.

Son œuvre pédagogique possède les deux dimensions.

Elle vient d’abord d’une élaboration personnelle.

Elle devient ensuite une réalité sociale.

L’ESAP constitue précisément le lieu où une conception intérieure de l’astrologie prend une forme institutionnelle.

Les cassettes constituent une autre étape du même processus : la parole prononcée devient objet transmissible.

La pensée devient enregistrable.

Puis duplicable.

Puis accessible indépendamment de la présence physique de celui qui l’a produite.

Chaque étape éloigne progressivement l’œuvre de son origine intérieure.

D’abord, la pensée appartient à celui qui pense.

Puis elle est prononcée.

Puis entendue.

Puis enregistrée.

Puis reproduite.

Puis interprétée par d'autres.

La transmission implique donc nécessairement une forme de séparation entre l'auteur et ce qu'il a créé.

Cette séparation est normale.

Elle constitue même la condition de toute fécondité culturelle.

Mais elle peut aussi représenter une épreuve particulière lorsque ce qui a été créé est profondément investi comme expression de soi.

L'investissement affectif d'une œuvre construite pendant des décennies

Une œuvre poursuivie pendant plusieurs décennies ne conserve pas psychiquement le même statut qu'une production occasionnelle.

Elle accumule du temps.

Des efforts.

Des choix.

Des renoncements.

Des relations.

Des réussites.

Des conflits.

Des transformations personnelles.

Elle finit souvent par devenir une sorte de condensé biographique.

Cette idée ne suppose aucune pathologie.

Il est normal qu'une personne investisse fortement ce à quoi elle a consacré une part considérable de son existence.

La créativité suppose précisément une capacité à investir ce qui vient de soi. Le corpus rappelle que le fait de montrer une œuvre, une idée ou une réalisation n'est pas en lui-même

narcissique au sens pathologique ; la question essentielle est de distinguer expression personnelle et dépendance absolue au regard d'autrui.

Dans le cas de Berthon, l'investissement est considérable.

Son enseignement se développe sur plusieurs décennies.

Il crée une école.

Il organise un cursus.

Il produit des cours enregistrés.

Il participe à la formation d'élèves qui poursuivent ensuite leur propre trajectoire.

Il continue par ailleurs à enseigner le théâtre jusqu'à un âge très avancé.

L'œuvre devient donc plus qu'une production.

Elle devient une partie de l'histoire personnelle.

Ce qui lui arrive peut alors avoir une portée symbolique très forte.

La présence de Pluton en maison V accentue précisément, dans la lecture astrologique, les enjeux de créativité, de pouvoir personnel, de reconnaissance et d'investissement dans l'expression de soi. Le corpus consacré à cette position insiste sur le besoin d'exprimer une créativité profondément personnelle et sur l'intensité que peut prendre la question de la reconnaissance.

Cette interprétation doit cependant être utilisée avec prudence.

Pluton en V ne signifie pas que Berthon aurait confondu consciemment son identité et son œuvre.

Il indique seulement que le territoire de la création pouvait être particulièrement chargé psychiquement.

Lorsque critiquer l'œuvre peut être vécu comme atteindre le créateur

Plus une œuvre est investie, plus il peut devenir difficile de séparer parfaitement l'évaluation de l'œuvre de l'évaluation de son auteur.

Cette difficulté appartient à l'expérience créatrice ordinaire.

Un texte critiqué n'est objectivement pas la personne qui l'a écrit.

Une méthode contestée n'est pas la personne qui l'a conçue.

Un enseignement remis en question ne signifie pas que l'enseignant est sans valeur.

Mais cette distinction intellectuellement évidente peut être plus difficile à maintenir affectivement.

La critique d'une œuvre peut parfois être ressentie comme :

« ce qui vient de soi n'a pas la valeur qui lui était attribuée ».

Lorsque l'estime personnelle repose partiellement sur ce qui a été construit, la critique peut toucher beaucoup plus profondément que le seul contenu technique.

Le carré Soleil–Saturne étudié précédemment prend ici tout son sens symbolique. La reconnaissance peut être recherchée auprès d'institutions, d'un groupe professionnel ou de figures considérées comme légitimes. Lorsque cette reconnaissance devient trop directement liée à la stabilité identitaire, critique, silence ou sentiment d'être sous-estimé peuvent prendre une importance excessive. La maturation consiste au contraire à pouvoir évaluer soi-même son travail sans faire de la reconnaissance extérieure l'unique autorité sur l'identité.

Dans le cas de Berthon, aucune source ne permet d'affirmer que la critique de son œuvre était systématiquement vécue comme une attaque personnelle.

Une telle généralisation serait injustifiée.

Mais l'épisode Barbault indique au moins qu'une question de reconnaissance pouvait devenir affectivement significative lorsqu'elle impliquait une personne dont l'autorité avait compté.

Il est donc possible qu'une distinction ait parfois été difficile à maintenir entre :

la reconnaissance de l'orientation défendue

et

la reconnaissance de celui qui la défendait.

Cette hypothèse reste limitée.

Elle ne doit pas devenir un trait de caractère absolu.

Lorsque reprendre l'œuvre peut être vécu comme s'en emparer

La question devient encore plus délicate lorsqu'il ne s'agit plus simplement de critiquer une œuvre, mais de la reprendre.

Une œuvre transmise change nécessairement de mains.

Les élèves utilisent ce qu'ils ont appris.

Ils l'intègrent à d'autres systèmes.

Ils développent certaines idées.

En abandonnent d'autres.

Parfois, ils modifient profondément l'enseignement initial.

Cette transformation est inhérente à toute transmission vivante.

Berthon semble d'ailleurs avoir explicitement accepté ce principe pour ses élèves. Marie-Paule Baicry rapporte son insistance sur l'autonomie intellectuelle, le travail personnel et la nécessité de trouver son propre chemin, tandis que Samuel Djian-Gutenberg explique avoir utilisé les fondations acquises auprès de Berthon avant de développer une approche différente, notamment sous l'influence de Rudhyar et d'autres courants.

Il serait donc faux de représenter Berthon comme exigeant une reproduction servile de son enseignement.

Mais une différence importante existe entre **reprendre une pensée en son propre nom** et **reprendre matériellement l'œuvre ou la parole de celui qui l'a créée**.

Un ancien élève peut dire :

« voici ce qui a été appris, voici ce qui en est fait désormais ».

Il assume alors sa propre responsabilité.

Mais celui qui reproduit une cassette de Berthon fait directement circuler la voix de Berthon.

Le problème change.

La parole n'est pas transformée puis assumée par quelqu'un d'autre.

Elle continue à être attribuée à son auteur.

Celui qui la détient acquiert donc un pouvoir particulier sur la manière dont cette présence sera prolongée.

Il peut sélectionner les enregistrements.

Les copier.

Les diffuser.

Les découper.

Les contextualiser ou non.

Les associer à d'autres matériaux.

Les commercialiser éventuellement.

Les présenter à un nouveau public.

L'auteur n'a alors plus seulement transmis quelque chose.

Il a perdu le pouvoir exclusif de déterminer **comment sa propre parole continuera à exister**.

Cette situation peut être vécue comme une simple transmission patrimoniale.

Mais elle peut également, lorsque l'œuvre est fortement investie, prendre une tonalité de dépossession.

La différence psychologique est considérable :

transmettre une idée permet à l'autre de la transformer ; transmettre une archive permet à l'autre d'agir sur la forme même qui continue à représenter son auteur.

L'œuvre comme territoire intermédiaire entre soi et les autres

Une œuvre possède ainsi un statut étrange.

Elle vient de soi sans être soi.

Elle appartient matériellement ou juridiquement à certaines personnes sans leur appartenir nécessairement symboliquement de la même manière.

Elle peut être offerte tout en restant affectivement investie.

Elle peut être diffusée tout en continuant à représenter celui qui l'a créée.

Elle se situe entre l'intériorité du créateur et le monde collectif.

Cette position intermédiaire correspond particulièrement bien à la maison V.

La maison V produit une expression personnelle avant que celle-ci ne rencontre le collectif. L'axe V–XI pose précisément la question du passage de la création individuelle à la participation collective.

Toute création destinée à être transmise doit franchir ce passage.

Quelque chose de personnel devient collectif.

Mais la création ne devient pas pour autant impersonnelle.

Le nom de l'auteur demeure.

Sa responsabilité demeure.

Sa réputation peut demeurer.

Sa parole peut demeurer.

La difficulté n'est donc pas seulement de donner.

Elle est d'accepter qu'une chose profondément personnelle puisse progressivement devenir une réalité dont d'autres ont aussi l'usage, la mémoire et parfois la garde.

Chez Berthon, ce passage devient particulièrement sensible parce que plusieurs dimensions du thème convergent autour de cette question.

Pluton en maison V intensifie l'investissement créateur.

Mars en X opposé à Pluton relie création personnelle et volonté d'agir sur la trajectoire sociale.

Saturne en VIII introduit la question de la confiance dans ce qui doit être partagé.

Uranus carré au Milieu du Ciel accentue le besoin de rester maître de sa direction.

Le carré Soleil–Saturne pose la question de la valeur et de la légitimité.

La maison XII introduit enfin la possibilité du retrait et de la clôture.

Aucun de ces facteurs n'explique isolément le geste final.

Mais leur convergence dessine une question cohérente :

comment faire passer une œuvre fortement personnelle dans l'espace collectif sans éprouver cette transformation comme une perte excessive de maîtrise ?

La difficulté de dissocier complètement le créateur de sa création

La maturation créatrice suppose généralement une double capacité.

D'abord :

reconnaître que l'œuvre vient de soi et qu'elle mérite d'être investie.

Ensuite :

reconnaître qu'une fois créée et transmise, elle ne peut plus demeurer entièrement soi.

Cette seconde étape est souvent plus difficile.

Elle exige de supporter que l'œuvre soit lue autrement.

Critiquée.

Transformée.

Parfois oubliée.

Parfois redécouverte.

Et quelquefois appropriée par un contexte très éloigné de celui dans lequel elle avait été produite.

Le créateur doit alors accepter un paradoxe :

plus l'œuvre réussit à être transmise, moins son devenir lui appartient exclusivement.

Chez Berthon, ce paradoxe est particulièrement frappant parce que son enseignement semble avoir encouragé exactement cette autonomisation chez les élèves.

La transmission devait conduire à la pensée personnelle.

L'élève suffisamment formé devait pouvoir devenir autre chose qu'un disciple.

Mais cette autonomie des destinataires ne répond pas entièrement à la question de l'autonomie de l'œuvre elle-même.

Un élève qui se différencie protège en quelque sorte l'auteur : il parle finalement en son propre nom.

Une cassette continuant à circuler maintient directement le nom et la parole de Berthon.

Ainsi, ce qui pourrait avoir été le plus difficile à autonomiser n'était peut-être pas l'élève.

C'était **la représentation enregistrée de soi-même**.

Une œuvre peut survivre de deux manières

L'histoire de Berthon fait apparaître deux formes différentes de survie d'un enseignement.

La première est une survie **par transformation**.

Les élèves reçoivent.

Assimilent.

Développent.

Transforment.

Ils deviennent autonomes.

Dans cette forme de transmission, l'enseignement survit parce qu'il cesse progressivement d'être identique à lui-même.

La seconde est une survie **par conservation**.

Les enregistrements demeurent.

La voix reste identique.

Les paroles peuvent être réécoutées.

L'auteur continue symboliquement à enseigner sous une forme figée.

Berthon semble avoir accepté très largement la première.

Le devenir de la seconde paraît beaucoup plus problématique.

Cette distinction pourrait être l'une des clés majeures de son geste final.

Détruire les cassettes ne détruisait pas ce que les élèves avaient intégré.

Cela empêchait surtout que **la forme originale de sa parole continue indépendamment de lui**.

La différence est profonde.

Elle pourrait permettre de comprendre comment un homme attaché à la transmission pouvait supprimer les instruments mêmes d'une transmission future sans nécessairement ressentir qu'il supprimait toute son œuvre.

Dans cette logique :

l'essentiel avait déjà été transmis aux personnes ; la conservation matérielle n'était peut-être pas considérée comme identique à la transmission véritable.

Cette hypothèse rejoint la dimension de maison XII précédemment étudiée : la forme peut disparaître alors que l'effet de l'expérience demeure.

Entre protection de l'œuvre et protection de soi

La question reste cependant ouverte : qu'est-ce qui était protégé par la destruction ?

L'œuvre ?

L'auteur ?

Les deux ?

Si les cassettes risquaient d'être utilisées dans des conditions jugées inadéquates, les détruire pouvait être vécu comme une protection de l'intégrité de l'enseignement.

Mais si la parole enregistrée était devenue suffisamment liée à l'identité de Berthon, protéger l'œuvre pouvait également signifier protéger une partie de soi.

La frontière devient difficile à tracer.

C'est précisément ce qui caractérise certaines œuvres fortement investies : elles sont suffisamment extérieures pour être données, mais suffisamment intérieures pour que leur traitement ne soit jamais complètement indifférent.

La fragilité narcissique éventuelle doit alors être comprise dans ce sens limité.

Non pas nécessairement :

« l'œuvre prouve que l'auteur est supérieur ».

Mais peut-être :

« ce qui arrive à l'œuvre touche directement quelque chose de la valeur de celui qui l'a construite ».

Cette nuance correspond davantage aux éléments disponibles.

Elle permet d'intégrer simultanément la forte autonomie de Berthon, son investissement pédagogique, sa sensibilité possible à certaines formes de reconnaissance et les témoignages décrivant sa modestie personnelle.

Le paradoxe ultime : protéger en supprimant

La destruction des archives contient finalement un paradoxe particulièrement fort.

En principe, protéger une œuvre consiste à la conserver.

Classer.

Archiver.

Restaurer.

Numériser.

Transmettre.

Berthon choisit apparemment l'inverse.

Il protège peut-être quelque chose **en supprimant la possibilité même de sa continuation**.

Le sens réel de cette décision demeure inconnu.

Mais plusieurs logiques psychologiques peuvent être distinguées.

Une première serait :

mieux vaut la disparition que l'altération.

Une seconde :

mieux vaut la fin que l'appropriation.

Une troisième :

mieux vaut empêcher la circulation que perdre toute possibilité de répondre de ce qui circule.

Une quatrième, plus proche de la maison XII :

ce qui devait être transmis l'a déjà été ; la forme restante peut disparaître.

Ces formulations ne constituent pas des paroles de Berthon.

Elles permettent seulement de décrire différents sens possibles d'un même acte.

L'interdiction de duplication rend toutefois particulièrement importante la question de l'appropriation future. Berthon ne détruit pas seulement ce qui se trouve personnellement en sa possession ; il exprime aussi la volonté que les cassettes ne soient pas reproduites.

Le geste concerne donc le devenir de l'œuvre après qu'elle a quitté son contrôle immédiat.

L'œuvre comme prolongement de soi, sans confusion totale avec soi

La formule « l'œuvre comme prolongement de soi » doit finalement être maniée avec précision.

Elle ne signifie pas que Berthon aurait confondu son existence avec ses cours.

Elle signifie plutôt qu'une œuvre construite pendant des décennies peut contenir suffisamment d'identité, d'investissement, d'histoire et de valeur pour que son devenir possède une portée psychique considérable.

Le thème soutient symboliquement cette hypothèse sans la transformer en certitude.

La maison V concerne ce qui porte une marque personnelle.

Pluton dans cette maison peut intensifier l'investissement créateur et les enjeux de reconnaissance.

Soleil–Saturne peut rendre importante la question de la valeur et de la légitimité, tout en permettant dans sa maturation de dissocier progressivement valeur personnelle et reconnaissance extérieure.

Et la réflexion sur le narcissisme rappelle que l'investissement de sa propre création est normal tant qu'il ne conduit pas à une dépendance absolue au regard d'autrui.

L'interprétation la plus prudente consiste donc à considérer que l'œuvre de Berthon pouvait être simultanément :

un objet transmis ;

une création personnelle ;

une trace biographique ;

un support de valeur ;

et une représentation persistante de son auteur.

À partir de là, la question de la destruction devient beaucoup plus complexe qu'un simple refus de partager.

Elle engage la frontière entre soi et ce qui vient de soi.

Tant que Berthon était vivant, cette frontière pouvait rester mobile.

Il pouvait transmettre tout en continuant à intervenir.

Il pouvait laisser circuler tout en demeurant l'autorité vivante capable de préciser le sens.

Après sa mort, la séparation devenait irréversible.

L'œuvre devait soit devenir réellement indépendante de son auteur, soit cesser d'exister sous certaines de ses formes matérielles.

C'est peut-être là que se situe l'un des nœuds psychologiques majeurs du geste :

une création peut être offerte aux autres tant que son auteur reste en relation avec elle ; l'épreuve ultime commence lorsqu'il faut accepter qu'elle continue à exister entièrement séparée de celui dont elle fut le prolongement.

La destruction des cassettes pourrait avoir constitué une manière radicale de refuser cette séparation.

Elle pourrait également avoir signifié exactement l'inverse : reconnaître que la transmission vivante était déjà accomplie et que le prolongement matériel du créateur n'avait plus à subsister.

Entre ces deux significations — **impossibilité de se séparer de l'œuvre** et **décision de s'en séparer définitivement** — demeure probablement une part essentielle du mystère du geste de Jacques Berthon.

Chapitre 23 — « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus »

Une phrase interprétative et non une parole attribuable à Berthon

La formule « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus » ne doit en aucun cas être présentée comme une phrase prononcée, écrite ou pensée par Jacques Berthon.

Aucune source disponible ne permet de lui attribuer ces mots.

Il s'agit d'une **formulation interprétative**, destinée à condenser une hypothèse psychologique possible : la disparition volontaire d'une œuvre peut modifier la manière dont sa valeur est perçue par ceux qui restent.

Cette précaution est essentielle.

L'analyse d'un geste posthume devient rapidement trompeuse lorsqu'une reconstruction psychologique est progressivement transformée en parole de l'intéressé. Il faut donc conserver trois niveaux distincts :

le fait documenté ;

l'interprétation ;

la formulation imagée qui permet d'exprimer cette interprétation.

Le fait documenté est que Jacques Berthon détruit, à la fin de sa vie, ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes. Il est également rapporté qu'il avait longtemps conservé du ressentiment envers André Barbault pour ne pas l'avoir soutenu dans son conflit avec Jean-Pierre Nicola, avant qu'un rapprochement ultérieur n'ait lieu.

La phrase « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus » appartient donc exclusivement au second niveau : elle constitue une manière de formuler une possibilité psychologique.

Elle ne signifie pas que Berthon aurait consciemment voulu punir son entourage.

Elle ne signifie pas davantage qu'il aurait organisé sa disparition documentaire pour provoquer une admiration posthume.

Elle permet seulement d'examiner une question plus générale :

la perte peut-elle conférer rétrospectivement une valeur nouvelle à ce qui était disponible auparavant ?

La réponse psychologique est oui, mais cette réponse générale ne permet jamais d'établir que tel fut le mobile personnel de Berthon.

La reconnaissance qui n'est pas obtenue de son vivant

La question de la reconnaissance traverse plusieurs dimensions de la trajectoire de Berthon sans qu'elle puisse être réduite à un besoin d'admiration.

Son parcours montre au contraire une forte capacité à devenir sa propre autorité.

Il quitte le CEFA lorsqu'une orientation commune ne lui convient plus.

Il crée l'ESAP.

Il construit son propre cursus.

Il enseigne pendant des décennies.

Il encourage les étudiants à penser par eux-mêmes et à trouver leur propre voie.

Marie-Paule Baicry le décrit même comme discret, simple, indépendant et presque embarrassé par les compliments qu'elle lui adresse peu avant sa mort.

Ces éléments interdisent une lecture simple selon laquelle Berthon aurait passé sa vie à rechercher l'admiration.

Mais ils n'annulent pas une autre possibilité : **la reconnaissance provenant de certaines personnes ou de certains milieux pouvait posséder une valeur particulière**.

Le carré Soleil–Saturne du thème natal permet symboliquement d'explorer cette problématique. Les configurations Soleil–Saturne peuvent rendre importantes les questions de légitimité, de valeur, de jugement et de reconnaissance provenant de figures considérées comme légitimes. Elles peuvent aussi favoriser une construction lente de l'autorité intérieure.

La situation avec Barbault devient alors significative.

Berthon avait été influencé par lui au commencement de son parcours astrologique. Barbault avait représenté une référence. Dans ce contexte, l'absence de soutien lors du conflit avec Nicola pouvait être vécue différemment d'une simple absence d'approbation venant d'un collègue quelconque.

La blessure possible ne se situerait donc pas forcément dans :

« personne ne m'admire assez »,

mais dans :

« certaines personnes ou certaines instances dont le jugement compte n'ont pas reconnu ce qui était considéré comme juste ou important ».

Une telle expérience peut laisser une trace sans devenir une rancune permanente.

La réconciliation avec Barbault constitue ici un élément essentiel de nuance. Elle montre que la relation ne s'est pas définitivement fixée dans l'hostilité.

Mais une relation réparée n'efface pas nécessairement tout ce qu'une expérience antérieure a enseigné sur la dépendance à la reconnaissance d'autrui.

La valeur révélée par la perte

La psychologie montre qu'un objet, une relation ou une possibilité peut être subjectivement réévalué lorsque sa disponibilité diminue ou lorsqu'une perte devient imminente.

Des travaux récents sur la valorisation suggèrent que la valeur subjective peut augmenter lorsque l'accès futur à ce qui est valorisé devient plus incertain ou se réduit. Une méta-analyse sur la rareté montre également que l'indisponibilité potentielle tend souvent à augmenter la désirabilité ou la valeur perçue, même si les effets varient selon les contextes et les objets concernés.

Ce principe général peut être formulé simplement :

ce qui est toujours disponible peut être sous-évalué ; ce qui devient impossible à obtenir peut soudain révéler l'importance qui lui était accordée.

Il faut cependant éviter un glissement abusif.

Ces recherches portent principalement sur des mécanismes généraux de valorisation et de rareté. Elles ne prouvent pas qu'une personne détruisant son œuvre cherche intentionnellement à provoquer cette réévaluation.

Elles permettent seulement de comprendre comment, **du côté de ceux qui restent**, la disparition d'une ressource peut modifier son statut.

Une cassette disponible peut être remise à plus tard.

Une cassette qui n'existe plus devient irréversiblement perdue.

Un cours encore accessible peut être considéré comme une ressource parmi d'autres.

Un cours détruit devient parfois le témoin d'un savoir désormais impossible à récupérer.

La disparition transforme alors la valeur d'usage en valeur de manque.

Ce passage est particulièrement important dans le cas de Berthon.

Tant que les cassettes existaient, elles étaient des supports pédagogiques.

Une fois détruites, elles deviennent autre chose :

les traces absentes d'un enseignement qui aurait pu être conservé.

La perte produit donc un changement de statut symbolique.

Retirer pour rendre irremplaçable

Une œuvre largement disponible peut devenir, au moins en partie, remplaçable.

Elle peut être copiée.

Archivée.

Réécoutée.

Diffusée.

Classée parmi d'autres productions.

La suppression détruit cette substituabilité.

Ce qui n'existe plus ne peut plus être replacé dans la circulation ordinaire.

L'œuvre cesse d'être une ressource disponible pour devenir un objet de manque.

Ce mécanisme explique pourquoi la destruction peut paradoxalement augmenter la singularité de ce qui a disparu.

Il ne s'agit pas forcément d'une intention consciente.

La suppression possède objectivement cet effet symbolique possible.

Dans le cas de Berthon, l'interdiction de duplication renforce cette dimension.

Le geste ne vise pas seulement les exemplaires matériels qu'il possède.

Il cherche aussi à empêcher la multiplication future des exemplaires.

Ainsi, la rareté n'est pas seulement produite par l'usure du temps.

Elle résulte d'une décision.

Cette donnée permet de poser une hypothèse plus forte, sans la transformer en certitude :

retirer l'œuvre de la circulation pouvait avoir pour effet de rendre impossible sa banalisation future.

Une parole indéfiniment reproductible peut devenir courante.

Une parole devenue inaccessible acquiert une autre qualité.

Elle peut devenir objet de recherche.

De récit.

De témoignage.

De regret.

Parfois même de mythe.

Le paradoxe est évident :

supprimer l'objet peut augmenter sa présence symbolique.

De la présence matérielle à la présence par l'absence

Une œuvre peut continuer à agir alors même qu'elle n'est plus matériellement présente.

Les études de mémoire collective montrent que des objets ou monuments supprimés peuvent continuer à structurer la mémoire précisément par leur absence. Le concept d'« absent presence » désigne cette situation dans laquelle quelque chose qui n'est plus physiquement là continue néanmoins d'exercer un effet symbolique et mémoriel.

Cette idée peut être transposée avec prudence au cas d'une œuvre disparue.

Les cassettes de Berthon ne sont plus simplement des objets absents.

Leur absence elle-même devient racontable.

Elle devient un fait biographique.

Elle suscite la question :

pourquoi les avoir détruites ?

Et cette question maintient paradoxalement l'œuvre dans la mémoire.

Si elles avaient été intégralement conservées, numérisées et classées, elles seraient peut-être devenues un fonds documentaire consultable.

Parce qu'elles ont été supprimées, elles deviennent aussi **l'objet d'un manque**.

Leur absence acquiert une fonction narrative.

Elle oblige à parler de ce qui a disparu.

Elle transforme la destruction en événement.

De ce point de vue, Berthon demeure présent de deux manières très différentes :

par ce qu'il a transmis à ses élèves ;

et par la question laissée ouverte par ce qu'il a retiré.

La seconde forme de présence est paradoxale.

Ce n'est plus une présence par l'œuvre.

C'est une présence par l'absence de l'œuvre.

La possibilité d'une reconnaissance différée

La reconnaissance peut intervenir après la perte.

Un enseignement peut être mieux évalué lorsqu'il n'est plus accessible.

Une personne peut être davantage reconnue lorsque l'importance de ce qu'elle apportait devient visible par son absence.

La disparition peut rendre perceptible ce qui était auparavant intégré au paysage ordinaire.

Ce phénomène ne doit pas être interprété automatiquement comme une stratégie de la personne disparue.

Mais il peut produire une forme de reconnaissance différée.

La formulation interprétative prend alors tout son sens :

« Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus. »

Elle décrit non une phrase de Berthon, mais un mécanisme possible du côté des survivants.

La perte oblige à comparer deux états :

avant, la ressource existait ;

après, elle est impossible à retrouver.

Cette différence peut provoquer une réévaluation.

La psychologie de la rareté apporte ici un élément utile : lorsque l'accès futur à quelque chose disparaît, sa valeur subjective peut augmenter, surtout lorsque l'objet possédait déjà une valeur préalable.

La destruction peut donc transformer une œuvre connue en œuvre regrettée.

Et une œuvre regrettée peut prendre une place plus grande dans la mémoire que lorsqu'elle était simplement disponible.

Pluton en maison V et la question de la création irremplaçable

Le thème natal de Berthon apporte ici un éclairage symbolique particulièrement important.

Pluton se trouve en maison V.

Cette maison concerne l'expression personnelle, la création et la capacité à produire quelque chose portant une marque singulière. Le corpus consacré à la maison V rappelle que la créativité peut inclure œuvre, projet, idée, entreprise ou activité éducative et qu'elle implique le risque de manifester quelque chose de personnel.

Pluton intensifie cette question.

La création peut devenir profondément investie.

Elle peut être liée à la puissance personnelle, à la reconnaissance, à la transformation de soi et au besoin de donner une forme forte à quelque chose de singulier.

Cette position ne signifie pas que Berthon aurait voulu rendre son œuvre irremplaçable.

Elle permet seulement d'envisager que la création ait pu posséder une valeur psychique particulièrement intense.

Le propre texte de Berthon sur Pluton apporte d'ailleurs une résonance remarquable. Il y décrit Pluton comme principe de rupture, de destruction, de transformation et de reconstruction. Il insiste sur le fait que la force destructive peut être dépassée en force constructive et associe Pluton à des formules de refus définitif, jusqu'au « Jamais plus ».

Ce texte ne peut évidemment pas être utilisé comme une confession anticipée.

Il montre seulement que Berthon lui-même pensait la destruction plutonienne comme un acte susceptible de produire une transformation de statut.

Sous cet angle, supprimer une œuvre peut lui faire changer de nature.

Elle cesse d'être un objet disponible.

Elle devient une absence chargée.

De la reconnaissance insuffisante à l'irremplaçabilité symbolique

Une hypothèse peut alors être formulée avec beaucoup de prudence.

Lorsqu'une personne a construit une œuvre pendant plusieurs décennies, qu'elle a pu rencontrer certaines expériences de non-reconnaissance ou de soutien insuffisant, et que cette œuvre constitue une part importante de son identité intellectuelle, la disparition volontaire de cette œuvre peut produire après coup un effet particulier :

elle rend visible qu'elle n'était pas remplaçable.

Tant que l'œuvre existe, sa valeur peut rester discutable.

Elle peut être comparée.

Critiquée.

Classée.

Relativisée.

Mais lorsqu'elle disparaît définitivement, une donnée nouvelle apparaît :

il n'existe plus de possibilité de revenir au matériau originel.

La perte rend alors concrète l'unicité.

Cette idée ne doit pas devenir :

Berthon aurait détruit pour se venger de ne pas avoir été reconnu.

Une telle conclusion serait beaucoup trop forte.

Mais il reste possible qu'un geste de retrait ait eu, consciemment ou inconsciemment, une fonction symbolique de réaffirmation :

ce qui disparaît ne pourra plus être traité comme une ressource quelconque.

L'objet perdu acquiert précisément parce qu'il est perdu un caractère irremplaçable.

La reconnaissance différée comme paradoxe narcissique

Cette hypothèse produit un paradoxe particulièrement intéressant sur le plan narcissique.

La stratégie habituelle d'immortalisation consiste à laisser beaucoup de traces.

Publier.

Archiver.

Organiser une succession.

Fonder une institution.

Conserver la correspondance.

Préparer une édition complète.

La destruction semble faire exactement le contraire.

Elle supprime les supports de la survie.

Mais elle peut produire une autre forme de permanence.

L'œuvre n'est plus conservée comme objet.

Elle est conservée comme manque.

C'est ici qu'apparaît la notion d'**immortalisation négative**.

Cette expression ne désigne pas un concept clinique établi ni un mécanisme dont l'existence serait démontrée chez Berthon.

Elle peut être utilisée comme catégorie interprétative pour décrire une situation paradoxale :

une œuvre demeure dans la mémoire non parce qu'elle est matériellement conservée, mais parce que sa disparition volontaire rend son absence impossible à oublier.

L'objet n'est plus là.

Mais la question demeure.

Pourquoi a-t-il été détruit ?

Que contenait-il ?

Que serait-il possible de comprendre aujourd'hui s'il avait été conservé ?

Que reste-t-il chez ceux qui l'ont entendu ?

La disparition engendre ainsi une nouvelle forme de présence.

L'immortalisation négative de l'œuvre

L'immortalisation négative se distingue donc de l'immortalisation ordinaire.

Dans l'immortalisation positive, l'auteur laisse des traces afin qu'elles soient conservées.

Dans l'immortalisation négative, la disparition même des traces peut finir par devenir une trace.

La formule est paradoxale mais psychologiquement cohérente.

Un monument peut être rappelé par l'espace vide qu'il occupait.

Une œuvre perdue peut devenir célèbre en partie parce qu'elle est perdue.

Une archive supprimée peut susciter davantage de recherches qu'un fonds entièrement disponible.

La mémoire collective peut donc fonctionner à partir d'un manque aussi bien qu'à partir d'un objet présent.

Dans le cas de Berthon, la destruction des cassettes possède précisément cette capacité.

Elle transforme un corpus pédagogique en énigme biographique.

Elle oblige à reconstruire l'enseignement par les témoignages des anciens élèves.

Elle donne une importance accrue aux fragments qui subsistent.

Elle rend chaque cassette éventuellement conservée par un ancien étudiant plus précieuse.

Elle renforce aussi l'importance des souvenirs.

L'enseignement cesse d'être seulement un contenu documentaire.

Il devient **mémoire vivante portée par ceux qui l'ont reçu**.

Cette situation rejoint d'une manière saisissante ce que Berthon enseignait à ses élèves : s'approprier les outils, les transformer et les faire passer par son propre tempérament.

Ainsi, la disparition de la forme originale peut paradoxalement augmenter la responsabilité des héritiers vivants de l'enseignement.

Une immortalité fondée sur le manque plutôt que sur la conservation

L'hypothèse d'une immortalisation négative conduit finalement à une idée particulièrement délicate.

Berthon pourrait être davantage présent aujourd'hui à cause de la question de ses archives qu'il ne l'aurait été si celles-ci avaient simplement été conservées sans événement particulier.

Cette proposition ne peut pas être vérifiée.

Mais elle décrit un effet possible du geste.

L'absence produit de la curiosité.

La curiosité produit de la recherche.

La recherche produit du récit.

Le récit entretient la mémoire.

La destruction qui semblait supprimer la trace peut donc engendrer une nouvelle trace, de nature différente.

Cette logique est particulièrement compatible avec plusieurs dimensions du thème natal étudiées jusqu'ici.

Le carré Soleil–Saturne soulève la question de la légitimité, de la reconnaissance et de la trace laissée dans le temps.

Pluton en maison V intensifie la création personnelle et son investissement.

La forte maison XII introduit retrait, disparition de la forme et clôture. Elle rappelle qu'une expérience peut conserver sa valeur même lorsque sa manifestation extérieure disparaît.

Ces facteurs ne disent pas que Berthon voulait devenir « immortel par l'absence ».

Ils montrent seulement qu'une telle dialectique entre création, reconnaissance, destruction et retrait possède une cohérence symbolique dans son thème.

Ne pas confondre effet produit et intention recherchée

La distinction la plus importante de tout ce chapitre reste celle entre **effet** et **intention**.

Il est possible que la destruction des archives ait produit :

davantage de rareté ;

davantage de curiosité ;

davantage de regret ;

davantage de valeur symbolique ;

davantage d'interrogations sur Berthon.

Cela ne signifie pas qu'il ait consciemment recherché ces effets.

Une personne peut produire par son geste une conséquence psychologique qu'elle n'avait jamais anticipée.

L'immortalisation négative peut donc être considérée d'abord comme **une conséquence du geste**, et seulement secondairement comme une hypothèse concernant sa fonction psychique.

Cette distinction permet d'éviter une reconstruction trop romanesque.

Il n’est pas nécessaire d’imaginer Berthon pensant :

« ils me reconnaîtront davantage lorsque tout aura disparu ».

Aucune source ne permet une telle attribution.

Il suffit d’observer que la disparition peut effectivement provoquer cette dynamique.

La formule du titre doit donc rester ce qu’elle est :

une phrase interprétative permettant de penser l’effet possible de la perte sur la reconnaissance.

Entre orgueil blessé, renoncement et maîtrise

L’hypothèse de l’immortalisation négative ne doit pas non plus effacer les autres lectures.

Le geste peut contenir plusieurs significations simultanément.

Une dimension d’amour-propre blessé demeure envisageable.

Une volonté de maîtrise du devenir de l’œuvre paraît également plausible.

La maison XII ouvre l’hypothèse d’un renoncement et d’une clôture.

Saturne en VIII introduit la difficulté de confier ce qui deviendra dépendant d’autrui.

Uranus carré au Milieu du Ciel pose la question d’une trajectoire devenue indépendante de son auteur.

Mars opposé Pluton permet d’envisager la radicalité d’un acte destiné à reprendre une dernière fois le pouvoir sur une situation qui allait définitivement échapper à l’action.

Ces hypothèses ne s’excluent pas nécessairement.

Un même geste peut être à la fois :

protection ;

maîtrise ;

renoncement ;

retrait ;

réponse à une blessure ancienne ;

et création involontaire d’une présence par l’absence.

C’est précisément cette pluralité qui interdit toute conclusion psychologique univoque.

De « regardez ce que j’ai fait » à « constatez ce qui manque »

Une différence peut finalement être formulée entre deux formes symboliques de reconnaissance.

La première dit :

« regardez ce qui a été accompli ».

Elle repose sur la conservation de l’œuvre.

La seconde pourrait être formulée :

« constatez ce qui manque ».

Elle repose sur l’absence.

La première rend l’œuvre disponible au jugement.

La seconde rend sa disparition irréversible.

La première permet de comparer.

La seconde transforme l’objet en perte.

C’est dans cette seconde logique que la phrase interprétative prend sa pleine signification :

« Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l’aurez plus. »

Elle ne constitue pas une déclaration de Berthon.

Elle représente le paradoxe d’une reconnaissance pouvant naître non plus de la présence de l’œuvre, mais de son absence.

La disparition devient alors elle-même un langage.

Elle ne dit pas nécessairement :

« admirez ».

Elle peut dire symboliquement :

« mesurez maintenant ce qui ne pourra plus être retrouvé ».

La présence négative comme trace ultime

L’acte final de Berthon pourrait ainsi avoir produit ce qu’aucune conservation ordinaire n’aurait produit de la même manière : une absence devenue partie intégrante de son histoire.

Les cassettes détruites ne sont plus seulement ce qui manque à l’étude de son œuvre.

Elles font désormais partie de l’œuvre au sens biographique.

Leur disparition raconte quelque chose.

Elle oblige à interroger le rapport de Berthon à sa création, à la reconnaissance, à la transmission, à la confiance, au contrôle et à la finitude.

Elle transforme un fonds documentaire en problème humain.

Sous cet angle, l’immortalisation négative ne signifie pas survivre malgré la destruction.

Elle signifie :

survivre symboliquement à travers la trace laissée par la destruction elle-même.

Le geste qui devait supprimer la présence matérielle produit une nouvelle présence, plus abstraite et peut-être plus persistante : celle de l’énigme.

La question ne devient plus seulement :

qu’enseignait Jacques Berthon ?

Elle devient aussi :

pourquoi a-t-il voulu que certaines formes de cet enseignement disparaissent avec lui ?

Cette seconde question maintient son nom vivant.

Elle transforme l’absence en objet de réflexion.

Elle fait du manque lui-même un héritage.

La formule interprétative peut alors être comprise dans son sens le plus rigoureux :

la disparition n’établit pas la valeur de l’œuvre, mais elle peut contraindre ceux qui restent à se demander quelle valeur avait ce qui ne pourra plus être retrouvé.

C’est précisément cette interrogation, davantage que toute affirmation sur les intentions de Jacques Berthon, qui constitue la forme la plus défendable de l’hypothèse d’une **immortalisation négative de l’œuvre**.

Sixième partie — La théorie des schémas : de la vulnérabilité au contrôle

Chapitre 24 — Les schémas susceptibles d'éclairer le parcours

Méfiance et difficulté à confier ce qui est précieux

Dans la théorie des schémas de Jeffrey Young, le schéma **Méfiance/Abus** appartient au domaine de la séparation et du rejet. Il renvoie à l'attente que les autres puissent tromper, manipuler, humilier, exploiter, léser ou utiliser ce qui leur est confié d'une manière défavorable. Il ne signifie pas nécessairement une méfiance consciente envers tout le monde ; il peut rester relativement latent et s'activer surtout lorsqu'un enjeu important dépend de la loyauté ou de la fiabilité d'autrui.

Cette notion fournit une grille de lecture intéressante pour le parcours de Jacques Berthon, à condition de ne pas en déduire qu'un tel schéma était effectivement constitué chez lui.

La biographie montre qu'il était parfaitement capable de collaborer. Il participe à la création du CEFA, travaille durablement avec Monique Kalinine, dirige une école et forme de nombreux élèves. Il n'existe donc aucun fondement pour parler d'une incapacité générale à faire confiance.

La question devient plus précise lorsque ce qui doit être confié possède une très grande valeur personnelle.

Le conflit avec Nicola lui fait expérimenter qu'une construction collective peut évoluer d'une manière ne correspondant plus à sa propre conception. Le ressentiment éprouvé envers Barbault montre également qu'une personne importante peut ne pas apporter le soutien attendu au moment où celui-ci compte particulièrement. Ces deux expériences ne suffisent pas à produire ou à prouver un schéma de Méfiance/Abus, mais elles peuvent avoir fourni des situations dans lesquelles la confiance et la dépendance envers autrui sont devenues particulièrement sensibles.

La fin de vie porte cette problématique à son maximum.

Pour que les cassettes continuent à vivre après Berthon, il faut les remettre matériellement et symboliquement à d'autres personnes. Il faut accepter que ces personnes puissent les conserver, les copier, les sélectionner, les contextualiser et éventuellement les transmettre à des individus inconnus de leur auteur.

La confiance ne concerne alors plus une collaboration réversible.

Elle concerne une délégation définitive.

Dans cette perspective, une logique proche du schéma Méfiance/Abus pourrait prendre la forme :

ce qui est précieux ne peut être confié que si l'usage qui en sera fait peut être suffisamment garanti.

Une telle formulation reste hypothétique.

Elle rejoint cependant la problématique astrologique déjà observée avec Saturne en maison VIII : confiance, dépendance, partage et besoin éventuel de garantir les conditions avant de remettre quelque chose à autrui.

L'astrologie et la théorie des schémas décrivent ici deux niveaux différents. L'une fournit un langage symbolique ; l'autre un modèle clinique et développemental. Leur convergence ne constitue jamais une preuve.

Recherche d'approbation et de reconnaissance

Young distingue un schéma spécifique de **Recherche d'Approbation et de Reconnaissance**. Il appartient au domaine de l'orientation vers les autres. Il devient problématique lorsque la valeur personnelle dépend excessivement des réactions, du statut, de l'approbation ou de l'admiration reçus, au détriment du développement d'un sentiment de soi plus autonome.

Ce schéma doit être utilisé avec une prudence particulière dans le cas de Berthon.

Plusieurs témoignages vont directement contre l'image d'un homme constamment à la recherche de reconnaissance. Marie-Paule Baicry le décrit comme libre, indépendant, simple, discret et peu à l'aise lorsqu'elle lui exprime son admiration. Elle insiste également sur le fait qu'il encourageait ses élèves à trouver leur propre chemin « sans attente d'une quelconque reconnaissance ».

Ces éléments constituent un contre-argument majeur.

Il serait donc injustifié d'affirmer chez Berthon un schéma général de Recherche d'Approbation et de Reconnaissance.

Une hypothèse plus limitée demeure néanmoins envisageable : **la reconnaissance provenant de certaines figures particulièrement investies pouvait compter davantage que la reconnaissance ordinaire du public**.

La relation à Barbault illustre cette possibilité.

Berthon avait été fasciné par ses livres et avait trouvé dans son œuvre l'une des portes d'entrée vers l'astropsychologie. Plus tard, il lui reprocha de ne pas l'avoir soutenu dans son conflit avec Nicola. La déception concerne donc une personne dont l'autorité avait antérieurement compté dans son parcours.

Le modèle des schémas permet ici de distinguer deux phénomènes :

chercher continuellement l'admiration

et

être vulnérable à la reconnaissance provenant de personnes investies d'une valeur particulière.

Les deux ne sont pas équivalents.

Le carré Soleil–Saturne du thème natal peut symboliquement faire écho à cette problématique de légitimité, de valeur et de rapport aux figures d'autorité. Mais il ne permet jamais d'identifier un schéma de Young.

Idéaux exigeants et nécessité de préserver la qualité

Le schéma **Idéaux Exigeants/Critique Excessive** appartient au domaine de la survigilance et de l'inhibition. Il correspond à la conviction qu'il faut atteindre des normes internes très élevées, éviter les erreurs et maintenir des standards importants de performance ou de comportement. Il peut se manifester par perfectionnisme, règles rigides, attention excessive aux détails, pression constante et difficulté à considérer une réalisation comme suffisamment bonne.

Dans le modèle de Young, les idéaux exigeants peuvent parfois apparaître comme stratégie secondaire destinée à compenser une vulnérabilité plus profonde. L'ouvrage donne notamment l'exemple d'Idéaux Exigeants développés en réponse à Imperfection : atteindre une norme élevée devient alors une manière de tenter d'éviter la réactivation d'un sentiment plus profond d'insuffisance.

Dans le parcours de Berthon, plusieurs éléments peuvent évoquer — sans l'établir — une importance accordée aux standards.

L'ESAP est organisée comme une véritable école.

Les cursus s'étendent sur plusieurs années.

Les élèves passent des examens.

Un mémoire est exigé.

Samuel Djian-Gutenberg décrit des cours extrêmement structurés, comparables dans leur organisation à des cours universitaires. Berthon ne se contente donc pas d'une transmission improvisée ou approximative.

Marie-Paule Baicry souligne également qu'il supportait mal la médiocrité et appelait à travailler, se développer et dépasser ses propres limites.

Ces éléments peuvent être lus simplement comme exigence pédagogique et intellectuelle.

Ils ne prouvent aucun schéma.

Mais lorsqu'ils sont rapprochés de la destruction finale, une question intéressante apparaît :

si la qualité d'un enseignement était profondément importante, que devenait cette exigence lorsque plus aucune possibilité de contrôler la qualité de sa diffusion n'existait ?

Une copie dégradée.

Un cours sorti de son contexte.

Une sélection partielle.

Une diffusion par une personne incapable d'en présenter les nuances.

Une exploitation commerciale étrangère à l'esprit de l'enseignement.

Toutes ces possibilités auraient pu constituer, pour un auteur très exigeant sur la qualité, des formes de transmission insatisfaisantes.

L'hypothèse n'est donc pas forcément :

« personne d'autre ne doit posséder l'œuvre ».

Elle peut être :

« l'œuvre ne doit pas continuer sous une forme qui ne peut plus être garantie ».

Dans cette perspective, le schéma Idéaux Exigeants fournit un modèle explicatif particulièrement intéressant, sans permettre de conclure qu'il était effectivement présent.

Surcontrôle émotionnel

Le schéma appelé **Surcontrôle Émotionnel** dans la traduction française du modèle de Young correspond à une inhibition excessive de l'action spontanée, des émotions ou de la communication afin d'éviter désapprobation, honte ou perte de contrôle. Il peut concerner en particulier l'inhibition de la colère, des manifestations affectives, de la vulnérabilité ou l'accent excessif placé sur la rationalité au détriment de l'expression émotionnelle.

Il importe de distinguer ce concept du « surcontrôle » employé au sens large dans la langue courante.

Dans la théorie des schémas, il s'agit d'un schéma précis.

Dans l'étude de Berthon, les informations biographiques disponibles sont trop limitées pour affirmer une inhibition émotionnelle chronique.

Certaines données vont même dans un sens opposé. Didier Geslain rapporte notamment que Berthon pouvait être profondément ému lorsqu'il évoquait Thérèse de Lisieux. Son enseignement théâtral et son talent d'orateur témoignent également d'une capacité expressive importante.

Le schéma de Surcontrôle Émotionnel ne constitue donc pas, parmi les hypothèses envisagées, la plus solidement soutenue.

Une autre question reste néanmoins possible : **la vulnérabilité pouvait-elle être davantage contenue que l'émotion expressive ?**

Une personne peut être capable d'émotion, d'enthousiasme et de sensibilité tout en éprouvant davantage de difficulté à montrer certaines blessures de dépendance, de déception ou de besoin de soutien.

Cette nuance rejoint l'épisode Barbault.

Le fait que Berthon « en voulait » à Barbault de ne pas l'avoir soutenu établit une blessure relationnelle. Il n'indique cependant ni la manière dont cette blessure fut exprimée, ni la durée de son intensité, ni les défenses mobilisées autour d'elle.

Le surcontrôle émotionnel doit donc rester ici une hypothèse secondaire et faiblement étayée.

Imperfection et vulnérabilité de la valeur personnelle

Le schéma **Imperfection/Honte** appartient au domaine de la séparation et du rejet. Il correspond à un sentiment profond d'être défectueux, inférieur, mauvais, indésirable ou insuffisamment digne d'amour ou d'acceptation. Il peut s'accompagner d'une hypersensibilité à la critique, au rejet, à la comparaison et à l'exposition de défauts réels ou imaginés.

Dans le modèle de Young, Imperfection peut être relié à certaines formes de vulnérabilité narcissique. Mais cette relation clinique ne permet absolument pas d'en déduire sa présence chez Berthon.

L'intérêt de ce schéma dans cette étude se situe ailleurs.

Il fournit un modèle permettant de penser une question déjà rencontrée avec le carré Soleil–Saturne :

la valeur personnelle est-elle suffisamment stable pour que critique, non-reconnaissance ou transformation de l'œuvre ne soient pas vécues comme une remise en cause de soi ?

Aucune donnée disponible ne montre chez Berthon un sentiment déclaré d'imperfection ou de honte.

Il serait donc abusif d'affirmer ce schéma.

En revanche, la notion peut être utilisée comme hypothèse de profondeur si certaines stratégies plus visibles — exigences élevées, investissement de l'œuvre, sensibilité à certaines reconnaissances — étaient interprétées comme protections contre une vulnérabilité plus profonde.

Le modèle de Young autorise précisément ce type d'articulation entre schémas centraux inconditionnels et schémas conditionnels plus tardifs. Recherche d'approbation, surcontrôle émotionnel et idéaux exigeants peuvent fonctionner comme tentatives d'éviter temporairement la réactivation d'une difficulté plus fondamentale.

Mais dans le cas de Berthon, cette articulation demeure purement hypothétique.

Elle ne repose pas sur une évaluation clinique.

De la vulnérabilité à la maîtrise

La théorie des schémas devient particulièrement intéressante lorsqu'elle ne se contente pas d'énumérer des schémas mais examine les stratégies utilisées pour ne pas ressentir leur contenu douloureux.

Young distingue différentes réponses adaptatives aux schémas : capitulation, évitement et surcompensation. Les modes constituent ensuite des états momentanément dominants où se combinent schémas, émotions et stratégies de protection.

Dans le parcours de Berthon, une hypothèse de fonctionnement pourrait être construite autour du passage suivant :

vulnérabilité → déception ou sentiment de dépossession → besoin de restaurer l'autonomie → reprise de maîtrise.

Cette séquence n'est pas un diagnostic.

Elle sert seulement à organiser plusieurs faits biographiques déjà établis.

Au CEFA, lorsque la construction commune devient incompatible avec ses choix, Berthon ne reste pas dans une position qu'il ne maîtrise plus suffisamment. Il part et crée l'ESAP.

Face à Barbault, l'absence de soutien produit une blessure documentée, mais la relation sera ultérieurement renouée.

À la fin de la vie, le devenir posthume de l'enseignement impose une situation totalement nouvelle : il devient impossible de reprendre ultérieurement le contrôle. L'auteur ne pourra plus corriger, créer une autre institution ou renégocier les conditions.

Dans cette situation, la destruction peut être envisagée comme une forme extrême de reprise de maîtrise.

Non nécessairement par hostilité.

Mais parce que la suppression élimine définitivement le risque d'un devenir incontrôlable.

La théorie des schémas offre ainsi un langage permettant de comprendre comment une stratégie initialement protectrice peut devenir rigide lorsqu'elle est poussée jusqu'à son terme.

Méfiance, reconnaissance et exigences : une combinaison possible

Les schémas ne fonctionnent généralement pas isolément.

Plusieurs peuvent se renforcer.

Une combinaison hypothétique pourrait être envisagée :

Méfiance/Abus : difficulté à être certain que d'autres respecteront ce qui leur est confié ;

Recherche d'Approbation et de Reconnaissance : sensibilité particulière au regard de certaines figures ou instances importantes ;

Idéaux Exigeants : nécessité de préserver une qualité élevée et de ne pas tolérer certaines formes de dégradation ;

Imperfection/Honte : vulnérabilité possible lorsque la valeur personnelle ou la légitimité sont mises en cause ;

Surcontrôle Émotionnel : tendance éventuelle à transformer certaines vulnérabilités en maîtrise plutôt qu'à les exposer directement.

Ce modèle possède une cohérence théorique.

Mais sa cohérence ne doit surtout pas être confondue avec sa démonstration.

La théorie de Young elle-même repose sur une évaluation détaillée des schémas, des modes, de l'histoire développementale, des déclencheurs actuels et des stratégies adaptatives. L'évaluation peut inclure entretiens, questionnaires, imagerie et conceptualisation clinique.

Aucun de ces éléments n'est disponible pour Berthon.

Pourquoi aucun de ces schémas ne peut être affirmé à partir du thème natal

Le thème natal ne mesure pas les Schémas Précoces Inadaptés de Young.

Cette distinction doit être absolue.

Un carré Soleil–Saturne n'est pas un schéma d'Imperfection.

Saturne en maison VIII n'est pas un schéma de Méfiance/Abus.

Pluton en maison V n'est pas une Recherche d'Approbation.

Mars opposé Pluton n'est pas une surcompensation.

Uranus carré au Milieu du Ciel n'est pas un schéma d'Assujettissement compensé.

La correspondance symbolique entre certaines problématiques astrologiques et certaines catégories psychologiques peut être utilisée pour poser des questions.

Elle ne permet jamais d'établir un diagnostic ni même de conclure à la présence d'un schéma clinique.

Le modèle de Young définit les schémas comme des thèmes larges et envahissants concernant soi et la relation aux autres, développés au cours de l'enfance puis élaborés au fil de la vie.

Leur identification demande donc de connaître l'histoire développementale, les besoins fondamentaux non satisfaits, les croyances persistantes, les réactions émotionnelles et les répétitions relationnelles.

Le thème natal n'apporte aucune de ces preuves.

L'astrologie peut uniquement attirer l'attention sur certaines questions symboliques :

Soleil–Saturne : valeur, légitimité, autorité, reconnaissance ;

Saturne VIII : confiance, dépendance, partage ;

Pluton V : investissement profond de la création ;

Mars–Pluton : volonté, conflit, maîtrise et dépossession ;

Uranus–Milieu du Ciel : autonomie et difficulté à laisser une trajectoire être fixée de l'extérieur ;

maison XII : retrait, clôture et disparition de certaines formes.

Ces thèmes peuvent ensuite être rapprochés de modèles psychologiques lorsque les faits biographiques rendent ce rapprochement pertinent.

Mais le mouvement doit toujours aller :

faits → hypothèses psychologiques → comparaison symbolique avec le thème,

et non :

aspect astrologique → diagnostic psychologique.

Les schémas comme modèles explicatifs et non comme diagnostics

L'intérêt principal de la théorie des schémas dans l'étude de Berthon est donc heuristique.

Elle permet d'organiser des questions.

Elle aide à distinguer la blessure de la défense.

Elle permet de comprendre qu'un comportement de contrôle peut parfois protéger une vulnérabilité plutôt que traduire un simple désir de domination.

Elle offre également un cadre pour comprendre pourquoi une personne peut se montrer très autonome extérieurement tout en demeurant sensible dans quelques domaines précis.

Jeffrey Young insiste d'ailleurs sur le caractère individualisé de la conceptualisation. L'objectif n'est pas de faire entrer une personne dans une étiquette globale, mais d'identifier les schémas, modes, besoins et stratégies qui organisent certains problèmes récurrents.

Appliquée rétrospectivement à Berthon, la théorie ne peut donc fournir qu'un ensemble de scénarios plausibles.

Un premier scénario serait dominé par la **méfiance** : ce qui est précieux ne peut être remis à d'autres sans garantie suffisante.

Un deuxième privilégierait les **idéaux exigeants** : mieux vaut supprimer que laisser subsister une transmission dégradée ou infidèle.

Un troisième insisterait sur la **reconnaissance** : une œuvre fortement investie demeure liée à la question de sa juste valeur.

Un quatrième ferait davantage intervenir la **protection contre une vulnérabilité personnelle** : contrôler le devenir de l'œuvre permettrait de ne pas être exposé à ce qu'elle soit dévalorisée, appropriée ou transformée sans possibilité de réponse.

Un cinquième enfin pourrait être beaucoup moins défensif : le geste relèverait principalement d'une volonté spirituelle ou existentielle de clôture, perspective déjà suggérée par la forte maison XII.

Aucune de ces hypothèses ne doit être absolutisée.

Le schéma n'explique jamais à lui seul le geste

La théorie des schémas invite finalement à éviter une erreur semblable à celle qui menace l'interprétation astrologique : croire qu'un seul facteur suffirait à produire un comportement.

Même lorsqu'un schéma est réellement identifié chez un patient, il ne détermine pas mécaniquement un acte unique.

Un même schéma peut provoquer plusieurs stratégies.

Une personne peut capituler.

Éviter.

Surcompenser.

Réagir différemment selon la relation ou la période de vie.

Les schémas peuvent même rester dormants jusqu'à ce qu'une situation particulière les active.

Ainsi, même si un schéma de Méfiance avait réellement existé chez Berthon, il n'aurait pas signifié qu'il devait détruire ses cassettes.

Même si des Idéaux Exigeants avaient été présents, ils auraient pu tout aussi bien conduire à organiser minutieusement un fonds d'archives.

Même si la reconnaissance avait été particulièrement importante, elle aurait pu favoriser au contraire une conservation destinée à la postérité.

Le geste réel demeure donc singulier.

La théorie des schémas n'en fournit pas la cause.

Elle permet seulement de comprendre certaines logiques psychologiques possibles.

De la vulnérabilité au contrôle

La contribution la plus féconde de ce modèle apparaît finalement dans la compréhension du passage de la vulnérabilité à la maîtrise.

Un comportement de contrôle peut sembler, vu de l'extérieur, dur, arbitraire ou dominateur.

Mais dans une lecture en termes de schémas, il faut toujours demander :

qu'est-ce que ce contrôle cherche à empêcher d'être ressenti ?

La réponse pourrait être :

la dépendance ;

la trahison ;

la dévalorisation ;

l'imperfection ;

la honte ;

la perte ;

l'impuissance ;

l'absence de reconnaissance.

Chez Berthon, plusieurs de ces thèmes peuvent être évoqués avec prudence, mais aucun ne peut être établi.

Le parcours permet cependant d'identifier une constante plus solidement documentée : lorsqu'une orientation essentielle devient difficilement compatible avec un cadre extérieur, Berthon tend à reprendre son autonomie.

Au CEFA, cette autonomie conduit à la création.

À la fin de la vie, elle pourrait avoir conduit à la suppression.

C'est ici que la théorie des schémas devient particulièrement éclairante.

Une stratégie de protection peut d'abord être adaptative.

Quitter une structure devenue inadéquate peut être sain.

Devenir sa propre autorité peut être fécond.

Protéger une œuvre contre une diffusion irresponsable peut être légitime.

Mais la même logique, lorsqu'elle est poussée jusqu'à supprimer toute possibilité future, peut devenir beaucoup plus radicale.

La question essentielle n'est donc peut-être pas :

quel schéma possédait Jacques Berthon ?

Une telle question dépasserait ce qu'il est possible d'établir.

La question véritable est :

quelles vulnérabilités possibles auraient pu rendre la maîtrise suffisamment importante pour qu'au moment où toute maîtrise future devenait impossible, supprimer apparaisse comme une solution psychiquement cohérente ?

La théorie des schémas ne donne pas la réponse.

Elle permet de formuler la question avec davantage de précision.

Et c'est précisément sa fonction dans cette étude : **non pas diagnostiquer Jacques Berthon, mais rendre intelligible le chemin possible qui conduit d'une vulnérabilité relationnelle ou narcissique à une stratégie de protection, puis d'une stratégie de protection à une reprise de contrôle de plus en plus radicale.**

Chapitre 25 — De l'Enfant vulnérable au Protecteur détaché

La blessure comme activation d'une vulnérabilité

La thérapie des schémas distingue les structures relativement durables de la personnalité — les schémas — et les **modes**, c'est-à-dire les états psychologiques qui deviennent momentanément dominants lorsqu'une situation particulière active une vulnérabilité, une émotion ou une stratégie de protection.

Cette distinction est particulièrement utile pour comprendre qu'une personne habituellement autonome, chaleureuse, créative ou relationnelle puisse réagir tout autrement dans certaines circonstances précises. Un mode n'est pas l'ensemble de la personnalité. Il représente une organisation momentanée de l'expérience lorsque certains besoins, certaines blessures ou certains mécanismes de protection sont activés.

Dans le modèle de Jeffrey Young, le mode **Enfant vulnérable** correspond à l'état dans lequel apparaissent fragilité, peur, tristesse, sentiment de manque, insécurité ou crainte de perdre une relation importante. Plusieurs schémas peuvent s'activer simultanément dans cet état, notamment Manque affectif, Abandon ou Vulnérabilité. Le mode **Enfant coléreux** peut ensuite exprimer la protestation contre ce qui est ressenti comme frustration, injustice ou non-satisfaction d'un besoin. Le **Protecteur détaché**, enfin, constitue une stratégie d'évitement : l'individu se coupe de ses émotions et de ses besoins afin de ne plus être exposé à la douleur qui les accompagne.

Cette succession fournit une grille de lecture possible pour certains épisodes de la trajectoire de Jacques Berthon :

vulnérabilité activée → blessure → colère ou ressentiment → détachement → reprise d'autonomie.

Il ne s'agit pas d'affirmer que cette séquence constituait son fonctionnement psychologique habituel.

Encore moins d'attribuer à Berthon un diagnostic auquel ces modes ont historiquement été appliqués dans certaines populations cliniques.

Les modes de schémas sont ici utilisés comme des **modèles fonctionnels** permettant de penser comment une blessure relationnelle peut être suivie d'une protection par le retrait.

Cette prudence est indispensable.

Mais le modèle devient particulièrement intéressant lorsqu'il est confronté aux faits connus de la relation entre Berthon et Barbault.

L'expérience de ne pas être soutenu

Le fait biographique le plus important est précis.

Jacques Berthon en voulait à André Barbault de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Jean-Pierre Nicola. Un rapprochement entre les deux hommes intervint par la suite.

Il faut conserver exactement la portée de cette information.

Elle ne signifie pas que Barbault avait activement combattu Berthon.

Elle ne signifie pas qu'il avait pris le parti de Nicola.

Elle établit seulement que Berthon **attendait un soutien qui ne fut pas reçu**, et que cette absence lui causa suffisamment de ressentiment pour rester dans le souvenir de ceux qui le connaissaient.

Cette distinction devient psychologiquement importante.

Une blessure est souvent d'autant plus forte qu'elle provient d'une personne dont quelque chose était attendu.

L'indifférence d'une personne sans importance affective ou symbolique produit rarement le même effet que l'absence de soutien d'une personne investie.

Or Barbault n'était pas n'importe quel acteur du milieu astrologique pour Berthon.

Il avait constitué l'une de ses premières références importantes. Berthon s'était passionné pour ses ouvrages et s'était d'abord inscrit dans une orientation astropsychologique fortement marquée par son influence.

L'attente pouvait donc porter moins sur une admiration générale que sur quelque chose de beaucoup plus précis :

être soutenu par celui dont l'autorité et la pensée avaient compté dans la construction du parcours.

La théorie des schémas invite justement à rechercher le besoin situé sous la réaction visible.

Sous le ressentiment peut se trouver :

le besoin d'être compris ;

le besoin d'être soutenu ;

le besoin d'être considéré comme légitime ;

le besoin de pouvoir compter sur une personne importante.

Lorsqu'un tel besoin n'est pas satisfait, la première réaction psychique n'est pas nécessairement la colère.

Il peut d'abord exister une vulnérabilité.

La colère vient ensuite protéger cette vulnérabilité.

La colère comme protestation

Dans la théorie des modes, l'Enfant coléreux exprime une protestation.

La colère n'est pas nécessairement la preuve d'une hostilité fondamentale.

Elle peut traduire :

quelque chose d'important n'a pas été reçu ; une limite a été franchie ; une injustice est ressentie ; un besoin n'a pas été reconnu.

Young distingue précisément le mode Enfant vulnérable du mode Enfant coléreux : l'un porte la douleur, la peur et l'impuissance ; l'autre exprime la colère suscitée lorsque les besoins fondamentaux sont frustrés.

Cette distinction permet de relire le ressentiment de Berthon envers Barbault sans le réduire à l'orgueil.

La colère peut être secondaire.

Sous :

« il aurait dû me soutenir »

peut exister quelque chose comme :

« son soutien comptait suffisamment pour que son absence fasse mal ».

Cette dernière formulation n'est pas attribuable à Berthon. Elle constitue une reconstruction possible de la structure émotionnelle d'une telle situation.

Le thème natal offre une résonance symbolique intéressante.

Le carré Soleil–Saturne à 5°59' met en tension identité, légitimité et autorité.

Mars opposé Pluton à 4°11' peut intensifier les réactions lorsque volonté, conflit, puissance ou dépossession sont engagés.

Saturne en maison VIII rend symboliquement importantes les questions de confiance et de dépendance.

Aucun de ces facteurs ne prouve l'existence d'une blessure narcissique particulière.

Mais ils donnent une cohérence astrologique à la possibilité que les situations où reconnaissance, confiance et pouvoir sont engagés prennent une intensité considérable.

La synastrie Berthon–Barbault renforce elle aussi cette problématique sans la déterminer.

Le Saturne de Berthon forme un carré extrêmement précis à l'Ascendant de Barbault, avec seulement **0°13' d'orbe**. Mars de Berthon est carré au Soleil de Barbault à **0°42'** et carré à sa Lune à **1°19'**. Ces contacts peuvent symboliquement introduire de la friction entre affirmation, sensibilité, identité et problématique d'autorité.

Mais la même synastrie contient également de nombreux aspects harmonieux : Jupiter et Vénus de Berthon forment des trigones aux luminaires de Barbault, tandis que le Soleil de Berthon est trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**.

La relation n’est donc pas astrologiquement réductible au conflit.

C’est précisément parce qu’elle contenait affinité, stimulation et valorisation que la déception éventuelle pouvait avoir du poids.

Se détacher pour ne plus être atteint

Le Protecteur détaché possède une fonction très précise dans le modèle de Young : **éloigner la personne de la douleur en interrompant ou en diminuant le contact avec ses émotions et ses besoins**.

Le mécanisme de base est défensif.

Lorsque la vulnérabilité paraît trop dangereuse, le détachement permet de ne plus sentir autant.

La personne peut devenir plus distante.

Plus autonome.

Moins demandeuse.

Moins dépendante.

Elle peut réduire l’importance accordée au lien ou se convaincre qu’elle n’a plus besoin de ce qu’elle espérait auparavant.

Young décrit le Protecteur détaché comme une réponse d’évitement caractérisée par une réduction de l’expérience émotionnelle et par la mise à distance d’autrui afin de protéger l’Enfant vulnérable.

Des travaux cliniques ultérieurs décrivent également ce mode comme un retrait psychologique de la douleur, parfois accompagné d’une autonomie excessive ou d’un refus de recevoir de l’aide.

Appliquée à Berthon, cette notion ne doit surtout pas conduire à affirmer qu’il vivait dans un Protecteur détaché chronique.

Les faits disponibles s’y opposeraient d’ailleurs partiellement.

Berthon entretient des relations.

Il enseigne.

Il travaille avec Monique Kalinine.

Il communique intensément.

Il manifeste de l’émotion.

Il peut même être profondément touché en évoquant certaines figures spirituelles.

La question est donc beaucoup plus circonscrite :

dans certaines situations où la dépendance relationnelle devenait douloureuse, le retrait et l'autonomie pouvaient-ils remplir une fonction protectrice ?

Cette hypothèse paraît davantage compatible avec la biographie.

Au CEFA, le conflit ne produit pas une soumission prolongée.

Berthon se sépare et crée l'ESAP. Les divergences avec Nicola sont documentées notamment sur les conceptions juridiques et financières de la structure.

La séparation lui permet de ne plus dépendre d'un cadre devenu conflictuel.

Elle résout le problème par autonomie.

Ce mécanisme peut être parfaitement adaptatif.

Il n'y a aucune raison de pathologiser le fait de quitter une structure devenue incompatible avec ses orientations.

Mais psychologiquement, une stratégie efficace peut également devenir un modèle privilégié :

lorsque dépendre devient trop coûteux, se retirer permet de retrouver la sécurité.

Ne plus attendre ce qui peut être refusé

La protection par le détachement possède une logique extrêmement simple :

ce qui n'est plus attendu ne peut plus être refusé de la même manière.

Attendre du soutien rend vulnérable à l'absence de soutien.

Attendre une reconnaissance rend vulnérable à la non-reconnaissance.

Faire confiance rend vulnérable à la trahison ou à la déception.

Confier quelque chose rend vulnérable à ce que l'autre en fasse autre chose que ce qui était souhaité.

Le Protecteur détaché résout ce problème en diminuant l'attente.

Il ne répare pas nécessairement le besoin initial.

Il réduit l'exposition à la possibilité que ce besoin soit de nouveau frustré.

Cette logique permet de comprendre comment une blessure relationnelle peut progressivement favoriser une position d'autonomie très forte.

L'autonomie peut d'abord signifier :

pouvoir se suffire suffisamment pour ne pas rester dépendant d'une validation incertaine.

Cette transformation peut représenter une véritable maturation.

Le carré Soleil–Saturne possède justement une possibilité évolutive de ce type : passer de l'autorité extérieure à l'autorité intérieure.

Mais l'autonomie comporte un risque lorsqu'elle se transforme implicitement en règle :

ne jamais dépendre.

Une telle règle élimine certes certaines déceptions.

Elle élimine aussi une partie de la confiance.

La thérapie des schémas apporte ici une distinction très utile : l'autonomie saine n'est pas la suppression du besoin relationnel. Le travail thérapeutique vise au contraire à permettre au mode Adulte sain de reconnaître les besoins de l'Enfant vulnérable tout en limitant les stratégies protectrices devenues trop rigides. L'ISST souligne notamment que le développement de l'autonomie passe aussi par la possibilité d'accepter des besoins de soutien et de relation suffisamment sécurisés.

Cette distinction permet d'éclairer un paradoxe possible chez Berthon :

devenir indépendant des autres peut avoir été une conquête ; accepter de dépendre à nouveau d'eux pour la survie de l'œuvre constituait une autre épreuve.

Ne plus confier ce qui peut être perdu

La question devient encore plus profonde lorsqu'elle concerne non plus une attente affective mais une œuvre.

Confier quelque chose de précieux suppose deux renoncements.

Il faut accepter que l'autre en devienne matériellement responsable.

Il faut accepter surtout que la maîtrise complète de son devenir soit perdue.

Pour une personne ayant déjà expérimenté que les collaborations, les institutions et même les figures importantes ne répondent pas toujours comme attendu, une logique protectrice peut se développer :

ce qui possède une importance essentielle ne doit pas dépendre entièrement d'autrui.

Cette formulation n’est pas attribuable à Berthon.

Elle permet seulement de conceptualiser une possibilité.

Le placement de Saturne en maison VIII entre particulièrement en résonance avec cette question.

La maison VIII concerne l’interdépendance, les ressources partagées, la confiance, la vulnérabilité et ce qui ne peut plus être contrôlé individuellement. Saturne peut rendre particulièrement importantes les conditions dans lesquelles une dépendance est acceptée.

Là encore, aucune équivalence clinique n’est possible.

Saturne en VIII n’est pas le Protecteur détaché.

Mais la convergence thématique mérite d’être étudiée :

d’un côté, un modèle psychologique dans lequel le détachement protège contre la douleur liée à la dépendance ;

de l’autre, un symbolisme astrologique dans lequel confiance, partage et contrôle deviennent des enjeux importants.

À la fin de la vie, cette question prend une forme absolue.

Pour que les enregistrements survivent, il faut les confier.

Mais confier signifie désormais ne plus jamais pouvoir reprendre ce qui aura été donné.

Aucune correction future.

Aucune nouvelle séparation.

Aucune nouvelle école.

Aucune possibilité d’intervenir si les conditions deviennent insatisfaisantes.

La mort transforme le dépôt en irréversibilité.

Le comportement documenté de Berthon prend alors une force particulière : il détruit ses cassettes et ses documents et interdit de dupliquer les cassettes.

Le geste supprime le problème de la confiance par suppression de l’objet qui aurait dû être confié.

Le retrait comme protection

Le retrait peut être compris de plusieurs manières.

Il peut être une fuite.

Il peut être un temps de maturation.

Il peut être une limite saine.

Il peut être une protection provisoire.

Il peut enfin devenir une stratégie très radicale visant à rendre impossible la situation redoutée.

Dans le Protecteur détaché, la fonction du retrait est principalement protectrice. Il crée une distance entre la personne et ce qui active la vulnérabilité. Young souligne que ce mode existe précisément afin de protéger l'état vulnérable situé derrière lui.

Cette notion peut être rapprochée, avec toutes les précautions nécessaires, de la forte maison XII de Berthon.

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter y sont situés.

La maison XII appartient symboliquement au retrait, à l'intériorisation, au silence, au dépouillement et à la clôture.

Mais la ressemblance de vocabulaire ne doit pas provoquer de confusion conceptuelle.

La maison XII n'est pas un mode d'évitement.

Le Protecteur détaché n'est pas une signification astrologique de la maison XII.

Les deux approches peuvent seulement se rencontrer autour d'une même question :

que devient une personne lorsqu'elle cherche à se protéger en diminuant son exposition à ce qui pourrait encore l'atteindre ?

Chez Berthon, cette interrogation peut concerner autant les relations que l'œuvre.

De la relation blessante à l'autonomie protectrice

Le parcours permet de dégager une séquence possible.

Berthon reçoit beaucoup de ses relations.

Barbault contribue à ouvrir le chemin astrologique.

Nicola participe à une expérience collective importante.

Le CEFA constitue une tentative de construction commune.

Puis viennent les limites.

Avec Nicola, la divergence institutionnelle devient suffisamment importante pour conduire à la séparation.

Avec Barbault, l'absence de soutien produit un ressentiment documenté.

La réponse biographique majeure n'est pourtant pas l'effondrement.

Elle est la construction d'une autonomie.

L'ESAP devient le lieu où Berthon peut décider lui-même de la forme de son enseignement.

Cette transformation constitue une réussite.

Mais la théorie des modes invite à poser une question supplémentaire :

une solution protectrice efficace peut-elle devenir progressivement si importante qu'elle soit réutilisée lorsque survient une nouvelle menace de dépendance ?

L'hypothèse ne serait alors pas que Berthon se serait retiré du monde.

Il ne l'a manifestement pas fait.

Elle serait que, dans les domaines considérés comme essentiels, **la reprise d'autonomie ait pu devenir la stratégie privilégiée lorsqu'une dépendance extérieure semblait trop risquée**.

Cette logique pourrait expliquer une continuité entre deux événements pourtant très éloignés :

au CEFA, se retirer de la structure pour continuer autrement ;

à la fin de la vie, retirer l'œuvre lorsque continuer autrement ne sera plus personnellement possible.

La différence reste immense.

Dans le premier cas, la séparation ouvre vers la création.

Dans le second, elle pourrait conduire à la clôture.

De l'Enfant vulnérable à l'Enfant coléreux

La théorie des schémas permet de préciser encore le mouvement.

Une blessure n'aboutit pas nécessairement directement au détachement.

La colère peut servir d'intermédiaire.

Le modèle de Young décrit précisément des passages possibles entre vulnérabilité, colère et protection. L'Enfant coléreux proteste contre la frustration de ses besoins ; le Protecteur

détaché coupe ensuite le contact avec la douleur lorsque celle-ci devient trop difficile à supporter.

Chez Berthon, le ressentiment envers Barbault constitue le seul élément biographique suffisamment précis pour évoquer cette dynamique sans l'inventer.

Il indique qu'il ne fut pas indifférent.

Quelque chose avait compté.

Quelque chose avait été attendu.

Quelque chose n'avait pas été reçu.

Et une colère ou un ressentiment en avait résulté.

La réconciliation ultérieure interdit cependant d'en faire une rancune irréductible.

Berthon accepte de renouer avec Barbault, ce qui constitue précisément un contre-argument à l'idée d'une fixation permanente dans le retrait ou l'hostilité.

Cette donnée est importante.

Le mode Protecteur détaché, s'il est utilisé ici comme analogie fonctionnelle, ne peut donc être présenté comme une prison définitive dans laquelle Berthon serait resté.

La relation a pu être reprise.

La blessure n'a pas empêché toute restauration du lien.

Mais une réconciliation peut modifier la relation sans nécessairement supprimer ce qui a été appris de la vulnérabilité passée.

Ne plus avoir besoin pour ne plus pouvoir être blessé

Le cœur du Protecteur détaché tient dans une transformation défensive du besoin.

Il ne dit pas nécessairement :

« le besoin a disparu ».

Il fonctionne davantage comme si :

« il vaut mieux ne plus sentir ce besoin parce que sentir le besoin rend dépendant et donc vulnérable ».

Cette structure psychologique peut prendre une forme très subtile chez des personnes fortement autonomes.

La protection ne se présente pas forcément comme froideur.

Elle peut se présenter comme compétence.

Indépendance.

Autodiscipline.

Capacité à tout organiser soi-même.

Refus de dépendre.

Maîtrise du cadre.

Ces qualités peuvent être socialement valorisées et réellement utiles.

Elles ne deviennent problématiques que lorsqu'elles empêchent d'accepter les situations où une part de dépendance est inévitable.

Or la transmission posthume constitue précisément une telle situation.

Une œuvre qui survit dépend toujours de quelqu'un.

D'un héritier.

D'un dépositaire.

D'une institution.

D'un éditeur.

D'anciens élèves.

D'archivistes.

Il n'existe pas de transmission posthume entièrement autonome.

Pour qu'une chose continue, il faut qu'une autre personne s'en occupe.

Le choix final de Berthon peut donc être interrogé à partir d'une formule hypothétique :

supprimer ce qui obligerait à dépendre d'une confiance devenue impossible à vérifier.

Cette formulation ne constitue toujours pas une parole attribuable à Berthon.

Elle représente la logique d'un mécanisme défensif possible.

Le Protecteur détaché et le contrôle : deux réponses différentes

Une distinction supplémentaire est indispensable.

Le **Protecteur détaché** appartient essentiellement aux stratégies d'évitement.

Il cherche à ne plus sentir.

Le **Surcontrôleur**, dans certains développements contemporains de la thérapie des schémas, appartient davantage aux stratégies de surcompensation : il tente de maintenir la vulnérabilité à distance en augmentant contrôle, perfectionnisme, règles ou maîtrise. L'International Society of Schema Therapy décrit précisément le Surcontrôleur comme un mode visant à maintenir autant que possible la distance avec la vulnérabilité en restant « au-dessus » de la situation et en contrôle.

Cette distinction est particulièrement utile pour le geste de Berthon.

Détruire activement des cassettes n'est pas un acte purement passif de retrait.

Il existe une action.

Une décision.

Une suppression.

Une interdiction de duplication.

Ainsi, si la théorie des modes doit être mobilisée, le modèle le plus complet n'est probablement pas :

Enfant vulnérable → Protecteur détaché.

Il pourrait être :

Enfant vulnérable → protestation coléreuse → détachement → reprise de contrôle active.

Le Protecteur détaché réduit l'exposition à la douleur.

La surcompensation contrôlante cherche ensuite éventuellement à rendre impossible la répétition de cette douleur.

Cette articulation sera essentielle pour comprendre le geste final.

Ne plus confier parce qu'il n'y aura plus de possibilité de réparer

Le caractère irréversible de la mort donne à cette dynamique une profondeur particulière.

Tant qu'une personne vit, la confiance peut être corrigée.

Une mauvaise décision peut être reprise.

Un collaborateur peut être écarté.

Un texte peut être corrigé.

Une édition peut être refusée.

Une relation peut être réparée.

Même la relation entre Berthon et Barbault démontre que quelque chose considéré un temps comme blessant peut être remanié ultérieurement.

Après la mort, plus aucune réparation n'est possible du côté de l'auteur.

La confiance demandée au moment de léguer est donc différente de toutes les confiances antérieures.

Elle est sans vérification future.

Sans recours.

Sans possibilité de reprendre le contrôle.

C'est précisément là qu'une stratégie ancienne de protection pourrait devenir particulièrement active.

Une logique implicite pourrait être reconstruite ainsi :

si ce qui est confié peut être mal utilisé et s'il ne sera plus possible d'intervenir, mieux vaut ne rien laisser qui puisse être utilisé ainsi.

Cette formulation ne décrit pas nécessairement ce que Berthon pensait consciemment.

Elle représente simplement l'architecture psychologique d'une solution par élimination du risque.

Le retrait comme ultime sécurité

Le Protecteur détaché possède une efficacité immédiate.

Si la relation est coupée, la relation ne peut plus faire souffrir de la même manière.

Si l'attente est supprimée, elle ne peut plus être déçue.

Si rien n'est confié, rien ne peut être trahi.

Si l'objet est détruit, personne ne peut plus en prendre possession.

C’est précisément ce qui donne aux stratégies d’évitement leur puissance psychologique.

Elles réduisent réellement certains risques.

Mais elles réduisent en même temps certaines possibilités.

Le détachement protège de la déception, mais empêche aussi de recevoir.

Le retrait protège de la dépendance, mais empêche également le partage.

La destruction protège contre l’usage futur indésirable, mais supprime également toute transmission future possible.

La théorie des schémas considère justement que les stratégies d’évitement peuvent apporter un soulagement tout en maintenant à long terme la problématique qu’elles étaient destinées à éviter. Le Protecteur détaché isole la personne de sa douleur, mais également de ses besoins et de la possibilité d’une relation capable de les satisfaire autrement.

Transposée au problème de l’œuvre, la même structure devient particulièrement claire :

supprimer garantit qu’il n’y aura pas de mauvaise transmission, mais garantit également qu’il n’y aura plus de transmission de cette forme-là.

Une hypothèse de fonctionnement, non une reconstruction clinique

L’ensemble permet finalement de formuler une hypothèse cohérente, à condition de maintenir constamment son statut interprétatif.

Certaines expériences relationnelles de Berthon ont pu rendre sensible la dépendance à autrui.

Le conflit avec Nicola a montré qu’un projet commun pouvait devenir incompatible avec ses orientations.

L’absence de soutien de Barbault a montré qu’une personne importante pouvait ne pas répondre à l’attente placée en elle.

La réponse biographique majeure a souvent été l’autonomie : se séparer, reprendre sa direction, construire un cadre personnel.

À la fin de la vie, le devenir des archives posait le même problème sous une forme radicalisée : pour que l’enseignement enregistré continue, il fallait accepter une dépendance posthume complète envers autrui.

Une séquence théorique devient alors possible :

besoin ou attente → déception → vulnérabilité → colère ou ressentiment → détachement → autonomie → contrôle des conditions → suppression lorsque le contrôle futur devient impossible.

Cette séquence n’est ni un diagnostic, ni la reconstitution certaine de la vie intérieure de Berthon.

Elle constitue un modèle explicatif.

Elle permet surtout de comprendre comment un geste apparemment dur peut éventuellement s’enraciner non dans une toute-puissance, mais dans une stratégie de protection contre une forme d’impuissance.

Du « ne plus attendre » au « ne plus laisser »

Le déplacement le plus profond pourrait finalement se situer entre deux attitudes.

Dans la relation :

ne plus attendre de l’autre ce qu’il peut refuser.

Dans la transmission :

ne plus laisser à l’autre ce qu’il pourrait utiliser autrement que prévu.

La première protège la personne.

La seconde protège l’œuvre — ou protège la personne à travers l’œuvre.

C’est ici que la théorie des schémas rejoint les dimensions déjà dégagées par le thème natal sans se confondre avec elles.

Soleil carré Saturne : sensibilité possible aux questions de légitimité et de reconnaissance.

Saturne en VIII : confiance et partage.

Mars opposé Pluton : puissance, conflit et dépossession.

Pluton en V : investissement profond de la création.

Uranus carré au Milieu du Ciel : nécessité d’autonomie dans la direction sociale.

Maison XII : retrait, intériorisation et clôture.

Ces configurations ne démontrent aucun mode psychologique.

Elles décrivent cependant symboliquement un ensemble de problématiques compatibles avec la question centrale du chapitre :

comment une vulnérabilité peut-elle progressivement être protégée par l’autonomie, puis par la distance, puis éventuellement par la maîtrise ?

Chez Jacques Berthon, le geste ultime pourrait avoir constitué l'aboutissement le plus radical de cette logique protectrice.

Non pas nécessairement :

« puisque les autres ont déçu, rien ne leur sera laissé ».

Une telle interprétation serait trop accusatrice et insuffisamment étayée.

Mais peut-être, plus subtilement :

ce qui ne pourra plus être protégé, expliqué, repris ou confié sous contrôle ne sera pas abandonné à un devenir incertain.

Cette formulation reste une hypothèse.

Elle permet néanmoins de comprendre le passage possible **de la vulnérabilité au retrait, puis du retrait à la maîtrise**.

Et elle fait apparaître le paradoxe central du Protecteur détaché : **pour ne plus risquer de perdre ce qui compte, il peut finir par choisir lui-même de s'en séparer.**

Chapitre 26 — Le Protecteur détaché ne suffit pas : la reprise active du contrôle

Se retirer n'est pas encore détruire

Le Protecteur détaché permet de comprendre une partie du mouvement psychologique susceptible de conduire au retrait. Il protège en réduisant le contact avec ce qui fait souffrir. Il éloigne des émotions, diminue les attentes, limite la dépendance et cherche à empêcher qu'une vulnérabilité soit de nouveau activée.

Mais ce modèle ne suffit pas pour comprendre le geste final de Jacques Berthon.

Se retirer d'une relation n'est pas détruire un objet.

Cesser d'attendre un soutien n'est pas interdire une reproduction.

Prendre ses distances avec une situation douloureuse n'est pas intervenir activement pour déterminer ce qui pourra ou ne pourra pas exister après soi.

Dans la théorie des schémas, le Protecteur détaché appartient principalement à l'**évitement**. Il cherche à couper le contact avec la douleur. Young distingue ce fonctionnement d'un autre style adaptatif, celui du **Compensateur**, qui répond au schéma non plus en s'éloignant, mais par la contre-attaque et le contrôle. Le Protecteur détaché se retire psychologiquement et émotionnellement ; le Compensateur cherche au contraire à reprendre la position de force et à contrôler la situation.

Cette distinction est capitale.

La destruction des archives de Berthon ne paraît pas relever seulement d'un mouvement de retrait.

Elle suppose une action volontaire.

Il faut décider.

Sélectionner ce qui doit disparaître.

Détruire matériellement.

Et, surtout, formuler une interdiction concernant la duplication des cassettes encore susceptibles d'exister ailleurs.

Le retrait peut donc constituer une première étape de protection.

Mais la destruction introduit une seconde logique :

ne plus seulement se soustraire à la situation, mais agir sur la situation afin qu'elle ne puisse plus se produire.

La destruction comme acte volontaire

Le fait biographique disponible est particulièrement important : à la fin de sa vie, Jacques Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes.

La distinction entre les deux parties du geste doit être conservée.

La destruction concerne les objets qu'il possède encore.

L'interdiction de duplication concerne potentiellement les objets déjà détenus par d'autres.

La première relève de la maîtrise de ses propres archives.

La seconde cherche à produire un effet au-delà de son propre domaine matériel.

C'est pourquoi l'interdiction de duplication constitue probablement l'élément le plus significatif du geste.

Une personne qui veut seulement faire disparaître ses papiers personnels peut les jeter ou les détruire.

Une personne qui demande en plus que des copies ne soient pas réalisées manifeste une préoccupation concernant **la continuité future de la diffusion**.

Le geste n'est donc pas seulement rétrospectif :

faire disparaître ce qui existe.

Il est également prospectif :

empêcher que ce qui subsiste continue à se multiplier.

Cette dimension active rapproche davantage le comportement d'une logique de contrôle que d'un simple détachement.

Elle ne révèle toujours pas le motif.

Il reste possible que Berthon ait cherché à préserver la qualité de son enseignement, à fermer un cycle, à éviter une diffusion qu'il ne pouvait plus garantir ou à répondre simultanément à plusieurs préoccupations.

Mais une donnée paraît difficile à écarter :

il voulait encore déterminer les conditions d'existence future de sa parole enregistrée.

La surcompensation par le contrôle

La théorie des schémas permet précisément de distinguer trois grandes stratégies d'adaptation : capitulation, évitement et surcompensation. Dans la surcompensation, la personne lutte contre la vulnérabilité activée en adoptant une position inverse : elle cherche à devenir suffisamment forte, indépendante, parfaite ou contrôlante pour que ce qui est redouté ne puisse plus se produire.

Le modèle classique de Young désigne le **Compensateur** comme un mode de contre-attaque et de contrôle.

Des développements ultérieurs de la thérapie des schémas ont précisé la notion de **Surcontrôleur**, considéré comme un mode de surcompensation visant à maintenir la plus grande distance possible avec les sentiments de vulnérabilité en développant le sentiment d'être « au-dessus » de la situation ou de la maîtriser. Ce contrôle peut passer par perfectionnisme, règles, surveillance, analyse excessive ou organisation rigoureuse.

Cette notion éclaire mieux la destruction des archives que le Protecteur détaché pris isolément.

Le Protecteur détaché pourrait dire symboliquement :

« cela ne doit plus m'atteindre ».

Le Surcontrôleur ajouterait :

« les conditions seront organisées de telle manière que cela ne puisse plus m'échapper ».

Le premier se protège en se retirant.

Le second se protège en maîtrisant.

Dans le cas de Berthon, la décision finale semble comporter les deux mouvements :

retirer la parole

et

contrôler son devenir en empêchant sa reproduction.

Là encore, cette construction reste hypothétique. Rien ne permet d'établir rétrospectivement que Berthon fonctionnait cliniquement dans un mode Surcontrôleur.

La théorie fournit seulement une architecture psychologique possible du comportement.

Supprimer l'objet qui pourrait devenir source de vulnérabilité

Une stratégie de contrôle possède un avantage évident : elle peut éliminer la source même de l'incertitude.

La difficulté était insoluble tant que les archives existaient.

Si elles étaient conservées, plusieurs questions demeuraient ouvertes.

Qui les détiendrait ?

Qui déciderait de leur diffusion ?

Qui pourrait les copier ?

Qui déterminerait leur contexte ?

Qui jugerait de leur qualité ?

Qui pourrait commercialiser ou publier ce contenu ?

Qui préserverait l'intégrité de l'enseignement ?

Qui pourrait modifier les conditions fixées après la disparition de l'auteur ?

Aucune organisation humaine ne peut garantir absolument ce que deviendra une archive pendant plusieurs générations.

Même un dépositaire parfaitement fiable reste mortel.

Une institution peut changer.

Un héritier peut transmettre à un autre héritier.

Les technologies évoluent.

Les intentions initiales peuvent être oubliées.

La survie d'une œuvre exige donc nécessairement d'accepter une part d'incontrôlable.

Dans une logique de surcompensation, la solution la plus radicale consiste à supprimer la variable incontrôlable elle-même :

si l'objet n'existe plus, aucun usage futur de cet objet ne pourra échapper au contrôle.

La sécurité devient alors absolue.

Mais elle possède un prix tout aussi absolu :

ce qui ne pourra plus être déformé ne pourra plus non plus être transmis.

Cette structure permet de comprendre pourquoi une stratégie psychologique peut apparaître simultanément cohérente et tragique.

Elle résout parfaitement le problème qu'elle vise.

Elle supprime en même temps la possibilité positive qui lui était associée.

« Si rien ne subsiste, personne ne pourra en décider à ma place »

La formulation :

« Si rien ne subsiste, personne ne pourra en décider à ma place »

ne constitue pas une parole attribuable à Jacques Berthon.

Aucun témoignage connu ne rapporte une telle phrase.

Il s'agit d'une **formulation interprétative** permettant de condenser la logique possible d'une maîtrise radicale.

Cette distinction est indispensable.

La phrase ne prétend pas reconstituer une pensée consciente.

Elle permet seulement de mettre en évidence la structure du problème.

Tant qu'un objet subsiste, quelqu'un devra nécessairement décider de son devenir.

S'il est confié, le dépositaire décide.

S'il est archivé, l'institution décide selon ses règles.

S’il est copié, ceux qui possèdent la copie acquièrent une capacité de décision.

S’il est publié, éditeurs et lecteurs interviennent dans son devenir.

La seule manière d’empêcher totalement cette délégation consiste à empêcher la survie de l’objet.

La destruction peut donc constituer une forme paradoxale de **décision définitive sur l’avenir**.

Elle décide qu’il n’y aura plus d’avenir documentaire à organiser.

C’est précisément ce qui rapproche le geste d’une reprise active du contrôle.

Du contrôle de la situation au contrôle de l’objet

Cette logique possède un précédent structurel dans la trajectoire de Berthon, sans qu’il soit permis d’affirmer que les motivations étaient identiques.

Lors du conflit avec Nicola, Berthon se trouve confronté à une structure collective dont l’évolution ne correspond plus à ses conceptions. La divergence porte notamment sur des questions juridiques et financières. Il quitte alors le CEFA et crée l’ESAP.

Cette première séquence peut être résumée :

la situation ne peut plus être suffisamment maîtrisée dans le cadre commun → séparation → construction d’un cadre propre.

La solution reste créatrice.

Berthon récupère la maîtrise de son orientation en construisant ailleurs.

À la fin de la vie, la configuration objective est différente.

Si le devenir posthume des archives devient problématique, aucune reconstruction ultérieure n’est possible.

Il n’existera plus d’ESAP nouvelle à créer.

Plus de cadre personnel susceptible de remplacer le précédent.

Plus de possibilité d’intervenir si la diffusion devient insatisfaisante.

La réponse ne peut donc plus être :

se séparer et recommencer.

Elle peut devenir :

supprimer ce qui, après la séparation définitive qu'est la mort, poursuivrait son existence sans possibilité de reprise.

La structure est comparable, mais le résultat est radicalement différent.

Au milieu de la vie :

se séparer permet de créer.

À la fin :

se séparer peut conduire à supprimer.

Cette continuité structurelle constitue l'une des hypothèses les plus fortes de l'ensemble du parcours.

Le passage du retrait à la maîtrise radicale

Le passage du Protecteur détaché au contrôle actif peut être conceptualisé selon plusieurs étapes.

Une situation active d'abord une vulnérabilité.

Cette vulnérabilité peut concerner reconnaissance, confiance, dépendance, dépossession ou perte de maîtrise.

Une première protection consiste à réduire l'exposition :

se retirer.

Mais le retrait ne garantit pas que le problème cessera d'exister.

L'objet demeure.

Les autres demeurent.

La possibilité future demeure.

Une seconde protection peut alors apparaître :

contrôler les conditions.

Et lorsque aucune condition ne peut garantir totalement le résultat :

supprimer la possibilité elle-même.

La théorie des schémas distingue précisément l'évitement de la surcompensation. L'évitement cherche à ne plus sentir ou rencontrer ce qui active le schéma ; la surcompensation lutte activement contre lui et cherche à prouver ou à imposer l'inverse de ce qui est redouté.

Le modèle classique de Young décrit le Compensateur comme une stratégie de « contre-attaque et de contrôle ».

Cette distinction rend possible une lecture beaucoup plus précise du geste de Berthon.

Détruire n'est pas seulement éviter la transmission.

C'est **agir pour que certaines formes de transmission deviennent impossibles**.

La nuance est décisive.

Le thème natal et la maîtrise active

Plusieurs configurations astrologiques déjà étudiées prennent ici une cohérence supplémentaire.

Mars en maison X opposé à Pluton en maison V à **4°11'** met symboliquement en relation volonté d'action, trajectoire sociale, puissance, contrôle et investissement de la création personnelle.

Saturne en maison VIII pose les questions de confiance, de partage et de dépendance envers autrui.

Uranus carré au Milieu du Ciel à seulement **0°03'** rend particulièrement sensible l'enjeu d'autonomie dans la direction sociale.

Le carré Soleil–Saturne à **5°59'** introduit les problématiques de légitimité, de valeur et d'autorité.

La concentration du Soleil, de Mercure, de Vénus et de Jupiter en maison XII ajoute le mouvement de retrait, de clôture et de disparition de certaines formes.

Aucune de ces configurations ne correspond directement à un mode de thérapie des schémas.

Mars–Pluton ne signifie pas « Surcontrôleur ».

Saturne VIII ne signifie pas « Méfiance/Abus ».

Uranus–Milieu du Ciel ne signifie pas « surcompensation ».

Mais l'ensemble dessine symboliquement un terrain où plusieurs thèmes se répètent :

autonomie ;

maîtrise ;

partage ;

création ;

dépossession ;

retrait ;

rupture ;

décision.

Cette répétition rend l'hypothèse du contrôle particulièrement pertinente sans jamais la transformer en preuve.

Mars–Pluton : agir plutôt que subir

L'opposition Mars–Pluton mérite ici une attention particulière.

Mars représente la capacité d'intervenir.

Pluton confronte aux expériences de puissance, d'impuissance, de perte, de dépossession et de transformation radicale.

Leur opposition peut symboliquement rendre particulièrement difficiles certaines situations où la personne doit subir une transformation qu'elle ne peut plus orienter.

Dans sa forme constructive, cette dynamique permet de reprendre en main une situation, traverser une crise et reconstruire.

C'est ce qui semble apparaître lors de la séparation du CEFA.

Mais face à une situation dans laquelle aucune reconstruction personnelle future n'est possible, la même dynamique peut théoriquement favoriser un acte beaucoup plus radical :

agir avant de ne plus pouvoir agir.

Cette formulation possède une pertinence particulière pour une décision prise en fin de vie.

La destruction définitive constitue encore un acte de volonté.

Après la mort, aucune volonté ne pourra plus être exercée directement.

Sous cet angle, le geste pourrait avoir représenté une dernière transformation de l'impuissance future en puissance présente :

décider maintenant ce qui ne pourra plus être décidé ensuite.

Cette hypothèse ne peut être attribuée comme motivation consciente à Berthon.

Elle décrit cependant avec précision la logique d'un acte de maîtrise anticipatrice.

Saturne en maison VIII : rendre inutile la confiance impossible à vérifier

Saturne en maison VIII ajoute un second élément.

La transmission posthume suppose normalement une organisation de la confiance.

Un testament.

Un dépositaire.

Une institution.

Des règles.

Des responsabilités.

Saturne peut symboliquement chercher ce type de garantie.

Mais aucune garantie ne peut être absolue après la disparition de celui qui l'a instituée.

Le problème est donc sans solution parfaite.

Il faut accepter un reste de confiance.

Accepter que d'autres puissent décider.

Accepter qu'un cadre soit interprété.

Accepter que des générations futures possèdent davantage de pouvoir sur l'œuvre que son créateur disparu.

Dans une logique de maîtrise radicale, la destruction supprime cette dépendance.

Plus besoin d'héritier pour les supports détruits.

Plus besoin de dépositaire.

Plus besoin de faire confiance à une institution.

Plus besoin de prévoir la succession des détenteurs.

La sécurité obtenue est absolue parce qu'elle passe par la suppression de ce qui devait être sécurisé.

C'est précisément le genre de solution qu'une stratégie de surcompensation peut rendre psychologiquement intelligible : **reprendre la totalité du pouvoir dans une situation vécue comme exposant à une dépendance impossible à garantir**.

Uranus carré au Milieu du Ciel : ne pas laisser la trajectoire être décidée ailleurs

Uranus carré au Milieu du Ciel renforce une autre facette du problème.

Pendant toute sa trajectoire, Berthon semble particulièrement attaché à la possibilité de choisir son orientation.

Lorsqu'un cadre collectif ne convient plus, il le quitte.

Lorsqu'il fonde sa propre école, il développe une pédagogie singulière.

Lorsqu'il forme des élèves, il les encourage à devenir eux-mêmes autonomes.

L'indépendance constitue donc une valeur réelle de son parcours, et non une simple défense.

Mais la survie posthume d'une œuvre introduit une situation nouvelle :

la trajectoire sociale de la parole enregistrée ne pourra plus être dirigée par son auteur.

Elle appartiendra à d'autres.

Sous cet angle, l'interdiction de duplication peut être envisagée comme une tentative de fixer une dernière limite à cette autonomie future de l'œuvre.

Il ne s'agit plus de déterminer où elle ira.

Il s'agit de déterminer **qu'elle ne devra plus continuer à aller n'importe où**.

Le problème de l'autonomie atteint ainsi un paradoxe :

l'homme qui défendait l'indépendance peut éprouver une difficulté particulière lorsque ce qui devient indépendant est précisément ce qui continue à parler en son nom.

La maison XII : contrôler ou consentir à la fin ?

La forte maison XII empêche cependant de réduire le geste à une stratégie de surcompensation.

La maison XII introduit une autre lecture possible :

le choix de mettre fin.

Cette possibilité doit rester pleinement ouverte.

La destruction peut avoir été simultanément acte de maîtrise et acte de clôture.

Une décision humaine peut contenir plusieurs motivations qui ne sont pas parfaitement compatibles.

La logique contrôlante pourrait dire :

« cela ne doit pas continuer hors de ma maîtrise ».

La logique de maison XII pourrait dire :

« cela a terminé son cycle et n'a plus à continuer ».

De l'extérieur, le comportement est identique.

La motivation ne l'est pas.

C'est pourquoi aucune lecture astrologique ou psychologique ne peut prétendre trancher définitivement.

La distinction entre **contrôle** et **renoncement** reste l'un des grands axes interprétatifs de tout le geste.

Supprimer l'objet qui pourrait devenir incontrôlable

Le geste peut désormais être compris à travers une logique en plusieurs niveaux.

Le premier niveau concerne la vulnérabilité :

ce qui compte profondément expose à la possibilité de perdre, d'être déçu ou dépossédé.

Le second concerne l'évitement :

se détacher diminue l'exposition à cette douleur.

Le troisième concerne la surcompensation :

maîtriser les conditions empêche autant que possible que la vulnérabilité se réactive.

Le quatrième constitue l'extrémité de cette logique :

si aucune maîtrise future ne peut être garantie, supprimer l'objet supprime également le risque.

Cette dernière étape est celle qui permet de comprendre la radicalité de la destruction.

La solution ne consiste plus à surveiller l'avenir.

Elle consiste à faire disparaître la possibilité qui rendrait cette surveillance nécessaire.

Dans ce cadre, la phrase interprétative :

« Si rien ne subsiste, personne ne pourra en décider à ma place »

devient particulièrement éclairante.

Elle ne prétend pas restituer la pensée de Berthon.

Elle décrit la structure logique d'un acte qui transforme une perte future de pouvoir en décision présente.

Pourquoi l'interdiction de duplication renforce cette hypothèse

L'interdiction de duplication constitue probablement l'argument le plus fort en faveur d'une dimension de maîtrise active.

Si le geste avait consisté uniquement à jeter ses archives personnelles, plusieurs interprétations simples auraient suffi :

besoin de rangement ;

désir de simplification ;

volonté de ne pas laisser de matériaux inachevés ;

clôture d'une période ;

détachement spirituel ;

refus d'encombrer les survivants.

Mais interdire la duplication ajoute une autre dimension.

Le problème ne concerne plus seulement les objets possédés.

Il concerne **leur capacité à continuer d'exister ailleurs**.

Cette volonté cherche donc à franchir la limite entre :

ce qui appartient encore matériellement à Berthon

et

ce que les autres pourraient continuer à conserver ou reproduire.

C'est précisément là que le geste devient plus difficile à expliquer par la seule maison XII ou par le seul Protecteur détaché.

Le retrait dit :

« ce qui m’appartient disparaît avec moi ».

L’interdiction de copie ajoute potentiellement :

« ce qui existe ailleurs ne doit pas permettre à cette parole de se multiplier après moi ».

Le premier mouvement concerne le renoncement personnel.

Le second porte sur le comportement futur d’autrui.

Il introduit donc explicitement une question de contrôle.

Contrôler la transmission plutôt que refuser de transmettre

Cette distinction permet également d’éviter une contradiction majeure.

Berthon n’a pas refusé la transmission pendant sa vie.

Il a fait exactement l’inverse.

Ses cours étaient enregistrés précisément pour être diffusés. Les enregistrements ont permis le développement de l’enseignement par correspondance et l’accès à son enseignement pour des élèves éloignés géographiquement.

Le problème ne peut donc pas être formulé :

« Berthon ne voulait pas que sa parole soit reproduite. »

Elle l’avait été pendant des années avec son accord.

La formulation plus précise est :

Berthon acceptait la reproduction dans certaines conditions pendant qu’il était vivant, puis refusa qu’elle se poursuive au-delà d’une limite qu’il fixa lui-même.

Cette différence renforce fortement l’hypothèse selon laquelle ce n’est pas la transmission en elle-même qui était devenue problématique, mais **la perte de maîtrise de ses conditions futures**.

Tant que Berthon vivait, la cassette était une extension de son enseignement.

Après sa disparition, elle serait devenue une archive autonome.

Le changement de statut est essentiel.

La maîtrise radicale comme protection contre l’impuissance

La surcompensation possède souvent une logique paradoxale.

Plus une personne redoute une position d'impuissance, plus elle peut chercher une maîtrise forte de ce qui reste contrôlable.

La théorie des schémas décrit précisément les modes de surcompensation comme procurant un sentiment de contrôle, de puissance ou d'accomplissement qui protège temporairement des schémas et des modes vulnérables sous-jacents.

Cette idée offre une piste particulièrement féconde pour le geste final.

La mort constitue la situation d'impuissance ultime concernant le devenir de l'œuvre.

Après elle, l'auteur ne peut plus :

corriger ;

expliquer ;

interdire concrètement ;

réagir ;

changer d'avis ;

choisir de nouveaux interlocuteurs ;

retirer une autorisation ;

modifier une publication ;

répondre à une interprétation.

La destruction préalable transforme cette impuissance future en une décision actuelle.

Elle rend inutile une maîtrise qui deviendra bientôt impossible.

Sous cet angle, le geste pourrait être compris comme une **maîtrise anticipatrice de l'impuissance**.

L'acte radical évite d'avoir à accepter symboliquement cette phrase :

« ce qui a été créé continuera désormais sans pouvoir être contrôlé ».

Il lui substitue une autre réalité :

« ce qui peut encore être contrôlé maintenant sera définitivement retiré ».

Là encore, cette formulation appartient à l'interprétation et non à la parole documentée de Berthon.

Du contrôle adaptatif au contrôle absolu

Le contrôle n’est pas en lui-même pathologique.

Il existe un contrôle nécessaire.

Organiser une école nécessite du contrôle.

Structurer un cursus nécessite des règles.

Assurer la qualité d’un enseignement nécessite des critères.

Protéger des archives nécessite des décisions.

Fixer les conditions d’utilisation d’une œuvre est parfaitement légitime.

La difficulté apparaît lorsque la maîtrise recherchée ne peut plus tolérer aucune part d’incertitude.

Or la transmission posthume impose précisément une incertitude irréductible.

Aucune personne ne peut contrôler plusieurs générations après sa mort la manière dont son œuvre sera utilisée.

L’alternative devient alors fondamentale :

accepter une part de perte de contrôle pour permettre la continuité

ou

maintenir un contrôle absolu en renonçant à la continuité.

La destruction des archives résout l’alternative du côté de la maîtrise.

Mais cette réponse peut avoir été choisie pour plusieurs raisons :

protection de l’intégrité ;

méfiance ;

clôture spirituelle ;

refus de la fossilisation ;

blessure narcissique ;

désir de retrait ;

ou combinaison de ces facteurs.

Il serait donc excessif de qualifier le geste lui-même de pathologique.

Le paradoxe d'une victoire qui supprime ce qu'elle protège

La reprise radicale du contrôle possède finalement un paradoxe.

Elle protège l'œuvre contre ce qui pourrait lui arriver.

Mais elle protège en supprimant l'œuvre.

Elle protège la parole contre une reproduction infidèle.

Mais elle empêche toute reproduction.

Elle protège l'auteur contre une représentation future qu'il ne pourrait plus contrôler.

Mais elle diminue également la possibilité pour les générations suivantes de connaître directement sa pensée.

La stratégie atteint donc parfaitement son objectif négatif :

personne ne pourra faire de certaines archives ce qui n'était pas souhaité.

Mais elle détruit simultanément l'objectif positif :

personne ne pourra davantage en faire un usage fidèle, respectueux et fécond.

C'est précisément le type de paradoxe auquel la théorie des stratégies adaptatives permet de donner sens. Les styles de coping protègent à court terme d'une souffrance ou d'un risque, mais peuvent en même temps empêcher l'expérience corrective qui aurait pu rendre cette protection moins nécessaire.

Transposé à l'œuvre :

supprimer élimine le risque de mauvaise transmission en éliminant également la possibilité d'une bonne transmission.

Une dernière souveraineté sur l'œuvre

L'hypothèse de la reprise active du contrôle conduit finalement à une idée centrale.

Toute la vie de Berthon paraît traversée par une conquête progressive de l'autonomie.

Il reçoit une influence.

Il participe à un collectif.

Il rencontre une limite.

Il se sépare.

Il construit.

Il devient sa propre autorité.

Il transmet ensuite à ses élèves la nécessité de trouver leur propre chemin.

La mort introduit pourtant une contradiction insoluble : l'autonomie acquise pendant une vie ne peut plus s'exercer sur ce qui lui survivra.

L'œuvre devra nécessairement devenir dépendante d'autres volontés.

La destruction constitue alors la seule décision permettant encore une souveraineté totale.

Non plus :

choisir ce que l'œuvre deviendra,

ce qui est impossible après la mort,

mais :

choisir qu'une partie de cette œuvre ne deviendra rien sans l'accord de son auteur.

C'est ici que la maîtrise atteint sa forme la plus radicale.

La phrase interprétative :

« Si rien ne subsiste, personne ne pourra en décider à ma place »

peut alors être comprise comme le condensé d'un problème beaucoup plus profond :

préférer une fin choisie à un devenir incontrôlable.

Cette hypothèse ne transforme pas Berthon en homme obsédé par le pouvoir.

Elle permet au contraire de comprendre comment une qualité largement féconde — autonomie, responsabilité personnelle, capacité à reprendre sa direction — peut devenir extrêmement rigide lorsqu'elle rencontre une situation dans laquelle toute maîtrise future doit nécessairement être abandonnée.

Le Protecteur détaché ne suffit donc pas à expliquer le geste.

Il permet de comprendre le retrait.

La théorie de la surcompensation ajoute ce qui manquait :

le passage de la protection passive à l'intervention active sur ce qui pourrait encore rendre vulnérable.

La destruction élimine l'objet.

L'interdiction de duplication cherche à éliminer sa reproduction.

Ensemble, les deux gestes forment une logique beaucoup plus forte que le simple détachement :

ne plus seulement se protéger de ce qui pourrait arriver, mais faire en sorte que cela ne puisse plus arriver.

C'est précisément en cela que le geste ultime de Jacques Berthon peut être envisagé, parmi d'autres interprétations possibles, comme **une dernière reprise de contrôle au moment même où toute possibilité de contrôle allait disparaître.**

Chapitre 27 — Détruire ce qui compte parce que cela compte trop

Le paradoxe apparent de la destruction

Détruire une œuvre construite pendant des décennies semble, à première vue, signifier qu'elle a perdu sa valeur.

La logique paraît simple :

ce qui compte est conservé ;

ce qui ne compte plus peut être éliminé.

Mais cette équivalence est psychologiquement insuffisante.

Il arrive qu'un objet soit détruit non parce qu'il est indifférent, mais parce qu'il est devenu trop chargé d'enjeux pour être abandonné à un devenir incertain. Plus quelque chose est investi personnellement, plus sa perte de contrôle peut devenir difficile à accepter.

La psychologie des objets montre précisément que certaines possessions peuvent devenir liées à l'identité personnelle et aux événements importants d'une existence. Les objets ne représentent alors plus seulement leur valeur pratique : ils acquièrent une signification autobiographique et identitaire. Le lien entre objet et soi peut augmenter avec la possession, l'usage et l'histoire accumulée autour de lui.

Cette donnée générale ne permet évidemment pas d'expliquer directement le geste de Jacques Berthon.

Mais elle aide à comprendre pourquoi ses cassettes et ses documents ne doivent pas être considérés comme de simples supports matériels.

Ils représentaient plusieurs décennies de parole, de travail, de réflexion et de transmission.

Les cours avaient été volontairement enregistrés pour permettre leur diffusion, notamment par correspondance. À la fin de sa vie, Berthon détruit pourtant ses cassettes et ses documents et interdit leur duplication.

Le paradoxe est donc réel :

ce qu'il avait suffisamment estimé pour le produire, l'enregistrer et le transmettre devient finalement ce qu'il choisit de supprimer.

La contradiction n'est qu'apparente si la destruction n'est plus interprétée comme mesure de la valeur, mais comme réponse à la question du devenir de ce qui possède justement trop de valeur pour être abandonné sans garantie.

Détruire n'implique pas nécessairement dévaloriser

La destruction ne signifie pas toujours :

« cela ne vaut plus rien ».

Elle peut aussi signifier :

« cela ne doit plus continuer sous cette forme ».

Cette distinction rejoint directement la problématique de la maison XII étudiée précédemment. La dernière maison du cycle ne demande pas nécessairement de nier la valeur de ce qui a existé ; elle peut symboliser la disparition d'une forme dont la fonction est considérée comme achevée. Une expérience peut conserver sa valeur alors que sa manifestation extérieure cesse d'être entretenue.

Mais le geste de Berthon contient une dimension supplémentaire.

Il ne détruit pas seulement des matériaux qui auraient perdu leur utilité personnelle. Il interdit également la duplication de cassettes destinées précisément, auparavant, à être reproduites et diffusées.

Cette précision empêche de comprendre le geste comme simple désencombrement.

Quelque chose a changé dans le rapport entre valeur et transmission.

Pendant des années :

la valeur de l'enseignement justifie sa diffusion.

À la fin :

la valeur de l'enseignement peut éventuellement justifier qu'il ne soit plus diffusé dans certaines conditions.

Les deux attitudes ne sont contradictoires qu'en apparence.

La première suppose que transmission et maîtrise restent compatibles.

La seconde peut apparaître lorsque la transmission future implique nécessairement que l'auteur renonce à contrôler ce qui sera fait de ce qu'il considère comme important.

Protéger peut prendre une forme extrême

La protection est généralement associée à la conservation.

Protéger une œuvre signifie l'archiver, la sauvegarder, la restaurer, la transmettre à un dépositaire fiable.

Mais toute protection repose sur une définition préalable de ce qui constitue le danger.

Si le danger principal est la disparition, protéger signifie conserver.

Si le danger principal devient la déformation, l'appropriation ou l'usage incontrôlable, une autre logique peut apparaître :

empêcher l'usage en supprimant l'objet qui pourrait être utilisé.

Cette solution est radicale.

Elle élimine le risque au prix de l'objet lui-même.

La théorie des schémas permet de comprendre ce paradoxe. La surcompensation consiste à lutter activement contre la vulnérabilité et à tenter de contrôler la situation afin que ce qui est redouté ne puisse plus se reproduire. L'International Society of Schema Therapy décrit notamment la surcompensation comme une tentative de reprendre le contrôle afin de ne pas se retrouver lésé ou vulnérable.

Le Surcontrôleur constitue une forme plus précise de cette logique : maintenir la distance avec la vulnérabilité en cultivant un sentiment de contrôle, parfois au moyen du perfectionnisme, des règles ou de la maîtrise renforcée.

Aucun élément ne permet d'affirmer cliniquement que Berthon fonctionnait ainsi.

Mais le modèle permet de comprendre comment **un acte destructeur peut être subjectivement vécu comme un acte protecteur**.

L'objet est supprimé parce que son existence même devient la condition d'une vulnérabilité future.

L'objet précieux comme source potentielle de dépossession

Plus une œuvre est investie, plus elle peut devenir une source de vulnérabilité.

Tant qu'elle reste sous le contrôle de son créateur, elle peut prolonger son intention.

Lorsqu'elle passe entre d'autres mains, elle acquiert progressivement une autonomie.

Cette autonomisation est normale dans toute transmission.

Mais elle possède un coût psychologique :

ce qui avait été créé par soi peut désormais être décidé par d'autres.

La maison V de Berthon, occupée par Pluton, prend ici une importance particulière. Elle représente symboliquement la création personnelle, ce qui porte une marque singulière et ce qui peut devenir prolongement de l'expression individuelle. Pluton intensifie ce secteur en y introduisant des thèmes de puissance, de perte, de transformation et de maîtrise.

Cette configuration ne signifie pas que Berthon devait être possessif envers ses créations.

Mais elle permet d'envisager un investissement particulièrement profond de ce qui était produit personnellement.

Mars en maison X opposé à Pluton en maison V à **4°11'** relie en outre cette création à la volonté d'agir sur sa trajectoire sociale.

Le problème devient alors moins :

« posséder les cassettes »

que :

« conserver la possibilité de déterminer ce qu'elles feront de l'identité publique de leur auteur ».

Une archive peut en effet continuer à représenter quelqu'un longtemps après sa disparition.

Celui qui la détient possède donc indirectement une capacité d'action sur l'image, la parole et parfois la réputation du disparu.

La transmission posthume comporte ainsi une part irréductible de dépossession.

Renoncer avant d'être dépossédé

Il existe une différence psychologique fondamentale entre perdre quelque chose et y renoncer soi-même.

Dans la perte, l'événement vient de l'extérieur.

Dans le renoncement, la personne conserve au moins une part d'initiative.

Cette distinction peut être particulièrement importante lorsqu'une situation future de perte de contrôle paraît inévitable.

La mort constitue précisément une telle situation.

Après elle, l'auteur ne pourra plus décider du devenir concret de ce qu'il laisse.

Il ne pourra plus reprendre un document.

Retirer une autorisation.

Répondre à une interprétation.

Changer de dépositaire.

Modifier les conditions de diffusion.

La dépossession future est donc absolue.

Une solution psychologique possible consiste alors à anticiper cette dépossession par un acte volontaire :

renoncer avant que la perte ne soit imposée.

La littérature sur la valorisation des possessions montre que les objets possédés tendent souvent à être survalorisés par rapport aux mêmes objets lorsqu'ils ne sont pas possédés, même si les mécanismes exacts de cet effet restent débattus. La possession augmente fréquemment l'investissement et rend la séparation psychologiquement particulière.

Cette donnée ne doit pas être appliquée mécaniquement à une œuvre intellectuelle.

Mais elle renforce une idée générale : **abandonner quelque chose d'investi n'est jamais psychologiquement neutre**.

Dans certains cas, choisir soi-même la perte peut préserver une forme de souveraineté que subir la perte supprimerait.

Le renoncement défensif

La notion de **renoncement défensif** permet de décrire ce mécanisme.

Il ne s'agit pas ici d'un terme diagnostique permettant d'étiqueter Berthon.

Il désigne une logique psychologique possible :

se séparer volontairement de quelque chose afin de ne pas devoir subir la manière dont cette chose pourrait être perdue, transformée ou appropriée.

Ce renoncement possède deux faces.

Il ressemble extérieurement à un abandon.

Mais intérieurement, il peut constituer une reprise de maîtrise.

Il dit en quelque sorte :

la perte aura lieu, mais selon une décision prise avant qu'elle ne soit imposée.

La différence est considérable.

Être dépossédé signifie que quelqu'un ou quelque chose d'extérieur détermine la perte.

Renoncer signifie encore en être l'auteur.

Le comportement peut donc être compris comme une transformation de l'impuissance en décision.

Cette possibilité rejoint directement le chapitre précédent consacré à la reprise active du contrôle.

Le Protecteur détaché cherche à ne plus être atteint.

La surcompensation cherche à reprendre la maîtrise.

Le renoncement défensif combine les deux :

se retirer en choisissant soi-même ce qui sera perdu.

Détruire parce que l'objet ne peut être psychiquement abandonné

Le paradoxe peut alors être reformulé.

Il existe au moins deux manières de se séparer d'une œuvre.

La première consiste à la donner.

Elle implique :

« elle continuera sans son créateur ».

La seconde consiste à la supprimer.

Elle implique :

« elle ne continuera pas sans son créateur sous cette forme ».

La première exige la capacité à tolérer une séparation entre soi et sa création.

La seconde maintient encore un lien paradoxal avec l'œuvre, puisque son créateur décide lui-même de sa fin.

Sous cet angle, détruire peut paradoxalement révéler une difficulté à abandonner.

Non pas parce que l'œuvre est conservée.

Mais parce que son devenir reste encore déterminé par celui qui l'a produite.

La destruction constitue alors la dernière relation possible avec l'objet :

si sa continuation ne peut plus être contrôlée, sa disparition peut encore l'être.

Cette hypothèse fournit une réponse possible à la question centrale :

pourquoi détruire quelque chose qui compte ?

Précisément parce que son importance rend trop difficile l'idée de le voir devenir entièrement indépendant.

Saturne et l'œuvre qui devrait pouvoir survivre à son fondateur

Le symbolisme saturnien introduit ici une tension particulièrement intéressante.

Une œuvre durable ne se réduit pas à une œuvre qui reste matériellement intacte.

Elle doit aussi être capable de traverser le temps, d'évoluer, d'intégrer de nouvelles personnes et de ne pas dépendre entièrement de celui qui l'a fondée. Le travail saturnien mûr transforme progressivement une réalisation personnelle en héritage utilisable par d'autres.

Cette idée permet de poser très précisément le problème de Berthon.

Pendant sa vie, il avait réussi à construire.

À organiser.

À transmettre.

À institutionnaliser son enseignement.

À former des élèves capables de poursuivre leur propre chemin.

La dernière étape aurait été différente :

permettre à l'œuvre elle-même de ne plus dépendre de son fondateur.

Or la destruction interdit précisément cette autonomie matérielle.

Elle maintient jusqu'au bout une relation entre le destin de l'archive et la décision de celui qui l'a créée.

Cette observation ne permet pas de conclure à une « immaturité saturnienne » chez Berthon. Une existence entière ne peut être évaluée à partir d'un seul geste, dont les motivations réelles restent inconnues.

Elle permet seulement d'identifier l'épreuve symbolique :

construire est une chose ; transmettre vivant en est une autre ; laisser ce qui a été construit devenir totalement autonome après soi constitue encore une autre étape.

Soleil–Saturne : l'œuvre durable et la finitude

Le carré Soleil–Saturne à **5°59'** ajoute une autre profondeur à la question.

Le corpus consacré à cet aspect relie la maturation de la valeur personnelle à la capacité de différencier identité, accomplissement, reconnaissance et œuvre. La peur de l'insignifiance peut favoriser ambition, maîtrise et désir de laisser une réalisation durable ; mais la maturation consiste à reconnaître que la valeur de l'existence ne dépend pas exclusivement de la trace publique laissée après soi.

Une œuvre peut alors remplir deux fonctions très différentes.

Elle peut être une contribution.

Elle peut aussi devenir une garantie symbolique contre la disparition.

Ces deux fonctions peuvent coexister.

Mais le cas de Berthon introduit une contradiction fascinante.

S'il avait cherché simplement à se protéger contre l'oubli, la conservation de toutes les archives aurait été la stratégie la plus évidente.

Il choisit au contraire la destruction.

Cela invite à penser que la question n'était peut-être pas seulement :

« laisser une trace ».

Elle pouvait être plus complexe :

« quelle trace accepter de laisser lorsque son devenir ne pourra plus être maîtrisé ? »

La finitude n'est alors plus seulement la possibilité que l'œuvre disparaisse.

Elle est aussi la nécessité d'accepter que ce qui survit échappe.

Renoncer n’est pas nécessairement lâcher prise

Une nuance essentielle doit être introduite.

Le renoncement n’est pas toujours synonyme de lâcher-prise.

Le véritable lâcher-prise implique d’accepter qu’une réalité puisse évoluer sans être entièrement contrôlée.

Le renoncement défensif peut produire extérieurement le même résultat — la séparation — tout en reposant psychologiquement sur une logique différente.

Dans le premier cas :

« cela peut continuer sans maîtrise personnelle ».

Dans le second :

« plutôt que de ne plus maîtriser, la relation à l’objet sera interrompue ».

Cette distinction est particulièrement importante pour comprendre l’articulation entre maison XII et contrôle.

La maison XII peut symboliser une véritable clôture, un abandon d’identifications devenues inutiles et la disparition d’une forme arrivée au terme de son cycle.

Mais une destruction peut également imiter extérieurement ce dépouillement tout en ayant intérieurement une fonction de contrôle.

Les deux possibilités ne sont pas nécessairement exclusives.

Une même décision peut être portée simultanément par :

un désir de clôture ;

une volonté de simplification ;

une peur de la dépossession ;

une exigence d’intégrité ;

une méfiance envers le devenir futur ;

et une nécessité de reprendre une dernière fois le pouvoir de décision.

Le geste humain n’a pas besoin d’avoir une motivation unique.

L’incertitude comme véritable adversaire

L’un des fils conducteurs des chapitres précédents est la difficulté posée par l’incertitude.

Ce n’est peut-être pas la transmission elle-même qui constitue le problème.

Berthon avait déjà largement transmis.

Ce n’est pas non plus nécessairement le fait que d’autres pensent autrement.

Il encourageait l’autonomie de ses élèves.

Le problème pourrait être plus précisément l’impossibilité de savoir ce qui arriverait à une parole conservée après sa disparition.

L’incertitude implique :

aucun contrôle définitif sur les détenteurs ;

aucune garantie absolue de fidélité ;

aucune certitude concernant la contextualisation ;

aucune possibilité future de corriger ;

aucune maîtrise sur les technologies de reproduction ;

aucune assurance sur la manière dont le nom de Berthon serait associé à ce contenu.

Plus l’œuvre est importante, plus cette incertitude peut devenir difficile.

La destruction possède alors une propriété psychologique singulière :

elle remplace une multitude d’avenirs incontrôlables par un seul avenir certain.

Plus de circulation.

Plus de copies nouvelles autorisées.

Plus de transformation possible des supports détruits.

Le prix de cette certitude est immense.

Mais précisément parce qu’il est immense, il donne la mesure possible de l’enjeu.

L’objet trop précieux pour être remis au hasard

Une œuvre véritablement indifférente pourrait facilement être abandonnée.

Elle pourrait rester dans un grenier.

Être donnée sans instruction.

Passer de main en main.

Être oubliée.

Le soin pris pour empêcher sa reproduction suggère au contraire que son devenir n'était pas indifférent.

Cette observation ne permet toujours pas de savoir quelle valeur exacte Berthon lui attribuait.

Mais elle rend peu convaincante l'idée d'une simple dévalorisation.

L'interdiction de duplication témoigne au minimum d'une volonté concernant le destin futur des enregistrements.

Le paradoxe peut alors être formulé ainsi :

l'œuvre peut être détruite non malgré sa valeur, mais parce que sa valeur rend son abandon au hasard psychiquement inacceptable.

Cette formulation est interprétative.

Elle ne constitue pas une déclaration de Berthon.

Mais elle rend compte de plusieurs données à la fois :

la longue durée de la transmission ;

l'enregistrement volontaire des cours ;

l'importance accordée à l'enseignement ;

la destruction finale ;

et surtout l'interdiction de poursuivre la duplication.

De l'objet précieux à l'objet dangereux

Lorsqu'un objet est très investi, il peut progressivement acquérir une double signification.

Il représente ce qui a été accompli.

Mais il représente aussi ce qui pourrait être perdu.

Il est source de fierté.

Mais également source de vulnérabilité.

Il prolonge l'identité.

Mais peut devenir après la mort un support d'identité que d'autres contrôleront.

L'objet précieux devient alors simultanément **objet à protéger** et **objet contre lequel il faut se protéger**.

Cette ambivalence constitue probablement l'une des clés psychologiques les plus intéressantes du geste.

Tant que l'œuvre existe, elle porte la possibilité d'une continuation.

Mais cette continuation signifie également dépossession.

Supprimer l'œuvre supprime la continuation, mais supprime avec elle la menace de dépossession.

La logique devient alors circulaire :

plus l'objet compte, plus son devenir importe ;

plus son devenir importe, plus la perte de contrôle devient difficile ;

plus cette perte devient difficile, plus la suppression peut apparaître comme une manière de préserver une dernière maîtrise.

Une œuvre détruite parce qu'elle ne peut être abandonnée à l'incertitude

La destruction finale peut ainsi être envisagée selon une hypothèse plus subtile que celle d'une dévalorisation, d'une vengeance ou d'un simple détachement.

Berthon aurait pu détruire ce qui comptait précisément parce qu'il était devenu impossible d'en garantir le devenir.

L'œuvre avait été pensée.

Construite.

Enseignée.

Enregistrée.

Diffusée.

Elle portait une part importante de son identité intellectuelle.

Tant que son auteur était vivant, le risque de déformation ou de mauvais usage pouvait théoriquement être rencontré par une nouvelle décision.

Après sa mort, cette possibilité disparaissait.

Le futur de l'œuvre devenait nécessairement celui de l'incertitude.

Le geste pourrait alors être compris comme une réponse extrême :

renoncer à la survie de la forme plutôt qu'accepter une survie sans maîtrise.

Cette formulation ne doit pas être attribuée à Jacques Berthon.

Elle représente une hypothèse de compréhension.

Elle est néanmoins cohérente avec plusieurs dimensions étudiées : investissement plutonien de la création, Mars–Pluton et la question de la dépossession, Saturne en VIII et le problème de la confiance, Uranus–Milieu du Ciel et le besoin de conserver la direction, Soleil–Saturne et la valeur accordée à une œuvre durable, maison XII et clôture des formes.

Le renoncement défensif comme victoire et perte

Le renoncement défensif possède finalement une structure tragique.

Il permet de conserver la maîtrise du moment de la perte.

Mais il transforme la protection en destruction.

Il prévient la dépossession en réalisant soi-même la séparation.

Il évite qu'autrui décide, mais il supprime aussi la possibilité qu'autrui protège fidèlement.

Il protège contre un mauvais avenir en empêchant aussi un bon avenir.

C'est pourquoi le geste ne peut être compris à partir d'une seule catégorie morale.

Il n'est ni simplement généreux ni simplement égoïste.

Ni purement spirituel ni purement narcissique.

Ni seulement maîtrise ni seulement renoncement.

Il peut être l'expression d'une contradiction humaine beaucoup plus profonde :

tenir suffisamment à quelque chose pour ne pas pouvoir supporter de le laisser devenir entièrement étranger à sa volonté.

La destruction devient alors le dernier paradoxe de l'attachement.

Ce qui compte peu peut être abandonné sans difficulté.

Ce qui compte beaucoup peut être confié.

Mais ce qui compte **trop**, lorsque aucune confiance ne paraît pouvoir garantir son avenir, peut devenir précisément ce qu'il faut retirer pour ne pas avoir à le perdre autrement.

Ainsi se formule l'hypothèse centrale de ce chapitre :

Jacques Berthon n'aurait peut-être pas détruit son œuvre parce qu'elle avait cessé de compter, mais parce qu'une partie de cette œuvre comptait suffisamment pour que son devenir incontrôlable soit devenu plus difficile à accepter que sa disparition choisie.

Cette hypothèse ne lève pas le mystère.

Elle permet toutefois de comprendre comment la destruction et l'attachement, loin d'être nécessairement opposés, peuvent parfois devenir les deux faces d'un même rapport à ce qui a été profondément investi.

Septième partie — La psychanalyse : ce qui est dépassé consciemment peut continuer d'agir

Chapitre 28 — Une blessure ne disparaît pas nécessairement avec la réconciliation

Conscience et vie psychique inconsciente

La psychanalyse repose sur une distinction fondamentale : ce qui est consciemment pensé, voulu ou résolu ne représente pas nécessairement l'ensemble de ce qui continue à agir dans la vie psychique.

Une personne peut comprendre un conflit, décider de ne plus l'entretenir, renouer avec quelqu'un et modifier réellement son comportement envers cette personne sans que l'expérience antérieure disparaisse pour autant de son histoire affective.

La conscience peut dire :

« le conflit est terminé ».

La relation peut effectivement être restaurée.

Mais une trace ancienne peut continuer à participer silencieusement aux attentes, aux précautions, aux sensibilités ou aux défenses qui se sont construites à partir de l'expérience passée.

Cette distinction est essentielle pour comprendre la réconciliation entre Jacques Berthon et André Barbault.

Le fait qu'une relation ait été renouée constitue une donnée biographique importante. Il interdit de présenter Berthon comme enfermé jusqu'à la fin de sa vie dans une hostilité manifeste envers Barbault. Didier Geslain rapporte que Berthon lui en voulait de ne pas l'avoir soutenu dans son conflit avec Jean-Pierre Nicola, puis précise qu'un rapprochement fut finalement obtenu entre les deux hommes ; une photographie prise lors des trente ans de *L'Astrologue* témoigne de cette reprise de relation.

Cette réconciliation doit être prise au sérieux.

Mais elle ne permet pas de conclure que toute conséquence psychique de l'expérience antérieure avait nécessairement disparu.

Refouler n'est pas supprimer

La notion de refoulement apporte ici une précision indispensable.

Dans la théorie freudienne, refouler ne signifie pas détruire le contenu psychique. Le refoulement maintient certaines représentations hors de la conscience, mais celles-ci ne sont pas pour autant anéanties. Le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis résume ce point de manière particulièrement nette : les éléments refoulés ne sont jamais supprimés par le refoulement ; ils peuvent tendre à réapparaître sous des formes indirectes ou transformées.

Freud distingue même le « retour du refoulé » comme un moment spécifique du processus. Ce retour peut prendre la forme de symptômes, de rêves, d'actes manqués ou d'autres formations psychiques indirectes.

Cette conception interdit une représentation trop simple de la vie psychique :

conscient = présent ; inconscient = disparu.

En réalité, ce qui n'est plus consciemment conflictuel peut continuer à posséder une efficacité psychique.

Le contenu initial peut être transformé.

Déplacé.

Condensé.

Réinvesti ailleurs.

Ou réveillé par un événement ultérieur possédant avec l'expérience ancienne une certaine parenté affective. Freud envisage précisément que des événements présents puissent réactiver des matériaux antérieurement refoulés.

Il faut toutefois être particulièrement prudent dans l'application de ce modèle à Berthon.

Rien ne permet d'affirmer que sa déception envers Barbault aurait été « refoulée » au sens psychanalytique strict.

Une déception consciemment connue et racontée n’est pas, par définition, un contenu refoulé.

Le concept pertinent est donc plus large : **une expérience psychiquement dépassée en partie peut néanmoins laisser des traces qui continuent à influencer certains comportements ou certaines sensibilités sans être constamment conscientes.**

La persistance des traces affectives

La mémoire psychique ne fonctionne pas comme un dossier que la volonté pourrait simplement fermer après résolution du conflit.

Les expériences importantes modifient les attentes.

Elles influencent la manière de faire confiance.

Elles apprennent ce qui peut être espéré d’autrui.

Elles peuvent également produire de nouvelles protections.

Une personne ayant été déçue dans une relation significative peut parfaitement pardonner et pourtant devenir, dans d’autres circonstances, plus attentive à ne pas dépendre entièrement d’un soutien extérieur.

La trace ne se confond donc pas nécessairement avec le ressentiment.

Elle peut devenir apprentissage.

Précaution.

Réorganisation de la confiance.

Renforcement de l’autonomie.

Modification des attentes.

Sous cet angle, le conflit avec Nicola et la déception relative à Barbault peuvent avoir eu des fonctions différentes mais convergentes dans la trajectoire de Berthon.

Avec Nicola, le problème est directement institutionnel. Les conceptions juridiques et financières divergent au CEFA ; Berthon quitte la structure et fonde l’ESAP.

Avec Barbault, la blessure documentée porte sur l’absence de soutien dans ce conflit.

La première expérience peut enseigner :

un cadre commun peut devenir incompatible avec sa propre direction.

La seconde :

une figure importante peut ne pas soutenir lorsque son soutien est attendu.

Ces expériences ne permettent pas de conclure à une blessure durable.

Mais elles peuvent participer à la construction d'une attitude plus autonome à l'égard d'autrui.

Le retour indirect de ce qui n'est plus consciemment conflictuel

La psychanalyse insiste précisément sur la possibilité d'un retour indirect.

Le contenu psychique ne revient pas nécessairement sous sa forme originale.

Une ancienne blessure relationnelle ne revient pas forcément comme souvenir conscient accompagné de la même colère.

Elle peut réapparaître à travers une manière de se protéger.

Une moindre propension à attendre.

Une plus grande volonté de maîtriser certaines conditions.

Une difficulté à confier ce qui paraît trop important.

Une réaction disproportionnée lorsqu'une nouvelle situation ressemble affectivement à une ancienne.

Le *Vocabulaire de la psychanalyse* rappelle que le retour du refoulé peut s'effectuer par déplacement, condensation ou autres transformations ; le contenu ancien revient alors sous une forme qui n'est plus nécessairement immédiatement reconnaissable.

René Roussillon rappelle également que ce qui est refoulé est maintenu dans la vie psychique et peut faire retour par des voies indirectes, ce qui distingue le refoulement d'autres formes de négativité psychique.

Cette logique permet de poser une hypothèse importante concernant Berthon :

un ancien conflit n'aurait pas besoin d'être encore consciemment vécu comme conflit pour continuer à participer à certaines stratégies de protection.

Ainsi, le geste final de destruction n'aurait pas nécessairement besoin d'être interprété comme une vengeance consciente contre Nicola, Barbault ou le milieu astrologique.

Il pourrait, parmi d'autres possibilités, s'inscrire dans une organisation plus générale construite au fil du temps :

ne pas abandonner à autrui ce qui est devenu trop important pour dépendre de lui.

Cette formulation reste interprétative.

Elle n’établit aucun lien causal direct entre les conflits des années 1970 et la destruction opérée plusieurs décennies plus tard.

La différence entre pardonner et effacer

Le pardon, lorsqu’il existe, modifie la relation.

Il ne réécrit pas nécessairement l’histoire psychique.

Pardonner peut signifier ne plus vouloir maintenir le conflit.

Renoncer à la vengeance.

Accepter que l’autre ait agi selon ses propres raisons.

Reconnaître qu’une relation vaut davantage que l’événement qui l’avait compromise.

Revenir vers l’autre.

Toutes ces transformations peuvent être authentiques.

Mais pardonner ne signifie pas nécessairement redevenir celui qui n’avait jamais été blessé.

Cette distinction est particulièrement importante.

Une réconciliation véritable ne suppose pas l’effacement de toute mémoire.

Elle peut même être plus solide lorsque l’expérience passée est reconnue sans être niée.

La formule la plus juste serait donc :

le pardon peut modifier la relation sans effacer la trace psychique de la blessure.

Cette proposition ne signifie pas qu’une trace doive nécessairement rester pathologique.

La trace peut être intégrée.

Elle peut perdre une grande partie de sa charge émotionnelle.

Elle peut même devenir une source de maturité.

Une personne peut apprendre d’une déception sans continuer à en souffrir consciemment.

L’expérience laisse alors moins une plaie ouverte qu’une **cicatrice psychique**.

La métaphore de la cicatrice est préférable à celle de la rancune.

La rancune implique le maintien actif d’une hostilité.

La cicatrice indique seulement qu'un événement a eu lieu, qu'il a été traversé, mais qu'il appartient désormais à l'histoire de la personne.

La réconciliation avec Barbault comme fait relationnel

Dans le cas de Berthon, la reprise de relation avec André Barbault doit donc être considérée comme un fait positif et important.

Elle empêche plusieurs lectures excessives.

Elle empêche d'affirmer que Berthon aurait passé le reste de sa vie dans une rupture définitive avec Barbault.

Elle empêche également de présenter l'épisode du CEFA comme la source évidente d'une hostilité irréductible.

La relation avait suffisamment de valeur pour pouvoir être renouée.

Ce point est d'autant plus important que la synastrie entre Berthon et Barbault ne montre nullement une relation exclusivement conflictuelle.

Plusieurs contacts indiquent au contraire une stimulation intellectuelle et relationnelle importante.

Le Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault avec seulement **0°10' d'orbe**, configuration particulièrement suggestive d'une stimulation intellectuelle, d'une ouverture à des idées nouvelles ou d'un effet d'éveil de la pensée.

Le Soleil de Berthon est trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**.

Vénus de Berthon est trigone au Soleil de Barbault à **3°23'** et à sa Lune à **1°22'**.

Jupiter de Berthon est également trigone au Soleil de Barbault à **2°56'** et à sa Lune à **0°55'**.

Ces aspects peuvent symboliquement contribuer à comprendre pourquoi Barbault a pu jouer un rôle aussi important dans l'orientation initiale de Berthon.

Mais la relation contient également des tensions très serrées.

Le Saturne de Berthon est carré à l'Ascendant de Barbault avec seulement **0°13'**.

Mars de Berthon est carré au Soleil de Barbault à **0°42'** et carré à sa Lune à **1°19'**.

Mercure de Berthon est opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'** et à son Mars à **1°19'**.

Ces configurations ne prédisent aucun conflit concret. Une synastrie décrit des zones d'activation potentielles dont la manière d'être vécues dépend de l'histoire, de la maturité, des défenses et du contexte. La méthode synastrique exige précisément d'articuler les interaspects

à la structure générale des deux thèmes et à la réalité biographique plutôt que de transformer un aspect en verdict.

La coexistence d'aspects fluides et difficiles correspond ici beaucoup mieux à la réalité observée qu'une lecture univoque.

Influence.

Affinité.

Stimulation.

Déception.

Tension.

Puis reprise de relation.

Une relation réparée n'est pas une relation qui n'a jamais été blessée

La réconciliation ne ramène jamais exactement une relation à son état antérieur.

Elle produit une relation nouvelle.

Quelque chose a été traversé.

Les partenaires savent désormais qu'une rupture ou une déception a été possible.

Le lien peut redevenir bon.

Mais il s'inscrit dans une histoire différente.

Chez Berthon et Barbault, cette différence est particulièrement importante parce que Barbault avait occupé une fonction antérieure de référence intellectuelle.

Le parcours de Berthon commence avec une forte influence.

Il découvre probablement l'astrologie lors d'une conférence de Barbault, se passionne pour ses ouvrages et devient rapidement adepte de l'astropsychologie.

Puis Berthon développe sa propre voie.

L'histoire relationnelle accompagne donc également une histoire d'individuation intellectuelle.

La réconciliation finale peut signifier que la relation n'avait plus besoin de fonctionner selon la configuration ancienne du maître, de la référence ou de l'attente de soutien.

Les deux hommes pouvaient peut-être se retrouver après que Berthon eut construit suffisamment fortement sa propre position.

Cette interprétation reste hypothétique.

Mais elle fournit une distinction essentielle :

la réconciliation peut être rendue possible précisément parce que l'ancienne dépendance a diminué.

Il devient alors possible de renouer sans redevenir dépendant du jugement de l'autre.

Ce que la réconciliation ne permet pas de connaître de la vie intérieure

La photographie d'une rencontre, une conversation cordiale ou une reprise de lien constituent des faits relationnels.

Ils ne donnent pas accès directement à la vie psychique intérieure.

Ils ne permettent pas de savoir :

si toute déception avait disparu ;

si une partie de l'événement demeurait douloureuse ;

si l'expérience avait simplement été intégrée ;

si elle avait modifié durablement les attentes envers autrui ;

si elle avait perdu toute importance ;

ou si elle restait active de manière indirecte dans certains domaines.

Cette limite doit être clairement maintenue.

La psychanalyse permet d'affirmer en général qu'une résolution consciente n'entraîne pas automatiquement l'effacement de toute détermination inconsciente.

Elle ne permet pas d'affirmer dans ce cas particulier **ce qui continuait effectivement à agir chez Berthon**.

Cette différence entre possibilité théorique et réalité individuelle est fondamentale.

Il serait donc excessif d'écrire :

« Berthon s'est réconcilié avec Barbault, mais inconsciemment il lui en voulait toujours. »

Rien ne permet de le savoir.

Une formulation plus rigoureuse serait :

la réconciliation établit que le conflit manifeste avait pu être dépassé relationnellement ; elle ne permet pas de déterminer si l'expérience avait laissé ou non des traces affectives participant encore à certaines attitudes ultérieures.

De la trace à la stratégie de protection

L'intérêt de la perspective psychanalytique apparaît lorsque cette distinction est rapprochée de la théorie des schémas étudiée précédemment.

La psychanalyse pose la question de la persistance d'une trace.

La théorie des schémas pose celle de la stratégie construite pour ne plus revivre une vulnérabilité.

Les deux modèles peuvent alors se compléter sans se confondre.

Une expérience de non-soutien peut laisser une trace.

Cette trace peut favoriser une attente différente envers les relations futures.

La personne peut développer davantage d'autonomie.

Elle peut moins attendre de certaines autorités.

Elle peut également vouloir mieux maîtriser ce qu'elle confie.

À ce stade, l'événement initial n'a même plus besoin d'être consciemment rappelé.

La stratégie peut avoir acquis sa propre autonomie.

Cette hypothèse permet de comprendre comment les conflits du début du parcours pourraient conserver une importance psychologique sans qu'il soit nécessaire d'imaginer Berthon ruminant pendant quarante ans les mêmes griefs.

Le passé peut continuer à agir non parce qu'il reste identiquement présent, mais parce qu'il a contribué à construire la personne qui agit maintenant.

L'astrologie comme résonance, non comme preuve

Le thème natal de Berthon offre plusieurs résonances à cette problématique.

Soleil carré Saturne à **5°59'** peut symboliquement rendre sensibles les questions de légitimité, d'autorité et de reconnaissance.

Mars opposé Pluton à **4°11'** peut accentuer la question de la puissance, de la confrontation et de la reprise de maîtrise.

Saturne en maison VIII introduit les problématiques de confiance, partage et dépendance.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** inscrit fortement l'indépendance dans la trajectoire sociale.

La forte maison XII — Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter — accorde une importance particulière à ce qui se déroule intérieurement, au retrait et aux processus moins directement observables.

Ces facteurs ne permettent pas de diagnostiquer un refoulement.

Ils ne disent pas qu'une blessure avec Barbault aurait continué d'agir inconsciemment.

Ils rendent seulement cohérente l'attention portée à la distinction entre vie extérieure et processus intérieur.

Le corpus astrologique rappelle d'ailleurs que la psychologie profonde ne doit jamais être déduite d'un facteur unique : maison VIII, maison XII, Pluton, Neptune, Saturne et aspects aux luminaires doivent être replacés dans l'ensemble du thème.

La blessure transformée plutôt que conservée intacte

La perspective psychanalytique ne conduit donc pas nécessairement à imaginer une blessure demeurée intacte.

Ce serait une compréhension trop statique.

L'expérience peut être transformée.

Une déception initiale peut devenir autonomie.

Une dépendance à une autorité extérieure peut devenir autorité personnelle.

Une frustration peut conduire à créer une institution indépendante.

Une blessure relationnelle peut, des années plus tard, n'exister que sous la forme d'une prudence accrue ou d'un besoin plus fort de contrôler certains engagements.

Le passé ne revient donc pas nécessairement comme répétition identique.

Il peut revenir comme **structure acquise**.

Cette distinction est capitale pour la compréhension du geste final.

La destruction des archives ne serait alors pas nécessairement :

la réapparition d'une ancienne colère contre Barbault ou Nicola.

Elle pourrait être l'expression tardive d'une manière de se protéger construite au cours d'une histoire où l'autonomie s'était révélée plus sûre que la dépendance à des structures ou des personnes extérieures.

Cette interprétation demeure une hypothèse.

Mais elle évite deux excès :

nier toute influence durable du passé parce qu'une réconciliation a eu lieu ;

ou réduire tout le comportement ultérieur à une blessure ancienne restée inchangée.

Pardonner sans redevenir vulnérable de la même manière

La question peut finalement être formulée de manière plus subtile.

Une personne peut pardonner sans vouloir retrouver exactement le même degré de dépendance.

Elle peut renouer sans oublier ce qu'elle a appris.

Elle peut aimer ou respecter à nouveau quelqu'un sans attendre désormais de lui la même chose.

Elle peut retrouver une relation apaisée tout en ayant construit entre-temps une autonomie qui n'existait pas auparavant.

Dans cette perspective, la réconciliation avec Barbault ne contredit pas nécessairement l'hypothèse d'une transformation durable du rapport de Berthon à la reconnaissance et à la confiance.

Elle pourrait même en être compatible.

Le conflit avait peut-être cessé d'être dangereux précisément parce que Berthon n'avait plus besoin du même soutien pour se sentir légitime.

Cette possibilité ne peut être démontrée.

Mais elle donne une cohérence psychologique à la succession :

influence → attente → déception → différenciation → autonomie → réconciliation.

La relation ne revient pas à son point de départ.

Elle atteint une autre forme.

Une cicatrice n'est pas une plaie ouverte

La métaphore la plus appropriée reste finalement celle de la cicatrice.

Une plaie ouverte continue à faire souffrir et demande une protection immédiate.

Une cicatrice indique qu'une blessure a été traversée.

Elle ne signifie pas que l'organisme est encore malade.

Elle indique seulement que l'histoire a laissé une marque.

Appliquée à Berthon, cette image permet d'éviter aussi bien la négation que la pathologisation.

La réconciliation avec Barbault indique que la relation pouvait être reprise.

Elle constitue un argument contre l'hypothèse d'une rancune consciente demeurée inchangée.

Mais elle ne permet pas de savoir si l'épisode avait modifié durablement quelque chose dans la manière dont Berthon accordait sa confiance, attendait du soutien ou protégeait son autonomie.

La psychanalyse rappelle simplement qu'une expérience psychique importante ne disparaît pas nécessairement parce que la conscience décide qu'elle est dépassée.

Refouler n'est pas supprimer. Intégrer n'est pas oublier. Pardonner n'est pas effacer.

Et inversement :

se souvenir n'est pas nécessairement rester prisonnier de la blessure.

C'est dans cet espace intermédiaire que doit être comprise la relation entre Berthon et Barbault.

Le conflit avait pu être dépassé.

La relation avait pu être restaurée.

Mais l'expérience appartenait désormais à l'histoire psychique de Berthon.

La question véritable n'est donc pas de savoir s'il en voulait encore consciemment à Barbault au moment de détruire ses archives. Rien ne permet de l'établir.

La question plus rigoureuse est :

une expérience ancienne de non-soutien, même réconciliée, avait-elle contribué à construire une manière plus autonome, plus prudente et peut-être plus contrôlante de protéger ce qui comptait profondément ?

La psychanalyse autorise cette question.

Elle n’autorise pas à en transformer la réponse en certitude.

Chapitre 29 — Le geste comme possible mise en acte

Une intention consciente n’explique pas nécessairement tout un comportement

Un comportement humain peut être parfaitement volontaire sans que l’ensemble de ses déterminations soit conscient.

Décider de détruire des documents suppose une intention immédiatement identifiable : certains objets ne doivent plus être conservés. Interdire leur duplication ajoute une seconde intention consciente possible : leur circulation ne doit pas se poursuivre. Mais connaître l’objectif pratique d’un acte ne signifie pas nécessairement connaître toutes les raisons psychiques qui ont rendu cet objectif nécessaire.

La psychanalyse introduit précisément cette distinction entre **ce que l’acte accomplit consciemment** et **ce qu’il peut simultanément exprimer sans que toutes ses significations soient représentées clairement à la conscience**.

Le concept freudien d’*Agieren*, dont provient une partie des élaborations ultérieures sur l’acting out, désigne notamment la possibilité qu’un conflit ou un matériel psychique soit répété dans l’action plutôt que remémoré et élaboré sous forme de représentation. La littérature psychanalytique insiste cependant sur les nombreuses variations du concept et sur la nécessité de distinguer acting out, passage à l’acte et action volontaire ordinaire.

Cette distinction est indispensable dans le cas de Jacques Berthon.

Rien ne permet de qualifier techniquement la destruction de ses archives de « passage à l’acte » au sens psychopathologique. Rien n’établit un comportement impulsif, brutal, désorganisé ou résultant d’une incapacité momentanée à mentaliser. Au contraire, l’interdiction de duplication suggère une décision suffisamment élaborée pour comporter une orientation vers l’avenir. Le terme **mise en acte** doit donc être employé ici dans un sens volontairement large et prudent : **un comportement concret peut donner une forme extérieure à plusieurs problématiques psychiques qui ne sont pas nécessairement toutes formulées consciemment au moment où l’acte est accompli**.

Le fait historiquement attesté reste limité mais précis : à la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit leur duplication. Ces mêmes cassettes avaient auparavant été volontairement produites pour permettre la diffusion de ses cours et l’enseignement par correspondance.

L’interprétation commence seulement après ce constat.

L’acte peut condenser plusieurs significations

Un acte humain n’a pas nécessairement une signification unique.

La psychanalyse a largement développé l’idée qu’une même production psychique puisse condenser plusieurs lignes de sens. Le principe est particulièrement évident dans le rêve, mais il peut également inspirer la compréhension de certains comportements : une décision peut répondre simultanément à plusieurs exigences psychiques, parfois partiellement contradictoires.

Dans le cas de Berthon, la destruction pourrait ainsi avoir comporté plusieurs dimensions sans qu’il soit nécessaire d’en choisir une seule.

Elle peut être comprise comme une **clôture** : mettre matériellement fin à une forme d’enseignement arrivée au terme de son cycle.

Elle peut relever d’une **protection** : empêcher qu’une parole ancienne soit diffusée, reproduite ou utilisée dans des conditions que son auteur ne pourra plus contrôler.

Elle peut avoir une dimension de **maîtrise** : décider soi-même du destin d’une œuvre avant que ce destin dépende entièrement d’autrui.

Elle peut également contenir une dimension de **renoncement** : ne pas organiser une survie symbolique indéfinie par les archives.

Une dimension de **blessure de reconnaissance** reste enfin envisageable, sans qu’il soit possible de la transformer en motivation principale.

Ces différentes significations ne s’excluent pas.

L’intérêt même de l’hypothèse d’une mise en acte réside dans cette pluralité : **un seul comportement peut résoudre simultanément plusieurs tensions psychiques**.

Détruire peut ainsi vouloir dire à la fois :

mettre fin ;

protéger ;

se retirer ;

reprendre le contrôle ;

ne plus dépendre ;

ne plus laisser circuler ;

et éventuellement donner une réponse concrète à des questions relationnelles anciennes dont la forme initiale a disparu depuis longtemps.

La polysémie de l’acte interdit donc les interprétations trop rapides.

Des expériences anciennes peuvent organiser une décision actuelle

Une expérience ancienne n'a pas besoin d'être consciemment présente au moment d'une décision pour participer à son organisation.

Elle peut avoir modifié les attentes.

La confiance.

La manière d'anticiper la réaction d'autrui.

La tolérance à la dépendance.

La nécessité de prévoir certaines garanties.

Elle peut surtout avoir contribué à construire des solutions comportementales qui sont ensuite réutilisées dans des situations différentes.

La psychanalyse fournit ici un cadre général important. Le refoulé n'est pas anéanti ; des contenus psychiques peuvent réapparaître sous des formes transformées, par déplacement, condensation ou formations de compromis. Des circonstances présentes peuvent également réactiver des matériaux anciens lorsqu'une analogie psychique existe entre la situation actuelle et une expérience passée.

Il ne s'agit pas d'affirmer que les conflits de Berthon étaient refoulés au sens strict.

La difficulté avec Nicola était connue.

Le ressentiment envers Barbault avait été raconté.

Le problème doit donc être posé autrement.

Des expériences relationnelles anciennes peuvent avoir contribué à construire une représentation durable :

ce qui est essentiel ne doit pas dépendre complètement de décisions extérieures.

Cette formulation n'est pas une parole de Berthon.

Elle constitue une hypothèse de fonctionnement.

Le conflit du CEFA fournit un précédent biographique significatif. Berthon participe initialement à une construction collective, mais les divergences avec Nicola sur les orientations juridiques et financières conduisent à une crise. Berthon quitte alors le CEFA et fonde l'ESAP.

La réponse à la crise n'est pas l'abandon de l'enseignement.

Elle consiste à reprendre la direction de celui-ci dans un cadre qu'il maîtrise davantage.

Une structure psychologique possible apparaît :

lorsque ce qui compte ne peut plus être suffisamment gouverné dans une organisation commune, l'autonomie permet de retrouver une position active.

Plusieurs décennies plus tard, la situation des archives est évidemment différente. Mais elle contient un élément analogue : leur survie posthume exige qu'elles dépendent définitivement de décisions extérieures.

Cette ressemblance ne démontre pas une répétition.

Elle permet seulement de poser la question d'une continuité dans la manière de répondre à la perte de maîtrise.

Le besoin de maîtrise peut survivre à la disparition du conflit manifeste

Un conflit peut se terminer alors que la manière de se protéger développée à son contact demeure.

C'est l'un des points essentiels de la perspective psychanalytique.

Une personne n'a pas besoin de continuer à ressentir consciemment la même colère pour avoir conservé certaines conclusions affectives implicites.

Une expérience de dépendance peut augmenter durablement le besoin d'autonomie.

Une déception peut renforcer la nécessité de vérifier avant de faire confiance.

Une confrontation avec une institution peut rendre plus important le contrôle des conditions dans lesquelles une œuvre est transmise.

La relation avec Barbault constitue à cet égard un cas particulièrement intéressant.

Berthon lui reprocha de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Nicola, mais la relation fut plus tard renouée.

La réconciliation constitue un fait relationnel réel.

Elle interdit de supposer une hostilité consciente restée intacte.

Mais elle n'établit pas que l'expérience n'ait produit aucune transformation durable du rapport à l'autorité, au soutien ou à la confiance.

Une blessure peut cesser d'être conflit tout en ayant participé à une réorganisation.

C’est précisément à cet endroit que la mise en acte peut être envisagée : **la personne ne reproduit pas nécessairement l’ancienne scène ; elle peut reproduire une solution construite à partir de cette scène**.

Ainsi, la destruction des archives n’aurait pas besoin d’être consciemment reliée à Nicola ou à Barbault pour que certaines problématiques rencontrées dans ces relations — autonomie, soutien, légitimité, maîtrise, confiance — appartiennent encore à la manière dont la décision finale s’organise.

L’œuvre comme lieu de déplacement d’une problématique relationnelle

Le déplacement constitue l’un des mécanismes classiques de la pensée psychanalytique.

Une charge psychique liée initialement à une représentation ou à une relation peut trouver un autre objet d’investissement. Le contenu manifeste change tandis qu’une structure affective peut persister.

Le *Vocabulaire de la psychanalyse* rappelle que le retour de contenus psychiques écartés peut s’effectuer notamment par déplacement et condensation.

Appliquée avec prudence au cas de Berthon, cette notion permet d’envisager une hypothèse particulièrement importante :

une problématique initialement relationnelle peut, avec le temps, se déplacer vers la relation à l’œuvre.

Au commencement, la question pourrait avoir été :

peut-il être fait confiance à une institution pour partager une direction ?

Puis :

peut-il être attendu d’une figure importante qu’elle apporte son soutien ?

À la fin de la vie, la même structure abstraite pourrait prendre une autre forme :

peut-il être fait confiance à autrui pour décider correctement de ce que deviendra l’enseignement ?

Les personnes ne sont plus les mêmes.

La situation n’est plus la même.

Le conflit n’est plus le même.

Mais une problématique commune pourrait subsister :

la dépendance envers une volonté extérieure concernant quelque chose de profondément investi.

Cette hypothèse est particulièrement intéressante parce qu'elle permet de comprendre le geste sans supposer une vengeance différée.

Les archives n'auraient pas besoin de représenter Nicola ou Barbault.

Elles deviendraient plutôt **le lieu où se rejoue la question générale de la dépendance et de la maîtrise**.

L'œuvre comme objet psychiquement intermédiaire

Une œuvre possède un statut particulièrement favorable à ce type de déplacement.

Elle n'est pas la personne.

Mais elle vient d'elle.

Elle appartient au monde extérieur.

Mais elle contient quelque chose de son histoire intérieure.

Elle peut être offerte aux autres.

Mais elle continue à porter le nom de celui qui l'a produite.

Elle est donc à la frontière entre soi et autrui.

Cette position intermédiaire explique pourquoi une œuvre peut devenir le support de problématiques initialement relationnelles.

La question de la confiance se déplace sur sa conservation.

La question de la reconnaissance se déplace sur sa valeur.

La question de la maîtrise se déplace sur sa diffusion.

La question de la séparation se déplace sur sa survie après la mort.

La question de l'autonomie se déplace sur son devenir posthume.

Chez Berthon, la configuration natale renforce symboliquement l'intérêt de cette lecture. Pluton se trouve en maison V, secteur de la création personnelle, tandis que Mars en maison X lui est opposé à **4°11'**. Uranus forme par ailleurs un carré extrêmement précis au Milieu du Ciel, avec **0°03' d'orbe**, Saturne se trouve en maison VIII et le Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter occupent la maison XII.

Cette structure ne prouve aucun déplacement psychique.

Elle permet cependant de faire apparaître quatre domaines symboliquement liés :

création personnelle ;

trajectoire sociale ;

confiance et partage ;

retrait et fin de cycle.

L'œuvre se trouve précisément au croisement de ces quatre dimensions.

La synastrie comme possible matrice d'activation

La synastrie ne permet pas davantage de démontrer une causalité psychique.

Elle peut seulement montrer certaines zones où les relations semblent avoir activé des tensions ou des ressources déjà présentes dans les thèmes individuels.

La méthode synastrique exige de comparer plusieurs niveaux : planètes personnelles, Saturne, planètes transpersonnelles, angles, répétition des thèmes et cohérence avec la réalité biographique. Elle interdit de faire d'un aspect isolé la cause d'un événement.

La relation Berthon–Nicola montre notamment un carré Mercure–Mercure à **0°44'**, un carré Mars–Uranus à **0°56'** et un contact Saturne–Uranus tendu à **1°23'**. Symboliquement, ces aspects peuvent évoquer divergence intellectuelle, tension entre initiative et indépendance, ainsi que confrontation entre structure et liberté.

La relation Berthon–Barbault est différente. Elle contient une forte stimulation intellectuelle — Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'**, Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à **0°31'** — mais également des tensions très précises : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'** et à sa Lune à **1°19'**.

La synastrie ne permet pas de conclure :

Nicola a causé le besoin de contrôle ; Barbault a causé la blessure narcissique ; le geste final est leur conséquence.

Une telle chaîne serait artificielle.

Elle permet seulement de constater que des relations biographiquement importantes ont effectivement activé des thèmes déjà centraux chez Berthon : pensée, autorité, autonomie, reconnaissance, conflit et différenciation.

La relation peut alors être comprise comme un **révélateur** plutôt que comme une cause unique. Le corpus consacré à la synastrie souligne précisément que les activations relationnelles peuvent faire apparaître besoin de reconnaissance, peur de l'enfermement, désir de liberté, rapport au pouvoir ou besoin de sécurité, sans que ces activations constituent en elles-mêmes un verdict sur la relation.

Détruire sans nécessairement savoir tout ce qui se détruit symboliquement

L'une des hypothèses les plus fortes de la psychanalyse est qu'un acte peut avoir davantage de significations que celles consciemment reconnues par son auteur.

Détruire une cassette signifie matériellement supprimer un enregistrement.

Mais symboliquement, selon l'investissement qui lui est attaché, l'acte peut également concerner :

une époque de la vie ;

une position de maître ;

une appartenance institutionnelle ;

une forme ancienne de transmission ;

une dépendance aux élèves ;

une relation à la reconnaissance ;

une part d'identité publique ;

un besoin de survivre dans la mémoire ;

ou une relation aux personnes qui pourraient devenir dépositaires.

Aucune de ces significations ne peut être attribuée avec certitude à Berthon.

Mais l'acte matériel possède suffisamment de densité biographique pour permettre de les interroger.

Les cassettes contenaient sa voix.

Les documents contenaient son travail.

L'ensemble représentait une activité construite pendant plusieurs décennies.

Détruire ces objets signifiait donc nécessairement davantage que supprimer un volume matériel de papier et de bandes magnétiques.

Il disparaissait avec eux **une possibilité particulière de présence future**.

C'est précisément à cet endroit que la notion de mise en acte devient féconde.

L'acte peut réaliser concrètement quelque chose qui serait beaucoup plus difficile à formuler psychiquement :

mettre fin à la possibilité que cette partie de soi continue indépendamment de soi.

Cette phrase reste une interprétation.

Elle ne constitue pas une pensée attribuable à Berthon.

La mise en acte n'est pas nécessairement impulsive

Il est important de distinguer encore la notion de mise en acte employée ici du passage à l'acte impulsif.

La psychopathologie associe souvent le passage à l'acte à une décharge brusque de tension intérieure, parfois violente et insuffisamment médiatisée par la représentation. Henri Ey décrit historiquement cette forme comme une sortie de la tension par l'action ; la littérature psychanalytique contemporaine insiste également sur les distinctions nécessaires entre passage à l'acte, acting out et agir organisé.

Rien ne permet de placer le geste de Berthon dans cette catégorie clinique.

La décision semble au contraire posséder une organisation.

L'interdiction de duplication implique une représentation du futur.

Le geste paraît viser un résultat durable.

Il est donc préférable de parler d'une **mise en acte possible d'une problématique psychique** plutôt que d'un passage à l'acte.

Cette formulation signifie simplement :

l'action aurait pu accomplir quelque chose qu'un discours conscient n'épuisait pas complètement.

De la parole à l'acte

Le cas possède un paradoxe supplémentaire.

Berthon fut un homme de parole.

Professeur.

Conférencier.

Enseignant.

Acteur formé au théâtre.

Son œuvre elle-même reposait largement sur la voix.

Les cassettes avaient précisément pour fonction de prolonger cette parole.

À la fin, la réponse devient matérielle.

La parole enregistrée est détruite.

La question n'est plus seulement exprimée verbalement.

Elle est tranchée par un acte.

Cette inversion mérite attention :

l'homme qui avait consacré une grande partie de sa vie à transmettre par la parole décide finalement du destin de cette parole en agissant sur son support matériel.

L'acte remplace alors définitivement toute négociation future.

Une consigne peut être discutée.

Une position peut être interprétée.

Une archive détruite ne peut plus être restituée.

La matérialité de l'acte ferme ce que la parole aurait pu laisser ouvert.

Plusieurs conflits condensés dans un même objet

Les archives pouvaient également condenser des dimensions biographiques très différentes.

Elles renvoyaient à l'enseignement.

À l'ESAP.

Aux élèves.

À la période suivant la rupture du CEFA.

À l'autonomie conquise.

Au statut de professeur.

À la reconnaissance professionnelle.

À l'œuvre personnelle.

À la spiritualité développée dans les cours.

Aux décennies durant lesquelles cette parole avait été enregistrée.

Elles constituaient donc un véritable **nœud biographique**.

Détruire un tel objet peut, sur le plan symbolique, agir sur plusieurs couches de l'histoire personnelle en même temps.

Le geste peut fermer une période.

Mais il peut aussi soustraire à l'avenir un ensemble de relations qui resteraient autrement matériellement actives à travers l'archive.

Ainsi, l'œuvre devient un lieu privilégié où peuvent converger des problématiques qui avaient auparavant existé séparément.

La reconnaissance.

La confiance.

L'autorité.

La transmission.

La dépendance.

La postérité.

La liberté.

La finitude.

C'est précisément cette condensation qui rend difficile toute explication monocausale.

La volonté consciente peut coexister avec des déterminations inconscientes

L'hypothèse psychanalytique ne supprime donc pas la responsabilité consciente de Berthon dans son choix.

Elle ne dit pas :

« il ne savait pas ce qu'il faisait ».

Elle permet plutôt de penser :

il pouvait savoir ce qu'il voulait obtenir sans nécessairement connaître toute la profondeur de ce que cet acte représentait.

Cette différence est essentielle.

Une décision peut être lucide quant à son objectif et partiellement opaque quant à ses déterminations.

Il est possible de savoir :

« ces cassettes ne doivent plus être reproduites »

sans savoir complètement pourquoi cette perspective est devenue si importante qu'elle justifie une suppression irréversible.

L'inconscient n'annule donc pas l'intention.

Il la complexifie.

L'acte comme solution à une contradiction insoluble

La destruction peut enfin être comprise comme une solution comportementale à une contradiction qui ne pouvait plus être résolue autrement.

Berthon avait transmis.

Il avait organisé la diffusion.

Il valorisait l'autonomie des élèves.

Il avait pourtant besoin de déterminer le sort de sa propre parole enregistrée.

Deux exigences devenaient alors incompatibles :

permettre à l'enseignement de continuer ;

et

conserver la possibilité de répondre personnellement de ce qu'il deviendrait.

La mort rend leur conciliation impossible.

Si les archives survivent, le contrôle personnel disparaît.

Si le contrôle doit rester absolu, les archives doivent disparaître.

L'acte tranche là où aucune solution parfaite n'existe.

Il transforme une contradiction psychique en réalité matérielle.

C'est en ce sens précis que la notion de **mise en acte** devient particulièrement pertinente.

Une hypothèse plus profonde que celle de la vengeance

Cette lecture permet aussi de dépasser une interprétation trop simple du geste comme vengeance.

Une vengeance supposerait une cible relativement identifiable.

Or l'interdiction de duplication dépasse Nicola, Barbault ou les anciens responsables du CIA.

Elle concerne les futurs détenteurs de cassettes, les élèves et potentiellement des personnes que Berthon ne connaîtra jamais.

Le geste paraît donc beaucoup plus large qu'un règlement de comptes personnel.

Il pourrait mettre en jeu une problématique plus fondamentale :

qui disposera de ce qui a été créé lorsque son créateur ne sera plus en mesure d'en répondre ?

Les conflits anciens pourraient avoir participé à la formation de cette sensibilité sans constituer les destinataires du geste.

La différence est décisive.

Le passé relationnel ne fournirait pas nécessairement la cible.

Il aurait pu contribuer à fournir **la structure de réponse**.

L'acte comme répétition transformée

La psychanalyse permet alors de formuler une dernière hypothèse.

Le geste final pourrait représenter non la répétition littérale d'un ancien conflit, mais la répétition transformée d'une manière de résoudre certaines crises.

Lors du CEFA :

une construction collective échappe suffisamment à son orientation → Berthon se retire → il reprend sa direction → il construit ailleurs.

À la fin de la vie :

le devenir de l'œuvre va définitivement échapper à son orientation → Berthon retire les supports → il reprend une dernière fois la décision → mais aucun « ailleurs » personnel n'est désormais possible.

La similitude réside moins dans les situations que dans leur structure.

Dans la première :

se séparer permet de continuer.

Dans la seconde :

se séparer signifie mettre fin.

La réponse ancienne était créatrice.

La réponse finale pourrait en représenter une forme terminale.

Ce que la notion de mise en acte permet de comprendre

L'idée de mise en acte ne donne finalement aucune clé définitive.

Elle interdit seulement de réduire la destruction à son explication déclarative éventuelle.

Un acte aussi chargé peut avoir plusieurs fonctions simultanées.

Il peut fermer.

Protéger.

Contrôler.

Renoncer.

Déplacer.

Répéter.

Transformer.

Il peut également produire des effets symboliques dont son auteur n'avait peut-être aucune représentation explicite.

La psychanalyse permet précisément de conserver cette ouverture : **la signification d'un acte peut excéder l'intention consciente qui l'accompagne.**

La formulation la plus prudente pourrait donc être :

la destruction des archives de Jacques Berthon peut être envisagée comme une possible mise en acte d'un ensemble de problématiques accumulées au cours de son histoire : autonomie conquise, dépendance redoutée, confiance limitée, besoin de maîtriser les conditions de transmission, investissement profond de l'œuvre et difficulté inhérente à toute création lorsqu'elle doit survivre entièrement séparée de son créateur.

Cette hypothèse ne signifie pas que Berthon aurait inconsciemment « réglé ses comptes » avec Nicola ou Barbault.

Elle signifie quelque chose de plus complexe :

les relations anciennes ont pu contribuer à former une manière de se protéger, et cette manière de se protéger a pu trouver, à la fin de la vie, un nouvel objet : l'œuvre elle-même.

Le geste pourrait alors avoir détruit matériellement des cassettes et des documents tout en mettant symboliquement fin à plusieurs dépendances en même temps.

Dépendance au dépositaire.

Dépendance à la reconnaissance future.

Dépendance à l'interprétation d'autrui.

Dépendance à une postérité devenue impossible à diriger.

Ce qui se détruit matériellement est identifiable.

Ce qui se détruit symboliquement l'est beaucoup moins.

C'est précisément dans cet écart entre **l'acte connu** et **la totalité inconnue de ses significations** que se situe l'intérêt de la lecture psychanalytique.

Huitième partie — Lecture anthroposophique : l'autre comme agent d'évolution du Moi

Chapitre 30 — Le Moi humain comme réalité en devenir

Le Moi ne se réduit pas à la personnalité ordinaire

Dans la perspective anthroposophique, le Moi humain ne se réduit ni au caractère, ni au tempérament, ni à l'identité sociale, ni même à l'ensemble des habitudes psychologiques qui donnent à une personne sa physionomie quotidienne. Il désigne une réalité plus profonde, appelée à travailler progressivement sur les différentes dimensions de l'être humain et à se dégager de ce qui, en lui, relève encore de l'hérédité, du milieu, des automatismes, des déterminations collectives ou des forces reçues.

Dans le cycle consacré au Moi, Rudolf Steiner présente celui-ci comme engagé dans une longue évolution au cours de laquelle il devient progressivement capable de maîtriser ce qui lui a été donné, de s'individualiser et finalement d'introduire du nouveau dans l'évolution humaine. Le mouvement général conduit d'un être largement déterminé par des forces reçues vers un Moi capable de transformer ces forces et de devenir créateur.

Cette conception interdit de réduire une biographie à l'addition de traits de personnalité.

La personnalité ordinaire apparaît plutôt comme la forme momentanée à travers laquelle l'individualité spirituelle cherche à s'exprimer au cours d'une existence déterminée.

Les aptitudes, les réactions, les conflits, les préférences, les blessures, les réussites ou les défenses ne constituent donc pas encore la totalité du Moi.

Ils forment le matériau à travers lequel il travaille.

Cette distinction devient particulièrement importante dans l'étude de Jacques Berthon.

Le professeur de théâtre, l'astrologue, le fondateur de l'ESAP, l'homme blessé par certaines relations, l'enseignant spirituellement orienté et celui qui détruit finalement une partie de ses archives ne doivent pas nécessairement être considérés comme des personnages contradictoires.

Ils peuvent être compris comme différentes manifestations d'une même biographie en transformation.

La question anthroposophique n'est alors plus seulement :

« quelle personnalité avait Jacques Berthon ? »

Elle devient :

« qu'est-ce que cette individualité a progressivement construit à partir de ce qui lui a été donné et de ce qu'elle a rencontré ? »

Une individualité qui se construit au cours de la biographie

La notion de biographie occupe une place essentielle dans cette perspective.

L'être humain possède une histoire individuelle qui ne peut être entièrement déduite de son appartenance à un groupe ou de ses caractéristiques générales. Une synthèse anthroposophique consacrée au karma et au Moi insiste précisément sur le fait que chaque individualité possède une singularité suffisamment forte pour que sa biographie devienne l'expression de quelque chose qui ne se réduit pas au type humain général.

La biographie ne représente donc pas seulement une succession d'événements.

Elle révèle progressivement une orientation.

Certaines situations permettent de développer des facultés.

D'autres obligent à rencontrer des limites.

Certaines relations ouvrent un chemin.

D'autres rendent nécessaire une différenciation.

Certaines crises imposent de choisir.

La personnalité se forme ainsi dans une interaction constante entre ce qui est reçu et ce qui est produit à partir de ce reçu.

La trajectoire de Berthon peut être relue sous cet angle.

Le théâtre lui donne une première forme d'expression et de transmission.

La rencontre avec l'astrologie ouvre un autre champ.

Barbault constitue une référence importante.

Le CIA fournit un milieu collectif.

Le CEFA donne l'occasion d'une construction commune.

Le conflit avec Nicola rend ensuite nécessaire une différenciation.

La séparation permet l'ESAP.

L'enseignement devient progressivement personnel.

Les élèves, à leur tour, sont invités à ne pas rester dans la répétition mais à construire leur propre chemin.

Cette succession n'est pas nécessairement l'effet d'un plan préétabli.

Elle peut être comprise comme la manière dont une individualité se forme à travers des rencontres qui lui demandent continuellement de préciser ce qui lui appartient réellement.

Destin, expérience et liberté

L'anthroposophie relie cette construction biographique à la notion de karma.

Mais le karma, chez Steiner, ne doit pas être réduit à un déterminisme mécanique dans lequel chaque événement aurait une cause antérieure qui fixerait automatiquement la réponse humaine.

Le cycle GA 120 consacré aux manifestations du karma met explicitement en relation causalité karmique, biographie et liberté. Il présente les événements d'une existence comme pouvant s'inscrire dans de longues chaînes de causes et d'effets, tout en soutenant que le karma n'abolit pas la liberté : il constitue plutôt le champ dans lequel celle-ci peut devenir progressivement plus consciente.

Steiner consacre d'ailleurs une conférence entière du GA 120 au rapport entre libre volonté et karma, puis revient sur la liberté dans la conférence finale.

La perspective est donc très différente d'un fatalisme.

Le destin apporte des conditions.

Il confronte l'être humain à des situations qu'il n'a pas nécessairement choisies consciemment.

Mais ces conditions ne contiennent pas encore la réponse.

Dans les textes du GA 120, la liberté est présentée comme quelque chose que l'être humain conquiert progressivement, à mesure qu'il développe connaissance et conscience et devient davantage capable de déterminer sa propre volonté.

L'être humain n'est donc ni absolument déterminé ni immédiatement libre.

Il est **en chemin vers la liberté**.

Cette idée est également formulée dans les textes consacrés à la réincarnation et au karma : le destin peut se présenter comme nécessité, mais l'esprit devient progressivement capable de se déterminer de l'intérieur à mesure que sa conscience s'élargit.

Appliquée à une biographie, cette conception conduit à distinguer deux niveaux :

ce qui arrive

et

ce qui est fait de ce qui arrive.

Cette distinction est fondamentale pour toute lecture de Jacques Berthon.

Ce qui est rencontré n'impose pas mécaniquement une réponse

Une relation importante peut provoquer une crise.

Elle ne détermine pas automatiquement ce que la personne en fera.

Un conflit peut conduire à la soumission.

À la rancune.

À la fuite.

À la transformation.

À la création.

À une nouvelle forme d'autonomie.

La même situation extérieure ne produit donc pas nécessairement la même évolution intérieure.

C’est précisément là que se situe l’espace du Moi.

Le conflit entre Berthon et Nicola en fournit un exemple particulièrement intéressant.

Le conflit institutionnel n’impose pas en lui-même la création de l’ESAP.

Berthon aurait pu rester.

Céder.

Abandonner l’enseignement.

Rejoindre une autre structure.

Ou se retirer du milieu.

La réponse effectivement donnée fut différente :

se séparer et créer un cadre propre.

Cette décision transforme la crise en étape biographique.

L’événement ne disparaît pas.

Mais sa signification change par ce qui en est fait.

De la même manière, l’absence de soutien de Barbault ne produit pas mécaniquement une rupture définitive.

Une blessure apparaît.

Un ressentiment est documenté.

Mais un rapprochement devient ensuite possible.

La relation est donc elle aussi transformée.

L’anthroposophie permet de lire de tels épisodes non comme des preuves que le destin impose une personnalité, mais comme des occasions dans lesquelles l’individualité est appelée à élaborer une réponse.

Le karma fournit la situation.

Le Moi travaille sur la réponse.

Cette formulation est une synthèse interprétative et non une citation de Steiner, mais elle correspond au rapport entre karma et liberté développé dans le GA 120 : les conditions reçues ne suppriment pas la possibilité d'une transformation consciente.

La réponse du Moi comme lieu de transformation

Le Moi devient ainsi visible moins dans ce qui arrive que dans la manière dont une personne transforme ce qui lui arrive.

C'est l'un des apports les plus importants de la perspective anthroposophique.

Un événement peut être subi.

Puis compris.

Puis travaillé.

Puis transformé en capacité nouvelle.

Une limite peut devenir compétence.

Une rupture peut devenir indépendance.

Une souffrance peut devenir connaissance.

Une influence peut devenir création personnelle.

Le GA 107 conduit précisément vers l'idée d'un Moi qui ne se contente plus de reproduire ce qui lui a été donné. Dans sa dernière conférence, Steiner distingue évolution, involution et création de quelque chose de réellement nouveau ; le Moi est envisagé comme capable de progresser vers une activité créatrice qui n'est plus simple répétition des causes antérieures.

Le texte correspondant du GA 107 développe cette perspective en décrivant l'évolution comme processus où l'ancien peut devenir le véhicule du nouveau, puis être dépassé afin qu'une réalité nouvelle puisse apparaître.

Cette idée éclaire remarquablement la trajectoire de Berthon.

Il reçoit une tradition astrologique.

Il ne la répète pas simplement.

Il l'associe au théâtre.

À la psychanalyse.

À la mythologie.

À la spiritualité.

Il transforme ce qu'il reçoit en une forme qui lui devient propre.

Le conflit lui-même peut être compris dans cette logique.

L'ancienne structure collective cesse de fonctionner pour lui.

Elle devient le matériau à partir duquel une nouvelle organisation apparaît.

L'ESAP représente alors non simplement une rupture, mais **une création nouvelle issue d'une crise de différenciation**.

Devenir soi ne signifie pas s'isoler

L'individualisation anthroposophique ne doit cependant pas être confondue avec l'isolement.

Devenir une individualité ne signifie pas supprimer les autres.

La singularité se développe au contraire dans un monde de relations.

Dans *La Philosophie de la liberté*, Steiner insiste sur le fait que l'être humain appartient d'abord à différentes totalités — famille, peuple, institutions, communautés — mais qu'il peut progressivement dégager une sphère dans laquelle il agit à partir de sa propre individualité plutôt que simplement en conformité avec ce qui lui est donné collectivement.

La liberté n'abolit donc pas l'appartenance.

Elle transforme la manière d'y participer.

Cette idée convient particulièrement bien au parcours de Berthon.

Il ne devient pas lui-même en évitant toute influence.

Il devient lui-même **à travers** les influences.

Barbault lui apporte une orientation.

Le CIA apporte un milieu.

Nicola apporte une confrontation.

Les élèves apportent un espace de transmission.

Même les conflits participent à la différenciation.

L'autre n'est donc pas nécessairement l'obstacle au développement du Moi.

Il peut en être l'un des agents.

L’individualité découvre parfois ce qui lui appartient précisément parce qu’une autre individualité lui oppose autre chose.

L’autre comme révélateur de ce qui doit devenir personnel

Une relation importante peut remplir plusieurs fonctions au cours d’une biographie.

Elle peut confirmer.

Stimuler.

Contrarier.

Révéler.

Limiter.

Obliger à choisir.

Sous cet angle, Barbault et Nicola occupent des places très différentes dans le devenir de Berthon.

Barbault apparaît d’abord comme une figure d’ouverture.

Il contribue à rendre l’astrologie intellectuellement et psychologiquement féconde pour Berthon.

La synastrie entre les deux hommes contient plusieurs aspects particulièrement stimulants : Mercure de Berthon conjoint à l’Uranus de Barbault à **0°10'**, Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**, Vénus et Jupiter de Berthon en trigone aux luminaires de Barbault.

La relation semble donc pouvoir symboliquement favoriser ouverture intellectuelle, fécondité et stimulation.

Mais elle comporte également des tensions importantes : Saturne de Berthon carré à l’Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'** et à sa Lune à **1°19'**.

L’influence et la friction coexistent.

Nicola joue une autre fonction.

Le carré Mercure–Mercure à **0°44'** montre symboliquement une divergence très directe dans les manières de penser et de formuler.

Mars de Berthon carré à Uranus de Nicola à **0°56'** met en tension action personnelle et indépendance.

Saturne de Berthon en aspect tendu à l'Uranus de Nicola à **1°23'** réactive l'opposition entre structure et liberté.

Ces aspects ne prouvent rien sur les événements concrets. La synastrie doit toujours être interprétée comme une cartographie des activations possibles et replacée dans les faits biographiques. Mais leur répétition donne une cohérence particulière au rôle différenciateur de la relation.

Barbault semble avoir aidé Berthon à **ouvrir une voie**.

Nicola a pu contribuer, par opposition, à l'obliger à **définir sa propre voie**.

La liberté ne consiste pas seulement à rompre

La perspective anthroposophique introduit ici une exigence supplémentaire.

La liberté n'est pas simplement le pouvoir de dire non.

Elle n'est pas uniquement capacité de rompre avec une autorité extérieure.

Steiner insiste sur le caractère progressivement acquis de la liberté et sur la nécessité de transformer la détermination extérieure en action intérieurement consciente. Dans *La Philosophie de la liberté*, l'individu libre se distingue précisément en ce qu'il ne se contente pas d'obéir aux caractéristiques du groupe ou aux prescriptions venues de l'extérieur, mais agit à partir d'intuitions devenues siennes.

Le refus peut être nécessaire.

Mais il ne devient liberté que lorsqu'il ouvre vers une création.

Cette nuance permet de différencier deux moments de la trajectoire de Berthon.

Lorsqu'il quitte le CEFA et crée l'ESAP, la rupture produit du nouveau.

L'indépendance devient créatrice.

Elle élargit la transmission.

Elle donne une forme originale à l'enseignement.

Elle permet même à d'autres de devenir ensuite autonomes.

La séparation est alors clairement intégrée dans un processus de développement.

Le geste final pose une question plus difficile.

La destruction des cassettes produit-elle elle aussi quelque chose de nouveau ?

Ou constitue-t-elle seulement la suppression de ce qui aurait pu continuer ?

La perspective anthroposophique ne permet pas de répondre directement.

Mais elle permet de formuler très précisément l'épreuve :

la liberté conquise dans la séparation pouvait-elle se transformer en liberté capable de laisser l'œuvre exister indépendamment de son auteur ?

De l'indépendance à une liberté plus intérieure

Cette question conduit à distinguer autonomie extérieure et liberté intérieure.

L'autonomie extérieure consiste à pouvoir choisir son cadre.

Quitter une institution.

Créer une école.

Définir ses règles.

Refuser une orientation étrangère.

Cette autonomie est très visible dans la vie de Berthon.

Mais une liberté plus intérieure suppose parfois une autre capacité :

ne pas avoir besoin de contrôler extérieurement tout ce qui a été créé pour rester soi-même.

Cette formulation ne doit pas être attribuée directement à Steiner.

Elle constitue une application de la distinction anthroposophique entre détermination reçue et activité libre du Moi.

Une œuvre qui devient autonome pose en effet un défi particulier.

Tant qu'elle dépend de son créateur, celui-ci reste son centre.

Lorsqu'elle devient patrimoine d'autres personnes, elle échappe.

Elle peut être comprise autrement.

Transformée.

Déformée.

Enrichie.

Critiquée.

La liberté du créateur peut alors prendre une forme nouvelle : accepter que sa propre identité ne dépende plus de la maîtrise du devenir de ce qu'il a produit.

C'est ici que le geste final de Berthon devient particulièrement intéressant dans une perspective anthroposophique.

Ce qui est rencontré n'est pas encore ce qui sera créé

Le rapport entre destin et liberté peut être résumé par une distinction fondamentale :

le passé fournit des conditions ; l'avenir dépend aussi de ce qui est créé à partir d'elles.

Le GA 120 insiste sur le fait que le karma s'inscrit dans des chaînes temporelles longues et que l'être humain peut progressivement devenir plus conscient de la manière dont il participe à son propre devenir.

Le GA 107 pousse cette conception plus loin en donnant au Moi la capacité de produire du nouveau et de ne pas rester simple résultat des causes antérieures.

La biographie devient alors un lieu de transformation réelle.

Les expériences ne sont pas seulement accumulées.

Elles sont métamorphosées en facultés.

Chez Berthon :

l'influence devient pensée personnelle ;

la formation théâtrale devient pédagogie astrologique ;

le conflit institutionnel devient école indépendante ;

la relation maître-disciple devient autonomie intellectuelle ;

la transmission reçue devient transmission donnée.

Cette dynamique constitue l'un des arguments les plus forts en faveur d'une véritable individualisation au cours de la vie.

Faire de l'existence une histoire de devenir

La perspective anthroposophique permet finalement de regarder une biographie non comme une succession de traits fixes, mais comme une histoire de transformations.

Le Moi n'est pas simplement celui qui « est ».

Il est aussi celui qui **devient**.

Chaque période de vie pose de nouvelles questions.

Chaque relation peut obliger à une nouvelle différenciation.

Chaque conflit peut rendre visible une dépendance encore insuffisamment transformée.

Chaque création peut manifester une faculté nouvellement conquise.

C'est pourquoi la biographie de Berthon ne peut être résumée ni au conflit avec Nicola, ni à la blessure avec Barbault, ni même à la destruction finale de ses archives.

Ces épisodes n'acquièrent leur sens qu'à l'intérieur d'un mouvement plus vaste.

Berthon reçoit.

S'enthousiasme.

Apprend.

Enseigne.

Se confronte.

Se sépare.

Crée.

Transmet.

Encourage l'autonomie.

Puis finit par décider du sort matériel d'une partie de ce qu'il avait transmis.

La question centrale devient alors :

quel devenir relie ces différentes étapes ?

Une première ligne apparaît clairement : la conquête progressive d'une autonomie intellectuelle et institutionnelle.

Mais l'anthroposophie invite à aller plus loin.

L'autonomie n'est peut-être qu'une étape.

Une individualité mature n'a pas seulement à conquérir ce qui lui appartient.

Elle peut aussi avoir à apprendre ce qui doit être offert, transmis puis laissé libre de poursuivre son propre chemin.

Une épreuve nouvelle à la fin de la biographie

Sous cet angle, le geste de destruction pose une question particulièrement profonde.

Berthon semble avoir réussi une première forme d'individualisation :

ne plus dépendre entièrement des maîtres, des institutions ou des collaborateurs pour déterminer sa propre orientation.

Il semble également avoir transmis cette exigence à ses élèves :

ne pas demeurer prisonnier du maître, mais développer sa propre pensée.

La fin de vie pouvait cependant présenter une étape supplémentaire :

accepter que l'œuvre elle-même cesse de dépendre de son créateur.

Cette proposition reste interprétative.

Elle n'implique pas que Berthon aurait « échoué » dans son développement du Moi.

Une existence ne peut être évaluée ainsi à partir d'un acte unique.

Elle met seulement en évidence une tension particulièrement féconde :

devenir autonome soi-même et permettre ensuite à ce qui a été créé de devenir autonome sont deux expériences différentes.

La première demande de se dégager de l'emprise possible d'autrui.

La seconde demande de renoncer à une part de sa propre emprise.

Le Moi entre souveraineté et renoncement

La trajectoire de Berthon peut alors être relue comme une dialectique entre deux exigences.

La souveraineté :

prendre en charge sa propre direction ;

ne pas laisser une institution définir toute son identité ;

développer une pensée personnelle ;

devenir capable de créer du nouveau.

Et le renoncement :

accepter que ce qui a été créé puisse ensuite entrer dans un monde qui n'appartient plus totalement à son auteur.

Le GA 107 associe précisément le développement du Moi à une capacité créatrice croissante, où le nouveau n'est plus seulement le produit mécanique de ce qui existait auparavant.

La véritable liberté devient alors moins la possibilité de contrôler tout ce qui dépend de soi que la capacité d'introduire du nouveau dans le monde et d'en assumer les conséquences.

Cette perspective permet de poser le geste final sans condamnation.

Détruire les archives peut être compris comme une affirmation ultime de souveraineté.

Il peut aussi contenir une forme de renoncement.

Mais la question anthroposophique demeure :

ce renoncement était-il un détachement permettant de laisser derrière soi ce qui avait accompli sa fonction, ou une manière de conserver jusqu'au bout la détermination du destin de l'œuvre ?

Aucun élément ne permet de trancher.

Le Moi ne se révèle pas seulement par ce qu'il reçoit, mais par ce qu'il en fait

L'idée centrale peut finalement être formulée avec simplicité.

Une biographie ne prend pas son sens uniquement à partir de ce qui arrive à une personne.

Elle le prend à partir de ce que cette personne crée à partir de ce qui lui arrive.

L'anthroposophie de Steiner donne au Moi une place précisément à cet endroit : entre les déterminations reçues et la possibilité d'une activité devenue progressivement plus libre, plus consciente et plus créatrice. Le GA 120 maintient ensemble karma et liberté ; le GA 107 conduit vers la possibilité pour le Moi de produire réellement du nouveau dans l'évolution.

La trajectoire de Berthon peut être comprise selon ce mouvement.

L'autre lui apporte quelque chose.

L'autre lui résiste.

L'autre le déçoit parfois.

L'autre l'oblige à préciser ce qui lui appartient.

Mais aucune de ces rencontres ne contient par elle-même la réponse.

La réponse appartient au devenir de l'individualité.

C'est pourquoi Barbault et Nicola ne doivent pas être considérés seulement comme influences ou adversaires.

Ils peuvent être compris comme des **agents biographiques de différenciation** : des personnes au contact desquelles Berthon fut conduit à devenir davantage l'auteur de sa propre orientation.

Cette lecture ne signifie pas qu'un karma précis entre ces hommes puisse être affirmé. Une telle conclusion dépasserait largement les éléments disponibles.

Elle signifie seulement que, dans une perspective anthroposophique, **la rencontre avec l'autre peut devenir l'occasion d'une transformation du Moi lorsque l'individualité ne se contente pas de subir l'expérience mais lui donne une réponse nouvelle**.

La biographie devient alors l'histoire de ces réponses successives.

Et la question ultime posée par Jacques Berthon n'est peut-être pas seulement celle de savoir pourquoi il détruisit ce qu'il avait créé.

Elle pourrait être formulée plus largement :

jusqu'où l'individualité qui avait appris toute sa vie à devenir libre pouvait-elle accepter que sa dernière transformation consiste précisément à laisser ce qu'elle avait créé entrer dans une liberté qui ne lui appartiendrait plus ?

Chapitre 31 — S'éveiller au contact du Moi d'autrui

L'autre comme présence irréductible

La relation à autrui occupe une place particulière dans la conception anthroposophique du développement humain. L'autre n'est pas seulement un élément de l'environnement, un partenaire social ou un objet sur lequel se projettent attentes et représentations. Il est lui-même un centre d'individualité, une présence qui ne peut jamais être entièrement ramenée aux catégories à travers lesquelles il est perçu.

Dans les conférences réunies sous le titre *Éveil au contact du Moi d'autrui*, correspondant au GA 257, Rudolf Steiner développe précisément l'idée d'un second éveil. L'être humain s'éveille ordinairement du sommeil au contact du monde sensible ; mais, dans le développement moderne de l'âme de conscience, une autre forme d'éveil devient nécessaire : **s'éveiller à la réalité spirituelle et psychique de l'autre être humain**. Steiner affirme que l'être humain moderne éprouve de plus en plus le besoin d'être intérieurement éveillé par la rencontre avec l'âme et l'esprit de son semblable.

Cette conception modifie profondément la compréhension de la relation.

L’autre ne sert pas seulement à confirmer ce qui est déjà connu.

Il peut introduire une réalité qui résiste.

Une pensée différente.

Une volonté différente.

Une manière différente de comprendre le monde.

Une orientation qu’il n’est pas possible d’assimiler sans transformation.

La rencontre authentique commence alors lorsque l’autre cesse d’être seulement celui qui approuve, rassure ou ressemble, et devient celui dont l’existence oblige à reconnaître qu’une autre individualité possède son propre centre.

Sous cet angle, les relations entre André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon peuvent être considérées comme particulièrement formatrices.

Ces hommes appartiennent à un même milieu astrologique.

Ils partagent des préoccupations communes.

Ils se connaissent, se lisent, travaillent parfois dans les mêmes institutions.

Pourtant, aucun ne se contente finalement de reproduire la pensée des autres.

La proximité produit de la différenciation.

Et c’est précisément dans cette résistance mutuelle que la notion d’« éveil au contact du Moi d’autrui » devient féconde.

La rencontre avec une volonté différente

Une véritable rencontre ne confronte pas seulement à une autre opinion.

Elle confronte à une autre volonté.

Deux personnes peuvent comprendre qu’elles pensent différemment et pourtant continuer à collaborer tant que leurs volontés demeurent compatibles.

Le conflit apparaît plus fortement lorsque chacune cherche à donner une forme concrète différente à une réalité commune.

Le CEFA fournit un exemple particulièrement net.

Jacques Berthon et Jean-Pierre Nicola ne sont pas simplement deux astrologues discutant de théorie. Ils participent à la construction d'une même école. Lorsque les conceptions concernant son avenir divergent — notamment sur les plans juridique et financier — la

différence intellectuelle devient différence de direction. Berthon quitte finalement le CEFA et crée l'ESAP, tandis que Nicola donne progressivement au CEFA une orientation conditionaliste.

La rencontre avec l'autre cesse alors d'être abstraite.

Elle signifie :

une volonté qui n'accepte pas nécessairement la direction choisie ;

une individualité qui ne se laisse pas incorporer à son propre projet ;

un autre centre de décision avec lequel il faut composer.

C'est précisément cette résistance qui peut obliger une individualité à se connaître davantage.

Tant que tout le monde acquiesce, certaines différences peuvent rester invisibles.

Lorsque l'autre dit autrement, décide autrement ou refuse de suivre, la question apparaît :

qu'est-ce qui, dans cette orientation, appartient réellement en propre ?

L'autre devient alors un révélateur.

Résistance, opposition et différenciation

L'opposition n'est donc pas nécessairement contraire au développement du Moi.

Elle peut en devenir l'un des instruments.

Cette idée ne signifie pas que tout conflit soit spirituellement fécond ni que toute opposition doive être recherchée. Un conflit peut détruire, figer, humilier ou enfermer les protagonistes dans des réactions défensives.

Mais lorsqu'il conduit à préciser une pensée, assumer une responsabilité ou produire une réponse nouvelle, il devient une occasion de différenciation.

Le processus peut suivre une progression simple :

influence → résistance → distinction → appropriation personnelle → création.

Le parcours des trois astrologues présente plusieurs séquences de ce type.

Barbault influence Nicola.

Nicola s'en différencie.

Barbault influence Berthon.

Berthon développe son orientation.

Nicola et Berthon travaillent ensemble.

Leur divergence oblige chacun à poursuivre selon une direction davantage individualisée.

Les conflits du milieu astrologique français entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1970 furent historiquement importants : les personnes qui avaient auparavant coexisté dans un même milieu développèrent progressivement des écoles, des conceptions et des institutions distinctes.

Ainsi, l'opposition ne produit pas seulement fragmentation.

Elle produit également **différenciation des courants**.

L'impossibilité de construire son individualité uniquement dans la conformité

La conformité possède une fonction sociale.

Elle permet de transmettre une tradition.

D'apprendre.

De recevoir.

De faire partie d'un groupe.

Aucune individualité ne se construit sans commencer par recevoir quelque chose des autres.

Mais si ce qui est reçu n'est jamais réélaboré, la singularité reste insuffisamment développée.

Le GA 257 donne précisément à la rencontre humaine une fonction d'éveil : l'autre doit devenir davantage qu'un environnement humain familier ; il doit pouvoir éveiller quelque chose dans l'âme et l'esprit de celui qui le rencontre.

Cet éveil suppose nécessairement une différence.

Si l'autre ne faisait que refléter parfaitement ce qui est déjà pensé, il n'introduirait aucune altérité réelle.

Il ne provoquerait aucun déplacement.

La relation féconde contient donc un paradoxe :

l'autre peut devenir précieux précisément parce qu'il ne confirme pas entièrement.

Cela correspond remarquablement au développement des trois hommes.

Nicola ne devient pas Nicola en répétant Barbault.

Berthon ne devient pas Berthon en restant dans le cadre commun du CEFA.

Barbault lui-même ne demeure pas simplement le centre d'un groupe uniforme : autour de lui apparaissent progressivement des orientations nouvelles qui, parfois, contestent ce qu'il représente.

La communauté intellectuelle produit donc des individualités lorsqu'elle devient suffisamment vivante pour supporter que ceux qui ont reçu puissent ensuite diverger.

Ce que Barbault révèle à Nicola

André Barbault joue un rôle important dans la genèse de la pensée de Jean-Pierre Nicola.

La publication du *Traité pratique d'astrologie* constitue pour Nicola un véritable déclencheur. Il ne rejette pas tout ce qu'il y trouve ; il reconnaît notamment l'intérêt de certains principes concernant la dominante astrologique. Mais c'est précisément à partir de cette rencontre qu'il formule progressivement ses désaccords. Il considère dangereuse l'assimilation de l'astrologie à la psychologie, se montre critique envers le recours au symbolisme et à la psychanalyse et cherche des fondements plus directement astronomiques et biologiques. Cette différenciation conduit finalement à l'astrologie conditionaliste.

Barbault apparaît donc simultanément comme :

une influence

et

une limite à dépasser.

Il donne à Nicola suffisamment pour que celui-ci puisse reconnaître ce qu'il ne veut pas conserver.

Cette relation possède une forte cohérence avec la synastrie.

Le Mercure de Nicola à 7°04' des Gémeaux forme un trigone au Soleil de Barbault à 7°55' de la Balance, avec seulement **0°51' d'orbe**. Les positions natales montrent donc une possibilité symbolique de fécondation entre pensée nicolaïenne et principe identitaire barbaultien.

Mais ce même Mercure de Nicola est carré à la Vénus de Barbault à **0°25'**, à son Mars à **0°35'** et à son Uranus à **0°34'**.

La pensée rencontre donc simultanément accord et friction.

Plus fortement encore, l'Uranus de Nicola est opposé à la Lune de Barbault à **0°23'**, opposé à son Soleil à **1°38'** et carré à son Pluton à **0°30'**.

Symboliquement, la différenciation uranienne de Nicola vient toucher très directement le noyau soli-lunaire de Barbault.

Il serait abusif d'en déduire le conflit historique.

Mais ces contacts donnent une image particulièrement suggestive de la fonction relationnelle observée :

recevoir suffisamment de l'autre pour pouvoir ensuite se définir contre certaines de ses orientations.

Barbault révèle ainsi à Nicola non seulement ce qu'il peut prendre, mais ce qu'il doit reformuler pour devenir pleinement l'auteur de sa propre pensée.

L'autre n'est pas seulement celui qui transmet, mais celui contre lequel une pensée se précise

Cette fonction de Barbault dans le développement de Nicola montre pourquoi l'opposition ne doit pas être réduite à une rupture d'influence.

Une influence véritable ne produit pas nécessairement un disciple fidèle.

Elle peut produire une contradiction créatrice.

L'élève ou le continuateur ne détruit alors pas ce qu'il a reçu.

Il l'utilise comme point d'appui pour déterminer sa propre orientation.

Nicola conserve certains éléments issus du milieu astrologique psychologique tout en les réorganisant selon une conception profondément différente. Il ne nie d'ailleurs pas l'existence des déterminismes psychologiques, sociologiques ou culturels ; il refuse surtout d'en faire le fondement premier de l'astrologie et cherche à articuler autrement les différents niveaux de détermination.

Le développement du Moi apparaît alors non comme purification de toute influence, mais comme **transformation de l'influence reçue**.

L'individualité ne devient pas elle-même en prétendant ne rien devoir à personne.

Elle devient elle-même lorsqu'elle peut recevoir sans rester enfermée dans ce qu'elle a reçu.

Ce que Nicola révèle à Berthon

La fonction de Nicola dans la trajectoire de Jacques Berthon semble différente.

Aucun élément fiable ne permet d'affirmer que Nicola aurait été pour Berthon une référence intellectuelle comparable à Barbault.

La relation se constitue surtout dans le cadre de la construction du CEFA.

Et c’est précisément là que la différence devient décisive.

Berthon et Nicola doivent non seulement avoir des idées, mais décider ensemble.

Le conflit porte alors sur la forme concrète de l’institution.

Les sources établissent des divergences juridiques et financières et indiquent qu’ils n’envisageaient pas de la même manière l’avenir du projet.

Nicola devient donc pour Berthon le représentant d’une altérité impossible à réduire par simple discussion.

Une autre volonté existe.

Elle possède ses propres critères.

Elle poursuit sa propre orientation.

La réponse de Berthon consiste à se séparer et à créer l’ESAP.

Dans la logique anthroposophique de l’individualisation, Nicola peut alors être considéré comme celui qui oblige indirectement Berthon à répondre à la question :

jusqu’où une orientation personnelle peut-elle rester engagée dans une construction dont la direction doit être partagée ?

La réponse biographique est nette.

À un certain point, Berthon préfère construire ailleurs.

La synastrie Berthon–Nicola : penser ensemble sans penser pareil

La synastrie entre Berthon et Nicola fournit ici une image symbolique particulièrement parlante.

Mercure de Berthon à 6°20' des Poissons forme un carré au Mercure de Nicola à 7°04' des Gémeaux avec seulement **0°44' d’orbe**. Les deux fonctions mentales entrent donc dans une relation particulièrement serrée de tension. Les positions des deux thèmes confirment cette différence zodiacale très précise.

Un carré Mercure–Mercure ne signifie pas impossibilité de communiquer.

Il peut au contraire rendre la relation intellectuellement très stimulante.

Mais il demande continuellement de traduire, confronter et ajuster deux manières différentes d’organiser la pensée.

Cette différence correspond remarquablement aux orientations progressivement développées par les deux hommes.

Berthon poursuit une astrologie fortement psychologique, psychanalytique, mythologique et spirituelle.

Nicola cherche au contraire à dégager l'astrologie d'une assimilation trop étroite au symbolisme et à la psychanalyse pour lui donner des références astronomiques et biologiques plus systématiques.

D'autres interaspects accentuent la question de l'autonomie.

Mars de Berthon est carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**.

Saturne de Berthon forme un sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

La première relation peut symboliquement mettre en tension volonté d'agir et besoin d'indépendance.

La seconde met en rapport structure saturnienne et différenciation uranienne.

Mais la relation n'est pas seulement antagonique.

Jupiter de Berthon forme un sextile à l'Uranus de Nicola à **1°18'**, Vénus de Berthon un sextile au même Uranus à **1°45'**, et Saturne de Berthon un trigone au Mars de Nicola à **1°28'**.

Il existe donc également des possibilités de stimulation, de fécondation et de construction.

Cette complexité est importante : **Nicola ne doit pas être transformé en simple adversaire nécessaire à l'individuation de Berthon**.

Il appartient plutôt à une relation où coopération et incompatibilité finissent par obliger chacun à déterminer plus clairement ce qui lui appartient.

Ce que Nicola oblige Berthon à découvrir

L'expérience du CEFA semble avoir révélé à Berthon une limite fondamentale :

une institution commune exige davantage qu'une proximité de milieu ou d'intérêt ; elle exige une compatibilité suffisante des volontés concernant sa direction.

Lorsque cette compatibilité manque, plusieurs solutions existent.

Se soumettre.

Imposer.

Négocier.

Renoncer.

Se séparer.

Berthon choisit la séparation et la création.

Nicola apparaît donc comme celui au contact duquel une caractéristique centrale de Berthon devient particulièrement visible :

l'autonomie n'est pas seulement une préférence intellectuelle ; elle peut devenir condition de la création.

Cette dynamique rejoint le thème natal de Berthon lui-même.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** donne une importance exceptionnelle à la relation entre liberté et direction sociale.

Mars en maison X opposé à Pluton en maison V à **4°11'** relie volonté professionnelle et investissement de la création personnelle.

Saturne trigone Uranus à **1°49'** montre parallèlement que structure et innovation ne sont pas nécessairement inconciliables : elles peuvent aussi être intégrées.

Nicola ne « cause » évidemment aucune de ces dispositions.

La relation peut plutôt être comprise comme une situation dans laquelle elles deviennent concrètement nécessaires.

L'autre active une question qui existait déjà comme potentialité.

La réponse donnée transforme ensuite la biographie.

Ce que Berthon oblige également les autres à préciser

L'éveil au contact du Moi d'autrui n'est jamais unilatéral.

Si Barbault agit sur Nicola et si Nicola agit sur Berthon, Berthon agit également sur ceux qu'il rencontre.

La présence d'une individualité différente modifie toujours, au moins potentiellement, les deux côtés de la relation.

Au CEFA, le départ de Berthon ne signifie pas seulement qu'il précise sa propre orientation.

Il modifie la situation de ceux qui restent.

Nicola donne ensuite au CEFA une orientation de plus en plus explicitement conditionaliste. Le groupe autour de lui contribue à affirmer ce courant, qui se structurera ensuite davantage et donnera naissance au COMAC en 1980.

Il serait excessif d'affirmer que le départ de Berthon **cause** l'affirmation conditionaliste de Nicola.

Le conditionalisme existait déjà : *La condition solaire* avait été publiée dès 1965.

Mais la séparation institutionnelle contribue à créer un contexte où les orientations deviennent plus nettement distinctes.

La différence de Berthon oblige donc aussi l'environnement à reconnaître qu'il n'existe plus une seule manière commune d'envisager l'enseignement astrologique.

La divergence devient visible.

Les courants se nomment.

Les écoles se différencient.

Chacun est davantage conduit à répondre :

qu'est-ce qui caractérise réellement cette astrologie ?

Berthon face à Barbault : recevoir sans rester disciple

La relation entre Berthon et Barbault offre une autre illustration de cette réciprocité.

Berthon découvre probablement l'astrologie lors d'une conférence de Barbault, se passionne pour ses livres et devient rapidement adepte de l'astropsychologie. Il ne reste pourtant pas simplement dépositaire d'une pensée déjà constituée. Il développe une pédagogie associant psychanalyse, astro-sexologie, mythologie, spiritualité et théâtre.

La synastrie reflète remarquablement cette combinaison d'influence et d'émancipation.

Le Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'**.

Le Soleil de Berthon est trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**.

Ces contacts peuvent symboliquement représenter une stimulation intellectuelle exceptionnelle : l'autre ouvre, accélère ou renouvelle la pensée.

Mais Mercure de Berthon est simultanément opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'** et à son Mars à **1°19'**.

Mars de Berthon est carré au Soleil de Barbault à **0°42'** et à sa Lune à **1°19'**.

Saturne de Berthon est carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**.

La relation comporte donc suffisamment d'affinité pour influencer profondément et suffisamment de tension pour empêcher une fusion durable des orientations.

C'est peut-être précisément ce mélange qui donne à la relation sa puissance différenciatrice.

L’autre ne devient ni modèle absolu ni adversaire absolu.

Il devient **celui au contact duquel une pensée propre doit émerger**.

Barbault, Nicola et Berthon : trois individualités qui se révèlent mutuellement

Les trois trajectoires peuvent ainsi être comprises comme un système de différenciation mutuelle.

Barbault offre à Nicola une pensée suffisamment importante pour provoquer un travail de distinction.

Nicola construit son conditionalisme en conservant certains acquis mais en refusant l’identification de l’astrologie à la psychologie, au symbolisme ou à la psychanalyse.

Nicola confronte Berthon à une volonté institutionnelle et intellectuelle suffisamment différente pour que le cadre commun ne puisse être maintenu.

Berthon répond en créant l’ESAP.

Berthon, en quittant le CEFA et en construisant son propre enseignement, contribue lui-même à rendre plus visible la pluralité des orientations astrologiques de cette génération.

Ces hommes ne construisent donc pas leur singularité dans l’isolement.

Ils la construisent **les uns au contact des autres**.

C’est précisément ce que la notion d’éveil au Moi d’autrui permet de penser.

S’éveiller ne signifie pas nécessairement s’accorder

Le terme « éveil » pourrait être mal compris s’il était associé uniquement à la compréhension harmonieuse.

Steiner décrit l’éveil au contact de l’âme et de l’esprit de l’autre comme une nécessité croissante de la vie communautaire moderne. L’être humain doit rencontrer l’autre à un niveau plus profond que sa simple présence naturelle.

Mais reconnaître le Moi de l’autre signifie également reconnaître qu’il ne possède pas la même volonté.

L’éveil peut donc produire une prise de conscience inconfortable :

l’autre ne prolongera pas nécessairement ce qui est souhaité.

Il ne soutiendra pas toujours.

Il ne pensera pas pareil.

Il peut refuser.

Il peut poursuivre sa propre voie.

La véritable rencontre avec le Moi d'autrui exige donc plus qu'une affinité.

Elle exige de supporter l'altérité.

Cette exigence prend une importance toute particulière dans le parcours de Berthon, car plusieurs crises majeures semblent justement apparaître au moment où la volonté d'autrui ne peut plus être intégrée à sa propre direction.

La résistance de l'autre comme expérience de liberté

La différence de l'autre peut alors devenir l'une des premières expériences concrètes de sa liberté.

Tant que l'autre se conforme, sa liberté reste presque invisible.

Lorsqu'il résiste, elle apparaît.

Nicola devient réellement autre pour Berthon lorsqu'il ne poursuit pas la même conception du CEFA.

Barbault devient réellement autre lorsqu'il n'apporte pas le soutien attendu.

De la même manière, les élèves de Berthon deviennent véritablement autonomes lorsqu'ils ne se contentent plus de répéter ce qu'ils ont reçu.

Cette perspective transforme considérablement la compréhension du conflit.

La résistance de l'autre n'est pas seulement obstacle.

Elle est le signe qu'une autre individualité existe.

L'épreuve du Moi consiste alors à ne pas répondre à toute altérité par domination ou suppression, mais à découvrir une forme de liberté capable de coexister avec celle d'autrui.

C'est probablement l'un des enjeux les plus profonds de l'individualisation relationnelle.

Une limite importante : aucune relation karmique ne peut être affirmée

La lecture anthroposophique pourrait facilement conduire à franchir une limite que rien ne permet de franchir.

Le fait que Barbault, Nicola et Berthon se soient rencontrés, influencés et opposés ne suffit pas à établir la nature d'éventuels liens karmiques entre eux.

Steiner accorde certes une grande importance aux rencontres humaines et affirme dans le GA 257 que l'humanité moderne ressent de plus en plus son destin lié aux personnes qu'elle rencontre.

Mais passer de ce principe général à l'affirmation :

« Barbault, Nicola et Berthon étaient karmiquement liés de telle ou telle manière »

serait spéculatif.

La prudence doit donc rester entière.

La lecture peut montrer **la fonction biographique et évolutive d'une rencontre** sans prétendre connaître son origine karmique.

Cette distinction est essentielle.

Ce que Berthon fait vivre à ses élèves

La fonction éveillante de Berthon ne se limite pas à ses relations avec ses pairs.

Elle apparaît aussi dans son enseignement.

Les témoignages montrent qu'il encourage ses élèves à penser par eux-mêmes, à ne pas rester prisonniers d'une doctrine et à trouver leur propre chemin. Son enseignement ne semble donc pas rechercher la fabrication de copies intellectuelles du maître.

Cette pédagogie possède une profonde cohérence avec la notion d'éveil au Moi d'autrui.

Un véritable enseignant ne cherche pas seulement à déposer du contenu dans une conscience.

Il peut contribuer à faire apparaître une individualité capable de penser.

La transmission atteint alors son but lorsqu'elle cesse d'avoir besoin d'être reproduite exactement.

L'élève reçoit.

Puis il transforme.

Puis il devient capable d'être lui-même un centre d'initiative.

Berthon semble avoir explicitement valorisé cette autonomie.

Ce point est capital pour comprendre le paradoxe de son geste final.

L’épreuve ultime : accepter le Moi d’autrui après sa propre disparition

La question de la destruction des archives peut désormais être replacée dans un horizon plus large.

Pendant sa vie, Berthon accepte l’autonomie des personnes.

Il encourage les élèves à trouver leur propre voie.

Il finit même par renouer avec Barbault malgré une ancienne blessure.

Il sait donc, au moins dans certains domaines, maintenir une relation avec des individualités qui ne lui sont pas identiques.

Mais la transmission posthume introduit une situation différente.

Elle exige de remettre l’œuvre à des volontés qui agiront lorsque l’auteur ne pourra plus dialoguer avec elles.

Ce ne sera plus une rencontre entre deux Moi présents.

Ce sera une délégation irréversible.

L’œuvre devra dépendre du jugement de personnes futures.

Et ces personnes auront nécessairement leur propre liberté.

Elles pourront comprendre autrement.

Sélectionner autrement.

Transmettre autrement.

La question devient alors vertigineuse :

l’éveil au Moi d’autrui peut-il aller jusqu’à accepter que l’autre soit libre de ce qui a été reçu lorsque toute possibilité de dialogue aura disparu ?

C’est peut-être là que l’ensemble de la trajectoire de Berthon trouve l’une de ses tensions les plus profondes.

Devenir soi grâce à ceux qui ne sont pas soi

Les relations entre Barbault, Nicola et Berthon permettent finalement de dégager un principe général.

L’individualité ne se construit pas uniquement grâce à ceux qui lui ressemblent.

Elle se construit également grâce à ceux qui résistent.

Barbault contribue à éveiller chez Nicola une pensée qui finit par se différencier de la sienne.

Nicola contribue à révéler chez Berthon la nécessité de disposer d’un cadre correspondant davantage à sa propre orientation.

Berthon contribue lui-même à rendre plus visibles les différences de conception dans le milieu astrologique et, comme enseignant, pousse ses élèves à ne pas s’arrêter à sa propre pensée.

Le processus ne peut donc être résumé en termes de maître et disciple.

Il est plus dynamique :

chacun devient davantage lui-même parce que l’autre ne peut pas être entièrement assimilé à soi.

Sous cet angle, la résistance est féconde.

La différence oblige à penser.

Le désaccord oblige à choisir.

La séparation oblige à créer.

Et la réconciliation, lorsqu’elle devient possible, oblige peut-être à reconnaître que l’autre peut rester autre sans devoir demeurer ennemi.

Le Moi de l’autre comme limite à toute maîtrise

Cette perspective conduit enfin à une question directement liée au geste de destruction.

Reconnaître pleinement le Moi d’autrui signifie reconnaître qu’il échappe à la maîtrise.

L’autre peut comprendre autrement.

Décider autrement.

Transmettre autrement.

Il ne peut être réduit à la fonction de dépositaire docile d’une volonté étrangère.

Le véritable problème de la transmission posthume apparaît alors.

Confier une œuvre à autrui signifie nécessairement :

accepter qu’une autre liberté intervienne dans son devenir.

Cette acceptation est beaucoup plus exigeante qu'une simple confiance technique.

Elle demande de reconnaître que l'œuvre entrera dans une histoire dont son créateur ne sera plus le centre décisionnel.

Toute la biographie de Berthon montre combien les rencontres avec des volontés différentes ont contribué à construire sa propre individualité.

Barbault lui apporte une influence qu'il transforme.

Nicola lui oppose une direction dont il se sépare.

Ses élèves reçoivent une pensée qu'ils sont invités à rendre personnelle.

Ainsi apparaît le paradoxe ultime :

Berthon semble avoir largement admis que les autres deviennent eux-mêmes au contact de son enseignement ; la question finale est de savoir s'il pouvait également accepter que ces mêmes autres deviennent les maîtres du devenir matériel de sa parole lorsqu'il ne serait plus là.

Aucune réponse certaine n'est possible.

Mais la lecture anthroposophique permet de formuler l'enjeu avec une profondeur particulière.

S'éveiller au contact du Moi d'autrui ne consiste pas seulement à recevoir quelque chose de l'autre.

Cela signifie reconnaître **sa réalité propre, sa résistance, sa liberté et son irréductibilité**.

Barbault, Nicola et Berthon ont pu, par leurs influences, leurs désaccords et leurs séparations, devenir mutuellement des agents de différenciation.

La relation ne les a pas seulement rapprochés ou opposés.

Elle les a obligés à préciser **qui chacun voulait devenir**.

Et c'est peut-être l'un des enseignements les plus profonds de cette histoire : **le Moi ne se révèle pas seulement lorsqu'il affirme sa propre liberté ; il se révèle aussi dans la manière dont il apprend à rencontrer la liberté d'un autre Moi sans chercher à l'abolir.**

Chapitre 32 — Le conflit comme épreuve de liberté

Une rencontre conflictuelle n'est pas nécessairement un échec de développement

Une relation conflictuelle peut être vécue comme l'échec d'une rencontre. Deux personnes avaient commencé par travailler ensemble, partager un milieu, recevoir les mêmes influences ou participer au même projet ; la divergence apparaît ensuite, la tension augmente et la séparation survient. Vue uniquement sous l'angle de la continuité relationnelle, l'issue semble négative.

Une perspective anthroposophique conduit à introduire une autre question : **qu'est-ce que le conflit a rendu possible dans le devenir des individualités qui s'y sont rencontrées ?**

Rudolf Steiner donne à la rencontre humaine une fonction qui dépasse la simple coexistence sociale. Dans le GA 257, il décrit l'être humain comme appelé à connaître une forme d'éveil plus profonde au contact de l'âme et de l'esprit de l'autre. L'autre peut produire une « secousse » intérieure comparable, sur un autre plan, à celle par laquelle le monde sensible réveille la conscience ordinaire. Il va jusqu'à formuler l'idée que l'homme doit devenir un « éveilleur » pour l'homme.

Cette conception ne signifie pas que toute opposition soit en elle-même évolutive. La relation peut également enfermer dans l'amertume, la répétition ou la lutte pour le pouvoir. Mais elle signifie qu'un désaccord profond n'est pas nécessairement dépourvu de fécondité.

Le conflit peut révéler précisément ce que l'accord ne révélait pas encore.

Tant qu'une orientation commune demeure possible, certaines différences peuvent rester secondaires. Dès que deux volontés deviennent réellement incompatibles sur un point essentiel, chacune doit davantage préciser ce qu'elle défend, ce qu'elle accepte de modifier et ce à quoi elle refuse de renoncer.

Le conflit devient alors une **épreuve de liberté**.

Non parce qu'il serait souhaitable.

Mais parce qu'il contraint chacun à découvrir si sa position est seulement une préférence, une réaction, une imitation ou quelque chose qu'il est réellement prêt à assumer comme orientation personnelle.

Le conflit peut durcir ou transformer

Une épreuve n'a pas une issue unique.

La souffrance peut ouvrir ou fermer.

La contradiction peut provoquer une réflexion ou renforcer une rigidité.

Une blessure peut devenir connaissance de soi ou fixation défensive.

Un conflit peut conduire à une création nouvelle ou enfermer chacun dans la répétition du désaccord.

Une synthèse anthroposophique du karma formule cette alternative avec prudence : une épreuve peut durcir, fermer ou révolter, mais elle peut devenir féconde lorsqu'elle conduit à

davantage de compréhension, de liberté ou de transformation. Elle insiste également sur le fait que la question décisive n'est pas seulement « pourquoi cela arrive-t-il ? », mais « qu'est-ce qui peut en être fait ? ».

Cette formulation doit être distinguée des paroles littérales de Steiner. Elle constitue une synthèse de la perspective karmique, mais elle exprime avec justesse la différence fondamentale entre **événement** et **réponse**.

Chez Jacques Berthon, le conflit du CEFA prend précisément cette dimension.

Les faits disponibles montrent que Berthon et Jean-Pierre Nicola n'envisageaient pas de la même manière l'avenir de la structure et qu'ils divergeaient notamment sur les plans juridique et financier. La crise conduit Berthon à créer l'ESAP, tandis que Nicola poursuit au CEFA et lui donne progressivement une orientation conditionaliste.

La crise produit donc effectivement une séparation.

Mais cette séparation ne provoque pas l'effondrement de l'activité astrologique de Berthon.

Elle devient au contraire suivie d'une construction nouvelle.

Cela suffit à montrer que le conflit n'a pas eu uniquement une fonction destructrice dans sa biographie.

Quitter une relation peut parfois constituer une réponse évolutive

La continuité n'est pas toujours synonyme de maturation.

Certaines relations doivent être préservées.

D'autres transformées.

Certaines peuvent être réparées.

D'autres encore ne permettent plus à deux orientations différentes de continuer à coexister dans la même forme.

Dans ce dernier cas, se séparer peut être une réponse plus féconde que rester dans un compromis devenu artificiel.

Cette distinction est importante dans une lecture anthroposophique de la liberté.

La liberté ne consiste pas à rompre systématiquement avec ce qui limite.

Une personne qui fuirait toute contrariété ne serait pas davantage libre qu'une personne qui accepterait toutes les contraintes.

La question est de savoir si la séparation permet l'apparition d'une forme **plus consciente, plus personnelle et plus créatrice**.

Le cas de Berthon au CEFA semble correspondre au moins partiellement à ce modèle.

Il ne quitte pas pour disparaître.

Il quitte pour construire.

L'ESAP développe un enseignement organisé sur plusieurs années, comportant astropsychologie, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle. Les cours sont enregistrés, des examens et un mémoire sont prévus, et l'enseignement prend progressivement une physionomie propre.

Ainsi, la séparation produit une différenciation.

Ce qui ne pouvait plus être suffisamment individualisé dans le cadre partagé acquiert une forme spécifique.

Le conflit devient alors un passage entre deux états :

participer à une structure commune

et

assumer personnellement la responsabilité d'une orientation distincte.

La séparation comme conquête d'une forme plus personnelle

Cette dynamique correspond particulièrement bien à certains éléments du thème natal de Berthon.

Uranus forme un carré au Milieu du Ciel avec seulement **0°03' d'orbe**, l'un des aspects les plus précis de tout le thème. Mars se trouve en maison X et s'oppose à Pluton en maison V à **4°11'**. Saturne forme parallèlement un trigone à Uranus à **1°49'**.

La combinaison est symboliquement remarquable.

Uranus–Milieu du Ciel accentue les questions d'indépendance et de différenciation dans la trajectoire sociale.

Mars en maison X introduit l'action personnelle dans la construction de la direction professionnelle.

Pluton en maison V investit profondément la création personnelle.

Le trigone Saturne–Uranus montre cependant que liberté et structure ne sont pas nécessairement condamnées à s'opposer : l'innovation peut prendre forme, s'organiser et devenir durable.

L'ESAP correspond précisément à une telle transformation.

La rupture uranienne ne conduit pas seulement à quitter.

Elle est suivie d'une structuration saturnienne.

La séparation devient institution.

L'autonomie devient pédagogie.

L'indépendance devient cadre de transmission.

Cette séquence est essentielle pour comprendre pourquoi il serait trop simple de présenter le conflit Berthon–Nicola comme une manifestation négative de l'incapacité de Berthon à collaborer.

La biographie montre au contraire qu'il était capable de travailler avec d'autres et de maintenir durablement une école. Le conflit semble avoir porté sur la possibilité de poursuivre **dans ce cadre-là**, selon **cette direction-là**.

La synastrie Berthon–Nicola et l'épreuve de la différence

La synastrie des deux hommes fournit une image particulièrement cohérente de cette dynamique de différenciation.

Mercure de Berthon est carré au Mercure de Nicola avec **0°44' d'orbe**. Mars de Berthon est carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**. Saturne de Berthon forme un sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

Ces contacts associent trois problématiques majeures :

penser différemment ;

agir face à une volonté indépendante ;

articuler structure et liberté.

Un carré Mercure–Mercure n'impose pas l'incompréhension. Il peut provoquer une stimulation intellectuelle intense, précisément parce que chacun oblige l'autre à reformuler ce qu'il pense.

Mars–Uranus rend plus sensible la question de l'action face à une personne qui ne se laisse pas facilement incorporer à une direction déjà définie.

Saturne–Uranus oppose plus nettement encore le besoin de structurer à celui de maintenir une autonomie.

Mais la relation possède également des ressources. Saturne de Berthon forme un trigone au Mars de Nicola à **1°28'**, Jupiter de Berthon un sextile à l'Uranus de Nicola à **1°18'**, et Vénus de Berthon un sextile à ce même Uranus à **1°45'**.

La relation pouvait donc aussi soutenir construction, stimulation et nouveauté.

Cette coexistence est importante.

Une synastrie conflictuelle ne doit jamais être comprise comme un verdict négatif. La méthode relationnelle exige de tenir compte simultanément des tensions, des ressources et de la manière concrète dont elles ont été vécues. Les interaspects constituent des potentialités d'activation et non des causes mécaniques d'événements.

Le conflit historique montre seulement qu'à un moment donné, certaines différences sont devenues suffisamment importantes pour conduire à une séparation.

De l'opposition à la création

La réponse de Berthon donne au conflit sa signification biographique.

Une même opposition aurait pu conduire à une longue lutte pour la maîtrise du CEFA.

À une succession de compromis insatisfaisants.

À l'abandon de l'enseignement.

À une rupture avec le milieu astrologique.

Elle conduit finalement à autre chose :

la création d'un lieu personnel de transmission.

Cette transformation illustre particulièrement bien la notion d'une liberté qui se construit au contact d'une résistance.

Sans résistance, certaines orientations restent théoriques.

La limite rencontrée oblige à les incarner.

La question devient :

qu'est-ce qui mérite suffisamment d'être défendu pour justifier la responsabilité d'une création nouvelle ?

La réponse de Berthon fut l'ESAP.

C’est pourquoi le conflit peut être considéré comme un moment de différenciation plutôt que comme un simple accident négatif.

Il fait apparaître quelque chose qui, autrement, serait peut-être demeuré moins nettement formulé : la nécessité pour Berthon de disposer d’un espace où sa propre conception de la transmission puisse recevoir une forme cohérente.

Le conflit Barbault–Nicola : une autre différenciation

Une dynamique comparable apparaît, selon une autre modalité, entre Jean-Pierre Nicola et André Barbault.

Barbault représente initialement une influence importante. La publication du *Traité pratique d’astrologie* agit comme un déclencheur dans le parcours de Nicola. Mais Nicola se différencie progressivement de ce qu’il considère comme une assimilation trop étroite de l’astrologie à la psychologie, au symbolisme et à la psychanalyse. Il cherche des fondements astronomiques et biologiques différents et construit progressivement le conditionalisme.

L’influence devient donc différenciation.

La dette intellectuelle n’interdit pas la critique.

L’admiration initiale n’oblige pas à la conformité.

Le conflit ouvert entre Barbault et Nicola en 1974 appartient à une histoire où la proximité précédente avait justement rendu possible la naissance d’une pensée capable ensuite de s’opposer.

Cette trajectoire illustre un principe essentiel :

devenir soi-même ne signifie pas nier ce qui a été reçu ; cela peut signifier transformer ce qui a été reçu jusqu’à produire une orientation que le transmetteur lui-même n’aurait pas choisie.

La liberté naît-elle contre l’autre ?

Il serait toutefois excessif d’en déduire que l’être humain devient libre **contre** les autres.

La perspective de Steiner est plus subtile.

Dans le GA 257, la rencontre avec l’être psychique et spirituel d’autrui est décrite comme une possibilité d’éveil. Comprendre réellement l’autre suppose de sortir d’un certain isolement intérieur et de reconnaître en lui une réalité autonome.

La liberté ne naît donc pas nécessairement de l’opposition.

Elle naît de la relation entre deux centres qui ne peuvent se réduire l’un à l’autre.

Parfois cette relation est harmonieuse.

Parfois elle devient contradictoire.

Dans les deux cas, la véritable tâche consiste à ne pas abolir l'altérité.

Une opposition devient évolutive lorsque chacun peut en sortir davantage lui-même sans devoir pour cela nier la réalité de l'autre.

Sous cet angle, la séparation Berthon–Nicola peut être considérée comme plus évolutive qu'une lutte prolongée pour imposer l'un à l'autre une direction unique.

La séparation reconnaît finalement un fait :

deux volontés distinctes ne peuvent plus construire la même forme.

Chacune poursuit alors sa voie.

Le karma comme champ de possibilités et non comme déterminisme

La lecture anthroposophique du conflit ne doit surtout pas devenir fataliste.

Il serait tentant de considérer qu'une rencontre karmique imposerait nécessairement un conflit prévu à l'avance, que la synastrie en révélerait le programme et que chaque protagoniste ne ferait finalement qu'exécuter un destin déjà écrit.

Une telle lecture contredirait précisément la place que Steiner accorde à la liberté.

Dans le GA 120, le rapport entre karma et liberté occupe une place explicite. Steiner consacre une conférence entière à la question de la libre volonté et du karma et insiste sur une liberté qui ne doit pas être considérée comme donnée d'emblée, mais comme progressivement conquise. L'être humain devient davantage capable de déterminer sa volonté à mesure qu'il développe connaissance et connaissance de soi.

L'index du GA 120 résume clairement cette articulation : le karma n'abolit pas la liberté ; il constitue le champ dans lequel celle-ci devient progressivement plus consciente. Les événements biographiques s'inscrivent dans des chaînes de causes et d'effets, mais cette causalité ne doit pas être assimilée à un mécanisme supprimant toute initiative humaine.

Il serait donc imprudent d'affirmer que Berthon, Nicola et Barbault étaient karmiquement destinés à se confronter de telle manière.

Leur rencontre peut être étudiée comme **occasion biographique de transformation**.

L'origine karmique précise de cette rencontre reste inconnue.

La résistance comme condition possible de la liberté

Une synthèse anthroposophique du rapport entre destinée et liberté formule une idée particulièrement utile : la nécessité fournit les conditions de départ, mais elle ne fournit pas entièrement la réponse. Une souffrance peut enfermer ou éveiller ; une rencontre peut conduire à répéter un ancien schéma ou ouvrir une voie nouvelle. La résistance devient ainsi l'un des contextes dans lesquels la liberté peut prendre une forme concrète.

Cette proposition permet de comprendre pourquoi le conflit peut constituer une épreuve de liberté.

Sans résistance, la liberté risque de rester abstraite.

Il est facile de se croire autonome tant qu'aucune volonté extérieure ne contrarie réellement la sienne.

L'autonomie devient visible lorsqu'il faut choisir :

s'adapter ;

négocier ;

céder ;

affirmer ;

partir ;

ou transformer la situation.

Le conflit ne crée donc pas nécessairement la liberté.

Il la **met à l'épreuve**.

Dans la trajectoire de Berthon, le CEFA semble précisément avoir été un lieu où l'autonomie intellectuelle et institutionnelle devait passer de l'intention à l'acte.

Chaque homme responsable de la réponse qu'il apporte à l'autre

Cette perspective rend impossible une lecture dans laquelle un protagoniste serait simplement la cause du devenir d'un autre.

Nicola ne « fabrique » pas l'indépendance de Berthon.

Barbault ne « fabrique » pas le conditionalisme de Nicola.

Berthon ne « provoque » pas à lui seul la différenciation du milieu astrologique.

Chacun apporte quelque chose à la situation.

Mais chacun reste responsable de ce qu'il fait de cette rencontre.

C'est ici que la liberté retrouve sa place centrale.

L'autre peut contrarier.

Décevoir.

Refuser.

Stimuler.

Influencer.

Mais il ne décide pas entièrement de la réponse.

Steiner insiste dans le GA 120 sur le fait que la liberté humaine est liée à un processus progressif de connaissance et de maîtrise de soi plutôt qu'à une indépendance absolue de toute condition.

La responsabilité consiste alors moins à choisir toutes les circonstances qu'à transformer la manière d'y répondre.

Cette distinction évite deux erreurs opposées.

La première serait de tout attribuer au destin :

« cela devait arriver ».

La seconde serait de tout attribuer à une volonté isolée :

« chacun crée seul entièrement ce qui lui arrive ».

La perspective anthroposophique se situe entre les deux.

Il existe des conditions.

Des rencontres.

Des limites.

Des déterminations.

Mais l'individualité peut progressivement leur donner une réponse qui introduit quelque chose de nouveau.

Devenir responsable de ce que le conflit fait devenir

La question morale du conflit devient alors plus profonde.

La responsabilité ne porte pas uniquement sur ce qui a été fait à l'autre.

Elle porte également sur ce que l'affrontement a été autorisé à produire intérieurement.

Un conflit peut conduire à davantage de lucidité.

Il peut aussi nourrir une rigidité durable.

Une séparation peut libérer.

Elle peut aussi créer une défense contre toute dépendance future.

Une conquête d'autonomie peut devenir capacité intérieure.

Elle peut également se transformer en nécessité de tout contrôler.

La réponse n'est donc jamais définitivement acquise.

Chaque solution crée à son tour de nouvelles questions.

C'est précisément ce qui rend le parcours de Berthon si intéressant.

La séparation du CEFA paraît féconde parce qu'elle débouche sur une création.

Mais la même logique d'autonomie peut, des décennies plus tard, poser un autre problème lorsqu'elle rencontre la question de la transmission posthume.

Ce qui avait d'abord permis de créer peut-il ensuite empêcher de déléguer ?

Ce qui avait permis de ne pas subir peut-il devenir difficulté à accepter ce qui ne peut plus être maîtrisé ?

La réponse évolutive d'un moment peut-elle devenir la défense d'un autre moment ?

C'est ici que la biographie retrouve toute sa profondeur.

Une liberté qui doit elle-même évoluer

La liberté n'est pas nécessairement une faculté acquise une fois pour toutes.

Elle peut changer de forme selon les étapes de l'existence.

À un moment, devenir libre signifie peut-être :

se séparer d'une autorité devenue trop contraignante.

À un autre :

créer son propre cadre.

Puis :

assumer l'autorité de ce cadre sans devenir prisonnier de lui.

Enfin :

permettre à d'autres de poursuivre sans exiger qu'ils reproduisent exactement ce qui a été reçu.

Berthon semble avoir largement accompli les premières étapes.

Il se différencie.

Il construit.

Il enseigne.

Il encourage l'autonomie de ses élèves. Le témoignage de Marie-Paule Baicry le présente comme un homme libre et indépendant invitant chacun à penser par lui-même, à trouver sa voie et à occuper une place singulière, sans dépendre de la reconnaissance.

Cette pédagogie montre que l'indépendance n'est pas seulement revendiquée pour soi.

Elle est également transmise comme valeur.

L'épreuve finale devient alors encore plus intéressante :

une liberté qui encourage l'autre à devenir autonome peut-elle également accepter que l'œuvre elle-même entre dans un devenir qui ne sera plus contrôlé par son auteur ?

Le conflit et le geste final : similitude de structure, différence de réponse

Une continuité structurelle peut désormais être observée entre le conflit du CEFA et la destruction des archives, sans affirmer que les motivations étaient identiques.

Au CEFA :

un cadre commun devient insuffisamment compatible avec l'orientation personnelle ;

Berthon se sépare ;

la séparation permet une création nouvelle.

À la fin de la vie :

la survie de la parole enregistrée implique qu'elle dépende désormais d'autres volontés ;

Berthon retire les supports et interdit leur duplication ;

la séparation ne produit plus une nouvelle institution personnelle, mais une clôture.

La différence est considérable.

Dans le premier cas :

rompre libère un futur.

Dans le second :

rompre ferme un futur particulier.

La question anthroposophique devient alors celle de la transformation de la liberté elle-même.

La liberté qui, autrefois, devait se conquérir **contre un cadre devenu inadéquat** devait peut-être ensuite apprendre à devenir une liberté capable de supporter **l'existence autonome d'autres volontés**.

Aucune certitude n'est possible concernant la manière dont Berthon vécut intérieurement cette dernière épreuve.

Mais la comparaison permet de comprendre le geste final à partir d'une histoire plus longue de l'autonomie.

Le conflit comme question posée au Moi

La formulation la plus féconde consiste finalement à considérer le conflit non comme une réponse, mais comme une question.

Une opposition demande :

qu'est-ce qui compte réellement ?

qu'est-ce qui peut être négocié ?

qu'est-ce qui ne peut plus l'être ?

comment reconnaître la liberté de l'autre sans renoncer à la sienne ?

comment se séparer sans transformer l'autre en ennemi ?

comment conserver ce qui a été appris même lorsque la relation change de forme ?

C'est à cet endroit que la conception anthroposophique du Moi devient centrale.

Le Moi n'est pas seulement celui qui affirme une volonté.

Il est celui qui peut travailler sur la manière dont cette volonté se forme, se confronte à celle d'autrui, se transforme et devient progressivement plus consciente.

Le GA 107 décrit précisément l'évolution du Je humain comme un processus d'individualisation et d'émancipation progressive capable de conduire finalement à une activité créatrice, où l'être humain introduit quelque chose de nouveau au lieu de rester uniquement déterminé par ce qui lui a été donné.

Le conflit devient alors l'un des lieux où cette capacité peut se manifester.

Non parce que le conflit serait spirituellement supérieur à l'accord.

Mais parce que la résistance oblige parfois le Moi à produire une réponse qu'il n'aurait pas eu à produire autrement.

Liberté personnelle et reconnaissance de la liberté d'autrui

L'étape la plus exigeante apparaît toutefois lorsqu'il ne suffit plus de défendre sa propre liberté.

Il faut reconnaître celle de l'autre.

Cette distinction est fondamentale.

Conquérir son autonomie signifie :

ne pas être entièrement déterminé par l'autre.

Reconnaître l'autonomie de l'autre signifie :

ne pas chercher non plus à le déterminer entièrement.

Le conflit devient alors une véritable épreuve spirituelle.

Il demande de maintenir simultanément deux réalités :

la fidélité à sa propre orientation

et

la reconnaissance du droit de l'autre à suivre la sienne.

La séparation peut parfois représenter précisément la forme dans laquelle ces deux libertés cessent de se détruire mutuellement.

Berthon et Nicola n'avaient pas besoin de poursuivre éternellement dans la même institution pour que leurs trajectoires respectives soient fécondes.

L'ESAP et le développement du conditionalisme montrent au contraire que la différenciation a produit deux voies distinctes.

Sous cet angle, la rupture n'est pas seulement perte d'unité.

Elle est aussi apparition de pluralité.

Le conflit comme moment de vérité biographique

Le conflit possède finalement une fonction particulière dans une biographie : il peut rendre visible ce qui, jusque-là, n'avait pas été entièrement éprouvé.

Une conviction devient plus claire lorsqu'elle doit être défendue.

Une autonomie devient réelle lorsqu'elle doit supporter le coût d'une séparation.

Une influence devient personnelle lorsqu'elle peut être transformée.

Une relation devient mature lorsqu'elle peut tolérer la différence.

La trajectoire de Berthon en fournit une illustration particulièrement riche.

La confrontation avec Nicola semble avoir contribué à faire passer une orientation personnelle vers une forme institutionnelle propre.

La blessure avec Barbault n'empêche pas ultérieurement la reprise de relation.

Les élèves sont encouragés à devenir autonomes.

Ainsi, les conflits n'ont pas seulement produit des ruptures.

Ils ont aussi contribué à préciser des positions, créer des structures et permettre des transformations relationnelles.

La liberté n'est pas l'absence de conflit, mais la qualité de la réponse

L'apport essentiel d'une lecture anthroposophique peut alors être résumé sans transformer cette synthèse en citation de Steiner :

la liberté ne consiste pas à vivre une existence sans résistances ; elle se révèle progressivement dans la qualité de la réponse apportée à ce qui résiste.

Le karma ne fournit pas une excuse.

La synastrie ne fournit pas une fatalité.

Le conflit ne fournit pas automatiquement une évolution.

La rencontre pose seulement une situation dans laquelle une réponse devient nécessaire.

Barbault répond selon sa propre orientation.

Nicola selon la sienne.

Berthon selon la sienne.

Chacun devient ainsi responsable non seulement de ce qu'il reçoit de l'autre, mais de ce qu'il transforme à partir de cette rencontre.

C'est pourquoi une relation conflictuelle ne doit pas nécessairement être regardée comme un échec de développement.

Elle peut représenter un moment où les individualités cessent de pouvoir demeurer indistinctes.

Elle peut durcir.

Elle peut détruire.

Mais elle peut aussi différencier, libérer et créer.

Dans cette perspective, le conflit entre Jacques Berthon et Jean-Pierre Nicola apparaît moins comme l'histoire de deux hommes incapables de s'entendre que comme **le moment où une construction commune ne pouvait plus contenir deux orientations devenues suffisamment individualisées pour devoir poursuivre séparément leur développement**.

Et la question ultime devient alors moins :

« qui avait raison ? »

que :

« qu'est-ce que chacun a fait de la résistance rencontrée chez l'autre ? »

C'est précisément dans cette réponse que le conflit devient, au sens le plus profond, **une épreuve de liberté**.

Chapitre 33 — Une possible communauté de destin intellectuel

Trois individualités réunies dans un même moment historique

André Barbault, Jean-Pierre Nicola et Jacques Berthon appartiennent à une même génération intellectuelle de l'astrologie française du XXe siècle, même si leurs trajectoires et leurs systèmes finiront par se différencier profondément.

Tous trois évoluent dans un milieu où l'astrologie cherche à sortir d'une pratique essentiellement traditionnelle pour reformuler ses fondements, ses méthodes d'interprétation,

son rapport à la psychologie et son statut culturel. Le Centre International d'Astrologie joue alors un rôle de carrefour. Dans les années 1950 et 1960, sa section consacrée à la psychologie réunit plusieurs des astrologues qui marqueront durablement la période : André Barbault, Jean Carteret, Claire Santagostini, Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet, Régine Ruet, Jacques Berthon et d'autres encore.

Cette proximité historique est importante.

Barbault, Nicola et Berthon ne se rencontrent pas dans un champ déjà stabilisé dont il suffirait d'occuper différentes places. Ils participent à un moment où la discipline elle-même est en transformation.

La question n'est pas seulement :

comment pratiquer l'astrologie ?

Elle devient :

quelle astrologie construire ?

C'est dans cet espace historiquement ouvert que leurs différences prennent tout leur sens.

La proximité biographique et intellectuelle peut alors être envisagée comme une forme de **communauté de destin intellectuel**, à condition de donner à cette expression un sens strictement descriptif et non d'en faire l'affirmation d'un lien karmique démontré.

Ils appartiennent au même moment.

Ils travaillent dans les mêmes institutions.

Ils rencontrent certains des mêmes problèmes.

Ils se lisent, s'influencent, collaborent puis se différencient.

Et leurs trajectoires contribuent conjointement à faire éclater l'ancien paysage astrologique en plusieurs orientations nouvelles.

Une même discipline en transformation

Le contexte historique constitue presque un quatrième protagoniste.

L'astrologie psychologique portée notamment par Barbault transforme profondément les habitudes d'interprétation. Elle cherche une vision plus synthétique et évolutive de la personne, s'appuie sur la psychologie moderne et ouvre la symbolique planétaire à de nouvelles lectures.

Mais cette transformation engendre elle-même de nouvelles objections.

Claire Santagostini, tout en reconnaissant la fécondité de ce mouvement, reproche à Barbault de conserver certaines formes d'interprétation qu'elle considère encore trop fragmentaires. Nicola va plus loin : le *Traité pratique d'astrologie* de Barbault agit chez lui comme un déclic, mais précisément parce qu'il lui permet de reconnaître ce qu'il estime devoir reconstruire. Il conteste l'assimilation de l'astrologie à la psychologie, se méfie de certaines références symboliques et psychanalytiques et recherche un fondement astronomique et biologique plus systématique.

Berthon suit encore une autre voie.

Il est d'abord fortement attiré par Barbault et l'astropsychologie, puis développe un enseignement personnel où se rencontrent astrologie, psychanalyse, mythologie, théâtre et spiritualité. L'ESAP prend progressivement une physionomie qui n'est ni celle de Barbault ni celle de Nicola.

Trois orientations apparaissent alors à partir d'un espace initialement commun.

Chez Barbault, la recherche d'une astrologie psychologique moderne et d'une compréhension symbolique de l'être humain.

Chez Nicola, la volonté de reconstruire les fondements de l'astrologie autour d'un système conditionaliste.

Chez Berthon, une démarche psychologique, psychanalytique, mythologique, pédagogique et spirituelle fortement personnalisée.

Il ne s'agit donc pas simplement de trois personnalités différentes.

Il s'agit de trois réponses différentes à une même question historique.

Collaboration, influence, divergence et rupture

La relation entre ces trois hommes ne peut être ramenée à une simple succession de conflits.

Elle commence par des formes de proximité, d'influence et de collaboration.

Barbault constitue une référence importante pour Berthon. Celui-ci découvre probablement l'astrologie à l'occasion d'une conférence de Barbault au CIA, se passionne pour ses livres et s'oriente rapidement vers l'astropsychologie.

Barbault constitue également un point d'appui déterminant pour Nicola. Le *Traité pratique d'astrologie* joue chez lui un rôle déclencheur. Nicola en reconnaît certains acquis, notamment concernant la dominante, tout en construisant progressivement son désaccord avec les fondements psychologiques et symboliques de cette approche.

Berthon et Nicola, de leur côté, participent à la fondation du CEFA avec Paul Colombet et Régine Ruet. La collaboration est donc institutionnellement réelle avant de devenir conflictuelle. Les tensions apparaissent parce que les fondateurs n'envisagent pas de la même manière l'avenir de l'école ; les conceptions juridiques et financières de Berthon et Nicola

divergent, la crise éclate et Berthon crée l'ESAP, tandis que Nicola donne au CEFA une orientation conditionaliste.

En 1974, le conflit entre Barbault et Nicola devient à son tour ouvert.

La séquence historique est donc particulièrement intéressante :

proximité → collaboration → différenciation → autonomie → pluralité des courants.

Ce mouvement donne à leurs relations une portée qui dépasse largement la seule dimension personnelle.

Chacun devient un obstacle fécond pour l'autre

L'expression « obstacle fécond » ne signifie pas que l'opposition soit bonne en elle-même.

Un obstacle peut décourager, immobiliser ou détruire.

Il devient fécond seulement lorsqu'il oblige à produire une réponse plus personnelle.

C'est précisément ce qui semble se produire dans ces trajectoires.

Barbault représente pour Nicola un obstacle intellectuel au sens le plus constructif du terme. Son œuvre est suffisamment importante pour devoir être prise au sérieux, mais suffisamment différente de ce que Nicola cherche à construire pour provoquer une reformulation radicale.

Nicola devient pour Berthon un obstacle institutionnel et directionnel. L'impossibilité de continuer à construire le CEFA selon une direction commune oblige Berthon à choisir entre le compromis, l'abandon ou la création d'un autre cadre.

Berthon devient à son tour un obstacle pour ceux qui auraient voulu maintenir une unité institutionnelle. Son départ rend visible que plusieurs conceptions de l'enseignement astrologique ne peuvent plus être réunies sous une forme unique.

La résistance mutuelle ne produit donc pas seulement de la rupture.

Elle contraint chacun à préciser ce qui lui appartient.

Dans une perspective anthroposophique, cette fonction de l'autre est particulièrement importante. Steiner décrit l'être humain moderne comme appelé à s'éveiller au contact de l'âme et de l'esprit d'autrui, l'autre devenant capable de provoquer une véritable secousse intérieure.

Cette secousse n'est pas nécessairement agréable.

Mais elle arrache l'individualité à l'illusion que sa propre position serait la seule possible.

Les relations comme accélérateurs de différenciation

Une individualité peut se transformer lentement dans la solitude.

La relation accélère souvent le processus parce qu'elle introduit immédiatement une différence réelle.

Une pensée étrangère oblige à argumenter.

Une volonté différente oblige à choisir.

Une contestation oblige à préciser.

Une absence de soutien oblige parfois à construire une légitimité moins dépendante d'autrui.

Ainsi, les relations entre Barbault, Nicola et Berthon semblent avoir joué un rôle d'**accélérateur de différenciation**.

Cette idée ne signifie pas que ces trois hommes auraient été incapables de devenir eux-mêmes sans leurs rencontres mutuelles.

Elle signifie plutôt que les rencontres ont fourni des situations où les différences ont dû devenir explicites.

Le milieu historique favorise d'ailleurs ce phénomène. Yves Lenoble décrit les années 1967–1974 comme une période où l'ancienne « entente cordiale » du milieu astrologique vole progressivement en éclats et où plusieurs écoles et courants se constituent.

Les individualités ne se différencient donc pas dans le vide.

Elles se différencient dans un champ collectif arrivé lui-même à un point de mutation.

L'histoire personnelle et l'histoire du milieu s'entrecroisent.

Une lecture synastrique de la différenciation

Les synastries entre les trois hommes donnent une représentation symbolique particulièrement intéressante de cette dynamique.

Elles ne démontrent aucune causalité et ne permettent pas d'affirmer qu'une relation devait nécessairement évoluer vers le conflit. La méthode synastrique impose au contraire de comparer plusieurs niveaux — planètes personnelles, Saturne, planètes transpersonnelles, angles et répétitions — sans conclure à partir d'un seul facteur. Les interaspects doivent toujours être replacés dans la réalité biographique.

Berthon et Nicola

La relation Berthon–Nicola comporte un carré Mercure–Mercure très serré à **0°44'**.

Cette configuration met directement en tension les fonctions de pensée, d'analyse et de formulation.

Elle ne signifie pas impossibilité de dialogue. Elle peut au contraire produire un échange très stimulant, précisément parce que chacun oblige l'autre à rencontrer une organisation mentale différente.

Mais d'autres contacts accentuent le problème de l'autonomie : Mars de Berthon carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**, Saturne de Berthon en sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

La symbolique est particulièrement cohérente avec une relation où la différence intellectuelle finit par devenir différence de direction.

En même temps, Saturne de Berthon trigone au Mars de Nicola à **1°28'**, Jupiter de Berthon sextile à son Uranus à **1°18'** et Vénus de Berthon sextile au même Uranus à **1°45'** montrent que la relation possède également un potentiel de construction et de stimulation.

La synastrie ne raconte donc pas simplement :

« ils étaient faits pour se disputer ».

Elle décrit plutôt :

« ils pouvaient beaucoup s'activer mutuellement, mais cette activation portait précisément sur des domaines où structure, pensée, initiative et liberté devaient être négociées ».

Berthon et Barbault

La relation Berthon–Barbault comporte une autre tonalité.

Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à seulement **0°10'**.

Le Soleil de Berthon est trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**.

Vénus et Jupiter de Berthon forment des trigones aux luminaires de Barbault.

Ces contacts rendent symboliquement intelligible une stimulation intellectuelle importante et une expérience initiale fortement féconde.

Mais la relation contient également des tensions très serrées : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'**, Mercure de Berthon opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'**.

L'influence n'abolit donc pas la possibilité du heurt.

La proximité ne supprime pas la différenciation.

Et précisément parce que Barbault avait compté, son absence de soutien lors du conflit avec Nicola pouvait prendre une importance relationnelle considérable. Berthon lui en voulut pour cette absence, avant qu'une reprise de relation soit finalement possible.

Nicola et Barbault

La relation Nicola–Barbault montre encore une autre combinaison.

Mercure de Nicola est trigone au Soleil de Barbault à **0°51'**, ce qui peut symboliquement favoriser la fécondation intellectuelle.

Mais ce même Mercure est carré à la Vénus de Barbault à **0°25'**, à son Mars à **0°35'** et à son Uranus à **0°34'**.

Uranus de Nicola est opposé à la Lune de Barbault à **0°23'**, opposé au Soleil à **1°38'** et carré au Pluton de Barbault à **0°30'**.

Ces contacts ne « causent » évidemment pas la naissance du conditionalisme.

Ils donnent cependant une image particulièrement forte d'une relation où **l'influence et l'émancipation semblent étroitement liées**.

Trois processus d'individualisation qui se croisent

Les relations prennent alors une structure presque triangulaire.

Barbault constitue une référence fondatrice pour les deux autres.

Nicola transforme cette influence en système fortement différencié.

Berthon transforme la même impulsion générale vers l'astropsychologie en une voie pédagogique et spirituelle personnelle.

Nicola et Berthon, lorsqu'ils doivent travailler ensemble, découvrent que leurs orientations ne peuvent plus être contenues durablement dans le même cadre.

Ainsi, chacun contribue indirectement à l'individualisation des deux autres.

Il ne s'agit pas d'un processus symétrique.

Barbault n'a pas envers Berthon ou Nicola la même fonction que ceux-ci ont envers lui.

Nicola n'a pas la même fonction pour Berthon que Barbault.

Berthon lui-même n'occupe pas pour Nicola la place que Barbault avait occupée.

Mais la dissymétrie n'empêche pas la réciprocité des effets.

Une relation peut transformer les deux partenaires sans les transformer de la même manière.

Une possible communauté de destin intellectuel

L'expression **communauté de destin intellectuel** peut alors être précisée.

Elle ne désigne pas nécessairement une communauté harmonieuse.

Elle désigne le fait que plusieurs individualités se trouvent engagées, pendant une même période, dans une transformation historique commune dont chacune contribue à révéler une possibilité particulière.

Leur destin intellectuel est « commun » non parce qu'ils pensent la même chose, mais parce que leurs pensées se construisent dans un **même champ de tensions et de transformations**.

Tous doivent répondre à des questions semblables :

quelle place donner à la psychologie ?

Quel statut accorder au symbolisme ?

Comment enseigner ?

Comment moderniser la discipline ?

Quelle relation établir entre tradition et innovation ?

Quelle structure institutionnelle donner à l'enseignement ?

Comment se distinguer sans rompre totalement avec ce qui a été reçu ?

Chacun répond autrement.

La communauté se trouve dans la question historique.

L'individualisation se trouve dans la réponse.

L'anthroposophie et l'idée de communauté

Cette conception possède une résonance particulière avec le GA 257.

Steiner y décrit la formation de communautés non plus seulement fondées sur l'hérédité ou sur les anciennes appartenances, mais sur la possibilité que des êtres humains s'éveillent mutuellement au contact de leur réalité psychique et spirituelle. Il souligne que des personnes peuvent se retrouver transformées par leurs expériences successives et connaître ainsi des « réveils toujours nouveaux » les unes au contact des autres.

Cette pensée est particulièrement intéressante pour une communauté intellectuelle.

Une communauté vivante ne signifie pas que chacun doive demeurer identique à ce qu'il était au moment de la rencontre.

Au contraire, les individus progressent, se transforment et se retrouvent autrement.

La communauté devient alors le lieu d'une transformation mutuelle et non celui d'une conformité obligatoire.

Le GA 257 lui-même est traversé par des problèmes de communauté, d'autorité, de nouvelles fondations, de conflits, de bureaucratie, de jeunesse, de courants parallèles et de nécessité de renouveler les formes sociales.

Il serait évidemment abusif d'appliquer mécaniquement la situation de la Société anthroposophique de 1923 au milieu astrologique français des années 1960–1970.

Mais le problème structurel est comparable :

comment une communauté peut-elle rester vivante lorsque les individualités qu'elle contient deviennent de plus en plus autonomes ?

Quand la communauté devient trop étroite pour les individualités

Une institution peut favoriser le développement de ses membres pendant un temps, puis devenir trop étroite pour certaines orientations qu'elle a elle-même contribué à faire mûrir.

Le CIA fournit un exemple remarquable de ce phénomène.

Il rassemble.

Il permet des échanges.

Il donne un cadre à l'astrologie psychologique.

Mais le développement même des différentes personnalités finit par produire des courants devenus difficilement conciliables.

Le CEFA connaît le même processus à plus petite échelle.

Il représente d'abord une tentative de structuration commune de l'enseignement.

Puis les différences de conception deviennent suffisamment importantes pour qu'une seule forme institutionnelle ne puisse plus les contenir.

La séparation n'est donc pas nécessairement seulement l'échec du collectif.

Elle peut être **l'effet secondaire de sa fécondité**.

Le collectif a permis aux individualités de se développer suffisamment pour que leurs divergences deviennent irréductibles.

Cette hypothèse offre une lecture moins morale des conflits.

Il ne s'agit plus nécessairement de chercher lequel « a cassé » la communauté.

Il devient possible de demander si la communauté avait accompli une partie de sa fonction historique en permettant précisément l'apparition de plusieurs orientations distinctes.

Chacun comme limite nécessaire à l’autre

L’autre devient alors une limite.

Mais une limite peut structurer.

Barbault montre à Nicola jusqu’où celui-ci peut suivre l’astrologie psychologique avant de devoir établir ses propres fondements.

Nicola montre à Berthon jusqu’où une institution partagée peut contenir leurs conceptions respectives.

Berthon montre au milieu qu’une école indépendante peut développer une pédagogie singulière, largement psychologique, mythologique et spirituelle.

Chacun révèle ainsi à l’autre une frontière.

Cette frontière n’est pas nécessairement imposée volontairement.

Elle apparaît simplement parce que deux individualités ne peuvent pas occuper exactement la même place.

L’obstacle fécond est donc celui qui oblige à répondre :

où finit ce qui vient de l’autre et où commence ce qui doit devenir personnel ?

Une évolution réciproque sans nécessité de postuler un karma démontrable

La perspective anthroposophique introduit naturellement la question du karma.

Steiner considère les rencontres, les biographies et les communautés comme pouvant s’inscrire dans des relations karmiques. Le GA 120 traite explicitement des liens entre karma, biographie, hasard apparent, karma individuel et karma collectif. Il insiste aussi sur le fait que le karma ne doit pas être compris comme une causalité mécanique supprimant la liberté.

Le GA 257 va plus loin lorsqu’il évoque des destins humains liés et des communautés pouvant se former sur des fondements intérieurs.

Mais aucun de ces principes généraux ne permet d’établir un lien karmique précis entre Barbault, Nicola et Berthon.

Une affirmation telle que :

« ces trois hommes avaient contracté avant leur naissance la tâche de transformer ensemble l’astrologie française »

dépasserait totalement ce qu’il est possible d’établir.

La prudence impose donc de parler seulement d'une **communauté de destin biographique et intellectuel observable**.

Ils ont effectivement appartenu au même moment historique.

Ils se sont effectivement rencontrés.

Ils se sont influencés.

Ils ont effectivement participé aux mêmes institutions.

Leurs divergences ont effectivement contribué à l'apparition de voies distinctes.

Tout cela peut être étudié sans avoir besoin de postuler une causalité karmique spécifique.

La notion karmique peut éclairer philosophiquement la signification possible d'une rencontre ; elle ne constitue pas ici un fait historique démontré.

La relation comme lieu de transformation mutuelle

Une synthèse anthroposophique consacrée au karma souligne que le destin individuel ne peut être isolé entièrement de celui des autres : les actes d'une individualité touchent d'autres personnes et les rencontres peuvent modifier plusieurs biographies à la fois. Elle ajoute toutefois que chaque individualité reste responsable de la manière dont elle transforme ce qu'elle rencontre.

Cette distinction convient particulièrement à Barbault, Nicola et Berthon.

Aucun des trois ne peut être considéré comme simple produit des deux autres.

Mais aucun ne peut non plus être compris complètement comme s'il s'était formé dans l'isolement.

Barbault contribue au développement de Nicola.

Nicola développe une opposition qui contribue à faire émerger plus clairement sa propre orientation et participe aux conflits qui redessinent le milieu.

Berthon reçoit de Barbault, rencontre Nicola, se sépare, construit l'ESAP et devient à son tour un maître pour d'autres.

La relation ne crée pas toute la personne.

Elle accélère certaines transformations qui avaient besoin d'un autre pour devenir visibles.

Le sens possible d'une rencontre mesuré à ses effets biographiques

Lorsqu'il est impossible d'établir l'origine profonde d'une rencontre, il reste possible d'en observer les effets.

Cette méthode est particulièrement prudente.

Au lieu d'affirmer :

« cette rencontre devait avoir telle signification karmique »,

il devient possible de demander :

« qu'est-ce qui, après cette rencontre, n'a plus été exactement comme avant ? »

Après la rencontre avec l'œuvre et l'enseignement de Barbault, Nicola construit progressivement une astrologie qui se définit en partie par rapport à cette référence.

Après son insertion dans le milieu astropsychologique, Berthon développe une voie personnelle où les apports psychologiques deviennent une pédagogie originale.

Après la crise avec Nicola, Berthon fonde l'ESAP.

Après la différenciation du CEFA, Nicola affirme plus nettement le courant conditionaliste.

Après les conflits du milieu, l'ancienne unité relative du CIA laisse place à une pluralité de courants et d'écoles.

Ces effets sont observables.

Ils suffisent à donner du poids biographique aux rencontres sans spéculer sur ce qui ne peut être démontré.

Une communauté fondée moins sur l'accord que sur la transformation

Une communauté de destin intellectuel n'exige donc pas une pensée commune.

Elle peut même être constituée précisément par ce que chacun oblige les autres à transformer.

Barbault, Nicola et Berthon partagent moins une doctrine qu'un **problème historique commun**.

Ils appartiennent à une époque où il devient nécessaire de redéfinir l'astrologie.

Leurs réponses diffèrent suffisamment pour engendrer des conflits.

Mais ces conflits eux-mêmes participent au processus de transformation.

La communauté n'est donc pas seulement celle de ceux qui collaborent.

Elle peut être aussi celle de ceux dont les trajectoires deviennent tellement imbriquées que chacun contribue, même par opposition, à la forme prise par les autres.

C'est en ce sens précis que l'expression **communauté de destin intellectuel** peut être conservée.

L'obstacle fécond et la liberté de chacun

L'idée d'obstacle fécond conduit finalement à une conception plus exigeante de la relation.

L'autre n'est pas seulement précieux lorsqu'il aide.

Il peut également être précieux lorsqu'il oblige à préciser une limite.

Cette valeur n'est pas nécessairement reconnue au moment du conflit.

Une opposition peut être douloureuse.

Elle peut susciter colère, déception ou sentiment d'injustice.

Ce n'est qu'ultérieurement que ses effets biographiques deviennent visibles.

Nicola n'a pas besoin d'avoir consciemment « voulu » favoriser l'individualisation de Berthon pour que sa différence y ait contribué.

Barbault n'a pas besoin d'avoir consciemment « voulu » produire le conditionalisme pour que son œuvre ait servi de point de départ à la différenciation de Nicola.

Berthon n'a pas besoin d'avoir cherché à fragmenter le milieu astrologique pour que son départ contribue à rendre plus visible la pluralité des écoles.

La relation agit parfois au-delà des intentions conscientes de chacun.

Mais elle ne supprime jamais la liberté personnelle.

Chaque homme reste responsable de sa réponse.

Trois trajectoires, un même problème : devenir soi parmi les autres

Le fil reliant les trois parcours peut finalement être résumé par une question commune :

comment devenir soi au sein d'un milieu dont on reçoit beaucoup mais auquel il devient impossible de se conformer entièrement ?

Barbault participe à la création d'un langage astrologique moderne et psychologique.

Nicola reçoit cette impulsion puis cherche une architecture radicalement différente.

Berthon reçoit l’astropsychologie mais l’élargit vers la psychanalyse, la mythologie, la spiritualité et une pédagogie théâtrale profondément personnelle.

Le même milieu produit donc plusieurs réponses.

La relation entre ces hommes ne supprime pas leur singularité.

Elle contribue précisément à la faire apparaître.

Une communauté dont la rupture fait encore partie

La rupture ne doit donc pas être placée hors de la communauté de destin.

Elle peut en constituer l’une des phases.

Une communauté intellectuelle peut d’abord rassembler.

Puis différencier.

Puis engendrer plusieurs voies qui deviennent autonomes.

Dans le GA 257, Steiner insiste sur le caractère vivant d’une communauté où les êtres se rencontrent à nouveau après avoir progressé et changé ; la rencontre peut devenir source de réveils successifs précisément parce que les personnes ne sont plus identiques à ce qu’elles étaient auparavant.

Cette conception permet de voir dans la différenciation non la négation automatique du lien, mais sa métamorphose possible.

Berthon et Barbault finiront d’ailleurs par renouer après une période de ressentiment.

La relation n’est donc pas figée dans une seule forme.

Influence, éloignement et rapprochement peuvent appartenir à une même biographie relationnelle.

Du destin partagé à la responsabilité individuelle

Une dernière distinction doit rester centrale.

Partager un moment historique ne signifie pas partager une responsabilité.

La responsabilité de chacun reste individuelle.

Barbault répond à la transformation de l’astrologie selon sa pensée.

Nicola selon la sienne.

Berthon selon la sienne.

Les conditions sont en partie communes.

Les réponses ne le sont pas.

Cette articulation correspond précisément à la distinction anthroposophique entre karma et liberté : les conditions biographiques forment un champ de devenir, mais elles ne dictent pas mécaniquement la réponse. Le GA 120 souligne cette articulation entre chaînes de causalité biographique et développement de la liberté.

Ainsi, la communauté de destin ne supprime pas l'individualisation.

Elle en constitue le théâtre.

Le sens d'une rencontre se révèle peut-être dans ce qu'elle oblige à devenir

La signification ultime des relations entre Barbault, Nicola et Berthon ne peut être connue de manière certaine.

Rien ne permet d'établir pourquoi, dans un sens spirituel, ces trois individualités devaient ou non se rencontrer.

Mais leur histoire permet d'observer ce que les rencontres ont produit.

Barbault devient pour Nicola à la fois référence et point de différenciation.

Nicola devient pour Berthon partenaire puis résistance suffisamment forte pour rendre nécessaire un autre cadre.

Berthon contribue lui-même à rendre manifeste qu'une astrologie psychologique et spirituelle particulière peut devenir une école autonome.

Chacun devient ainsi pour l'autre non seulement une personne rencontrée, mais une **condition de clarification**.

Une possible communauté de destin intellectuel apparaît alors non comme une doctrine ésotérique sur trois karmas reliés, mais comme un fait biographique plus sobre :

trois individualités se sont rencontrées au moment où une discipline devait se transformer ; leurs affinités, leurs influences et leurs conflits ont contribué à accélérer la différenciation de leurs pensées et à modifier durablement le paysage astrologique auquel elles appartenaient.

Le sens possible de leur rencontre peut alors être mesuré à ses effets.

Non à ce qui aurait été prédéterminé.

Non à ce qui serait caché derrière l'histoire.

Mais à ce qui devient visible dans les biographies :

chacun, au contact des autres, est devenu davantage impossible à confondre avec eux.

C'est peut-être précisément là que réside la forme la plus prudente et la plus féconde de cette **communauté de destin intellectuel** : non pas trois hommes voués à suivre la même route, mais trois individualités dont les routes se sont croisées assez fortement pour obliger chacune à devenir plus nettement elle-même.

Chapitre 34 — Berthon : de l'individuation à la souveraineté

Recevoir une influence

L'autonomie intellectuelle ne commence pas par l'absence d'influence. Elle commence généralement par une rencontre suffisamment forte pour mettre une pensée en mouvement.

Jacques Berthon ne se construit pas contre toute tradition astrologique. Il reçoit d'abord. La découverte d'André Barbault semble avoir joué un rôle particulièrement important : Berthon découvre probablement l'astrologie lors d'une conférence de Barbault au Centre International d'Astrologie, se passionne pour ses ouvrages et s'oriente rapidement vers l'astropsychologie.

Cette première étape est essentielle, car elle interdit de représenter son parcours comme celui d'un individualiste qui aurait toujours voulu ne dépendre de personne.

Une pensée personnelle se nourrit d'abord de pensées qui la précèdent.

Elle reçoit un langage.

Des méthodes.

Des concepts.

Des problèmes à résoudre.

Des manières d'interpréter.

Puis vient progressivement la question décisive :

qu'est-ce qui, dans ce qui a été reçu, peut devenir réellement personnel ?

Cette transformation de l'héritage reçu correspond bien à la conception anthroposophique du Moi comme réalité en devenir. Le GA 107 décrit l'individualisation comme un processus au cours duquel le Je se dégage progressivement de déterminations antérieures et devient capable d'introduire du nouveau au lieu de développer seulement ce qui avait été déposé en lui.

Dans cette perspective, recevoir n'est donc pas le contraire de devenir soi.

Recevoir constitue le matériau de départ.

L’enjeu commence lorsque le contenu reçu doit être travaillé, assimilé, transformé et finalement rendu personnel.

De l’influence à l’appropriation

L’influence de Barbault ne conduit pas Berthon à devenir simplement un continuateur.

L’astropsychologie fournit un point de départ, mais le parcours élargit progressivement ce champ.

Berthon associe astrologie et psychanalyse.

Il développe une astro-sexologie.

Il donne une place importante à la mythologie gréco-romaine.

Il introduit une dimension spirituelle explicite dans son enseignement.

Il crée également l’Astrothéâtre, où le travail théâtral et le thème natal sont mis en relation. Son cursus à l’ESAP devient une construction originale s’étendant sur plusieurs années, avec examens et mémoire.

L’influence initiale est donc assimilée puis transformée.

Ce processus correspond à une différence fondamentale entre imitation et filiation intellectuelle.

Imiter signifie reproduire.

Recevoir véritablement signifie parfois devenir suffisamment nourri par une pensée pour pouvoir ensuite s’en écarter.

Le maître ou la référence conserve son importance historique sans déterminer définitivement l’orientation future.

C’est précisément ce qui paraît s’être produit chez Berthon.

Barbault contribue à ouvrir une voie.

Mais Berthon finit par produire une forme d’enseignement qu’il serait impossible de confondre entièrement avec celle de Barbault.

Se confronter à une autre pensée

L’étape suivante n’est plus seulement celle de l’influence, mais celle de la confrontation.

La création du CEFA place Jacques Berthon dans un travail institutionnel commun avec Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet. Très vite, les différences deviennent importantes. Les sources disponibles établissent notamment que Berthon et Nicola n'avaient pas les mêmes conceptions juridiques et financières et qu'ils n'envisageaient pas de la même manière l'avenir de l'association. La crise conduit Berthon à créer l'ESAP, tandis que Nicola imprime ensuite au CEFA une orientation conditionaliste.

Il faut rester strict sur ce point.

Les sources ne permettent pas d'attribuer avec certitude le conflit Berthon–Nicola à leurs divergences doctrinales ultérieures.

Il serait donc excessif d'affirmer que Berthon quitte le CEFA parce qu'il refuse le conditionalisme de Nicola.

Ce qui est documenté concerne principalement la conduite de l'association et les conceptions juridiques et financières.

Mais le contexte intellectuel montre que les deux hommes développeront effectivement des voies de plus en plus distinctes.

La confrontation devient ainsi, quelle qu'en soit la cause exacte, une étape de différenciation.

Penser avec l'autre sans devenir l'autre

La synastrie Berthon–Nicola donne symboliquement une image particulièrement nette de cette difficulté à penser ensemble tout en conservant des orientations distinctes.

Mercure de Berthon forme un carré au Mercure de Nicola avec seulement **0°44' d'orbe**.

Cette configuration ne signifie pas impossibilité de comprendre l'autre. Elle peut au contraire produire une relation intellectuellement stimulante, parce que chaque pensée oblige l'autre à reformuler ses évidences.

Mais la tension est forte.

À cela s'ajoutent Mars de Berthon carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**, et Saturne de Berthon en sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

L'enjeu symbolique dépasse alors la divergence d'idées.

Il concerne aussi :

l'initiative ;

la liberté ;

la structure ;

la capacité de chacun à conserver sa propre direction.

Cette lecture ne transforme pas les aspects en causes du conflit. Elle montre seulement qu'une relation historiquement marquée par la différenciation active précisément des fonctions que la tradition astrologique associe à la pensée, à l'action, à la structure et à l'indépendance.

La relation devient ainsi un lieu où Berthon ne peut plus simplement recevoir.

Il doit choisir.

Se séparer

La séparation constitue un tournant biographique parce qu'elle transforme une différence en décision.

Tant qu'une divergence reste discutée dans un cadre commun, l'ancienne structure demeure.

Partir signifie accepter de perdre ce cadre pour rendre possible autre chose.

La séparation de Berthon avec le CEFA possède donc une double signification.

Elle ferme une expérience collective.

Mais elle ouvre simultanément une possibilité nouvelle.

Ce point distingue fortement cette rupture d'un simple retrait défensif.

Berthon ne se sépare pas pour cesser d'enseigner.

Il se sépare pour pouvoir enseigner autrement.

La distinction est fondamentale.

Dans une lecture anthroposophique, l'individualisation n'atteint son sens créateur que lorsqu'elle ne se réduit pas au refus de ce qui existe déjà. Le GA 107 conduit précisément d'une émancipation progressive vis-à-vis des déterminations reçues vers une capacité du Je à créer réellement quelque chose de nouveau.

La liberté ne se manifeste donc pas seulement dans :

« cela ne convient plus ».

Elle devient pleinement créatrice lorsque cette constatation est suivie de :

« une autre forme peut être construite ».

Créer son propre lieu

L'ESAP représente précisément cette seconde étape.

Après la séparation, Berthon ne cherche pas seulement un autre lieu où poursuivre le même enseignement.

Il construit une institution correspondant davantage à son orientation.

L'école organise progressivement un cursus de plusieurs années, associant bases astrologiques, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle. Les élèves passent des examens et doivent réaliser un mémoire. Les cours sont enregistrés, puis utilisés pour développer un enseignement par correspondance.

Cette organisation montre une caractéristique importante de l'autonomie de Berthon :

sa liberté ne reste pas informelle.

Elle devient structure.

Ce point est particulièrement intéressant sur le plan astrologique.

Le thème natal comporte un trigone Saturne–Uranus à **1°49'**. Uranus symbolise ici la différenciation, l'innovation et le besoin de liberté ; Saturne apporte organisation, structuration, continuité et capacité à inscrire une innovation dans le temps. Le corpus astrologique souligne précisément qu'une intégration mature de ces deux fonctions permet de transformer l'innovation en structure durable plutôt que de maintenir une rébellion sans construction.

Le parcours de l'ESAP correspond remarquablement à cette articulation :

rompre avec une forme devenue inadéquate, puis construire une autre forme suffisamment organisée pour durer.

Uranus carré au Milieu du Ciel : une trajectoire qui doit rester personnelle

Cette autonomie apparaît encore plus fortement avec le carré d'Uranus au Milieu du Ciel, exact à seulement **0°03'**. Le thème natal comporte également Mars opposé Pluton à **4°11'** et Saturne trigone Uranus à **1°49'**.

Un Uranus aussi précisément relié au Milieu du Ciel rend symboliquement particulièrement sensible la question de la direction sociale.

La trajectoire ne peut facilement rester enfermée dans une forme ressentie comme extérieure ou devenue incompatible avec une orientation personnelle.

Mais cette configuration possède deux niveaux d'expression possibles.

Dans sa forme immature :

rompre parce que toute contrainte est vécue comme insupportable.

Dans sa forme plus intégrée :

modifier une trajectoire lorsqu'une structure ne permet plus l'expression d'une orientation devenue suffisamment personnelle.

Le parcours de Berthon incline fortement vers la seconde lecture dans l'épisode du CEFA, puisqu'une nouvelle structure apparaît après la rupture.

La séparation devient donc moins un rejet de la structure qu'une volonté de disposer d'une structure mieux accordée à ce qui doit être développé.

Cette distinction est capitale pour comprendre le terme de **souveraineté**.

La souveraineté n'est pas l'absence de cadre.

Elle est la capacité à devenir davantage auteur du cadre dans lequel une orientation prend forme.

Développer son propre enseignement

La souveraineté intellectuelle devient plus manifeste encore lorsque Berthon ne se contente plus d'organiser une institution, mais développe une pédagogie reconnaissable.

Les témoignages décrivent un enseignement extrêmement personnel.

Son passé théâtral devient une ressource pédagogique. Samuel Djian-Gutenberg évoque des cours d'environ deux heures où Berthon mobilise humour, érudition, littérature, art et étude de biographies, tout en organisant l'ensemble avec une rigueur comparable à des cours universitaires.

Cette combinaison est révélatrice.

La souveraineté ne consiste pas seulement à posséder une école.

Elle consiste à faire de cette école l'expression d'une conception.

Berthon n'abandonne pas l'astrologie traditionnelle.

Il l'intègre.

Il ne renonce pas à la psychologie.

Il l'approfondit.

Il introduit la psychanalyse.

Puis la sexualité.

Puis la mythologie.

Puis une dimension spirituelle.

Le théâtre lui-même n'est pas laissé en arrière : il revient sous la forme de l'Astrothéâtre.

Une biographie antérieure est donc progressivement réunifiée.

Le professeur d'art dramatique et l'astrologue ne restent plus deux identités séparées.

L'expérience théâtrale devient une composante de la transmission astrologique.

C'est une caractéristique importante du devenir personnel : **ce qui avait été vécu séparément peut être intégré dans une création qui porte une signature propre.**

Devenir auteur plutôt que seulement héritier

Cette transformation correspond directement au mouvement décrit dans le GA 107.

Le Je ne doit pas seulement développer ce qui lui a été donné ; il est appelé à devenir capable d'ajouter quelque chose de nouveau à l'évolution. L'index du cycle distingue ainsi le passage des déterminations reçues à l'émancipation progressive et finalement à une véritable activité créatrice.

Appliquée à Berthon, cette idée permet de distinguer plusieurs étapes.

Au commencement, il reçoit une astrologie.

Puis il l'étudie.

Ensuite il l'enseigne.

Puis il lui donne une forme institutionnelle personnelle.

Enfin il développe une manière de transmettre qui porte de plus en plus clairement sa signature.

Il passe ainsi progressivement de la position d'**héritier** à celle d'**auteur**.

Non au sens où il aurait créé l'astrologie qu'il enseigne.

Mais au sens où l'agencement, la pédagogie, les rapprochements, le style, les priorités et la vision générale deviennent suffisamment personnels pour constituer une orientation reconnaissable.

Encourager les élèves à trouver leur propre chemin

La souveraineté de Berthon ne se traduit pourtant pas simplement par le désir de produire des disciples identiques à lui.

Le témoignage de Marie-Paule Baicry constitue ici un élément particulièrement important. Elle décrit Berthon comme « libre et indépendant » et explique qu'il invitait ses élèves à travailler et penser par eux-mêmes, à s'affranchir des conformismes, à trouver leur propre chemin en toute autonomie et à occuper leur place singulière sans attendre constamment la reconnaissance extérieure. Elle souligne également sa simplicité, sa discrétion et son embarras devant certains éloges.

Cette donnée modifie profondément la compréhension du personnage.

Berthon ne semble pas concevoir son autorité pédagogique comme une autorité destinée à maintenir indéfiniment l'élève sous dépendance.

L'enseignement vise au contraire une émancipation.

Le maître transmet suffisamment pour que l'élève puisse ensuite devenir lui-même.

Samuel Djian-Gutenberg en fournit presque l'illustration biographique : Berthon lui donne des bases solides et structurées, puis cet ancien élève poursuit son propre chemin, rencontre d'autres enseignants, découvre Rudhyar et développe une orientation plus proche de sa sensibilité, tout en continuant à considérer Berthon comme une figure majeure de sa formation.

Cette évolution correspond exactement à une transmission féconde :

recevoir sans rester prisonnier de ce qui a été reçu.

Berthon reproduit ainsi pédagogiquement ce qu'il avait lui-même accompli intellectuellement.

Transmettre aux autres ce qui avait été conquis pour soi

Une cohérence profonde apparaît alors entre biographie et pédagogie.

Berthon reçoit de Barbault.

Puis il transforme.

Il collabore.

Puis il se différencie.

Il crée son propre cadre.

Puis il encourage ceux qui passent par ce cadre à ne pas en devenir prisonniers.

La liberté initialement conquise pour soi devient progressivement une valeur transmise aux autres.

Ce mouvement est particulièrement intéressant dans la perspective du GA 257. Steiner y décrit l'époque moderne comme celle où l'être humain éprouve de plus en plus fortement le

besoin d’être une personnalité propre tout en ne pouvant cependant vivre humainement sans les autres.

La question moderne n’est donc pas seulement :

comment devenir indépendant ?

Elle est :

comment devenir pleinement individuel tout en restant capable d’entrer dans une relation qui ne supprime ni sa propre individualité ni celle de l’autre ?

La pédagogie de Berthon semble, au moins en partie, répondre à ce problème.

L’élève n’est pas invité à disparaître dans le système du professeur.

Il doit devenir à son tour auteur de sa propre orientation.

De l’individualisation à la souveraineté

Le terme **individuation** peut être conservé dans un sens psychologique général, mais dans une lecture strictement anthroposophique le terme **individualisation** est plus approprié.

Il désigne le processus par lequel le Moi devient davantage capable de se dégager des déterminations collectives, de transformer ce qui a été reçu et d’agir depuis un centre plus personnel.

La souveraineté représente une étape supplémentaire.

L’individualisation répond à la question :

« qu’est-ce qui m’appartient réellement ? »

La souveraineté ajoute :

« comment donner à ce qui m’appartient une forme dont la responsabilité peut être assumée ? »

Chez Berthon, cette progression semble particulièrement nette.

Il ne se contente pas d’avoir une opinion différente.

Il construit une école.

Il ne se contente pas de revendiquer son originalité.

Il organise un cursus.

Il ne se contente pas de rompre avec un collectif.

Il crée une nouvelle forme de transmission.

Il ne conserve pas non plus la liberté comme privilège personnel.

Il invite ses élèves à la développer.

La souveraineté n’est donc pas ici synonyme de domination.

Elle signifie d’abord **capacité à devenir l’auteur de sa propre direction**.

La différence entre souveraineté et toute-puissance

Cette distinction doit être rigoureusement maintenue.

Être souverain sur sa propre orientation ne signifie pas disposer d’un pouvoir absolu sur les autres.

La souveraineté intérieure concerne la responsabilité de ses choix.

La toute-puissance voudrait déterminer également les choix d’autrui.

Cette frontière est particulièrement importante dans la trajectoire de Berthon.

Pendant une grande partie de sa vie, la souveraineté paraît féconde :

il choisit ;

il crée ;

il structure ;

il transmet ;

il permet aux autres de se différencier.

Son thème comporte d’ailleurs un facteur particulièrement intéressant à cet égard : Saturne trigone Uranus à **1°49'**. La liberté uranienne peut y trouver une forme saturnienne suffisamment stable pour produire une innovation durable, plutôt qu’une succession de ruptures sans construction.

L’ESAP constitue probablement la manifestation biographique la plus claire de cette synthèse.

Le problème du geste final apparaît précisément lorsque la souveraineté personnelle rencontre sa limite absolue :

le devenir de ce qui survivra à son auteur.

Devenir progressivement l’auteur de sa propre orientation

Le parcours peut ainsi être compris comme une suite de transformations cohérentes.

Au début, Berthon rencontre une pensée qui l'enthousiasme.

Cette pensée lui donne une entrée dans l'astrologie moderne.

Puis il entre dans un milieu collectif.

Il y participe.

Il enseigne.

Il collabore.

La confrontation avec Nicola rend ensuite visible la limite du cadre partagé.

La séparation ouvre la possibilité de l'ESAP.

L'ESAP permet à Berthon d'organiser son propre enseignement.

Cet enseignement devient suffisamment personnel pour intégrer les différentes dimensions de sa biographie : théâtre, astrologie, psychanalyse, mythologie, spiritualité.

Enfin, ce qui avait été conquis personnellement devient principe pédagogique :

penser par soi-même et trouver sa propre voie.

La cohérence est remarquable.

Berthon n'atteint pas son autonomie par absence de relations.

Il l'atteint **à travers elles**.

Barbault lui donne quelque chose à recevoir.

Nicola lui oppose quelque chose avec quoi il ne peut finalement plus construire de la même manière.

Les élèves lui donnent la possibilité de transmettre ce qui a été élaboré.

Ainsi, la souveraineté apparaît comme le produit d'un long mouvement relationnel.

La souveraineté comme résultat d'une biographie

La souveraineté n'est donc pas un trait fixe du caractère.

Elle semble davantage être une conquête biographique.

Berthon n'est pas simplement « indépendant ».

Il devient progressivement capable de faire de son indépendance une construction.

Cette nuance est essentielle.

L'indépendance pure peut rester négative :

ne pas dépendre.

La souveraineté créatrice devient positive :

donner une forme à ce qui a été librement assumé.

Le GA 107 fournit ici une perspective particulièrement féconde : le développement du Je conduit progressivement de l'émancipation vis-à-vis des déterminations reçues vers la possibilité d'une activité créatrice qui introduit du nouveau.

Chez Berthon, ce passage peut être observé concrètement.

La rupture ne reste pas rupture.

Elle devient école.

L'influence ne reste pas influence.

Elle devient synthèse personnelle.

L'enseignement ne reste pas répétition.

Il devient pédagogie originale.

L'élève ne doit pas rester disciple.

Il est invité à devenir autonome.

Une souveraineté qui rencontre finalement sa propre limite

Cette trajectoire permet cependant de poser une question décisive pour la suite de l'étude.

Une souveraineté construite pendant toute une vie peut-elle accepter qu'un jour quelque chose lui échappe définitivement ?

Tant que Berthon vit, son autonomie peut toujours s'exercer.

Il peut modifier un cours.

Quitter une structure.

Créer une autre école.

Changer une pratique.

Donner une consigne.

Corriger une interprétation.

Répondre à une critique.

Choisir les conditions de diffusion des cassettes.

Après sa mort, cette souveraineté ne pourra plus s'exercer directement.

L'œuvre devra soit être remise à d'autres, soit disparaître sous certaines de ses formes.

Le paradoxe central apparaît alors :

l'homme qui avait conquis le droit de devenir auteur de sa propre orientation devait finalement accepter que son œuvre entre dans une histoire dont il ne serait plus l'auteur.

C'est précisément à cet endroit que la souveraineté risque de rencontrer sa limite.

Lorsque l'autonomie de l'homme rencontre l'autonomie de l'œuvre

L'expérience accomplie avec les élèves montre que Berthon pouvait accepter l'autonomie des personnes.

Il les invitait même à la développer.

Mais une différence existe entre laisser un élève devenir lui-même et laisser une archive devenir autonome.

L'élève finit par parler en son propre nom.

La cassette continue à parler au nom de Berthon.

L'élève transforme l'enseignement et assume ensuite sa transformation.

L'enregistrement conserve une parole ancienne sous le nom de son auteur.

La transmission posthume demande donc autre chose que la pédagogie de l'autonomie.

Elle demande d'accepter que **d'autres personnes deviennent responsables d'une parole qui continuera pourtant à représenter son auteur**.

Le problème de souveraineté devient alors particulièrement aigu.

Du « devenir soi » au « laisser devenir »

Toute la première moitié du parcours semble pouvoir se résumer par un mouvement :

devenir soi.

Recevoir sans rester imitateur.

Se confronter sans disparaître.

Se séparer lorsque la construction commune devient impossible.

Créer.

Structurer.

Assumer.

Transmettre.

Mais une seconde exigence peut apparaître à la fin d'une biographie créatrice :

laisser devenir.

Laisser l'élève devenir autre.

Berthon semble y avoir largement consenti.

Laisser l'œuvre devenir autre chose que ce que son créateur peut encore contrôler constitue une épreuve différente.

Elle implique de renoncer à une partie de la souveraineté qui avait précisément été si difficilement conquise.

C'est peut-être là que se situe le paradoxe ultime de la trajectoire.

La souveraineté avait été une force de création.

Elle avait permis de transformer l'influence en pensée personnelle, le conflit en institution nouvelle et l'enseignement en chemin d'autonomie pour d'autres.

Mais cette même souveraineté pouvait rencontrer une difficulté nouvelle lorsque l'étape suivante ne demandait plus de construire davantage, mais de **cesser d'être le centre décisionnel du devenir de l'œuvre**.

Une souveraineté accomplie ou poussée jusqu'à son extrême ?

La destruction finale laisse alors ouvertes deux interprétations profondément différentes.

Selon la première, Berthon pousse la souveraineté jusqu'à son extrême :

ayant déterminé toute sa vie la direction de son travail, il décide encore de son terme et refuse qu'une partie de sa parole continue sous des conditions qu'il ne pourra plus maîtriser.

Selon la seconde, le geste peut représenter une forme radicale de renoncement :

après avoir transmis l'essentiel aux personnes, il retire les supports et refuse d'organiser sa propre survivance documentaire.

Les deux hypothèses restent possibles.

Elles peuvent même avoir coexisté.

Une décision humaine peut être simultanément maîtrise et dépouillement.

La forte maison XII étudiée précédemment empêche de réduire le geste à la volonté de contrôle ; Mars–Pluton, Saturne en VIII et Uranus–Milieu du Ciel empêchent inversement de négliger les questions de maîtrise, de confiance et d'autonomie.

La souveraineté de Berthon doit donc elle-même rester pensée comme une réalité ambivalente.

Devenir l'auteur de sa vie sans pouvoir rester l'auteur de son après-vie

L'enseignement anthroposophique du devenir du Moi donne finalement à cette trajectoire une profondeur particulière.

Le GA 107 ne présente pas l'individualisation comme enfermement dans une identité achevée. Il conduit vers un Je capable de produire du nouveau et de participer activement à l'évolution.

La souveraineté véritable ne peut donc être immobilité.

Elle est capacité de créer depuis soi sans être simplement l'effet du passé.

Jacques Berthon semble avoir accompli une part importante de ce mouvement dans sa biographie.

Il reçoit une influence sans s'y réduire.

Il rencontre d'autres volontés sans renoncer à la sienne.

Il transforme une séparation en création.

Il construit une pédagogie personnelle.

Il invite les élèves à ne pas demeurer ses copies.

Il devient progressivement **l'auteur de sa propre orientation**.

Mais cette conquête conduit à une dernière question, beaucoup plus difficile :

comment rester souverain lorsque la dernière forme de liberté consiste précisément à ne plus pouvoir gouverner ce qui continuera après soi ?

La destruction des archives peut être envisagée comme l'endroit où cette question devient concrète.

L'homme avait appris à devenir libre des maîtres et des institutions.

Il avait appris à créer selon sa propre orientation.

Il avait même appris à favoriser la liberté de ses élèves.

Restait peut-être une épreuve d'une autre nature :

accepter que l'œuvre, elle aussi, puisse quitter définitivement la sphère de sa souveraineté.

Ainsi, le parcours de Jacques Berthon conduit d'une individualisation progressivement conquise vers une souveraineté intellectuelle et institutionnelle remarquable. Mais cette souveraineté, précisément parce qu'elle avait été féconde, pouvait porter en elle son ultime paradoxe : **avoir passé une vie à devenir l'auteur de sa propre voie, puis devoir consentir qu'après la mort d'autres deviennent les auteurs du devenir de ce qui avait été créé.**

Neuvième partie — L'épreuve ultime : laisser l'œuvre devenir indépendante de son créateur

Chapitre 35 — Transmettre de son vivant et transmettre après sa mort ne sont pas la même chose

L'enseignement vivant reste sous la responsabilité de l'enseignant

Transmettre de son vivant signifie rester présent dans le processus de transmission.

L'enseignant ne se contente pas de produire un contenu. Il demeure responsable de la manière dont ce contenu est présenté, compris, précisé et éventuellement rectifié. Sa parole reste reliée à une présence capable d'en répondre.

Dans l'enseignement de Jacques Berthon, cette dimension était particulièrement forte. Les cours étaient enregistrés, mais ils étaient d'abord prononcés devant des étudiants. Samuel Djian-Gutenberg décrit un enseignement vivant d'environ deux heures, porté par la culture, l'humour, le talent théâtral et la présence personnelle de Berthon. Les étudiants étaient invités à ne pas interrompre le cours parce que celui-ci était enregistré pour être ensuite diffusé sous forme de cassettes.

La cassette apparaît donc, à l'origine, comme le prolongement d'un enseignement vivant.

Elle ne le remplace pas encore totalement.

Elle est produite sous l'autorité de celui qui parle.

Celui-ci sait qu'il est enregistré.

Il détermine le contenu.

Il peut poursuivre son enseignement ultérieurement.

Il peut préciser ce qui a été dit.

Il peut modifier certaines formulations dans de futurs cours.

Il peut répondre aux élèves qui viennent ensuite vers lui.

La transmission enregistrée reste ainsi reliée à une **source vivante encore capable d'assumer sa parole**.

Cette distinction est fondamentale pour comprendre pourquoi Berthon a pu accepter pendant des années la diffusion de ses cassettes tout en décidant, à la fin de sa vie, de les détruire et d'interdire leur duplication. Les mêmes objets ne possèdent plus exactement le même statut avant et après la disparition de leur auteur.

Une parole peut être expliquée, corrigée et contextualisée

Une parole vivante n'est jamais complètement enfermée dans sa première formulation.

L'enseignant peut préciser :

« cette formule était générale » ;

« ce point doit être nuancé » ;

« cette interprétation correspondait à telle période de recherche » ;

« cette idée a depuis été modifiée » ;

« cet exemple ne doit pas être appliqué mécaniquement ».

Cette possibilité de reprise donne à l'enseignement oral une plasticité particulière.

Berthon enseigna pendant plusieurs décennies. Une pensée qui se déploie sur une durée aussi longue n'a aucune raison d'être absolument identique à elle-même de la première à la dernière année. Les domaines abordés sont nombreux : astrologie traditionnelle, astropsychologie, psychanalyse, sexualité, mythologie, spiritualité, étude de biographies et Astrothéâtre.

Une cassette fixe pourtant un instant de cette évolution.

Elle conserve ce qui a été dit ce jour-là.

Pas nécessairement ce qui aurait été dit vingt ans plus tard.

L'enregistrement introduit donc une première séparation entre la pensée vivante et sa trace.

Tant que l'auteur demeure présent, cette séparation peut être corrigée par l'existence même de l'auteur.

Après sa mort, elle devient définitive.

La voix enregistrée n'est déjà plus tout à fait la parole vivante

Cette différence est particulièrement importante dans le cas de Berthon parce que les enregistrements conservaient **sa voix**.

Un texte imprimé sépare déjà fortement le contenu de son auteur.

La cassette maintient quelque chose de plus personnel :

le rythme ;

les inflexions ;

les silences ;

l'humour ;

les hésitations ;

l'accentuation ;

la manière d'enchaîner les idées.

Elle conserve donc une forme de présence.

Mais cette présence possède un caractère paradoxal.

Elle ressemble à une présence humaine tout en étant incapable de répondre.

Une voix enregistrée peut parler.

Elle ne peut pas écouter.

Elle peut répéter.

Elle ne peut pas reprendre.

Elle peut donner l'impression que l'auteur demeure accessible.

Mais elle ne peut plus adapter son discours à celui qui l'entend.

Cette différence devient particulièrement visible après la mort.

La voix continue matériellement.

La relation, elle, n'existe plus sous la même forme.

L'enregistrement transforme ainsi progressivement la parole en **objet transmissible**.

L'enregistrement détache progressivement la parole de celui qui l'a prononcée

Dès qu'un cours est enregistré, une première autonomie apparaît.

La parole peut désormais être entendue lorsque l'enseignant est absent.

Elle peut voyager.

Être copiée.

Être réécoutée.

Être entendue par une personne que l'enseignant n'a jamais rencontrée.

Les cours par correspondance de Berthon exploitaient précisément cette possibilité. Des étudiants éloignés de Paris purent suivre l'enseignement grâce aux « astrocassettes ». Marie-Paule Baicry explique que cette formule lui permit de recevoir depuis l'Alsace l'enseignement de l'ESAP.

Cette extension constitue l'un des grands pouvoirs de l'enregistrement :

la parole cesse de dépendre de la présence physique de celui qui parle.

Mais cette conquête contient déjà en germe le problème futur.

Plus une parole devient indépendante matériellement de son auteur, plus celui-ci perd une part de maîtrise sur le contexte dans lequel elle sera entendue.

Tant qu'il vit, cette autonomie reste relative.

Après sa mort, elle devient structurelle.

Une première autonomie acceptée du vivant

Il serait donc incorrect de présenter Berthon comme ayant toujours refusé que son enseignement acquière une autonomie.

Il avait précisément organisé cette autonomie.

Les cours étaient enregistrés dans le but d'être diffusés.

L'enseignement par correspondance reposait sur une parole pouvant atteindre des élèves sans présence physique immédiate du professeur.

Il existait déjà un éloignement entre enseignant et destinataire.

Cette donnée constitue l'un des contre-arguments les plus importants à une interprétation simpliste du geste final.

Berthon n'était pas opposé par principe à la reproduction de sa parole.

Il l'avait utilisée comme moyen pédagogique.

Le problème final doit donc être situé ailleurs.

Ce qui change n'est probablement pas :

la parole peut-elle être enregistrée ?

Cette question avait depuis longtemps reçu une réponse positive.

La question devient :

que peut devenir cette parole enregistrée lorsque celui qui en répond ne sera définitivement plus là ?

Après la mort, aucune correction n'est plus possible

La mort crée une rupture qualitative.

Avant elle, toute transmission contient encore la possibilité d'une intervention.

Après elle, cette possibilité disparaît.

Une archive peut être lue de travers.

Une cassette peut être reproduite hors de son contexte.

Un propos peut être isolé.

Une conception ancienne peut être présentée comme la pensée définitive de son auteur.

Une plaisanterie peut être prise littéralement.

Un exemple pédagogique peut être détaché de sa fonction.

Une idée provisoire peut devenir doctrine.

Et l'auteur ne pourra plus intervenir.

C'est cette impossibilité qui distingue radicalement transmission vivante et transmission posthume.

La recherche contemporaine sur les héritages informationnels montre précisément que la mort modifie le contexte d'accès, d'usage et de contrôle des traces personnelles. L'accès jugé acceptable pendant la vie ne l'est pas nécessairement après la mort ; les motivations des détenteurs, le changement temporel du contexte et les valeurs latentes des données rendent la gestion posthume beaucoup plus complexe.

Ces recherches portent principalement sur les données numériques contemporaines et ne décrivent donc pas directement les cassettes de Berthon.

Mais le problème structurel est comparable :

une trace créée dans un contexte de contrôle vivant peut poursuivre son existence dans un contexte où ce contrôle n'existe plus.

La postérité transforme les conditions du consentement

Le consentement donné à une diffusion de son vivant n'équivaut donc pas nécessairement à un consentement illimité à toute diffusion future.

Berthon pouvait accepter qu'une cassette soit utilisée dans le cadre de son enseignement.

Cela ne signifie pas automatiquement qu'il aurait accepté :

une reproduction indéfinie ;

une numérisation future ;

une diffusion mondiale ;

des extraits sortis de leur contexte ;

une exploitation commerciale nouvelle ;

une édition réalisée sans lui ;

ou des usages impossibles à anticiper au moment de l'enregistrement.

La recherche contemporaine sur les héritages numériques insiste justement sur la difficulté de définir les droits d'accès et d'usage après la mort et sur le fait que le contexte change profondément entre circulation du vivant et circulation posthume.

L'interdiction de duplication donnée par Berthon prend alors une signification particulière.

Elle semble introduire une limite entre deux régimes :

la reproduction qu'il avait autorisée dans le cadre de sa vie et de son enseignement

et

la reproduction qui pourrait continuer lorsqu'il ne serait plus capable d'en contrôler les conditions.

Cette interprétation reste une hypothèse, mais elle respecte mieux l'ensemble des faits que l'idée d'un refus général de transmettre.

L'archive commence une existence indépendante

Après la mort, l'archive ne constitue plus simplement une extension de la mémoire de son auteur.

Elle entre dans une nouvelle chaîne d'existence.

Elle possède désormais :

des détenteurs ;

des héritiers éventuels ;

des archivistes ;

des lecteurs ;

des éditeurs ;

des chercheurs ;

des collectionneurs ;

des interprètes.

Chacun peut lui attribuer une fonction nouvelle.

L'archive commence donc une véritable **biographie propre**.

Elle change de lieu.

De propriétaire.

De support.

De public.

De signification.

Le créateur ne peut plus accompagner ces transformations.

Les études consacrées aux traces posthumes numériques montrent d'ailleurs que les survivants deviennent progressivement les curateurs de la présence du mort : ils sélectionnent, maintiennent, suppriment, interprètent et réorganisent les traces laissées, participant ainsi à la construction de son identité posthume.

Cette observation est particulièrement importante pour une œuvre enregistrée.

La cassette ne survit pas seule.

Quelqu'un décide toujours :

de la conserver ;

de la copier ;

de la classer ;

de la publier ;

de la contextualiser ;

de lui donner un titre ;

de choisir ce qui mérite d'être entendu.

La postérité n'est donc jamais pure conservation.

Elle est aussi **interprétation par ceux qui restent**.

La parole devient progressivement celle des autres aussi

Une œuvre posthume reste l'œuvre de son auteur.

Mais sa signification sociale est désormais partiellement construite par les autres.

Ce déplacement est inévitable.

Un enseignant peut contrôler son cours.

Il ne peut pas contrôler définitivement l'histoire de ce cours.

Un auteur peut décider ce qu'il publie.

Il ne peut pas décider intégralement de ce que plusieurs générations feront de ce qu'il a laissé.

La survivance d'une œuvre exige ainsi une forme particulière de renoncement :

accepter que la transmission ne signifie plus seulement donner, mais abandonner progressivement une part du pouvoir d'interprétation.

C'est peut-être l'une des différences essentielles entre transmission vivante et transmission posthume.

Transmettre vivant consiste encore en partie à accompagner.

Transmettre mort signifie avoir cessé d'accompagner.

La transmission vivante reste relationnelle

L'enseignement de Berthon semble avoir fortement reposé sur la relation.

Même lorsque les élèves écoutaient les cassettes à distance, ils entraient dans un système pédagogique encore dirigé par une école vivante.

Le professeur existait.

Monique Kalinine existait.

L'ESAP existait.

Il y avait des examens.

Un cursus.

Un mémoire.

Une progression.

Les cassettes appartenaient donc à un ensemble organisé.

Après la disparition du professeur, le même enregistrement peut continuer matériellement mais perdre une partie de ce contexte.

Il devient alors beaucoup plus facilement :

un fragment ;

une archive ;

un document historique ;

un témoignage ;

une curiosité ;

un matériau pour une nouvelle publication.

Son statut change.

Ce changement peut être particulièrement difficile pour un enseignant qui accordait de l'importance à la cohérence et à la structuration de son enseignement.

Une parole figée face à une pensée qui avait été vivante

L'enregistrement possède une autre particularité : il fixe définitivement une formulation.

Une pensée vivante peut changer.

Une cassette ne change plus.

Le paradoxe devient particulièrement fort pour une personne qui valorisait l'autonomie intellectuelle.

Berthon encourageait ses élèves à développer leur propre chemin plutôt qu'à devenir les répétiteurs d'une doctrine. Son enseignement était décrit comme libre, profondément humain et favorable à l'émancipation intellectuelle.

La cassette, à l'inverse, reproduit exactement.

Elle ne transforme pas.

Elle répète la parole ancienne à l'identique.

Deux formes de transmission apparaissent alors.

La première est **organique** :

l'élève reçoit, assimile, transforme, puis parle depuis lui-même.

La seconde est **archivistique** :

le support conserve et reproduit la parole telle qu'elle fut prononcée.

La première produit de l'autonomie humaine.

La seconde produit de la permanence documentaire.

Il n’est pas impossible que Berthon ait accordé davantage de valeur à la première qu’à la seconde.

Cela reste une hypothèse, mais elle correspond remarquablement aux témoignages sur sa pédagogie.

L’autonomie de l’élève n’est pas celle de l’archive

Cette distinction permet de résoudre une contradiction apparente.

Berthon pouvait encourager ses élèves à devenir totalement indépendants et cependant refuser l’autonomie posthume des cassettes.

Parce que ces deux autonomies ne sont pas de même nature.

L’élève qui devient autonome cesse progressivement de parler au nom de Berthon.

Il assume sa propre pensée.

Il peut reconnaître ce qu’il doit à son professeur tout en devenant responsable de ses choix.

L’archive, elle, continue à parler avec la voix de Berthon.

Elle porte son nom.

Elle peut être présentée comme exprimant sa pensée.

Mais elle est désormais gérée par d’autres.

C’est donc précisément parce qu’elle reste étroitement liée à son identité qu’elle peut devenir plus difficile à abandonner.

Le paradoxe se précise :

Berthon pouvait accepter que les autres deviennent indépendants de lui ; il pouvait être plus difficile d’accepter que sa propre parole devienne indépendante de lui tout en continuant à parler en son nom.

Saturne en maison VIII : confier ce qui deviendra définitivement dépendant d’autrui

La question trouve une résonance astrologique importante dans Saturne en maison VIII.

La maison VIII concerne symboliquement ce qui n’est plus possédé ou maîtrisé uniquement par l’individu : ressources partagées, dépendances, confiance, héritage, transfert et transformation.

Saturne y rend particulièrement sensible la question des conditions du partage et des garanties nécessaires avant d'accepter une dépendance.

Cette position ne signifie pas qu'une personne refuse nécessairement de transmettre.

Elle peut au contraire favoriser une transmission responsable, organisée et exigeante.

Mais la transmission posthume introduit une particularité :

aucune garantie ne pourra plus être vérifiée par celui qui transmet.

Il faut donc accorder une confiance sans possibilité ultérieure de reprise.

Le problème est structurellement différent de celui de l'enseignement vivant.

Uranus carré au Milieu du Ciel : le devenir social qui échappe

Le carré d'Uranus au Milieu du Ciel, extraordinairement précis à **0°03'**, ajoute une autre dimension.

Le Milieu du Ciel représente la direction sociale, la place publique et ce qui devient visible dans la trajectoire.

Uranus introduit indépendance, rupture, renouvellement et refus d'un parcours entièrement imposé de l'extérieur.

Le thème de Berthon montre simultanément Mars opposé Pluton à **4°11'**, Soleil carré Saturne à **5°59'** et Saturne trigone Uranus à **1°49'**. Ces aspects inscrivent fortement les questions d'autonomie, de structure, de maîtrise et de transformation dans la dynamique générale du thème.

Aucune de ces configurations ne permet de prédire la destruction des archives.

Mais elles donnent une cohérence symbolique particulière au problème rencontré :

que devient une trajectoire sociale lorsqu'elle ne peut plus être dirigée par celui dont elle porte le nom ?

L'archive posthume constitue précisément une partie de cette trajectoire devenue autonome.

La maison XII et la disparition de la forme extérieure

La forte maison XII apporte une autre possibilité de lecture.

Le retrait de la forme peut parfois correspondre à une clôture.

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter y sont regroupés dans le thème de Berthon. La maison XII peut symboliquement concerner intériorisation, retrait, dissolution de certaines formes et fin de cycle.

Cette dimension empêche de réduire le geste à une pure volonté de maîtrise.

Il reste possible que Berthon ait réellement estimé qu'une forme de transmission avait accompli sa fonction.

Les cassettes avaient servi.

Les élèves avaient reçu.

Une génération avait été formée.

La parole vivante avait produit ses effets.

La disparition de la forme pouvait alors être comprise comme différente de la disparition de la transmission elle-même.

Sous cet angle, la question devient :

une œuvre doit-elle nécessairement continuer matériellement pour que ce qu'elle a produit continue à vivre ?

Les anciens élèves apportent une réponse partielle : non.

Ce qui fut reçu continue à travers eux.

Le passage d'une transmission contrôlée à une transmission confiée

L'une des distinctions les plus importantes peut donc être formulée ainsi.

Pendant la vie, la transmission est principalement **contrôlée**.

Après la mort, elle doit devenir **confiée**.

Or contrôler et confier ne sont pas psychologiquement équivalents.

Contrôler permet :

de vérifier ;

de modifier ;

de corriger ;

de retirer ;

de répondre.

Confier oblige à accepter :

l’incertitude ;

l’interprétation d’autrui ;

l’impossibilité de reprendre ;

la transformation ;

le temps.

La transmission posthume exige donc une capacité particulière :

accepter que la fidélité future ne puisse jamais être absolument garantie.

La littérature contemporaine sur la gestion posthume des données montre à quel point cette délégation demeure difficile : les survivants, institutions ou plateformes acquièrent inévitablement une part de contrôle sur l’identité et les traces du défunt.

Le support change, mais le problème humain reste le même.

L’archive commence là où la présence responsable s’arrête

La frontière entre enseignement et archive peut finalement être située à cet endroit.

Un enseignement vivant est une parole dont quelqu’un peut encore répondre.

Une archive est une parole qui subsiste alors que celui qui l’a produite ne peut plus en répondre directement.

Cette différence transforme profondément le statut de la trace.

La cassette du vivant de Berthon pouvait encore être considérée comme :

un moyen de son enseignement.

Après sa mort, elle devenait :

un témoignage sur son enseignement.

Cette différence semble minime matériellement.

Elle est immense symboliquement.

Dans le premier cas, Berthon reste sujet de la transmission.

Dans le second, il devient progressivement **objet d'une transmission effectuée par d'autres**.

C'est peut-être l'un des déplacements les plus difficiles pour toute personne dont la vie s'est organisée autour de l'enseignement.

La postérité suppose une perte de maîtrise

Toute postérité authentique repose finalement sur une contradiction.

Pour qu'une œuvre continue après son créateur, elle doit être suffisamment préservée pour rester reconnaissable.

Mais elle doit également être suffisamment libérée pour entrer dans des contextes que son auteur ne pouvait pas prévoir.

Une œuvre qui ne change jamais de contexte ne traverse pas véritablement le temps.

Elle reste enfermée dans son moment d'origine.

La postérité commence lorsqu'elle est :

relue ;

réinterprétée ;

comparée ;

critiquée ;

transmise autrement ;

réutilisée dans de nouvelles recherches.

Cette autonomie constitue précisément ce qui rend possible la survie de l'œuvre.

Mais elle est aussi ce qui rend impossible sa maîtrise absolue.

La postérité exige donc une forme de renoncement :

ce qui survivra ne pourra plus appartenir entièrement à la volonté de celui qui l'a créé.

Le Moi créateur et ce qui doit ensuite être laissé au monde

La lecture anthroposophique approfondit encore ce problème.

Le GA 107 décrit le devenir du Je comme allant vers une capacité croissante de création, jusqu'à pouvoir introduire quelque chose de nouveau plutôt que de demeurer simplement l'effet de déterminations antérieures.

Mais toute véritable création contient un paradoxe.

Créer signifie donner existence à quelque chose qui n'existait pas auparavant.

Une fois créé, ce quelque chose entre dans le monde.

Et entrer dans le monde signifie rencontrer d'autres volontés.

D'autres consciences.

D'autres époques.

La création ne peut devenir pleinement réalité extérieure sans acquérir une certaine indépendance vis-à-vis de son créateur.

C'est ici que le parcours de Berthon atteint une question plus profonde que celle de la propriété des cassettes.

Créer quelque chose signifie-t-il aussi consentir à ce que cette création cesse un jour d'être entièrement gouvernable ?

De la souveraineté créatrice au consentement à l'autonomie

Toute la trajectoire précédente montre que Berthon avait conquis une forte souveraineté.

Il avait reçu une influence.

S'était différencié.

Avait quitté une structure.

Fondé la sienne.

Développé son enseignement.

Encouragé ses élèves à trouver leur propre voie.

La souveraineté avait donc été largement féconde.

Mais la transmission posthume introduit une épreuve d'une autre nature.

Il ne s'agit plus de conquérir davantage de maîtrise.

Il faut éventuellement consentir à en perdre.

Cette inversion est fondamentale.

Pendant la vie :

devenir soi exige parfois de reprendre le contrôle.

À l'approche de la mort :

laisser l'œuvre survivre exige au contraire d'accepter qu'elle échappe.

La qualité qui avait permis la construction peut donc ne plus être celle qui est nécessaire au moment de la transmission ultime.

Une parole qui continue sans celui qui répondait d'elle

L'enregistrement rend ce problème particulièrement aigu.

Un livre posthume parle métaphoriquement.

Une cassette parle littéralement.

La voix continue à dire :

des phrases ;

des jugements ;

des interprétations ;

des convictions.

Mais la personne qui les prononce n'est plus là.

Cette dissociation entre parole et répondant peut devenir troublante.

Les réflexions contemporaines sur la survie numérique des personnes décédées montrent une inquiétude comparable : lorsque voix, images ou données continuent à circuler, la présence posthume peut être prolongée ou réorganisée par des personnes et institutions auxquelles l'individu ne peut plus répondre.

Les cassettes analogiques de Berthon sont évidemment très différentes des identités numériques ou des simulations contemporaines.

Mais elles contiennent déjà la structure fondamentale du problème :

une voix peut survivre à celui qui pouvait expliquer ce qu'elle voulait dire.

L'interdiction de duplication comme frontière entre deux formes de transmission

La décision de Berthon prend alors une cohérence particulière.

Détruire ses propres supports ferme une archive.

Interdire leur duplication va plus loin.

Cette consigne semble établir une frontière entre une transmission qu'il avait acceptée et une transmission future qu'il ne voulait plus voir se prolonger.

La question n'est donc probablement pas seulement celle de la conservation physique.

Elle concerne la reproduction.

Autrement dit :

la capacité de la parole à continuer de s'éloigner de son contexte d'origine.

Chaque copie augmente cette distance potentielle.

Chaque génération de détenteurs réduit la relation directe avec l'école initiale.

Chaque changement de technologie rend possible une circulation plus vaste.

L'interdiction de duplication peut alors être comprise comme une tentative de fixer une limite à cette autonomisation.

Cette interprétation demeure hypothétique.

Mais elle rend compte de la différence entre destruction personnelle et interdiction adressée aux autres.

Une transmission peut survivre sans que son support survive

Il reste cependant une autre possibilité.

Berthon avait largement transmis son enseignement aux personnes.

Ses élèves pouvaient continuer à penser, pratiquer, enseigner et transformer ce qu'ils avaient reçu.

Dans cette perspective, la disparition des cassettes ne signifiait pas nécessairement vouloir effacer tout ce qui avait été transmis.

Elle pouvait signifier préférer une **transmission incorporée par les personnes** à une **reproduction mécanique de la parole**.

Cette distinction rejoint profondément la pédagogie attribuée à Berthon.

Il encourageait l'autonomie.

Il ne demandait pas que chaque élève devienne sa copie intellectuelle.

Une transmission réussie pouvait donc résider dans le fait qu'après lui, d'autres parlent depuis eux-mêmes.

La cassette fait exactement l'inverse :

elle fait continuer à parler Berthon.

C'est peut-être précisément ce qui pouvait devenir problématique.

La postérité vivante contre la conservation identique

Deux formes de postérité peuvent ainsi être distinguées.

La première repose sur la conservation :

la parole demeure autant que possible identique à elle-même.

La seconde repose sur la transformation :

ce qui a été reçu devient une faculté chez ceux qui l'ont assimilé.

La première est documentaire.

La seconde est biographique.

La première conserve l'auteur.

La seconde produit des héritiers intellectuels qui deviennent progressivement différents de lui.

Aucune n'est supérieure en soi.

Mais Berthon semble avoir fortement valorisé la seconde dans son enseignement.

La question finale pourrait donc avoir été celle du rapport entre ces deux formes de survie.

L'épreuve ultime n'était peut-être plus de transmettre

À la fin de la vie, le problème de Berthon n'était vraisemblablement pas de savoir s'il avait transmis.

Il avait transmis pendant des décennies.

Il avait formé des élèves.

Produit des cours.

Créé une école.

Diffusé des cassettes.

Élaboré une pédagogie.

La véritable question pouvait être devenue :

jusqu'où la transmission devait-elle continuer indépendamment de lui ?

Cette formulation change profondément la perspective.

Le geste final ne s'oppose plus simplement à une vie consacrée à transmettre.

Il peut constituer une réponse à une nouvelle forme de transmission que cette vie n'avait jamais auparavant exigée :

la transmission absolument irréversible, sans possibilité de contrôle, de correction ou de présence de l'auteur.

Transmettre après sa mort exige ce que transmettre vivant n'exige pas

La différence fondamentale peut finalement être résumée ainsi.

Transmettre de son vivant demande de donner.

Transmettre après sa mort demande également de **lâcher prise sur ce qui est donné**.

La première opération peut rester compatible avec une forte maîtrise.

La seconde ne l'est plus.

Transmettre vivant permet d'accompagner l'œuvre.

Transmettre mort signifie accepter qu'elle voyage seule.

Transmettre vivant permet encore de protéger l'intention.

Transmettre mort oblige à faire confiance à des personnes qui devront interpréter cette intention sans possibilité de vérification directe.

Transmettre vivant signifie :

« cette parole est donnée et il reste possible d'en répondre ».

Transmettre après sa mort signifie :

« cette parole est donnée et son devenir appartient désormais en partie aux autres ».

C'est cette différence qui donne au geste de Jacques Berthon toute sa profondeur.

L’homme qui avait largement accepté la diffusion de son enseignement pouvait néanmoins rencontrer, à la fin de sa vie, une question totalement nouvelle : **accepter que sa parole enregistrée continue non seulement sans sa présence, mais sans aucune possibilité pour lui d’en redevenir responsable.**

La destruction et l’interdiction de duplication pourraient alors représenter, parmi plusieurs interprétations possibles, une réponse radicale à cette transformation du statut de la transmission.

Non nécessairement un refus de transmettre.

Mais peut-être un refus que la transmission devienne entièrement autonome.

L’épreuve ultime n’était plus de donner ce qui avait été créé.

Elle pouvait être de consentir à ceci :

ce qui a été donné continuera désormais une histoire dont le créateur ne sera plus capable ni d’écrire, ni de corriger, ni même de lire la suite.

Chapitre 36 — Le problème du dépositaire

Une œuvre ne se transmet pas seule

Une œuvre ne traverse pas le temps par sa seule existence matérielle. Pour qu’elle survive à son créateur, quelqu’un doit la recevoir, la conserver, la classer, l’entretenir, la restaurer lorsque son support se dégrade, éventuellement la transférer vers un nouveau support et décider des conditions dans lesquelles elle pourra être consultée ou reproduite.

La transmission posthume introduit donc nécessairement un **tiers**.

Tant que Jacques Berthon enseigne, il demeure le centre de décision de son enseignement. Les cassettes peuvent circuler, mais elles s’inscrivent encore dans une organisation vivante : l’ESAP, un cursus, des élèves, Monique Kalinine, des examens, des mémoires et une pratique pédagogique dont Berthon reste l’un des responsables. Les témoignages confirment que l’enseignement par correspondance s’effectuait sous la direction de Jacques Berthon et de Monique Kalinine.

Après la mort, cette organisation change de nature.

Les supports qui demeurent ne peuvent continuer à circuler seuls. Quelqu’un doit devenir responsable de leur existence matérielle et de leur devenir intellectuel.

La question n’est donc plus seulement :

que transmettre ?

Elle devient :

à qui confier ce qui doit être transmis ?

Et cette seconde question peut être plus difficile que la première.

Confier suppose faire confiance

Confier une œuvre signifie renoncer à une partie de la maîtrise directe exercée sur elle.

Il faut croire que le dépositaire respectera l'intention du créateur.

Qu'il ne dénaturera pas le corpus.

Qu'il ne privilégiera pas uniquement ce qui correspond à ses propres préférences.

Qu'il ne supprimera pas arbitrairement certains éléments.

Qu'il saura distinguer les différentes périodes de l'enseignement.

Qu'il ne transformera pas des propos circonstanciels en doctrine définitive.

Qu'il préservera suffisamment le contexte pour que les générations suivantes puissent encore comprendre ce qui était transmis.

Cette confiance possède une particularité lorsqu'elle concerne une succession : elle est **sans vérification possible par celui qui la donne**.

Un collaborateur vivant peut être remplacé.

Un dépositaire posthume ne peut plus être corrigé par l'auteur disparu.

Une mauvaise décision prise après la mort peut devenir irréversible.

Le problème du dépositaire rejoint donc directement la question déjà rencontrée autour de Saturne en maison VIII chez Berthon. La maison VIII met symboliquement en jeu ce qui doit être partagé, transféré ou confié, ce qui cesse d'être possédé exclusivement et oblige à reconnaître une dépendance envers autrui. Saturne peut rendre particulièrement importantes les garanties, les responsabilités et la solidité du cadre dans lequel ce transfert s'effectue.

Cette lecture ne signifie pas que Saturne en VIII produirait une incapacité à faire confiance. Le parcours de Berthon montre précisément le contraire : il sait travailler avec Monique Kalinine, participer initialement au CEFA et maintenir des relations pédagogiques durables.

La question est plus étroite :

jusqu'où la confiance pouvait-elle être accordée lorsque l'objet confié était appelé à survivre à toute possibilité de contrôle ultérieur ?

Le dépositaire interprète nécessairement ce qu'il reçoit

La représentation la plus simple du dépositaire consiste à l'imaginer comme un gardien neutre.

Il recevrait les documents et les conserverait tels quels.

La pratique archivistique montre pourtant que cette neutralité absolue n'existe pas.

Même lorsque les principes professionnels cherchent à respecter la provenance, le fonds et l'ordre originel, conserver exige toujours des décisions. Il faut déterminer des ensembles, retrouver ou préserver un classement, décrire les documents, établir des instruments de recherche et décider des modalités d'accès. Les principes archivistiques de provenance et de respect des fonds ont précisément été élaborés pour limiter l'arbitraire du classement et préserver autant que possible les relations entre les documents et leur contexte de production.

Le dépositaire n'invente donc pas nécessairement le sens du fonds, mais il participe inévitablement à la manière dont ce sens deviendra accessible.

Pour des centaines de cassettes, il faudrait par exemple décider :

quel enregistrement correspond à quelle année ;

quel cours appartient à quelle série ;

quels titres utiliser lorsque l'étiquette originale est imprécise ;

comment relier une cassette à un cours écrit ;

comment traiter les doublons ;

comment identifier les enregistrements incomplets ;

quels propos nécessitent une contextualisation historique ;

dans quel ordre rendre le corpus accessible.

Ces décisions ne sont pas insignifiantes.

Elles modifient la manière dont l'œuvre sera rencontrée.

La recherche archivistique contemporaine insiste précisément sur l'importance du contexte et de la provenance dans la construction du sens des archives : un document détaché de ses relations avec les autres documents peut voir sa signification obscurcie ou transformée.

Ainsi apparaît une difficulté fondamentale :

confier une œuvre, c'est nécessairement confier aussi une part de son interprétation future.

Préserver n'est jamais reproduire parfaitement

La conservation elle-même transforme.

Une cassette analogique finit par vieillir.

La bande magnétique peut se détériorer.

Une migration vers un fichier numérique peut devenir nécessaire.

Il faut alors choisir un format.

Un niveau de qualité.

Un système de classement.

Des métadonnées.

Un nom de fichier.

Éventuellement effectuer une restauration sonore.

Chaque intervention cherche à conserver l'information tout en modifiant nécessairement quelque chose de son environnement matériel.

La même difficulté existe intellectuellement.

Préserver un enseignement ne signifie pas simplement conserver chaque phrase.

Il faut préserver suffisamment de contexte pour permettre de comprendre la place de chaque phrase dans l'ensemble.

L'archivistique considère justement le contexte de création et l'ordre des documents comme des éléments essentiels à leur intelligibilité. Le respect de la provenance vise à maintenir ce lien entre le document, son origine et les relations qui lui donnent sens.

Le dépositaire idéal n'est donc pas celui qui ne touche jamais au fonds.

C'est celui qui intervient suffisamment pour assurer sa survie tout en empêchant autant que possible que son intervention se substitue à l'organisation et à l'intention du créateur.

Cette mission demande une compétence technique, mais aussi une forme d'humilité.

L'œuvre confiée entre inévitablement dans une histoire nouvelle

Même le dépositaire le plus scrupuleux ne peut immobiliser définitivement l'œuvre dans son état d'origine.

De nouveaux supports apparaîtront.

De nouveaux chercheurs poseront de nouvelles questions.

Certaines expressions vieilliront.

Des domaines enseignés plusieurs décennies auparavant seront relus à la lumière de nouvelles connaissances.

Des élèves souhaiteront comparer plusieurs périodes de cours.

Des historiens chercheront moins à apprendre l'astrologie de Berthon qu'à comprendre sa place dans l'histoire de l'astrologie française.

Le corpus changera donc de fonction.

Initialement, les cassettes étaient pédagogiques.

Puis elles deviennent historiques.

Elles peuvent ensuite devenir patrimoniales.

C'est précisément cette mutation qui rend le dépositaire si important.

Il ne conserve pas seulement ce que l'œuvre **était**.

Il organise matériellement les conditions dans lesquelles elle pourra **devenir autre chose**.

L'œuvre entre ainsi dans une temporalité que son créateur ne maîtrise plus.

L'absence apparente d'un continuateur unanimement désigné

Les sources publiques actuellement disponibles permettent d'identifier plusieurs personnes très proches de l'enseignement de Berthon, mais elles ne permettent pas d'identifier avec certitude un **successeur désigné chargé de poursuivre son œuvre ou de devenir dépositaire officiel de l'ensemble de ses archives**.

Monique Kalinine occupe évidemment une place particulière. Elle apparaît aux côtés de Berthon dans la direction de l'ESAP, participe à l'enseignement et reste associée à l'école dans les souvenirs de nombreux anciens élèves. Marie-Paule Baicry évoque l'ESAP fondée avec elle ; Samuel Djian-Gutenberg indique avoir conservé le contact avec Berthon et Kalinine après ses études ; Janine Tissot précise avoir suivi son cursus sous leur direction commune.

Cette proximité ne permet pourtant pas de conclure automatiquement que Monique Kalinine aurait été investie d'une mission successorale globale.

Collaboratrice, codirectrice, compagne ou enseignante ne signifie pas nécessairement **héritière intellectuelle officiellement désignée**.

D’autres anciens élèves prolongent eux aussi certains aspects de l’enseignement. Marie-Paule Baicry affirme rester proche de la démarche de Berthon tout en ayant construit progressivement une approche personnelle.

Samuel Djian-Gutenberg reconnaît Berthon comme une « pierre angulaire » de sa formation, mais poursuit ensuite sa recherche auprès de Germaine Holley, Dane Rudhyar et d’autres courants.

Janine Tissot poursuit également une pratique astrologique personnelle après sa formation à l’ESAP.

Il existe donc plusieurs héritiers **de fait**, au sens où plusieurs élèves ont incorporé et transformé l’enseignement.

Mais rien ne permet actuellement d’identifier publiquement un héritier **unique**, auquel Berthon aurait confié l’autorité intellectuelle de décider ce que l’enseignement devait devenir après lui.

Cette absence apparente est essentielle.

Héritiers de l’enseignement et héritier de l’œuvre ne sont pas la même chose

Un ancien élève peut prolonger une pensée sans être dépositaire de ses archives.

La distinction est fondamentale.

L’héritier intellectuel reçoit principalement :

une méthode ;

des concepts ;

une orientation ;

une manière de penser ;

une inspiration.

Le dépositaire reçoit autre chose :

des objets ;

des originaux ;

des responsabilités matérielles ;

des droits ou autorisations éventuelles ;

un pouvoir de classement ;

un pouvoir d'accès ;

et, de fait, une influence sur l'image future du créateur.

Il est donc possible d'avoir de nombreux héritiers intellectuels sans disposer d'un dépositaire unique.

Berthon semble même avoir favorisé cette première forme de succession.

Sa pédagogie visait à rendre les élèves autonomes. Les témoignages indiquent qu'il encourageait chacun à penser et travailler par lui-même plutôt qu'à devenir répétiteur d'une doctrine. Cette conception de la transmission est cohérente avec le principe astrologique de maturation saturnienne : transmettre ne consiste pas à imposer une répétition, mais à permettre au destinataire de comprendre, adapter, expérimenter et éventuellement dépasser le modèle transmis.

Ce modèle produit nécessairement plusieurs continuateurs différents.

Il ne produit pas spontanément un successeur unique.

Une pédagogie de l'autonomie peut rendre la succession plus difficile

Un paradoxe apparaît alors.

Plus un enseignant réussit à rendre ses élèves autonomes, moins il est évident de désigner parmi eux celui qui sera autorisé à parler en son nom.

L'élève accompli ne devient pas nécessairement le gardien fidèle du système.

Il devient lui-même.

Samuel Djian-Gutenberg constitue un exemple significatif : après la formation reçue auprès de Berthon, il cherche d'autres influences et développe une sensibilité différente tout en demeurant profondément reconnaissant envers son premier maître.

Marie-Paule Baicry poursuit elle aussi son propre chemin en puisant dans différents courants tout en restant proche de Berthon sur certains aspects.

C'est précisément ce que Berthon semble avoir voulu sur le plan pédagogique.

Mais la logique qui produit de bons héritiers intellectuels ne produit pas nécessairement un **gardien de l'orthodoxie**.

Or un fonds d'archives pose une autre question :

qui pourra modifier suffisamment peu pour rester fidèle et suffisamment pour assurer la survie ?

Le problème impossible du dépositaire parfait

Le dépositaire idéal devrait posséder plusieurs qualités presque contradictoires.

Il devrait connaître suffisamment l'enseignement pour en comprendre les nuances.

Être suffisamment proche de Berthon pour connaître le contexte.

Mais suffisamment indépendant pour ne pas transformer les archives en sanctuaire personnel.

Respecter profondément l'œuvre.

Sans chercher à la figer.

Pouvoir décider.

Sans s'approprier l'autorité du créateur.

Préserver.

Sans prétendre reproduire parfaitement.

Contextualiser.

Sans réécrire.

Permettre l'accès.

Sans rendre la diffusion incontrôlable.

Un tel dépositaire peut exister.

Mais aucune personne ne peut garantir ce qui arrivera ensuite.

Même si Berthon avait accordé une confiance absolue à un premier dépositaire, il aurait fallu ensuite faire confiance au dépositaire de ce dépositaire.

Puis à une institution.

Puis à des successeurs inconnus.

Le problème se déplace mais ne disparaît jamais.

La transmission posthume demande donc quelque chose qu'aucune organisation ne peut complètement supprimer :

accepter une part irréductible d'incertitude.

Saturne en maison VIII : la question de la délégation

Cette problématique rejoint directement Saturne en maison VIII.

Le symbolisme de cette position ne doit pas être transformé en affirmation psychologique automatique. Saturne VIII ne signifie ni méfiance pathologique ni refus d'héritage.

Mais il peut rendre particulièrement importantes les conditions dans lesquelles quelque chose est partagé, transmis ou remis à la responsabilité d'autrui.

Le corpus consacré à Saturne distingue précisément la compétence accomplie du besoin de tout faire soi-même : la maturité implique de reconnaître ce qui doit être transmis ou délégué. La transmission saturnienne la plus accomplie demande même de ne plus être central et d'accorder une confiance réelle à l'autonomie future de ceux qui reçoivent.

Cette formulation éclaire remarquablement la question de Berthon.

Il avait accompli une grande partie du travail saturnien de transmission :

il structure ;

il enseigne ;

il forme ;

il organise ;

il transmet des méthodes ;

il rend les élèves autonomes.

Mais la question posthume ajoute une exigence supplémentaire :

déléguer l'autorité sur les traces mêmes de cette transmission.

C'est une épreuve différente.

La possibilité d'une troisième voie : confier plutôt que détruire

Entre conserver personnellement l'ensemble des archives et les détruire existait théoriquement une troisième voie :

les confier.

Il aurait été possible, en principe, de constituer un fonds.

De déposer les cassettes dans une institution.

De désigner une personne chargée de les inventorier.

D'établir des conditions d'accès.

D'interdire certaines reproductions tout en permettant la consultation.

De fixer une période d'embargo.

De distinguer les cours destinés à être conservés des matériaux privés.

De rédiger des instructions précises.

Les pratiques archivistiques montrent justement qu'un fonds peut être conservé tout en maintenant son contexte, sa provenance et des conditions spécifiques d'accès.

Cette solution aurait permis d'éviter l'alternative absolue :

diffusion incontrôlée ou destruction.

Mais le fait qu'une solution soit théoriquement disponible ne signifie pas qu'elle était réellement disponible pour Berthon.

Il fallait une institution acceptant le fonds.

Un dépositaire jugé fiable.

Des moyens matériels.

Une volonté de préparer la succession.

Et surtout une confiance suffisante pour accepter que les dispositions initiales puissent un jour être interprétées par d'autres.

Aucun élément disponible ne permet de savoir si une telle possibilité fut sérieusement envisagée, proposée, refusée ou simplement jamais organisée.

Il serait donc abusif d'affirmer :

« Berthon aurait pu facilement tout confier et ne l'a pas voulu ».

La troisième voie peut être imaginée rétrospectivement.

Rien ne prouve qu'elle ait concrètement existé pour lui sous une forme qu'il estimait satisfaisante.

Pourquoi la destruction devient possible lorsque le dépositaire manque

L’absence d’un dépositaire suffisamment légitime modifie radicalement le problème.

Lorsque quelqu’un est clairement choisi, une œuvre peut passer d’une souveraineté à une responsabilité confiée.

Lorsqu’aucune personne ne paraît pouvoir recevoir cette responsabilité, la succession risque de devenir diffuse.

Plusieurs élèves possèdent des cassettes.

Plusieurs sensibilités revendiquent une proximité.

Plusieurs interprétations de l’enseignement deviennent possibles.

Personne n’est incontestablement habilité à trancher.

Ce qui avait été une œuvre organisée autour d’un enseignant risque alors de devenir un ensemble dispersé de fragments.

Dans ce contexte, détruire peut acquérir une cohérence particulière.

Non parce que l’œuvre ne mérite personne.

Mais parce qu’aucune personne ne paraît pouvoir disposer d’une légitimité suffisamment évidente pour la recevoir tout entière.

Cette hypothèse demeure impossible à démontrer dans le cas de Berthon.

Elle permet cependant de comprendre pourquoi la question du dépositaire est centrale.

L’hypothèse d’un héritier intellectuel suffisamment fiable

Une question contrefactuelle devient alors inévitable :

si Berthon avait identifié une personne en laquelle il avait une confiance suffisante pour préserver son enseignement après sa mort, aurait-il pris la même décision ?

Aucune réponse factuelle n’est possible.

Mais cette question possède une grande valeur analytique.

Si la réponse hypothétique était négative, la destruction s’expliquerait moins par un refus intrinsèque de la postérité que par un problème de confiance concernant les conditions de cette postérité.

L’acte signifierait alors moins :

« rien ne doit me survivre »

que :

« rien ne doit me survivre sous une responsabilité qui ne peut être suffisamment garantie ».

Cette phrase n'est évidemment pas attribuable à Berthon.

Elle permet seulement de distinguer deux motivations possibles.

Dans la première, c'est la survie de l'œuvre qui est refusée.

Dans la seconde, c'est **une survie sans dépositaire jugé adéquat**.

La différence est considérable.

Monique Kalinine et la question qui demeure

La place de Monique Kalinine rend cette interrogation particulièrement délicate.

Elle fut très proche de l'activité de Berthon et de l'ESAP. Elle enseignait certains domaines, participait à l'organisation de l'école et reste régulièrement associée à sa direction dans les témoignages des anciens élèves.

Cette proximité fait nécessairement surgir une question :

pourquoi cette collaboration ne débouche-t-elle pas, au moins selon les informations publiques actuellement disponibles, sur la conservation intégrale des archives sous sa responsabilité ?

Plusieurs réponses seraient possibles.

Elle n'avait peut-être pas été choisie pour cette fonction.

Elle ne souhaitait peut-être pas l'assumer.

Berthon pouvait distinguer direction pédagogique et héritage documentaire.

Les circonstances matérielles pouvaient être défavorables.

Ou Berthon pouvait avoir décidé que personne, quelle que soit sa proximité, ne devait assurer cette survie particulière.

Aucune donnée fiable ne permet actuellement de choisir entre ces possibilités.

Cette incertitude doit être conservée.

Le dépositaire face à l'œuvre et au créateur

Un dépositaire n'est pas seulement responsable d'objets.

Il se trouve placé entre deux fidélités.

Fidélité au créateur.

Fidélité à l'œuvre.

Or ces deux fidélités ne coïncident pas toujours parfaitement.

Respecter littéralement la volonté d'un créateur peut parfois conduire à empêcher l'accès à une œuvre.

Préserver l'œuvre pour l'histoire peut demander de la rendre accessible d'une manière que son créateur n'avait pas prévue.

L'archivistique résout partiellement cette tension par des principes : provenance, respect du fonds, conservation du contexte et description transparente. Mais ces principes n'abolissent pas la nécessité de décisions humaines.

La question du dépositaire devient donc finalement celle d'une confiance impossible à rendre absolue :

accepter qu'un autre puisse être fidèle sans être identique.

De la maîtrise personnelle à la confiance institutionnelle

Le parcours de Berthon montre une capacité remarquable à créer son propre cadre lorsque les cadres existants ne conviennent plus.

Cette autonomie trouve une résonance symbolique dans Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'**, Mars opposé Pluton à **4°11'** et Saturne trigone Uranus à **1°49'**. Le thème natal associe ainsi fortement indépendance de la trajectoire, intensité de la création et capacité à transformer innovation et rupture en construction organisée.

La transmission posthume exige pourtant un déplacement.

Il ne s'agit plus de construire soi-même la structure adéquate.

Il faut éventuellement faire confiance à une structure qui continuera **sans soi**.

C'est précisément là que la souveraineté acquise pendant la vie rencontre sa limite.

La compétence permet de construire.

La maturité de la transmission demande ensuite de déléguer. Le travail saturnien accompli suppose non seulement la continuité, mais une répartition des responsabilités, une possibilité d'adaptation et l'acceptation que la réalisation traverse le temps en changeant certaines de ses formes.

Confier signifie accepter que l'autre fasse autrement

La question du dépositaire rejoint finalement celle de l'altérité étudiée dans les relations avec Barbault et Nicola.

Berthon avait rencontré des personnes qui ne pensaient pas comme lui.

Ces différences l'avaient aidé à construire sa propre voie.

Il avait ensuite encouragé ses élèves à devenir différents de lui.

Mais confier les archives aurait demandé une autre forme d'acceptation de l'altérité :

permettre à quelqu'un d'agir autrement que leur créateur tout en restant responsable de ce qu'il avait créé.

C'est une situation plus difficile.

L'élève devient libre de sa propre pensée.

Le dépositaire devient libre dans l'exercice d'une responsabilité portant encore le nom d'un autre.

La tension est considérable.

L'héritier idéal n'existe probablement pas

L'hypothèse d'un héritier intellectuel parfaitement fiable rencontre finalement une limite.

Un héritier parfaitement fidèle au point de ne jamais rien transformer ne serait probablement pas capable de maintenir une œuvre vivante.

Un héritier suffisamment autonome pour assurer son adaptation au temps devra nécessairement prendre certaines décisions que le créateur n'a pas prises.

La contradiction ne peut donc être complètement supprimée.

Le continuateur idéal devrait simultanément être :

fidèle et autonome ;

conservateur et adaptateur ;

gardien et interprète ;

disciple et individu.

Cette impossibilité du successeur parfaitement transparent permet de comprendre pourquoi la véritable transmission posthume exige plus que la confiance dans une personne.

Elle exige de consentir à ce que **la fidélité ne soit jamais l'identité parfaite**.

Confier aurait signifié renoncer à la dernière souveraineté

La troisième voie — confier plutôt que détruire — aurait donc demandé quelque chose de très précis à Berthon.

Non seulement choisir une personne.

Mais accepter que cette personne ait à décider après lui.

Accepter qu'elle classe.

Sélectionne.

Contextualise.

Numérise peut-être.

Fixe des règles.

Puis transmette éventuellement la responsabilité à quelqu'un d'autre.

Autrement dit, confier aurait signifié renoncer à ce qui avait constitué l'une des grandes conquêtes de sa biographie :

être lui-même le dernier décideur de l'orientation de ce qui portait son nom.

Cette lecture ne prouve pas que ce fut la raison de la destruction.

Mais elle montre pourquoi le problème du dépositaire est probablement l'un des nœuds les plus importants de l'interprétation.

L'absence de dépositaire comme point de bascule possible

Le geste final pourrait alors être relu à partir d'une alternative fondamentale.

Première possibilité :

l'œuvre est confiée, mais son devenir ne peut plus être garanti.

Deuxième possibilité :

l'œuvre est supprimée, et son devenir matériel est définitivement arrêté.

La première privilégie la continuité au prix de l'incertitude.

La seconde privilégie la certitude au prix de la continuité.

Si aucun dépositaire ne paraissait suffisamment fiable ou suffisamment légitime, la seconde pouvait subjectivement apparaître plus sûre.

La destruction serait alors moins un refus du passé qu'un refus de remettre l'avenir de ce passé à une volonté impossible à contrôler.

Cette interprétation rejoint la logique déjà mise en évidence :

une œuvre peut être supprimée non parce qu'elle ne compte plus, mais parce qu'elle compte trop pour être abandonnée à l'incertitude.

L'épreuve du dépositaire est l'épreuve de la confiance

La question du dépositaire révèle finalement ce que la transmission posthume possède de plus difficile.

Conserver une œuvre n'est pas seulement une opération matérielle.

C'est une relation de confiance entre une personne qui disparaît et des personnes qu'elle ne pourra plus surveiller.

La maturité de la transmission, dans le symbolisme saturnien, suppose précisément la possibilité de transmettre, de déléguer, d'accepter de ne plus être central et de faire confiance à l'autonomie future.

Berthon semble avoir largement accompli cette transmission à l'égard de ses élèves.

Il leur donnait suffisamment pour qu'ils deviennent autres.

La question demeure beaucoup plus ouverte concernant ses archives.

Aucun continuateur unique et incontestablement désigné n'apparaît dans les informations publiques actuellement disponibles. Plusieurs héritiers intellectuels existent, mais aucun n'est clairement établi comme dépositaire universel de la parole enregistrée de Berthon.

C'est peut-être là que se situe la différence essentielle entre les deux héritages.

Les élèves pouvaient recevoir l'enseignement parce qu'ils étaient appelés à devenir eux-mêmes.

Le dépositaire aurait dû recevoir l'œuvre tout en restant suffisamment fidèle à quelqu'un qui ne pourrait plus intervenir.

Cette deuxième confiance est beaucoup plus difficile.

Et l'hypothèse centrale du problème du dépositaire peut alors être formulée avec prudence :

si aucune personne, aucun groupe ou aucune institution ne paraissait pouvoir recevoir légitimement et durablement la responsabilité d'une parole qui continuerait à parler au nom de Jacques Berthon, la destruction pouvait apparaître comme la seule manière de ne pas laisser cette responsabilité tomber dans une indétermination totale.

Cette hypothèse reste invérifiable.

Mais elle déplace profondément la question.

Le geste ne serait plus seulement :

pourquoi détruire ?

Il deviendrait :

à qui aurait-il fallu pouvoir faire suffisamment confiance pour ne pas détruire ?

Chapitre 37 — Après s'être séparé des autres, accepter que l'œuvre se sépare de soi

L'individuation comme conquête de l'autonomie

Toute la trajectoire intellectuelle de Jacques Berthon peut être lue comme un long processus de différenciation. Le terme d'**individuation** peut être employé au sens psychologique général, mais dans une perspective plus strictement anthroposophique il convient plutôt de parler d'**individualisation du Moi** : un mouvement par lequel l'être humain ne se contente plus de reproduire ce qu'il reçoit de son milieu, de ses maîtres ou des groupes auxquels il appartient, mais transforme progressivement ces influences en orientation personnelle.

Cette individualisation n'est pas synonyme d'isolement. Elle suppose au contraire d'avoir reçu suffisamment des autres pour qu'un travail de transformation devienne possible. Le GA 107 décrit précisément une évolution où le Je s'émancipe progressivement des déterminations reçues et devient capable d'introduire quelque chose de nouveau, jusqu'à faire de l'activité créatrice une expression croissante de sa liberté. Steiner insiste dans la dernière conférence du cycle sur la nécessité d'ajouter à la simple évolution et à la répétition la possibilité d'une création nouvelle, proprement humaine.

Le parcours de Berthon correspond remarquablement à ce mouvement.

Il reçoit.

Il assimile.

Il rencontre des résistances.

Il se différencie.

Il se sépare.

Il crée.

Puis il transmet à d'autres la possibilité de suivre à leur tour leur propre chemin.

L’autonomie n’apparaît donc pas comme un point de départ. Elle constitue le résultat d’une histoire.

C’est précisément ce qui rend le geste final si énigmatique. Après avoir consacré une grande partie de son existence à devenir progressivement indépendant des cadres qui auraient pu déterminer sa pensée, Berthon se trouve confronté à une dernière forme de séparation : non plus se séparer lui-même d’une influence ou d’un groupe, mais **permettre à ce qu’il a créé de se séparer de lui**.

Se libérer des maîtres

L’autonomie commence souvent par une dépendance féconde.

Berthon découvre probablement l’astrologie à l’occasion d’une conférence d’André Barbault. Il se passionne pour ses ouvrages et devient rapidement adepte de l’astropsychologie. Barbault constitue donc une référence fondatrice et non un adversaire originel.

Cette donnée est essentielle.

Se libérer d’un maître ne signifie pas nécessairement le rejeter.

Cela peut signifier parvenir à un point où ce qui a été reçu n’a plus besoin d’être répété pour conserver sa valeur.

Le maître ouvre une porte.

L’élève traverse cette porte.

Puis il rencontre un espace que le maître ne peut plus entièrement déterminer.

La trajectoire de Berthon prend précisément cette direction. L’astropsychologie héritée de Barbault devient progressivement une approche plus personnelle, où s’intègrent psychanalyse, mythologie, sexualité, spiritualité et expérience théâtrale. L’Astrothéâtre constitue probablement l’une des expressions les plus originales de cette appropriation : la formation dramatique antérieure n’est pas abandonnée, elle est intégrée à la nouvelle orientation astrologique.

L’émancipation ne consiste donc pas à effacer Barbault de l’histoire de Berthon.

Elle consiste à faire en sorte que l’influence de Barbault cesse d’être une limite définissant ce que Berthon peut devenir.

Sous cet angle, une influence pleinement assimilée ne produit pas une copie. Elle devient l’un des matériaux à partir desquels une individualité construit sa propre forme.

La synastrie entre les deux hommes donne symboliquement une image très forte de ce double mouvement. Mercure de Berthon est conjoint à l’Uranus de Barbault à seulement **0°10'**, tandis que le Soleil de Berthon forme un trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**. Ces contacts peuvent symboliser une stimulation intellectuelle particulièrement forte, une ouverture de la pensée, une capacité de l’un à réveiller chez l’autre des possibilités nouvelles.

Mais cette relation contient également des tensions serrées : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'**, Mercure de Berthon opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'**. La relation peut donc être pensée moins comme une relation de soumission intellectuelle que comme un espace où influence et différenciation deviennent progressivement inséparables.

Se libérer du maître ne signifie alors pas cesser de lui devoir quelque chose.

Cela signifie **ne plus avoir besoin de lui ressembler pour reconnaître ce qui a été reçu de lui**.

Se libérer du groupe

La deuxième étape concerne non plus le maître mais le collectif.

Le CEFA constitue une tentative de construction institutionnelle partagée. Jacques Berthon, Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet sont chargés de créer cette école. Mais les conceptions divergent. Les sources établissent que Berthon et Nicola n'ont pas les mêmes conceptions juridiques et financières et qu'ils n'envisagent pas de la même manière l'avenir du projet. La crise aboutit à la création de l'ESAP par Berthon tandis que Nicola donne progressivement au CEFA une orientation conditionaliste.

Cette séparation possède une importance particulière dans une histoire de l'individualisation.

Le groupe avait d'abord permis la rencontre.

Puis il devient insuffisant pour contenir les différences.

Berthon se trouve alors devant une alternative : accepter durablement une forme commune qui ne correspond plus suffisamment à son orientation ou prendre la responsabilité de la séparation.

Il choisit la seconde solution.

La rupture ne conduit pourtant pas au retrait de la vie astrologique.

Elle devient création.

Cette différence est capitale.

Une séparation purement défensive se définit principalement par ce qu'elle quitte.

Une séparation créatrice se définit également par ce qu'elle rend possible.

L'ESAP montre que Berthon ne cherche pas simplement à ne plus dépendre du groupe. Il veut donner une forme concrète à ce qu'il estime devoir construire.

Le thème natal porte une signature particulièrement forte de cette problématique avec Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'**, aspect d'une précision exceptionnelle. Le symbolisme

uranien renvoie à la nécessité de différenciation, à la liberté de direction et à la remise en cause des formes devenues trop étroites. Mais Uranus ne fonctionne pas isolément : Saturne lui est relié par trigone à **1°49'**, ce qui offre symboliquement la possibilité de transformer la rupture en organisation durable. Cette articulation correspond exactement à la différence entre rébellion et individualisation : quitter un cadre n'est fécond que si une forme plus personnelle peut ensuite être construite.

L'autonomie uranienne intégrée cherche précisément à participer à un groupe sans perdre son autonomie intérieure ; elle se distingue d'un refus systématique de toute règle ou de toute appartenance.

Dans le parcours de Berthon, la création de l'ESAP apparaît comme une manifestation claire de cette autonomie constructive.

Construire ce qui est propre

L'individualisation ne devient véritablement visible que lorsqu'une forme propre apparaît.

Il ne suffit pas de dire :

« cette voie n'est pas la bonne ».

Il faut encore être capable de répondre :

« quelle forme doit prendre celle qui sera désormais assumée personnellement ? »

Berthon construit alors un enseignement organisé sur plusieurs années, avec progression, examens, mémoire et différents champs d'étude. Le théâtre réapparaît sous une forme transformée. La psychologie s'élargit vers la psychanalyse. La mythologie devient partie prenante de l'interprétation. Une dimension spirituelle se développe. Les cassettes permettent également l'enseignement à distance.

L'œuvre ne consiste donc pas simplement en une collection d'idées.

Elle devient une **architecture pédagogique**.

Cette dimension est importante pour comprendre le lien entre créateur et création.

Plus une construction est personnelle, plus elle porte la marque des choix de son auteur.

Le contenu n'est pas seul à être investi.

Le sont également :

la progression ;

la méthode ;

la hiérarchie des notions ;

la manière de relier des disciplines ;

le style de transmission ;

le ton ;

la voix ;

la conception de ce qu'un élève doit devenir.

L'œuvre commence ainsi à prolonger l'individualité de celui qui l'a construite.

C'est précisément ce qui rend sa séparation future plus difficile.

De la différenciation à la souveraineté

L'individualisation conduit chez Berthon à ce qui peut être appelé une **souveraineté intellectuelle**.

Cette souveraineté ne doit pas être confondue avec la domination.

Elle signifie d'abord capacité à devenir responsable de sa propre orientation.

Berthon ne demande plus seulement à être autorisé à enseigner.

Il construit son propre lieu.

Il ne se contente plus d'adopter une doctrine.

Il organise une synthèse personnelle.

Il n'est plus seulement héritier.

Il devient auteur d'une forme de transmission.

Cette progression est déjà apparue dans le mouvement précédent : la souveraineté n'est pas un trait donné d'avance, mais une conquête biographique. Elle transforme l'indépendance négative — ne plus dépendre — en indépendance constructive — pouvoir donner une forme à ce qui est personnellement assumé.

Le problème apparaît lorsque cette souveraineté, devenue féconde pendant la vie, rencontre une situation où sa continuation devient impossible.

Après la mort, l'auteur ne pourra plus exercer cette fonction souveraine.

Il ne pourra plus :

modifier ;

rectifier ;

préciser ;

réorganiser ;

changer de dépositaire ;

reprendre une décision ;

répondre à une interprétation.

Ce qui survivra devra nécessairement poursuivre son chemin sans lui.

La question n’est donc plus celle de la conquête de la souveraineté.

Elle devient celle de **son abandon partiel**.

Le paradoxe de la transmission

Toute transmission authentique contient un paradoxe.

L’enseignant transmet quelque chose parce qu’il juge ce contenu important.

Mais si la transmission réussit réellement, ce contenu cesse progressivement de lui appartenir exclusivement.

L’élève comprend.

Puis il interprète.

Il adapte.

Il expérimente.

Il peut même dépasser le modèle transmis.

Le travail saturnien de transmission est précisément décrit comme une maturation où l’autorité ne cherche plus à imposer une répétition mais permet à celui qui reçoit de développer son autonomie. La transmission accomplie demande même l’acceptation de ne plus être central et une confiance dans l’autonomie future.

Cette idée permet de comprendre une contradiction apparente du parcours de Berthon.

Il semble avoir largement accepté l’autonomie des élèves.

La pédagogie rapportée par ses anciens élèves insiste justement sur la nécessité de penser par soi-même et de trouver son propre chemin. La transmission n’a donc pas pour but de produire des copies intellectuelles du maître.

Mais l’autonomie d’une personne et l’autonomie d’une œuvre ne sont pas identiques.

L’élève devient autre.

Il parle ensuite en son propre nom.

L’enregistrement, lui, continue à parler avec la voix de Berthon.

Il demeure matériellement associé à son identité.

Ainsi apparaît une difficulté spécifique :

donner de la liberté à l’élève ne signifie pas nécessairement pouvoir donner la même liberté à une parole qui continuera à représenter son auteur.

L’œuvre comme prolongement devenu autre

Toute création possède une existence intermédiaire.

Elle vient du créateur mais elle n’est déjà plus le créateur.

Elle porte son intention mais rencontre le monde extérieur.

Elle conserve une origine identifiable tout en entrant progressivement dans des contextes nouveaux.

Une œuvre publiée ou transmise commence donc toujours à se séparer.

Elle peut être comprise autrement que prévu.

Lue par des personnes inconnues.

Critiquée à partir de catégories qui n’existaient pas au moment de sa création.

Employée pour des usages que son auteur n’avait jamais imaginés.

Comparée à d’autres travaux.

Réinterprétée.

Parfois transformée.

Cette séparation n’est pas un accident de la transmission.

Elle constitue l’une de ses conditions.

Une œuvre qui ne pourrait jamais sortir du cadre de compréhension de son créateur ne deviendrait jamais réellement patrimoine.

La transmission implique donc progressivement le passage :

de ce qui a été créé par quelqu'un

à

ce qui peut désormais être reçu par d'autres selon leur propre liberté.

C'est ici que l'individualisation du créateur rencontre l'individualisation de ceux qui reçoivent.

Donner à l'œuvre la liberté que son auteur a conquise pour lui-même

La trajectoire de Berthon conduit alors à un paradoxe particulièrement profond.

Pour devenir lui-même, il a dû progressivement transformer les influences reçues.

Il n'est pas resté prisonnier de Barbault.

Il n'est pas resté dans le cadre du CEFA lorsque celui-ci ne correspondait plus suffisamment à son orientation.

Il a créé son école.

Il a donné une forme personnelle à son enseignement.

Il a encouragé ses élèves à ne pas demeurer ses répétiteurs.

Il a donc revendiqué et exercé un principe fondamental :

ce qui est reçu doit pouvoir être transformé par l'individualité qui le reçoit.

Or la postérité applique nécessairement ce même principe à son œuvre.

Les générations suivantes ne peuvent pas seulement conserver.

Elles interprètent.

Elles contextualisent.

Elles sélectionnent.

Elles traduisent.

Elles confrontent.

Elles développent.

Elles peuvent même critiquer.

Autrement dit, elles font à l'œuvre de Berthon ce que Berthon lui-même avait fait aux influences qu'il avait reçues :

elles les rendent progressivement leurs.

C'est peut-être ici que se situe l'épreuve ultime.

Accepter pour l'œuvre la liberté qui avait été conquise pour soi.

Devenir libre implique-t-il de libérer ce qui a été créé ?

La question peut être formulée dans des termes presque dialectiques.

Une première liberté dit :

« ce qui a été reçu ne déterminera pas entièrement ce qui sera créé ».

Une seconde liberté devrait peut-être accepter :

« ce qui a été créé ne déterminera pas entièrement ce que les autres en feront ».

La première appartient au parcours de l'auteur.

La seconde appartient au destin de l'œuvre.

Berthon semble avoir largement accompli la première.

La seconde demeure beaucoup plus difficile à évaluer.

Son geste final — destruction des cassettes et des documents, accompagnée de l'interdiction de duplication — peut être lu comme une limite posée précisément à cette autonomisation posthume de la parole.

Il serait cependant excessif d'en conclure que Berthon refusait toute liberté à ceux qui lui succédaient.

Les témoignages concernant son enseignement disent exactement l'inverse.

Il faut donc distinguer deux phénomènes :

l'autonomie de ceux qui ont reçu son enseignement

et

l'autonomie matérielle de sa parole enregistrée.

Il semble avoir largement encouragé la première.

Le geste final paraît restreindre la seconde.

Cette distinction est probablement l'une des clés de toute l'énigme.

L'élève se sépare du maître ; l'œuvre doit-elle se séparer de l'auteur ?

Le processus éducatif contient naturellement une séparation.

Un élève peut commencer par admirer.

Imiter.

Reproduire.

Puis comprendre.

Puis critiquer.

Puis transformer.

Enfin, il devient capable de penser depuis son propre centre.

La réussite du maître peut alors se mesurer paradoxalement à sa capacité à devenir moins nécessaire.

La transmission saturnienne accomplie suppose précisément cette sortie de centralité et cette confiance dans l'autonomie future.

Mais une création demande à son auteur une forme de séparation analogue.

À partir d'un certain moment, l'œuvre ne peut plus rester uniquement une extension de celui qui l'a créée.

Elle entre dans le monde.

Si elle traverse les générations, elle devient aussi objet de l'histoire.

Il faut donc différencier :

faire œuvre

et

posséder éternellement le devenir de l'œuvre.

La première appartient à l'activité créatrice.

La seconde devient impossible dès que l'œuvre survit suffisamment longtemps.

Pluton en maison V : création, intensité et séparation

Le thème natal de Berthon apporte ici un éclairage symbolique particulièrement fort.

Pluton se trouve en maison V, maison de la création personnelle, tandis que Mars en maison X lui est opposé à **4°11'**.

La maison V concerne ce qui naît de soi sous forme d'œuvre, de projet, d'idée, d'activité pédagogique ou de création portant une signature individuelle. Pluton peut intensifier considérablement l'investissement de ce qui est créé, introduisant dans ce secteur les problématiques de puissance, de transformation, de perte et de maîtrise.

Mars en maison X agit davantage sur la direction sociale, l'action et l'affirmation dans le monde.

L'opposition relie donc symboliquement :

ce qui est profondément créé comme prolongement de soi

et

ce qui doit ensuite prendre une direction dans le monde social.

Cette configuration ne signifie évidemment pas que Berthon aurait été incapable de se séparer de ses créations.

Elle rend toutefois particulièrement pertinente la question :

que devient une création fortement investie lorsqu'elle acquiert une trajectoire indépendante ?

Le propre texte de Berthon sur Pluton accordait d'ailleurs à cette planète une fonction de destruction et de reconstruction, ce qui rend le symbolisme particulièrement évocateur sans pouvoir constituer une explication causale du geste.

Saturne en maison VIII : transmettre signifie perdre l'exclusivité

Saturne en maison VIII approfondit encore cette problématique.

La maison VIII confronte symboliquement à ce qui ne peut plus rester entièrement possédé ou contrôlé individuellement. Elle concerne le partage, les dépendances, les ressources communes, les transmissions et les transformations qui obligent à reconnaître la présence et le pouvoir d'autrui.

Saturne peut chercher à structurer soigneusement cette interdépendance.

Mais la transmission posthume contient une particularité irréductible : la garantie totale est impossible.

Même le meilleur dépositaire ne peut garantir plusieurs générations.

Même les meilleures instructions seront interprétées.

Même une institution stable peut évoluer.

Transmettre signifie donc accepter que l'exclusivité cesse.

Le travail saturnien mature ne consiste justement pas à immobiliser la forme mais à permettre une continuité capable de traverser les transformations, en reconnaissant que toute réalisation possède sa temporalité, ses limites et une éventuelle fin.

Le dilemme devient alors très clair :

protéger l'intégrité de l'œuvre

et

permettre son avenir

ne peuvent jamais être parfaitement identiques.

Une transmission vivante doit accepter un écart.

Uranus au Milieu du Ciel : conquérir sa trajectoire puis perdre celle de l'œuvre

Le carré Uranus–Milieu du Ciel à **0°03'** prend ici une signification particulièrement paradoxale.

Pendant la vie de Berthon, cette configuration peut être mise en relation avec la nécessité de conserver la maîtrise de sa trajectoire sociale et de rompre avec des formes devenues trop contraignantes.

Le CEFA devient insuffisant.

L'ESAP apparaît.

La rupture ouvre une autre direction.

Mais une œuvre posthume inverse le problème.

Ce n'est plus l'auteur qui cherche à se libérer d'une trajectoire imposée.

C'est l'œuvre qui va progressivement acquérir une trajectoire que l'auteur ne pourra plus imposer.

La logique uranienne se retourne donc symboliquement.

Pendant la vie :

la liberté exige que Berthon puisse choisir la direction de son œuvre.

Après la mort :

la liberté de l'œuvre exige précisément qu'elle puisse continuer sans que Berthon en choisisse chaque direction.

La même valeur d'autonomie se présente sous deux formes opposées.

Ce qui fut une conquête pour l'homme devient une exigence de renoncement pour le créateur.

La maison XII : la séparation peut aussi être renoncement

La forte maison XII empêche cependant de transformer toute cette problématique en simple lutte contre la perte de contrôle.

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter y sont regroupés.

Le symbolisme de la maison XII concerne aussi la clôture, le retrait, le dépouillement, l'intériorisation et la disparition de formes arrivées au terme d'un cycle.

La destruction peut donc également contenir une autre logique :

cesser de maintenir matériellement une forme dont la fonction est considérée comme accomplie.

Cette possibilité doit rester ouverte.

Le geste final pourrait alors relever moins d'une incapacité à laisser l'œuvre devenir autonome que d'un choix consistant à ne pas transformer l'enseignement vivant en monument documentaire.

La différence est essentielle.

Dans la première hypothèse :

l'œuvre est détruite parce que son autonomie est difficile à supporter.

Dans la seconde :

l'œuvre enregistrée est retirée parce que sa fonction est considérée comme terminée et que la véritable transmission réside désormais dans les personnes.

Les deux hypothèses ne sont pas nécessairement incompatibles.

Un acte peut être simultanément maîtrise et détachement.

Le créateur ne peut pas accompagner éternellement ce qu'il crée

Toute création contient un moment où son auteur doit cesser de la modifier.

Un texte est publié.

Un élève part.

Une institution continue avec une nouvelle direction.

Une œuvre entre dans une bibliothèque.

À partir de cet instant, le créateur ne possède plus la totalité de son devenir.

Cette séparation est parfois douloureuse précisément parce que la création demeure profondément liée à celui qui l'a produite.

Mais si aucune séparation n'est possible, l'œuvre reste indéfiniment enfermée dans son auteur.

Elle ne peut réellement entrer dans l'histoire.

La création complète pourrait donc être pensée comme comportant deux mouvements :

faire apparaître

puis

laisser exister.

Le premier demande initiative, volonté, structure et maîtrise.

Le second demande confiance, renoncement et capacité à supporter l'altérité.

Chez Berthon, le premier mouvement est extrêmement visible.

Le second demeure la grande question.

L'anthroposophie et le paradoxe du créateur

Le GA 107 fournit un arrière-plan particulièrement fécond à cette interrogation.

Steiner y développe l'idée que l'être humain devient progressivement capable d'ajouter du nouveau à ce qui lui a été donné. L'activité humaine véritablement créatrice ne se réduit donc

pas à répéter les déterminations antérieures ; elle introduit quelque chose qui n'était pas déjà entièrement contenu dans le passé.

Mais ce qui est réellement nouveau entre, par définition, dans un monde où il rencontrera d'autres individualités.

Créer implique donc nécessairement que ce qui a été créé puisse devenir un facteur nouveau dans la biographie d'autres êtres.

Le GA 257 ajoute une autre dimension : l'être humain moderne veut être une individualité distincte, mais il ne peut accomplir son existence terrestre sans les autres ; la tâche consiste à trouver des relations qui respectent simultanément l'individualité et la communauté.

Cette tension éclaire singulièrement la transmission.

L'œuvre personnelle doit pouvoir devenir relationnelle sans cesser d'avoir une origine.

Elle doit pouvoir être reçue sans exiger que celui qui la reçoit disparaisse devant son créateur.

Donner ne signifie pas décider éternellement

Il existe finalement une différence radicale entre **donner quelque chose** et **continuer à décider éternellement de ce qui a été donné**.

La transmission véritable demande à un moment que celui qui reçoit acquière une responsabilité réelle.

Tant que toutes les décisions appartiennent encore au transmetteur, il existe davantage une délégation contrôlée qu'un héritage.

La mort rend ce passage obligatoire.

Il n'est plus possible de conserver indéfiniment les deux positions :

être celui qui donne ;

et rester celui qui décide.

La postérité commence exactement lorsque ces deux fonctions se séparent.

Berthon avait réussi à accepter cette séparation concernant ses élèves : ils pouvaient recevoir et devenir ensuite responsables de leur propre pensée.

La question reste ouverte concernant les archives : pouvait-il accepter que d'autres deviennent responsables d'une parole qui, elle, continuerait à porter son nom ?

C'est probablement là que réside la spécificité du problème.

La séparation ultime entre le créateur et sa création

Toutes les séparations précédentes du parcours de Berthon avaient encore une particularité : **Berthon restait présent après elles**.

Il se sépare du cadre initial, mais continue.

Il quitte le CEFA, mais crée l'ESAP.

Il se différencie de certaines influences, mais développe sa pensée.

Il permet aux élèves de devenir autonomes, mais poursuit lui-même son existence et son travail.

La séparation posthume est d'une autre nature.

Elle ne permet aucun nouveau commencement personnel.

L'auteur disparaît tandis que l'œuvre peut continuer.

Cette asymétrie crée une situation entièrement nouvelle.

Auparavant :

Berthon se sépare et poursuit.

Après la mort :

l'œuvre se sépare et poursuit sans Berthon.

C'est cette inversion qui donne au geste final toute sa force symbolique.

Après s'être libéré, laisser libre

La trajectoire peut alors être condensée en un mouvement plus général.

D'abord :

se libérer de ce qui pourrait empêcher de devenir soi.

Puis :

permettre aux autres de se libérer à leur tour.

Enfin, peut-être :

laisser libre ce qui a été créé.

Cette dernière étape est paradoxale parce qu'elle demande de renoncer précisément à une part de la maîtrise qui avait rendu possible les étapes précédentes.

Pour construire une œuvre personnelle, il fallait conquérir de l'autonomie.

Pour que cette œuvre devienne véritablement posthume, il fallait éventuellement accepter qu'elle acquière à son tour une autonomie.

La liberté, qui avait d'abord signifié **reprendre la direction**, aurait alors dû prendre une forme presque opposée :

cesser d'en être le dernier centre de décision.

Deux interprétations du geste demeurent ouvertes

Le geste final de Berthon peut être interprété de deux manières principales.

La première considère que la séparation ultime n'a pas été pleinement consentie. La destruction permettrait alors de conserver une dernière souveraineté : si l'œuvre ne peut continuer sous le contrôle de son auteur, certaines de ses formes ne continueront pas.

La seconde considère au contraire que la destruction constitue la séparation elle-même : Berthon aurait refusé de se survivre artificiellement par une accumulation d'enregistrements et aurait préféré que son enseignement vive dans les personnes qu'il avait formées plutôt que dans une reproduction indéfinie de sa voix.

Dans cette seconde lecture, détruire serait non pas retenir l'œuvre, mais la dépouiller de sa forme ancienne.

Dans la première, ce serait empêcher l'œuvre d'acquérir une autonomie incontrôlable.

Les deux interprétations peuvent même coexister.

Aucun élément disponible ne permet de choisir définitivement.

La véritable question : devenir libre ou consentir à la liberté ?

Toute la biographie semble finalement conduire à une distinction plus profonde.

Il existe une liberté consistant à **devenir soi-même**.

Et une autre consistant à **consentir à ce que l'autre, ou ce qui a été créé, ne soit plus entièrement déterminé par soi**.

La première fut largement conquise par Berthon.

Il se libère progressivement des modèles qui ne lui suffisent plus.

Il crée son propre cadre.

Il exerce sa souveraineté.

Il enseigne aux autres à faire de même.

La seconde forme de liberté est beaucoup plus difficile parce qu'elle ne se manifeste plus par une affirmation.

Elle se manifeste par un renoncement.

Elle demande de supporter que ce qui porte encore une marque intime entre dans une histoire indépendante.

La transmission accomplie implique précisément cette sortie de centralité : l'autorité devient héritage vivant lorsqu'elle accepte l'autonomie future de ceux qui reçoivent.

La question qui se pose à la fin de la trajectoire de Berthon n'est donc peut-être plus :

avait-il suffisamment conquis son autonomie ?

Tout son parcours montre qu'il l'avait largement fait.

Elle devient :

pouvait-il transformer cette autonomie conquise en capacité de laisser autonome ce qui venait de lui ?

De « devenir soi » à « laisser devenir »

Le mouvement entier peut finalement être formulé par deux expressions.

La première résume une grande partie de la vie :

devenir soi.

Recevoir une influence sans s'y réduire.

Rencontrer une opposition sans disparaître.

Quitter un cadre devenu insuffisant.

Créer.

Structurer.

Transmettre.

Encourager les autres à devenir eux-mêmes.

La seconde expression appartient à l'épreuve terminale :

laisser devenir.

Laisser les élèves devenir autres.

Cela semble avoir été largement accepté.

Laisser l'œuvre devenir autre.

C'est ici que demeure l'énigme.

Une formulation antérieure résumait déjà cette transition : Berthon avait appris à devenir libre des maîtres et des institutions, à créer selon son orientation et à favoriser la liberté de ses élèves ; restait peut-être à accepter que l'œuvre elle-même quitte définitivement la sphère de sa souveraineté.

Cette question permet de comprendre le geste final sans le condamner ni le justifier.

Elle en révèle surtout le paradoxe humain.

Après avoir passé une vie à se séparer de ce qui l'empêchait de devenir pleinement l'auteur de sa voie, Jacques Berthon se trouvait confronté à une dernière séparation d'une nature inverse : non plus s'arracher à ce qui exerçait une autorité sur lui, mais accepter que ce qu'il avait créé puisse désormais échapper à sa propre autorité.

La destruction des archives peut être située précisément à cet endroit.

Elle peut représenter un refus de cette séparation.

Elle peut représenter une manière radicale de l'accomplir.

Elle peut contenir les deux à la fois.

Mais elle fait apparaître avec une netteté exceptionnelle l'épreuve ultime de toute œuvre destinée à survivre :

le créateur doit un jour consentir à ce que la création ne soit plus seulement son prolongement, mais une réalité entrée dans le monde, confiée à des consciences qu'il ne dirigera plus et à un avenir dont il ne sera plus l'auteur.

Chapitre 38 — Une étape d'individuation restée peut-être inachevée

Berthon avait réussi à devenir autonome

La trajectoire de Jacques Berthon montre avec une remarquable continuité une conquête progressive de l'autonomie.

Cette autonomie n’est pas donnée d’emblée. Elle se construit à travers plusieurs étapes : recevoir une influence, la transformer, se confronter à d’autres conceptions, se séparer lorsque la construction commune devient insuffisante, puis créer une forme propre.

André Barbault constitue d’abord une référence importante. Berthon découvre l’astrologie dans un milieu fortement marqué par son influence et se passionne pour son approche astropsychologique. Mais cette filiation intellectuelle ne se transforme pas en dépendance durable. Berthon développe progressivement une pédagogie et une orientation personnelles, où viennent s’intégrer psychanalyse, mythologie, spiritualité et expérience théâtrale.

La rencontre avec Jean-Pierre Nicola introduit une autre étape. Le travail commun au sein du CEFA conduit à une crise lorsque les conceptions concernant la conduite et l’avenir de l’association deviennent incompatibles. La séparation ne débouche pourtant pas sur un retrait de Berthon : elle ouvre la voie à la création de l’ESAP. Le mouvement biographique est donc caractéristique d’une autonomie devenue créatrice : la rupture n’aboutit pas seulement à quitter un cadre, mais à produire une nouvelle structure correspondant davantage à une orientation personnelle.

Cette évolution correspond bien, dans une lecture anthroposophique, à l’idée d’un Moi qui ne demeure pas simplement déterminé par ce qui lui a été transmis. Dans le GA 107, Steiner décrit un processus d’individualisation par lequel l’être humain acquiert progressivement la capacité d’ajouter quelque chose de nouveau à ce qui lui a été donné. Le devenir humain conduit ainsi d’une situation largement héritée vers une activité de plus en plus créatrice.

Sous cet angle, Berthon avait largement réussi une première grande tâche d’individualisation : **devenir l’auteur de sa propre orientation**.

Une autonomie qui ne reste pas négative

L’autonomie peut prendre deux formes profondément différentes.

La première consiste essentiellement à ne plus dépendre.

Elle peut se manifester par la rupture, le refus, la protection ou l’éloignement.

La seconde ajoute quelque chose :

construire à partir de la liberté acquise.

Le parcours de Berthon appartient largement à cette seconde forme.

Après le CEFA, il ne s’isole pas.

Il fonde une école.

Il organise un cursus.

Il structure plusieurs années d’enseignement.

Il fait passer des examens.

Il demande un mémoire.

Il enregistre les cours et développe un enseignement à distance.

Son autonomie devient donc structure, méthode et transmission.

Le thème natal offre une résonance symbolique particulièrement forte à cette évolution. Uranus est carré au Milieu du Ciel à seulement **0°03'**, tandis que Saturne forme un trigone à Uranus à **1°49'**. Le premier aspect peut symboliquement accentuer la nécessité de disposer d'une trajectoire sociale suffisamment libre et personnelle ; le second indique la possibilité d'articuler innovation et construction, rupture et organisation. Cette combinaison correspond précisément à une autonomie qui ne se contente pas de refuser, mais qui transforme une différenciation en forme durable.

L'ESAP constitue probablement l'expression la plus évidente de cette synthèse.

Ses élèves étaient invités à devenir autonomes à leur tour

L'autonomie conquise ne reste pas un privilège personnel.

Elle devient principe pédagogique.

Les témoignages disponibles montrent que Berthon encourageait ses élèves à développer leur propre pensée plutôt qu'à devenir les répétiteurs d'une doctrine. L'enseignement reçu devait être assimilé, transformé et intégré à une voie personnelle. Cette orientation est cohérente avec ce qui a déjà été observé : Berthon lui-même avait reçu une influence importante avant de la transformer en quelque chose de propre.

La transmission accomplit alors une fonction plus profonde que la reproduction.

Le maître ne cherche pas seulement à prolonger son propre langage.

Il contribue à faire apparaître d'autres centres d'initiative.

Le travail saturnien de transmission peut précisément être compris comme cette capacité à transmettre expérience, mémoire, méthode et savoir tout en permettant à celui qui reçoit de comprendre, adapter, expérimenter et développer sa propre autonomie. Une transmission accomplie suppose même d'accepter de ne plus être central et de faire confiance à l'autonomie future.

Cette dimension est capitale pour comprendre le paradoxe final.

Berthon semble avoir largement accepté que **les personnes** deviennent autonomes.

La question est de savoir s'il pouvait accepter la même chose concernant **l'œuvre**.

L'œuvre devait-elle pouvoir devenir autonome elle aussi ?

Une œuvre n'est pas une personne.

Mais lorsqu'elle survit à son créateur, elle acquiert progressivement une histoire qui ne lui appartient plus complètement.

Elle est conservée par d'autres.

Classée par d'autres.

Interprétée par d'autres.

Transmise selon des contextes nouveaux.

Elle peut être rapprochée de pensées inconnues de son auteur.

Elle peut être utilisée à des fins qui n'avaient jamais été prévues.

Elle peut être admirée, discutée, corrigée, contestée ou dépassée.

Autrement dit, une œuvre véritablement posthume entre dans un devenir propre.

Cette autonomie n'est pas totale : l'œuvre conserve son origine et reste attribuée à son auteur. Mais son histoire ultérieure échappe nécessairement à celui qui l'a créée.

Le problème est particulièrement aigu avec les cassettes de Berthon.

Un ancien élève devenu autonome finit par parler en son propre nom.

Une cassette, elle, continue à parler avec la voix de Berthon.

L'élève assume la transformation de l'enseignement.

L'archive conserve une parole ancienne tout en restant attachée au nom de son auteur.

La transmission posthume demande donc d'accepter que **d'autres deviennent responsables d'une parole qui continuera pourtant à représenter celui qui ne peut plus intervenir**.

C'est une épreuve très différente de l'émancipation des élèves.

L'impossibilité de contrôler ce qu'elle deviendrait

Tant que Berthon était vivant, il pouvait encore intervenir.

Corriger.

Préciser.

Modifier.

Changer de méthode.

Donner une nouvelle consigne.

Refuser certains usages.

Répondre à une critique.

Choisir les conditions de diffusion.

Après sa mort, cette souveraineté devait disparaître.

Toute postérité contient cette perte de maîtrise.

Elle ne peut être supprimée par aucune organisation.

Même un dépositaire parfaitement fiable ne garantit pas ce que feront les générations suivantes.

Une institution change.

Une technique de reproduction évolue.

Une politique d'archives est modifiée.

Une traduction introduit des choix.

Une sélection éditoriale privilégie certains textes.

Un lecteur comprend autrement.

Une pensée qui entre dans l'histoire devient nécessairement vulnérable à l'interprétation.

C'est le prix même de sa survie.

Le créateur peut donc choisir de laisser quelque chose continuer, mais il ne peut choisir définitivement **comment** cela continuera.

La postérité exige une renonciation particulière :

renoncer à être le dernier interprète de ce qui a été créé.

Le paradoxe de l'individualisation

C'est ici qu'apparaît un paradoxe particulièrement fort.

Berthon avait lui-même exercé sur les pensées reçues le droit de les transformer.

Il avait reçu Barbault sans demeurer Barbaultien au sens d'une répétition stricte.

Il avait rencontré Nicola sans adopter sa direction.

Il avait quitté une institution devenue incompatible avec son orientation.

Il avait développé un enseignement singulier.

Il avait demandé aux élèves de faire à leur tour quelque chose de personnel de ce qu'ils recevaient.

La logique générale du parcours pourrait donc être formulée ainsi :

ce qui est transmis doit pouvoir être réélaboré par celui qui le reçoit.

Mais cette même logique appliquée à l'œuvre de Berthon signifiait nécessairement :

ce qui avait été créé par Berthon devait pouvoir être réélaboré après Berthon.

L'épreuve devient alors profondément symétrique.

L'homme avait revendiqué la liberté de transformer ce qu'il recevait.

Pouvait-il accorder cette liberté à ceux qui recevraient son œuvre après lui ?

La tentation de supprimer plutôt que de lâcher prise

La destruction des archives peut être interrogée précisément à cet endroit.

Le fait documenté est net : à la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes.

Cette décision produit un résultat objectif :

elle limite radicalement la possibilité pour l'œuvre enregistrée d'acquérir une histoire autonome.

Ce constat ne suffit toutefois pas à connaître la motivation.

Il serait trop rapide d'écrire que Berthon « n'a pas su lâcher prise ».

Plusieurs autres lectures restent possibles : souci de préserver l'intégrité, volonté de clôture, choix spirituel de dépouillement, refus d'une reproduction mécanique, absence d'un dépositaire jugé suffisamment fiable, ou combinaison de plusieurs facteurs.

Mais l'hypothèse du lâcher-prise mérite d'être posée.

Car la destruction résout parfaitement un problème insoluble :

si l'œuvre n'existe plus sous une forme reproductible, son auteur n'a plus à accepter ce qu'elle pourrait devenir indépendamment de lui.

L'incertitude disparaît avec le support.

Lâcher prise n’est pas renoncer à toute exigence

Il faut cependant préciser ce que signifie ici « lâcher prise ».

Il ne s’agit pas de devenir indifférent.

Il ne s’agit pas non plus d’accepter n’importe quel usage d’une œuvre.

Un créateur peut légitimement fixer des règles.

Choisir un dépositaire.

Différencier documents privés et documents publics.

Prévoir une période d’embargo.

Définir des conditions d’édition.

Le lâcher-prise commence seulement à l’endroit où il faut accepter qu’aucune règle ne garantira éternellement une parfaite maîtrise.

La transmission authentique conserve donc une tension irréductible entre deux exigences :

protéger suffisamment

et

laisser suffisamment libre.

Trop peu de protection peut conduire à la déformation.

Trop de maîtrise peut empêcher toute postérité.

C’est précisément cette tension qui peut avoir constitué l’épreuve terminale de Berthon.

Pluton en maison V et l’intensité de la création

Le thème natal rend cette question particulièrement pertinente avec Pluton en maison V.

La maison V concerne symboliquement la création personnelle, ce qui porte une signature individuelle et ce qui extériorise quelque chose de profondément intérieur.

Pluton peut intensifier ce rapport à la création en y introduisant les questions de puissance, de perte, de transformation et de maîtrise.

Mars, placé en maison X, s’oppose à Pluton avec **4°11' d’orbe**. Cette opposition met symboliquement en relation la volonté d’action dans la trajectoire sociale et l’investissement profond de la création personnelle.

Aucun de ces facteurs ne signifie :

« Berthon devait détruire son œuvre ».

Mais ils permettent de poser avec une pertinence particulière le problème de la séparation entre le créateur et sa création.

Une œuvre peu investie peut être abandonnée facilement.

Une œuvre profondément investie expose davantage à la dépossession.

La difficulté peut alors ne pas être seulement de perdre l'objet, mais de perdre la capacité à décider de son devenir.

Saturne en maison VIII : transmettre sans pouvoir vérifier

Saturne en maison VIII ajoute une autre dimension.

La maison VIII met en jeu l'interdépendance, le partage, la confiance, le transfert et ce qui cesse d'être exclusivement possédé.

Saturne peut chercher des conditions sûres, des garanties et une responsabilité clairement organisée.

Mais la transmission posthume impose exactement ce que Saturne ne peut jamais totalement garantir :

la confiance dans un avenir qui ne pourra plus être vérifié.

Le travail saturnien accompli de transmission demande pourtant d'accepter que celui qui reçoit puisse adapter, expérimenter, développer son autonomie et éventuellement dépasser ce qui a été transmis. Il suppose également l'acceptation de ne plus être central et une confiance dans l'avenir.

La question de Berthon peut donc être formulée symboliquement ainsi :

la structure avait-elle atteint le point où elle pouvait continuer sans celui qui l'avait construite ?

Et, plus profondément :

le créateur pouvait-il consentir à cette continuation ?

Uranus carré au Milieu du Ciel : de sa propre liberté à celle de l'œuvre

Le carré d'Uranus au Milieu du Ciel, exact à **0°03'**, donne à cette problématique une dimension presque paradoxale.

Pendant la vie, Uranus semble pouvoir être lu comme l'exigence de conserver une orientation sociale personnelle, de ne pas laisser une institution déterminer entièrement la trajectoire et de pouvoir changer de voie lorsqu'une forme devient trop contraignante.

Mais après la mort, le problème se renverse.

Ce n'est plus Berthon qui doit devenir indépendant.

C'est l'œuvre qui doit éventuellement acquérir une trajectoire indépendante de Berthon.

L'autonomie, autrefois revendiquée pour soi, devient alors quelque chose à consentir chez ce qui a été créé.

La question pourrait être formulée ainsi :

peut-on accepter pour son œuvre l'indépendance que l'on a soi-même dû conquérir contre les cadres extérieurs ?

C'est peut-être l'un des paradoxes astrologiquement les plus profonds de cette trajectoire.

La maison XII : une autre interprétation demeure possible

La forte maison XII oblige toutefois à maintenir une lecture concurrente.

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter y sont regroupés dans le thème natal de Berthon.

La maison XII peut symboliquement concerner clôture, retrait, intériorisation, dépouillement et disparition de formes dont le cycle est considéré comme accompli.

Ainsi, la destruction pourrait également être l'expression d'une véritable volonté de terminer.

Dans cette lecture, il ne serait pas question d'une incapacité à supporter l'autonomie future de l'œuvre.

Berthon aurait pu considérer que l'essentiel avait déjà été transmis aux personnes et que les supports n'avaient pas vocation à devenir un monument posthume.

Le geste pourrait alors dire symboliquement :

la transmission a eu lieu ; sa forme matérielle n'a pas à se perpétuer indéfiniment.

Cette interprétation doit rester entièrement ouverte.

C'est précisément pourquoi l'expression **« étape d'individuation restée peut-être inachevée »** doit conserver son point d'interrogation implicite.

La destruction comme réponse à cette dernière épreuve

L'hypothèse peut néanmoins être poussée plus loin.

Toute la vie précédente montre une stratégie féconde face aux situations où l'autonomie semblait menacée :

reprendre sa direction.

L'influence est transformée.

La divergence est assumée.

Le groupe est quitté.

Une nouvelle école est créée.

La souveraineté personnelle est restaurée.

Mais la mort présente une situation radicalement différente.

Aucune nouvelle structure personnelle ne pourra être créée après elle.

Aucun correctif futur ne sera possible.

La réponse habituelle :

« reprendre la direction »

devient impossible.

Il ne reste qu'une décision encore disponible :

déterminer avant de mourir ce qui continuera ou ne continuera pas.

La destruction peut alors apparaître comme la dernière forme possible d'une stratégie qui avait longtemps été créatrice :

lorsque ce qui compte risque de ne plus pouvoir être dirigé personnellement, reprendre une dernière fois le pouvoir de décision.

Cette formulation reste interprétative.

Elle ne constitue pas une pensée attribuable à Berthon.

Une autonomie accomplie dans la vie, peut-être moins dans la séparation d'avec l'œuvre

La distinction centrale apparaît alors.

Berthon semble avoir très largement réussi l'autonomie **de soi vis-à-vis des autres**.

Il semble également avoir largement réussi à favoriser l'autonomie **des autres vis-à-vis de lui**.

La question demeure concernant l'autonomie **de l'œuvre vis-à-vis de son créateur**.

Ces trois niveaux ne sont pas identiques.

Le premier exige :

devenir soi.

Le deuxième :

laisser l'autre devenir lui-même.

Le troisième :

laisser ce qui a été créé entrer dans un devenir qui n'appartient plus entièrement à son créateur.

Les deux premiers semblent solidement attestés dans le parcours.

Le troisième demeure précisément l'objet de l'énigme finale.

Une étape restée peut-être inachevée

L'hypothèse d'une individuation inachevée ne doit donc surtout pas être comprise comme un jugement général sur la maturité de Berthon.

Il serait absurde de qualifier d'« inachevée » une existence entière sur la seule base d'un geste final dont les motivations réelles ne sont pas connues.

Le terme désigne uniquement une **tâche particulière** qui aurait pu rester problématique :

transformer la souveraineté personnelle acquise au cours de la vie en capacité de renoncer à la souveraineté sur le devenir posthume de l'œuvre.

Dans une perspective anthroposophique, le Moi devient progressivement capable de créer du nouveau à partir de ce qui lui a été donné. Steiner insiste sur le passage d'un être principalement déterminé par son héritage à un être capable de produire des valeurs et des formes qui vivront dans l'avenir.

Mais toute création nouvelle, dès lors qu'elle « vit dans l'avenir », entre précisément dans un avenir que son créateur ne possède pas.

Le paradoxe est donc inhérent à l'acte créateur lui-même.

Créer quelque chose qui survivra signifie déjà consentir à perdre l'exclusivité de son devenir.

Une hypothèse qui relie l’ensemble de la biographie

Cette hypothèse possède une force particulière parce qu’elle ne repose pas uniquement sur le geste final.

Elle relie plusieurs étapes de la biographie.

Au commencement, Berthon reçoit.

Puis il transforme.

Il rencontre une autre volonté.

Il se différencie.

Il se sépare.

Il construit.

Il devient suffisamment autonome pour organiser sa propre école.

Puis il transmet à ses élèves la possibilité de devenir autonomes.

Le fil conducteur est constamment celui de la **différenciation**.

Le geste final introduit pourtant une inversion.

Jusque-là, se séparer permettait de créer.

À la fin, se séparer conduit à supprimer.

Cette différence mérite toute l’attention.

Au CEFA :

la séparation ouvre une nouvelle possibilité.

Avec les élèves :

la séparation rend leur autonomie possible.

Avec l’œuvre :

la séparation matérielle prend la forme de la destruction.

Le même thème de séparation traverse donc toute la biographie, mais son résultat change radicalement.

Lorsque la solution de toute une vie rencontre une situation nouvelle

Une solution psychologique ou existentielle peut être admirablement adaptée pendant une grande partie de la vie et devenir insuffisante lorsqu'une situation nouvelle apparaît.

L'autonomie avait permis à Berthon de construire.

Elle avait été féconde.

Elle avait produit une œuvre.

Elle avait permis d'échapper à des cadres devenus trop étroits.

Elle avait même été transmise comme valeur aux élèves.

Mais la mort ne demande plus exactement de devenir plus autonome.

Elle demande éventuellement de **consentir à la dépendance future de l'œuvre envers d'autres personnes**.

La solution ancienne — reprendre la maîtrise — ne peut plus produire une nouvelle création personnelle.

Elle peut seulement agir sur ce qui existe encore.

C'est ici que l'hypothèse d'une étape inachevée prend son sens.

Une qualité autrefois évolutive peut devenir limite si elle ne change pas de forme lorsque la situation change.

De la souveraineté au dessaisissement

Le terme qui décrit peut-être le mieux l'étape suivante est **dessaisissement**.

Il ne signifie pas abandon irresponsable.

Il signifie accepter qu'une création, suffisamment construite et suffisamment transmise, puisse entrer dans le monde sans demeurer indéfiniment sous la direction personnelle de son auteur.

La maturation saturnienne de la transmission va précisément dans ce sens : transmettre suppose une confiance dans l'autonomie future, une capacité à ne plus rester central et une continuité capable d'intégrer le changement.

La souveraineté avait consisté à pouvoir dire :

« cette direction sera assumée personnellement ».

Le dessaisissement aurait demandé :

« cette œuvre peut maintenant continuer sans que son auteur en demeure le centre décisionnel ».

La seconde position n'est pas supérieure moralement à la première.

Elle correspond simplement à une autre étape du cycle de transmission.

Une dernière distinction : inachèvement ou renoncement accompli ?

Deux lectures doivent donc rester côte à côte.

La première considère que la destruction indique une difficulté à accomplir le dernier passage :

laisser l'œuvre devenir autonome.

Dans ce cas, l'individuation aurait atteint très loin l'autonomie personnelle, mais serait restée peut-être partiellement inachevée dans la capacité à consentir à l'indépendance posthume de la création.

La seconde considère exactement le contraire :

la destruction serait elle-même le renoncement accompli.

Berthon aurait estimé que ce qui devait continuer vivait désormais dans les personnes et qu'il n'était pas nécessaire de prolonger artificiellement sa propre voix enregistrée.

La maison XII soutient symboliquement cette seconde hypothèse.

Mars–Pluton, Saturne VIII et Uranus–Milieu du Ciel donnent davantage de poids à la première.

Aucune de ces lectures ne peut être démontrée.

Et leur coexistence est peut-être elle-même la meilleure approximation du geste.

L'hypothèse d'une individuation interrompue au seuil du lâcher-prise

La formulation la plus prudente consiste donc à parler non d'une individuation ratée, mais d'une **étape peut-être restée inachevée**.

L'essentiel avait été accompli :

Berthon avait reçu sans rester disciple.

Il avait quitté sans disparaître.

Il avait créé.

Il avait structuré.

Il avait transmis.

Il avait aidé d'autres personnes à devenir elles-mêmes.

Mais il restait éventuellement une ultime transformation :

passer de la liberté de décider à la liberté de ne plus décider.

C'est un changement considérable.

Toute la vie créatrice avait appris à agir.

La transmission posthume demandait peut-être finalement de ne plus agir sur le devenir de l'œuvre.

Toute la vie avait consisté à conquérir une direction.

La fin pouvait demander de consentir à ne plus la diriger.

Toute la vie avait construit une souveraineté.

L'ultime étape aurait été d'accepter son terme.

La destruction comme réponse plutôt que comme résolution

Sous cet angle, la destruction peut être interprétée comme une réponse à l'épreuve sans qu'il soit certain qu'elle en constitue la résolution.

Elle résout matériellement la question :

personne ne disposera de certaines archives après leur destruction.

Elle ne permet pas de savoir ce qui aurait été vécu si l'œuvre avait été confiée.

Il n'existe donc aucun moyen de déterminer si Berthon aurait été capable d'accepter pleinement cette autonomie dans d'autres conditions, avec un autre dépositaire ou avec une organisation successorale différente.

C'est pourquoi le geste doit rester ouvert.

La destruction constitue un fait.

L’inachèvement demeure une hypothèse.

Devenir soi, laisser l’autre devenir, laisser l’œuvre devenir

L’ensemble de la biographie peut finalement être organisé autour de trois mouvements.

Le premier est largement accompli :

devenir soi.

Le deuxième semble avoir été une valeur essentielle de l’enseignement :

laisser l’autre devenir.

Le troisième constitue la question ultime :

laisser l’œuvre devenir.

Ce troisième mouvement demande quelque chose de profondément différent des deux premiers.

Il faut accepter que la création poursuive une histoire que son auteur ne pourra plus corriger.

Qu’elle rencontre des consciences différentes.

Qu’elle soit interprétée.

Qu’elle perde certaines formes et en acquière d’autres.

Qu’elle ne reste plus exactement celle qu’il aurait voulu conduire lui-même.

C’est peut-être cette dernière liberté qui était la plus difficile parce qu’elle ne demandait plus une conquête de puissance, mais **un consentement à la perte de puissance**.

Une hypothèse qui donne une unité au parcours

Ainsi comprise, la destruction finale cesse d’apparaître comme un geste entièrement étranger à la vie de Berthon.

Elle peut au contraire être reliée au même thème qui traverse toute sa biographie :

l’autonomie.

Dans la première partie de la vie, l’autonomie libère.

Elle permet de se dégager d’une influence devenue insuffisante.

De quitter un groupe.

De construire.

De devenir auteur.

Dans la transmission pédagogique, l'autonomie devient don.

Les élèves sont invités à devenir eux-mêmes.

À la fin, la même question revient sous une forme inverse.

Il ne s'agit plus d'obtenir l'autonomie.

Il s'agit de l'accorder à ce qui a été créé.

La trajectoire entière pourrait alors être résumée ainsi :

Berthon avait conquis la liberté de ne plus appartenir intellectuellement aux autres ; il avait appris à laisser les autres ne plus lui appartenir intellectuellement ; restait peut-être à accepter que son œuvre elle-même ne lui appartienne plus entièrement dans son devenir.

La destruction des archives pourrait représenter l'endroit exact où cette dernière séparation s'est révélée trop difficile, trop incertaine ou simplement non souhaitée.

Mais elle pourrait aussi représenter un autre choix : considérer que l'œuvre vivante avait déjà accompli sa mission et qu'elle n'avait pas à se survivre sous forme de monument sonore.

Aucune certitude n'est possible.

C'est précisément pourquoi cette hypothèse conserve sa valeur : elle ne prétend pas résoudre l'énigme, mais elle permet de relier le geste final à l'ensemble d'une biographie dont le fil directeur paraît avoir été **la conquête progressive de l'autonomie et la question, finalement plus difficile encore, de ce qu'il faut faire lorsque cette autonomie doit être abandonnée à l'œuvre elle-même**.

Dixième partie — La destruction comme ultime affirmation de maîtrise

Chapitre 39 — « Ce qui m'appartient ne deviendra pas autre chose sans moi »

La formule « Ce qui m'appartient ne deviendra pas autre chose sans moi » ne constitue pas une parole de Jacques Berthon. Aucun témoignage connu ne permet de lui attribuer cette phrase. Elle doit être comprise comme une **formulation interprétative**, destinée à condenser une hypothèse : au moment où l'œuvre enregistrée allait nécessairement entrer dans un

devenir échappant définitivement à son créateur, sa destruction aurait pu constituer une dernière manière d'en déterminer le sort.

Cette hypothèse ne suppose ni que Berthon ait consciemment formulé ce raisonnement, ni qu'il ait considéré son enseignement comme une propriété dont personne ne devait disposer. Elle cherche à comprendre une contradiction documentée : pendant des décennies, les cours furent enregistrés précisément pour être transmis et reproduits ; à la fin de sa vie, Berthon détruisit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes.

Le problème n'est donc pas celui d'un homme qui aurait toujours refusé la circulation de sa pensée. Il concerne le moment où cette circulation change de statut : **la transmission organisée par l'auteur devient une transmission dont l'auteur ne pourra plus être responsable**.

La distinction entre propriété matérielle et investissement psychique

Posséder matériellement une cassette et être psychiquement investi dans ce qu'elle contient sont deux réalités différentes.

Une cassette peut juridiquement ou matériellement changer de main sans que disparaisse pour autant la relation symbolique qui unit son contenu à celui qui l'a produit. Dans le cas de Berthon, les enregistrements ne représentaient pas de simples objets. Ils portaient plusieurs décennies de travail, une pédagogie élaborée, une voix, un style, des interprétations, des références culturelles, une certaine conception de l'astrologie et une forme de présence personnelle.

Les témoignages des élèves décrivent précisément cette dimension. Berthon enseignait pendant environ deux heures avec une forte présence orale, mobilisant théâtre, humour, culture littéraire et artistique, tout en produisant des cours suffisamment structurés pour être ensuite diffusés sous forme de cassettes. Les étudiants étaient même invités à éviter les interruptions pendant l'enregistrement afin que la cassette puisse servir ultérieurement.

La cassette devenait donc simultanément :

un support matériel ;

un outil pédagogique ;

une archive de pensée ;

et une trace de présence.

L'investissement psychique peut dès lors être beaucoup plus fort que la simple relation de propriété.

Détruire le support ne signifie donc pas nécessairement dévaloriser son contenu. Cela peut également signifier que ce contenu est suffisamment lié à son auteur pour que son devenir futur soit ressenti comme une question personnelle.

La pensée enregistrée comme prolongement du sujet

Une œuvre enregistrée possède une particularité que ne possède pas entièrement le texte écrit : elle conserve la voix.

Elle maintient le rythme de la parole, les inflexions, les hésitations, les accentuations, parfois les émotions. Elle ne conserve donc pas uniquement des idées. Elle préserve quelque chose de la manière dont une personne était présente lorsqu'elle les transmettait.

Cette distinction devient particulièrement importante pour un homme venu du théâtre.

La parole de Berthon n'était pas seulement informative. Les témoignages soulignent son talent d'orateur, sa capacité à rendre vivants les thèmes étudiés et l'importance de son passé théâtral dans sa pédagogie.

Ainsi, les cassettes pouvaient représenter davantage qu'une collection de contenus intellectuels.

Elles prolongeaient symboliquement celui qui parlait.

Une telle extension ne doit pas être comprise comme une identité parfaite entre l'œuvre et la personne. Berthon n'est évidemment pas ses cassettes. Mais une partie de son identité sociale et intellectuelle pouvait rester attachée à cette parole enregistrée.

Les travaux contemporains consacrés aux héritages posthumes montrent précisément que les traces laissées par une personne peuvent continuer à intervenir dans la construction de son identité après sa mort. Ceux qui conservent, sélectionnent et rendent accessibles ces traces participent inévitablement à la manière dont cette identité sera reçue. Les archives ne sont donc pas des réservoirs parfaitement neutres : elles deviennent l'un des lieux où se construit la postérité.

Ce phénomène prend une force particulière lorsqu'il s'agit d'une voix.

La parole continue.

Mais celui qui pourrait répondre de cette parole a disparu.

De l'œuvre comme prolongement de soi à l'œuvre comme réalité extérieure

Toute création entre progressivement dans un paradoxe.

Elle vient de quelqu'un.

Elle porte une signature.

Elle contient une intention.

Mais pour exister socialement, elle doit sortir de la sphère privée du créateur.

La création véritable commence donc déjà à se séparer.

Elle est reçue par d'autres.

Interprétée.

Commentée.

Transformée.

Cette séparation peut être particulièrement sensible lorsque la création participe fortement à l'identité de celui qui l'a produite.

Le thème natal de Berthon donne ici une résonance symbolique importante. Pluton en maison V inscrit symboliquement une forte intensité dans le champ de la création personnelle. La maison V concerne ce qui est produit comme expression singulière : œuvre, projet, activité pédagogique, création portant une marque individuelle. Pluton introduit dans ce secteur les problématiques de puissance, de transformation, de perte et de maîtrise.

Mars en maison X s'oppose à Pluton avec **4°11' d'orbe**. Cette opposition met en relation la puissance investie dans la création personnelle et l'action dans la trajectoire sociale. Elle ne permet évidemment pas de conclure à un besoin pathologique de possession. Elle rend cependant particulièrement pertinente la question de ce qui se passe lorsqu'une création fortement investie commence à échapper à celui qui l'a fait naître.

L'œuvre peut alors devenir psychiquement intermédiaire :

elle n'est plus le sujet ;

mais elle n'est pas encore ressentie comme totalement étrangère.

Ne plus pouvoir contrôler la réception future

Tant que Berthon vivait, il existait toujours une possibilité de reprise.

Un propos pouvait être expliqué.

Une erreur corrigée.

Une interprétation précisée.

Une cassette replacée dans son contexte.

Un élève pouvait rencontrer l'enseignant.

Une évolution de pensée pouvait être exposée dans un cours ultérieur.

Après la mort, cette possibilité disparaît.

La réception devient définitivement asymétrique.

Le lecteur, l'auditeur ou le dépositaire peut toujours interpréter.

L'auteur, lui, ne peut plus répondre.

L'archive entre alors dans une histoire qui ne dépend plus directement de sa volonté.

Cette transformation est au cœur des recherches contemporaines sur les archives et les héritages posthumes. Les travaux consacrés aux fonds d'auteurs montrent que l'archive peut être considérée à la fois comme trace privilégiée de la créativité originelle et comme ensemble instable dont la signification dépend en partie de ceux qui l'éditent, la lisent et la contextualisent. Le statut d'une archive posthume n'est donc jamais complètement fixé par son créateur.

Pour Berthon, cette situation pouvait revêtir une importance particulière parce que l'enseignement enregistré continuait à parler directement en son nom.

Un élève devenu autonome peut dire :

« cette pensée est désormais la mienne ».

Une cassette continue à dire :

« Jacques Berthon a dit ceci ».

La différence est considérable.

La crainte possible de la déformation

Une première inquiétude possible concerne la déformation.

Cette hypothèse n'est pas documentée comme motivation personnelle de Berthon et ne doit pas lui être attribuée comme fait.

Mais elle constitue une possibilité générale particulièrement cohérente avec la situation.

Une parole enregistrée peut être coupée.

Extraite.

Recopiée.

Diffusée sans la série de cours dont elle faisait partie.

Présentée comme position définitive alors qu'elle appartenait peut-être à une étape du développement de la pensée.

Un propos pédagogique adressé à un groupe particulier peut être entendu plusieurs décennies plus tard dans un contexte totalement différent.

Une plaisanterie peut devenir affirmation doctrinale.

Une formulation ancienne peut être interprétée selon des catégories inconnues au moment où elle fut prononcée.

Toute archive posthume comporte ce risque.

La conservation ne garantit pas la fidélité.

Elle garantit seulement que quelque chose subsiste.

La fidélité exige ensuite un travail de contextualisation.

Préserver une pensée ne signifie pas préserver son sens intact

Les recherches archivistiques montrent précisément qu'une archive n'est jamais une reproduction pure et simple du passé. Elle préserve des traces, mais celles-ci sont réactivées, organisées et interprétées dans le présent. Un archiviste travaillant sur l'héritage de Wayne Booth a ainsi montré que l'archive est simultanément un ensemble relativement fixe d'artefacts et un espace où le passé est imparfaitement réanimé à travers les opérations interprétatives de ceux qui le consultent.

Cette distinction est essentielle.

Préserver la cassette ne préserve pas automatiquement l'intention.

Préserver la phrase ne préserve pas automatiquement le contexte.

Préserver la voix ne préserve pas automatiquement la situation dans laquelle la parole avait un sens.

Une personne particulièrement soucieuse de cohérence et de qualité pouvait donc théoriquement préférer l'absence de transmission à une transmission considérée comme potentiellement infidèle.

Il n'existe toutefois aucune preuve que Berthon ait formulé lui-même cette alternative.

L'hypothèse doit rester telle.

Idéaux exigeants et intégrité de la transmission

Cette possibilité rejoint la question des idéaux exigeants déjà étudiée à partir de la théorie des schémas.

Berthon avait construit un enseignement fortement structuré.

Les élèves passaient des examens.

Un mémoire était demandé.

Les cours suivaient plusieurs années de progression.

Son enseignement n'était donc pas une juxtaposition improvisée de propos astrologiques.

Une œuvre aussi structurée peut rendre particulièrement problématique une circulation fragmentaire.

Le danger imaginé ne serait alors pas nécessairement :

« les autres vont voler l'œuvre ».

Il pourrait être plus subtilement :

« ce qui formait un ensemble sera utilisé comme une collection de fragments dont l'auteur ne pourra plus garantir le sens ».

Cette hypothèse donne une autre signification possible à l'interdiction de duplication.

Limiter la reproduction pouvait être une manière de limiter la dissociation progressive entre parole et contexte.

La crainte possible de la récupération

Une seconde hypothèse concerne la récupération.

Une œuvre qui survit entre dans des circuits qu'elle ne contrôlait pas à l'origine.

Elle peut être rééditée.

Commercialisée.

Citée par des courants concurrents.

Réinterprétée afin de soutenir des positions que son auteur n'aurait peut-être pas approuvées.

Employée pour légitimer une école.

Transformée en élément patrimonial.

Présentée comme origine d'une pensée ultérieure.

Cette récupération n'est pas nécessairement malveillante.

Elle est presque inhérente à la postérité.

Une pensée qui continue à vivre devient disponible pour de nouveaux usages.

Les études portant sur les successions d'artistes montrent précisément que la construction posthume d'une réputation implique des acteurs multiples : héritiers, exécuteurs testamentaires, conservateurs, chercheurs, marchands, collectionneurs et institutions. Le statut de l'œuvre et même les contours du corpus peuvent ainsi continuer à se construire après la mort de l'auteur.

Dans le cas d'archives littéraires, les questions de propriété, d'accès, de marchandisation, de secret et de contrôle deviennent également centrales.

Cette réalité donne une portée supplémentaire au problème posé par Berthon.

S'il laissait toutes ses cassettes, il ne laissait pas seulement un contenu.

Il laissait aussi aux générations suivantes le pouvoir de définir en partie **ce que serait "Jacques Berthon" dans l'histoire de l'astrologie**.

Être repris n'est pas seulement être transmis

Toute réception posthume implique une certaine récupération au sens neutre du terme : ce qui est laissé est repris par d'autres.

Mais cette reprise peut devenir psychiquement difficile lorsqu'elle touche quelque chose de fortement lié à l'identité.

Une œuvre peut ainsi être :

fidèlement continuée ;

transformée ;

institutionnalisée ;

simplifiée ;

mythifiée ;

marchandisée ;

ou utilisée comme autorité pour des positions nouvelles.

Le créateur disparu n'a plus aucun droit effectif de réponse.

Cette situation est particulièrement sensible pour une parole enregistrée.

Le texte peut être commenté comme texte.

La voix donne davantage l’impression que la personne elle-même continue à intervenir.

Les débats contemporains autour des voix synthétiques, avatars posthumes et réutilisation des traces de personnes décédées montrent combien la question du contexte, du consentement et du contrôle devient aiguë dès que la voix ou l’identité d’un disparu peut continuer à être mobilisée par d’autres. Les recherches récentes insistent notamment sur le risque de distorsion identitaire et sur la nécessité d’une véritable responsabilité de conservation plutôt que d’une simple logique de possession des données.

Les cassettes de Berthon ne sont évidemment pas des reconstructions artificielles.

Mais elles posent déjà, sous une forme analogique, le même problème fondamental :

qui peut faire parler le mort, et dans quelles conditions ?

Saturne en maison VIII : ce qui doit être confié

La question de la récupération rejoint une nouvelle fois Saturne en maison VIII.

Ce symbolisme ne doit pas être interprété comme une peur certaine de l’appropriation.

Mais il met en valeur les problématiques de confiance, de partage, de transfert et de dépendance.

Une œuvre posthume ne peut rester vivante sans être confiée.

Or confier signifie accepter qu’une autre personne devienne responsable.

Le travail saturnien le plus mature de la transmission implique précisément de permettre à celui qui reçoit de comprendre, adapter et développer son autonomie, tout en acceptant de ne plus être central.

C’est ici que se situe peut-être l’une des tensions les plus profondes de Berthon.

Tout son parcours montre une grande capacité à transmettre.

Mais la transmission posthume demandait quelque chose de supplémentaire :

accepter que l’autorité sur l’œuvre elle-même soit désormais exercée par d’autres.

Uranus carré au Milieu du Ciel : qui décide de la trajectoire future ?

Le carré Uranus–Milieu du Ciel à **0°03'** prend ici une importance particulière.

Pendant la vie, il peut symboliquement correspondre au besoin de ne pas laisser une trajectoire sociale être entièrement déterminée de l’extérieur. L’histoire du CEFA et de l’ESAP fournit une illustration biographique particulièrement cohérente de cette

problématique : lorsqu'un cadre partagé ne convient plus suffisamment, Berthon se sépare et construit une structure propre. Le thème contient en parallèle un trigone Saturne–Uranus à **1°49'**, qui rend possible la transformation de la liberté en construction organisée plutôt qu'en simple rupture.

Après la mort, la situation s'inverse.

La trajectoire sociale de l'œuvre sera nécessairement déterminée en partie par d'autres.

L'auteur ne pourra plus créer une autre école si la première évolution lui déplaît.

Il ne pourra plus retirer une édition.

Il ne pourra plus expliquer publiquement ce qu'il voulait dire.

Il ne pourra même plus choisir les nouveaux contextes dans lesquels sa voix sera entendue.

Ce qui avait été pendant la vie une capacité constante de réorientation devient impossible.

L'ultime possibilité de contrôler la trajectoire consiste alors à agir **avant** que toute réorientation devienne impossible.

Mars opposé Pluton : agir avant de ne plus pouvoir agir

Mars opposé Pluton à **4°11'** prend ici une dimension symbolique particulièrement forte.

Mars représente l'action, la décision, la capacité de trancher.

Pluton introduit les questions de puissance, de perte, de transformation irréversible et de dépossession.

Dans une situation où l'impuissance future devient certaine, cette combinaison peut symboliquement rendre particulièrement importante la possibilité d'agir tant qu'une action reste encore possible.

Elle ne permet pas de conclure :

« Berthon détruit parce que Mars est opposé à Pluton ».

Une telle lecture serait astrologiquement abusive.

Elle permet plutôt de poser une question :

lorsqu'une situation future ne peut plus être maîtrisée, l'action actuelle peut-elle devenir le moyen de reprendre une dernière fois le pouvoir sur son issue ?

La destruction répond matériellement à cette logique.

Après elle, plus personne ne pourra décider du devenir des supports détruits.

La maîtrise de l’existence même de l’archive comme ultime recours

Il existe plusieurs niveaux de maîtrise d’une œuvre.

Le premier consiste à maîtriser son contenu.

Le second, ses conditions de diffusion.

Le troisième, ses conditions de conservation.

Lorsque ces trois niveaux deviennent impossibles à garantir après la mort, il reste un quatrième niveau :

maîtriser son existence même.

C’est le niveau le plus radical.

Si l’archive existe, quelqu’un pourra en disposer.

Si elle est copiée, sa circulation pourra continuer.

Si elle est numérisée, elle pourra être reproduite presque sans limite.

Mais si elle disparaît, aucune décision future ne pourra plus être prise à partir du support détruit.

La destruction constitue donc une forme extrême de contrôle parce qu’elle ne cherche plus à régler le devenir de l’objet.

Elle supprime le devenir de l’objet.

L’interdiction de duplication : le point décisif

C’est ici que l’interdiction de duplication devient probablement l’élément le plus important de l’ensemble du geste.

Détruire ses propres archives aurait encore pu être interprété principalement comme un acte privé de clôture.

Mais demander que les cassettes ne soient pas dupliquées étend la décision au-delà des supports immédiatement possédés.

Le problème n’est donc plus seulement :

« ces objets ne seront pas conservés ».

Il devient également :

« leur capacité à continuer à se multiplier doit être arrêtée ».

Le fait documenté est sans ambiguïté : Berthon détruit ses cassettes et documents et interdit de dupliquer les cassettes.

Cette consigne renforce donc l'hypothèse d'une maîtrise du devenir.

Elle ne révèle toujours pas le motif exact.

Mais elle montre que la question concernait la circulation future, et non seulement le rangement de documents personnels.

De la propriété matérielle à la souveraineté symbolique

La distinction entre propriété et souveraineté devient ici essentielle.

La propriété répond à :

« à qui appartient l'objet ? »

La souveraineté symbolique répond à :

« qui peut décider de ce que cet objet deviendra ? »

La seconde question dépasse largement la première.

Une cassette peut appartenir matériellement à un ancien élève tout en contenant une parole dont l'identité reste indissociablement liée à Berthon.

C'est précisément ce décalage qui rend le problème posthume si complexe.

Le détenteur possède le support.

L'auteur reste associé au contenu.

Mais l'auteur n'est plus là pour exercer une autorité sur l'usage.

La consigne de ne pas dupliquer peut alors être comprise comme une tentative de maintenir après la mort une limite que la simple propriété matérielle ne pouvait plus garantir.

« Ce qui m'appartient ne deviendra pas autre chose sans moi »

La phrase du titre doit désormais être comprise dans son sens exact.

Elle ne signifie pas que Berthon aurait affirmé un droit de possession absolu sur ses élèves ou sur les idées qu'ils avaient intégrées.

Tout indique au contraire qu'il encourageait l'autonomie intellectuelle.

Elle ne signifie pas davantage qu'il aurait consciemment voulu empêcher toute postérité.

Elle condense une autre hypothèse :

ce qui continuera explicitement à parler en son nom ne doit peut-être pas entrer dans un devenir qu'il ne pourra plus accompagner.

La nuance est capitale.

Le problème n'est pas :

« personne ne doit penser autrement ».

Il pourrait être :

« personne ne doit transformer en mon nom ce que je ne pourrai plus moi-même expliquer ».

Cette formulation reste entièrement interprétative.

Aucune source ne permet de l'attribuer à Berthon.

Une différence essentielle avec les élèves

Cette distinction permet une nouvelle fois de comprendre pourquoi l'autonomie pédagogique des élèves n'annule pas l'hypothèse de contrôle sur les archives.

L'élève transforme et parle ensuite en son nom.

L'archive peut être transformée tout en continuant à parler au nom de Berthon.

L'élève assume la responsabilité de ce qu'il devient.

La cassette conserve l'autorité de la voix originale sans disposer de la personne capable d'en répondre.

Ainsi, il pouvait être parfaitement cohérent d'encourager :

« devenir soi-même à partir de ce qui a été reçu »

tout en redoutant éventuellement :

« faire dire à une parole ancienne autre chose que ce qu'elle signifiait dans son contexte ».

Ces deux positions ne sont pas nécessairement contradictoires.

La maison XII : supprimer ou achever ?

La forte maison XII oblige cependant, une nouvelle fois, à ne pas absolutiser la lecture par le contrôle.

La maison XII représente aussi la clôture du cycle, le retrait, la simplification et la dissolution de formes ayant terminé leur fonction. Elle demande de distinguer le retrait fécond de la fuite et inscrit symboliquement la possibilité qu'une ancienne forme doive cesser afin qu'une autre réalité puisse émerger.

Le corpus formule même la dynamique XII comme un passage vers l'intégration, l'achèvement et le lâcher-prise : la maison XII clôt le cycle et dissout ce qui a terminé sa fonction.

Ainsi, la destruction peut toujours recevoir deux lectures.

Dans la première, elle constitue l'ultime maîtrise.

Dans la seconde, elle constitue l'ultime dépouillement.

Le problème est que le même comportement extérieur peut exprimer intérieurement des logiques très différentes.

La maîtrise et le renoncement peuvent coexister

Ces deux interprétations ne sont d'ailleurs pas nécessairement exclusives.

Il est possible de renoncer à une œuvre tout en voulant maîtriser la manière dont ce renoncement s'effectue.

Il est possible de décider :

« cette forme doit s'arrêter »

et de vouloir simultanément :

« puisqu'elle doit s'arrêter, personne ne doit la relancer ensuite ».

Le renoncement devient alors lui-même organisé.

La destruction peut ainsi être à la fois :

clôture ;

maîtrise ;

protection ;

dépouillement ;

et refus d’un futur incontrôlable.

La forte maison XII empêche de réduire le geste au contrôle ; les problématiques Mars–Pluton, Saturne VIII et Uranus–Milieu du Ciel empêchent inversement d’en faire un simple abandon serein. Cette ambivalence est déjà apparue comme l’un des axes les plus féconds de l’étude.

L’archive comme dernier territoire de souveraineté

L’ensemble conduit alors à une hypothèse centrale.

Pendant une grande partie de sa vie, Berthon avait pu exercer sa souveraineté par l’action.

Lorsqu’un cadre ne convenait plus, il pouvait partir.

Lorsqu’une orientation devait être développée, il pouvait créer.

Lorsqu’un élève devait devenir autonome, il pouvait l’encourager.

Lorsqu’un enseignement devait être modifié, il pouvait le modifier.

À l’approche de la mort, un territoire restait encore directement gouvernable :

les traces matérielles de sa parole.

Après la mort, ce territoire aurait appartenu aux autres.

La destruction intervient donc exactement au seuil de ce transfert.

C’est ce qui permet de la comprendre comme une possible **ultime affirmation de maîtrise**.

Empêcher l’altération en empêchant la continuation

Une stratégie de cette nature possède une efficacité absolue et paradoxale.

Pour empêcher une mauvaise interprétation, elle empêche aussi une interprétation fidèle.

Pour empêcher une récupération, elle empêche également une transmission respectueuse.

Pour empêcher une déformation, elle supprime une partie de ce qui aurait pu être préservé.

Pour conserver l’autorité sur le devenir, elle supprime le devenir lui-même.

Le paradoxe ressemble à celui déjà mis en évidence dans la théorie des schémas :

la protection devient si forte qu’elle élimine également ce qu’elle cherchait à protéger.

Il ne s’agit pas d’affirmer que Berthon raisonnait ainsi consciemment.

Il s’agit de constater que la destruction possède objectivement cette structure.

Une pensée ne peut survivre sans cesser partiellement d’appartenir à son créateur

Toute postérité comporte finalement une loi difficile à éviter.

Pour qu’une pensée survive, elle doit cesser en partie d’être la propriété exclusive de celui qui l’a formulée.

Elle doit entrer dans d’autres consciences.

Dans d’autres institutions.

Dans d’autres époques.

Elle sera alors nécessairement déplacée.

Interprétée.

Transformée.

Cette transformation peut être fidèle à l’esprit tout en étant différente de la lettre.

Le travail saturnien de transmission rappelle justement qu’une tradition durable n’est pas celle qui demeure immobile, mais celle qui peut maintenir une continuité à travers le changement.

C’est précisément cette perte d’identité parfaite qui permet à une œuvre de rester vivante.

Le dernier pouvoir : décider qu’il n’y aura plus de pouvoir après soi

La destruction possède alors une signification presque paradoxale.

Elle utilise le dernier pouvoir encore disponible pour empêcher qu’un pouvoir futur soit exercé par quelqu’un d’autre sur l’archive.

Il ne s’agit plus de choisir **ce que l’œuvre deviendra**.

Cette possibilité est déjà compromise par la disparition prochaine de son créateur.

Il s’agit de choisir :

qu’une partie de l’œuvre ne deviendra plus rien sous cette forme.

La formule interprétative du titre atteint ici son sens le plus profond :

« Ce qui m’appartient ne deviendra pas autre chose sans moi. »

Non comme parole de Berthon.

Non comme aveu.

Mais comme représentation condensée d'une logique possible :

plutôt que laisser une parole continuer dans une forme dont l'auteur ne pourra plus répondre, supprimer la possibilité même de cette continuation.

Une hypothèse plus forte que celle d'une simple vengeance

Cette lecture permet une nouvelle fois de dépasser l'hypothèse trop étroite d'un geste de vengeance.

Une vengeance aurait besoin d'une cible.

Or l'interdiction de duplication concerne potentiellement bien au-delà de Nicola, de Barbault ou des conflits anciens.

Elle concerne les détenteurs futurs.

Les élèves.

Les héritiers éventuels.

Les collectionneurs.

Les inconnus.

Le geste semble donc porter sur une question plus générale :

qui aura le pouvoir de faire vivre cette parole après son auteur ?

Les conflits antérieurs peuvent avoir participé à la construction d'une sensibilité à la maîtrise, à la confiance ou à la dépendance.

Mais ils ne suffisent pas à expliquer l'ampleur de la décision finale.

La question de l'œuvre elle-même semble plus fondamentale.

Le geste final comme dernière signature

La destruction peut enfin être comprise comme une sorte de dernière signature paradoxale.

Pendant toute sa vie, Berthon avait progressivement signé son orientation par des choix :

quitter ;

fonder ;

enseigner ;

organiser ;

transmettre.

À la fin, il signe encore une décision concernant sa parole.

Mais cette signature ne produit plus une nouvelle construction.

Elle produit une limite.

Elle dit matériellement :

jusqu'ici.

Cette limite peut être l'expression d'un renoncement.

Elle peut être celle d'une maîtrise.

Elle peut être les deux simultanément.

Mais elle reste un acte de souveraineté : Berthon décide encore du sort de ce qui pouvait être directement atteint par sa volonté.

La maîtrise de l'existence comme solution à l'impossibilité de maîtriser le devenir

L'hypothèse centrale de ce chapitre peut alors être formulée avec précision.

Le problème final n'était peut-être pas de déterminer exactement **ce que l'œuvre devait devenir**.

Aucune décision ne pouvait garantir cela après la mort.

Le problème devenait donc plus radical :

si le devenir ne peut plus être maîtrisé, l'existence même du support peut encore l'être.

C'est à ce niveau que destruction et interdiction de duplication prennent toute leur signification.

La première agit sur ce qui existe.

La seconde cherche à agir sur ce qui pourrait encore continuer.

Ensemble, elles constituent une tentative de fixer une limite au-delà de la vie de leur auteur.

Cette lecture reste hypothétique.

Elle ne permet pas d'affirmer que Berthon redoutait consciemment la déformation ou la récupération de son œuvre.

Elle ne permet pas davantage de conclure qu'il cherchait à exercer un pouvoir posthume.

Elle permet seulement de comprendre comment plusieurs fils de sa biographie peuvent converger vers un même problème :

autonomie, création, confiance, reconnaissance, maîtrise, transmission et impossibilité d'accompagner ce qui survivra.

Le paradoxe final peut alors être formulé ainsi :

l'homme qui avait passé une grande partie de sa vie à conquérir le droit de transformer ce qu'il avait reçu pouvait se trouver, à la fin, devant la nécessité d'accepter que d'autres disposent du même droit à l'égard de ce qu'il avait lui-même créé.

La destruction pouvait représenter une manière de refuser cette transformation.

Elle pouvait également représenter une manière de dire que cette forme de transmission avait terminé son cycle.

Entre ces deux possibilités demeure l'énigme.

Mais si l'hypothèse de la maîtrise est retenue, sa logique est particulièrement nette :

ne pouvant plus contrôler ce que l'archive deviendrait, il restait encore possible de contrôler si elle continuerait à exister.

Chapitre 40 — De la transmission à la soustraction

Enseigner : rendre accessible

Toute l'histoire de l'enseignement de Jacques Berthon commence par un mouvement d'ouverture.

Enseigner consiste à rendre accessible ce qui, sans cette médiation, resterait enfermé dans l'expérience ou la connaissance d'une seule personne. Le savoir cesse d'être uniquement possédé intérieurement pour devenir communicable. Il acquiert une forme, une progression, un langage, des exemples et une pédagogie permettant à d'autres de se l'approprier.

Jacques Berthon s'engage très largement dans cette logique. Après son entrée dans le milieu astrologique et sa participation au CEFA, il crée l'ESAP et organise un cursus de plusieurs années : bases astrologiques, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle. Des examens sanctionnent les années d'étude et un mémoire participe à l'obtention du diplôme.

Il ne s’agit donc pas d’un enseignement occasionnel ou réservé à quelques proches. Le savoir est organisé afin de devenir transmissible.

Cette première étape possède une signification fondamentale pour comprendre tout ce qui suivra : **Berthon a consacré une part importante de sa vie à faire sortir son savoir de lui-même.**

Il parle.

Il explique.

Il structure.

Il forme.

Il donne à d’autres les moyens de comprendre et, progressivement, de penser par eux-mêmes.

Les témoignages conservés insistent précisément sur cette dimension d’émancipation. Berthon est décrit comme un homme « libre et indépendant » encourageant ses élèves à travailler et penser par eux-mêmes, à s’affranchir des conformismes et à trouver leur propre chemin. Le maître transmet donc pour que celui qui reçoit puisse progressivement devenir autonome.

La première direction du mouvement est ainsi sans ambiguïté :

de l’intérieur vers l’extérieur ; du savoir personnel vers le savoir partagé.

Enregistrer : prolonger la parole

L’enregistrement constitue une deuxième étape.

Enseigner devant un groupe rend la pensée accessible aux personnes présentes. Enregistrer permet de dépasser cette limite.

La parole peut désormais survivre au moment où elle a été prononcée.

Elle peut être réécoutée.

Transportée.

Envoyée.

Transmise à des personnes absentes.

Berthon exploite pleinement cette possibilité. Ses cours sont enregistrés dès l’enseignement en salle et ces enregistrements lui permettent ensuite de lancer des cours par correspondance. Didier Geslain rapporte explicitement que les cours étaient enregistrés et que cette pratique permit ultérieurement leur diffusion à distance.

Samuel Djian-Gutenberg apporte un témoignage particulièrement précis. Les étudiants assistaient à deux heures de cours environ et avaient reçu pour consigne de ne pas interrompre Berthon, précisément parce que la séance était simultanément enregistrée pour être diffusée ensuite sous forme de cassettes.

Le passage de l'enseignement oral à l'enregistrement modifie profondément la nature de la transmission.

La parole n'est plus seulement un événement.

Elle devient un objet reproductible.

Cette transformation augmente considérablement sa portée.

Une phrase prononcée devant trente ou quarante personnes peut désormais atteindre des élèves éloignés géographiquement et être entendue plusieurs années après avoir été prononcée.

L'enregistrement constitue donc déjà une première **séparation de la parole et de son auteur**.

Mais cette séparation reste alors volontaire.

Berthon la produit lui-même.

Il en connaît la fonction.

Il l'intègre à son dispositif pédagogique.

Enregistrer signifie déjà accepter une certaine perte de maîtrise

Il existe cependant dès ce moment un paradoxe.

Une parole enregistrée commence à échapper partiellement à celui qui l'a prononcée.

L'auteur peut décider de l'enregistrer, mais une fois le support produit, celui-ci possède une existence matérielle distincte.

Il peut être déplacé.

Prêté.

Réécouté.

Copié.

Plus l'enregistrement circule, plus il acquiert un degré d'indépendance.

Mais du vivant de Berthon, cette autonomie reste relative. L'enseignement enregistré demeure encore inscrit dans une école, un cursus et une pratique dont son auteur peut répondre. Il peut préciser ultérieurement sa pensée, corriger une formulation ou développer une idée dans un cours suivant.

L'archive reste donc extérieure au sujet sans être encore complètement autonome par rapport à lui.

Cette situation correspond au parcours général de Berthon : sa souveraineté ne consiste pas à empêcher toute circulation, mais à construire lui-même les conditions de cette circulation. Son autonomie intellectuelle devient progressivement structure, enseignement et institution.

Autoriser la copie : accepter la multiplication

Une cassette enregistrée ne prend toute sa fonction pédagogique que si elle peut être reproduite.

L'existence de cours par correspondance implique nécessairement une multiplication des supports. Marie-Paule Baicry témoigne avoir bénéficié depuis l'Alsace des « astrocassettes » de l'ESAP ; Janine Tissot rapporte également avoir suivi plusieurs années de formation grâce aux cassettes enregistrées sous la direction de Berthon et de Monique Kalinine.

La copie n'est donc pas extérieure au projet pédagogique.

Elle en est une condition.

Une cassette unique ne pourrait servir qu'à un nombre très limité de personnes. La duplication transforme l'enregistrement en véritable moyen de diffusion.

Le geste est important sur le plan symbolique.

Autoriser la copie signifie accepter que plusieurs supports contiennent simultanément la même parole.

La voix n'a plus un seul lieu.

Elle se multiplie.

Elle peut se trouver chez plusieurs élèves.

Dans plusieurs villes.

Dans plusieurs générations de formation.

La parole enregistrée acquiert alors une propriété caractéristique de toute œuvre reproductible : **elle ne dépend plus matériellement d'un exemplaire unique**.

L'archivistique distingue précisément l'original, les copies de conservation, les copies de reproduction et les copies destinées à la consultation. La reproduction peut protéger le support

original tout en augmentant l’accès au contenu ; une copie de reproduction sert notamment à produire d’autres exemplaires destinés aux utilisateurs.

Dans l’enseignement de Berthon, cette reproductibilité était non seulement tolérée mais fonctionnelle.

De la voix unique à la voix multipliée

Le passage est donc considérable.

Au commencement, il existe un professeur devant ses élèves.

Puis une cassette.

Puis plusieurs cassettes.

Puis une organisation de cours à distance.

La transmission suit une logique d’expansion.

Une voix devient plusieurs supports.

Un lieu d’enseignement devient plusieurs lieux d’écoute.

Une présence locale devient une présence médiatisée.

Cette évolution correspond exactement à la fonction d’une reproduction archivistique : permettre que le contenu circule sans exiger l’usage constant du support originel.

Mais plus une parole se multiplie, plus son devenir devient difficile à contrôler entièrement.

Une cassette donnée ou vendue peut être conservée.

Une copie peut être recopiée.

Un élève peut prêter son exemplaire.

La reproduction crée donc simultanément deux phénomènes :

augmentation de la transmission

et

diminution relative du contrôle sur les exemplaires déjà diffusés.

Pendant une longue période, Berthon accepte manifestement ce compromis puisqu’il est constitutif de son système d’enseignement.

C’est pourquoi la décision finale acquiert une importance particulière : elle inverse exactement la direction jusque-là suivie.

Interdire la copie : interrompre la multiplication

À la fin de sa vie, Berthon ne se contente pas de détruire ses propres cassettes et ses documents.

Il interdit également de dupliquer les cassettes.

Cette seconde décision est probablement aussi significative que la première.

Détruire agit sur les objets encore directement accessibles.

Interdire la copie agit sur leur **capacité à produire de nouveaux exemplaires**.

La distinction est fondamentale.

Une cassette peut disparaître tout en laissant plusieurs copies ailleurs.

La destruction du support originel ne suffit donc pas nécessairement à interrompre la transmission.

Pour réduire réellement la poursuite de la circulation, il faut également s’attaquer au mécanisme même de reproduction.

L’interdiction de duplication modifie donc le statut de l’acte.

Il ne s’agit plus seulement :

de se débarrasser de ses propres archives.

Il s’agit aussi :

de demander que le processus qui avait permis à ces archives de se multiplier soit désormais interrompu.

Cette inversion mérite une attention particulière parce que Berthon avait lui-même utilisé la reproductibilité comme instrument de transmission.

Ce qui avait constitué une solution pédagogique devient, à la fin, quelque chose qui doit être arrêté.

Une symétrie presque parfaite

Deux moments peuvent ainsi être mis en regard.

Pendant la période d’enseignement :

enregistrer pour pouvoir reproduire.

À la fin de la vie :

interdire de reproduire et détruire ce qui peut encore l'être.

La symétrie est particulièrement forte.

Le même objet — la cassette — change complètement de fonction.

D'abord, elle sert à prolonger la présence.

Ensuite, sa continuation devient précisément ce qui est limité.

La première logique est centrifuge :

faire sortir la parole de son lieu d'origine.

La seconde est centripète :

arrêter sa dispersion future.

Le parcours du support reproduit donc presque matériellement le passage de la transmission à la soustraction.

Détruire : supprimer la source

L'interdiction de copie ne suffit cependant pas à elle seule.

Tant que des sources existent, la possibilité technique de reproduction demeure.

La destruction constitue donc une étape supplémentaire et beaucoup plus radicale.

Un enregistrement conservé mais interdit peut encore être copié en désobéissant à la consigne.

Un enregistrement détruit ne peut plus produire de copie nouvelle à partir de cet exemplaire.

L'archivistique contemporaine montre précisément combien la préservation repose sur la production de nouvelles copies lorsque les supports originaux deviennent fragiles ou obsolètes. Les bandes audio analogiques font partie des supports pour lesquels la création de copies de conservation peut empêcher la perte du contenu.

Détruire le support sans autoriser sa reproduction produit donc l'effet inverse de la conservation archivistique.

La conservation cherche :

à dissocier le contenu de la fragilité de son support afin qu'il continue.

La destruction accompagnée d’une interdiction de duplication cherche, de fait :

à empêcher que cette dissociation permette une continuation indéfinie.

Il ne s’agit pas d’affirmer que Berthon raisonnait en termes archivistiques.

Mais l’effet matériel de son geste est bien celui-là.

Une succession d’actes dont la direction est clairement celle du retrait

La chronologie générale fait apparaître un mouvement particulièrement net.

D’abord, enseigner.

Puis enregistrer.

Puis diffuser les enregistrements.

Puis permettre leur utilisation dans des cours par correspondance.

Enfin, détruire les cassettes disponibles et interdire leur duplication.

La première moitié de cette séquence augmente continuellement l’accessibilité.

La seconde la réduit.

Le mouvement peut donc être représenté comme le passage de deux dynamiques opposées :

transmission → fixation → multiplication

puis

limitation → interruption de la multiplication → destruction.

Il faut cependant distinguer très rigoureusement les faits de leur interprétation.

Les faits établissent l’existence du changement de direction.

Ils n’en établissent pas la motivation.

Il est possible de constater que la fin du parcours documentaire est un retrait sans pouvoir affirmer pourquoi ce retrait fut décidé.

Cette distinction est centrale.

Un retrait qui ne peut être expliqué par un refus ancien de transmettre

La biographie interdit en effet une interprétation simpliste.

Berthon n'a pas passé sa vie à protéger jalousement son enseignement.

Il l'a rendu accessible.

Il a enseigné devant des groupes nombreux.

Il a accepté l'enregistrement.

Il a permis la diffusion par cassette.

Il a développé la formation à distance.

Il a structuré des cursus destinés à former des astrologues capables ensuite de suivre leur propre chemin.

Les témoignages soulignent également que les élèves étaient encouragés à penser de manière autonome plutôt qu'à rester dépendants du maître.

Le geste final ne peut donc être présenté comme l'aboutissement naturel d'un refus constant de partager.

Il constitue plutôt une **modification tardive des conditions acceptables de la transmission**.

C'est précisément cette modification qu'il faut chercher à comprendre.

De la transmission accompagnée à la transmission incontrôlable

Une différence capitale sépare les deux périodes.

Pendant la première, Berthon est vivant.

Il peut encore superviser son enseignement.

Le contextualiser.

Le compléter.

En modifier certaines parties.

Répondre à ce qui en est fait.

Dans la seconde, cette capacité va disparaître.

La reproduction future ne sera plus simplement multiplication de la parole.

Elle deviendra multiplication **sans auteur capable d'intervenir**.

La question pourrait donc ne pas avoir été celle de la copie en elle-même.

Le fait que Berthon l'ait utilisée pendant des années montre qu'elle était compatible avec sa conception de la transmission.

Ce qui devient nouveau est la perspective d'une copie se poursuivant alors que son auteur ne peut plus en répondre.

La rupture pourrait alors se situer entre :

reproduction sous responsabilité

et

reproduction devenue autonome.

Cette distinction reste hypothétique, mais elle rend compte du changement observable sans supposer une contradiction irrationnelle.

Pourquoi l'interdiction de reproduction est aussi significative que la destruction

La destruction peut recevoir de nombreuses explications relativement privées.

Faire de la place.

Clore une période.

Refuser de conserver de vieux matériaux.

Éviter que certains documents personnels subsistent.

Choisir symboliquement de terminer un cycle.

Mais l'interdiction de reproduction possède une portée différente.

Elle vise non plus seulement un rapport personnel aux objets, mais **le comportement futur d'autres personnes**.

Elle introduit donc nécessairement la question de la postérité.

C'est ce qui lui donne un poids analytique particulier.

Détruire dit :

« ces exemplaires disparaissent ».

Interdire la reproduction ajoute :

« il ne faut pas que d'autres exemplaires prennent leur place ».

La seconde proposition agit sur l'avenir du corpus.

Elle cherche à empêcher que la disparition des originaux soit neutralisée par la multiplication des copies.

Cette caractéristique fait de l'interdiction de duplication l'un des indices les plus forts en faveur d'une décision orientée vers le contrôle du devenir de l'enseignement enregistré.

Elle n'en révèle cependant toujours pas la motivation.

L'interdiction porte sur une action future d'autrui

Ce détail introduit directement la relation à l'autre.

Détruire ses propres objets relève encore d'une souveraineté individuelle relativement simple.

Demander aux autres de ne pas reproduire ce qu'ils détiennent engage une problématique différente :

le devenir de l'œuvre dépend désormais du comportement d'autres volontés.

L'interdiction cherche à prolonger une intention personnelle au-delà de la présence de celui qui l'énonce.

Cette situation rejoint le problème du dépositaire étudié précédemment.

Une œuvre posthume ne se transmet pas seule.

Elle dépend nécessairement de ceux qui la possèdent, la conservent, la recopient et la diffusent.

Interdire la copie revient donc à chercher à orienter la conduite future des dépositaires.

La question de confiance se trouve immédiatement engagée.

Le renversement de la logique pédagogique

Le contraste avec la pédagogie de Berthon est particulièrement intéressant.

Avec les élèves, la transmission conduit à l'autonomie.

Le maître donne des outils puis accepte que chacun les transforme. La trajectoire personnelle de Samuel Djian-Gutenberg illustre ce processus : après avoir reçu une formation structurante auprès de Berthon, il poursuit sa recherche auprès d'autres enseignants et développe une approche plus personnelle, tout en conservant une profonde reconnaissance envers son premier formateur.

La logique pédagogique peut donc se formuler ainsi :

transmettre afin que l'autre continue par lui-même.

La logique documentaire finale paraît différente :

transmettre ne doit plus signifier que le support continue à se reproduire indépendamment de son auteur.

Il n'y a pas nécessairement contradiction.

L'élève devenu autonome parle en son propre nom.

La cassette reproduite continue à parler au nom de Berthon.

Cette distinction demeure l'un des éléments les plus importants de toute l'étude.

La copie et la question de l'identité de la parole

Une copie archivistique peut reproduire très fidèlement un contenu.

Mais elle ne reproduit jamais la totalité de la situation originelle.

Elle préserve un enregistrement, pas l'événement dans lequel il fut produit.

Les principes archivistiques insistent précisément sur la nécessité de conserver provenance, organisation et contexte, car un document isolé des relations qui lui donnent sens peut voir sa signification obscurcie ou altérée.

La multiplication augmente donc l'accessibilité tout en augmentant potentiellement la distance avec le contexte originel.

La première génération de cassettes appartient encore directement à l'ESAP.

La suivante peut circuler entre anciens élèves.

Une copie numérique pourrait ensuite circuler sans aucune relation avec l'école initiale.

Chaque étape conserve davantage la parole qu'elle ne conserve nécessairement son contexte.

Ce processus peut avoir constitué une inquiétude possible, mais aucune source ne permet d'affirmer que Berthon l'ait formulé ainsi.

De l'accessibilité à la rareté

Une autre conséquence de l'interdiction est la transformation progressive du statut des cassettes restantes.

Un objet reproductible peut être largement diffusé.

Un objet qui ne doit plus être reproduit devient progressivement rare.

Les exemplaires survivants acquièrent alors une valeur nouvelle.

Ils cessent d'être uniquement des supports pédagogiques.

Ils deviennent des traces.

Des témoins.

Parfois des objets patrimoniaux.

Ce résultat peut être paradoxal.

Une interdiction destinée à arrêter la diffusion peut augmenter symboliquement l'importance de ce qui subsiste.

La disparition partielle crée une rareté.

La rareté nourrit l'attention.

Et l'absence peut finir par donner aux fragments survivants une valeur qu'ils n'avaient pas lorsqu'ils circulaient couramment.

Cette conséquence ne permet évidemment pas d'affirmer qu'elle ait été voulue par Berthon.

Elle constitue seulement l'un des effets possibles du retrait.

Une forme d'« immortalisation par la négative »

Le phénomène rejoint alors l'hypothèse d'une **immortalisation par la négative**.

Cette expression ne désigne pas un concept clinique établi ni une intention démontrée de Berthon. Elle décrit simplement un effet possible : une œuvre retirée peut devenir plus présente par son absence.

Ce qui aurait pu rester un vaste ensemble de cours parmi d'autres devient :

ce qui a été détruit.

L'absence elle-même devient biographiquement signifiante.

Les cassettes ne disparaissent donc pas entièrement de la mémoire collective.

Elles survivent sous une autre forme :

comme manque ;

comme témoignage ;

comme énigme ;

comme récit transmis par ceux qui les avaient connues.

Il serait pourtant abusif d'en conclure que Berthon aurait détruit pour produire cet effet.

L'effet peut apparaître indépendamment de l'intention.

Le rôle symbolique de Saturne : transmettre, conserver, puis accepter la limite

Le symbolisme saturnien éclaire particulièrement cette transition.

Saturne concerne structure, durée, limite, responsabilité et transmission.

Dans sa forme accomplie, la transmission ne consiste pas à imposer une répétition exacte ; elle doit permettre à celui qui reçoit de comprendre, adapter, expérimenter et développer son autonomie. Elle implique également l'acceptation de ne plus être central et une confiance dans l'avenir.

Le problème du geste final peut alors être formulé symboliquement :

jusqu'où une transmission doit-elle durer ?

Une réponse saturnienne peut être :

conserver ;

structurer ;

désigner un dépositaire ;

organiser la continuité.

Mais Saturne rappelle également qu'aucune forme n'est éternelle et que toute réalisation possède une temporalité et une fin éventuelle.

Deux lectures deviennent donc possibles.

La destruction peut signifier que la continuité n'a pas été suffisamment confiée.

Ou elle peut signifier que Berthon considérait lui-même la forme comme arrivée à son terme.

La maison XII : la logique du retrait

La forte occupation de la maison XII par le Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter rend symboliquement particulièrement intéressante la dernière phase du processus.

La maison XII est associée au retrait, à l'intériorisation, à la clôture et à la dissolution de formes ayant achevé leur cycle. Elle demande de distinguer le retrait fécond de la fuite et peut correspondre à un mouvement de simplification ou de dépouillement.

Cette symbolique correspond remarquablement, sans pouvoir l'expliquer causalement, à la succession finale :

moins de diffusion ;

moins de reproduction ;

moins de supports ;

puis disparition de la source disponible.

La direction symbolique est celle de la soustraction.

Mais la maison XII empêche aussi de réduire cette soustraction à une défense.

Elle peut représenter une clôture consciente.

Une fin de cycle.

Le retrait d'une forme devenue inutile.

Le geste demeure donc ambivalent.

Uranus–Milieu du Ciel : décider soi-même du terme de la trajectoire

Le carré Uranus–Milieu du Ciel à **0°03'** introduit une autre dimension.

Pendant le parcours actif, cette configuration semble cohérente avec une forte nécessité de décider personnellement de la trajectoire sociale : quitter un cadre devenu inadéquat puis en construire un autre. Le trigone Saturne–Uranus à **1°49'** montre parallèlement la capacité à donner une forme durable à cette indépendance.

À la fin, aucune nouvelle trajectoire personnelle n'est possible après la mort.

Il reste néanmoins possible de décider du terme de certaines formes de cette trajectoire.

La destruction peut alors être envisagée comme une dernière manifestation de la même nécessité :

ne pas laisser entièrement à d'autres le soin de déterminer ce que deviendra la forme sociale de l'enseignement.

Cette interprétation reste hypothétique.

Mais elle relie le retrait final à une problématique présente tout au long de la biographie : la direction doit rester suffisamment personnelle.

Mars–Pluton : de l'action créatrice à l'action suppressive

Mars opposé Pluton à **4°11'** ajoute une autre résonance.

Mars agit.

Pluton transforme radicalement, confronte à la perte et introduit les questions de pouvoir et d'irréversibilité.

Pendant la vie active, cette énergie peut être investie dans la construction, la confrontation et la création personnelle.

À la fin, elle peut symboliquement correspondre à une décision dont le caractère irréversible devient précisément le moyen de trancher une situation impossible à garantir.

Là encore, l'aspect ne cause pas le geste.

Mais il donne une cohérence symbolique à un passage important :

agir non plus pour produire, mais pour empêcher qu'un processus se poursuive.

C'est précisément le mouvement de la transmission vers la soustraction.

La différence entre retirer et effacer

Il faut pourtant éviter une confusion.

Retirer une œuvre de la circulation ne signifie pas nécessairement vouloir effacer toute trace de son existence.

La biographie de Berthon montre qu'une partie essentielle de son travail avait déjà été incorporée par les élèves.

Les cassettes pouvaient être détruites.

Les personnes formées demeuraient.

Le cursus avait produit des astrologues.

Les idées avaient été assimilées.

Certaines avaient déjà été transformées.

La destruction documentaire ne pouvait donc pas abolir l'enseignement qui avait eu lieu.

Elle pouvait seulement agir sur une forme particulière de sa continuation :

la répétition directe de la voix enregistrée.

Cette distinction est essentielle.

Le geste final pouvait viser non l'effacement de toute transmission, mais l'arrêt de sa forme reproductible.

Une parole qui survit autrement

Après la disparition des supports, l'enseignement peut encore survivre de manière indirecte.

Dans les méthodes des élèves.

Dans leurs souvenirs.

Dans leurs propres enseignements.

Dans les ouvrages publiés par Berthon.

Dans les témoignages.

Dans les transformations produites par sa pédagogie.

La transmission se déplace alors :

de l'archive vers la personne.

Ce modèle correspond d'ailleurs assez bien à la pédagogie d'autonomie qui lui est attribuée. L'élève ne doit pas rester simple duplicateur du maître ; il doit intégrer puis transformer.

Le contraste devient alors très fort :

la cassette **reproduit** ;

l'élève **transforme**.

Peut-être la seconde forme de survivance paraissait-elle plus conforme à sa conception de la transmission.

Cette possibilité ne peut cependant pas être démontrée.

L'interdiction de reproduction révèle que le geste regardait vers l'avenir

C'est finalement l'élément le plus important de ce chapitre.

La destruction concerne le présent des objets.

L’interdiction de reproduction concerne leur avenir.

C’est pourquoi elle ne peut être traitée comme un simple détail annexe.

Elle montre que le geste final ne portait pas seulement sur ce que Berthon voulait encore posséder chez lui.

Il portait aussi sur **ce qui devait ou ne devait pas continuer à circuler après lui**.

Cette orientation prospective est décisive.

Elle donne à la décision une dimension successorale.

Le problème devient celui de la postérité de la parole enregistrée.

De la multiplication à l’arrêt de la multiplication

L’ensemble du parcours documentaire peut ainsi être résumé par un renversement remarquable.

Au commencement, la technique est utilisée pour augmenter la transmission.

La voix est enregistrée.

L’enregistrement est copié.

Les copies sont envoyées.

De nouveaux élèves accèdent au cours.

La multiplication sert la diffusion.

À la fin, la logique s’inverse.

La multiplication devient ce qui doit être arrêté.

Les nouveaux exemplaires ne doivent plus apparaître.

Les sources accessibles sont détruites.

La transmission matérielle se transforme en soustraction.

Cette inversion ne permet toujours pas d’identifier une cause unique.

Mais elle constitue un fait interprétatif majeur : **la fin de la biographie documentaire de Berthon est orientée non vers l’accroissement de l’archive, mais vers sa réduction.**

Protéger, maîtriser ou achever ?

Trois grandes significations restent possibles.

La première est celle de la protection : empêcher une déformation, une récupération ou une diffusion considérée comme infidèle.

La deuxième est celle de la maîtrise : puisque le devenir ne pourra plus être contrôlé, empêcher que ce devenir puisse continuer librement.

La troisième est celle de l'achèvement : considérer que la fonction de la cassette a été accomplie et que la transmission vivante doit désormais subsister dans les personnes plutôt que dans les supports.

Ces trois lectures ne s'excluent pas nécessairement.

Elles peuvent même éclairer différents niveaux d'une seule décision.

La forte maison XII soutient particulièrement l'idée de clôture et de retrait ; Uranus–Milieu du Ciel, Saturne VIII et Mars–Pluton rendent symboliquement importantes les questions de direction, de confiance, d'irréversibilité et de maîtrise.

Aucun facteur astrologique ne permet cependant de choisir entre ces interprétations.

La transmission et la soustraction peuvent appartenir à une même biographie

Le contraste entre les deux mouvements ne signifie donc pas nécessairement incohérence.

Une même personne peut consacrer des décennies à transmettre puis considérer qu'une certaine forme de transmission doit cesser.

Le paradoxe apparaît seulement lorsqu'est posée la question :

pourquoi cette forme devait-elle cesser précisément lorsqu'elle devenait capable de continuer sans son auteur ?

C'est là que les chapitres précédents prennent tout leur sens.

Pendant sa vie, Berthon avait appris à rendre son travail accessible tout en restant en mesure de l'accompagner.

Après sa mort, cet accompagnement aurait disparu.

Les cassettes seraient restées.

La voix aurait continué.

Mais l'homme capable d'en répondre ne serait plus présent.

La soustraction peut donc être comprise comme une réponse à cette dissociation.

De « faire circuler » à « empêcher que cela circule davantage »

La transformation ultime peut être formulée de manière particulièrement simple.

Pendant des décennies, la question fut :

comment faire parvenir l'enseignement à ceux qui ne peuvent pas être présents ?

La cassette apporta une réponse.

À la fin, la question devient presque inverse :

comment empêcher que cette parole poursuive indéfiniment une circulation qui ne pourra plus être accompagnée ?

La même technologie qui avait permis de résoudre le premier problème crée alors le second.

Parce que la cassette est reproductible, elle peut survivre.

Parce qu'elle peut survivre, elle peut échapper.

Parce qu'elle peut échapper, l'interdiction de reproduction acquiert une fonction nouvelle.

Et parce que cette interdiction ne peut garantir à elle seule l'arrêt de toute reproduction, la destruction devient le moyen le plus radical d'agir sur les sources encore accessibles.

Le geste final : non plus transmettre, mais déterminer la limite de la transmission

L'enseignement de Berthon ne disparaît pas avec les cassettes.

Il avait déjà été transmis.

Mais son auteur paraît avoir décidé qu'une limite devait être posée à l'une de ses formes de continuation. Le fait documenté est précisément celui-ci : après avoir longtemps enregistré et diffusé ses cours, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit leur duplication.

L'énigme ne réside donc pas dans une opposition simple entre transmission et destruction.

Elle réside dans le passage :

d'une transmission activement organisée

à

une transmission activement limitée.

C’est cette activité qui importe.

Le retrait n’est pas simplement laissé au temps ou à la détérioration naturelle des supports.

Il devient objet de décision.

Pourquoi l’interdiction de reproduction est peut-être le geste le plus révélateur

La destruction frappe immédiatement l’imagination parce qu’elle est matérielle et irréversible.

Pourtant, l’interdiction de reproduction est peut-être psychologiquement encore plus révélatrice.

Elle montre que la question ne concernait pas seulement les objets présents devant Berthon.

Elle concernait **la capacité de ces objets à engendrer un avenir documentaire**.

Une cassette détruite est un objet supprimé.

Une cassette dont la duplication est interdite est une lignée documentaire interrompue.

La différence est considérable.

L’interdiction transforme donc la destruction d’un geste individuel en décision portant sur la continuité du corpus.

C’est pourquoi elle constitue l’un des éléments les plus importants pour comprendre l’hypothèse d’une ultime maîtrise.

Du donner au retirer

Toute l’histoire peut finalement être ramenée à deux verbes.

D’abord :

donner.

Donner un enseignement.

Donner une parole.

Donner des outils.

Donner des cassettes.

Donner à des élèves éloignés la possibilité d’accéder à ce qui se disait ailleurs.

Puis, à la fin :

retirer.

Retirer les supports.

Retirer l'autorisation de multiplication.

Retirer à la postérité une partie de la parole enregistrée.

Mais ce second mouvement ne peut être compris qu'en gardant le premier présent.

Celui qui retire est le même que celui qui avait longuement donné.

C'est précisément ce qui interdit une explication simpliste.

Le geste final ne révèle pas nécessairement la vérité cachée de toute une vie.

Il peut représenter au contraire un changement tardif face à une situation nouvelle : **la perspective d'une transmission devenue totalement indépendante de celui qui l'avait organisée**.

La trajectoire documentaire de Jacques Berthon suit donc un mouvement exceptionnellement lisible :

enseigner pour rendre accessible ; enregistrer pour prolonger ; copier pour multiplier ; interdire la copie pour arrêter la multiplication ; détruire pour supprimer les sources encore maîtrisables.

La direction finale est incontestablement celle du retrait.

Sa signification intérieure reste ouverte.

Clôture d'un cycle, protection de l'intégrité, peur d'une récupération, refus d'une parole désincarnée, absence de dépositaire suffisamment fiable ou volonté de conserver jusqu'au bout la maîtrise du devenir de l'enseignement peuvent avoir joué séparément ou conjointement.

Mais l'interdiction de reproduction ajoute quelque chose que la seule destruction n'aurait pas exprimé avec la même force :

il ne s'agissait pas uniquement de décider du sort des objets présents ; il s'agissait aussi de tenter de décider du sort des copies qui auraient pu continuer après eux.

C'est en cela que le passage de la transmission à la soustraction devient central. L'acte final n'annule pas une vie de transmission. Il en fixe brutalement une frontière : **après avoir organisé la multiplication de sa parole, Jacques Berthon décide qu'une partie de cette multiplication doit désormais s'arrêter.**

Chapitre 41 — Une présence créée par l’absence

La disparition matérielle ne supprime pas nécessairement la présence symbolique

La destruction d’une archive supprime des objets. Elle ne supprime pas nécessairement la place qu’ils occupaient dans une mémoire.

Cette distinction est essentielle pour comprendre le paradoxe produit par le geste final de Jacques Berthon. Les cassettes et les documents peuvent disparaître matériellement tout en devenant, précisément à cause de cette disparition, davantage présents comme question.

Le fait historique est établi : à la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit leur duplication. Ces enregistrements avaient pourtant été utilisés pendant des années pour diffuser ses cours, notamment par correspondance.

Ainsi, ce qui avait d’abord été conçu pour prolonger la parole devient ensuite volontairement indisponible.

La disparition produit alors une situation particulière : l’enseignement a existé, de nombreux élèves en témoignent, des cassettes ont circulé, mais une partie importante de cette transmission ne peut plus être consultée directement.

L’absence devient donc perceptible parce qu’elle concerne quelque chose dont l’existence antérieure est connue.

Une archive inconnue qui disparaît laisse peu de trace.

Une archive connue, décrite, entendue et ensuite détruite produit au contraire un **manque identifiable**.

C’est précisément ce que les travaux contemporains sur l’absence archivistique mettent en évidence : une archive perdue, détruite, retirée ou rendue inaccessible ne disparaît pas simplement de la connaissance historique ; son absence elle-même devient un problème épistémologique, parce qu’elle modifie ce qu’il sera désormais possible de connaître du passé.

Dans le cas de Berthon, la destruction ne clôt donc pas complètement l’histoire des cassettes.

Elle en modifie la nature.

Les supports cessent d’être accessibles.

Mais leur absence commence à signifier quelque chose.

Ce qui manque appelle la mémoire

Lorsqu’un objet demeure disponible, il peut être consulté directement.

Lorsqu’il disparaît, la mémoire prend une importance nouvelle.

Les anciens élèves deviennent alors particulièrement précieux.

Ils peuvent dire comment se déroulaient les cours.

Comment Berthon parlait.

Quels sujets étaient étudiés.

Quelle place occupaient le théâtre, la psychanalyse, la mythologie ou la spiritualité.

Comment les cassettes étaient utilisées.

La destruction matérielle déplace ainsi la source de connaissance.

L’archive directe est remplacée en partie par :

le souvenir ;

le témoignage ;

la reconstruction ;

la comparaison des traces restantes ;

et le récit de ceux qui ont connu ce qui n’existe plus.

La mémoire devient d’autant plus sollicitée que la consultation n’est plus possible.

Ce phénomène est bien connu dans l’étude des silences et des absences archivistiques. Les chercheurs distinguent de plus en plus l’archive silencieuse — qui contient des biais ou des omissions — de l’archive absente, dont les éléments ont disparu ou ne sont plus accessibles. Cette absence oblige à reconstruire indirectement ce qui ne peut plus être interrogé à la source.

Dans le cas de Berthon, la disparition des cassettes produit donc paradoxalement un accroissement de la valeur testimoniale des personnes qui les ont entendues.

La voix enregistrée disparaît.

La mémoire de la voix devient plus importante.

Ce qui est perdu peut devenir irremplaçable

Tant qu’une archive existe en abondance, chaque exemplaire peut sembler relativement remplaçable.

La logique change lorsque le corpus est détruit.

Ce qui a disparu acquiert une qualité nouvelle :

il ne peut plus être retrouvé dans sa forme originale.

Cette irréversibilité augmente symboliquement sa valeur.

Une cassette facilement reproductible peut être considérée comme un simple support pédagogique.

Une cassette dont les autres exemplaires ont disparu devient un témoin rare.

La valeur ne change pas nécessairement parce que le contenu lui-même serait devenu meilleur.

Elle change parce que la possibilité d'y accéder devient exceptionnelle.

Ce phénomène produit une inversion frappante.

La destruction qui devait supprimer peut contribuer à rendre ce qui subsiste irremplaçable.

La rareté transforme le statut du fragment.

Ce qui était ordinaire devient précieux.

Ce qui circulait devient vestige.

Ce qui servait à enseigner devient trace historique.

L'absence agit donc sur la valeur symbolique des éléments survivants.

Elle peut même produire une hiérarchie nouvelle entre les traces restantes : une copie oubliée, une transcription, une citation, une note d'élève ou un témoignage acquièrent une importance qu'ils n'auraient probablement jamais possédée si l'ensemble du corpus avait été conservé.

L'archive absente comme objet de questionnement

Une archive détruite ne peut plus répondre.

Mais cette incapacité même fait naître des questions.

Quels cours ont disparu ?

Combien de cassettes existaient réellement ?

Quelles périodes étaient les mieux documentées ?

Des versions différentes d'un même enseignement avaient-elles été enregistrées ?

Certaines idées avaient-elles évolué ?

Qu’est-ce qui figurait dans les documents écrits ?

Certaines notes permettaient-elles de comprendre la manière dont Berthon préparait ses cours ?

Que contenait l’ensemble qui n’avait jamais été publié ?

Toutes ces questions deviennent désormais difficiles, voire impossibles à trancher.

L’archive absente possède donc un statut paradoxal.

Elle est muette.

Mais elle produit du discours.

Elle ne peut plus être consultée.

Mais elle oblige à enquêter.

Elle ne fournit plus de réponses.

Mais elle multiplie les questions.

Les travaux consacrés aux silences archivistiques montrent précisément que les lacunes ne doivent pas être considérées comme de simples espaces vides. Elles influencent la manière dont l’histoire est écrite, orientent les hypothèses et rendent certaines interprétations définitivement plus fragiles.

L’absence n’est donc pas du néant.

Elle devient une **condition de la connaissance disponible**.

La destruction comme création involontaire d’un mystère

La décision de détruire peut ainsi avoir produit un effet très différent de celui qui aurait résulté d’une simple conservation.

Si les archives avaient été classées, déposées et rendues accessibles, Berthon aurait probablement été étudié à partir de son œuvre.

Après leur destruction, il est également étudié à partir de **la question de leur disparition**.

Le geste entre donc lui-même dans la biographie.

Il devient un événement.

Et cet événement suscite nécessairement une interrogation sur ses motifs.

Pourquoi détruire après avoir autant transmis ?

Pourquoi interdire la duplication après avoir utilisé pendant des années la copie comme moyen pédagogique ?

Pourquoi ne pas confier ?

Pourquoi arrêter précisément ce qui pouvait survivre ?

Ces questions ne seraient pas apparues avec la même intensité si les archives avaient simplement été déposées dans un fonds.

La destruction crée donc involontairement un mystère biographique.

« Involontairement » doit ici être souligné.

Rien ne permet d'affirmer que Berthon aurait voulu produire cette énigme.

Il est tout à fait possible qu'il ait souhaité exactement l'inverse : clore définitivement une question.

Mais une décision humaine ne maîtrise pas nécessairement les significations qu'elle produira après coup.

En supprimant les sources qui auraient permis de comprendre plus complètement son enseignement, le geste crée précisément les conditions dans lesquelles la postérité devra davantage interpréter.

Détruire peut augmenter le besoin d'interpréter

C'est là l'un des paradoxes les plus forts du geste.

Si l'objectif avait été de réduire les interprétations possibles, la destruction produit en partie l'effet inverse.

Une archive conservée permet de vérifier.

Comparer.

Corriger.

Nuancer.

Une archive détruite laisse davantage de place aux reconstructions.

L'absence limite donc simultanément :

la connaissance

et

la capacité de contredire certaines hypothèses.

Ce point impose une grande prudence.

Plus l'archive est absente, moins il devient légitime d'affirmer avec certitude ce que Berthon pensait.

La disparition des sources ne libère pas l'interprétation de toute contrainte.

Elle devrait au contraire rendre la formulation des hypothèses encore plus prudente.

Ainsi, les différentes lectures développées autour de son geste — maîtrise, clôture, protection, blessure, renoncement, absence de dépositaire — ne peuvent jamais devenir des certitudes simplement parce que les documents susceptibles de les confirmer ou de les invalider ont disparu.

La disparition comme productrice de récit

L'être humain supporte difficilement les lacunes.

Lorsqu'une séquence biographique paraît incomplète, une tendance naturelle consiste à chercher ce qui peut relier les éléments restants.

L'absence devient alors génératrice de récit.

Il existe un fait :

Berthon a enseigné pendant des décennies.

Un autre :

les cours ont été enregistrés et diffusés.

Un autre encore :

les élèves étaient invités à devenir autonomes.

Puis vient le geste final :

destruction et interdiction de duplication.

Entre ces éléments, une question demeure.

Le récit cherche à combler cet espace.

C'est précisément là que peuvent apparaître des interprétations psychologiques, psychanalytiques, astrologiques ou anthroposophiques.

Mais plus le manque est grand, plus il est nécessaire de distinguer clairement :

ce qui est attesté

de

ce qui est reconstruit pour donner sens à ce qui manque.

L'absence est donc intellectuellement féconde tout en étant historiquement dangereuse.

Elle pousse à penser.

Mais elle augmente aussi le risque de surinterprétation.

La destruction et la fabrication involontaire d'un objet de recherche

Un corpus entièrement accessible peut être étudié directement.

Un corpus détruit devient également un objet d'étude, mais d'une autre nature.

La question se déplace :

de

« que disait Berthon ? »

vers

« pourquoi certaines paroles ne peuvent-elles plus être entendues ? »

L'acte de destruction devient alors presque aussi important que le contenu détruit.

Cette transformation est caractéristique de ce que certaines recherches contemporaines nomment les études de l'effacement. Celles-ci ne considèrent plus la suppression, la destruction ou l'effacement comme de simples absences passives, mais comme des phénomènes actifs produisant eux-mêmes des effets sur la mémoire, les collections et la manière dont le passé est construit.

Cette perspective convient particulièrement au cas de Berthon.

La destruction ne retire pas seulement des documents.

Elle modifie la manière dont l'ensemble de son œuvre sera désormais étudié.

La postérité négative

L'expression **postérité négative** peut être employée pour désigner cette situation particulière.

Elle ne constitue pas ici un diagnostic psychologique ni un concept historique consacré.

Elle désigne un paradoxe :

une personne continue à être présente dans la mémoire collective en partie par ce qui manque d'elle.

La postérité ordinaire repose sur des objets conservés.

Livres.

Archives.

Correspondance.

Enregistrements.

Institutions.

La postérité négative repose partiellement sur l'absence de certains de ces objets.

La question devient elle-même une trace.

Dans le cas de Berthon, le récit de la destruction fait désormais partie de ce qui est transmis à son sujet.

L'absence des archives n'efface donc pas totalement leur existence historique.

Elle crée une seconde forme d'existence :

l'existence de ce qui a été perdu.

La notion d'« archival silence » est précisément utilisée pour penser les lacunes, omissions et destructions qui deviennent elles-mêmes significatives dans la constitution du récit historique.

L'absence peut devenir plus durable que certaines présences

Une archive conservée peut être rarement consultée.

Une archive détruite peut être continuellement évoquée.

C'est l'un des paradoxes de la mémoire.

La présence matérielle ne garantit pas la présence symbolique.

Et l'absence matérielle ne garantit pas l'oubli.

Une œuvre peut être physiquement disponible et intellectuellement morte.

Une autre peut être largement perdue mais continuer à susciter recherche, commentaire et interrogation.

Ce phénomène explique pourquoi la destruction ne possède jamais un pouvoir absolu sur la mémoire.

Elle peut supprimer les objets.

Elle ne peut contrôler définitivement ce que les survivants feront de leur disparition.

C'est probablement l'un des points les plus importants de toute la problématique de la maîtrise.

L'ultime contrôle rencontre la liberté de la mémoire

La destruction pouvait éventuellement représenter une ultime reprise de contrôle sur le devenir matériel de l'œuvre.

Mais la mémoire collective échappe elle aussi.

Ceux qui restent parlent.

Racontent.

Interprètent.

Reconstituent.

Transmettent des souvenirs.

La souveraineté sur les objets ne devient donc jamais souveraineté totale sur le souvenir.

Berthon pouvait supprimer une cassette.

Il ne pouvait supprimer l'expérience de celui qui l'avait écoutée.

Il pouvait demander qu'elle ne soit plus copiée.

Il ne pouvait empêcher qu'un ancien élève décrive ce qu'il en avait retenu.

Il pouvait faire disparaître un document.

Il ne pouvait empêcher que l'absence du document devienne ensuite une question.

La postérité réintroduit donc une autonomie que la destruction elle-même ne peut totalement contrôler.

Une contradiction particulièrement profonde

Ce paradoxe prolonge directement celui des chapitres précédents.

L'objectif possible de la destruction pouvait être d'empêcher qu'une parole continue sous une forme incontrôlable.

Mais en détruisant la parole disponible, le geste accroît l'importance des interprétations indirectes.

Autrement dit :

moins la source parle, plus les autres doivent parler à sa place.

Cette conséquence est presque inverse de la logique de maîtrise.

Une archive conservée permettrait de dire :

« voici ce que Berthon disait effectivement ».

L'archive absente oblige plus souvent à dire :

« il est possible qu'il ait pensé… »

L'absence agrandit donc l'espace de l'hypothèse.

C'est pourquoi la destruction ne réussit jamais complètement à fixer la signification future d'une œuvre.

Elle peut fixer sa disparition matérielle.

Elle ne fixe pas son interprétation.

L'archive absente comme objet presque imaginaire

Avec le temps, un autre phénomène peut apparaître.

Les personnes ayant entendu les cassettes disparaissent à leur tour.

Les témoignages directs deviennent moins nombreux.

La description de l'œuvre perdue repose davantage sur des récits secondaires.

Le corpus détruit acquiert alors progressivement une dimension presque imaginaire.

Non parce qu'il n'aurait jamais existé.

Mais parce que ce qu'il contenait exactement devient de plus en plus difficile à distinguer de ce qui en est raconté.

Le manque laisse alors un espace à la projection.

Certains pourront imaginer que les cassettes contenaient un enseignement exceptionnel.

D’autres qu’elles auraient aujourd’hui peu d’intérêt.

Certains qu’elles révéleraient un Berthon inconnu.

D’autres qu’elles ne feraient que répéter ce qui existe déjà dans ses publications.

Aucune de ces positions ne pourra être facilement vérifiée.

La disparition crée donc un objet paradoxal :

un corpus certain dans son existence, incertain dans une partie de son contenu.

Ce qui est perdu peut être idéalisé

La perte favorise parfois l’idéalisation.

Ce qui est accessible peut être critiqué.

Ce qui ne l’est plus peut échapper en partie à l’évaluation.

Une œuvre disparue ne peut plus décevoir.

Elle ne peut plus montrer ses répétitions, ses contradictions ou ses limites.

Elle peut devenir meilleure dans l’imaginaire que ce qu’elle aurait été dans l’expérience directe.

Cette possibilité doit être prise en compte dans toute réflexion sur la postérité négative.

La disparition peut contribuer à protéger involontairement une œuvre du jugement ordinaire.

Une cassette existante peut être écoutée et trouvée datée.

Une cassette perdue peut devenir :

« ce cours remarquable qui n’existe plus ».

Ce phénomène ne signifie pas que l’enseignement de Berthon ne possédait pas une réelle valeur.

Les témoignages disponibles indiquent clairement son importance pour plusieurs élèves.

Il signifie seulement que la disparition transforme le rapport critique à l’objet.

L’absence peut produire du prestige.

La rareté comme intensification symbolique

Cette dynamique possède une résonance particulièrement forte avec Pluton en maison V dans le thème de Berthon.

La maison V concerne la création personnelle et l'expression de ce qui porte une marque individuelle. Pluton peut intensifier ce secteur en lui donnant une dimension de puissance, de transformation, de perte et de valeur liée à ce qui ne peut être simplement remplacé.

Mars en maison X, opposé à Pluton à **4°11'**, met symboliquement en tension la création personnelle et sa projection dans la trajectoire sociale.

Aucun de ces facteurs ne prédit une destruction.

Mais ils rendent symboliquement particulièrement sensible ce phénomène :

ce qui est créé, perdu ou retiré peut acquérir une intensité nouvelle précisément à travers la perte.

Le geste final transforme ainsi une partie de l'œuvre en objet non plus seulement pédagogique, mais presque plutonien au sens symbolique : connu par son existence, inaccessible dans sa totalité, entouré par une question de disparition et de transformation.

La maison XII : disparition de la forme, persistance de l'effet

La forte maison XII permet une autre lecture particulièrement pertinente.

Le corpus astrologique associe cette maison à la fin de cycle, au retrait, à l'intériorisation et à la dissolution de formes ayant achevé leur fonction. Mais la dissolution d'une forme ne signifie pas nécessairement disparition de ses effets.

Dans la trajectoire de Berthon, cette distinction est fondamentale.

Les cassettes peuvent disparaître.

L'enseignement reçu par les élèves reste.

Les documents peuvent être détruits.

L'influence demeure dans les personnes formées.

La voix peut devenir inaccessible.

Son effet sur certaines trajectoires subsiste.

La disparition de la forme extérieure peut donc coexister avec la persistance de quelque chose d'incorporé.

Cette lecture rejoint précisément l'ambivalence déjà mise en évidence : le geste peut être compris à la fois comme maîtrise et comme dépouillement. La forte maison XII empêche de

réduire la destruction à une seule volonté de contrôle, tandis que Mars–Pluton, Saturne en VIII et Uranus–Milieu du Ciel rendent impossible d'écarter les problématiques de maîtrise, de transmission et d'autonomie.

Une œuvre peut continuer dans les personnes plutôt que dans les objets

Cette distinction conduit à une autre forme de présence.

Il existe une présence documentaire :

les cassettes ;

les notes ;

les cours ;

les documents.

Et une présence biographique :

ce que les personnes ont assimilé ;

ce qu'elles transmettent ensuite ;

la manière dont leur pensée a été modifiée ;

les choix professionnels ou intellectuels auxquels l'enseignement a contribué.

Berthon semble avoir particulièrement valorisé cette seconde forme de transmission puisqu'il encourageait les élèves à devenir autonomes.

Ainsi, la disparition de l'archive ne signifie pas nécessairement disparition de l'héritage.

L'héritage peut continuer de manière plus diffuse.

Moins vérifiable.

Mais parfois profondément intégrée.

Une présence qui ne peut plus être corrigée

L'absence produit cependant une limite importante.

Ce qui survit uniquement par la mémoire ne peut plus être confronté facilement à la source.

Les souvenirs peuvent diverger.

Les générations suivantes peuvent accentuer certains aspects et en oublier d'autres.

Un ancien élève peut retenir surtout la dimension psychologique.

Un autre la spiritualité.

Un autre la rigueur technique.

Un autre le théâtre.

L'image de Berthon se fragmente alors entre plusieurs héritages.

L'archive aurait pu servir de point de comparaison.

Son absence rend cette pluralité plus difficile à arbitrer.

Ainsi, la présence créée par l'absence est forte, mais instable.

Elle maintient le nom.

Elle maintient le récit.

Elle ne maintient pas nécessairement la précision.

La destruction comme création involontaire d'une énigme durable

La conséquence ultime peut être formulée simplement.

Si les cassettes avaient été conservées, elles auraient constitué une source.

Parce qu'elles ont été détruites, elles deviennent aussi une énigme.

Une source peut être étudiée.

Une énigme est racontée.

Une source peut un jour devenir banale.

Une énigme peut rester active tant qu'aucune réponse définitive n'est possible.

C'est peut-être pourquoi le geste final produit une présence particulièrement durable.

Non pas nécessairement la présence que Berthon aurait souhaitée.

Mais une présence fondée sur une question impossible à refermer complètement :

pourquoi avoir détruit ce qui avait été créé précisément pour transmettre ?

La postérité négative comme effet, non comme intention

Il faut ici maintenir une distinction capitale.

Rien ne permet d'affirmer que Berthon aurait voulu devenir plus présent par l'absence.

Il serait abusif de supposer un calcul tel que :

« si l'œuvre disparaît, elle sera davantage regrettée ».

Une telle formulation serait purement spéculative.

La postérité négative doit donc être comprise comme **un effet possible du geste**, non comme sa motivation démontrée.

La destruction peut produire de la rareté.

La rareté peut produire du manque.

Le manque peut produire de l'attention.

L'attention peut entretenir la mémoire.

Cette chaîne d'effets peut se développer indépendamment des intentions du créateur.

Une forme d'immortalisation par la négative

L'expression **immortalisation par la négative** peut également être employée avec la même prudence.

Elle ne désigne pas un mécanisme clinique établi.

Elle décrit le fait qu'une disparition peut empêcher un oubli ordinaire.

Une œuvre conservée entre dans les bibliothèques.

Elle peut être consultée ou négligée.

Une œuvre détruite volontairement conserve une particularité narrative :

elle aurait pu être là, mais elle n'y est plus.

Cette différence suffit à maintenir son absence dans le récit.

La destruction laisse donc un signe particulier :

non pas l'objet,

mais **l'emplacement vide de l'objet attendu**.

La recherche récente sur l’effacement insiste précisément sur le fait que supprimer, détruire ou retirer ne constitue pas seulement un événement négatif ; l’effacement peut lui-même produire des configurations nouvelles de mémoire et de connaissance.

La maîtrise rencontre encore une fois son contraire

La problématique de la maîtrise atteint ici un nouveau paradoxe.

Détruire permet de contrôler ce qui sera matériellement disponible.

Mais cette maîtrise produit simultanément une zone incontrôlable :

ce que les autres imagineront de ce qui a disparu.

Il est possible de supprimer l’objet.

Il est impossible de supprimer toutes les significations qui naîtront de son absence.

Le pouvoir sur l’archive s’arrête là où commence la mémoire des autres.

Ce point rejoint directement le thème central du devenir de Berthon : la conquête d’une souveraineté personnelle rencontre sans cesse une autre réalité irréductible, celle de l’autonomie d’autrui.

Même la destruction ne supprime pas cette autonomie.

Elle la déplace.

Les autres ne peuvent plus disposer librement de l’archive.

Mais ils restent libres de parler de son absence.

Ce qui ne peut plus être consulté continue pourtant à faire parler

Le paradoxe final peut donc être formulé très simplement.

Les cassettes détruites ne parlent plus.

Mais leur disparition fait parler.

Elle fait parler les anciens élèves.

Les biographes.

Les astrologues.

Les chercheurs.

Elle oblige à reconstituer le parcours.

À comparer les témoignages.

À interroger la psychologie du geste.

À examiner le thème natal.

À reprendre les relations avec Barbault et Nicola.

À réfléchir à la transmission, à la postérité, à la confiance, à la souveraineté et au renoncement.

L'objet détruit devient ainsi le centre invisible d'un réseau de discours.

C'est une présence d'un type particulier :

une présence sans support.

Ce qui manque devient parfois plus actif que ce qui subsiste

Cette situation permet finalement de renverser la perspective.

La destruction avait peut-être pour fonction de terminer.

Mais le manque empêche précisément une fermeture complète.

Tant que les archives auraient existé, elles auraient pu être étudiées jusqu'à devenir relativement familières.

Parce qu'elles manquent, une partie de l'œuvre reste définitivement ouverte à la question.

Le vide ne donne pas de réponse.

Mais il maintient la recherche.

Ce qui a été soustrait au regard devient ainsi paradoxalement l'un des éléments les plus visibles de la biographie tardive.

Une dernière ironie de la postérité

La trajectoire documentaire de Berthon conduit alors à une ironie profonde.

Pendant des décennies, la présence de sa voix reposait sur des cassettes.

À la fin, celles-ci sont détruites afin que cette forme de présence cesse.

Mais la destruction crée une autre présence :

celle de **l'absence volontairement produite**.

La première présence reposait sur une voix.

La seconde repose sur une question.

La première permettait d'entendre Berthon.

La seconde oblige à parler de lui.

La première était contrôlée relativement par celui qui enseignait.

La seconde appartient désormais totalement à ceux qui restent.

C'est peut-être là que se trouve le paradoxe ultime de la maîtrise : **en supprimant une partie des supports par lesquels sa parole pouvait continuer sans lui, Jacques Berthon a peut-être contribué involontairement à créer une forme de présence symbolique encore plus difficile à maîtriser — celle du manque, de l'énigme et de la question laissée ouverte.**

Ce qui ne peut plus être écouté continue ainsi à exercer un effet.

Ce qui ne peut plus être consulté continue à orienter la recherche.

Et ce qui devait matériellement disparaître demeure, sous une autre forme, dans la mémoire collective : **non plus comme archive disponible, mais comme absence devenue elle-même une trace.**

Chapitre 42 — « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus »

Une formulation hypothétique du sens possible du geste

La phrase « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus » ne constitue pas une parole de Jacques Berthon. Aucun témoignage actuellement disponible ne permet d'affirmer qu'il l'aurait prononcée, écrite ou même pensée sous cette forme.

Elle doit être comprise exclusivement comme une **formulation hypothétique**, destinée à condenser l'une des significations psychologiques possibles de son geste final.

Le fait documenté demeure plus limité : après avoir enseigné pendant des décennies, enregistré ses cours et utilisé ces enregistrements pour développer un enseignement par correspondance, Jacques Berthon détruit à la fin de sa vie ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes. La même source indique qu'il avait conservé une blessure à l'égard d'André Barbault, auquel il reprochait de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Jean-Pierre Nicola, avant qu'un rapprochement ne soit finalement possible.

Entre ces faits et l'interprétation demeure un espace qu'aucune source ne permet de combler définitivement.

La formulation du titre cherche à explorer cet espace.

Elle pose l'hypothèse qu'au-delà de la volonté de contrôler la postérité, de protéger l'intégrité de l'enseignement, de clore une période ou de refuser une survivance documentaire, la destruction ait pu posséder également une dimension liée à la **reconnaissance de la valeur**.

Non pas nécessairement demander :

« reconnaissez ce que cela vaut ».

Mais produire une situation où la perte elle-même rendrait cette valeur perceptible.

Retirer plutôt que réclamer

Demander une reconnaissance place celui qui la demande dans une situation particulière.

Il faut s'exposer.

Dire qu'une reconnaissance manque.

Admettre que le jugement d'autrui compte.

Attendre une réponse dont l'issue ne peut pas être contrôlée.

Une personne ayant fortement construit son autonomie peut préférer une autre stratégie : ne pas demander ce qui n'a pas été suffisamment donné, mais retirer ce qui était offert.

La différence psychologique est profonde.

Réclamer signifie :

« quelque chose est attendu des autres ».

Retirer permet de rester dans une position d'initiative :

« ce qui était disponible ne le sera plus ».

Cette distinction ne permet pas d'affirmer que Berthon aurait agi ainsi. Elle rend seulement intelligible une logique possible dans une biographie où la souveraineté avait progressivement acquis une place considérable.

Berthon avait reçu une influence, rencontré la contradiction, quitté un cadre devenu insuffisant et construit sa propre école. Sa liberté ne resta pas négative : elle devint structure, enseignement et orientation personnelle. Le parcours montre ainsi le passage de la dépendance à une autorité intellectuelle à une capacité de devenir l'auteur de sa propre direction.

Dans une telle trajectoire, demander explicitement :

« quelle valeur est accordée à cette œuvre ? »

peut psychiquement être très différent de décider soi-même qu'elle ne sera plus disponible.

Faire éprouver une perte plutôt que demander une reconnaissance

La destruction modifie radicalement la relation entre œuvre et public.

Avant la destruction, l'œuvre est disponible.

Elle peut être utilisée.

Écoutée.

Copiée.

Commentée.

Parfois négligée.

Après la destruction, le rapport change.

Ce qui était disponible devient manquant.

Or la perte possède une caractéristique particulière : elle transforme souvent la perception de ce qui existait auparavant.

Une chose disponible peut être considérée comme allant de soi.

Sa disparition révèle parfois rétrospectivement la fonction qu'elle remplissait.

Le phénomène est général : la valeur d'un objet, d'une relation ou d'une ressource peut devenir plus perceptible lorsque l'accès cesse d'être possible. Mais aucune loi psychologique ne permet d'en déduire qu'une personne détruisant quelque chose cherche nécessairement à provoquer cette prise de conscience.

Dans le cas Berthon, l'hypothèse peut néanmoins être formulée :

le retrait aurait pu faire éprouver ce que la demande de reconnaissance n'aurait pas obtenu.

La parole hypothétique devient alors :

« puisque cette valeur n'est pas suffisamment reconnue dans la présence, son absence la rendra peut-être perceptible ».

Cette phrase n’est pas de Berthon.

Elle représente seulement une reconstruction possible de la logique du geste.

La perte comme modification du regard

L’absence agit différemment de la présence.

Un corpus conservé peut être consulté puis replacé sur une étagère.

Un corpus détruit devient irréversible.

Les recherches contemporaines sur les absences archivistiques montrent que les documents perdus, détruits ou rendus inaccessibles créent des déficits durables dans la connaissance historique. Lorsqu’un ensemble dont l’existence était connue disparaît, son absence devient elle-même un problème pour la recherche : certaines questions ne peuvent plus être résolues et la représentation du passé devient nécessairement partielle.

Dans le cas de Berthon, la destruction produit précisément cette transformation.

Les cassettes auraient permis d’entendre directement une grande partie de son enseignement.

Leur absence oblige à passer par les élèves, les souvenirs, les publications restantes et les témoignages.

L’enseignement perdu acquiert ainsi une valeur patrimoniale nouvelle précisément parce qu’il est devenu inaccessible.

La perte ne démontre pas que l’œuvre était supérieure.

Mais elle rend impossible son remplacement exact.

Et cette irremplaçabilité peut contribuer à accroître symboliquement sa valeur.

La reconnaissance obtenue par l’absence

Il existe alors une forme paradoxale de reconnaissance.

Une œuvre peut ne pas obtenir toute la reconnaissance souhaitée lorsqu’elle est présente, puis devenir davantage reconnue lorsque sa disparition la transforme en perte.

Cette reconnaissance est cependant d’une nature particulière.

Elle arrive trop tard.

Elle ne peut plus être reçue directement par celui qui aurait éventuellement pu la désirer.

Elle ne passe plus par le dialogue.

Elle se développe dans la mémoire.

Elle se formule sous forme de regret :

« il aurait fallu conserver cela ».

Ou sous forme de question :

« que contenait exactement ce qui a été détruit ? »

La disparition peut ainsi conférer à l'œuvre une valeur que la simple disponibilité n'avait pas nécessairement rendue visible.

Mais ce résultat peut être totalement involontaire.

Il faut donc distinguer rigoureusement :

l'effet produit par la destruction

de

l'intention qui aurait motivé la destruction.

Le premier peut être observé.

La seconde reste inconnue.

L'absence comme reconnaissance tardive

Le mécanisme peut être approfondi.

Lorsqu'une œuvre demeure accessible, elle peut être comparée, critiquée, relativisée ou simplement ignorée.

Lorsqu'elle disparaît, une partie de cette évaluation directe devient impossible.

La valeur se déplace alors de l'objet vers le récit de sa perte.

Les cassettes de Berthon ne sont plus seulement :

des cours enregistrés.

Elles deviennent :

les cours qui ont été détruits.

Cette nouvelle qualification change leur place dans la mémoire.

L'objet était pédagogique.

Son absence devient biographique.

L'objet pouvait être évalué.

Son absence devient symbolique.

La disparition introduit donc une différence fondamentale entre **valeur intrinsèque** et **valeur produite par l'irremplaçabilité**.

C'est précisément ce qui rend possible l'hypothèse formulée par le titre :

ce qui n'avait peut-être pas été suffisamment valorisé dans sa disponibilité pourrait être davantage valorisé dans son absence.

Une hypothèse de reconnaissance indirecte

La reconnaissance indirecte possède une logique spécifique.

Au lieu de demander :

« quelle valeur accordée à ce travail ? »

le sujet retire la possibilité même d'en disposer.

Le manque produit alors lui-même une réponse.

Cette stratégie, si elle a existé chez Berthon, aurait plusieurs avantages psychiques.

Elle évite la demande explicite.

Elle évite la dépendance envers une réponse extérieure immédiate.

Elle maintient l'initiative.

Elle transforme une position potentiellement vulnérable — attendre d'être reconnu — en position active — décider ce qui sera encore accessible.

Mais elle possède également un coût immense :

pour que la perte soit éprouvée, l'objet doit réellement être perdu.

La reconnaissance éventuelle est alors obtenue au prix de la disparition de ce qui aurait pu la recevoir.

Amour-propre et reconnaissance

La notion d'**amour-propre** est ici plus utile que celle de narcissisme pathologique.

L’amour-propre renvoie à la valeur accordée à soi-même, à son œuvre, à sa position et au regard porté par les autres sur ce qui a été accompli.

Il peut être blessé sans qu’existe aucun trouble narcissique.

Une personne peut être modeste, discrète et peu intéressée par les compliments tout en étant profondément sensible à certaines formes particulières de reconnaissance.

Cette distinction est particulièrement importante chez Berthon.

Les témoignages rapportés par Marie-Paule Baicry le présentent comme un homme libre, indépendant, simple et discret, encourageant les élèves à penser par eux-mêmes et ne semblant pas rechercher constamment les honneurs. Un éloge prononcé à son sujet paraît même l’avoir embarrassé.

Ces éléments constituent un contrepoids essentiel à l’hypothèse d’une blessure de reconnaissance.

Ils interdisent de construire un portrait caricatural d’un homme dominé par le besoin d’admiration.

Mais ils ne signifient pas nécessairement qu’aucune reconnaissance n’avait d’importance.

Le besoin de reconnaissance n’est pas uniforme.

Un homme peut être peu sensible aux compliments et profondément affecté par le sentiment de ne pas avoir été soutenu à un moment qu’il jugeait décisif.

La blessure Barbault comme indice, non comme explication totale

Un élément biographique donne du poids à cette distinction.

Yves Lenoble rapporte que Berthon en voulait à André Barbault de ne pas l’avoir soutenu lors de son conflit avec Jean-Pierre Nicola. La relation fut ensuite renouée.

Ce fait établit l’existence d’une blessure relationnelle suffisamment importante pour avoir laissé un souvenir durable.

Il ne permet cependant pas d’en conclure que Berthon aurait détruit ses archives à cause de Barbault.

Ce serait un raccourci injustifié.

Le rapprochement ultérieur constitue au contraire une donnée importante : la relation n’est pas restée figée dans l’hostilité.

Mais une réconciliation relationnelle ne signifie pas nécessairement que toute trace affective de la blessure disparaît.

Il peut subsister une cicatrice.

Une sensibilité accrue à certaines situations.

Une manière plus autonome ou plus protectrice de gérer ce qui dépend du jugement des autres.

Le conflit avec Nicola et le non-soutien ressenti de Barbault ont pu participer à la constitution de cette histoire sans constituer la cause directe du geste final.

Ce que la synastrie Berthon–Barbault suggère symboliquement

La synastrie Berthon–Barbault présente une combinaison particulièrement intéressante d'admiration, de stimulation et de tension.

Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'**, tandis que le Soleil de Berthon est trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**. Ces contacts correspondent symboliquement à une stimulation intellectuelle forte et peuvent rendre intelligible l'importance prise initialement par Barbault dans l'orientation astrologique de Berthon.

Mais des tensions très serrées coexistent : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'**, Mercure de Berthon opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'** et à son Mars à **1°19'**.

La relation peut donc toucher simultanément :

l'inspiration ;

l'identité ;

la reconnaissance ;

l'autorité ;

la manière de penser ;

et la manière d'agir.

Ces aspects ne prouvent aucun ressentiment.

Ils ne disent pas que Berthon devait être blessé par Barbault.

Mais lorsqu'une blessure biographique est effectivement documentée, ils permettent symboliquement de comprendre pourquoi cette relation pouvait posséder une intensité particulière.

Reconnaissance, blessure et souveraineté

L’amour-propre blessé ne conduit pas nécessairement à réclamer davantage.

Chez une personnalité dont le développement s’est progressivement organisé autour de l’autonomie, il peut au contraire conduire à renforcer la souveraineté.

Le parcours de Berthon montre précisément cette transformation.

Lorsqu’une construction commune devient problématique, il crée son propre cadre.

Lorsqu’il doit affirmer une orientation, il la structure.

Lorsqu’il enseigne, il donne à sa pédagogie une identité personnelle.

La souveraineté devient ainsi progressivement une réponse centrale aux situations où dépendre d’une reconnaissance extérieure serait inconfortable.

Le thème natal résonne fortement avec cette problématique.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** rend symboliquement particulièrement sensible la nécessité de déterminer personnellement sa trajectoire sociale.

Mars opposé à Pluton à **4°11'** met en tension action, puissance, création et contrôle.

Soleil carré Saturne à **5°59'** peut introduire une sensibilité particulière aux questions de légitimité, d’autorité et d’évaluation.

Saturne trigone Uranus à **1°49'** montre parallèlement la possibilité de transformer le besoin d’indépendance en construction organisée plutôt qu’en simple rupture. Ces aspects sont précisément répertoriés dans le thème natal.

Aucun d’eux ne permet de diagnostiquer une blessure narcissique.

Ensemble, ils donnent cependant une cohérence symbolique à une personnalité chez laquelle autonomie, autorité, reconnaissance et maîtrise pouvaient constituer des enjeux importants.

Soleil carré Saturne : la valeur mise à l’épreuve

Le carré Soleil–Saturne à **5°59'** mérite ici une attention particulière.

Dans une lecture psychologique prudente, cet aspect peut mettre en tension l’affirmation identitaire solaire et la fonction saturnienne de jugement, de légitimité, de limite et d’autorité.

Il peut favoriser :

une grande exigence envers soi ;

une volonté de construire une légitimité solide ;

une sensibilité particulière à la reconnaissance provenant de figures d’autorité ;

ou une tendance à ne considérer la valeur comme suffisamment établie qu'après l'épreuve.

Cette symbolique peut trouver une résonance dans la relation à Barbault.

Celui-ci n'était pas n'importe quel contemporain.

Il appartenait au moment fondateur de l'entrée de Berthon dans l'astrologie.

Son absence de soutien pouvait donc être vécue différemment de l'absence de soutien d'une personne moins investie symboliquement.

Mais cette interprétation ne doit jamais devenir :

« Berthon détruit parce que Barbault ne l'a pas reconnu ».

Une telle causalité n'est pas établie.

Mars–Pluton : de la blessure à la reprise de puissance

Mars opposé Pluton à **4°11'** permet d'examiner un autre aspect de la même problématique.

Symboliquement, Mars cherche à agir, trancher et défendre une direction.

Pluton introduit les questions de puissance, dépossession, contrôle, crise et transformation.

Lorsque la reconnaissance attendue n'est pas obtenue, plusieurs réponses sont possibles.

Demander.

Négocier.

Se retirer.

Créer ailleurs.

Rompre.

Ou, dans une situation extrême, reprendre le contrôle de ce qui reste encore contrôlable.

La biographie de Berthon montre que la réponse créatrice fut longtemps dominante : après la crise du CEFA, il fonde l'ESAP. Les divergences juridiques et financières avec Nicola sont documentées, de même que le fait que les deux hommes n'envisageaient pas l'avenir du CEFA de la même manière.

Ainsi, le Mars–Pluton de Berthon ne doit pas être lu exclusivement sous l'angle destructeur.

Il avait déjà produit, symboliquement, une capacité de transformation et de reconstruction.

C'est justement ce qui rend le geste final différent :

cette fois, la reprise de maîtrise ne débouche plus sur une nouvelle institution ; elle débouche sur la suppression d'une partie des traces.

Retirer plutôt que se soumettre au jugement

Une œuvre conservée accepte le jugement futur.

Elle peut être admirée.

Mais aussi critiquée.

Trouvée datée.

Jugée répétitive.

Partiellement dépassée.

Une œuvre détruite échappe en partie à ce jugement direct.

Elle ne peut plus être complètement confrontée à ce qu'elle était réellement.

Cette conséquence peut produire une forme de protection symbolique.

L'enseignement absent devient moins facilement évalué que l'enseignement accessible.

Il peut être remémoré par ses effets, ses élèves et son importance historique sans être soumis au même examen documentaire.

Il serait pourtant abusif d'affirmer que Berthon aurait consciemment détruit pour éviter la critique.

Aucun témoignage ne l'établit.

Mais l'effet existe objectivement :

la disparition soustrait une partie de l'œuvre au jugement futur en même temps qu'elle la soustrait à la transmission.

Faire ressentir la valeur par le manque

L'hypothèse du titre peut alors être formulée plus précisément.

Une personne qui estime avoir produit quelque chose de valeur mais qui ne souhaite pas réclamer cette reconnaissance peut, dans certains cas, retirer ce qui était donné.

Le retrait transforme le rapport :

avant :

« cela est disponible ; quelle valeur lui sera accordée ? »

après :

« cela n’est plus disponible ; quelle valeur prend désormais ce qui a été perdu ? »

La différence est psychologiquement considérable.

Dans le premier cas, le créateur dépend encore du jugement.

Dans le second, il fixe lui-même une condition irréversible.

La perte devient une expérience imposée à ceux qui restent.

Encore une fois, rien ne permet d’affirmer que Berthon ait cherché consciemment cet effet.

Mais le geste le produit.

L’interdiction de duplication renforce cette hypothèse

La destruction personnelle des archives pourrait encore être interprétée uniquement comme clôture, dépouillement ou volonté de terminer.

L’interdiction de duplication ajoute une autre dimension.

Elle concerne l’avenir.

Elle demande que la multiplication du corpus cesse également chez les autres.

C’est pourquoi cette consigne est particulièrement importante pour l’hypothèse de reconnaissance par l’absence.

Si les copies pouvaient se multiplier librement, la disparition des originaux n’aurait pas produit une véritable rareté.

Pour que le manque devienne réel, la reproduction devait également être limitée.

Cela ne prouve toujours pas que la rareté était recherchée pour elle-même.

Mais cela montre que Berthon ne souhaitait pas simplement se débarrasser de ses propres exemplaires.

Il voulait que la dynamique de reproduction cesse.

La reconnaissance obtenue lorsque l’œuvre n’est plus disponible

Un paradoxe peut alors apparaître.

Tant que l'œuvre est disponible, sa valeur peut être banalisée par l'usage.

Lorsqu'elle disparaît, ceux qui l'avaient connue prennent davantage conscience de ce qu'ils ne pourront plus retrouver.

Les témoignages deviennent précieux.

Les fragments survivants deviennent rares.

Le nom du professeur peut être associé à un corpus perdu.

La disparition produit donc une forme nouvelle de reconnaissance.

Non plus :

reconnaissance par la circulation de l'œuvre

mais :

reconnaissance par la conscience de sa perte.

C'est cette dynamique que condense la phrase hypothétique :

« Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus. »

Mais l'expression doit conserver en permanence son statut de reconstruction interprétative.

Une blessure de reconnaissance n'implique pas une personnalité narcissique

La question de l'amour-propre doit rester rigoureusement distinguée d'un diagnostic de personnalité narcissique.

Rien dans les données disponibles ne permet d'établir un tel diagnostic.

Et plusieurs éléments vont même à l'encontre d'un portrait dominé par la recherche constante d'admiration.

Berthon fut décrit comme discret, indépendant, modeste dans certaines situations et capable d'encourager ses élèves à trouver leur propre voie. Il pouvait être ému profondément par des récits spirituels et n'apparaît pas comme une personne constamment préoccupée de retenir ses élèves dans sa dépendance.

La notion d'amour-propre blessé est donc beaucoup plus adaptée.

Elle permet de penser une blessure de reconnaissance ponctuelle ou structurante sans réduire la personnalité entière à cette blessure.

Une souveraineté construite contre la dépendance

Le parcours de Berthon permet même de formuler une hypothèse supplémentaire.

Une blessure de reconnaissance peut devenir le point de départ d'une plus grande autonomie.

Le sujet cesse d'attendre.

Il construit ailleurs.

La souveraineté devient ainsi une manière de réduire la dépendance au jugement extérieur.

Cette dynamique est particulièrement visible dans le passage du CEFA à l'ESAP.

La confrontation avec Nicola oblige Berthon à choisir ; la séparation ferme une structure commune mais ouvre la possibilité de créer une institution correspondant davantage à son orientation. Cette transformation est déjà interprétée dans le parcours comme une étape de différenciation et non comme une simple fuite.

Le problème final pourrait alors être celui d'une souveraineté qui, après avoir été longtemps créatrice, est poussée jusque dans la décision concernant l'existence même de l'œuvre.

L'amour-propre blessé peut vouloir ne plus dépendre du verdict

Une logique possible apparaît :

si la valeur d'une œuvre dépend encore du jugement d'autrui, son créateur reste vulnérable à ce jugement.

Si l'œuvre est retirée, cette vulnérabilité se transforme.

Le sujet n'attend plus le verdict.

Il décide lui-même que l'objet ne sera plus disponible.

Dans cette perspective, la destruction ne chercherait pas nécessairement à convaincre les autres.

Elle pourrait chercher à **ne plus dépendre de ce qu'ils décideront**.

La reconnaissance ultérieure serait alors un effet secondaire :

ceux qui restent peuvent mesurer la perte ;

mais le créateur n'a plus à solliciter cette mesure.

C'est là que l'amour-propre rejoint la souveraineté.

De la blessure à la maîtrise

Le chemin hypothétique pourrait être formulé ainsi :

une expérience de non-reconnaissance laisse une cicatrice ;

la cicatrice renforce le besoin d'autonomie ;

l'autonomie devient création personnelle ;

la création devient fortement investie ;

à la fin, l'impossibilité d'en maîtriser la réception future réactive le problème de la dépendance au jugement d'autrui ;

la destruction élimine cette dépendance en supprimant une partie de l'objet susceptible d'être jugé, transformé ou récupéré.

Cette séquence est cohérente.

Elle n'est pas démontrée.

Sa valeur tient précisément à sa capacité à articuler plusieurs éléments sans transformer l'hypothèse en fait.

Une immortalisation paradoxale

La destruction produit encore un autre effet : elle peut accroître la présence symbolique de celui qui voulait peut-être retirer sa parole.

Une archive conservée peut devenir banale.

Une archive détruite devient une histoire.

Le nom de Berthon reste alors attaché non seulement à ce qu'il a enseigné, mais à ce qu'il a volontairement fait disparaître.

La postérité comporte donc une dimension paradoxale.

En cherchant éventuellement à empêcher que l'œuvre vive sans lui, Berthon contribue involontairement à créer une forme d'existence posthume impossible à contrôler :

le mystère de l'œuvre disparue.

Les études sur les absences archivistiques montrent précisément que les archives détruites ou manquantes produisent durablement des problèmes de connaissance et peuvent devenir elles-mêmes des objets d'investigation historique.

L'absence entretient alors la présence.

De l’œuvre disponible à l’œuvre regrettée

Une œuvre disponible peut être oubliée.

Une œuvre regrettée est rappelée par son absence.

Ce renversement permet de parler d’une forme d’**immortalisation par la négative**, à condition de préciser qu’il s’agit d’un effet possible et non d’une intention démontrée.

La logique serait alors :

la présence permet l’usage ;

l’usage peut banaliser ;

la disparition crée le manque ;

le manque crée la mémoire ;

la mémoire entretient la présence symbolique.

Dans cette perspective, la destruction n’aboutit pas simplement à l’oubli.

Elle crée une autre modalité de survie.

Le paradoxe ultime de la reconnaissance

Si la formule hypothétique du titre correspondait, même partiellement, à une dynamique intérieure, un paradoxe considérable apparaîtrait.

La reconnaissance obtenue par l’absence serait une reconnaissance que Berthon ne pourrait plus recevoir directement.

Il aurait supprimé la possibilité d’un dialogue futur tout en créant les conditions d’un regret futur.

Il aurait obtenu symboliquement ce qu’il ne pouvait plus humainement accueillir.

La postérité dirait éventuellement :

« cela avait de la valeur ».

Mais celui qui aurait pu entendre cette reconnaissance ne serait plus là.

Cette structure donne au geste une tonalité tragique.

Une immortalisation qui ne garantit aucunement la reconnaissance souhaitée

La destruction ne garantit d'ailleurs jamais le type de postérité qu'elle produit.

Le manque peut conduire à l'idéalisation.

Mais aussi à l'oubli.

À la mythification.

À la critique du geste.

À la frustration.

À l'indifférence.

À la recherche.

Le créateur ne peut pas choisir laquelle de ces réponses l'emportera.

Ainsi, même une destruction destinée hypothétiquement à faire reconnaître la valeur de ce qui disparaît resterait soumise à l'autonomie d'autrui.

Le problème de maîtrise réapparaît donc jusqu'au bout.

La maison XII et la possibilité d'une tout autre lecture

La forte maison XII de Berthon oblige à maintenir une alternative.

Le Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter se trouvent en maison XII. Cette concentration peut symboliquement accentuer les problématiques de retrait, d'intériorité, de clôture et de dissolution des formes arrivées au terme d'un cycle.

La destruction pourrait donc n'avoir aucun rapport essentiel avec une demande indirecte de reconnaissance.

Elle pourrait avoir été vécue comme dépouillement.

Comme refus de monumentaliser l'enseignement.

Comme volonté de laisser vivre les élèves plutôt que les enregistrements.

Comme clôture spirituelle d'une période.

Cette alternative doit rester présente dans toute analyse sérieuse.

Elle empêche la phrase du titre de devenir une explication unique.

Vénus–Jupiter : un contrepoids nécessaire

Le thème natal comporte également une conjonction Vénus–Jupiter très serrée à **0°27'**. Cet aspect constitue un contrepoids important aux lectures uniquement centrées sur blessure, contrôle et frustration.

Symboliquement, cette conjonction peut correspondre à générosité relationnelle, capacité à transmettre, goût du partage, confiance ou volonté de faire croître ce qui possède de la valeur.

Elle s'accorde d'ailleurs avec plusieurs décennies d'enseignement.

Il serait donc faux de construire le portrait d'un homme qui aurait essentiellement retenu.

La vie biographique montre très largement l'inverse.

Il a donné beaucoup avant de retirer une partie de ce qui avait été donné.

C'est cette contradiction qui doit rester centrale.

La reconnaissance n'explique pas tout

L'hypothèse de la reconnaissance par l'absence peut donc éclairer une dimension du geste sans prétendre en constituer la clé totale.

Elle explique potentiellement :

pourquoi retirer plutôt que demander ;

pourquoi la rareté peut devenir significative ;

pourquoi une blessure ancienne de reconnaissance peut compter ;

pourquoi l'interdiction de duplication est importante ;

pourquoi la souveraineté personnelle peut intervenir.

Mais elle explique moins bien, à elle seule :

la forte orientation spirituelle de Berthon ;

la possibilité d'un véritable détachement ;

son encouragement à l'autonomie des élèves ;

sa capacité de réconciliation avec Barbault ;

sa discrétion rapportée par les proches ;

ou la dimension de clôture suggérée par la maison XII.

Une interprétation solide doit donc rester plurielle.

Une formulation interprétative, non une phrase cachée de Berthon

La phrase « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus » ne doit jamais être présentée entre guillemets de manière à laisser croire à une citation historique.

Les guillemets du titre signalent ici **une parole reconstruite**, non une parole retrouvée.

Aucun document connu ne permet d'écrire :

Berthon a dit : « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus ».

Aucune source ne permet davantage d'écrire :

Berthon pensait certainement cela.

La seule formulation rigoureuse est :

son geste peut être interprété, parmi d'autres possibilités, comme s'il portait symboliquement une telle signification.

La distinction est essentielle.

Ce que l'hypothèse permet réellement de penser

Employée avec cette prudence, la formulation reste néanmoins féconde.

Elle rapproche plusieurs éléments de la trajectoire :

une œuvre profondément investie ;

une histoire de différenciation et de souveraineté ;

une blessure documentée liée au non-soutien de Barbault ;

une sensibilité possible aux questions de légitimité ;

une décision finale portant non seulement sur les archives possédées mais sur leur reproduction future ;

et un effet posthume où l'absence transforme les documents détruits en objets de manque et de questionnement.

Elle ne démontre rien.

Mais elle montre comment **amour-propre, blessure de reconnaissance, souveraineté et maîtrise** pourraient avoir convergé.

Faire reconnaître sans demander

La logique hypothétique la plus concise serait alors celle-ci :

Berthon n'aurait pas nécessairement voulu dire :

« admirez cette œuvre ».

Il aurait pu, consciemment ou non, produire une situation plus radicale :

« cette œuvre ne sera plus disponible dans les mêmes conditions ; ce qui sera compris de sa valeur le sera désormais à travers ce qui manque ».

Cette formulation n'est pas une citation.

Elle permet seulement de penser la différence entre **demander une reconnaissance** et **produire une perte dont la reconnaissance peut devenir l'un des effets**.

Une postérité obtenue par ce qui a été soustrait

Le résultat historique est en tout cas paradoxal.

La destruction n'a pas supprimé Jacques Berthon de l'histoire de l'astrologie française.

Elle a ajouté une question à cette histoire.

Elle a transformé certaines cassettes en objets rares ou perdus.

Elle a accru la valeur testimoniale des anciens élèves.

Elle a créé un manque documentaire.

Elle a rendu impossible une vérification complète de ce qui fut enseigné.

Et elle a fait du geste lui-même un élément de la biographie.

Ainsi, ce qui devait peut-être cesser continue à produire des effets.

L'absence devient une forme de présence.

La perte devient un objet de recherche.

Et l'œuvre soustraite peut acquérir une valeur symbolique précisément parce qu'elle ne peut plus être entièrement retrouvée.

Une phrase qui doit rester au conditionnel

La formulation « Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus » résume donc une hypothèse particulièrement forte, mais elle ne doit jamais franchir la frontière séparant l'interprétation du témoignage.

Elle peut signifier :

la valeur sera comprise par la perte ;

la reconnaissance sera obtenue sans être demandée ;

le manque produira ce que la disponibilité n'avait pas produit ;

la souveraineté sera préservée en retirant ce qui risquait d'échapper ;

l'absence maintiendra paradoxalement la présence.

Mais elle ne peut signifier :

Jacques Berthon a voulu cela avec certitude.

La prudence finale est indispensable.

Le geste peut contenir de l'amour-propre blessé.

Il peut contenir une volonté de maîtrise.

Il peut contenir une exigence d'intégrité.

Il peut contenir un renoncement.

Il peut contenir plusieurs de ces dimensions simultanément.

La phrase du titre n'est donc pas la clé de l'énigme.

Elle est l'une des formulations possibles de son paradoxe :

un homme qui avait beaucoup donné a finalement retiré une partie de ce qu'il avait rendu accessible ; cette soustraction a pu créer après lui une reconnaissance nouvelle de la valeur de ce qui n'était plus disponible.

Et c'est précisément pour cette raison que la formule doit toujours rester ce qu'elle est : **une hypothèse interprétative sur le sens possible du geste, jamais une citation de Jacques Berthon, jamais la preuve d'une intention, et jamais une certitude psychologique.**

Onzième partie — Mettre l'hypothèse à l'épreuve

Chapitre 43 — Ce qui soutient l'hypothèse

Une hypothèse interprétative n'acquiert de valeur que si elle peut être confrontée à l'ensemble des faits disponibles, y compris à ceux qui pourraient la fragiliser. L'hypothèse progressivement construite autour du geste final de Jacques Berthon ne consiste pas à affirmer qu'une cause unique aurait déterminé la destruction de ses cassettes et de ses documents. Elle propose plus prudemment qu'un ensemble de facteurs biographiques, relationnels, psychologiques et symboliques ait pu converger autour d'une même problématique : **l'autonomie conquise au cours de la vie, devenue souveraineté sur l'œuvre, aurait pu rendre particulièrement difficile l'idée que cette œuvre poursuive après lui une existence devenue indépendante de sa volonté**.

Cette hypothèse peut également intégrer une dimension de reconnaissance : une ancienne blessure relationnelle, une forte implication dans l'enseignement et l'impossibilité future de maîtriser la réception de l'œuvre auraient pu contribuer à transformer le retrait en ultime moyen de conserver la décision. La destruction aurait alors pu signifier à la fois clôture, protection, maîtrise et, peut-être, production involontaire d'une reconnaissance par l'absence.

Rien de cela ne peut être tenu pour démontré.

Mais plusieurs faits indépendants convergent suffisamment pour que l'hypothèse mérite d'être examinée sérieusement.

Une vie marquée par plusieurs conquêtes d'autonomie

Le premier élément favorable est la continuité biographique d'une problématique d'autonomie.

Jacques Berthon ne commence pas comme fondateur d'un système entièrement personnel. Il reçoit d'abord une influence importante. André Barbault semble avoir joué un rôle décisif dans sa découverte de l'astrologie : Berthon aurait découvert la discipline probablement lors d'une conférence de Barbault au Centre International d'Astrologie, avant de se passionner pour ses livres et de devenir rapidement adepte de l'astropsychologie.

Cette influence initiale ne conduit pourtant pas à une reproduction passive.

Berthon assimile ce qu'il reçoit puis transforme progressivement son orientation. À l'astrologie psychologique viennent s'ajouter psychanalyse, astro-sexologie, mythologie, spiritualité et théâtre. L'Astrothéâtre constitue précisément l'un des signes les plus originaux de cette appropriation personnelle : une expérience ancienne de professeur d'art dramatique se trouve intégrée à la pratique astrologique.

Le mouvement général est donc déjà celui-ci :

recevoir, assimiler, transformer, personnaliser.

L'autonomie n'apparaît pas comme refus initial de toute influence, mais comme capacité progressive à ne plus rester défini par ce qui a été reçu.

Cette dynamique constitue un premier soutien important à l'hypothèse générale, car elle montre que la question de la souveraineté intellectuelle n'apparaît pas seulement à la fin de la vie. Elle traverse la trajectoire.

Une séparation institutionnelle importante

Le second élément est beaucoup plus concret.

Lorsque le Centre International d'Astrologie crée le CEFA en 1970, Jacques Berthon en est membre fondateur avec Jean-Pierre Nicola, Paul Colombet et Régine Ruet. À la suite d'un désaccord concernant la conduite de l'association, Berthon se sépare du groupe et fonde l'ESAP.

Les éléments disponibles imposent de rester prudent sur les causes précises du conflit. Ils permettent de parler de divergences institutionnelles et, selon les travaux historiques déjà examinés, de conceptions juridiques et financières différentes ainsi que d'une divergence sur l'avenir de la structure. Ils ne permettent pas d'affirmer que l'opposition doctrinale entre astropsychologie et conditionalisme aurait été l'unique cause de la rupture.

Mais le résultat biographique est incontestable :

lorsque la forme commune devient insuffisamment compatible avec son orientation, Berthon se sépare et crée sa propre structure.

Cette séquence est particulièrement importante parce que la séparation ne produit pas un simple retrait.

Elle produit une école.

La rupture devient création.

L'autonomie devient institution.

L'indépendance devient pédagogie. La documentation astrologique utilisée au cours de l'étude résume précisément cette transformation : Berthon ne se sépare pas pour cesser d'enseigner mais pour enseigner autrement ; l'ESAP devient une organisation propre, structurée sur plusieurs années, avec examens, mémoire et enseignement par correspondance.

Cette logique biographique soutient fortement l'idée que **reprendre la maîtrise du cadre** puisse avoir constitué chez Berthon une réponse importante lorsque la direction commune devenait problématique.

La synastrie Berthon–Nicola : différenciation, initiative et autonomie

La synastrie Berthon–Nicola renforce symboliquement cette lecture, sans jamais pouvoir la démontrer causalement.

Mercure de Berthon forme un carré au Mercure de Nicola avec seulement **0°44' d'orbe**. Mars de Berthon est carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**. Saturne de Berthon forme un sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

La convergence symbolique est remarquable.

Mercure–Mercure met en tension deux manières de penser, d'organiser et de formuler.

Mars–Uranus confronte l'initiative de l'un à l'indépendance de l'autre.

Saturne–Uranus pose la question de l'articulation entre structure et liberté.

Aucun de ces aspects n'annonce une rupture obligatoire. Une synastrie ne décrit pas des événements inévitables mais des zones d'activation possibles. Le corpus consacré aux interaspects rappelle d'ailleurs que les relations Soleil, Mercure, Mars, Saturne et Uranus doivent être replacées dans l'ensemble de la relation et dans son histoire concrète.

Mais lorsque la biographie montre effectivement un conflit autour d'une structure et de sa direction, ces contacts prennent une cohérence symbolique particulière.

Ils soutiennent donc l'hypothèse d'une trajectoire où l'altérité institutionnelle oblige Berthon à devenir plus nettement auteur de sa propre orientation.

Une blessure de soutien explicitement rapportée

Le troisième élément est particulièrement important parce qu'il ne relève ni d'une reconstruction psychologique ni d'une lecture astrologique.

Didier Geslain rapporte que Jacques Berthon en voulait à André Barbault de ne pas l'avoir soutenu lors de son conflit avec Jean-Pierre Nicola. Il précise également avoir réussi ultérieurement à convaincre Berthon de renouer avec Barbault.

Deux faits doivent être retenus simultanément.

Il existe bien une **blessure relationnelle explicitement rapportée**.

Mais cette blessure n'empêche pas une reprise ultérieure du lien.

Cela exclut deux simplifications opposées.

La première serait de nier toute importance affective au non-soutien de Barbault.

La seconde serait d'en faire une rancune définitive qui aurait entièrement gouverné la vie ultérieure de Berthon.

La réalité apparaît plus complexe.

Une relation peut être réparée sans que l'histoire antérieure disparaisse.

Une cicatrice relationnelle peut subsister tout en permettant la réconciliation.

La psychanalyse comme la psychologie relationnelle permettent d'envisager qu'une expérience ancienne continue à organiser certaines attentes ou certaines stratégies sans demeurer constamment consciente ni commander mécaniquement le comportement.

Dans le cas présent, l'élément le plus important est moins de savoir si Berthon « avait pardonné » que de constater que la question du **soutien par une figure importante** avait effectivement compté.

Une relation Barbault–Berthon fortement investie

La synastrie Berthon–Barbault donne à cette blessure documentée un contexte symbolique particulièrement cohérent.

La relation possède de puissants éléments de stimulation intellectuelle. Mercure de Berthon est conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'** et le Soleil de Berthon forme un trigone au Mercure de Barbault à **0°31'**. Cette combinaison correspond bien à une relation capable d'éveiller, d'ouvrir une pensée et de stimuler fortement le développement intellectuel.

Mais la relation contient simultanément des tensions serrées : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'**, Mercure de Berthon opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'** et à son Mars à **1°19'**.

Une telle combinaison ne signifie pas que Barbault devait blesser Berthon.

Elle montre seulement que la relation pouvait symboliquement associer forte stimulation, importance personnelle, évaluation, différence de valeurs et friction.

Lorsqu'un non-soutien est ensuite historiquement rapporté, l'hypothèse d'une blessure significative devient plus cohérente que si la relation avait été secondaire ou indifférente.

Une grande implication personnelle dans l'enseignement

Un quatrième facteur soutient fortement l'hypothèse : l'enseignement n'était pas chez Berthon une activité périphérique.

Il représentait une construction biographique majeure.

L'ESAP proposait cinq années d'enseignement comprenant bases, astro-psychanalyse, astro-sexologie, astro-mythologie et astrologie traditionnelle. Un diplôme était délivré après examens et mémoire. Les cours étaient enregistrés et servirent ensuite à développer l'enseignement par correspondance.

Cette structuration demande des années de travail.

Elle implique :

élaboration ;

classement ;

progression pédagogique ;

exemples ;

répétition ;

révision ;

mise en forme ;

et investissement dans des générations d'élèves.

Samuel Djian-Gutenberg décrit des cours d'environ deux heures, donnés deux soirs par semaine devant trente à quarante personnes, avec une organisation qu'il compare à celle de cours universitaires. Il souligne à la fois l'érudition, l'humour, la culture artistique et littéraire, la présence scénique et la rigueur de Berthon.

L'œuvre pédagogique ne peut donc être assimilée à un ensemble de documents accumulés par hasard.

Elle était le résultat d'une construction longue et fortement personnalisée.

Une œuvre fortement identifiée à une parole vivante

La cinquième donnée est peut-être encore plus importante : l'œuvre était largement liée à **la voix et à la présence** de Berthon.

Samuel Djian-Gutenberg décrit un véritable « one-man-show » pédagogique dans lequel le passé théâtral de Berthon contribuait directement à rendre vivantes les biographies et les thèmes étudiés. Marie-Paule Baicry insiste elle aussi sur son amour de la langue, sa culture littéraire et poétique, son art de la parole et de la mise en scène.

Les cassettes ne conservaient donc pas seulement des données astrologiques.

Elles conservaient :

une voix ;

un rythme ;

des formulations ;

une manière de raconter ;

une présence professorale.

Cette caractéristique donne davantage de poids aux recherches psychologiques sur le lien entre objets et identité. Les travaux consacrés à l'« extended self » montrent que certains objets peuvent être intégrés à la représentation de soi, particulièrement lorsqu'ils portent une forte signification personnelle, sont associés à des événements importants ou résultent d'un investissement actif de la personne. Les objets possédés ou utilisés peuvent ainsi devenir des indicateurs d'identité et acquérir une valeur symbolique supérieure à leur simple fonction matérielle.

Il serait évidemment abusif d'en conclure que les cassettes étaient pour Berthon une extension pathologique de son identité.

Mais il devient psychologiquement plausible qu'un corpus produit pendant des décennies, portant sa voix et sa pédagogie, possède pour son créateur une signification identitaire bien plus forte que celle d'un simple stock matériel.

Création, investissement et prolongement du sujet

Cette idée est renforcée par les travaux sur la propriété psychologique.

La propriété psychologique désigne le sentiment qu'un objet est « mien » indépendamment même de la propriété juridique stricte. Elle se construit notamment par l'usage, le contrôle, la connaissance intime de l'objet et l'investissement personnel qui y a été consacré.

Les travaux sur l'identité et les objets soulignent également que contribuer personnellement à la création d'un objet augmente particulièrement son association avec le soi.

Appliquée avec prudence au cas Berthon, cette recherche soutient une idée générale :

plus une œuvre a été créée, organisée, portée et investie personnellement, plus son devenir peut toucher quelque chose qui dépasse sa simple propriété matérielle.

La décision concernant les cassettes peut donc avoir été ressentie comme une décision concernant une partie de la trace sociale et intellectuelle de Berthon lui-même.

C'est un soutien psychologique important à l'hypothèse de maîtrise.

La destruction volontaire des supports

Le sixième élément est le plus évident.

La disparition des archives ne résulte pas seulement de l'usure, de la négligence, d'un déménagement, d'un accident ou d'une perte progressive.

La source rapporte une destruction volontaire : « à la fin de sa vie il détruit toutes ses cassettes et tous ses documents ».

La volonté change complètement la signification analytique du fait.

Une archive perdue involontairement ne dit presque rien sur le rapport du créateur à sa postérité.

Une archive détruite volontairement constitue une décision.

Elle implique qu'à un moment donné, la conservation n'est plus considérée comme souhaitable.

Cette décision n'indique toujours pas pourquoi.

Elle peut relever :

d'un renoncement ;

d'un besoin de clôture ;

d'une exigence de maîtrise ;

d'un souci d'intégrité ;

d'une crainte de déformation ;

d'une absence de dépositaire ;

d'une conception spirituelle du dépouillement ;

ou de plusieurs de ces dimensions simultanément.

Mais elle élimine l'hypothèse d'une disparition purement fortuite.

L'interdiction explicite de leur reproduction

Le septième élément est probablement le plus fort en faveur d'une volonté de maîtriser **le devenir futur**, et non seulement de régler un rapport personnel aux objets.

Berthon ne détruit pas seulement ses supports.

Il interdit également de dupliquer ses cassettes.

Cette précision est essentielle.

Détruire ses propres exemplaires peut encore être interprété comme un acte de clôture personnelle.

Interdire leur duplication concerne **ce que les autres feront ensuite**.

La consigne est prospective.

Elle cherche à empêcher que la disparition soit neutralisée par la reproduction.

Elle concerne donc la continuité de la parole enregistrée.

C'est précisément cet élément qui donne le plus de poids à l'hypothèse selon laquelle la question n'était pas seulement :

« ces objets ne seront plus conservés ».

Mais peut-être également :

« cette forme de transmission ne doit pas continuer à se multiplier indépendamment de moi ».

Cette seconde phrase demeure entièrement interprétative.

Mais elle rend compte de l'effet objectif de l'interdiction beaucoup mieux qu'une explication limitée au rangement ou au dépouillement matériel.

Le changement de direction est particulièrement significatif

L'interdiction est d'autant plus importante que les cassettes avaient auparavant été conçues précisément pour être diffusées.

Les cours étaient enregistrés afin de permettre leur diffusion ultérieure. Samuel Djian-Gutenberg rapporte que les étudiants étaient priés de ne pas interrompre Berthon parce que les séances étaient enregistrées pour être distribuées sous forme de cassettes. Marie-Paule Baicry et Janine Tissot témoignent de l'enseignement reçu à distance par ce moyen.

La même personne passe donc de :

enregistrer pour permettre la multiplication

à

interdire la multiplication et détruire les supports disponibles.

Cette inversion constitue l'un des faits les plus solides sur lesquels repose l'hypothèse générale.

Elle démontre au minimum qu'à la fin de la vie, les conditions jugées acceptables de la transmission avaient changé.

La cohérence avec certaines structures du thème natal

Le thème natal ne peut évidemment pas démontrer la motivation d'un acte.

Il fournit cependant plusieurs structures symboliques remarquablement cohérentes avec les problématiques biographiques observées.

La première est **Uranus carré au Milieu du Ciel à 0°03'**.

Il s'agit d'un aspect d'une précision exceptionnelle. Symboliquement, il peut rendre particulièrement importante la capacité à conserver une direction sociale suffisamment autonome, à modifier une trajectoire lorsqu'un cadre devient inadéquat et à ne pas laisser une organisation extérieure définir entièrement la vocation.

La biographie fournit une manifestation particulièrement claire de cette problématique avec le passage du CEFA à l'ESAP. Le corpus astrologique utilisé au cours de l'étude souligne justement que la forme intégrée d'un tel besoin d'autonomie ne consiste pas nécessairement à rompre systématiquement, mais à modifier la trajectoire lorsqu'une structure ne permet plus l'expression d'une orientation devenue suffisamment personnelle.

Le thème natal confirme l'exactitude de l'aspect : Uranus carré au Milieu du Ciel **0°03'**.

Mars opposé Pluton : puissance d'action et irréversibilité

La deuxième structure importante est **Mars opposé Pluton à 4°11'**.

Mars concerne symboliquement la décision, l'action, la capacité de trancher et de défendre une direction.

Pluton concerne intensité, puissance, perte, transformation radicale et irréversibilité.

Dans le thème de Berthon, Mars se situe en maison X et Pluton en maison V, reliant symboliquement action sociale et création personnelle.

Cet aspect ne signifie en aucune manière :

« destruction obligatoire ».

Il peut s'exprimer de façon profondément constructive : capacité à mobiliser une grande puissance de travail, à reconstruire après une crise, à assumer une transformation ou à défendre intensément une création.

L'histoire de l'ESAP montre précisément cette possibilité constructive.

Mais à la fin de la vie, lorsque l'impossibilité future d'agir devient certaine, la destruction représente objectivement une décision irréversible permettant de conserver une dernière maîtrise sur ce qui reste encore accessible à l'action.

La correspondance symbolique est donc forte, sans constituer une preuve causale.

Soleil carré Saturne : légitimité, exigence et reconnaissance

Le **Soleil carré Saturne à 5°59'** constitue un troisième élément.

Dans une lecture psychologique prudente, cet aspect peut mettre en tension identité, légitimité, autorité, jugement et sentiment de valeur.

Il peut correspondre à une forte exigence envers soi-même et à une sensibilité particulière aux questions de reconnaissance provenant de figures importantes.

Cette symbolique devient particulièrement intéressante lorsqu'elle est rapprochée du fait documenté que Berthon avait été affecté par l'absence de soutien de Barbault.

Mais l'aspect ne permet jamais de conclure :

« Berthon cherchait constamment à être reconnu ».

Les témoignages disponibles vont même contre cette simplification. Marie-Paule Baicry décrit un homme discret, simple, modeste, presque gêné lorsque son œuvre était louée devant lui, et qui invitait les élèves à chercher leur propre voie « sans attente d'une quelconque reconnaissance ».

La tension entre ces données est précisément intéressante.

Une personne peut transmettre explicitement l'autonomie vis-à-vis de la reconnaissance extérieure tout en étant blessée dans certaines situations précises où le soutien attendu possède une signification relationnelle profonde.

Saturne trigone Uranus : l'autonomie organisée

Le **trigone Saturne–Uranus à 1°49'** apporte un contrepoids majeur.

Il empêche de réduire Berthon à une personnalité essentiellement rupturelle.

Symboliquement, cet aspect permet au contraire d'intégrer indépendance et structure.

Uranus différencie.

Saturne organise.

La liberté peut donc devenir construction.

L'ESAP constitue une manifestation biographique particulièrement cohérente de cette combinaison : la rupture avec une structure commune est suivie de la création d'une autre structure organisée, durable et exigeante.

Cette donnée soutient l'hypothèse générale d'une souveraineté construite progressivement.

Elle montre aussi pourquoi le geste final ne peut être interprété comme simple impulsivité.

La biographie révèle une capacité de longue durée à structurer, planifier et organiser.

Saturne en maison VIII : confiance et transmission

Saturne en maison VIII ajoute une dimension symbolique particulièrement pertinente.

La maison VIII concerne notamment partage, ressources communes, transfert, dépendance, confiance et héritage. Saturne y peut rendre les conditions du transfert particulièrement importantes.

Il serait abusif d'en conclure que Berthon ne pouvait pas faire confiance. Sa collaboration avec Monique Kalinine, son enseignement collectif et ses relations durables montrent le contraire.

Mais la transmission posthume crée une situation radicalement nouvelle :

confier sans possibilité ultérieure de vérifier, corriger ou reprendre.

C'est précisément la difficulté mise en évidence par le problème du dépositaire.

La transmission saturnienne la plus mature consiste à permettre la continuité au-delà de soi tout en acceptant l'autonomie future de celui qui reçoit. Le corpus consacré à Saturne insiste sur cette capacité à déléguer, à ne plus rester central et à transformer l'autorité en héritage vivant.

Dans le cas Berthon, la question finale devient donc particulièrement cohérente avec ce symbolisme :

la transmission pouvait-elle continuer lorsque toute garantie personnelle devenait impossible ?

La maison XII : une cohérence qui complique l'hypothèse

Le regroupement du Soleil, de Mercure, de Vénus et de Jupiter en maison XII est également très significatif, mais il soutient une lecture différente.

La maison XII concerne retrait, intériorisation, clôture, dissolution de formes et fin de cycle.

Elle peut donc symboliquement soutenir l'idée que la destruction relève en partie d'un dépouillement conscient ou d'une volonté d'achever une forme.

Cette donnée ne contredit pas nécessairement l'hypothèse de maîtrise.

Elle la rend plus complexe.

La même décision peut contenir :

une volonté de reprendre le contrôle

et

une volonté réelle de terminer.

C’est pourquoi la lecture astrologique la plus cohérente n’est pas univoque. Les facteurs de maîtrise, autonomie et puissance sont forts, mais les facteurs de retrait et de clôture le sont également.

La destruction peut donc être simultanément souveraineté et dépouillement.

Vénus conjointe Jupiter : un contrepoids indispensable

La conjonction **Vénus–Jupiter à 0°27'** constitue un contrepoids essentiel.

Symboliquement, elle peut favoriser générosité, capacité de partage, ouverture relationnelle et désir de faire croître ce qui possède de la valeur.

Elle correspond beaucoup mieux aux décennies de transmission qu’à une personnalité fondamentalement préoccupée de retenir son savoir.

Cette configuration soutient donc indirectement l’hypothèse dans sa forme nuancée :

la destruction finale ne peut pas être comprise comme l’expression simple d’un refus chronique de partager.

Elle représente un changement tardif.

C’est justement ce changement qui demande une explication spécifique.

La cohérence avec certains mécanismes psychologiques connus

L’hypothèse trouve également plusieurs points d’appui dans la psychologie contemporaine.

Les travaux sur les objets et l’identité montrent que les objets fortement chargés de signification peuvent participer à la représentation de soi. Leur valeur augmente notamment lorsqu’ils sont associés à l’histoire personnelle, à des événements importants ou à l’activité créatrice du sujet.

Une œuvre longuement élaborée peut donc devenir beaucoup plus qu’un simple produit extérieur.

Elle peut être investie comme :

trace ;

accomplissement ;

expression ;

mémoire ;

prolongement symbolique.

Cette littérature ne démontre évidemment rien sur Berthon spécifiquement.

Elle rend cependant psychologiquement plausible qu'un créateur puisse vivre le devenir incontrôlé de son œuvre comme une question profondément personnelle.

Le besoin de reconnaissance et ses limites explicatives

La théorie des schémas offre également un cadre utile à condition de rester strictement hypothétique.

Le schéma de recherche d'approbation ou de reconnaissance décrit une situation dans laquelle l'estime de soi dépend excessivement des réactions extérieures et où apparaissent parfois une hypersensibilité au rejet ou une forte attention au statut et à l'admiration.

Rien ne permet d'affirmer que Berthon présentait ce schéma au sens clinique.

Plusieurs témoignages vont même contre une dépendance généralisée à la reconnaissance.

Mais une **sensibilité partielle à la reconnaissance**, particulièrement lorsqu'elle émane d'une figure importante, reste possible.

La blessure Barbault constitue ici le principal élément factuel permettant de ne pas écarter complètement cette piste.

Retrait, protection et reprise de contrôle

La théorie des schémas permet également de penser plusieurs modes de réponse à une blessure sans diagnostiquer Berthon.

Lorsqu'une personne éprouve une vulnérabilité relationnelle, différentes stratégies sont possibles :

se soumettre ;

éviter ;

se retirer ;

ou surcompenser en reprenant fortement le contrôle.

L'International Society of Schema Therapy décrit notamment les phénomènes de soumission, d'évitement et de réactions de contrôle ou de contre-attaque comme différentes manières de gérer l'activation de besoins ou de schémas douloureux.

Le geste de Berthon peut théoriquement être situé au croisement de deux logiques :

retrait — enlever les supports ;

et

contrôle actif — interdire leur reproduction.

Cette combinaison est précisément ce qui rend la destruction psychologiquement intéressante.

Elle ne ressemble pas seulement à une fuite.

Elle organise le retrait.

Elle transforme la disparition en décision.

Le « renoncement défensif » comme hypothèse descriptive

Une autre formulation permet de saisir ce mécanisme sans lui attribuer un diagnostic :

renoncer avant d'être dépossédé.

Si une œuvre doit inévitablement échapper à son auteur après sa mort, une manière radicale de prévenir cette dépossession consiste à retirer soi-même ce qui pourrait être transmis.

La logique devient alors :

ne pas subir la perte de maîtrise ; choisir le terme.

Cette formulation est particulièrement cohérente avec les éléments déjà rencontrés :

une vie consacrée à construire une autonomie ;

une séparation institutionnelle ayant permis de reprendre la direction ;

un enseignement fortement personnalisé ;

une parole enregistrée qui continuait à parler au nom de son auteur ;

et une interdiction portant explicitement sur la reproduction future.

Encore une fois, cette séquence est une reconstruction analytique.

Elle n'est pas le récit prouvé du fonctionnement intérieur de Berthon.

La cohérence avec une lecture biographique de l'évolution du Moi

La lecture anthroposophique apporte enfin un dernier niveau de cohérence.

Dans le GA 107, Steiner décrit l'être humain comme progressivement capable de produire quelque chose de nouveau à partir des conditions dans lesquelles il se trouve. Il ne s'agit plus

seulement de répéter ce qui a été donné : l'individualité peut, par son activité propre, introduire de nouvelles valeurs et de nouvelles formes.

La biographie de Berthon correspond remarquablement à ce mouvement.

Il reçoit l'astrologie.

Il transforme l'influence reçue.

Il rencontre des résistances.

Il se différencie.

Il crée une école.

Il développe une pédagogie propre.

Il invite les élèves à devenir eux-mêmes.

Ce trajet correspond bien à une progression de l'individualisation vers une créativité de plus en plus personnelle. La documentation déjà élaborée résume cette souveraineté comme la capacité à devenir l'auteur du cadre dans lequel une orientation prend forme.

L'autre comme agent de différenciation

Le GA 257 apporte une dimension complémentaire.

Steiner y décrit le besoin moderne d'un « second éveil » au contact de l'âme et de l'esprit d'autrui. L'individualité moderne se développe précisément dans la rencontre avec une autre individualité devenue elle-même indépendante et distincte.

Cette perspective éclaire les relations avec Barbault et Nicola.

Barbault représente d'abord une influence.

Nicola une confrontation.

Les deux participent, selon des modalités différentes, à la différenciation de Berthon.

La liberté ne s'obtient donc pas hors relation.

Elle se construit au contact des différences.

Cette lecture soutient fortement l'idée que les conflits et séparations de Berthon ne sont pas seulement des accidents biographiques : ils peuvent être compris comme des moments au cours desquels son orientation devient plus personnelle.

La dernière étape change pourtant de nature

Le problème final apparaît lorsque le processus d'individualisation ne demande plus à Berthon de devenir libre des autres.

Il demande éventuellement l'inverse :

accepter que l'œuvre devienne libre de lui.

C'est ici que toute la trajectoire converge.

Pendant la vie, la souveraineté consiste à pouvoir reprendre la direction.

À la fin, transmettre après sa mort exige de perdre cette possibilité.

L'auteur doit accepter que d'autres personnes deviennent responsables d'une parole qui continuera pourtant à le représenter. Cette distinction entre autonomie de l'élève et autonomie de l'archive a déjà été mise en évidence : l'élève finit par parler en son propre nom ; la cassette continue à parler au nom de Berthon.

L'hypothèse centrale gagne ici une cohérence biographique remarquable.

Une convergence qui ne vaut pas démonstration

Plusieurs lignes convergent donc.

La biographie montre une autonomie progressivement conquise.

Le conflit du CEFA montre que la séparation peut devenir moyen de retrouver une direction personnelle.

La blessure liée au non-soutien de Barbault montre qu'une question de reconnaissance ou de soutien a effectivement existé.

L'ESAP montre un investissement considérable dans une œuvre pédagogique fortement personnalisée.

Les cassettes conservent non seulement un enseignement mais une voix et une présence.

La destruction est volontaire.

L'interdiction de reproduction vise l'avenir.

Le thème natal contient plusieurs structures symboliques cohérentes avec autonomie, maîtrise, intensité de la création, légitimité, confiance et clôture.

La psychologie fournit des mécanismes généraux permettant de comprendre comment œuvre, identité, reconnaissance, retrait et contrôle peuvent s'articuler.

La lecture anthroposophique permet enfin de replacer l'ensemble dans une histoire d'individualisation où le Moi devient progressivement créateur.

Aucune ligne prise isolément ne suffit.

Leur convergence donne néanmoins à l'hypothèse une véritable cohérence.

La force particulière de l'interdiction de reproduction

Parmi tous les éléments, l'interdiction de duplication demeure probablement le plus significatif.

La destruction peut encore être expliquée par une volonté personnelle de dépouillement.

L'interdiction concerne ce que les autres feront après lui.

Elle indique donc que le geste ne porte pas seulement sur le passé ou sur les objets présents.

Il porte sur **la continuation future de la parole enregistrée**.

C'est le point où l'hypothèse de maîtrise devient la plus solide.

Non comme certitude sur la motivation intime.

Mais comme description de la fonction objective du geste :

la reproduction aurait permis à la parole de poursuivre sa trajectoire ; l'interdiction cherche précisément à empêcher cette multiplication.

La blessure de reconnaissance comme facteur possible, non comme cause unique

Le non-soutien de Barbault constitue également un élément fort, mais il doit rester secondaire par rapport au geste lui-même.

Il serait tentant de construire une causalité simple :

blessure de reconnaissance → rancune → destruction.

Cette lecture est trop pauvre.

Elle ne rend pas compte :

de la réconciliation ;

des décennies d'enseignement ;

de la générosité pédagogique ;

de l'autonomie accordée aux élèves ;

de la dimension spirituelle ;

ni de la possibilité réelle d'un geste de clôture.

La blessure doit plutôt être comprise comme un facteur possible ayant contribué à former une certaine sensibilité aux questions de soutien, de dépendance et de souveraineté.

Elle pourrait avoir renforcé l'idée que ce qui compte profondément ne doit pas dépendre entièrement du jugement ou de la fidélité d'autrui.

Cette formulation reste au conditionnel.

Le thème natal soutient un problème, jamais une motivation

La même règle doit être appliquée à l'astrologie.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'**, Mars opposé Pluton à **4°11'**, Soleil carré Saturne à **5°59'**, Saturne trigone Uranus à **1°49'** et la forte maison XII forment un ensemble symboliquement très cohérent.

Mais le thème n'établit jamais :

« pourquoi Berthon détruit ».

Il montre plutôt que les problématiques mobilisées par l'hypothèse — autonomie, maîtrise, légitimité, crise, création, structuration, retrait et clôture — occupent effectivement une place forte dans la structure natale.

La distinction est essentielle.

L'astrologie soutient ici la **cohérence d'un axe interprétatif**, pas la preuve d'un événement.

Ce que l'hypothèse explique particulièrement bien

L'hypothèse de la souveraineté menacée par l'autonomie future de l'œuvre possède une force explicative particulière parce qu'elle rend compte simultanément de plusieurs faits qui seraient autrement difficiles à relier.

Elle explique pourquoi un homme ayant beaucoup transmis peut néanmoins détruire ses archives.

Elle explique pourquoi l'enregistrement accepté pendant la vie devient problématique à l'approche de la mort.

Elle explique pourquoi l'interdiction de duplication accompagne la destruction.

Elle explique pourquoi l'absence d'un dépositaire parfaitement légitime aurait pu peser.

Elle permet d'intégrer la blessure de reconnaissance sans réduire le geste à une vengeance.

Elle relie la trajectoire d'autonomie aux questions de postérité.

Elle permet enfin de comprendre comment le geste peut être à la fois **maîtrise et clôture**.

C'est probablement sa principale force.

Une hypothèse biographiquement économique

Une bonne hypothèse n'est pas celle qui multiplie les causes inutiles.

Elle est celle qui rend compte d'un grand nombre de faits avec le moins de suppositions possibles.

La question de la souveraineté fournit précisément un fil directeur continu :

Berthon reçoit ;

se différencie ;

se sépare ;

construit ;

devient auteur de sa direction ;

permet à ses élèves de devenir autonomes ;

puis rencontre une situation dans laquelle son œuvre pourrait devenir autonome à son tour.

La dernière étape inverse tout ce qui précédait.

Pour devenir lui-même, Berthon avait dû reprendre la direction.

Pour laisser l'œuvre lui survivre, il fallait désormais accepter de **ne plus pouvoir la reprendre**.

Cette inversion donne au geste final sa cohérence possible.

Ce qui soutient le plus fortement l'hypothèse

Le soutien le plus convaincant ne vient donc ni d'un seul aspect astrologique, ni d'un concept psychologique isolé.

Il vient de la convergence entre plusieurs niveaux indépendants.

La biographie établit une trajectoire d'autonomie.

Le conflit du CEFA établit une séparation importante suivie d'une construction personnelle.

Le témoignage de Geslain établit une blessure de soutien.

Les témoignages des élèves établissent l'importance de l'œuvre pédagogique et de la parole vivante.

Le même témoignage établit la destruction volontaire et l'interdiction de duplication.

La psychologie rend plausible l'investissement identitaire d'une œuvre fortement créée et possédée.

L'astrologie natalement et en synastrie met symboliquement en relief les thèmes d'autonomie, de structure, de reconnaissance, de puissance et de transformation.

L'anthroposophie fournit enfin un modèle du Moi qui se développe à travers les relations et devient progressivement capable de créer du nouveau. Steiner souligne explicitement que l'être humain peut produire quelque chose de nouveau à partir des relations et des conditions qui lui sont données.

Ces niveaux ne se prouvent pas mutuellement.

Mais ils se répondent.

L'hypothèse la plus cohérente à ce stade

À ce stade de l'analyse, l'hypothèse la plus cohérente peut être formulée ainsi :

Jacques Berthon aurait pu détruire ses cassettes et ses documents non parce qu'il aurait cessé d'accorder de la valeur à la transmission, mais précisément parce que cette transmission possédait pour lui une valeur considérable et qu'elle allait entrer, après sa mort, dans une forme d'existence qu'il ne pourrait plus ni accompagner, ni corriger, ni garantir, ni maîtriser.

La destruction aurait alors représenté une réponse radicale à cette impossibilité.

La blessure ancienne de reconnaissance aurait pu renforcer la sensibilité à la dépendance envers le jugement d'autrui.

L'absence d'un dépositaire unanimement établi aurait pu accroître l'incertitude.

La forte identification entre enseignement et parole vivante aurait rendu la séparation plus difficile.

Et l'interdiction de duplication aurait constitué la forme la plus nette de la volonté d'empêcher que cette parole continue sous des conditions devenues indépendantes.

Cette formulation demeure une hypothèse.

Mais elle possède désormais suffisamment de convergences biographiques, relationnelles, psychologiques et symboliques pour constituer une véritable explication possible du geste, plutôt qu'une simple spéculation isolée.

Une hypothèse renforcée, mais non démontrée

L'ensemble des éléments favorables ne transforme cependant jamais l'hypothèse en certitude.

Il est possible de montrer qu'elle est cohérente.

Qu'elle rend compte de plusieurs faits.

Qu'elle correspond à certains mécanismes psychologiques connus.

Qu'elle trouve des résonances fortes dans le thème natal et les synastries.

Qu'elle s'inscrit dans une lecture continue de l'évolution biographique du Moi.

Mais aucun de ces éléments ne permet d'accéder directement à l'intention intérieure de Jacques Berthon au moment où il détruit ses archives.

La différence entre **cohérence** et **preuve** doit donc rester absolue.

C'est précisément cette distinction qui permet de donner toute sa force à l'hypothèse sans la transformer en récit fictif.

Plusieurs éléments convergent vers une même possibilité : **un homme ayant passé sa vie à devenir davantage maître de sa propre orientation aurait pu rencontrer, à l'approche de la mort, une difficulté particulière à accepter que son œuvre entre dans une histoire où cette maîtrise ne lui appartiendrait plus.**

La destruction et l'interdiction de reproduction apportent à cette hypothèse son support le plus fort.

La biographie lui donne sa continuité.

La psychologie lui donne sa plausibilité.

L'astrologie lui donne sa cohérence symbolique.

La lecture anthroposophique lui donne sa profondeur évolutive.

Mais la dernière frontière demeure infranchissable : **ce qui soutient fortement une interprétation ne suffit jamais à transformer le possible en certitude.**

Chapitre 44 — Ce qui s'oppose à une interprétation trop simple

Une hypothèse sérieuse ne doit pas seulement rassembler ce qui la confirme. Elle doit également être confrontée aux éléments qui résistent, nuancent ou contredisent son apparente évidence. Plus une interprétation devient cohérente, plus le risque existe de transformer cette cohérence en certitude et de relire rétroactivement toute une vie à partir d'un seul geste final.

La destruction des cassettes et des documents de Jacques Berthon, ainsi que l'interdiction de leur duplication, constituent des faits particulièrement frappants. Ils peuvent soutenir l'hypothèse d'une volonté de conserver jusqu'au bout la maîtrise du devenir de l'enseignement. Ils peuvent également être rapprochés de questions de reconnaissance, de souveraineté, de confiance et de séparation.

Mais ces éléments ne suffisent pas.

La même biographie contient de nombreux faits qui empêchent de réduire Berthon à un homme possessif envers son œuvre, animé par la rancune ou incapable de supporter l'autonomie d'autrui. Au contraire, une grande partie de sa trajectoire témoigne d'une volonté durable de transmettre, de former, de rendre les élèves autonomes et de faire vivre une pensée au-delà de sa propre personne.

L'hypothèse doit donc être mise à l'épreuve de ses propres contre-arguments.

Berthon a consacré une grande partie de sa vie à transmettre

Le premier obstacle à une interprétation fondée exclusivement sur le contrôle est massif : **Jacques Berthon a énormément transmis**.

Il enseigne pendant des décennies.

Il construit un cursus organisé sur cinq années.

Il associe à l'astrologie des domaines qui lui sont particulièrement personnels : psychologie, psychanalyse, sexualité, mythologie, spiritualité et théâtre.

Les élèves passent des examens.

Un mémoire est demandé.

Les cours sont enregistrés.

L'enregistrement permet ensuite l'enseignement par correspondance. Des étudiants éloignés géographiquement peuvent ainsi accéder à une formation qu'ils n'auraient pas pu suivre physiquement à Paris.

Ce comportement ne correspond pas à celui d'un homme qui aurait passé son existence à empêcher la circulation de ses idées.

Il fait exactement l'inverse.

Il multiplie les moyens de transmission.

La voix est enregistrée pour être réécoutée.

Les cours sont structurés afin de pouvoir être suivis à distance.

L'enseignement est suffisamment organisé pour produire des élèves capables ensuite de poursuivre seuls.

Cette donnée doit peser très lourd dans l'évaluation du geste final.

La destruction ne peut donc être comprise comme la manifestation tardive d'une vérité cachée qui aurait toujours été là :

« au fond, Berthon ne voulait pas transmettre ».

Tout montre qu'il voulait transmettre.

La véritable question est beaucoup plus précise :

pourquoi un homme qui avait tant transmis décide-t-il qu'une certaine forme de cette transmission ne doit plus continuer ?

C'est une question très différente.

La destruction ne peut effacer plusieurs décennies de générosité pédagogique

Un geste spectaculaire tend naturellement à réorganiser le regard porté sur tout ce qui le précède.

La destruction finale peut ainsi devenir tellement impressionnante qu'elle menace de faire oublier les décennies pendant lesquelles les cassettes furent précisément utilisées pour étendre l'enseignement.

Cette erreur méthodologique serait considérable.

Le dernier acte d'une vie n'annule pas nécessairement les actes précédents.

Il peut même entrer en tension avec eux.

Berthon ne devient pas rétrospectivement un homme hostile à la transmission parce qu'il supprime finalement une partie de ses archives.

Une biographie doit conserver ses contradictions.

La même personne peut :

avoir consacré des décennies à transmettre ;

considérer ensuite qu'une forme de transmission doit s'arrêter ;

avoir encouragé la diffusion de sa parole ;

puis en refuser la prolongation posthume.

La contradiction demande à être comprise.

Elle ne doit pas être effacée au profit d'un portrait univoque.

Les témoignages évoquent également simplicité et discrétion

La deuxième difficulté concerne directement l'hypothèse d'une blessure narcissique ou d'une recherche de reconnaissance.

Le témoignage de Marie-Paule Baicry présente Berthon comme un homme « libre et indépendant », mais également comme quelqu'un d'une grande discrétion, d'une grande simplicité et d'une réelle modestie. Elle rapporte qu'environ deux ans avant sa mort, lorsqu'elle lui exprima son admiration pour son œuvre, il sembla presque gêné par les éloges et les reçut avec humilité.

Cette donnée est essentielle.

Elle empêche de construire un portrait psychologique où Berthon aurait principalement recherché admiration, prestige ou glorification personnelle.

Un homme qui semble embarrassé par les compliments ne correspond pas immédiatement à l'image d'un auteur cherchant constamment à faire reconnaître sa grandeur.

Le même témoignage indique d'ailleurs qu'il encourageait à occuper sa place singulière « sans attente d'une quelconque reconnaissance ».

Ce point constitue probablement l'un des contre-arguments les plus importants à l'hypothèse résumée par la formule :

« Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus. »

Cette phrase peut éclairer une dimension possible du geste.

Mais le témoignage de Baicry interdit d'en faire l'expression évidente de la personnalité entière.

Modestie et amour-propre ne sont pourtant pas incompatibles

Ce contre-argument ne signifie pas que toute question de reconnaissance doive être abandonnée.

La psychologie humaine est rarement homogène.

Une personne peut être modeste dans la vie quotidienne et profondément sensible à une absence de soutien venant d'une personne particulière.

Elle peut être gênée par les compliments publics et néanmoins blessée lorsqu'une figure importante ne se positionne pas en sa faveur dans une situation décisive.

La modestie n'annule donc pas nécessairement l'amour-propre.

Mais elle interdit de confondre :

sensibilité à certaines formes de reconnaissance

et

besoin permanent d'admiration.

Dans le cas de Berthon, la seconde proposition n'est pas soutenue par les témoignages disponibles.

La première reste possible parce qu'une blessure précise est effectivement rapportée dans la relation avec André Barbault.

Il encourageait l'autonomie de ceux qu'il formait

Un troisième fait s'oppose fortement à l'idée d'un Berthon cherchant à conserver sous son contrôle ceux qui recevaient son enseignement.

Il encourageait explicitement l'autonomie.

Marie-Paule Baicry rapporte qu'il invitait chacun à travailler et penser par lui-même, à s'affranchir des conformismes, à trouver son propre chemin et à occuper une place originale.

Cette donnée est également reprise dans la reconstruction biographique de son parcours : la transmission ne semble pas destinée à fabriquer des répétiteurs, mais à rendre les élèves capables d'élaborer à leur tour leur propre orientation.

Samuel Djian-Gutenberg en constitue une illustration concrète. Après avoir reçu de Berthon une formation particulièrement structurante, il poursuit ensuite son chemin auprès d'autres auteurs et enseignants et développe une orientation différente sans cesser de reconnaître l'importance fondamentale de Berthon dans sa formation.

Cette pédagogie est difficilement conciliable avec une interprétation selon laquelle Berthon aurait voulu que son influence reste figée et reproduite à l'identique.

Tout indique au contraire qu'il acceptait que les personnes deviennent différentes de lui.

Autonomie des personnes et autonomie des archives doivent rester distinguées

Ce contre-argument n'annule pourtant pas complètement l'hypothèse de maîtrise.

Une différence fondamentale demeure entre l'autonomie d'un élève et celle d'une archive.

L'élève finit par parler en son propre nom.

La cassette continue à parler avec la voix de Berthon.

L'élève peut dire :

« telle est désormais ma compréhension ».

L'enregistrement continue à être entendu comme :

« telle était la parole de Jacques Berthon ».

C'est précisément pourquoi il est possible que Berthon ait accepté très largement la liberté intellectuelle des personnes tout en étant plus réservé devant l'autonomie posthume des supports enregistrés. Cette distinction constitue l'un des paradoxes centraux du problème.

L'opposition entre pédagogie d'autonomie et destruction des archives doit donc être conservée comme une tension réelle, non résolue artificiellement.

Il n'existe pas de preuve d'une volonté de vengeance

Le quatrième contre-argument doit être formulé sans ambiguïté.

Aucune source disponible ne permet d'affirmer que Jacques Berthon aurait détruit ses cassettes et ses documents **pour se venger**.

Une blessure est documentée.

Une vengeance ne l'est pas.

La différence est considérable.

Il est attesté que Berthon en voulait à André Barbault de ne pas l'avoir soutenu lors du conflit avec Jean-Pierre Nicola.

Mais rien ne permet d'établir une chaîne causale telle que :

Barbault ne soutient pas Berthon → Berthon conserve une rancune → des décennies plus tard il détruit son œuvre pour punir son entourage ou le milieu astrologique.

Cette reconstruction serait beaucoup trop spéculative.

Elle ne dispose d'aucun témoignage direct.

Aucune déclaration de Berthon ne vient l'appuyer.

Aucune consigne finale connue ne désigne Nicola, Barbault ou le milieu astrologique comme cible du geste.

La prudence impose donc d'écarter le mot **vengeance** lorsqu'il est utilisé comme explication factuelle.

Une blessure ancienne peut compter sans devenir une vengeance

L'absence de preuve de vengeance ne signifie toutefois pas que les blessures antérieures seraient psychologiquement sans importance.

Une expérience relationnelle peut modifier une manière de faire confiance.

Elle peut contribuer à construire une plus grande indépendance.

Elle peut rendre une personne plus attentive au risque de dépendre du soutien d'autrui.

Elle peut participer à l'élaboration d'une stratégie protectrice sans rester consciemment active pendant des décennies.

Dans ce sens plus subtil, le non-soutien de Barbault peut conserver une valeur explicative possible.

Mais il ne constitue pas une cible démontrée du geste.

La différence doit rester permanente :

influence possible d'une histoire relationnelle

ne signifie pas

vengeance dirigée contre une personne.

La réconciliation avec Barbault doit être pleinement prise en compte

Le cinquième contre-argument est décisif.

La relation Berthon–Barbault ne reste pas définitivement enfermée dans la blessure.

Didier Geslain indique avoir réussi à convaincre Berthon de renouer avec André Barbault, et une photographie prise lors du trentième anniversaire de la revue *L'Astrologue* témoigne de cette reprise de relation.

Cette réconciliation doit être prise au sérieux.

Elle interdit de présenter Berthon comme ayant vécu jusqu'à sa mort dans une hostilité rigide envers Barbault.

Elle montre au contraire une capacité à reprendre un lien qui avait été profondément atteint.

C'est une donnée psychologiquement importante.

Une personne totalement fixée dans le ressentiment n'aurait pas nécessairement accepté ce rapprochement.

La réconciliation suggère donc une capacité de transformation relationnelle.

Elle constitue un argument direct contre toute lecture où la destruction des archives serait simplement l'aboutissement d'une rancune ancienne.

Réconciliation ne signifie pas nécessairement effacement de toute trace

Là encore, la nuance doit être conservée.

La reprise de relation n'oblige pas à supposer que l'expérience antérieure n'avait plus aucun effet.

Une réconciliation peut être authentique tout en laissant une mémoire.

La blessure cesse d'organiser la relation présente sans être pour autant effacée de l'histoire psychique.

Il est donc possible de maintenir simultanément deux propositions :

Berthon s'est réellement réconcilié avec Barbault ;

et

le non-soutien de Barbault avait constitué une expérience suffisamment importante pour laisser une trace dans son histoire de l'autonomie et de la confiance.

Ce qui devient impossible est une troisième proposition :

Berthon aurait nécessairement détruit ses archives parce qu'il n'avait jamais pardonné à Barbault.

Rien ne permet de soutenir une telle certitude.

La synastrie Berthon–Barbault elle-même interdit une lecture univoque

La relation astrologique entre les deux hommes ne se résume d'ailleurs pas à des aspects difficiles.

Elle comporte des facteurs de stimulation remarquablement forts.

Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'** et le Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à **0°31'** correspondent symboliquement à une relation intellectuellement féconde.

Vénus et Jupiter de Berthon entretiennent également plusieurs relations fluides avec les luminaires de Barbault.

Les tensions existent, parfois avec des orbes très serrés, mais elles s'inscrivent dans une relation où influence et fécondation intellectuelle sont également puissantes.

La synastrie doit donc être comprise comme une structure complexe :

attirance intellectuelle et différenciation ;

stimulation et tension ;

influence et autonomie.

Elle ne fournit aucune justification astrologique à un récit de pure hostilité.

Rien ne permet d'attribuer la destruction à Nicola ou Barbault seuls

Le sixième contre-argument élargit le précédent.

La destruction concerne l'ensemble des cassettes et documents disponibles à Berthon, accompagnée d'une interdiction de duplication.

Un geste d'une telle portée dépasse largement le cadre des relations avec deux personnes précises.

Si la décision avait été essentiellement dirigée contre Nicola ou Barbault, il faudrait expliquer pourquoi elle porte sur la postérité entière de l'enseignement.

Les personnes potentiellement concernées sont beaucoup plus nombreuses :

anciens élèves ;

collaborateurs ;

futurs lecteurs ;

chercheurs ;

détenteurs de cassettes ;

continuateurs éventuels.

L'interdiction de reproduction vise un avenir documentaire, non une relation particulière.

Cette ampleur affaiblit considérablement toute hypothèse qui voudrait réduire le geste au conflit du CEFA.

Le conflit du CEFA reste important mais ne suffit pas

Il demeure historiquement établi que les conceptions de Berthon et Nicola divergeaient sur la dimension juridique et financière du CEFA et qu'ils n'envisageaient pas son avenir de la même manière. La crise aboutit au départ de Berthon et à la création de l'ESAP, tandis que Nicola poursuit une orientation conditionaliste au CEFA.

Cette expérience constitue certainement un moment majeur de différenciation.

La synastrie est également cohérente avec une relation où pensée, autonomie et structure peuvent fortement s'activer : Mercure de Berthon carré au Mercure de Nicola à **0°44'**, Mars de Berthon carré à l'Uranus de Nicola à **0°56'**, Saturne de Berthon en sesqui-carré à l'Uranus de Nicola à **1°23'**.

Mais ni l'histoire ni l'astrologie ne permettent de dire :

« Nicola est la cause de la destruction finale ».

Le conflit éclaire une manière antérieure de répondre à une incompatibilité : la séparation suivie d'une création nouvelle.

Il ne démontre rien concernant la motivation précise de la destruction survenue des décennies plus tard.

Un même schème biographique peut changer de fonction

L'intérêt du CEFA se trouve ailleurs.

Il montre que, lorsqu'une structure devient incompatible avec son orientation, Berthon sait se séparer.

Mais dans les années qui suivent, cette séparation devient créatrice.

L'ESAP apparaît.

La rupture débouche sur une forme nouvelle.

À la fin de la vie, la destruction semble reprendre une logique de séparation mais son résultat change :

auparavant, se séparer permet de créer ;

à la fin, se séparer supprime une possibilité de continuation documentaire.

Cette analogie structurelle est intéressante.

Mais elle ne transforme pas Nicola en cause tardive du geste.

Elle montre seulement que la question de la séparation appartient à une histoire plus longue.

Aucun thème astrologique ne donne la cause d'un acte concret

Le septième contre-argument concerne directement la méthode astrologique.

Le thème natal de Berthon contient plusieurs configurations remarquablement suggestives :

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** ;

Mars opposé Pluton à **4°11'** ;

Soleil carré Saturne à **5°59'** ;

Saturne trigone Uranus à **1°49'** ;

Vénus conjointe Jupiter à **0°27'**.

Ces aspects permettent d'explorer des problématiques de différenciation, pouvoir, légitimité, structure, autonomie, générosité et transmission.

Mais aucun ne signifie :

« détruire ses archives ».

Un Mars–Pluton peut se manifester dans une immense puissance de travail, dans la confrontation, dans la capacité à reconstruire après une crise, dans le courage devant la transformation ou dans de nombreuses autres expériences.

Un Uranus–Milieu du Ciel peut correspondre à une carrière atypique, à plusieurs changements de direction, à une indépendance professionnelle ou à une manière originale d'occuper la scène sociale.

Un Soleil–Saturne peut soutenir exigence, discipline, capacité à assumer des responsabilités et construction lente d'une autorité aussi bien que sensibilité au jugement.

Les symboles astrologiques ne donnent pas le détail concret d'une conduite.

La pluralité des manifestations est une exigence méthodologique

Un même facteur natal peut trouver des expressions très différentes selon :

la biographie ;

l'âge ;

le contexte ;

les relations ;

les défenses ;

la maturité ;

les possibilités concrètes.

C'est précisément pourquoi l'astrologie ne peut être utilisée ici que comme **langage de cohérence symbolique**.

Elle peut montrer que les thèmes d'autonomie, de structure et de puissance sont fortement représentés.

Elle ne peut établir que ces thèmes ont produit la destruction.

Cette limite vaut également pour les synastries.

Le carré Mercure–Mercure Berthon–Nicola à **0°44'** ne cause pas leur conflit.

La conjonction Mercure Berthon–Uranus Barbault à **0°10'** ne cause pas l'influence intellectuelle.

Les événements historiques permettent de constater que certains symbolismes correspondent à des problématiques effectivement vécues.

L'astrologie accompagne alors l'interprétation.

Elle ne remplace jamais la causalité historique.

Les ressources du thème natal s'opposent elles aussi à une lecture exclusivement sombre

Le thème de Berthon ne contient pas seulement des tensions.

La conjonction Vénus–Jupiter à **0°27'** constitue notamment un facteur important de sociabilité, de générosité et d'expansion des valeurs dans une lecture psychologique de

l’astrologie. Saturne trigone Uranus à **1°49'** montre que structure et innovation peuvent coopérer. Neptune trigone au Milieu du Ciel à **0°52'** peut soutenir une orientation inspirée, artistique ou spirituelle de la vocation. Mercure sextile Mars à **2°16'** donne une ressource pour l’expression active et structurée de la pensée.

Ces facteurs correspondent assez bien au Berthon enseignant, cultivé, théâtral, organisateur et transmetteur.

Ils empêchent de construire astrologiquement un personnage uniquement dominé par contrôle, ressentiment et destructivité.

La maison XII elle-même reste ambivalente

La concentration de plusieurs planètes en maison XII a été utilisée pour éclairer les thèmes de retrait, clôture et fin de cycle.

Mais la maison XII n’impose pas une seule lecture.

Elle peut également symboliser intériorité, contemplation, activité invisible, spiritualité ou capacité à se retirer du besoin de reconnaissance sociale.

Dans le cas de Berthon, la forte dimension spirituelle rapportée par les témoignages rend cette alternative particulièrement importante. Didier Geslain indique que l’enseignement dépassait l’astropsychologie et intégrait une dimension spirituelle, avec un intérêt marqué pour Teilhard de Chardin, Thérèse d’Avila et Thérèse de Lisieux ; il rapporte même l’émotion de Berthon lorsqu’il évoquait cette dernière.

La maison XII peut donc soutenir aussi bien une hypothèse de retrait défensif qu’une hypothèse de dépouillement ou de clôture spirituelle.

Elle ne tranche pas.

Aucun modèle psychologique ne permet un diagnostic posthume

Le huitième contre-argument concerne la psychologie clinique.

Il serait méthodologiquement incorrect de transformer les concepts utilisés dans cette étude en diagnostics.

Aucune consultation clinique n’a eu lieu.

Aucun entretien psychologique structuré n’est disponible.

Aucune évaluation diagnostique ne peut être réalisée.

Les données reposent sur témoignages, biographie, actes et interprétations rétrospectives.

Les difficultés méthodologiques du diagnostic rétrospectif sont bien connues : il est impossible d'examiner directement la personne, de vérifier certaines hypothèses ou de distinguer avec suffisamment de précision des conduites semblables pouvant relever de fonctionnements psychologiques très différents. Les travaux consacrés au diagnostic rétrospectif insistent précisément sur ces limites épistémiques et recommandent une grande prudence dans toute attribution clinique à des figures historiques.

L'American Psychiatric Association formule également un principe éthique clair concernant les figures publiques vivantes : une opinion professionnelle diagnostique ne doit pas être donnée sans examen et autorisation. Ce cadre ne s'applique pas mécaniquement à toute recherche historique, mais il rappelle une règle méthodologique importante : **observer des conduites n'équivaut pas à poser un diagnostic clinique**.

Les schémas de Young doivent rester des modèles hypothétiques

La même prudence vaut pour la thérapie des schémas.

Des concepts tels que :

Recherche d'approbation ou de reconnaissance ;

Idéaux exigeants ;

Surcontrôle émotionnel ;

Méfiance ;

Protecteur détaché ;

surcompensation ;

peuvent servir à construire des hypothèses de fonctionnement.

Ils ne permettent pas d'affirmer :

« Berthon avait tel schéma ».

Encore moins :

« tel schéma a causé la destruction ».

Une conduite extérieure peut être compatible avec plusieurs stratégies psychologiques différentes.

Détruire peut être :

un acte de contrôle ;

un renoncement ;

une clôture ;

une protection ;

un acte pratique ;

une réaction affective ;

une décision spirituelle.

Le même comportement ne révèle donc pas automatiquement le mécanisme interne qui l'a produit.

Une lecture psychanalytique ne fournit pas davantage une certitude cachée

La psychanalyse apporte une prudence semblable.

Un acte peut effectivement condenser plusieurs significations.

Une intention consciente peut ne pas épuiser la totalité des déterminants psychiques d'une décision.

Une expérience ancienne peut continuer à exercer une influence sans être consciemment présente au moment de l'acte.

Mais cette possibilité n'autorise pas à prétendre découvrir rétrospectivement « la véritable raison » du geste.

Les concepts psychanalytiques permettent d'ouvrir des niveaux de sens.

Ils ne donnent pas un accès direct à l'inconscient d'une personne décédée.

L'absence d'archives personnelles suffisamment explicites renforce encore cette limite.

La simplicité et la discrétion de Berthon sont des contre-indices sérieux

Les témoignages rapportant modestie, simplicité et discrétion ne doivent donc pas être traités comme des détails gênants à contourner.

Ils doivent être intégrés pleinement.

Marie-Paule Baicry insiste sur l'incroyable discrétion, la simplicité et la modestie de Berthon et rapporte son embarras devant des éloges formulés deux ans avant sa mort.

Cela ne prouve pas l'absence d'amour-propre.

Mais cela rend peu crédible une interprétation où le geste final aurait été principalement conçu comme une mise en scène destinée à obtenir l'admiration posthume.

Une « immortalisation par la négative » reste concevable comme **effet** de la destruction.

Elle devient beaucoup plus fragile lorsqu'elle est présentée comme **intention consciente**.

L'œuvre absente peut devenir mythique sans que ce résultat ait été recherché

Cette distinction est fondamentale.

La destruction produit effectivement une rareté.

La rareté peut augmenter la valeur symbolique des fragments survivants.

L'absence peut susciter la recherche.

Le mystère peut entretenir le nom du créateur.

Mais aucun de ces effets ne prouve que Berthon les souhaitait.

Il peut même avoir voulu exactement l'inverse :

faire disparaître une forme de présence.

Le paradoxe de la postérité négative réside précisément dans ce décalage possible entre intention et conséquence.

La disparition peut rendre présent ce qui devait cesser.

Mais cette présence nouvelle appartient à ceux qui restent, non nécessairement au projet de celui qui a détruit.

La dimension spirituelle du personnage doit rester présente

Toute analyse exclusivement psychologique manquerait également une dimension explicitement rapportée de l'enseignement de Berthon.

Didier Geslain présente celui-ci comme spirituel et souligne son intérêt pour les mystiques.

Cette donnée permet d'envisager sérieusement une conception de la destruction comme dépouillement.

Il est possible qu'une personne spirituellement orientée estime qu'une œuvre ne doit pas nécessairement devenir monument.

Que le véritable héritage se trouve dans ce qui a été incorporé par les personnes.

Que la transmission accomplie permette ensuite au support de disparaître.

Cette hypothèse ne peut pas davantage être prouvée.

Mais elle mérite autant d'attention que l'hypothèse de maîtrise.

L'anthroposophie elle-même ne permet pas de juger l'acte

Une lecture anthroposophique pourrait être tentée de conclure :

laisser l'œuvre devenir autonome aurait constitué une étape supérieure du développement du Moi ; la destruction révélerait donc un échec.

Une telle conclusion serait trop rapide.

Dans le GA 107, Steiner décrit l'être humain comme capable de créer du nouveau à partir des situations et des relations qui lui sont données. Mais il souligne également que les formes anciennes peuvent être dépassées, rejetées ou transformées lorsque de nouvelles possibilités émergent.

Il serait donc impossible de déduire directement d'une conception générale de l'évolution du Moi ce que Berthon aurait « dû » faire de ses archives.

Conserver n'est pas automatiquement spirituel.

Détruire n'est pas automatiquement régressif.

La question dépendrait du sens intérieur du geste, précisément inaccessible.

Une lecture du Moi doit maintenir deux possibilités opposées

Deux interprétations anthroposophiques peuvent donc demeurer ouvertes.

La première considère que Berthon avait conquis une forte souveraineté personnelle mais rencontrait finalement la difficulté de permettre à l'œuvre d'entrer dans une liberté indépendante de lui. La destruction représenterait alors une limite de cette individualisation.

La seconde considère que l'œuvre avait suffisamment rempli sa fonction, que les personnes avaient reçu ce qui devait l'être et que la destruction pouvait constituer un acte de détachement envers une forme devenue ancienne.

Steiner affirme que le développement humain ne consiste pas seulement à répéter ce qui a été donné mais à créer du nouveau à partir des relations et des situations rencontrées.

Cette idée peut soutenir les deux lectures.

L'élève peut créer du nouveau en transformant l'héritage.

Le créateur peut également décider qu'une ancienne forme doit disparaître.

La doctrine ne tranche donc pas le cas individuel.

Plusieurs motivations peuvent avoir coexisté

Le neuvième et dernier contre-argument est probablement le plus important : chercher **une seule cause** est peut-être déjà une erreur.

Les décisions humaines importantes résultent rarement d'un mécanisme unique.

Il est parfaitement possible que plusieurs motivations aient coexisté dans le geste de Berthon.

Une véritable volonté de clôture.

Un désir de dépouillement.

Une méfiance envers la diffusion future.

Une volonté de protéger la cohérence de son enseignement.

Une absence de dépositaire jugé suffisamment légitime.

Une difficulté à laisser la parole enregistrée vivre sans lui.

Une ancienne sensibilité aux questions de reconnaissance.

Une volonté de décider personnellement du terme.

Une conception selon laquelle les élèves, plutôt que les cassettes, devaient constituer la véritable postérité.

Ces motivations ne sont pas nécessairement incompatibles.

Une décision peut être à la fois renoncement et maîtrise

C'est peut-être même le paradoxe le plus fécond.

Détruire peut être un acte de maîtrise.

Mais décider soi-même de renoncer est également une forme de maîtrise.

Le même acte peut donc signifier simultanément :

« cela doit finir »

et

« c'est encore à celui qui a créé de décider comment cela finira ».

La contradiction n'est qu'apparente.

Une personne peut réellement vouloir se dépouiller tout en souhaitant garder la maîtrise du dépouillement.

Elle peut refuser la postérité documentaire tout en considérant que la transmission humaine est accomplie.

Elle peut être attachée à l'intégrité de son œuvre tout en renonçant à sa conservation matérielle.

Le geste peut donc associer des motivations que l'analyse intellectuelle tendrait spontanément à séparer.

Le thème natal lui-même soutient cette pluralité

La structure astrologique de Berthon va dans le même sens.

Mars opposé Pluton à **4°11'** peut soutenir symboliquement intensité, action et maîtrise.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** accentue autonomie et liberté de trajectoire.

Soleil carré Saturne à **5°59'** peut rendre particulièrement importante la question de la légitimité.

Mais Vénus conjointe Jupiter à **0°27'** apporte générosité et ouverture.

Saturne trigone Uranus à **1°49'** montre la possibilité de faire coopérer structure et indépendance.

La forte maison XII introduit le retrait, la clôture et l'intériorisation.

Le thème ne raconte donc pas une seule histoire.

Il contient précisément les termes du paradoxe.

La synastrie ne montre pas davantage une victime et des coupables

Les relations avec Nicola et Barbault doivent également rester complexes.

Berthon–Nicola contient des tensions mentales et uraniennes très serrées, mais aussi des possibilités de stimulation et de construction.

Berthon–Barbault associe influence intellectuelle forte et tensions relationnelles.

Les synastries ne permettent donc pas de distribuer des rôles simples :

Berthon victime ;

Nicola adversaire ;

Barbault maître défaillant.

La réalité historique est plus subtile.

Ces trois hommes appartiennent à un même milieu en transformation, s'influencent, collaborent, se différencient et développent finalement des voies distinctes.

Les relations peuvent avoir contribué à l'évolution de chacun sans que l'un puisse être rendu responsable de la totalité du devenir psychologique d'un autre.

Ne pas transformer un geste en résumé d'une personnalité

Une précaution supplémentaire est nécessaire.

La destruction des archives est un geste.

Important.

Volontaire.

Irréversible.

Mais il ne résume pas une personne entière.

Une vie comporte des milliers de décisions.

Des décennies de relations.

Des engagements.

Des enseignements.

Des transformations.

Des contradictions.

Réduire Berthon à son geste final serait aussi réducteur que l'ignorer.

La véritable difficulté consiste à conserver simultanément :

l'homme qui transmet pendant des décennies ;

l'homme qui encourage l'autonomie ;

l'homme décrit comme discret et modeste ;

l'homme qui a été blessé par un non-soutien ;

l'homme qui se réconcilie ;

l'homme qui organise rigoureusement son école ;

l'homme spirituellement sensible ;

et l'homme qui, finalement, détruit ses archives et interdit leur duplication.

Aucune de ces figures ne doit abolir les autres.

Ce que les contre-arguments modifient dans l'hypothèse centrale

Après leur prise en compte, l'hypothèse de maîtrise doit donc être reformulée.

Il serait excessif d'écrire :

Berthon détruit son œuvre parce qu'il était incapable de partager, parce qu'il cherchait la reconnaissance ou parce qu'il voulait se venger.

Les faits contredisent une telle simplification.

Une formulation plus rigoureuse serait :

Berthon, qui avait très largement transmis et encouragé l'autonomie de ses élèves, aurait pu considérer différemment la survie posthume de sa parole enregistrée, notamment parce qu'elle aurait continué à parler en son nom sans qu'il puisse plus la contextualiser, en garantir l'intégrité ou décider de ses usages.

Cette formulation intègre les contre-arguments.

Elle n'a plus besoin de présenter Berthon comme possessif envers les personnes.

Elle situe la difficulté éventuelle dans un domaine plus précis :

le rapport à l'œuvre posthume.

La blessure de reconnaissance doit également être reformulée

De même, l'hypothèse d'amour-propre ne peut plus être formulée comme besoin général d'admiration.

Elle doit devenir plus localisée.

Il existe une blessure documentée liée au non-soutien de Barbault.

Mais les témoignages décrivent également modestie et absence de recherche constante de reconnaissance.

La formulation la plus prudente devient alors :

une sensibilité particulière à certaines formes de reconnaissance provenant de personnes significatives peut avoir coexisté avec une personnalité globalement discrète et peu intéressée par les compliments.

Cette nuance est psychologiquement beaucoup plus vraisemblable que l'opposition simpliste entre « narcissique » et « modeste ».

La vengeance devient une hypothèse particulièrement faible

Après examen des contre-arguments, la vengeance apparaît parmi les explications les moins solides.

Elle explique mal :

la réconciliation avec Barbault ;

l'ampleur générale de l'interdiction ;

la durée séparant les conflits anciens du geste final ;

la pédagogie de l'autonomie ;

la dimension spirituelle ;

la destruction de l'ensemble des supports plutôt qu'une action dirigée contre une personne précise.

Le ressentiment ancien peut avoir participé à une histoire de la confiance.

Mais une vengeance personnelle contre Nicola ou Barbault ne rend pas compte de l'ensemble.

Le besoin de maîtrise demeure plus plausible que la vengeance

L’hypothèse de maîtrise conserve davantage de force parce qu’elle ne nécessite pas une cible précise.

Elle concerne une situation universelle :

ce qui arrivera à l’œuvre lorsque son créateur ne pourra plus intervenir.

Cette question explique mieux l’interdiction de duplication.

Elle explique mieux la temporalité de fin de vie.

Elle explique mieux le problème du dépositaire.

Elle est compatible avec l’autonomie accordée aux élèves.

Elle peut même coexister avec un authentique désir de dépouillement.

Mais même cette hypothèse doit rester conditionnelle.

Ce qui résiste protège l’analyse contre la caricature

Les données contradictoires possèdent finalement une fonction méthodologique essentielle.

Elles empêchent l’interprétation de devenir accusation.

Elles obligent à maintenir la complexité.

Elles rappellent que l’histoire d’un homme ne peut être réduite à un schéma psychologique, à un thème astrologique ou à un conflit relationnel.

Elles obligent également à prendre au sérieux les ressources de Berthon :

capacité de transmettre ;

capacité de structurer ;

capacité de former ;

capacité de laisser les élèves se différencier ;

capacité de renouer une relation blessée ;

capacité d’émotion et de spiritualité.

Ces éléments ne sont pas périphériques.

Ils appartiennent pleinement au problème.

Plusieurs Berthon ne doivent pas être artificiellement séparés

Il ne s’agit pas de choisir entre :

le Berthon généreux

et

le Berthon qui détruit.

Entre :

le Berthon modeste

et

le Berthon blessé.

Entre :

le Berthon autonome

et

le Berthon sensible au soutien de Barbault.

Entre :

le Berthon spirituel

et

le Berthon attaché à la maîtrise.

Une même personnalité peut contenir toutes ces dimensions.

La contradiction n’est pas nécessairement incohérence.

Elle peut constituer précisément la profondeur d’une biographie.

Une hypothèse renforcée par ce qu’elle accepte de ne pas expliquer

L’hypothèse centrale gagne paradoxalement en solidité lorsqu’elle cesse de prétendre tout expliquer.

Elle peut éclairer :

la volonté de contrôler la continuation de la parole ;

le problème du dépositaire ;

l'importance de l'interdiction de duplication ;

la continuité biographique de l'autonomie ;

la possibilité d'une sensibilité à la reconnaissance.

Elle ne peut expliquer avec certitude :

le moment exact de la décision ;

la proportion respective de maîtrise et de détachement ;

l'influence réelle des conflits anciens ;

les éventuelles considérations juridiques ou pratiques ;

la conception personnelle de Berthon concernant sa propre postérité ;

ni son état intérieur au moment du geste.

Ces zones d'inconnu doivent rester visibles.

La thèse la plus prudente

Après confrontation des arguments favorables et défavorables, l'interprétation la plus prudente n'est donc ni celle de la vengeance, ni celle d'un pur détachement spirituel, ni celle d'une volonté pathologique de contrôle.

Elle consiste à considérer la destruction comme un **geste probablement surdéterminé**, situé au croisement de plusieurs lignes de la biographie.

Berthon avait consacré sa vie à transmettre.

Il avait appris à devenir autonome.

Il avait transformé des conflits en création.

Il avait été blessé par l'absence de soutien d'une personne importante.

Il avait ensuite renoué cette relation.

Il encourageait les élèves à devenir eux-mêmes.

Il avait fortement personnalisé son enseignement.

Sa parole enregistrée restait intimement associée à sa présence.

À la fin, cette parole devait entrer dans une histoire qu'il ne pourrait plus accompagner.

La destruction pouvait alors répondre simultanément à plusieurs nécessités :

protéger ;

terminer ;

renoncer ;

maîtriser ;

ne pas déléguer ;

ne pas être déformé ;

ou ne pas organiser sa propre survivance.

Plusieurs motivations peuvent avoir coexisté

La formulation la plus fidèle à la complexité du cas est peut-être finalement celle-ci :

Jacques Berthon n'a probablement pas détruit pour une seule raison.

Une décision aussi radicale peut avoir condensé :

une volonté de clôture ;

un besoin de souveraineté ;

une conception personnelle de la transmission ;

une méfiance envers la reproduction posthume ;

une absence de confiance suffisante dans un dépositaire ;

une ancienne sensibilité aux questions de reconnaissance ;

et peut-être une véritable volonté de dépouillement.

Certaines de ces dimensions peuvent même sembler contradictoires.

Elles ne le sont pas nécessairement dans la vie psychique.

Un être humain peut vouloir se détacher tout en voulant choisir les conditions de son détachement.

Il peut être généreux et protecteur de son œuvre.

Modeste et sensible à certaines blessures.

Capable de réconciliation et néanmoins marqué par ce qui s'est passé.

Très autonome et conscient de la fragilité de cette autonomie.

Ce que l'opposition à une lecture trop simple permet de conserver

La conclusion méthodologique devient alors aussi importante que l'interprétation elle-même.

Aucun témoignage ne permet d'affirmer que Berthon ait voulu se venger.

Aucun fait ne permet de rendre Nicola ou Barbault responsables du geste.

Aucun aspect astrologique ne permet de déduire une conduite concrète.

Aucun modèle psychologique ne permet un diagnostic rétrospectif sûr.

Aucune lecture anthroposophique ne permet de décider si la destruction constitue une limite du développement du Moi ou une forme de renoncement assumé.

Mais l'absence de certitude ne rend pas toute compréhension impossible.

Elle impose seulement de conserver les degrés de probabilité.

La biographie soutient fortement l'idée d'une conquête de souveraineté.

Le geste final agit objectivement sur le devenir de l'œuvre.

L'interdiction de duplication donne une dimension prospective à cette maîtrise.

Les blessures relationnelles peuvent avoir contribué à l'histoire de cette autonomie.

Mais les témoignages de simplicité, la pédagogie de liberté, la réconciliation avec Barbault et la dimension spirituelle empêchent toute lecture accusatrice.

L'hypothèse la plus robuste est donc aussi la plus nuancée :

la destruction peut avoir été une ultime affirmation de maîtrise sans avoir été une vengeance ; elle peut avoir exprimé une difficulté à laisser l'œuvre devenir autonome tout en contenant simultanément une volonté réelle de clôture et de dépouillement ; elle peut avoir été influencée par des blessures anciennes sans avoir été dirigée contre ceux qui les avaient provoquées.

C’est précisément ce qui s’oppose à une interprétation trop simple : **plus le parcours de Jacques Berthon est examiné dans son ensemble, moins le geste final peut être réduit à une cause unique, et plus il apparaît comme le point de convergence possible de plusieurs dimensions contradictoires d’une même existence — transmettre et retirer, devenir libre et garder la maîtrise, permettre aux autres de devenir eux-mêmes et décider néanmoins du terme de sa propre parole.**

Chapitre 45 — Pourquoi l’hypothèse de la maîtrise paraît néanmoins la plus intégrative

Après avoir confronté l’hypothèse de la maîtrise aux éléments qui pourraient la contredire, une conclusion provisoire peut être formulée : elle reste probablement l’interprétation la plus intégrative du geste final de Jacques Berthon, précisément parce qu’elle n’exige ni de transformer sa personnalité en caricature, ni de nier les aspects généreux, autonomisants et spirituels de son parcours.

L’hypothèse de la maîtrise ne signifie pas que Berthon aurait été un homme obsédé par le contrôle. Elle ne signifie pas davantage que toute sa vie aurait été organisée par une volonté de domination. Le terme désigne ici quelque chose de beaucoup plus précis : **la nécessité de conserver une capacité de décision sur la forme, la direction et les conditions de transmission de ce qui avait été créé**.

Cette distinction est fondamentale. La souveraineté acquise par Berthon avait été largement créatrice : elle lui avait permis de transformer des influences reçues, de quitter une structure devenue insatisfaisante, d’en construire une nouvelle, d’élaborer une pédagogie personnelle et de favoriser l’autonomie de ses élèves. L’hypothèse propose seulement qu’à l’approche de la mort, cette même souveraineté ait rencontré une situation qu’elle ne pouvait plus résoudre par les moyens habituels : **l’œuvre allait pouvoir continuer alors que son auteur ne pourrait plus intervenir sur son devenir**.

Elle n’oblige pas à supposer une haine de l’œuvre

La première force de cette interprétation est qu’elle ne demande pas de supposer que Berthon aurait fini par mépriser ce qu’il avait créé.

Une telle hypothèse serait difficilement compatible avec l’ensemble de la biographie.

L’enseignement avait occupé une place majeure dans son existence. L’ESAP avait été organisée comme une véritable école, avec cursus de plusieurs années, examens, mémoire et enseignement par correspondance. Le travail avait intégré astrologie traditionnelle, astropsychologie, psychanalyse, sexualité, mythologie, spiritualité et expérience théâtrale.

Les témoignages montrent également combien cette transmission avait été investie personnellement. Son passé théâtral devenait une composante de sa pédagogie ; ses cours mobilisaient culture, littérature, biographies, humour et présence orale.

Il serait donc contradictoire de supposer sans preuve qu'un enseignement construit pendant des décennies aurait soudainement perdu toute valeur à ses yeux.

L'hypothèse de la maîtrise permet au contraire de penser exactement l'inverse :

la destruction peut devenir compréhensible non parce que l'œuvre ne compte plus, mais parce qu'elle compte suffisamment pour que son devenir incontrôlable pose problème.

Cette distinction est capitale.

On détruit parfois ce qui est devenu indifférent.

Mais il est également possible de supprimer ce qui reste fortement investi lorsqu'aucune condition de conservation ou de transmission ne paraît suffisamment satisfaisante.

Les travaux contemporains sur la relation entre objets et identité montrent que les objets fortement associés à l'histoire personnelle, aux événements importants ou à l'activité créatrice peuvent participer à la représentation du soi ; l'usage et l'investissement personnel augmentent encore cette liaison symbolique.

Ces résultats ne disent rien directement de Berthon. Ils rendent cependant plausible qu'un corpus élaboré, enseigné et enregistré pendant des décennies puisse être psychiquement investi bien au-delà de sa simple valeur matérielle.

Elle explique la contradiction entre transmettre longtemps et détruire à la fin

Une explication faible devrait choisir entre deux Berthon :

celui qui transmet

ou

celui qui détruit.

L'hypothèse de la maîtrise permet de conserver les deux.

Berthon avait largement accepté la transmission lorsque celle-ci restait encore reliée à sa présence, à son école et à sa responsabilité.

Les cours étaient enregistrés précisément pour être diffusés. Les « astrocassettes » permettaient aux élèves éloignés de suivre l'enseignement de l'ESAP. Marie-Paule Baicry témoigne directement de cette possibilité et souligne combien cette formule avait élargi l'accès à son enseignement.

La contradiction n'est donc probablement pas entre :

transmettre

et

ne pas transmettre.

Elle se situe plus vraisemblablement entre deux régimes de transmission :

transmettre tant qu'il reste possible d'accompagner la parole

et

laisser cette parole poursuivre seule son histoire après la disparition de celui qui pouvait encore en répondre.

Cette distinction permet d'expliquer le retournement sans supposer un changement complet de personnalité.

Pendant la vie, Berthon pouvait toujours modifier un cours, préciser une position, répondre à une critique, corriger une interprétation ou modifier les conditions de diffusion. Après sa mort, cette souveraineté devait nécessairement disparaître.

La destruction devient alors interprétable comme réponse à une circonstance nouvelle :

la transmission est devenue irréversible parce que l'auteur va cesser d'être présent.

Elle rend compte de l'interdiction de duplication

C'est probablement ici que l'hypothèse de maîtrise possède son avantage explicatif le plus important.

Détruire ses propres archives pourrait encore être expliqué principalement par le besoin de clôturer une période, de simplifier matériellement son existence ou de ne pas organiser sa postérité.

Mais Berthon fait davantage : il interdit de dupliquer les cassettes. Le témoignage disponible associe explicitement la destruction des cassettes et des documents à cette interdiction de reproduction.

Cette consigne regarde vers l'avenir.

Elle ne concerne plus seulement la relation de Berthon à ses propres objets.

Elle concerne ce que **les autres** pourront faire de la parole après lui.

C'est pourquoi l'interdiction de duplication constitue un indice plus directement compatible avec l'hypothèse de maîtrise que la seule destruction matérielle.

Elle tend à interrompre la capacité du corpus à se multiplier.

Elle cherche à poser une limite à la continuation documentaire.

Elle porte donc sur le **devenir** de l'enseignement, pas seulement sur son état présent.

Aucune certitude ne peut en être tirée sur la motivation profonde. Mais l'effet objectif est clair : la décision limite l'autonomie future des archives.

La destruction porte moins sur le passé que sur un futur devenu incontrôlable

Cette orientation prospective permet de préciser encore l'hypothèse.

Berthon ne pouvait plus modifier ce qu'il avait déjà enseigné.

Les élèves avaient entendu les cours.

Certains possédaient probablement des copies.

Les idées avaient déjà commencé à vivre dans d'autres personnes.

La destruction ne pouvait donc pas reprendre entièrement ce qui avait été transmis.

En revanche, elle pouvait agir sur :

la poursuite des copies ;

la multiplication du corpus ;

la conservation des sources disponibles ;

la constitution éventuelle d'un fonds posthume ;

la transformation des cassettes en patrimoine documentaire.

Le geste porte donc essentiellement sur **ce qui allait encore pouvoir arriver**.

L'hypothèse de maîtrise rend cette temporalité intelligible.

Elle intègre l'autonomie biographique

Le parcours de Berthon est traversé par une progression remarquable vers l'autonomie.

Il reçoit d'abord une influence.

Il transforme ensuite ce qu'il a reçu.

Il participe au CEFA.

Une divergence institutionnelle majeure survient.

Il se sépare.

Il fonde l'ESAP.

Puis il développe une pédagogie suffisamment personnelle pour réunir théâtre, astrologie, psychanalyse, mythologie et spiritualité.

Cette souveraineté ne signifie pas absence de structure. Elle consiste plutôt à devenir capable d'être l'auteur du cadre dans lequel une orientation prend forme.

L'hypothèse de maîtrise s'inscrit donc dans une continuité biographique beaucoup plus large que le geste final.

Elle ne pose pas arbitrairement un besoin de contrôle qui apparaîtrait subitement à la fin de la vie.

Elle considère qu'une autonomie longtemps créatrice peut devenir problématique lorsque la nouvelle situation exige précisément ce qu'elle n'avait jamais exigé auparavant :

cesser d'être le centre décisionnel du devenir de l'œuvre.

C'est ce passage du **faire soi-même** au **laisser faire après soi** qui donne à l'hypothèse sa profondeur.

L'astrologie natale renforce cette cohérence sans établir la cause

Le thème natal de Berthon contient plusieurs configurations symboliquement cohérentes avec cette trajectoire.

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** place très fortement la question de l'indépendance et de la singularité de la trajectoire sociale.

Mars opposé Pluton à **4°11'** met en tension décision, action, puissance, transformation et irréversibilité.

Soleil carré Saturne à **5°59'** peut rendre particulièrement sensibles les questions de légitimité, d'autorité, d'évaluation et de construction de la valeur personnelle.

Saturne trigone Uranus à **1°49'** constitue cependant une ressource essentielle : structure et liberté peuvent coopérer. La rupture peut devenir organisation plutôt que rester simple opposition.

Vénus conjointe Jupiter à **0°27'** rappelle parallèlement la capacité de donner, transmettre et faire croître ce qui possède de la valeur.

La structure du thème est donc particulièrement compatible avec la conception d'une autonomie **constructive**, et non avec l'image simpliste d'un homme refusant toute relation ou tout partage.

L’hypothèse de maîtrise reste ainsi plus adéquate que celle d’une destructivité générale : elle permet de comprendre comment une grande capacité à transmettre peut coexister avec une forte nécessité de conserver la direction de ce qui est transmis.

Elle intègre les blessures relationnelles sans tout leur attribuer

Une autre force importante est sa capacité à intégrer les conflits avec Nicola et Barbault sans transformer ceux-ci en cause unique.

Le conflit avec Nicola constitue un moment majeur de différenciation institutionnelle. Les interaspects Berthon–Nicola sont symboliquement très parlants : Mercure carré Mercure à **0°44'**, Mars de Berthon carré Uranus de Nicola à **0°56'**, Saturne de Berthon en sesqui-carré à l’Uranus de Nicola à **1°23'**. Ces contacts mettent fortement en jeu pensée différente, initiative, structure et autonomie.

Mais la relation ne peut être réduite au conflit, pas plus que Nicola ne peut être transformé en cause du geste final.

Il joue plutôt dans la trajectoire de Berthon le rôle d’un autre suffisamment différent pour rendre nécessaire une décision concernant la direction du projet commun.

Le conflit devient une expérience biographique de cette question :

que faire lorsqu’une construction importante dépend d’une autre volonté qui ne choisit pas la même direction ?

Berthon répond alors par la séparation et la création.

Cette expérience peut avoir renforcé une manière de résoudre certaines incompatibilités :

reprendre la responsabilité de ce qui dépend encore de soi.

Barbault : la blessure compte sans devenir la cause totale

La relation avec Barbault permet d’intégrer la question de la reconnaissance.

Le non-soutien de Barbault lors du conflit avec Nicola est explicitement rapporté comme ayant blessé Berthon. Mais la relation fut ultérieurement renouée.

L’hypothèse de la maîtrise n’a donc pas besoin de transformer cette blessure en rancune perpétuelle.

Elle peut lui donner une place plus réaliste.

Une expérience significative de non-soutien peut participer à la construction d’une plus grande autonomie sans rester une obsession consciente.

Elle peut renforcer la conviction qu'une œuvre importante ne doit pas dépendre entièrement de la validation, de la fidélité ou des décisions d'autrui.

La blessure relationnelle devient alors un élément de l'histoire de la souveraineté, et non l'explication totale de la destruction.

C'est précisément ce qui rend cette hypothèse plus intégrative qu'une théorie de la vengeance.

La synastrie Berthon–Barbault va elle-même dans le sens d'une relation complexe

La relation astrologique entre Berthon et Barbault n'autorise d'ailleurs aucune lecture simplement hostile.

Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'** et Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à **0°31'** indiquent symboliquement une très forte stimulation intellectuelle.

Les tensions existent également : Saturne de Berthon carré à l'Ascendant de Barbault à **0°13'**, Mars de Berthon carré au Soleil de Barbault à **0°42'**, Mercure de Berthon opposé à la Vénus de Barbault à **0°19'** et à son Mars à **1°19'**.

La relation est donc suffisamment importante pour inspirer et suffisamment tendue pour différencier.

L'hypothèse de maîtrise accueille parfaitement cette ambivalence : les autres contribuent à construire l'autonomie de Berthon sans devenir pour autant des ennemis qu'il faudrait symboliquement punir.

Elle permet la présence simultanée de l'amour-propre et de la générosité

L'une des difficultés majeures d'une interprétation trop simple consiste à opposer deux portraits :

un Berthon généreux, donc incapable d'amour-propre blessé ;

ou un Berthon blessé, donc secrètement dominé par la recherche de reconnaissance.

Cette opposition est artificielle.

La personnalité humaine peut contenir simultanément les deux dimensions.

Les témoignages décrivent chez Berthon simplicité, discrétion, indépendance et encouragement à l'autonomie des élèves. Il ne semble pas avoir recherché l'obéissance doctrinale ni l'admiration permanente.

Mais le fait qu'il ait été atteint par l'absence de soutien de Barbault indique qu'une personne importante pouvait également toucher son amour-propre ou son sentiment de reconnaissance.

Ces réalités ne sont pas incompatibles.

Une personne peut être généreuse dans la transmission et sensible à ce que devient ce qu'elle a créé.

Elle peut être modeste face aux compliments et néanmoins très attachée à la reconnaissance d'une œuvre lorsqu'une situation touche sa légitimité.

Elle peut favoriser l'indépendance des élèves tout en éprouvant davantage de difficulté à laisser son propre nom attaché à une parole qu'elle ne pourra plus contrôler.

L'hypothèse de maîtrise est particulièrement forte parce qu'elle n'oblige pas à choisir entre ces différentes dimensions.

L'amour-propre n'exige pas un besoin général d'admiration

Cette distinction rejoint la psychologie des schémas.

Le schéma de recherche d'approbation ou de reconnaissance correspond à une dépendance excessive de l'estime de soi aux réactions d'autrui. La définition clinique est nettement plus forte qu'une simple sensibilité à la reconnaissance.

Rien ne permet d'attribuer ce schéma à Berthon comme diagnostic.

Les témoignages de modestie rendent même une telle affirmation imprudente.

Mais il reste tout à fait possible qu'une **blessure localisée de reconnaissance** ait existé sans constituer un fonctionnement général de personnalité.

Ainsi l'hypothèse de maîtrise n'a pas besoin de psychologiser excessivement le personnage.

L'amour-propre peut n'être qu'un facteur parmi d'autres.

Elle explique pourquoi le geste porte sur l'avenir de l'œuvre

L'hypothèse de maîtrise possède également une supériorité chronologique.

Elle explique pourquoi la décision survient précisément à l'approche du moment où Berthon ne pourra plus diriger l'enseignement.

Pendant des décennies, les copies ne sont pas en elles-mêmes un problème.

Elles servent au contraire l'activité pédagogique.

Ce qui change à la fin n’est pas la nature matérielle de la cassette.

C’est le statut futur de l’auteur.

Il ne pourra plus :

rectifier ;

répondre ;

autoriser ;

interdire au cas par cas ;

préciser ;

recontextualiser ;

modifier sa pensée.

Le véritable changement se trouve donc dans la relation entre auteur et œuvre.

Tant que Berthon vit, la parole enregistrée reste reliée à une autorité capable d’en répondre.

Après lui, elle devient archive.

Or une archive n’est jamais totalement neutre. Les recherches sur les archives d’auteurs montrent qu’un fonds posthume devient à la fois trace de la création et espace de reconstruction par les archivistes, éditeurs et lecteurs ; sa signification n’est jamais entièrement garantie par l’auteur disparu.

L’hypothèse de maîtrise explique donc particulièrement bien pourquoi la question devient urgente au seuil de la mort.

L’œuvre posthume oblige à accepter l’interprétation d’autrui

Ce point mérite d’être poussé plus loin.

Toute transmission posthume nécessite une délégation.

Quelqu’un devra :

conserver ;

classer ;

copier ;

numériser ;

contextualiser ;

sélectionner ;

publier éventuellement.

Même une transmission scrupuleusement fidèle transforme donc l'œuvre en réalité partiellement administrée par d'autres.

L'auteur ne perd pas seulement la propriété matérielle.

Il perd la possibilité de contrôler l'ensemble des médiations.

C'est cette perte structurelle que l'hypothèse de maîtrise permet d'intégrer sans supposer un fonctionnement pathologique.

Il s'agit d'une difficulté humaine fondamentale de toute postérité créatrice.

Elle permet de comprendre la destruction comme protection autant que comme retrait

Le terme « maîtrise » ne doit pas être entendu seulement comme volonté de pouvoir.

La maîtrise peut également avoir une fonction protectrice.

Détruire peut vouloir dire :

empêcher une déformation.

Éviter une récupération.

Refuser qu'une parole ancienne soit présentée sans contexte.

Empêcher qu'une voix continue à représenter son auteur alors qu'il ne peut plus en répondre.

Aucune de ces motivations n'est démontrée chez Berthon.

Mais toutes sont compatibles avec une même logique générale :

protéger ce qui a été créé en contrôlant les conditions de sa survivance.

Lorsque cette protection ne peut plus être garantie, supprimer le support devient une solution radicale.

Elle protège alors l'intégrité au prix de l'existence.

C’est précisément pourquoi cette hypothèse peut accueillir simultanément contrôle et protection.

Protéger jusqu’à supprimer ce qui est protégé

Le paradoxe psychologique devient ici particulièrement fort.

Une stratégie protectrice peut devenir tellement radicale qu’elle élimine l’objet qu’elle voulait préserver d’une altération.

L’objectif n’est plus :

faire survivre dans les meilleures conditions possibles.

Il devient :

empêcher de survivre dans des conditions jugées inacceptables.

La théorie des schémas décrit de manière générale des stratégies d’évitement et de surcompensation dans lesquelles une personne peut se retirer d’une situation douloureuse ou tenter de reprendre un contrôle important afin de réduire sa vulnérabilité. Ces mécanismes peuvent soulager à court terme tout en ayant des conséquences importantes à long terme.

Cette théorie ne doit pas être appliquée comme diagnostic à Berthon.

Elle montre seulement qu’il existe psychologiquement des situations où **retrait et contrôle peuvent fonctionner ensemble**.

Or le geste final possède objectivement cette double structure :

les archives sont retirées ;

la reproduction est activement limitée.

Retrait et maîtrise ne sont donc pas opposés

Cette articulation permet également d’intégrer la maison XII.

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter s’y trouvent dans le thème de Berthon.

La maison XII peut symboliquement correspondre au retrait, à l’intériorisation, à la clôture et à la dissolution de certaines formes.

L’hypothèse de maîtrise n’oblige donc pas à rejeter une lecture de dépouillement.

Elle peut au contraire proposer que les deux phénomènes aient coexisté :

Berthon a pu réellement vouloir terminer une forme de transmission, tout en souhaitant décider lui-même des conditions de cette fin.

Le retrait peut avoir été authentique.

La maîtrise peut avoir porté sur la manière de se retirer.

Cette formulation est plus intégrative que l'alternative :

contrôle ou renoncement.

Il peut s'agir d'un **renoncement maîtrisé**.

La maîtrise explique aussi pourquoi le geste n'a pas besoin d'une cible

La vengeance exige une cible.

La maîtrise n'en exige pas.

C'est un avantage explicatif essentiel.

L'interdiction de duplication concerne potentiellement tous les détenteurs futurs de cassettes.

Elle dépasse les relations avec Nicola ou Barbault.

Elle concerne une situation beaucoup plus générale :

que deviendra la parole lorsque son auteur ne sera plus là ?

Cette question suffit à expliquer la portée du geste sans supposer un désir de punir quelqu'un.

Les conflits antérieurs peuvent avoir contribué à former une sensibilité particulière à la dépendance envers autrui.

Mais ils n'ont pas besoin d'être les destinataires du geste.

L'hypothèse explique également la transformation de la séparation

Une autre continuité biographique apparaît.

Au CEFA, la séparation permet de créer.

Berthon quitte un cadre et construit l'ESAP.

Dans la relation pédagogique, la séparation permet aux élèves de devenir eux-mêmes.

Ils reçoivent puis développent leur propre voie.

À la fin, une nouvelle séparation apparaît :

la séparation entre le créateur et l'œuvre.

Mais cette fois, la situation est différente.

Berthon ne peut plus créer une nouvelle forme après cette séparation.

La mort supprime la possibilité du recommencement personnel.

Le geste peut donc être compris comme l'endroit où une stratégie biographique jusque-là créatrice rencontre une situation sans équivalent.

Autrefois :

se séparer permet de continuer autrement.

À la fin :

se séparer de l'œuvre signifie la laisser continuer sans soi — ou empêcher certaines de ses formes de continuer.

L'hypothèse de maîtrise explique particulièrement bien ce changement.

Elle rejoint une lecture biographique de l'évolution du Moi

La perspective anthroposophique apporte une dernière raison de considérer cette hypothèse comme intégrative.

Dans le GA 107, Steiner décrit l'évolution humaine comme capacité progressive à introduire quelque chose de nouveau à partir des conditions et relations reçues. L'être humain ne fait pas seulement reproduire ce qui lui a été donné ; il peut créer à partir de ce qu'il rencontre.

Cette conception correspond très bien au parcours de Berthon :

il reçoit ;

transforme ;

se différencie ;

crée ;

enseigne ;

permet à d'autres de créer à leur tour.

Le même texte de Steiner insiste aussi sur le fait que les relations constituent le matériau à partir duquel l'être humain peut produire quelque chose de nouveau.

Ainsi, Barbault et Nicola peuvent être compris non comme des causes mécaniques du devenir de Berthon, mais comme des rencontres au contact desquelles son orientation se précise.

Le conflit devient différenciation.

La différenciation devient création.

L'autonomie devient œuvre.

Mais l'œuvre devenue autonome pose une question nouvelle

La lecture du Moi conduit alors à la dernière tension.

L'homme a réussi à transformer les influences reçues en une création qui lui appartient véritablement.

Mais précisément parce qu'il a créé quelque chose de nouveau, cette création peut ensuite entrer dans les relations d'autres personnes et devenir pour elles matière à transformation.

Steiner insiste sur la capacité de l'être humain à créer du nouveau à partir de ce qui lui a été transmis et des relations dans lesquelles il se trouve.

Appliqué à la postérité, ce principe signifie nécessairement que ceux qui viennent après pourront faire de l'œuvre de Berthon ce que Berthon avait lui-même fait des influences reçues :

la transformer.

C'est peut-être ici que l'épreuve terminale prend son sens le plus profond.

Le Moi créateur avait obtenu le droit de ne pas rester prisonnier de ce qu'il avait reçu.

Pouvait-il accepter que d'autres bénéficient du même droit concernant ce qu'il avait créé ?

Une maîtrise compatible avec la générosité

L'hypothèse devient alors suffisamment précise pour éviter toute caricature.

La générosité concerne le fait de transmettre.

La maîtrise concerne les conditions sous lesquelles cette transmission demeure attribuée à son auteur.

Les deux peuvent coexister.

Berthon pouvait vouloir que ses élèves deviennent libres.

Il pouvait même considérer cette liberté comme un objectif pédagogique central.

Mais une cassette posthume ne devient jamais un élève.

Elle continue à parler au nom de Berthon.

La volonté d'en contrôler le devenir peut donc coexister avec une véritable générosité envers les personnes.

C'est précisément cette distinction qui permet d'intégrer les témoignages de simplicité, de discrétion et d'autonomie pédagogique sans devoir abandonner l'hypothèse de maîtrise.

Une maîtrise compatible avec l'amour-propre sans narcissisme

De la même manière, l'hypothèse n'exige aucun diagnostic narcissique.

Un amour-propre normal suffit.

Une personne peut être profondément investie dans une œuvre.

Soucieuse de sa fidélité.

Sensible à certaines blessures de reconnaissance.

Attachée à sa souveraineté intellectuelle.

Tout cela sans présenter une personnalité narcissique pathologique.

La recherche contemporaine sur les objets et l'identité montre précisément que l'investissement dans ce qui a été créé ou possédé peut renforcer les liens entre objet et représentation de soi sans que ce phénomène soit pathologique.

Cette approche permet donc de maintenir l'interprétation dans le registre d'une psychologie humaine ordinaire plutôt que dans celui d'un diagnostic.

Une maîtrise compatible avec le renoncement

Enfin, l'hypothèse peut intégrer ce qui semblait initialement lui être contraire : le dépouillement.

Il est possible de vouloir réellement renoncer à une survivance documentaire tout en souhaitant rester celui qui en décide.

La décision pourrait alors contenir simultanément deux mouvements :

« cette forme doit finir »

et

« sa fin doit encore dépendre de la volonté de celui qui l'a créée ».

Cette coexistence est parfaitement possible.

Elle expliquerait pourquoi la destruction peut paraître à la fois spirituelle et souveraine.

La forte maison XII soutient symboliquement la clôture.

Uranus–Milieu du Ciel, Mars–Pluton et Saturne en VIII rendent simultanément pertinentes les questions d'autonomie, d'irréversibilité, de partage et de confiance.

Le thème natal ne tranche pas entre ces motivations ; il rend leur coexistence symboliquement intelligible.

L'hypothèse de la maîtrise explique davantage avec moins de suppositions

Sa principale force réside finalement dans son économie.

L'hypothèse de vengeance suppose une hostilité durable qui n'est pas démontrée et s'accorde mal avec la réconciliation avec Barbault.

L'hypothèse de haine de l'œuvre contredit plusieurs décennies de transmission.

L'hypothèse de pure recherche de reconnaissance s'accorde mal avec les témoignages de modestie et d'autonomie pédagogique.

L'hypothèse de pur renoncement spirituel explique difficilement pourquoi l'interdiction de duplication devait concerner l'action future des autres.

L'hypothèse de maîtrise, au contraire, peut intégrer chacun de ces éléments sans les absolutiser.

Elle permet que Berthon :

aime transmettre ;

reste généreux ;

encourage l'autonomie ;

soit réellement spirituel ;

ait été blessé par certaines relations ;

se soit néanmoins réconcilié ;

veuille clôturer une forme ;

et souhaite malgré tout conserver une décision ultime sur ce qu'elle deviendra.

Ce qu'elle explique particulièrement bien

L'hypothèse de maîtrise permet surtout de comprendre quatre anomalies qui resteraient autrement difficiles à réunir.

Berthon transmet énormément mais interrompt finalement une forme de transmission.

Il accepte les copies pendant sa vie mais interdit leur continuation à la fin.

Il favorise l'autonomie de ses élèves mais paraît limiter l'autonomie de ses archives.

Il construit toute sa vie une souveraineté créatrice puis prend, devant la mort, une décision irréversible concernant ce qui pouvait encore être placé sous cette souveraineté.

Ces quatre phénomènes trouvent un dénominateur commun :

la différence entre transmettre tant que l'auteur demeure responsable de la transmission et transmettre lorsque la parole devient entièrement dépendante d'autres volontés.

La formulation la plus intégrative

L'hypothèse peut donc être formulée de manière suffisamment précise pour éviter toute accusation :

Jacques Berthon aurait pu détruire ses cassettes et ses documents non parce qu'il rejetait son œuvre, ni parce qu'il refusait fondamentalement de transmettre, mais parce que l'approche de la mort transformait la nature même de cette transmission : ce qui avait longtemps circulé sous sa responsabilité allait désormais pouvoir continuer, être reproduit, interprété et éventuellement transformé sans qu'il puisse plus en garantir le contexte ni la direction. La destruction et l'interdiction de duplication auraient alors constitué une manière radicale de conserver jusqu'au bout une maîtrise sur cette transition.

Cette hypothèse permet que des blessures anciennes aient compté sans être des causes uniques.

Elle permet qu'une dimension d'amour-propre ait existé sans narcissisme.

Elle permet que la générosité pédagogique soit authentique.

Elle permet qu'un désir spirituel de clôture ait également participé au geste.

Elle n'a besoin ni d'un coupable ni d'une personnalité pathologique.

Protéger et retirer : les deux faces possibles d’un même geste

Dans cette perspective, le geste final peut être compris comme une forme de protection poussée jusqu’à la suppression.

Protéger l’enseignement contre ce qui était éventuellement perçu comme une déformation.

Protéger la voix contre une utilisation future incontrôlée.

Protéger le nom contre une parole devenue impossible à corriger.

Protéger peut-être aussi l’idée même d’une transmission vivante contre sa transformation en monument documentaire.

Mais cette protection possède une conséquence radicale :

pour empêcher que l’œuvre soit transformée, une partie de l’œuvre doit disparaître.

Le paradoxe est complet.

Et c’est précisément parce que l’hypothèse de maîtrise peut contenir ce paradoxe qu’elle semble plus intégrative que les autres.

La maîtrise comme dernier pouvoir disponible

À l’approche de la mort, toutes les possibilités habituelles de Berthon étaient appelées à disparaître.

Il ne pourrait plus reprendre un cours.

Créer une autre école.

Modifier une consigne.

Choisir un autre collaborateur.

Répondre à une mauvaise interprétation.

Il restait pourtant encore une capacité :

décider du sort présent des supports et tenter de limiter leur reproduction future.

Ainsi comprise, la destruction ne constitue pas nécessairement une explosion affective.

Elle peut représenter une décision organisée face à l’anticipation d’une impuissance future.

C’est l’un des arguments les plus forts en faveur de l’hypothèse de maîtrise.

Une hypothèse qui conserve néanmoins son statut

La force intégrative d'une hypothèse ne la transforme jamais en vérité historique.

Aucune source connue ne rapporte que Berthon aurait expliqué son geste en ces termes.

Aucune phrase ne permet d'écrire :

« il voulait conserver la maîtrise de son œuvre après sa mort ».

Cette proposition demeure une reconstruction.

Sa valeur réside dans sa capacité à rendre compte simultanément du plus grand nombre d'éléments sans violer les contre-indications.

L'hypothèse est donc forte non parce qu'elle serait prouvée, mais parce qu'elle est **compatible avec davantage de faits que les explications plus simples**.

Une souveraineté arrivée à son paradoxe

Toute la trajectoire peut finalement être comprise comme l'histoire d'une souveraineté progressivement construite.

Recevoir sans rester dépendant.

Se confronter sans disparaître.

Quitter sans cesser de créer.

Construire son lieu.

Développer sa pensée.

Transmettre.

Permettre aux élèves de devenir autonomes.

Cette souveraineté avait été une force.

Elle devient paradoxale seulement lorsque l'étape suivante exige autre chose :

accepter qu'une création puisse avoir un avenir dont le créateur ne sera plus le centre.

La destruction pourrait alors être le moment où une autonomie longtemps féconde atteint sa limite extrême.

Non parce qu'elle aurait été mauvaise.

Mais parce que la mort transforme la question.

Il ne s’agit plus de conquérir sa liberté.

Il faut éventuellement consentir à la liberté future de ce qui a été créé.

Pourquoi l’hypothèse paraît finalement la plus intégrative

L’hypothèse de la maîtrise paraît donc la plus intégrative parce qu’elle est capable de réunir sans les abolir les contradictions essentielles de Jacques Berthon.

Elle permet de comprendre qu’un homme ait pu transmettre abondamment et pourtant limiter sa postérité documentaire.

Qu’il ait encouragé l’autonomie de ses élèves tout en refusant peut-être celle de ses archives.

Qu’il ait été modeste tout en pouvant être blessé dans son amour-propre.

Qu’il ait pu se réconcilier avec Barbault tout en conservant les traces d’une histoire relationnelle importante.

Qu’il ait été spirituellement orienté tout en souhaitant encore décider de la forme de son retrait.

Qu’il ait été généreux et néanmoins protecteur de ce qui portait son nom.

Qu’il ait voulu se dépouiller et simultanément choisir les conditions de ce dépouillement.

L’hypothèse n’exige donc pas de réduire le geste à une seule émotion.

Elle permet au contraire de considérer que **la maîtrise a pu devenir le principe organisateur par lequel plusieurs motivations différentes furent réunies dans une seule décision**.

La destruction aurait pu protéger.

Clore.

Retirer.

Éviter une dépossession.

Limiter une transformation.

Réduire la dépendance au jugement futur.

Et éventuellement préserver une dernière souveraineté sur le devenir de la parole enregistrée.

C’est en cela que cette hypothèse paraît, à ce stade, la plus capable d’embrasser l’ensemble de la trajectoire :

Jacques Berthon avait appris au cours de sa vie à devenir l'auteur de sa propre orientation ; à l'approche de la mort, il se serait trouvé confronté à une situation où rester l'auteur du devenir de son œuvre devenait impossible. La destruction et l'interdiction de duplication auraient alors pu constituer l'ultime manière de décider encore — non plus de ce que l'œuvre deviendrait, mais de la mesure dans laquelle elle pourrait continuer à devenir sans lui.

Conclusion générale — Laisser disparaître l'œuvre pour rester maître de son destin ?

Jacques Berthon ne fut pas un homme qui refusa de transmettre. Toute tentative d'interprétation de son geste final doit commencer par ce constat, faute de quoi l'ensemble de sa trajectoire deviendrait incompréhensible.

Une part considérable de son existence fut consacrée à l'enseignement. Il participa à la création du CEFA, fonda ensuite l'ESAP, construisit un cursus de plusieurs années, organisa des examens, demanda des mémoires, développa des enseignements d'astro-psychanalyse, d'astro-sexologie, d'astro-mythologie et d'astrologie traditionnelle. Les cours furent enregistrés et ces enregistrements permirent ensuite la mise en place d'un enseignement par correspondance. L'Astrothéâtre lui permit également de réunir son expérience théâtrale antérieure et son travail astrologique.

La transmission ne constitue donc pas une activité périphérique de sa biographie. Elle en est l'un des axes majeurs.

Le paradoxe de la destruction n'est précisément si puissant que parce qu'il survient **après une vie de transmission**.

Une pensée reçue, transformée, puis rendue personnelle

La trajectoire de Berthon montre d'abord un mouvement d'appropriation.

Il ne commence pas dans une autonomie intellectuelle absolue. André Barbault constitue une référence importante dans son entrée dans l'astrologie. Berthon reçoit une orientation astropsychologique, puis développe progressivement quelque chose de beaucoup plus personnel.

À cette base viennent s'ajouter psychanalyse, mythologie, spiritualité, sexualité et théâtre.

L'influence ne demeure donc pas simple influence.

Elle est assimilée.

Puis transformée.

La trajectoire conduit progressivement de la position d'héritier à celle d'auteur d'une orientation reconnaissable. Cette transformation a déjà été définie comme le passage d'un enseignement reçu à une pédagogie portant de plus en plus nettement sa propre signature.

Cette première étape est fondamentale : **devenir soi ne signifie pas avoir été sans influences ; cela signifie parvenir à transformer ce qui a été reçu en quelque chose qui peut être assumé depuis un centre personnel.**

Barbault et Nicola : deux relations qui participent à la différenciation

André Barbault et Jean-Pierre Nicola occupent des places différentes dans cette histoire.

Barbault représente d'abord une référence, une ouverture intellectuelle, puis également une relation capable de produire une blessure lorsque Berthon estime ne pas avoir reçu son soutien dans le conflit avec Nicola. Cette blessure est explicitement rapportée. Mais le même témoignage indique également que Berthon renouera finalement avec Barbault.

La relation ne peut donc être réduite ni à l'admiration ni à la rancune.

Elle passe par influence, déception et reprise du lien.

Nicola joue une autre fonction. Les deux hommes participent au CEFA, mais n'envisagent pas de la même manière son avenir. Les sources historiques établissent notamment des conceptions juridiques et financières différentes ; la crise conduit Berthon à créer l'ESAP, tandis que Nicola poursuit ensuite au CEFA en lui donnant une orientation conditionaliste.

Le fait essentiel n'est donc pas seulement qu'un conflit existe.

C'est ce que Berthon en fait.

Il ne se retire pas de l'enseignement.

Il crée ailleurs.

La séparation devient une nouvelle construction.

L'autonomie n'est pas seulement défensive.

Elle devient créatrice.

La confrontation comme accélérateur d'individualisation

Les synastries étudiées renforcent symboliquement cette lecture sans jamais pouvoir établir la cause historique des événements.

Entre Berthon et Nicola, le carré Mercure–Mercure à **0°44'**, le carré Mars de Berthon–Uranus de Nicola à **0°56'** et le sesqui-carré Saturne de Berthon–Uranus de Nicola à **1°23'** mettent fortement en jeu différence de pensée, initiative, structure et autonomie. La lecture astrologique ne signifie pas que ces aspects auraient « produit » le conflit ; elle montre simplement que la relation active symboliquement des fonctions correspondant précisément aux questions auxquelles la biographie confronte les deux hommes.

La relation Berthon–Barbault est tout aussi complexe. Elle contient des contacts extrêmement féconds — notamment Mercure de Berthon conjoint à l'Uranus de Barbault à **0°10'** et Soleil de Berthon trigone au Mercure de Barbault à **0°31'** — mais également des tensions très serrées mettant en jeu autorité, identité, pensée et action.

Ces synastries ne donnent donc ni coupables ni victimes.

Elles dessinent plutôt des **relations de différenciation**.

Les autres apparaissent comme ceux au contact desquels une orientation doit devenir plus précise.

Une autonomie devenue structure

Le thème natal de Berthon porte également très fortement la question de l'autonomie.

Uranus carré au Milieu du Ciel à seulement **0°03'** constitue l'un des aspects les plus précis du thème. Mars opposé Pluton à **4°11'**, Soleil carré Saturne à **5°59'** et Saturne trigone Uranus à **1°49'** complètent cette structure.

Le carré Uranus–Milieu du Ciel peut symboliquement rendre particulièrement sensible la nécessité de disposer d'une trajectoire qui reste suffisamment personnelle.

Mais le trigone Saturne–Uranus empêche précisément de confondre indépendance et instabilité.

La liberté peut être structurée.

L'innovation peut devenir institution.

Le parcours de l'ESAP correspond particulièrement bien à cette articulation : quitter un cadre devenu insuffisamment compatible avec son orientation puis construire une autre forme suffisamment organisée pour durer.

La souveraineté qui se construit chez Berthon n'est donc pas, pendant l'essentiel de son parcours, une volonté de domination.

Elle est **capacité à devenir auteur du cadre dans lequel son travail peut prendre forme**.

Une souveraineté transmise aux élèves

L'un des faits les plus importants de toute cette étude est que Berthon ne semble pas avoir conservé cette autonomie pour lui seul.

Les témoignages le présentent comme encourageant ses élèves à penser par eux-mêmes, à s'affranchir des conformismes et à trouver leur propre chemin. Marie-Paule Baicry souligne également sa simplicité, sa discrétion et son embarras devant certains éloges.

Cette pédagogie constitue un contre-argument majeur à toute interprétation qui ferait de Berthon un homme cherchant essentiellement à maintenir autrui sous dépendance.

L'enseignement vise au contraire l'émancipation.

Le maître transmet suffisamment pour que l'élève puisse ensuite devenir autre que lui.

Samuel Djian-Gutenberg en offre une illustration : après avoir reçu une base importante auprès de Berthon, il poursuit sa recherche auprès d'autres enseignants et développe une orientation personnelle tout en conservant Berthon comme référence déterminante de son parcours.

Cette donnée est capitale pour comprendre le paradoxe final.

Berthon savait apparemment **laisser les personnes devenir autonomes**.

La question est de savoir s'il pouvait accorder la même autonomie à ce qui continuerait à parler en son nom.

L'élève et l'archive ne sont pas équivalents

Cette distinction constitue probablement l'une des clés les plus importantes de l'ensemble.

Un élève devenu autonome finit par parler en son propre nom.

Il reçoit, transforme, interprète et devient responsable de ce qu'il pense.

La cassette conserve au contraire la voix de Berthon.

Elle continue à parler sous son nom.

Elle peut être copiée, extraite de son contexte, classée, publiée ou transformée par d'autres tout en restant présentée comme parole de Jacques Berthon.

Ainsi, accepter l'autonomie d'un élève et accepter l'autonomie d'une archive ne demandent pas exactement la même chose.

La première consiste à laisser un autre être humain devenir lui-même.

La seconde exige de laisser **d'autres êtres humains devenir responsables d'une parole qui continuera pourtant à représenter son auteur**.

C'est à cet endroit que la question de la maîtrise prend toute sa profondeur.

La fin de vie introduit une situation entièrement nouvelle

Pendant sa vie, Berthon pouvait toujours intervenir sur son enseignement.

Modifier un cours.

Préciser une formule.

Répondre à un élève.

Choisir les conditions de diffusion.

Changer une orientation.

Retirer une autorisation.

Confier une tâche différente.

La mort supprime cette possibilité.

La parole enregistrée, elle, peut continuer.

La cassette peut survivre à celui qui l'a prononcée.

Cette dissociation transforme radicalement la nature de la transmission.

Tant que Berthon vit, l'enregistrement demeure encore lié à une source capable d'en répondre.

Après sa mort, il devient archive.

Et toute archive posthume dépend nécessairement d'autres personnes.

Quelqu'un doit la conserver.

La classer.

La contextualiser.

La recopier.

Éventuellement la transférer vers un autre support.

Décider des conditions d'accès.

Ainsi apparaît la difficulté fondamentale :

transmettre après soi exige d'accepter que la transmission ne soit plus gouvernée entièrement par soi.

Le problème n'était peut-être plus de transmettre mais de confier

Cette transformation permet de reformuler l'énigme.

Berthon avait déjà transmis.

Il avait formé des élèves.

Les cassettes avaient circulé.

Le savoir avait été incorporé par d'autres.

La question ultime n'était donc peut-être plus :

« transmettre ou ne pas transmettre ? »

Elle devenait :

« confier ou ne pas confier ce qui continuera à parler en mon nom lorsque toute possibilité personnelle de contrôle aura disparu ? »

Cette seconde question contient un problème de confiance.

Elle contient aussi un problème d'héritier.

Les informations disponibles permettent d'identifier plusieurs personnes profondément liées à l'enseignement de Berthon, notamment Monique Kalinine et plusieurs anciens élèves, mais elles ne permettent pas d'établir l'existence d'un successeur universellement désigné auquel aurait été confiée la responsabilité de l'ensemble du corpus.

Le problème du dépositaire reste donc ouvert.

L'interdiction de duplication : le fait le plus difficile à réduire à un simple dépouillement

La destruction des propres archives de Berthon pourrait encore être comprise comme un geste de clôture personnelle.

Mais l'interdiction de dupliquer ses cassettes ajoute une dimension différente.

Le témoignage est précis : à la fin de sa vie, Berthon détruit ses cassettes et ses documents et interdit la duplication de ses cassettes.

Cette consigne porte sur une **action future d'autrui**.

Elle ne concerne donc pas uniquement ce que Berthon souhaite encore posséder.

Elle concerne ce qui doit pouvoir continuer après lui.

C'est précisément pourquoi l'interdiction de reproduction constitue l'un des éléments les plus forts en faveur de l'hypothèse de maîtrise.

Elle agit sur le futur documentaire de l'œuvre.

Détruire enlève des supports existants.

Interdire de reproduire cherche à interrompre leur multiplication.

La première décision porte sur le présent.

La seconde cherche à prolonger une volonté dans l'avenir.

L'hypothèse de la maîtrise n'exige aucune haine de l'œuvre

Cette lecture permet d'éviter une contradiction artificielle.

Il n'est pas nécessaire de supposer que Berthon aurait soudainement cessé d'aimer ou de valoriser son enseignement.

La situation peut être pensée exactement à l'inverse :

plus l'œuvre est investie, plus son devenir posthume peut devenir difficile à abandonner entièrement à d'autres.

Mars en maison X opposé à Pluton en maison V à **4°11'** donne une résonance symbolique particulière à cette question. La maison V concerne ce qui est créé personnellement ; la maison X la projection et la trajectoire sociale. L'opposition relie donc symboliquement création profondément investie et devenir public.

Elle ne prédit évidemment aucune destruction.

Elle rend seulement particulièrement pertinente la question :

que devient une création personnellement investie lorsqu'elle doit désormais poursuivre sa trajectoire sans son créateur ?

La maîtrise n'est pas la vengeance

Cette distinction permet également de conserver la place des blessures relationnelles sans leur attribuer tout le geste.

Le non-soutien de Barbault constitue un fait biographique important.

Il peut avoir participé à une histoire de la confiance, de la reconnaissance et de l'autonomie.

Mais la réconciliation ultérieure doit recevoir exactement le même poids.

Il n'existe donc aucun fondement suffisant pour écrire que la destruction constituerait une vengeance contre Barbault.

Il n'existe pas davantage de fondement permettant de faire de Nicola la cible ultime du geste.

Le conflit du CEFA peut avoir contribué à une histoire où Berthon apprend à reprendre la direction de ce qui compte pour lui.

Mais l'interdiction générale de duplication dépasse très largement deux relations particulières.

Elle concerne la postérité de l'œuvre.

La maîtrise constitue donc une hypothèse plus large et plus cohérente que la vengeance.

Amour-propre et modestie peuvent coexister

La question de la reconnaissance doit elle aussi rester nuancée.

Les témoignages de simplicité, de discrétion et de modestie empêchent d'attribuer à Berthon un besoin généralisé d'admiration.

Mais une personne modeste peut néanmoins être blessée par un non-soutien significatif.

L'amour-propre n'est pas nécessairement vanité.

Il peut désigner simplement la valeur accordée à son intégrité, à son travail et au regard de certaines personnes importantes.

La formule hypothétique :

« Vous comprendrez ce que cela valait lorsque vous ne l'aurez plus »

ne doit donc jamais être prise comme citation ni comme description certaine de son intention.

Elle constitue seulement une façon de représenter une possibilité : le retrait peut parfois produire une reconnaissance que la demande directe ne produit pas.

Mais rien ne permet d'affirmer que ce mécanisme ait constitué le mobile principal de Berthon.

Une fragilité de reconnaissance ou de confiance a pu renforcer la maîtrise

Une formulation plus prudente consiste à considérer que certaines expériences ont pu rendre particulièrement sensible la question de dépendre d'autrui pour la préservation de ce qui comptait.

Le conflit avec Nicola montre une situation où la direction d'un projet commun devient impossible.

Le non-soutien ressenti de Barbault montre qu'une personne importante peut ne pas répondre comme espéré.

Ces expériences ne suffisent pas à expliquer la destruction.

Mais elles peuvent contribuer à rendre intelligible une attitude plus générale :

ce qui est profondément important ne doit peut-être pas dépendre entièrement d'une autre volonté.

Cette formulation demeure hypothétique.

Elle permet cependant d'articuler blessure, confiance et souveraineté sans transformer Berthon en personnage rancunier.

Le thème natal soutient le problème, non la cause

La structure astrologique de Berthon réunit plusieurs facteurs remarquablement cohérents avec les problématiques mises en évidence :

Uranus carré au Milieu du Ciel à **0°03'** ;

Mars opposé Pluton à **4°11'** ;

Soleil carré Saturne à **5°59'** ;

Saturne trigone Uranus à **1°49'** ;

Vénus conjointe Jupiter à **0°27'** ;

Saturne en maison VIII ;

Pluton en maison V ;

Soleil, Mercure, Vénus et Jupiter en maison XII.

L'ensemble fait apparaître symboliquement plusieurs pôles :

autonomie ;

structure ;

légitimité ;

création ;

maîtrise ;

partage ;

transmission ;

retrait ;

clôture.

Mais aucun thème natal ne permet de dire pourquoi un homme accomplit tel acte concret à tel moment.

La structure symbolique donne une cohérence aux problématiques.

Elle ne donne jamais la cause de la destruction.

Cette limite doit rester absolue.

La maison XII interdit une lecture uniquement fondée sur le contrôle

L'accumulation en maison XII apporte précisément une autre possibilité.

Le geste peut également contenir du retrait.

Du dépouillement.

Une volonté de clôturer une forme.

Peut-être même le refus de transformer une transmission vivante en monument posthume.

Cette possibilité ne doit pas être minimisée.

Berthon pouvait considérer que l'essentiel avait déjà été transmis aux personnes.

Dans cette perspective, détruire les supports ne signifiait pas nécessairement détruire la transmission.

La parole avait produit des élèves.

Les élèves avaient assimilé.

Certains avaient à leur tour enseigné.

L'œuvre pouvait continuer sous forme humaine plutôt que sous forme archivistique.

C'est pourquoi la maîtrise et le détachement ne doivent pas nécessairement être opposés.

Une décision peut être simultanément :

renoncement à une survivance documentaire

et

volonté de maîtriser la manière dont ce renoncement s'accomplit.

Steiner et le passage de l’héritage reçu à la création

La perspective anthroposophique apporte ici un arrière-plan particulièrement fécond, à condition de ne pas transformer Steiner en commentateur direct du cas Berthon.

Dans le GA 107, Steiner décrit un processus où l’être humain ne se contente pas de reproduire ce qu’il reçoit. Il peut créer du nouveau à partir des relations et des conditions dans lesquelles il se trouve. Il insiste sur la possibilité de passer d’un héritage reçu à une activité créatrice individuelle et sur le fait que les relations avec le monde environnant peuvent devenir le matériau d’un développement nouveau.

La biographie de Berthon peut être rapprochée de cette dynamique.

Il reçoit.

Transforme.

Se différencie.

Construit.

Ajoute quelque chose de personnel.

L’autonomie devient création.

Les conflits eux-mêmes peuvent être lus comme des situations à partir desquelles une orientation nouvelle prend forme.

Cette lecture ne suppose aucun karma démontrable.

Elle décrit seulement un fait biographique : **Berthon devient davantage lui-même à travers ce qu’il fait des rencontres qui lui sont données.**

Le mouvement d’individualisation fut longtemps fécond

Cette distinction est indispensable.

L’autonomie de Berthon ne doit pas être présentée rétrospectivement comme une faiblesse.

Elle fut longtemps une ressource majeure.

La rupture du CEFA donne naissance à l’ESAP.

L’influence de Barbault devient une orientation personnelle.

Le théâtre devient Astrothéâtre.

La psychologie devient une pédagogie plus vaste.

La souveraineté devient possibilité de transmettre.

Le mouvement entier montre une individualisation créatrice.

Il serait donc profondément réducteur de considérer que le geste final révélerait enfin « le vrai Berthon » derrière des décennies de transmission.

Une qualité peut être féconde dans une situation et devenir problématique lorsque la situation change.

C'est précisément ce qui paraît pouvoir se produire avec la souveraineté.

La mort transforme radicalement la question

Pendant la vie, l'autonomie signifie :

pouvoir choisir ;

corriger ;

partir ;

recommencer ;

construire autrement.

À l'approche de la mort, aucune de ces réponses n'est encore possible à long terme.

L'œuvre survivra ou ne survivra pas sous certaines formes.

Mais son créateur ne pourra plus créer une solution nouvelle après coup.

Le problème devient donc qualitativement différent.

Il ne s'agit plus de gagner davantage de liberté.

Il s'agit éventuellement d'accepter une perte irréversible de maîtrise.

Cette inversion a déjà été résumée par deux mouvements :

devenir soi

puis

laisser devenir.

Le premier mouvement avait largement réussi.

Le second constituait une épreuve nouvelle.

Transmettre après soi exige une forme de dessaisissement

Une œuvre qui survit doit nécessairement rencontrer d'autres consciences.

Elle sera interprétée.

Classée.

Éventuellement traduite.

Numérisée.

Critiquée.

Sélectionnée.

Des parties pourront être privilégiées.

D'autres oubliées.

Le créateur ne pourra plus corriger ces usages.

La transmission posthume exige donc un dessaisissement qu'aucune transmission du vivant ne demande dans la même mesure.

Tant que l'auteur vit, il reste un recours possible.

Après lui, les autres deviennent véritablement responsables de la continuation.

Le problème du dépositaire est exactement celui-là.

Confier signifie accepter qu'une autre volonté devienne légitime sur ce qui continue à porter son nom.

La destruction peut être comprise comme un refus ultime de cette dépossession

L'hypothèse centrale atteint alors sa formulation la plus nette.

La destruction pourrait constituer une manière d'éviter une situation devenue inévitable :

si l'œuvre continue, elle devra être remise à d'autres et quitter définitivement la sphère de maîtrise de son créateur.

Détruire les supports et interdire leur reproduction permet d'agir une dernière fois sur cette situation.

Il ne s'agit plus de décider exactement ce que l'œuvre deviendra.

Cette décision est devenue impossible.

Il reste à décider dans quelle mesure certaines formes de cette œuvre auront encore la possibilité de devenir quoi que ce soit.

C’est ce qui donne à la destruction une fonction de maîtrise radicale.

Elle ne dirige plus le futur.

Elle limite l’existence de ce qui pourrait entrer dans ce futur.

Une fragilité possible renforce mais n’explique pas entièrement

Des questions de reconnaissance, confiance ou amour-propre peuvent avoir renforcé cette nécessité de maîtrise.

Elles ne suffisent cependant jamais à l’expliquer.

Le Soleil carré Saturne à **5°59'** peut symboliquement rendre sensible la question de la légitimité.

Saturne en maison VIII met en relief confiance, partage et transfert.

Mars–Pluton à **4°11'** donne une intensité particulière aux questions d’action, puissance et transformation.

Mais la conjonction Vénus–Jupiter à **0°27'** rappelle simultanément générosité et capacité de partage.

Le thème lui-même oblige donc à maintenir une psychologie complexe.

Il ne décrit ni un homme uniquement blessé ni un homme uniquement détaché.

Il contient des ressources de générosité, de création et d’intégration à côté des enjeux de contrôle et de séparation.

La disparition matérielle crée une présence symbolique nouvelle

La destruction possède enfin un effet que Berthon ne pouvait pas entièrement gouverner.

Ce qui n’existe plus peut devenir plus présent dans la mémoire précisément parce qu’il manque.

Une archive conservée peut être consultée.

Une archive détruite devient question.

Les anciens élèves deviennent témoins.

Les fragments survivants deviennent plus précieux.

La disparition elle-même entre dans la biographie.

Ce qui était auparavant :

un ensemble de cours enregistrés

devient aussi :

l'ensemble de cours que Berthon a choisi de détruire.

Ainsi apparaît une forme de postérité négative.

Non pas nécessairement voulue.

Mais produite par l'acte.

Ce qui ne peut plus être consulté continue à faire parler

La disparition ne supprime donc pas la présence symbolique.

Elle la transforme.

Les cassettes ne peuvent plus répondre.

Mais leur absence suscite des questions :

que contenaient-elles ?

Pourquoi les avoir détruites ?

Quelles conceptions auraient-elles permis de mieux comprendre ?

Comment l'enseignement avait-il évolué ?

La destruction qui pouvait éventuellement viser à interrompre une forme de survivance crée ainsi paradoxalement une autre survivance :

le récit de la disparition.

Le pouvoir sur les objets ne devient jamais pouvoir absolu sur la mémoire.

La postérité reste libre d'interpréter l'absence.

Une immortalisation paradoxale, sans intention démontrable

Il est possible de parler d'une **immortalisation par la négative** à condition de maintenir une précaution essentielle.

Rien ne permet d'affirmer que Berthon ait cherché consciemment cet effet.

L'idée :

« la disparition fera comprendre la valeur de ce qui est perdu »

demeure une reconstruction interprétative.

Elle ne peut jamais devenir citation ni certitude.

La destruction peut néanmoins produire objectivement cet effet.

La rareté augmente la valeur des fragments.

L'absence augmente l'importance de la mémoire.

Le manque maintient la question.

L'œuvre détruite acquiert une présence différente de celle qu'aurait eue une archive ordinaire.

Ni vengeance, ni narcissisme démontré, ni volonté certaine de punir

Au terme de l'analyse, plusieurs conclusions négatives doivent être affirmées clairement.

La destruction ne démontre aucune vengeance.

Elle ne permet aucun diagnostic de narcissisme.

Elle ne prouve aucune volonté de punir Nicola, Barbault, les élèves ou le milieu astrologique.

Elle ne permet pas davantage d'affirmer que Berthon aurait consciemment voulu provoquer un regret posthume.

Les modèles psychologiques utilisés — schémas de Young, mécanismes de protection, retrait, contrôle ou surcompensation — ne constituent que des grilles permettant de rendre certains fonctionnements possibles intelligibles.

Ils ne donnent aucun accès clinique rétrospectif à Berthon.

De même, l'astrologie ne fournit pas la cause du geste.

Elle met en lumière des thèmes symboliques.

Elle ne transforme jamais une hypothèse en preuve.

La réconciliation avec Barbault protège contre une lecture de rancune

La reprise de relation avec Barbault possède ici une valeur méthodologique essentielle.

Elle montre que Berthon était capable de revenir sur une relation blessée.

Elle oblige à reconnaître une transformation.

La blessure existait.

La relation put néanmoins être renouée.

Cette donnée affaiblit fortement toute thèse de vengeance prolongée.

Elle soutient davantage une conception où les expériences relationnelles contribuent à former une histoire de l'autonomie et de la confiance sans devenir des obsessions permanentes.

La question finale porte moins sur les autres que sur l'œuvre

Plus l'analyse avance, plus le centre du problème semble donc se déplacer.

Au commencement, la tentation est forte de chercher dans le conflit avec Nicola ou dans le non-soutien de Barbault la clé du geste.

Mais la destruction et l'interdiction de duplication concernent beaucoup plus que ces relations.

Elles concernent l'avenir de la parole.

La postérité.

Le dépositaire.

La possibilité de reproduction.

La manière dont une pensée continuera à porter le nom de Berthon lorsqu'il ne pourra plus la défendre.

La question centrale paraît donc moins être :

« contre qui ce geste était-il dirigé ? »

que :

« quel avenir de l’œuvre ce geste cherchait-il à empêcher ou à maîtriser ? »

De la liberté conquise à la liberté accordée

C’est peut-être ici que la biographie acquiert son unité la plus profonde.

Berthon avait appris à transformer les influences reçues.

Il avait acquis le droit de devenir différent de ses maîtres.

Il s’était séparé d’un groupe pour créer sa propre structure.

Il avait appris à être l’auteur de son orientation.

Il avait ensuite accordé à ses élèves la possibilité de devenir eux-mêmes.

Le mouvement entier peut être résumé ainsi :

devenir libre de ce qui a été reçu, puis permettre à ceux qui reçoivent de devenir libres à leur tour.

Mais la postérité de l’œuvre demande une troisième étape :

accepter que l’œuvre elle-même entre dans une histoire indépendante de son créateur.

C’est cette troisième étape qui demeure problématique.

Le paradoxe de l’œuvre autonome

Une œuvre véritablement transmise doit finir par ne plus appartenir entièrement à celui qui l’a produite dans son devenir social.

Cela ne signifie pas qu’elle cesse d’avoir un auteur.

Cela signifie que l’auteur cesse d’en être le seul interprète légitime.

D’autres la lisent.

La critiquent.

L’utilisent.

La transforment.

La replacent dans d’autres contextes.

Dans le langage du GA 107, l'être humain peut créer quelque chose de nouveau à partir des relations et des conditions qu'il reçoit ; la liberté créatrice implique précisément que l'avenir ne soit pas seulement répétition du passé.

Or ce principe peut être appliqué à ceux qui viennent après un créateur.

Ils feront de l'héritage reçu quelque chose que son auteur ne pouvait pas entièrement prévoir.

C'est le prix de toute transmission véritablement vivante.

Une dernière épreuve de souveraineté

L'épreuve finale aurait donc pu être moins celle de l'autonomie que celle du **dessaisissement**.

Toute la vie avait appris à décider.

La fin demandait peut-être d'accepter de ne plus décider.

Toute la vie avait consisté à construire une direction.

La postérité exigeait que cette direction ne soit plus entièrement gouvernée.

Toute la vie avait transformé les relations et les conflits en nouvelles formes.

Après la mort, aucune nouvelle forme personnelle ne pourrait plus être créée.

La souveraineté rencontrait ainsi sa limite absolue.

Cette question est déjà inscrite au cœur de la reconstruction biographique : Berthon avait appris à devenir libre des maîtres et des institutions, à créer selon sa propre orientation et à favoriser la liberté de ses élèves ; restait peut-être à accepter que l'œuvre quitte à son tour définitivement la sphère de sa souveraineté.

Laisser disparaître pour rester maître de son destin ?

Le titre de cette conclusion doit conserver son point d'interrogation.

Il ne s'agit pas d'affirmer :

Jacques Berthon détruisit son œuvre afin de rester maître de son destin.

Une telle formulation dépasserait ce que les faits permettent d'établir.

Il s'agit plutôt de considérer une hypothèse devenue progressivement plus cohérente :

la disparition volontaire des supports pourrait avoir constitué le dernier endroit où une souveraineté construite pendant toute une vie pouvait encore s'exercer face à l'impossibilité prochaine de maîtriser la postérité.

Le geste aurait alors permis une dernière décision.

Non plus décider précisément du contenu futur de l'œuvre.

Mais décider du degré selon lequel certaines de ses formes pourraient encore poursuivre un avenir indépendant.

Protéger ce qui était profondément personnel

Cette maîtrise peut également être comprise comme protection.

Une œuvre aussi intimement liée à la voix, à la pédagogie et au parcours de Berthon pouvait être ressentie comme quelque chose de profondément personnel.

La protéger pouvait signifier empêcher :

la déformation ;

la fragmentation ;

la récupération ;

la reproduction indéfinie ;

ou simplement une survie sous une forme qui ne correspondait plus à la conception de son auteur.

La destruction constitue alors une protection paradoxale.

Elle protège l'intégrité au prix de l'existence.

Elle évite la transformation en supprimant la possibilité de continuer à transformer.

C'est précisément cette ambivalence qui lui donne sa profondeur psychologique.

La destruction comme aboutissement d'une longue histoire de différenciation

Le geste final ne paraît donc pas entièrement étranger à la biographie.

Il peut être relié à un fil qui traverse plusieurs décennies :

recevoir ;

se différencier ;

se séparer ;

construire ;

devenir auteur ;

transmettre ;

laisser les autres devenir autonomes ;

puis rencontrer le problème de ce qui survivra sans pouvoir encore être gouverné.

L'autonomie avait été une solution féconde.

Elle permettait de créer lorsqu'une forme devenait insuffisante.

Mais la mort transforme le problème.

Il n'existe plus de nouvelle institution à créer après la séparation ultime.

La question devient simplement :

laisser continuer ou interrompre certaines formes de continuation.

Sous cet angle, la destruction peut apparaître comme l'aboutissement cohérent — sans être nécessaire ni inévitable — d'une longue histoire de souveraineté et de protection de ce qui avait été construit comme profondément personnel.

Une conclusion qui doit conserver l'ambivalence

Deux lectures restent pourtant possibles jusqu'au bout.

La première :

Berthon n'a pas voulu que sa parole enregistrée devienne entièrement indépendante de lui ; la destruction et l'interdiction de duplication constituent alors l'ultime affirmation de maîtrise.

La seconde :

Berthon considérait que la transmission essentielle avait déjà eu lieu dans les personnes et qu'il n'était pas nécessaire de prolonger artificiellement sa voix ; la destruction constitue alors un dépouillement et une clôture.

Ces deux interprétations peuvent même avoir coexisté.

Une décision humaine peut être simultanément maîtrise et renoncement.

Protection et retrait.

Amour-propre et dépouillement.

Clôture et difficulté de laisser partir.

C’est peut-être précisément cette ambivalence qui correspond le mieux au geste de Berthon.

Le dernier paradoxe

Au terme de cette étude, l’hypothèse centrale peut être formulée sans dépasser les faits :

Jacques Berthon ne fut pas un homme qui refusa de transmettre. Il consacra au contraire une grande partie de sa vie à rendre accessible une pensée qu’il avait progressivement faite sienne. Ses relations avec André Barbault et Jean-Pierre Nicola participèrent à un processus de différenciation qui l’amena à construire sa propre orientation, son propre lieu et sa propre pédagogie. Cette autonomie fut longtemps profondément créatrice et fut même transmise comme valeur à ses élèves.

Mais la fin de vie introduisit une situation nouvelle.

La parole enregistrée pouvait désormais survivre à celui qui l’avait prononcée.

Elle pouvait être copiée, transmise, interprétée et transformée sans qu’il soit encore possible d’en répondre.

La postérité exigeait donc ce que toute la trajectoire précédente n’avait jamais exigé de la même manière :

renoncer définitivement à être le centre de décision du devenir de l’œuvre.

La destruction peut être comprise comme une réponse radicale à cette épreuve.

Une fragilité de reconnaissance, une histoire de la confiance, certaines blessures relationnelles ou l’amour-propre ont pu renforcer la nécessité de rester maître de ce qui comptait profondément. Rien ne permet cependant de transformer ces possibilités en diagnostic ou en explication certaine.

Et le résultat possède une ironie particulière.

En faisant disparaître une partie de l’œuvre, Berthon ne la fait pas totalement disparaître de la mémoire.

Ce qui manque devient question.

Ce qui est perdu devient irremplaçable.

L’archive absente oblige à rechercher.

Le geste devient lui-même un élément de la postérité.

Ainsi, la tentative éventuelle de conserver une ultime maîtrise sur la présence matérielle de l'œuvre produit paradoxalement une présence symbolique devenue, elle, impossible à maîtriser.

L'hypothèse finale demeure donc celle d'un paradoxe :

après avoir consacré sa vie à devenir libre de ses influences, à transformer ce qu'il avait reçu et à transmettre une pensée devenue véritablement sienne, Jacques Berthon aurait peut-être préféré faire disparaître les supports de cette pensée plutôt que de les laisser devenir totalement libres de lui.

Cette conclusion ne prétend pas révéler la motivation cachée d'un homme disparu.

Elle dégage seulement la cohérence possible d'une trajectoire.

Au commencement, la liberté avait consisté à **se dégager de ce qui pouvait déterminer Berthon**.

Puis elle avait consisté à **créer ce qui lui était propre**.

Ensuite à **permettre aux élèves de devenir eux-mêmes**.

La dernière étape aurait demandé autre chose :

consentir à ce que l'œuvre elle-même poursuive son chemin dans un monde dont son créateur ne serait plus le maître.

C'est peut-être précisément là, au seuil entre **devenir soi** et **laisser devenir ce qui est né de soi**, que se situe l'énigme ultime de Jacques Berthon.